This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

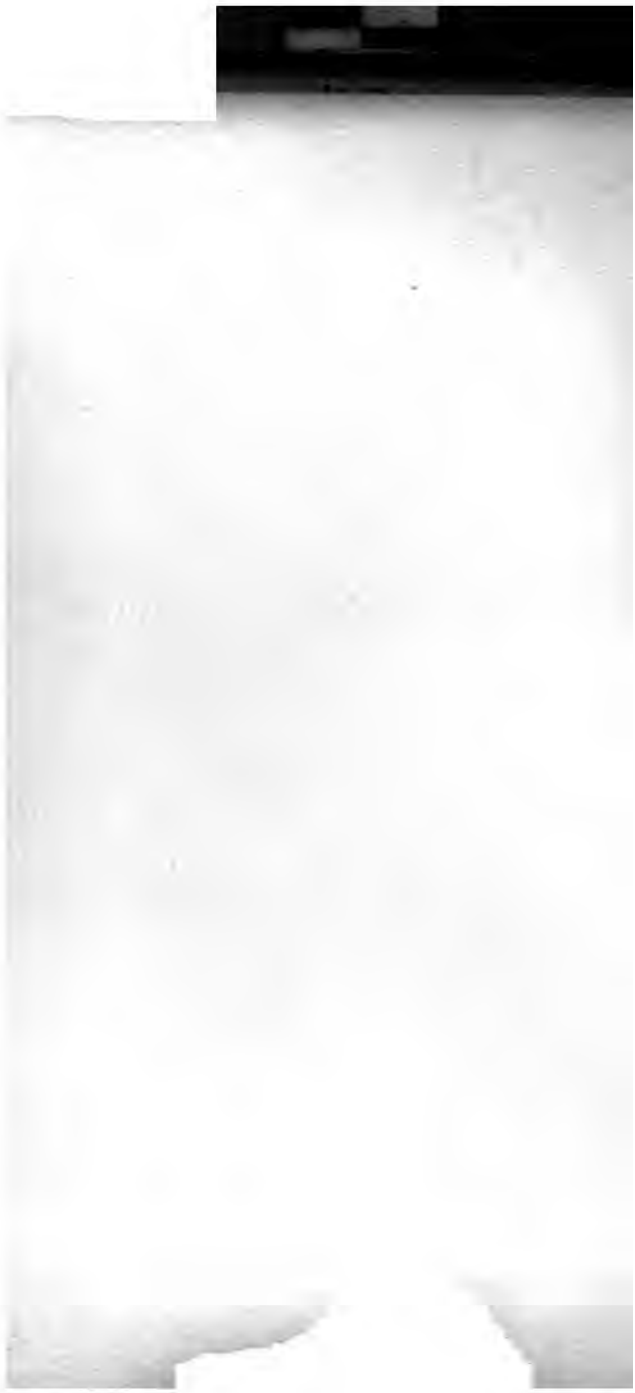
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 118 987 341



PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDMOND STOULLIG

LES ANNALES du Théâtre et de la Musique

AVEC UNE

Préface par M. AUGUSTIN FILON

Vingt-quatrième Année

1898

PARIS

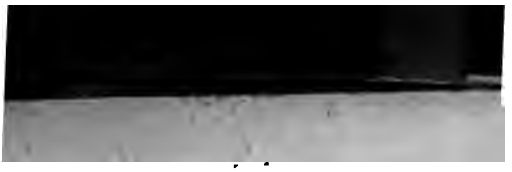
SOCIETE D'ÉDITION [illegible]

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, [illegible]

1899

Tous droits [illegible]



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 23 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque Sarcey ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien Sardou, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de M. Edmond Got, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile Zola : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de Lapommeraye : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin Joncières : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry Fouquier : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Emile Perrin, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles Garnier, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de Pene : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles Gounod, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de M. Jules Barbier : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector Pessard : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri Meilhac, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic Halévy, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave Larroumet, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules Lemaître, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. Brunetière, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque Sarcey.

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix Duquesnel : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques.*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. Cleveau : *L'Education du Comédien.*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile Faguet : *La Comédie Contemporaine.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. AUGUSTIN FILON

Vingt-quatrième Année

1898

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1899

Tous droits réservés

302155

STANFORD LIBRARY

LA

PHILOSOPHIE DU THÉATRE

C'est à la fin de décembre 1897 que Cyrano nous a montré pour la première fois le bout de son nez,

Ce nez qui d'un quart d'heure, en tous lieux, le précède.

Mais sa gloire s'est épanouie sur l'année 98, il la couvre toute entière, et je crois bien que, dans notre histoire dramatique, on l'appellera l'année de *Cyrano*. Ce sera même son excuse, sa rédemption, son pardon à cette vilaine année qui nous a distribué tant de misères et de tristesses. Parmi toutes les années écoulées depuis « l'année terrible », elle tiendrait le record de la malechance et de la malfaisance, battant Panama de plusieurs longueurs. Cyrano la rachète et la sauve.

A côté de Cyrano, il y a eu d'autres succès, sans parler des demi-succès et des autres fractions de succès dont le dénominateur est moindre

encore. Il y a eu aussi des échecs très instructifs et — je me hâte d'ajouter — très honorables.

Sans accroître démesurément le renom littéraire de son auteur, la jolie comédie de M. Jules Lemaître, *l'Aînée*, a charmé cette clientèle moyenne — moyenne par le rang, la fortune et l'esprit — qui, depuis quatre-vingts ans, fréquente le Gymnase, avec des intervalles d'indifférence et des crises d'ingratitude. C'était une vraie pièce du « Théâtre de Madame ». C'était aussi « une pièce à femmes », telle que peut l'offrir un théâtre de genre, dans le goût des *Grandes Demoiselles*, des *Cinq filles de Castillon*, des *Petites Barnett* et d'une foule d'autres pièces dont je ne crois pas que la postérité fatiguera sa mémoire à retenir les titres. *L'Aînée*, fort agréable à entendre, ne l'était pas moins à regarder. Un aveugle en eût été enchanté, mais un sourd ne s'y serait pas déplu.

M. Henri Lavedan s'est fait applaudir à la fois dans *Catherine*, à la Comédie-Française, et dans le *Nouveau Jeu*, aux Variétés. Ce sont des pièces fort différentes, si différentes, qu'elles ont un peu l'air de se moquer l'une de l'autre. *Catherine* est une comédie où la fille peut conduire sa mère

(car je suppose que les rôles sont renversés et que nos enfants, aujourd'hui, nous mesurent la dose d'immoralité que notre faiblesse peut supporter). C'est une pièce de tout repos où l'on est en aussi bon air qu'à la campagne, où l'on se croirait « à cent lieues de Paris ». Outre ses vertus apaisantes et son dénouement optimiste, elle renferme un second acte qui est délicieux et qui en fera le succès toutes les fois qu'on voudra la remettre à la scène.

Si *Catherine* a beaucoup servi M. Lavedan auprès de l'Académie française, *le Nouveau Jeu* lui a fait encore plus de bien auprès du public. C'est vraiment un pas en avant, un progrès sur les comédies précédentes du même auteur, même sur le *Prince d'Aurec*, où il y avait tant d'esprit, trop peut-être! Dans le fond comme dans la forme, *le Nouveau Jeu* me semble plus original. Pour la première fois, M. Lavedan a bravement porté sur la scène, sans les altérer par un grossissement exagéré, les petites figures de ces idylles parisiennes de la décadence qu'il a semées dans les journaux satiriques et qui ont fait sa réputation. Un mélange étourdissant de réalisme et de fantaisie ; des tableaux que rattache un fil

ténu, mais plus solide qu'il n'en a l'air. Cela ressemble à du journalisme et cependant c'est du théâtre, mais tout juste!

J'ai dit que les échecs de l'année mériteraient d'être médités. D'abord à cause des hautes renommées littéraires que ces échecs ont mises en jeu, mais non en péril. On attendait beaucoup de la *Martyre*, après le triomphe du *Chemineau*. La pièce n'a pas réussi. C'est, je crois, que M. Jean Richepin ne l'a pas tirée de son vrai fond. Evidemment il tient du confesseur bien moins que du vagabond. En somme, ce grand poète est-il aussi un grand dramaturge? La question reste douteuse.

La Ville morte a paru ennuyeuse et lugubre. Il a fallu le nom de Gabriele d'Annunzio et le jeu de Sarah Bernhardt pour la faire supporter pendant quelques jours aux seuls lettrés. M. d'Annunzio a voulu — il n'est pas le premier et ne sera pas le dernier — introduire au théâtre le symbolisme et la fatalité. Je n'imagine pas que le premier devienne jamais un élément du drame. Quant à la seconde, elle est ramenée sur la scène où elle a autrefois régné seule et elle y est ramenée par la force irrésistible de notre évolution

philosophique et morale. Pourquoi ? Comment ? Je le dirai tout à l'heure.

Enfin, M. Pierre Loti a donné au théâtre Antoine *Judith Renaudin*, et on a dit, avec un peu de cruauté et quelque justesse, que c'était un mélange d'épopée et d'opérette. Mettons une partie d'opérette et trois parties d'épopée. J'ai ma théorie particulière sur M. Loti. Je trouve son *moi* délicieux et je ne lui permets pas de me parler d'autre chose que de lui-même. « Mon frère Yves » me laisse froid et le fameux pêcheur d'Islande m'ennuie. C'est de ses sensations à lui que je suis insatiable : sensations d'enfant, de marin, de voyageur, d'amant. Si tout le monde est comme moi, voilà un écrivain auquel le théâtre est interdit, car, enfin, au théâtre, on peut montrer tout ce qu'on veut, mais on n'a pas la permission de s'exhiber soi-même, à moins de s'introduire, comme faisait Dumas, dans un de ses personnages, et vous savez que la mode en est passée. M. Pierre Loti n'a fait rien de tel dans *Judith Renaudin* et je souffre de son absence. S'il nous avait conté la pièce, si sa phrase magique avait posé le décor, je sens que je me serais laissé séduire une fois de plus et j'aurais pris à ce récit, péné-

tré d'un si grand sentiment historique, le même genre de plaisir qu'à la lecture d'*Henry Esmond*.

Cela dit, nous restons en présence de cet admirable *Cyrano*. L'analyser serait ridicule, le louer serait superflu ; le critiquer, même, ne serait plus original. On en a dit immensément de bien et, n'ayant plus rien à en dire, on en a dit un peu de mal : ce qui ne lui a nui en aucune façon et n'a nullement diminué sa vitalité, Ce qui resterait peut-être à faire pour celui qui observe, dans ses tendances générales, le mouvement dramatique contemporain, ce serait de déterminer la place que Cyrano et son auteur occupent dans ce mouvement.

Sur ce double point, je risquerai une opinion très franche. A mon avis, M. Edmond Rostand n'est pas un chef d'école. Il peut le devenir, mais il ne l'est pas. Il a — et je lui en fais bien mon compliment ! — beaucoup plus de génie que de principes. Il y a probablement, à cette heure même et pendant que nous sommes là à causer de ces choses, des écrivains qui se disent : « Le public demande des *Cyranos :* fabriquons-lui des *Cyranos !* » J'avoue que je tremble pour ces malheureux qui se lanceront dans cette industrie et je voudrais les en détourner.

Comme tout drame en vers, mais plus qu'aucun autre, *Cyrano* est un accident, un admirable, un magnifique accident, une floraison inattendue qui ne se reproduira pas.

Personne ne refera *Cyrano*, pas même M. Rostand. Il fera mieux ou moins bien, descendra plus bas ou montera plus haut. Je crois volontiers que sa vie littéraire sera une série de ces heureux accidents, parce que, comme me le disait un jour son merveilleux interprète, il est, de naissance, poète et homme de théâtre tout ensemble, et que personne n'a uni ces deux dons au même degré depuis Shakespeare. Mais soyez sûrs qu'il ne se copiera pas lui-même, et tenez pour non moins certain que ceux qui essaieront de le copier échoueront de la façon la plus lamentable.

Cyrano ne me semble donc pas un drame-manifeste, un drame-programme, un drame-étalon; l'expression, la résultante, l'aboutissement de tout un mouvement intellectuel, d'une germination d'idées dans la jeunesse de ce temps, comme fut, sous la Restauration, le *Cromwell* de Victor Hugo. Ce n'est qu'une explosion de talent individuel, un fait isolé qui n'a pas eu d'antécé-

dents et qui pourrait bien n'avoir pas de conséquences. *Spiritus flat ubi vult.*

Vous me direz que, si l'œuvre n'est pas un symptôme, le succès en est un. Il indique que le public, tout le grand public dans l'acception la plus large du mot, s'est remis à aimer les vers au théâtre. Je pourrais vous chicaner là-dessus, vous demander si vous êtes en mesure de déterminer pour quelle part entre dans le succès la musique des vers et pour quelle part la gaité, l'esprit, l'amusement, l'éblouissement du spectacle, les coups d'épée et les coups de canon. Mais à quoi bon discuter, puisque je suis de votre avis? Oui, le public revient à la poésie, et cela ne signifie pas seulement qu'il veut entendre, à la scène, des lignes de douze syllabes, munies à leur extrémité d'une rime plus ou moins opulente, mais cela signifie qu'il demande du mystère, du vague, de l'illusion, de l'extraordinaire, qu'il veut être caressé par de douces images, dupé par de beaux rêves, entraîné hors de la vie, vers un monde où tout est plus grand que nature, où l'amour est héroïque, où l'on meurt avec une parole sublime sur les lèvres. Voilà ce qui lui [illegible] à ce bon public, et ce mot — le der-

nier-né de l'argot parisien — est peut-être, lui aussi, un symptôme.

Il est possible que ce mouvement soit stérile; il est possible qu'il donne naissance à toute une littérature. Je ne me risque pas à rien prédire. Tout ce que je sais, c'est que l'Idéalisme a ses inconvénients et ses périls, surtout dans un temps qui n'y est point préparé et chez un peuple qui n'en a pas l'habitude. Quand on est né français, il faut y regarder à deux fois avant de quitter le plancher des vaches, la *terre ferme* du Réalisme.

Beaucoup de braves gens croient la question du Naturalisme au théâtre définitivement réglée et ils la trouvent bien réglée par la déroute des principaux champions de la cause. Pour eux, la comédie rosse et le Théâtre-Libre sont des chapitres de notre histoire théâtrale parfaitement clos et où il n'y a plus à revenir. Ils se trompent. Avant comme après *Cyrano*, les problèmes posés par M. Becque et ses élèves, résolus, à leur manière qui n'était pas tout à fait la bonne, par M. Antoine et ses collaborateurs, sont toujours là, s'imposant à notre examen et réclamant impérieusement notre attention; ils n'ont rien perdu de leur acuité ni de leur urgence.

Quels sont ces problèmes ? Est-ce la question de savoir s'il y aura une exposition, une péripétie, un dénouement, une intrigue parallèle, un personnage sentencieux qui exprimera la pensée personnelle de l'auteur et « tirera la leçon » ; si la pièce devra se composer d'un acte de comédie, de deux actes mixtes et de deux actes de drame ? Non, toutes ces recettes de cuisine dramatique me laissent indifférent. Les virtuoses de la scène « à faire » et de la pièce « bien faite » ont tellement abusé de leur science que je n'y crois plus. Je suis tout prêt à applaudir des pièces « mal faites » pourvu qu'elles aient un sens. Je préfère un homme vivant dont les lignes ne sont pas tout à fait correctes à un mannequin qui serait exactement proportionné et parfaitement articulé.

Le problème est celui-ci. Il faut mettre notre théâtre en harmonie avec l'état présent de nos idées et de nos connaissances, avec la conception de la vie qui prévaut aujourd'hui dans tous les autres genres de la production intellectuelle. En un mot, il faut renouveler la philosophie du théâtre qui est en retard de cinquante ans sur l'histoire, la critique et même le roman.

Le théâtre a donc sa philosophie ? Assurément. Cette philosophie est-elle bien nécessaire? Ne pourrait-on faire de bonnes pieces sans philosophie? Je crois pouvoir répondre que non. Les vaudevillistes eux-mêmes sont des philosophes sans le savoir. Il y a une philosophie dans le *Chapeau de paille d'Italie* et dans *Boubouroche*. Il y en a une, à plus forte raison, dans *l'Aventurière*, dans *les Idées de Madame Aubray* et dans les *Corbeaux*. Vous me demanderez comme M. Jourdain : « Qu'est-ce qu'elle chante, cette philosophie? » Elle chante aujourd'hui des choses très différentes de celles qu'elle chantait à nos pères, il y a un demi-siècle, et voilà, précisément pourquoi notre théâtre doit changer.

La philosophie qui prévalait en France il y a un demi-siècle, s'appelait l'Eclectisme, ou plutôt ses critiques aimaient à la désigner ainsi. Nom mal choisi, car l'éclectisme n'est pas une doctrine, mais une méthode. D'après ce mot trompeur, on serait tenté de se figurer un rendez-vous de systèmes, quelque chose qui ressemblerait, en philosophie, à ce qu'est, en architecture, le palais de Fontainebleau, où chaque cour offre un style différent. Cette manière de voir

serait très injuste. Le spiritualisme, pour l'appeler de son vrai nom, avait, sans doute, un caractère composite, puisqu'il pouvait se réclamer à la fois de Platon, de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, de Kant et des psychologues écossais. Pourtant c'était une doctrine compacte et homogène, dont toutes les parties étaient solidaires, où les principes étaient suivis jusqu'à leurs extrêmes conséquences. Elle n'avait pas de lacunes, pas de trous. Dans ses idées comme dans ses maîtres, elle était éminemment française ; elle s'harmonisait admirablement avec le génie de notre race, l'esprit de nos lois, nos traditions historiques et littéraires, le caractère de notre société et de notre influence en Europe. Elle était sortie de l'amphithéâtre de la Sorbonne et avait passé par les barricades de 1830, où elle avait pris son baptême de libéralisme, son certificat de civisme. Mais on pouvait la faire remonter plus haut, la rattacher aux enseignements de Fénelon et de Bossuet lorsqu'ils descendaient de la chaire du prêtre pour monter dans celle du professeur (1). Cette philosophie

(1) Ceci est une métaphore.

française du dix-neuvième siècle présentait, en effet, ce curieux phénomène qu'elle pouvait être l'auxiliaire ou l'ennemie du Christianisme, suivant qu'elle aspirait à le corroborer ou à le supplanter, suivant qu'elle prétendait prendre position sur le terrain de la foi ou se maintenir respectueusement sur celui de la raison et de la science. Je l'ai reçue quand j'étais au collège d'un maître catholique. A quelque pas de là, dans un autre collège, la même philosophie était enseignée par un homme qui refusait, avec horreur, de pénétrer dans une église et considérait tous les prêtres comme de vils imposteurs.

Le spiritualisme professait que ce monde est l'œuvre d'un Dieu qui, après l'avoir créé, veille à ses destinées; que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, que le second est périssable et que la première est immortelle; que nous trouvons en nous certaines notions premières, antérieures à toute expérience; qu'une de ces idées est l'idée du bien, laquelle apparaît dans notre conscience avec un caractère indiscutable d'autorité et d'obligation et qui sert de règle à notre conduite; que, libres de faire le bien ou le mal, nous sommes, par conséquent, responsables de

toutes nos actions devant les hommes et devant Dieu, et que la vie future réserve ses sanctions à ceux qui auront observé ou transgressé la loi morale.

Cette philosophie, dont Victor Cousin avait été le grand compilateur, était enseignée dans toutes les chaires de l'Université par des professeurs qui s'appelaient Jules Simon, Vacherot, Franck, Saisset, Caro. A tous ceux-là, qui ne sont plus, joignez les noms de ceux qui survivent : Paul Janet, Charles Lévêque, Francisque Bouillier, Nourrisson. Ceux qui n'avaient pas reçu l'enseignement de ces maîtres, étaient pénétrés de la même doctrine. Elle s'exhalait des livres et des journaux, de tout ce qui se disait ou s'imprimait. C'était un des éléments de l'atmosphère intellectuelle. Doctrine généreuse et bienfaisante, antiscientifique, j'en ai peur, mais, j'en suis sûr, archilittéraire et particulièrement propre à inspirer ou à soutenir l'art théâtral. Elle lui fournissait, sans jamais s'épuiser, les deux choses dont il avait le plus besoin : des caractères et un dénouement moral. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué cette parenté inattendue, ce trait commun entre les deux écoles, d'ailleurs

si différentes, qui se succèdent à la scène de 1830 à 1870, entre l'Ecole romantique de Victor Hugo et l'Ecole classico-réaliste de Dumas et d'Augier : c'est qu'elles tendent, l'une et l'autre, à la mise en valeur et en relief, à l'exagération, au grossissement, à la glorification, parfois extravagante, de la personne, du moi, de la volonté. La distinction des facultés, qui n'était — vous l'entendez bien — qu'un procédé de classification, une abstraction commode, un moyen de mettre un peu d'ordre dans les données de l'analyse psychologique, le théâtre la prend au sérieux, la pousse aux dernières outrances. Il n'est jamais si content que quand il montre cette volonté en lutte au dedans de nous, avec la sensibilité. L'homme bataillant contre ses semblables ou contre des obstacles naturels est un sujet intéressant, mais le grand art, c'est de présenter l'homme combattant contre lui-même. On sent qu'ils sont toujours deux, d'une part les appétits, de l'autre la raison et la conscience ; l'homme inférieur et l'homme supérieur, l'animal et le dieu. Depuis que nous avons un théâtre, pas une ligne, pas un vers qui ne suppose ce dualisme. De là tant de monologues et

d'apartés, qui, maintenant, nous surprennent, mais qui, alors, servaient ce plan.

Ce qui est remarquable quand on y songe, c'est que notre vieux système théâtral contenait en lui la même contradiction qui existe entre la théodicée et la morale spiritualiste, et qui me paraissait si troublante quand j'étais sur les bancs de la philosophie. L'auteur tragique ou comique, voire le vaudevilliste est comme le Dieu de Leibnitz ; il sait d'avance tout ce qui doit arriver, et, avec une habileté qui est bien naïve, il nous le fait pressentir, il nous le crie, par tous les moyens dont il dispose, dès la première scène. Et pourtant, il a la prétention de nous tenir en suspens jusqu'au cinquième acte, car l'homme est libre, entendez-le bien, absolument libre, et tout l'intérêt du drame, pour nos auteurs, consiste précisément dans l'inquiétude de savoir de quel côté s'orientera cette liberté. Sous ce rapport, les bourgeois d'Augier, les courtisanes amoureuses ou pénitentes de Dumas n'ont rien à envier aux héros et aux héroïnes de la tragédie. Ce sont des forcenés du libre-arbitre. Pour se prouver à eux-mêmes et pour nous prouver qu'ils sont libres, ils font de vraies folies, jettent des défis à la

nature, au bon sens, aux lois sociales, s'imposent des devoirs imaginaires ou s'infligent des châtiments imméritès. Les disciples poussent à l'extrême cette tendance des maîtres, et l'esprit de sacrifice est à l'ordre du jour sur toutes les scènes, la personne humaine ne s'affirmant jamais mieux que quand elle s'immole.

Au dénouement, le dramaturge jouait encore le rôle de la Providence. Je n'insiste pas : personne ne contestera ce point, d'une vérité banale. Que la pièce se terminât par une mort ou par un mariage, la justice dramatique était un à-compte, un avancement d'hoirie sur la justice céleste.

Cette apothéose de l'héroïsme et du dévouement devant une société égoïste et sceptique était un curieux spectacle, mais ne pouvait durer indéfiniment, car l'évolution des idées doit toujours, à la fin, se mettre d'accord avec l'évolution des mœurs, si elle ne l'a annoncée et précédée. Vers 1860, on commença à sentir un changement. Les théories de Darwin avaient passé le détroit ; les livres d'Auguste Comte faisaient leur chemin, surtout depuis qu'il n'était plus là pour greffer des absurdités sur ses premiers enseignements. Enfin, Taine avait publié ses *Philosophes du*

XIXe *siècle* et commencé ses mémorables études sur la Littérature anglaise. Dans le premier volume, il accablait les maîtres spiritualistes de ses critiques auxquelles il mêlait, suivant la coutume française et avec une impertinence de jeune homme, quelques plaisanteries. Elles ne sont pas toutes de très bon goût, mais elles firent leur effet, dans ce temps là. Elles rompirent une sorte de charme, elles dissipèrent comme par enchantement ce respect dévot qui allait jusqu'au fétichisme et qui entourait la doctrine de Cousin. Par ses Etudes sur la Littérature anglaise, Taine donnait un échantillon de sa méthode. Il en donna un second exemple en l'appliquant à l'histoire de l'Art italien ; un troisième, dans les *Origines de la France actuelle* en transportant sa philosophie dans le domaine de l'histoire politique et sociale. Aussi, cette philosophie ne s'est jamais offerte directement à nous. Une brillante réfutation des doctrines adverses et une démolition en règle des hommes qui les professaient, puis une triple application de la philosophie scientifique à la critique littéraire, à la critique d'art, à la critique des événements historiques : voilà tout ce que nous en possédons, mais c'est

assez. En réalité, cette philosophie nous a envahis tout entiers ; nous en sommes imbibés jusqu'aux moelles. Sur dix volumes qui se publient, il n'en est pas deux dont vous ne puissiez dire : « Taine a passé par là ! » Impossible de comparer cette influence à celle de Renan. Renan ne nous a légué qu'un sourire, un haussement d'épaules, un plissement ironique de la face, une nouvelle manière de prononcer le : « Que sais-je ? » de Montaigne. Taine nous a légué une conception de la vie et de l'art, une nomenclature philosophique et critique, un état d'âme et un état d'esprit.

Il y a plus de trente ans, il venait quelquefois causer dans certain cabinet où beaucoup de mes confrères ont dû passer et où se traitent, d'accord avec les auteurs, les rapports de la maison Hachette avec la presse. Il n'est pas défendu d'y parler d'autre chose. L'interlocuteur de Taine s'appelait Emile Zola. Il n'était alors que l'auteur des *Contes à Ninon*. Ne pensez-vous pas que ce put bien être à la suite d'une de ces conversations que l'épopée des Rougon-Macquart s'ébaucha dans son vaste et puissant esprit ? En tout cas, le Naturalisme, c'est la philosophie de Taine appliquée au roman. Ce système ne laisse sub-

sister aucune cause distincte de l'Univers visible, aucun agent libre, humain ou divin. Dieu est un nom de la Nature ; l'homme rentre dans la série des phénomènes. Ce que nous nommons caractère est la résultante de faits antérieurs ou concomitants : le milieu, la race, le moment. La croissance du *moi* est, comme celle d'un arbre, soumise à des lois fatales et n'est modifiée que par des circonstances extérieures, fatales également. Et M. Zola peut donner pour sous-titre à son œuvre : « Histoire naturelle d'une famille », car il a employé tous les procédés du botaniste et du zoologiste ; il a fait de la biologie passionnelle.

Le Naturalisme n'a pas fait la conquête de tout le public. Mais je puis dire qu'il a réussi, en ce sens qu'il a vécu et qu'il s'est déployé tout entier dans des œuvres considérables. Il s'était essayé dans tous les genres lorsqu'il a entrepris de s'annexer le théâtre. Pourquoi le théâtre est-il le dernier endroit de Paris où arrivent les idées nouvelles, la citadelle de la routine, le refuge final de la réaction en tout genre ? C'est la raison commerciale qui le veut. A mesure que le théâtre se démocratise et que la question d'argent prend

plus d'ampleur, la loi du grand nombre se fait sentir plus impérieuse. Autrefois, il suffisait de plaire à une élite; maintenant, il s'agit d'enlever la multitude. Or, il y a quinze ans, l'éducation du public ne permettait pas aux directeurs d'espérer que le Naturalisme pût faire recette.

C'est à cette raison qu'on attribua l'échec, généralement piteux et quelquefois retentissant, qu'essuyèrent les maîtres du roman naturaliste lorsqu'ils voulurent transporter à la scène leurs œuvres les plus populaires ou lorsqu'on tenta, à leur place, la même opération. C'est encore par la même raison qu'on expliqua cette espèce de froideur méfiante et d'étonnement hostile avec lequel on accueillit ces deux œuvres fortes et originales d'Henry Becque, *les Corbeaux* et *la Parisienne*. Enfin, c'est à cette difficulté — l'imparfaite préparation du public — que l'on essaya de parer en créant le Théâtre-Libre dans des conditions de sincérité et d'indépendance qui, nous devons tous le reconnaître, n'avaient jamais été réalisées jusque-là.

Et, de nouveau, dans ces conditions si favorables, dans ce milieu si bien choisi, devant cette élite de dilettantes et d'amis, le Naturalisme

échoua. Pourquoi? Est-ce le talent qui manquait aux auteurs et aux interprètes? Des critiques bien plus compétents que moi ont rendu justice à cette énergique petite troupe, à ce diable d'homme qui a nom Antoine et qui leur soufflait sa passion de la vérité scénique. Quant aux auteurs, le groupe formé par Brieux, François de Curel, Emile Fabre, George Ancey, Courteline, Jean Jullien, Léon Hennique et dix autres, avait la vigueur et l'unité nécessaires pour faire une trouée. Au lieu de faire une trouée, ils nous ont donné le spectacle d'une débandade. Les uns ont passé à l'ennemi, les autres sont rentrés chez eux. Bien avant que le Théâtre-Libre eût fermé ses portes, le Naturalisme, en tant qu'école dramatique, avait déposé son bilan. Encore une fois, pourquoi cet échec? Il y a là un mystère qui demeure inexpliqué ou mal expliqué. Les contemporains n'ont pas compris ou bien se sont payés de mauvaises raisons.

On ne s'est pas trompé quand on a dit que le Naturalisme au théâtre, pour s'attirer certains applaudissements et bénéficier de certaines curiosités malhonnêtes, avait abusé du mot sale et de la situation scabreuse, étudié l'homme malade au

lieu de l'homme sain, montré, par exemple, l'amour, invariablement, dans des conditions où il devient une honte, sinon un crime, comme s'il ne se produisait plus jamais entre des êtres jeunes et bien appareillés. Ce reproche est fondé, mais il a été quelque peu exagéré par l'hypocrisie publique. Il est certain que deux mille Français ne sont pas plutôt enfermés dans une salle de spectacle qu'ils deviennent extraordinairement vertueux et délicats. L'égoïsme et la lâcheté réclament du dévouement, de l'héroïsme. La rosserie du balcon et de l'orchestre s'insurge contre la rosserie qui ose se montrer en scène. Et ce n'est qu'un trait de plus ajouté à la comédie, un trait d'amère et cruelle bouffonnerie. Telle, la Clotilde d'Henry Becque prétend avoir, tout ensemble, des amants et des principes.

La grande, la véritable cause de l'échec du Naturalisme au théâtre, c'est celle-ci : la philosophie dont le Naturalisme s'inspirait supprime les caractères, et le théâtre ne saurait exister sans les caractères. Une pièce peut se passer de tout : d'exposition, d'intrigue, de péripétie, de dénouement, elle ne peut se passer de héros et d'héroïnes. Du moins, il nous semble bien que c'est

Nous prétendons que le spectateur, après avoir pressenti le dénouement au premier acte, ne sache plus, à la fin du quatrième, un mot de ce qui va arriver. Quant à Shakespeare, nous nous piquons de lui rendre un culte, par genre, par snobisme littéraire, mais nous ne paraissons pas nous douter que nous lui faisons le plus cruel affront en reléguant à l'Ambigu et aux théâtres du même ordre, le système dramatique dont il est, non pas l'inventeur, mais le représentant le plus illustre. Mon Dieu, oui : Shakespeare, c'est le mélo. Or, le mélo, nous l'abandonnons aux incultes, aux enfants, aux vieilles portières, aux piqueuses de bottines qui sucent une orange entre chaque acte. Nous, les lettrés, les « délicats, » (oh ! ce misérable mot qui sert de faux nez à l'imbécilité prétentieuse !), nous proscrivons l'imagination encore plus que l'esprit, parce que nous manquons de l'une encore plus que de l'autre. C'est pourquoi nous avons décidé qu'une pièce serait respectable et littéraire lorsque les faits de l'action, heureux ou malheureux seraient la conséquence logique des caractères, lorsque ces faits seraient, en quelque sorte « voulus ». C'est précisément le contraire de la

vie. Dans la réalité, les évènements font les hommes : au théâtre, les hommes font les évènements.

Je ne parle pas ici d'Ibsen et des leçons que nous aurions pu trouver dans son théâtre. Je l'admire profondément, mais en vertu des affinités naturelles, c'est aux races saxonnes — je l'ai expliqué ailleurs — que s'adresse son message, et c'est par elles que nous arriverons peut-être plus tard, à l'interpréter. Pour le moment, la formule française du théâtre fataliste, du théâtre déterministe reste a trouver. Non-seulement le problème n'est pas résolu, mais il n'est pas posé. Un effort vigoureux, suivi, méthodique a été tenté il y a quelques années. Il a échoué et on ne s'est pas même inquiété de savoir pourquoi, si cet échec était juste ou injuste, partiel ou total, accidentel et momentané ou permanent et définitif. Après quoi on a recommencé à errer au hasard, à tâtonner, à battre les buissons, à faire de ces pitoyables expériences où l'on ne trouve jamais rien parce que l'on ne sait pas ce qu'on cherche. Quelques-uns ont la simplicité de croire qu'ils ont fait une révolution parce qu'ils ont supprimé quelques complications bizarres

et puériles de l'ancienne architecture dramatique.

Sur ces entrefaites, un poète de génie a paru et on a couru vers lui, on s'est jeté dans ses bras, presque à ses pieds : « Maître, nous avons voulu faire du théâtre exact, du théâtre réaliste, semblable à la vie, conforme à la science. Ça ne marche pas, mais pas du tout! Sauvez-nous de l'observation cruelle, sauvez-nous de la dure et triste vérité. Au lieu de nous représenter la vie, — nous ne la connaissons que trop ! — faites-nous oublier pendant trois ou quatre heures. Ce sera toujours trois ou quatre heures de prises sur l'Affaire ! Dites-nous, ô poète, de ces absurdités sublimes qui enivraient nos pères. On nous répète tous les jours et sur tous les tons que nous sommes une génération de « mufles » et de « rosses ». C'est peut-être vrai, mais, à la longue, cela nous ennuie qu'on nous le dise. Apprenez-nous à rêver : il y a si longtemps que nous ne savons plus. Abaissez jusqu'à nos lèvres la coupe de la divine poésie afin que nous puissions y boire... Oh ! rien qu'un petit coup ! Prenez-nous sur vos ailes et emportez-nous, mais pas trop haut... pas plus haut que la région des

ballons captifs, car nous craindrions d'avoir le vertige. Nous ne sommes pas habitués à planer, nous autres ! »

Le poète entendit la prière de ce bon peuple. Justement il sentait un fourmillement extraordinaire de métaphores et d'hyperboles dans son porte-plume d'or, qui, comme chacun sait, lui a été donné par les fées. Il en laissa tomber *Cyrano* qui rebondit victorieusement sur les planches de la Porte-Saint-Martin. Paris alla l'y voir et, derrière Paris, la France et, derrière la France, le monde.

Et nous avons vu ces choses, et nous nous sommes mis à songer, et nous sommes rentrés chez nous en nous disant: « Voilà qui va bien pour ce soir. Mais que sera le théâtre de demain? »

AUGUSTIN FILON.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Deux œuvres inédites : la très honorable *Cloche du Rhin*, de M. Samuel Rousseau, et la *Burgonde*, si fortement discutée, de M. Paul Vidal, constituent, avec la reprise du *Prophète*, pour les éclatants débuts de Mlle Delna, les principaux faits de l'année 1898, dont nous allons suivre le détail au jour le jour.

La matinée du dimanche 2 janvier était exceptionnellement brillante. On avait affiché les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le grand événement musical de la saison, et l'œuvre de Richard Wagner avait attiré une foule considérable. Pleine du haut en bas, la salle se montrait, d'un bout à l'autre des quatre tableaux, très attentivement curieuse et très enthousiaste. Les interprètes étaient très chaleu-

rensement applaudis : Alvarez, sous les traits du chevalier de Wolsing ; Renaud, dans sa pittoresque création de Beckmesser ; Delmas, superbe en Hans Sachs ; M. Vaguet, Mmes Bréval et Grandjean, tous en un mot, qui rivalisaient de talent, de voix et de science du chant. La recette s'élevait à la somme de 19,000 francs. C'était la plus belle que l'Opéra eût réalisée en matinée depuis la dixième représentation du *Cid*, de Massenet, donnée elle-même en matinée, un 2 janvier (le meilleur jour de l'année pour les théâtres) avec une recette de plus de 21,000 francs...

8 JANVIER. — La 500e représentation de *Roméo et Juliette*, de Gounod, se donne devant une fort belle et fort élégante chambrée. M. Saléza et Mlle Ackté sont fréquemment applaudis et rappelés après chaque acte.

20 JANVIER. — Mme Marguerite Carrère reprend le rôle de la Reine, des *Huguenots*, qu'elle n'a pas chanté depuis trois ans et y retrouve le succès qui l'avait si favorablement accueillie lors de ses débuts.

22 JANVIER. — Premier bal masqué de la saison. M. Ganne dirige l'orchestre de la salle, et M. Desgranges celui de l'avant-foyer. La recette s'élève au chiffre de 34,900 francs. La nouvelle décoration, représentant la cascade du Bois de Boulogne, produit un effet charmant.

29 JANVIER. — La *Maladetta* se donne au Grand-Théâtre de Bordeaux, au profit de l'Orphelinat des chemins de fer. La Fée des Neiges, c'est Mlle Zambelli ; Lilia, Mlle Sandrini ; Cadual, M. Ladam ; le père de Cadual, M. Hansen ; une Pyrénéenne,

Mlle Cléo de Mérode ; Mlles Chabot, Régnier, Violat, Blanc, compagnes de la Fée des Neiges, dansent chacune leur pas de l'amphore. Les autres rôles sont tenus par les danseuses du Grand-Théâtre de Bordeaux. M. Paul Vidal conduit l'orchestre. Mme Héglon interprète ce même soir le deuxième acte de *Samson et Dalila*, avec M. Gibert pour partenaire. Enfin, M. Mounet-Sully dit la *Grève des Forgerons*, avec la mise en scène de la Comédie-Française.

7 FÉVRIER. — M. Saléza chante pour la première fois le rôle de Faust.

21 FÉVRIER. — Un petit incident marquait la représentation des *Huguenots*. Au troisième acte du chef-d'œuvre de Meyerbeer, on sait que Saint-Bris, en voyant entrer Raoul de Nangis, doit lui adresser ces paroles :

> En même temps que nous arriver au combat
> C'est bien...

Saint-Bris, c'était Delmas, et Delmas, qui venait d'entrer en scène suivi de ses compagnons, était obligé de suivre l'orchestre et de dire son récitatif bien que le ténor Affre, qui avait manqué son entrée, ne fût pas présent. Sur un signe de son chef, M. Mangin, l'orchestre s'arrêtait, et quand, quelques secondes après, Raoul entrait à son tour en scène et qu'il donnait sa réplique :

> Doutiez-vous de mon exactitude ?

la salle voyait là un à-propos plaisant, et se mettant à rire, applaudissait à tout rompre. La situation était sauvée. L'orchestre reprenait, et les deux

artistes, un moment déconcertés mais qui ne s'étaient pas mépris sur la gaieté de la salle, continuaient leurs rôles. Chose curieuse : le même accident arriva jadis au ténor Gueymard, au même endroit du troisième acte des *Huguenots*, et le public d'antan prit la chose gaiement comme la salle de ce soir.

6 MARS. — Représentation gratuite : on donne *Rigoletto*, suivi du ballet de l'*Etoile*.

25 MARS. — Le directeur des Beaux-Arts informait M. Henri Carvalho qu'il acceptait, au nom de l'Etat, le don du buste, par Franceschi, de l'illustre cantatrice Mme Miolan-Carvalho, qui sera placé dans la bibliothèque de l'Opéra et perpétuera le souvenir ineffaçable de la créatrice de Marguerite, de Juliette et de Mireille.

A cette fin du mois de mars, Mlle Rosita Mauri quitte l'Opéra. Mais les directeurs rétablissent pour elle une classe de perfectionnement de la danse. C'est un hommage de MM. Bertrand et Gailhard à la brillante artiste, et c'est en même temps un service signalé rendu à l'art chorégraphique. Mlle Mauri, par sa science, sa grâce et son esprit, n'était-elle pas toute désignée pour diriger cette classe qui, à une autre époque, fut créée pour la célèbre Taglioni ?

7 et 8 AVRIL. — Concerts spirituels donnés, le jeudi et le vendredi-saint, par la Société des Concerts du Conservatoire. M. Gailhard avait obtenu de Verdi trois pièces religieuses inédites. Le vieux maître avait promis de les venir diriger lui-même, mais se sentant, au dernier moment, un

peu las — ce qui est assurément permis à l'âge de quatre-vingt-quatre ans — il s'était contenté d'envoyer son ami Boïto, muni de ses personnelles instructions. C'est ainsi que, par une très heureuse disposition, formellement exigée par le grand compositeur, les chœurs furent, pour la première fois, placés derrière les instruments à cordes, au lieu de les masquer, comme jadis, au grand détriment du son, fâcheusement intercepté par cette muraille humaine. Le *Stabat mater* et le *Te Deum*, tous deux pour chœur et orchestre, rappellent, par leur style absolument théâtral, la célèbre messe de *Requiem*. Dans la première de ces compositions, nous avons retrouvé les oppositions de *forte* et de *piano*, les silences et les explosions dramatiques que, déjà, nous connaissions... Nous aimons le début liturgique, plein de grandeur, du *Te Deum* et aussi sa poétique péroraison, confiée à une voix de soprano, placée au sommet de l'orchestre. Mais la vérité — on la doit même à un très illustre vieillard — la vérité nous oblige à déclarer que ni l'une ni l'autre de ces deux dernières compostions du grand compositeur n'ont provoqué l'enthousiasme de l'auditoire. Le succès a été pour les *Laudes* (à la Vierge), motet traité en quatuor pour quatre voix de femmes, deux soprani et deux contralti, sans accompagnement d'aucune sorte, qui, très bien chanté, à l'unisson et en demi-teinte, par Mmes Ackté, Grandjean, Héglon et Delna, fut redemandé d'acclamation. Succès d'interprétation, plutôt que de compositeur : la gloire de Verdi n'a que faire de cette page, écrite sur le

tard par l'illustre auteur d'*Aïda*. Le programme se complétait avec la *Symphonie héroïque*, de Beethoven, fort bien dirigée par M. Taffanel, et avec un concerto de Haendel, où brilla une fois de plus le sérieux talent de M. Gillet, maître de hautbois. Ainsi se montra digne de son antique réputation la célèbre Société des Concerts ; mais, hélas ! depuis qu'ils ont dû quitter l'adorable bonbonnière exquisement sonore de la rue Bergère pour venir s'installer, tous bureaux ouverts, dans la trop vaste salle de M. Garnier, il semble qu'ils soient finis, bien finis, les Concerts du Conservatoire, dont, pendant si longtemps, on se léguait les abonnements par héritage... Il faut, à tout prix, qu'ils reviennent chez eux : ils y reviendront...

13 AVRIL. — Reprise de *Thaïs*, opéra en quatre actes (dont le troisième inédit) et sept tableaux, de M. Louis Gallet, musique de M. Massenet [1]. — L'intéressant et pittoresque roman de M. Anatole France renfermait une donnée parfaitement propre à la scène. M. Gallet, très habile librettiste, en sut

---

1. DISTRIBUTION. — Thaïs, Mlle *L. Berthet*. — Crobyle, Mlle *Agussol*. — Myrtale, Mlle *Beauvais*. — Athanaël, M. *Delmas*. — Nicias, M. *Vaguet*. — Palémon, M. *[illegible]*. — Un serviteur, M. *Fournets*.

Cénobites : MM. *[illegible]*, *Gallois*, *Roger*, *Barrau*, *Dhume*, *Bourgeois*, *Lacome*, *[illegible]*, *[illegible]*, *Perrin*, *[illegible]*, *Christin*.

Deuxième acte. — Divertissement de M. J. Hansen : Mlle *Zambelli*, Mlles *H. Regnier*, *Robin*. Mlles *L. Régnier*, *Viollat*, *Blanc*, *Gallay*, *Beauvais*, *Charrier*, *[illegible]*, *Mérode*, *Moricet*, *Boos*, *[illegible]*, *Barbier*, *[illegible]*.

La charmeuse : Mlle *B. Mendès*.

L'héritière d'Auguste Mermet vient d'envoyer à MM. Bertrand et Gailhard la partition autographe de *Roland à Roncevaux*, pour être déposée à la bibliothèque de l'Opéra. *Roland à Roncevaux*, opéra en quatre actes, dont Mermet avait écrit le poème et la musique, fut représenté à l'Opéra de la rue Le Peletier le 3 octobre 1864.

rassembler les éléments avec beaucoup d'adresse. M. Massenet, que le type de l'héroïne ne pouvait manquer de séduire et d'enflammer, mit toute son âme en cette partition, applaudie partout où on la joue, en province et à l'étranger. Le ballet nouveau se danse au second acte, sur la place publique, devant le palais de Thaïs « éclairé de mille feux ». Ce sont d'abord deux négresses aimables et souples, Mmes Robin et Régnier, qui s'en donnent à cœur joie sur un motif d'un orientalisme garanti bon teint. C'est ensuite une élégante valse, dite par les flûtes et les timbres, adorablement dansée par Mlle Zambelli, si jeune et déjà si correcte. Notons, en passant, la réapparition de Mlle Cléo de Mérode, de ses jambes avantageusement popularisées par Falguière et de ses bandeaux célèbres dans les deux mondes. Puis — telle était la trouvaille du divertissement inédit — une danseuse sortie du rang, Mlle B. Mendès — elles sont deux sœurs, paraît-il, douées du même double talent — a ravi les abonnés et charmé la salle en lançant, d'une voix fraîche, claire et facile, de jolies vocalises. Et comme on avait redemandé à Mlle Zambelli sa brillante variation chorégraphique, on a bissé d'enthousiasme la danseuse qui chante..... Le tableau de l'Oasis manquait à la pièce, à tel point qu'on ne l'eût écrite que pour lui. Aussi M. Massenet ne pouvait-il mieux faire que de nous décrire, avec toute la poésie dont il est capable, cette halte dans le désert (ravissant décor de Jambon) faite par Thaïs se rendant, sous la conduite d'Athanaël, au couvent de Sainte-Albine. La courtisane con-

vertie exprime sa gratitude envers le moine qui l'a sauvée, et celui-ci ne peut maîtriser son émoi en disant à la troublante novice un éternel adieu. C'est le prétexte d'un délicieux cantabile de Thaïs, d'une phrase à deux voix qui peut passer pour une des plus caressantes que M. Massenet ait jamais écrites, et de la reprise du motif du fameux solo de violon, sur lequel baisse le rideau. M. Delmas, qui chante et joue de la plus remarquable façon le rôle d'Athanaël, a tout naturellement retrouvé son succès d'autrefois. La belle Sanderson était alors une Thaïs absolument idéale. Mais comment la direction, qui faisait au maître les honneurs d'une reprise, n'a-t-elle pas poussé la galanterie jusqu'au bout en lui offrant mieux qu'une doublure déjà essayée et en lui donnant Mlle Ackté, qu'il désirait? Seule à l'Opéra, la jeune cantatrice avait la voix qu'il fallait pour succéder à Mlle Sibyl Sanderson. Mlle Berthet doit comprendre aujourd'hui le danger qu'il y a à se laisser commander d'avance des articles dithyrambiques. La chanteuse ne pouvait être qu'insuffisante en un rôle trop fort pour elle. Quant à l'actrice, elle n'existe point... Souvenons-nous que Mlle Berthet fut une agréable Gwendoline, et n'insistons pas sur un insuccès que, facilement, on eût pu lui épargner...

2 MAI [1]. — Mlle Bréval chante pour la première

1. Quelques jours auparavant, le 18 avril, M. Bertrand avait été élu (par 361 voix sur 378 votants) président de l'Association des artistes dramatiques en remplacement de M. Rôt, décédé.

M. Bertrand remerciait l'assemblée en ces termes : « Je suis profondément touché du grand honneur que vous me faites en m'appelant à la

fois, dans le *Sigurd* de M. Ernest Reyer, le rôle de Brunehilde, dont elle prend possession avec un charme, une puissance et une autorité qui lui valent un fort beau succès.

9 MAI. — Reprise du *Prophète*, pour le début de Mlle Delna [1]. — Cela fait un singulier effet d'avoir à écrire ces mots : Reprise du *Prophète*. Il y a des œuvres qui ne doivent pas se reprendre : elles sont !... Le *Prophète* et même les *Huguenots*, si profondément méprisés par les wagnériens — du lendemain ! — ne demeurent-ils pas encore comme deux piliers monumentaux entre lesquels l'édifice du répertoire semble défier les âges? L'inspiration musicale y prend corps en de vrais drames et ce n'est certes pas par hasard que Meyerber a rencontré dans sa carrière trois livrets tels que ceux du *Prophète*, des *Huguenots* et de *Robert*. C'est qu'il avait le sens instinctif et la science ré-

---

présidence de votre admirable association. Ma joie serait complète s'il ne s'y mêlait le regret d'avoir à vous rappeler la perte cruelle que nous avons éprouvée. Du fond du cœur, je rends hommage au souvenir de l'homme de bien que fut Eugène Ritt. Comme lui, comme Halanzier, comme notre bienfaiteur le baron Taylor, je m'efforcerai, en suivant la ligne de conduite qu'ils m'ont si bien tracée, d'augmenter, avec votre concours à tous, les ressources de notre société, dont les besoins deviennent tous les jours de plus en plus pressants. »

Détail à noter : M. Bertrand est élu président de l'Association des artistes dramatiques alors qu'il est en pleine activité de service, tandis que ses prédécesseurs, Ritt et Halanzier, n'avaient été élus qu'après être entrés dans la période de la retraite.

1. DISTRIBUTION. — Jean de Leyde, M. *Alvarez*. — Zacharie, M. *Gresse*. — Oberthal, M. *Fournets*. — Mathisen, M. *Bartet*. — Jonas, M. *Cahilot*. — Fidès, Mlle *Delna*. — Berthe, Mme *Bosman*.

Le Président de la République, accompagné de Mme Fauré, assistait à la représentation. Après l'immense succès du 4e acte, le Président a fait venir dans sa loge Mlle Delna et M. Alvarez et les a très chaleureusement félicités.

fléchie de ce qui doit être vivant sur la scène. O l'admirable quatrième acte du *Prophète*!... La conception seule de la scène entre Fidès et Jean peut être considérée comme appartenant aux plus purs sommets de l'art dramatique. Là, vraiment, le praticien Scribe s'est surpassé et mis à la hauteur du musicien pour lui fournir l'occasion d'être sublime. Quand la dernière des comédies du bon Scribe aura achevé de disparaître du Théâtre-Français, non pas faute de talent, mais faute de style, la gloire du vieux dramaturge restera grande encore d'avoir conçu et puis édifié les livrets de *Robert*, des *Huguenots* et du *Prophète*, d'où plusieurs scènes se détachent comme des inventions de premier ordre imposées à l'imagination de tous les temps ; le quatrième acte des *Huguenots*, pour ne citer que deux exemples, et le quatrième acte du *Prophète* sont de cet ordre. Scribe s'inspirait et se surpassait lui-même en rêvant du génie de Meyerbeer. Le *Prophète* reste, à notre avis, la partition la plus pleine et la plus égale de ce maître qui ne travailla que pour nous. Elle est un peu sombre, en somme. Les trois hommes noirs, avec leur hymne à porter le diable en terre, projettent des ombres sévères sur toute l'œuvre ; c'est à peine si l'aimable divertissement des patineurs, le lever du soleil sur Munster et la solennité du couronnement réussissent à dissiper cette impression générale. Il fallait la science profonde, la grande intelligence scénique, le sens dramatique puissant, le génie enfin du maître pour triompher, comme il le fit, de cet âpre sujet odieux et répulsif à tous les

points de vue. Jean de Leyde, malgré les circonstances atténuantes amoncelées autour de lui, est peu sympathique; Oberthal, ce grand seigneur ravisseur de jeunes filles, est odieux; les trois anabaptistes sont sinistres; la foule qui les suit est bestiale et féroce; les bourgeois de Munster sont lâches; Berthe renie son amant, que le désespoir seul de sa perte a jeté dans les excès; reste Fidès, avec ses grandeurs et ses vertus de mère... Et des mains de Meyerbeer est sorti un chef-d'œuvre qui lui appartient tout entier. Jamais création ne fut plus éclatante... L'intérêt qui s'attachait à cette reprise du *Prophète* se doublait du puissant attrait d'un début curieusement attendu : celui de Mlle Delna, qui, le soir où elle faisait ses premiers pas sur la scène de l'Opéra, abordait, cette fois encore, l'un des deux rôles qui fut autrefois, avec l'Orphée, de Gluck, le triomphe de Mme Pauline Viardot. La jeune transfuge de l'Opéra-Comique a poudré ses cheveux et s'est ridée du mieux qu'elle a pu pour représenter la mère de Jean de Leyde. Elle a merveilleusement dit son premier air et joué de la plus émouvante façon la dramatique scène de la cathédrale, où Fidès est reniée par son fils, et se traîne en vain aux pieds du roi-prophète. Quant à sa voix, elle est magnifique, et porte admirablement dans le vaste vaisseau de l'Opéra. Enorme a été le succès de la débutante — fort justement partagé, d'ailleurs, par M. Alvarez, dans Jean de Leyde, par MM. Gresse, Fournets et Bartet, par Mme Bosman, qui prête au rôle de Berthe son habituelle conscience.

fléchie de ce qui doit être vivant sur la scène. O l'admirable quatrième acte du *Prophète*!... La conception seule de la scène entre Fidès et Jean peut être considérée comme appartenant aux plus purs sommets de l'art dramatique. Là, vraiment, le praticien Scribe s'est surpassé et mis à la hauteur du musicien pour lui fournir l'occasion d'être sublime. Quand la dernière des comédies du bon Scribe aura achevé de disparaître du Théâtre-Français, non pas faute de talent, mais faute de style, la gloire du vieux dramaturge restera grande encore d'avoir conçu et puis édifié les livrets de *Robert*, des *Huguenots* et du *Prophète*, d'où plusieurs scènes se détachent comme des inventions de premier ordre imposées à l'imagination de tous les temps ; le quatrième acte des *Huguenots*, pour ne citer que deux exemples, et le quatrième acte du *Prophète* sont de cet ordre. Scribe s'inspirait et se surpassait lui-même en rêvant du génie de Meyerbeer. Le *Prophète* reste, à notre avis, la partition la plus pleine et la plus égale de ce maître qui ne travailla que pour nous. Elle est un peu sombre, en somme. Les trois hommes noirs, avec leur hymne à porter le diable en terre, projettent des ombres sévères sur toute l'œuvre ; c'est à peine si l'aimable divertissement des patineurs, le lever du soleil sur Munster et la solennité du couronnement réussissent à dissiper cette impression générale. Il fallait la science profonde, la grande intelligence scénique, le sens dramatique puissant, le génie enfin du maître pour triompher, comme il le fit, de cet âpre sujet odieux et répulsif à tous les

points de vue. Jean de Leyde, malgré les circonstances atténuantes amoncelées autour de lui, est peu sympathique; Oberthal, ce grand seigneur ravisseur de jeunes filles, est odieux; les trois anabaptistes sont sinistres; la foule qui les suit est bestiale et féroce; les bourgeois de Munster sont lâches; Berthe renie son amant, que le désespoir seul de sa perte a jeté dans les excès; reste Fidès, avec ses grandeurs et ses vertus de mère... Et des mains de Meyerbeer est sorti un chef-d'œuvre qui lui appartient tout entier. Jamais création ne fut plus éclatante... L'intérêt qui s'attachait à cette reprise du *Prophète* se doublait du puissant attrait d'un début curieusement attendu : celui de Mlle Delna, qui, le soir où elle faisait ses premiers pas sur la scène de l'Opéra, abordait, cette fois encore, l'un des deux rôles qui fut autrefois, avec l'Orphée, de Gluck, le triomphe de Mme Pauline Viardot. La jeune transfuge de l'Opéra-Comique a poudré ses cheveux et s'est ridée du mieux qu'elle a pu pour représenter la mère de Jean de Leyde. Elle a merveilleusement dit son premier air et joué de la plus émouvante façon la dramatique scène de la cathédrale, où Fidès est reniée par son fils, et se traîne en vain aux pieds du roi-prophète. Quant à sa voix, elle est magnifique, et porte admirablement dans le vaste vaisseau de l'Opéra. Énorme a été le succès de la débutante — fort justement partagé, d'ailleurs, par M. Alvarez, dans Jean de Leyde, par MM. Gresse, Fournets et Bartet, par Mme Bosman, qui prête au rôle de Berthe son habituelle conscience.

11 MAI. — Dans les *Maîtres Chanteurs*, le rôle de Walter est tenu pour la première fois par le ténor Courtois.

30 MAI. — Le baryton Noté remplace dans Beckmesser, des *Maîtres Chanteurs*, son camarade Renaud; il fait preuve de goût artistique et d'intelligence théâtrale en s'inspirant de son éminent prédécesseur.

5 JUIN. — A Lille, au Palais Rameau, se donne le *Couronnement de la Muse*, de M. Gustave Charpentier. Mlle Blanche Mante tient le rôle de la Beauté, entourée d'un groupe important des plus charmantes coryphées de l'Opéra. Le rôle du Poète est tenu par M. Duffaut, et celui de la Muse par Mlle Blanche Dassonville. La Douleur humaine, créée par le peintre Willette, lors des fêtes de la Muse de Montmartre, est mimée par M. Carpentier, professeur au Conservatoire de Lille.

8 JUIN. — Première représentation de la *Cloche du Rhin*, opéra en trois actes de MM. Georges Montorgueil et P.-B. Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau [1]. — Vers le cinquième siècle de notre ère, le paganisme germanique avait vu successivement tomber ses derniers refuges guerriers aux mains des chrétiens victorieux; il ne restait à la religion druidique qu'un sommet inaccessible au bord du Rhin — le vieux burg de Hatto, dernier

---

1. DISTRIBUTION. — Konrad, M. *Vaguet*. — Hermann, M. *Noté*. — Hatto, M. *Bartet*. — Hervine, Mlle *Achté*. — Liba, Mme *Héglon*.

La *Cloche du Rhin* est suivie du ballet de l'*Etoile*.

Au mois de juillet, pendant le congé de Mme Héglon, le rôle de Liba sera repris par Mme Dufrane.

roi païen de Germanie. Assiégé à son tour, battu en brèche par les armées et par les miracles prestigieux de ses ennemis, Hatto, devenu centenaire, se préoccupait surtout d'un terrifiant prodige : une nuit, durant ses insomnies fiévreuses, il avait entendu tinter la cloche d'un moustier voisin, où des femmes chrétiennes espéraient le triomphe de la religion nouvelle. Or, cette cloche mystérieuse n'avait retenti que pour l'agonie des siens, et comme pour les avertir de se préparer à la mort. En vain, son petit-fils, Konrad, en vain la prophétesse d'Odin, la farouche Liba essaient de rassurer l'aïeul effleuré ainsi par la mort. Ses soldats, conduits par Hermann, rentrent d'une expédition aventureuse qui leur procura quelque butin ; ils ont même fait une prisonnière : Hervine, cénobite du monastère, qui exhorte Hatto à se repentir, puisque la cloche mystérieuse de son couvent, frôlée par une invisible aile d'archange, l'avertit de son imminent trépas. Fureur du burgrave qui veut frapper de ses mains débiles la vierge qui l'ose braver. Mais la mort le terrasse avant qu'il ait pu immoler la prisonnière à sa fureur, et il expire en léguant à Konrad la vengeance qu'il n'a pu réaliser. Des jours passent ; Konrad, épris d'Hervine, doucement amené par l'amour à chérir le culte des chrétiens, plus conforme, d'ailleurs, à son sentimentalisme secret, — Konrad soustrait aux glaives meurtriers et aux couteaux druidiques la victime que réclame vainement Liba. Maître des destinées de la cénobite, il lui propose, tour à tour véhément et persuasif, de lui consacrer sa

vie ; Hervine, délicieusement émue et troublée, est sur le point de s'abandonner aux vœux du païen vainqueur, lorsque les chœurs mystiques du cloître s'élèvent et arrachent la vierge éperdue aux bras qui l'allaient étreindre. Un tumulte furieux et l'irruption des Germains indignés apprennent à Konrad que les chrétiens donnent l'assaut à son castel et le somment de rendre sa prisonnière. N'écoutant que son dépit, redevenu le guerrier farouche que les siens ont connu naguère et que l'amour d'Hervine avait, pour un temps, adouci, le jeune chef s'élance au combat vers le moustier insolent qui l'ose braver. Du haut des remparts, Liba suit anxieusement, dans la vallée, la bataille dont on entend le tumulte et dont elle décrit les phases variées. Hervine prie pour Konrad et pour les religieuses qu'il menace ; la druidesse, attribuant à ses prières un pouvoir malfaisant et magique, la fait saisir et précipiter dans le Rhin. Lorsque le héros germain rentre, vainqueur, après avoir détruit le moustier et jeté au fleuve la cloche d'argent, son premier souci est pour Hervine, dont, désespéré, il apprend la mort. Alors, lassé de vivre, il abandonne les siens, déserte la cause d'Odin, et cherche, le long du fleuve, le corps de celle qu'il ne cesse d'aimer au-delà du trépas... Autour de l'autel druidique, où Liba réunit ses guerriers pour les sacrifices humains, se pressent les derniers fidèles du culte vaincu, commandés par Hermann. Konrad se jette au milieu d'eux, profane l'autel, saccage les attributs du rite sanguinaire et, frappé par ses propres soldats, tombe,

sanglant, sur la rive du Rhin éclairé par la lune. Demeuré seul, il a, avant d'expirer, une hallucination radieuse : la cloche engloutie tinte sous les flots et, surgie du fleuve, Hervine glisse vers lui, diaphane et blanche ; elle vient, fiancée mystique du néophyte, le retrouver sur le sol rougi de son sang et l'emporte avec elle, parmi les hymnes séraphiques, vers les sphères de l'éternel amour. Tel est le sujet de la *Cloche du Rhin*. M. Samuel Rousseau désirait, nous dit-il, une fable poétique et élevée, mais, condition absolue, profondément humaine, où l'intérêt naquît du choc des passions plutôt que de la fréquence des événements ; peu de personnages ; dans une action claire — la complication à l'Opéra étant trop souvent l'obscurité — un heureux mélange de violence, de charme, de tendresse et de poésie, et, si possible, brochant sur le tout, une pointe de mystère et de fantastique. Nos confrères MM. Georges Montorgueil et P.-B. Gheusi lui apportèrent un livret puissamment charpenté, aux situations nettes, se faisant mutuellement valoir par de très heureuses oppositions de sentiment. Comme fond, une curieuse légende sur laquelle se détache en vigueur un drame passionnel que mouvementent ces éternels remueurs d'âmes : la foi et l'amour ; trois actes rapides que dénoue un joli tableau, d'une intense poésie. L'auteur de *Mérowig* était servi à souhait ; il se mit à la besogne et s'appliqua à juxtaposer sur son livret une musique respectueuse avant tout de l'idée et du mot, se hâtant avec l'action, mais se reposant souvent en des oasis où il pût donner

pâture aux légitimes aspirations d'auditeurs affamés d'ordre, de forme et de clarté. Convaincu que, dans une partition, l'unité ne se peut obtenir que par l'usage du *leit motiv* (qu'inventa Grétry), le musicien munit chacun de ses quatre personnages principaux d'un thème caractéristique; il ajouta un thème barbare païen et un thème mystique chrétien, symboles des deux religions en lutte dans son drame. Et enfin, planant sur l'ouvrage entier, le thème de la cloche : trois notes du *Désir* tragiquement harmonisé. En tout : sept leit motive, non pas seulement destinés à reparaître de temps à autre avec leur figure primitive, mais qui, fragmentés, transformés, serrés ou alanguis par le rythme et l'allure, forment le dessous des « morceaux »... En somme — et comme il a lui-même pris soin de nous en avertir — le compositeur de la *Cloche du Rhin* a tenté de garder la mélodie avec sa libre envolée et son charme, fait de franchise et de quiétude, en la rattachant à l'œuvre par l'usage continu du *leit motiv* ; il a essayé de satisfaire à la fois les oreilles du public et le cerveau des musiciens, de chanter et de commenter, d'émouvoir et d'intéresser... A-t-il réussi? Voilà ce que nous devons dire ici... Il est certain que l'élève de François Bazin — prix de Rome de 1878, dont, suivant le cahier des charges de l'Opéra, l'ouvrage a été ministériellement choisi dans une liste de cinq noms, dressée par l'Institut — il est certain, dis-je, que M. Samuel Rousseau a voulu « marcher avec son temps » : écrire, suivant les procédés nouveaux, une musique à la por-

rvie, une teinte uniformément terne d'où
bent, fort heureusement, deux duos d'une
ion délicieuse et un dénouement vraiment
, très justement applaudi. Les rôles de
ont trouvé dans M. Héglon et [illegible]
é deux interprètes qui se font le [illegible]
s contrastes. M. Héglon, très [illegible]
tume piqué de fleurs de sauge et de [illegible]
st la farouche prêtresse d'[illegible]
superbe, au geste ample et à la [illegible]
ve. Mlle Akté, l'humble servante [illegible]
est, au contraire, en sa chaste et [illegible]
'Hervine, le charme et la simplicité [illegible]
rano aigu a des douceurs angéliques [illegible]
une fois, ont provoqué les [illegible]
issements de ses auditeurs. M. [illegible]
ympathique, et M. Noté, [illegible]
remarquablement acquittés [illegible]
et d'Hermann. Il nous a [illegible]
'Hatto n'était pas écrite [illegible]
e M. Bartet et que le plus [illegible]
[illegible]

11 JUILLET. — Dans *Lohengrin*, Mlle Achié chante, pour la première fois, Elsa, dont, plastiquement, elle réalise à merveille le personnage, et où sa voix jeune et fraîche et ses qualités dramatiques, lui valent de fréquents applaudissements. A côté d'elle, Mlle Picard se distingue, tout particulièrement, dans le rôle d'Ortrude, dont elle exprime très sincèrement le caractère sombre et farouche. M. Vaguet est un Lohengrin à la voix chaude et vibrante.

14 JUILLET. — L'affiche porte le titre de *Thaïs*, assurément moins populaire que celui de *Guillaume Tell* ou des *Huguenots*, et le public, très nombreux, comme de coutume, à la représentation gratuite du jour, semble quelque peu désorienté par le choix d'un ouvrage qu'il ne comprend peut-être pas très bien d'un bout à l'autre ; mais il applaudit vigoureusement ses interprètes : MM. Delmas et Vaguet, Mlle Berthet et l'aimable danseuse Mlle Zambelli. Après le ballet, la parole est donnée à M. Gresse, à qui, depuis plusieurs années déjà, incombe l'honneur de chanter la *Marseillaise*.

22 JUILLET. — M. Gibert, le créateur d'*Esclarmonde*, à l'Opéra-Comique, rentre ici dans *Tannhauser*, où il ne parvient pas à se rendre maître d'une pernicieuse émotion. M. Renaud est toujours un délicieux Wolfram, et Mme Carrère une Vénus adorable.

25 JUILLET. — On donne *Aïda*, pour les débuts de Mlle Marie Flahaut, dans le rôle d'Amnéris, et de M. Hans, dans celui de Rhadamès. Le nouveau

ténor, qui était encore l'an dernier au Conservatoire, est doué d'une jolie voix, un peu jeune, et qui trouvera mieux à se faire valoir dans le répertoire des ténors légers ; il chante avec goût et se tient bien. Ses amis du Conservatoire sont venus lui faire fête, et le public s'est associé à cette manifestation sympathique. Mlle Marie Flahaut est une grande et belle personne de vingt-deux ans, élève de Mme de Padilla, dont la voix de contralto a quelques notes de grande beauté, mais quelque peu inégale et blanche dans le médium. Elle a du feu, et quand elle aura pris l'habitude de la scène et travaillé encore, elle tiendra sûrement à son avantage le rôles dramatiques de son emploi. En somme, deux toutes jeunes recrues à qui il faut faire crédit, et souhaiter la bonne chance que méritent leurs qualités sérieuses et leurs louables efforts.

5 AOUT. — Mlle Madeleine de Nocé se fait applaudir dans le rôle de la reine, des *Huguenots*, qu'elle chante pour la première fois.

19 AOUT. — Dans *Don Juan*, Mlle Darçay chante le rôle de Dona Elvire. Celui de don Ottavio est tenu par M. Beyle.

10 OCTOBRE. — M. Laffitte, l'un des derniers lauréats du Conservatoire, débute dans le rôle de David, des *Maîtres Chanteurs*, où le charme de sa voix et l'adresse de son chant produisent sur le public la meilleure impression.

La représentation de la *Prise de Troie* est décidée. M. Renaud, chantera le rôle de Chorèbe, et Mlle Delna, celui de Cassandre. L'ouvrage de Ber-

lioz, divisé en trois actes et quatre tableaux, comportera une artistique mise en scène [1].

28 OCTOBRE. — La *Valkyrie*, qui n'a pas été donnée depuis plusieurs mois, reparaît devant une salle absolument comble. Mlle Jane Marcy fait sa rentrée dans le rôle de Sieglinde. Avec Mlle Bréval, la merveilleuse Brunehilde, et M. Delmas, l'inimitable Wotan, M. Alvarez, M. Gresse et Mme Héglon sont chaleureusement applaudis.

30 OCTOBRE. — La représentation gratuite de *Samson et Dalila*, suivie de *Copélia*, donnait lieu à une grosse surprise pour les milliers de spectateurs qui remplissaient la salle. Le troisième acte de *Samson et Dalila* venait de commencer, vers neuf heures et quart, lorsque, à l'avant-scène présidentielle, parut tout à coup M. Félix Faure. Le chef de l'Etat sans prévenir personne, avait tenu à venir s'associer à ce spectacle populaire, et, ayant à ses côtés M. le général Bailloud et M. Le Gall, il s'installait à sa place habituelle. Aussitôt, une ovation formidable se produit. M. Mangin qui dirigeait la représentation, arrête son orchestre, puis, quand les applaudissements ont cessé, il fait jouer *la Marseillaise*. Le spectacle devient alors tout à fait émouvant : tous les musiciens sont de-

---

1. M. Charles Nuitter a reçu pour la salle de lecture de la bibliothèque de l'Opéra un portrait de Mme Falcon, d'une exactitude, d'une ressemblance parfaites. Mme Falcon est en toilette blanche de soirée. Le peintre a fidèlement rendu, sans flatterie, l'extrême gracilité de la cantatrice, et aussi, ces grands yeux qui inspiraient un soir à un sieil abonné de l'Opéra, à la scène de la chaudière du dernier acte de *la Juive*, cette boutade : — Celà fera un bouillon bien maigre... mais il aura de beaux yeux! Le portrait de Mme Falcon sert de pendant à celui de Mlle Mauri dans *la Korrigane*, par Bertier.

Le bruit courut qu'Ildico, poussée par sa haine contre l'homme qui, après avoir massacré et dépouillé sa famille, venait abuser de sa beauté, avait frappé d'un coup de couteau son époux endormi. Singulier rapprochement entre la femme du farouche roi des Huns et la poétique héroïne de Walter Scott : Lucie de Lammermoor !.... Ceci est la tradition germanique. Les Huns, au contraire, racontèrent que le roi avait été surpris par une hémorragie et qu'il était mort étouffé par le sang. Ce fut la version « hunnique » qu'adopta le grand Corneille pour le récit de la mort d'Attila.

Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable,
Chaque instant l'affaiblit et chaque effort l'accable...
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs !

MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, au contraire, ont mis en œuvre la légende germanique, celle du meurtre d'Attila par Ildico — devenu Ilda la Burgonde — et complétant cette donnée initiale par des épisodes et des personnages que leur ont fournis quelques poèmes allemands et scandinaves, entre autres *Walter d'Aquitaine*, ils ont composé le poème, dont voici la brève analyse. Au début de la pièce — qui comporte trois décors de forêts : c'est peut-être excessif — nous sommes dans l'Orléanais. A travers les profondeurs du sous-bois, nous apercevons les chariots et les tentes des guerriers, leurs parcs de chevaux et de bœufs. A droite, la tente d'Attila et celle de

personnelle du chef de l'Etat, à l'œuvre du monument. M. Félix Faure arrivait à huit heures précises ; dix minutes après, le rideau se levait sur le premier acte de *la Burgonde*, et de huit heures dix à minuit dix, défilaient les cinq tableaux du nouvel ouvrage, offrant à diverses reprises aux spectateurs l'occasion d'applaudir les excellents interprètes, la superbe mise en scène et le ballet du troisième tableau.

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de *la Burgonde*, opéra en quatre actes, de MM. Emile Bergerat et Camille Sainte-Croix, musique M. Paul Vidal [1]. *Les Huns, Gautier d'Aquitaine* avec une H ou sans H, *les Otages d'Attila* : tels sont les titres divers entre lesquels on hésita, avant de se définitivement arrêter à celui de *la Burgonde*, choisi inopinément quelques jours seulement avant la représentation. Cependant, *Attila* eût été peut-être la plus courte et la plus juste appellation de l'ouvrage. Attila, roi des Huns ; Attila, fléau de Dieu ; Attila, titre d'une tragédie de Corneille — après *Attila*, holà ! — dont je n'oserais conseiller à personne d'entreprendre la laborieuse lecture ; Attila, dont Amédée Thierry, sénateur de l'empire, a écrit ou plutôt révélé l'histoire ; Attila qui a inspiré un

1. DISTRIBUTION. — Gautier, M. *Alvarez*. — Attila, M. *Delmas*. — Zerkan, M. *Vaguet*. — Hagen, M. *Noté*. — Hérick, M. *Bartet*. — Un vieil Arverne, M. *Douaillier*. — Ilda, Mlle *L. Bréval*. — Pyrrha, Mme *Héglon*. — Ruth, Mlle *A. Sauvaget*.

Au deuxième acte, divertissement de M. Hansen : Mlles *Hirsch*, *Lobstein*, *Salle*, *Vangoethen*, *H. Régnier*, *J. Régnier*, *Beauvais*, *Torri*, *Robin*, *Carré*, *Gallay*, *Lisart*, *Couat*, *Charrier*, *S. Mante*, *Muriel*, [illegible], *Barbier*, *Soubrier*, *Carrelet* ; MM. *Girodier*, *Régnier*, *Javon*, [illegible], *Domingie*, *Staats*, *Hoquante*.

Et, protégés par le Glaive-Dieu, les deux amants s'en retournent, enlacés, au beau pays d'Aquitaine. Tel est, très succinctement, le livret mis en musique par M. Paul Vidal, aujourd'hui chef d'orchestre de l'Opéra, professeur au Conservatoire de la classe d'accompagnement, tout désigné, déjà, pour obtenir, à la première vacance, une chaire de composition. Qui de vous ne connaît cet actif et sympathique Toulousain, compatriote de M. Gailhard, camarade chez Massenet, de Bruneau, de Marty, de Pierné, de Leroux, de Chapuis, etc., prix de Rome de 1883, et tant de fois lauréat à l'école de la rue Bergère? M. Vidal joue du piano avec un extraordinaire talent. Possédant une mémoire fabuleuse, il est capable de répéter, un an après les avoir entendus une seule fois, les motifs musicaux les plus compliqués. Doué d'une étonnante facilité d'écriture et d'improvisation, il n'a peut-être jamais rien donné de plus parfait que les deux mignonnes partitions qui accompagnent exquisement cette délicieuse pantomime de M. Le Corbeller, la *Révérence*, et le poétique *Noël*, de M. Maurice Bouchor, composé pour un théâtre de marionnettes... Mais M. Paul Vidal est aussi un technicien savant, maniant l'instrumentation avec une rare aisance et une extrême variété de moyens. N'avez-vous pas sincèrement applaudi cette *Maladetta* qui, un peu plus souvent qu'à son tour (disent les méchantes langues) occupe l'affiche de l'Académie nationale de musique, et ne savourions-nous pas, cette fois, les jolies pages du ballet « des Nations » que nous offrait, encadré dans une su-

fléau de Dieu, comme l'appelaient, dans leur chrétienne résignation, les populations de l'Occident, le considèrent comme le Charlemagne des Maggiars et comme le fondateur de la monarchie de Saint-Etienne. Les premiers des érudits hongrois se firent un devoir d'apporter le concours de leurs informations et de leurs conseils aux éditions successives de l'*Histoire d'Attila*, et le portrait en pied d'Amédée Thierry figure, aujourd'hui, dans la salle d'honneur de l'Académie impériale de Hongrie. Notre écrivain avait recueilli avec un égal soin, tout en leur faisant leur place distincte, les données purement historiques et les légendes concernant Attila. C'est surtout à ces dernières que se rattachent le mariage et la mort du roi des Huns. Deux années s'étaient à peine écoulées, depuis la défaite d'Attila aux champs Catalauniques, quand il épousa une princesse étrangère, fille d'un roi burgonde, franck ou bactrien, nommé Ildico ou Hildegonde. « La rare beauté d'Ildico, dit Jornandès, était allée au cœur d'Attila, et pendant les fêtes du mariage, il se livra à une joie extrême. La coupe de bois où versait l'échanson royal se remplit et se vida plus que de coutume, et lorsque, de la salle du festin, Attila passa dans la chambre nuptiale, sa tête était chargée de vin et de sommeil. Le lendemain matin on ne le vit point paraître... Les officiers du palais commencèrent à s'inquiéter. Brisant alors les portes, ils aperçurent Attila sur sa couche, au milieu d'une mare de sang, et sa jeune épouse assise près du lit, la tête baissée et baignée de larmes sous son long voile... »

Le bruit courut qu'Ildico, poussée par sa haine contre l'homme qui, après avoir massacré et dépouillé sa famille, venait abuser de sa beauté, avait frappé d'un coup de couteau son époux endormi. Singulier rapprochement entre la femme du farouche roi des Huns et la poétique héroïne de Walter Scott : Lucie de Lammermoor !.... Ceci est la tradition germanique. Les Huns, au contraire, racontèrent que le roi avait été surpris par une hémorragie et qu'il était mort étouffé par le sang. Ce fut la version « hunnique » qu'adopta le grand Corneille pour le récit de la mort d'Attila.

Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable,
Chaque instant l'affaiblit et chaque effort l'accable...
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs !

MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, au contraire, ont mis en œuvre la légende germanique, celle du meurtre d'Attila par Ildico — devenu Ilda la Burgonde — et complétant cette donnée initiale par des épisodes et des personnages que leur ont fournis quelques poèmes allemands et scandinaves, entre autres *Walter d'Aquitaine*, ils ont composé le poème, dont voici la brève analyse. Au début de la pièce — qui comporte trois décors de forêts : c'est peut-être excessif — nous sommes dans l'Orléanais. A travers les profondeurs du sous-bois, nous apercevons les chariots et les tentes des guerriers, leurs parcs de chevaux et de bœufs. A droite, la tente d'Attila et celle de

ses femmes. A gauche, la tente de Hagen, de Worms et celle de Gautier d'Aquitaine. Hagen et Gautier aiment tous deux Ilda la Burgonde, leur compagne de captivité qu'aime également Attila. Le roi des Huns se débarrasse d'Hagen en l'envoyant recueillir la succession de son père, le prince de Worms, et se réserve de surveiller les agissements de Gautier. Il s'y prend, d'ailleurs, assez mal, puisque nous assistons tout d'abord aux tendres rendez-vous de nos deux amoureux, et qu'au milieu d'une fête donnée en l'honneur du Glaive-Dieu, Ilda et Gautier réussissent à s'évader, protégés dans leur fuite par Pyrrha, l'actuelle favorite d'Attila, qui a tout intérêt à éloigner une rivale. Un cavalier masqué se présente et s'engage à ramener les fugitifs, à la condition que le roi des Huns jure de lui donner l'épouse de son choix. Dans son passionné désir de reconquérir la Burgonde, Attila promet tout ce qu'on lui demande. Mais quand, aidé par son fidèle écuyer Zerkan, Hagen (car c'était lui l'homme masqué) lui ramène la Burgonde, Attila se l'adjuge à lui-même en faisant d'elle la gardienne du Glaive-Dieu, c'est-à-dire la Reine. Alors, Hagen, furieux, se révolte contre le tyran et s'emploie généreusement, de concert avec Pyrrha, à la délivrance de Gautier, condamné à périr dans les tourments — pendant qu'Ilda abat Attila d'un coup de l'arme sacrée.

A mes peuples, cachez, guerriers, ma mort infâme !
Laissez fuir mon bourreau.
Le monde ne doit pas savoir que le fléau
Des hommes... est tombé... frappé... par une femme !

Et, protégés par le Glaive-Dieu, les deux amants s'en retournent, enlacés, au beau pays d'Aquitaine. Tel est, très succinctement, le livret mis en musique par M. Paul Vidal, aujourd'hui chef d'orchestre de l'Opéra, professeur au Conservatoire de la classe d'accompagnement, tout désigné, déjà, pour obtenir, à la première vacance, une chaire de composition. Qui de vous ne connaît cet actif et sympathique Toulousain, compatriote de M. Gailhard, camarade chez Massenet, de Bruneau, de Marty, de Pierné, de Leroux, de Chapuis, etc., prix de Rome de 1883, et tant de fois lauréat à l'école de la rue Bergère? M. Vidal joue du piano avec un extraordinaire talent. Possédant une mémoire fabuleuse, il est capable de répéter, un an après les avoir entendus une seule fois, les motifs musicaux les plus compliqués. Doué d'une étonnante facilité d'écriture et d'improvisation, il n'a peut-être jamais rien donné de plus parfait que les deux mignonnes partitions qui accompagnent exquisement cette délicieuse pantomime de M. Le Corbeller, la *Révérence*, et le poétique *Noël*, de M. Maurice Bouchor, composé pour un théâtre de marionnettes... Mais M. Paul Vidal est aussi un technicien savant, maniant l'instrumentation avec une rare aisance et une extrême variété de moyens. N'avez-vous pas sincèrement applaudi cette *Maladetta* qui, un peu plus souvent qu'à son tour (disent les méchantes langues) occupe l'affiche de l'Académie nationale de musique, et ne savourions-nous pas, cette fois, les jolies pages du ballet « des Nations » que nous offrait, encadré dans une su-

perbe mise en scène, le troisième tableau de la *Burgonde*? Il débute, ce pittoresque divertissement, par un ravissant motif de flûte, qui nous a rappelé le délicieux air du *Roi de Lahore*; puis c'est un joli dialogue de harpe et de célesta-mustel; la valse lente que dansent si gracieusement Mlles Torri, Robin et Carré; le pas du sabre, hardiment enlevé par Mlle Salle; la brillante variation sonnée par la trompette et rythmée par le tambour, où triomphe la belle Lobstein, et enfin, le pas cosaque, où Mlle Hirsch a mis tant d'agilité et de précision, tant de grâce et de crânerie, que la salle entière, absolument électrisée, le lui a redemandé d'acclamation. Dire que le grand succès de la soirée a été pour le ballet, — et dans ce ballet d'un amusant exotisme — pour le pas à l'emporte-pièce d'une danseuse de caractère, n'est-ce point là, d'un mot, faire la plus sévère critique du nouvel ouvrage? N'accablons pas M. Vidal en répétant cette âneric qu'il a écrit là de la « musique française ». La *Burgonde* n'est point un « drame lyrique » mais un « opéra », — opéra formulaire et réactionnaire, procédant plus de Fromenthal Halévy que de Richard Wagner, et bourré de réminiscences gounodiennes en ses mélodies d'album. Soyons franc : son grand défaut est de manquer d'idées primordiales et de dessous — soignons les dessous! — d'unité et cohésion, d'originalité et de personnalité. C'est un recueil de pièces improvisées, une mosaïque de morceaux détachés, malheureusement un peu connus, pour la plupart : M. Vidal possède au plus haut degré le don du souvenir et de l'assi-

mulation. Sans nous permettre d'aborder ici l'analyse de la partition, nous avouerons qu'à la scène le dernier acte, seul, nous a véritablement intéressé, et nous nous bornerons à louer sans restrictions la belle sonorité de l'orchestration, remplissant merveilleusement le vaisseau de la vaste salle. Il suffira de nommer les vaillants interprètes de la *Burgonde* pour que vous sachiez que M. Gailhard a donné à son collaborateur et ami Vidal le dessus du panier de la troupe de l'Opéra. M. Delmas est donc un très curieux Attila, encore que son masque de chinois grimaçant, puisé sans doute aux meilleures sources d'information, n'ait pas laissé de surprendre une bonne partie de l'assistance. M. Alvarez, admirablement bien disposé au point de vue vocal, s'est montré, dans Gautier d'Aquitaine, le valeureux troubadour qu'il fallait. Au roi de Worms, M. Noté a prêté sa diction si claire et sa voix de baryton si généreusement timbrée. La composition du personnage de Zercan — bouffon par occasion — a permis à M. Vaguet de nous montrer toute la souplesse de son talent. M. Bartet n'a qu'une figure — celle de chef de la Horde noire — il l'a rendue à souhait. Mlle Bréval est une Ilda charmante, de voix expressive et de lignes très pures. Dans le rôle de Pyrrha — dédaigné par Mlle Delna — Mme Héglon, adorablement belle et magnifiquement costumée, a su faire — c'est le propre d'une véritable artiste — une attachante, et même au dernier acte, une empoignante création. — Bref, à tous ses interprètes, comme aussi à M. Taffanel, qu'au besoin il eût pu remplacer au

pupitre, le compositeur de la *Burgonde* doit un sincère tribut de reconnaissance. Puis, la soirée fut pour lui doublement heureuse, puisqu'il reçut de M. Georges Leygues l'assurance que quelques jours après il allait être fait chevalier de la Légion d'honneur. Ils ont du bon, les Cadets de Gascogne...

Telle est, brièvement résumée, l'histoire de l'Opéra en 1898, dont le tableau suivant établira le bilan :

	NOMBRE d'actes	DATE de la (ou des) représ. ou de la reprise	NOMBRE de représ. pendant l'année
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	20
Les Maîtres Chanteurs, opéra	3 a. 4 t.	»	27
Roméo et Juliette, opéra	5 a. 8 t.	»	6
Samson et Dalila, opéra	3 a. 4 t.	»	12
L'Etoile, pantomime-ballet	2	»	12
Faust, opéra	5	»	22
Hamlet, opéra	5 a. 8 t.	»	2
Coppélia, ballet	2	»	9
Tannhauser, opéra	4 a. 9 t.	»	7
Rigoletto, opéra	4	»	8
Thaïs, comédie lyrique	3 a. 7 t.	13 avril	8
Sigurd, opéra	4	»	4
Le Prophète, opéra	5	9 mai	28
**La Cloche du Rhin*, opéra	3	8 juin	9
La Maladetta, ballet	2	»	7
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	9
Aïda, opéra	4	»	3
Don Juan, opéra	4 a. 2 p.	»	9
La Valkyrie, opéra	3	»	7
**La Burgonde*, opéra	4	23 déc.	4

* Les astérisques désignent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1899

La représentation d'une aimable comédie de M. Henri Lavedan, *Catherine*, celles de deux grands drames en vers : *La Martyre* (pauvre *Martyre !*), de M. Jean Richepin, et *Struensée*, de M. Paul Meurice, l'essai d'introduction au répertoire de *Célimare le Bien-Aimé*, de Labiche, et la reprise de *Louis XI*, de Casimir Delavigne, sont, avec la définitive retraite de Mlle Reichenberg et le très vif succès de Mlle Bartet dans *Adrienne Lecouvreur*, les événements marquants de l'année qui nous occupe. Suivons-en le détail au jour le jour.

15 JANVIER. — C'est le 276e anniversaire de la naissance de Molière. Entre les trois derniers actes des *Femmes savantes* et le *Malade imaginaire*, suivi de la cérémonie, on donne le *Barbier de Pézenas*, de M. Émile Blémont[1]. — C'est mieux

1. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Baillet*. — Rousteragnac, M. *Villain*. — Premier client, M. *Roger*. — Gély, M. *Clerh*. — Deuxième client, M. *Falconnier*. — Le messager, M. *Paul Veyret*. — Troisième client, M. *Gaudy*. — Claudine, Mlle *Kalb*. — Le garçon de Gély, Mlle *Feylie*.

qu'un à-propos, c'est une petite comédie, récemment jouée encore à Pézenas même, par la troupe du Théâtre-Français, au cours de la dernière pérégrination félibresque. L'auteur nous montre Molière dans la boutique de l'historique barbier, observant les clients et notant leurs types, puis intervenant dans une aventure d'amour. La fille du barbier Gély, Claudine, a un amoureux à l'armée. Elle en reçoit une lettre qui la remplit d'aise. Mais, comme elle ne sait pas lire, elle prie Molière de la lui faire entendre. L'observateur s'aperçoit vite que l'amoureux de Claudine n'est plus amoureux, et qu'au lieu de lui envoyer le myosotis des fiancés, il a plutôt mis dans son épître ce légume appelé « carotte » par nos troupiers. Et pour que Claudine n'ait pas de chagrin — on perd toujours assez tôt illusions et espérances! — le bon Molière improvise une lettre pleine de tendresse naïve, et soutient jusqu'au bout le pieux mensonge de son cœur pitoyable aux douleurs d'amour, qu'il connut si bien. En vers bien tournés, ce petit acte est fort agréable et était très bien joué. M. Baillet a représenté Molière — c'est toujours difficile d'évoquer de telles figures! — avec un air charmant, fait de finesse et d'émotion. M. Clerh, c'était Gély, bonhomme. Mlle Kalb jouait, avec esprit, Claudine, et M. Villain a donné une physionomie charmante au faux brave Rousteragnac, Gascon de la frontière d'Espagne, terre classique des capitans.

17 JANVIER. — Mlle Reichenberg joue pour la dernière fois le rôle d'Agnès, de l'*École des femmes*, et M. Leloir reparaît à côté d'elle dans

celui d'Arnolphe, où il ne s'était pas montré depuis longtemps.

18 JANVIER. — La *Vie de Bohème* était donnée pour la première fois aux abonnés ; elle retrouvait, devant le spécial public du mardi, le succès qui avait déjà valu à l'amusant ouvrage de Théodore Barrière et Henri Murger plus de cinquante représentations et assuré sa place au répertoire courant de la Maison de Molière[1].

24 JANVIER. — Première représentation de *Catherine*, comédie en 4 actes, en prose, de M. Henri Lavedan[2]. — Plus d'ironie, plus de satire, plus de blague, plus de pessimisme, plus de rosserie, plus d'outrance de mots ; mais la sensibilité, le sentiment, l'émotion simple et vraie, quelle surprise ! On nous a changé l'incisif et mordant auteur du *Prince d'Aurec* et de *Viveurs*. La nouvelle œuvre

---

1. Le Comité d'administration se réunissait quelques jours après et réglait la pension de Mlle Reichenberg, qui s'élèvera à 7,000 francs.

2. DISTRIBUTION. — Paul Mantel, *M. Worms*. — Le duc de Coutras, *M. Le Bargy*. — Vallon, *M. de Féraudy*. — Le baron Frouard, *M. Leloir*. — Monsieur Lucas, *M. Joliet*. — Un domestique, *M. Falconnier*. — Frédéric, *M. Paul Veyret*. — La duchesse de Coutras, Mme *Pierson*. — Madeleine de Coutras, Mlle *Muller*. — Hélène de Grisolles, Mlle *Brandès*. — La baronne Frouard, Mlle *Fayolle*. — Catherine Vallon, Mlle *Lara*. — Blanche Vallon, Mlle *Marie Leconte*. — Jeanne, Mme *Jamaux*. — Louise, Mlle *Faylis*. — Paul, *la petite Renée*.

La seconde représentation devant les abonnés du mardi confirmait pleinement le grand succès de la première. L'œuvre et les interprètes étaient, d'un bout à l'autre des quatre actes, chaleureusement applaudis. Après le second, les artistes étaient l'objet de deux rappels enthousiastes. Pendant les entr'actes, dans les couloirs, les conversations allaient leur train. Tout le monde se trouvait d'accord pour louer la haute portée morale de la pièce, l'intérêt du roman, la générosité des sentiments, et il n'y avait qu'une voix pour proclamer l'excellence de l'interprétation.

Le rôle de Paul Mantel passera bientôt aux mains de M. Leitner ; celui du baron Frouard sera repris par M. Louis Delaunay.

L'harmonium de l'église sera remplacé par de grandes orgues. Bref, c'est le bonheur parfait qui s'annonce. Telle est la très jolie comédie de M. Lavedan. Si, par certaines parties, elle a un petit air vieillot, il ne faut pas douter que le spirituel écrivain de *Viveurs* et du *Nouveau Jeu* ne l'ait fait à dessein. Gardez-vous bien de lui reprocher ce qui donne à sa pièce une originalité réelle.

Catherine, c'est Mlle Lara. Le rôle est lourd et complexe. Mlle Lara l'a supporté avec force et adresse ; de plus, elle a su en atténuer le côté ingrat. C'est une création qui lui fait d'autant plus d'honneur qu'elle était plus difficile à établir. Mme Pierson est une douairière charmante. On devine, rien qu'à la voir, les trésors de bonté que contient son cœur. Mlle Muller est une gracieuse jeune fille. Mlle Brandès s'est acquittée, avec un véritable talent, du rôle antipathique d'Hélène de Grisolles, chargée de faire naître un nuage au milieu du bonheur général. Mlle Leconte a mis toute sa bonne grâce dans la jeune malade, semblable à bien des rôles de souffreteuses qu'elle a déjà joués au boulevard. A son ordinaire correction, M. Le Bargy a, cette fois, ajouté au dernier acte une émotion dont il faut le féliciter, comme aussi il le faut remercier de l'artistique façon dont il a mis la pièce en scène. M. de Féraudy est d'une bonhomie parfaite, et il n'est pas possible d'être plus sobre que M. Worms. M. Leloir met sa grande dignité au service du baron Frouard (embranchement connu), personnage presque effacé, et nous ne saurions oublier M. Paul Veyret, amusant en jeune

de ne pas l'aimer, mais aussi de ne jamais s'être aperçu que, depuis sa plus tendre enfance, elle meurt d'amour pour lui... Le duc, grisé par ces paroles, attire sa cousine dans ses bras, et lui donne un long baiser, au moment précis où Catherine surgit pour admirer ce touchant tableau. Catherine, meurtrie jusqu'au fond de l'âme, est résolue à divorcer. Aux excuses et aux prières du duc, elle répond, qu'après un pareil outrage, si elle restait sa femme, on ne manquerait pas de dire que c'est pour son argent. Ce serait elle, alors, qui aurait le mauvais rôle. D'ailleurs, elle attend Mantel, à qui elle a télégraphié de venir. Il arrive, en effet, mais c'est le duc qui le reçoit. De quel droit ce monsieur vient-il se mêler de ses affaires. Il l'insulte presque, devenant railleur et grossier. Mantel essuie l'orage sans rien dire ; puis, quand il peut enfin parler, très simplement et très sobrement, il raconte ce qui s'est passé : comment il a renoncé à Catherine, comment il a lui-même porté sa lettre d'acceptation, comment il s'est engagé à accourir au premier danger... Le duc, touché jusqu'aux larmes par tant de dévouement, fait à Mantel les plus profondes excuses, et, en lui serrant les mains, il lui dit : « Puisque vous me l'avez donnée une première fois, donnez-la moi une seconde. » — « Je tâcherai », répond Mantel. Il réussit en effet, et finit, malgré sa résistance, par convaincre Catherine. Le duc deviendra le meilleur des maris, il ne reprochera plus à son beau-père de couper les roses ; au contraire, il fera planter d'autres rosiers pour qu'il puisse en cueillir davantage.

été donné depuis trois ans. M. Coquelin cadet joue le rôle de M. Jourdain, où il ne se montre certes pas indigne de ses célèbres devanciers : Samson, Régnier, Thiron. M. Truffier est exquis dans le maître à danser ; M. de Féraudy, très bouffon en mufti. La cérémonie turque, où défile toute la Comédie, ravit le public. Ajoutons qu'on fait, avec le *Bourgeois gentilhomme*, la plus forte recette connue depuis la fondation de la Comédie : 8,956 francs.

27 FÉVRIER. — A l'occasion du 96e anniversaire de la naissance de Victor Hugo, on donne *Ruy Blas*, avec M. Mounet-Sully, dans le rôle de Ruy Blas, et Mlle Bartet, dans celui de la Reine.

6 MARS. — M. Silvain succède à M. de Féraudy, dans le rôle du docteur Rémonin, de l'*Étrangère*.

7 MARS. — Représentation de retraite de Mlle Reichenberg, après trente ans de services, avec le concours de Mmes Ackté, L. Bréval, MM. Renaud, Bartet, Mlle Sandrini, de l'Opéra ; M. Fugère, de l'Opéra-Comique ; Mme Eléonora Duse, MM. Carlo Rosaspina, Mazzanti, Mme Nora Ropola, et les artistes de la Comédie-Française. On donne : 1° le premier acte des *Romanesques* ; 2° le deuxième acte de l'*École des femmes* ; 3° le cinquième acte d'*Adrienne Lecouvreur* ; 4° le deuxième acte du *Monde où l'on s'ennuie*, avec les intermèdes inter-

---

— Un maître tailleur, M. *Joliet*.— Un garçon tailleur, M. *Roger*. — Un laquais, M. *Falconnier*.— Nicole, Mlle *Kalb*. — Lucile, Mlle *Mutler*. — Mme Jourdain, Mlle *Fayolle*. — Dorimène, Mlle *Nancy Martel*.

Cérémonie turque, dans laquelle paraissent tous les artistes de la Comédie-Française.

Le Mufti, M. *de Féraudy*.

calés ; 5° des fragments de l'*Ami Fritz* [1]. — La salle était comble, brillante au delà de ce qu'on peut dire, et dans la loge officielle, le président de la République assistait à la représentation, avec Mme Félix Faure, Mlle Lucie Faure ; M. Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, et toute la maison officielle. Le spectacle, très réussi, se composait, nous venons de le voir, de fragments des actes choisis dans les pièces à succès où la bénéficiaire a eu ses meilleurs rôles. C'était d'abord le premier acte des *Romanesques*, le début au théâtre du poète Edmond Rostand, très gaiement enlevé par Coquelin cadet, Le Bargy, Leloir, Pierre Laugier et la bénéficiaire, Suzanne Reichenberg, plus charmante et plus jeune que jamais — charmante et jeune à donner des regrets. Puis le second acte de l'*École des femmes*, qui fut le début de Mlle Reichenberg, en décembre 1868, et il y avait coquetterie à elle à faire sa sortie avec le rôle qui lui avait servi d'entrée. « J'étais au début de 1868, nous disait M. F. Duquesnel, j'ai assisté à l'adieu de 1898 ; il

1. La recette, qui s'élève à environ 40,000 francs, est un des plus beaux résultats obtenus, depuis vingt-cinq ans, par les sociétaires retraités :

Régnier, avril 1872	Fr.	18.952
Nathalie, 1er avril 1876		16.408
Arnould Plessy, 8 mai 1876		19.982
Bressant, 27 février 1877		30.281
Talbot, 29 novembre 1880		16.440
Delaunay, 16 mai 1887		42.347
Coquelin, 15 mai 1889		37.390
Maubant, 15 mars 1890		14.046
Laroche, 12 avril 1893		15.461
Febvre, 21 mai 1893		36.438
Got, 20 avril 1895		36.803
Broisat, 22 mai 1895		20.745

m'a paru que la comédienne était toujours la même et que le temps tout seul avait passé sans qu'on s'en fût aperçu. » Le second acte de l'*Ami Fritz* et le *Monde où l'on s'ennuie* complétaient la soirée. La comédie de Pailleron servait de cadre aux intermèdes, où nous avons fort applaudi Renaud, Mmes Bréval et Ackté, de l'Opéra, qui se sont surpassés ; Mounet-Sully, déclamant *Imagination*, une admirable poésie de Th. Gautier, et Mlle Bartet, diseuse charmante, mélodieuse et touchante, dans la fable des *Deux Pigeons*, de La Fontaine. L'événement et la curiosité de la soirée étaient le cinquième acte d'*Adrienne Lecouvreur*, joué par Mme Eléonora Duse et sa troupe. Mme Eléonora Duse était venue, tout exprès, de Florence, avec une adorable courtoisie, pour fournir sa part à la représentation. Elle en était récompensée par un succès d'enthousiasme, comme rarement nous en avons vu. Elle est, d'ailleurs, admirable dans cet acte, qui n'est, en quelque sorte, qu'un monologue mouvementé, une scène d'agonie qui vous serre le cœur, vous étreint et vous terrifie. C'est d'une réalité superbe et passionnante, d'une exécution poignante, dans une simplicité de moyens qui étonne et saisit. C'est la nature prise sur le fait, dans sa vérité absolue. L'effet a été considérable, l'émotion indicible, et la grande artiste a dû reparaître jusqu'à cinq fois devant une salle enthousiaste. Mme Duse, après le baisser du rideau, s'est rendue à la loge officielle, où l'avait fait demander le président de la République, qui a tenu à la complimenter, lui exprimant au nom de tous le

désir qu'on avait à Paris de lui voir donner une nouvelle série de représentations. La foule se pressait au foyer des artistes, encombré de fleurs offertes à la petite doyenne, qui a fait un beau départ, digne de ses débuts de jadis. On espérait que ce n'était qu'un faux départ ; mais, hélas ! elle a confirmé que c'était bien sa sortie définitive, ajoutant qu'elle était heureuse et touchée de partir sur des regrets.

22 MARS. — Au mois d'août 1897, un monument à Molière, dû au ciseau d'Injalbert, avait été inauguré en grande pompe à Pézenas, en présence du ministre de l'instruction publique et des artistes de la Comédie-Française. Ces fêtes bruyantes ont un curieux épilogue. Pézenas adore Coquelin cadet. On lui attribue, là-bas, la plus large part dans le succès des fêtes moliéresques ; on aime en lui, autant que l'acteur, le galant homme qui s'est dévoué pour l'œuvre régionale, qui a remué ciel et terre pour réunir une souscription importante, et qui a réussi. Pézenas a voulu prouver à « Cadet » sa gratitude, et comme il devait donner le soir même une représentation au théâtre de la ville, le conseil municipal, réuni en séance extraordinaire, a reçu Cadet et lui a décerné le titre de « citoyen de Pézenas ». Le maire lui a remis un parchemin, sur lequel est gravé le texte du décret qui lui confère cette noble investiture. Le soir, au théâtre, Cadet a été couvert de fleurs par le public enthousiasmé, qui a ratifié par ses acclamations le vote de ses édiles...

29 MARS. — Le Comité de la Société de protec-

tion de l'enfance de Liège adresse une éloquente lettre de remerciement à M. Jules Claretie, pour la belle représentation de *Catherine*, que les artistes de la Comédie-Française, autorisés par lui, sont allés donner en cette ville. La pièce de M. Lavedan a produit grand effet et a donné plus de dix mille francs aux pauvres enfants abandonnés [1].

16 AVRIL. — M. Raphaël Duflos joue, dans *Catherine*, le rôle du duc de Coutras, créé par M. Le Bargy. Dans celui de Blanche Vallon, Mlle Leconte est momentanément remplacée par Mlle Frémaux.

18 AVRIL. — Première représentation de *Le Martyre*, drame en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin [2]. — Un souffle classique, chaud

---

1. Deux objets précieux viennent enrichir le musée moliéresque de la Comédie-Française : l'un est un bonnet brodé que M. Emile Perrin tient de son père et qu'il a chargé Mlle Bartet d'apporter à la Comédie en souvenir du regretté M. Perrin. Ce bonnet — l'ancien administrateur de la Comédie en avait la persuasion après filiation établie — est celui avec lequel Molière joua Orgon du *Malade imaginaire*. Il l'aurait donc porté le jour de sa mort. L'autre objet est une montre Louis XIV en argent, conservée depuis plus d'un siècle dans la famille de M. de Montagnac, parent du héros de Sidi-Ibrahim, et qui a appartenu à Molière. Elle porte autour du cadran l'inscription gravée en caractères qui ne laissent aucun doute sur leur date : « J.-B. Pocquelin de Molière. » M. de Montagnac en a fait don à la Maison de Molière.

Le procès en refus d'insertion, intenté à M. Brunetière et à la *Revue des Deux Mondes* par M. Alfred Dubout, l'auteur de *Frédégonde*, s'est continué devant la chambre des appels correctionnels. M. Brunetière a défendu le droit de la critique en rappelant le mot de Beaumarchais : « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ». M. l'avocat général Brégeault a conclu à l'infirmation du jugement et à l'insertion de la réponse de M. Dubout. Le droit de réponse, tel que l'a institué la loi sur la presse, est général et absolu. On peut regretter, dit l'organe du ministère public, l'usage qu'en a fait M. Dubout ; mais sa lettre était polie et ne contenait aucune attaque contre les tiers. La *Revue des Deux Mondes* aurait dû la publier. Arrêt conforme de la Cour.

2. DISTRIBUTION. — Johannès, M. *Mounet-Sully*. — Arnus, M. *Worms*. — Sphoragnas, M. *de Féraudy*. — Zithophanès, M. *Leloir*. — Latro,

et généreux, a passé ce soir sur le front des spectateurs du Théâtre-Français, et nous avons songé au *Polyeucte* de Corneille. Un drame antique, en cinq actes et en vers, joué à la Comédie et interprété par l'élite de sa troupe, c'est là un événement qui ne se présente pas tous les jours. La pièce nouvelle arrive à la scène après plusieurs années d'attente et d'efforts... L'auteur est un merveilleux virtuose de la rime : il a écrit quelques-uns des vers les plus vigoureux et les plus sonores que possède notre langue ; il a publié des romans pleins de couleur et de sève ; outre le *Flibustier*, justement resté au répertoire, il a fait jouer deux ou trois ouvrages, incomplets sans doute, mais où étincèlent de mâles beautés. Après *Par le Glaive* et le *Chemineau*, la *Martyre* est le couronnement de cette carrière courte, mais si bien remplie. De grandes espérances s'attachaient à cette œuvre de maturité. Nous allons voir dans quelle mesure elles ont été réalisées. — Le drame se déroule au deuxième siècle après Jésus-Christ. Flammeola est une belle et riche patricienne romaine, lasse de tout, si lasse et si blasée, qu'elle n'aspire plus qu'à mourir, ainsi qu'elle le dit, sous le bosquet, recouvert de roses, de ses jardins par-

---

M. *Paul Mounet*. — Glubens, M. *Georges Berr*. — Bdella, M. *Pierre Langier*. — Congrio, M. *Joliet*. — Rufus, M. *Roger*. — Un centurion, M. *Villain*. — Flammeola, Mlle *Bartet*. — Trulla, Mme *Amel*. — Psyllium, Mlle *Rachel Boyer*. — Thomrys, Mlle *Moreno*. — Murrhina, Mlle *Marie Lecomte*. — Scapha, Mme *Jamaux*. — Lalagé, Mlle *Frangeot*. — Lenconné, Mlle *Brésil*. — La Panthère, Mlle *Delcair*.

Les autres rôles par MM. *Clerh*, *Falconnier*, *Hamel*, *Dehelly*, *Paul Veyret*, *Charles Esquier*, *Jacques Fenoux*, *Louis Delaunay*, *Chevalet*, *Vargas*, *Garry*.

fumés, à son vieux maître, le philosophe grec Zithophanès, navré jusqu'aux larmes de la profonde désespérance de son élève adorée. Si Sphoragmas, le marchand de monstres, ne lui apporte pas de quoi la distraire un moment, Flammeola — sa résolution est irrévocable — en finira une bonne fois avec cette sotte vie qui lui pèse si terriblement. Sphoragmas paraît et vide ses litières : c'est, d'abord, un petit nain, qui lui fait horreur ; c'est, ensuite, une jolie dompteuse, dont l'indépendante sauvagerie lui paraît assez piquante pour qu'elle la retienne à son service ; c'est, enfin, un admirable gladiateur, le superbe Latro, qui a refusé d'être à César, dans l'espoir d'appartenir à celle dont la beauté l'éblouit un jour, à tel point qu'il la sauva, sur une route peu sûre, des brigands prêts à l'égorger. Flammeola achète le gladiateur — cet être à l'âme d'enfant dans un corps de statue — qui sera là tout prêt à lui donner une mort peu banale. Mais Latro, si beau qu'il soit, n'est pas la dernière curiosité qu'amène avec lui Sphoragmas. Voici maintenant deux chrétiens, qu'il eut la plus grande peine à se procurer : le sévère Aruns, dont la bouche ne s'ouvre que pour maudire le vieux monde, et Johannès, l'apôtre plein de mansuétude, invitant Flammeola — car elle veut bien les laisser libres — à venir voir, à Suburre, le troupeau de malheureux qu'il « paît » selon la fraternelle doctrine du Christ. Le second tableau nous montre une « popine », cabaret des plus pittoresques, où se voient au premier plan, la cour intérieure et humide des chrétiens, au second

plan, la « popine » elle-même, d'où réussit à se faire expulser comme le pire des ivrognes, Glubens, le « laveur de morts » et enfin, au troisième plan, la rue, où passe et repasse le populaire. C'est dans cet infect bouge, où l'a précédée Latro, bestialement épris de sa divine maîtresse, que pénètre, toujours accompagnée de son vieux philosophe, la belle Flammeola — oh ! que Mlle Bartet est donc admirable en son rouge peplum ! — Flammeola, qui a voulu assister de sa personne aux miracles produits par l'apôtre : « Il est doux et console ; il rend l'espoir à tous, même à la pauvre folle ; il guérit tous les maux, et remet tous les péchés ; il n'y a point d'esclaves, il n'y a que des hommes.... » Le gladiateur juge donc le moment opportun pour faire à Flammeola le brutal aveu de sa violente passion. Vous devinez comment il peut être reçu de celle qui s'est ardemment éprise de l'apôtre... Le décor suivant représente, avec une vue délicieuse sur la campagne romaine, l'entrée des célèbres catacombes qui, pour les premiers chrétiens, furent à la fois un lieu de sépulture, un lieu de prières et un lieu de refuge dans le danger. L'acte s'ouvre par une scène entre le farouche Latro et Thomrys, la jolie charmeuse, sa compagne d'esclavage, dont il dédaigne le touchant amour. C'est ensuite la procession chantante des fidèles, célébrant le saint jour de Pâques. Pour être à Johannès, Flammeola se fera chrétienne. Ainsi essaie-t-elle de le prendre par l'orgueil : si elle se convertit, César lui-même se convertira : la belle patricienne ne sera-t-elle pas suivie par tout

ce qu'il y a d'illustre dans Rome et dans l'empire. Quel triomphe alors pour la religion du Christ ! Johannès, enivré par les troublantes paroles de la tentatrice, lui a permis d'emporter une lueur d'espoir... Mais il reconnaît sa faute, sa très grande faute, et l'avoue humblement au redoutable Aruns, dont, prosterné dans la poussière, il sollicite le pardon. Aruns pardonne, mais le gladiateur se venge de son rival préféré en lui portant un terrible coup de poignard. Pourquoi faut-il que, par les soins perfides de Thomrys, le blessé soit transporté dans le palais de Flammeola ? Cette fois, c'est par les sens qu'agira la patricienne enamourée. Comme le dit M. Richepin, parlant, je pense, par la bouche du vieux philosophe épicurien, le vrai Dieu n'est-il pas Eros, l'éternel amour ? Et, sans l'arrivée d'Aruns, nous verrions l'apôtre cueillir aux lèvres de Flammeola le brin de menthe que, pour étancher sa soif, elle lui tend voluptueusement. Mais le plan de Thomrys, n'a, hélas ! que trop bien réussi, les chrétiens ont été arrêtés, et c'est à l'amphithéâtre que se déroule le drame terrible. Le préteur a prononcé son jugement de mort et donné l'ordre d'ouvrir le rideau sombre : alors apparaît, en plein soleil, au milieu du cirque, l'apôtre crucifié, baptisant de son propre sang celle que vient de tuer le gladiateur et dont l'amour a fait une martyre. J'ai raconté aussi brièvement, mais aussi consciencieusement que possible les essentiels incidents de l'ouvrage. Si la *Martyre* n'est pas un chef-d'œuvre, elle reste une œuvre considérable, où le plus noble effort a été tenté

vers le grand art, capable encore d'échauffer des spectateurs sceptiques et refroidis. Les applaudissements, les rappels du public, démontrent que l'auteur n'a point tout à fait perdu sa peine. La scène de séduction, si délicieusement jouée par Mlle Bartet, est d'une bien curieuse psychologie, et plus d'une fois, en écoutant la *Martyre* de Richepin, nous nous sommes rappelé *Parsifal* de Wagner. Nous revoyions le jeune héros sourd aux appels provocants des sirènes apostées par Klingsor : « Laisse-moi baiser ta bouche ! » lui dit l'une d'elles. « Repose-toi sur mon sein ! » reprend une autre. Mais Parsifal a puisé dans sa participation aux saints mystères du Graal une force surhumaine. Aussi, tout d'abord, échappe-t-il au piège périlleux de ces démons féminins. Toutefois, sa vertu doit subir un assaut plus rude encore, et c'est Kundry qui le livre avec une insistance passionnée au début, presque avec rage par la suite : lutte symbolyque du bien et du mal, antagonisme éternel de l'innocence aux prises avec le vice, de la lumière avec les ténèbres. Puis, c'est une allusion savante, chargée d'intentions mystiques, à l'un des plus admirables passages de l'Evangile, à cette belle scène où Madeleine rend le plus humble et le plus touchant hommage au Sauveur du Monde. Kundry, servant ici la religion comme, à l'acte précédent, elle avait servi l'impiété, touchante image de cet « éternel féminin » condamné par sa faiblesse même à demeurer le jouet de toutes les passions de l'homme, Kundry lave les pieds de Parsifal ; elle les parfume avec le baume contenu

dans un flacon d'or, elle les essuie avec sa chevelure. Ensuite Gurnemanz puise dans sa main l'eau de la source et la répand sur la tête de Parsifal, qui, lui-même, verse sur le front de Kundry, cette eau salutaire, gage de pardon et de rédemption. Remarquez encore, puisque nous en sommes aux rapprochements, l'énumération des dieux du paganisme faite par le philosophe Zytophanès et qui semble la paraphrase du *Satyre* de Victor Hugo : voulez-vous vous en convaincre, relisez le passage dans la *Légende des siècles*. Sans vouloir d'ailleurs délimiter au juste la part de sincérité et la part de rhétorique qu'il y a dans la *Martyre*, convenons que personne, actuellement, ne fait de plus beaux vers que M. Richepin, que personne n'a, mieux que lui, l'image éclatante, la verve robuste, la netteté et le relief du trait. Aussi, comprenons-nous l'enthousiaste admiration avec laquelle ont été accueillis les nombreux passages de ce drame où le poète des *Blasphèmes* — le contraste est au moins piquant ! — célèbre en ses vers sonores l'idéal chrétien. La *Martyre* est montée avec luxe : voyez, au troisième acte, les jardins de Flammeola avec sa salle à manger en plein air, et, au lointain, la campagne de Rome sous un ciel radieusement bleu ; voyez encore, au quatrième acte, le palais de la riche patricienne, aux colonnes de porphyre, aux vibrantes mosaïques, aux peaux de bêtes éteignant le bruit des pas. Elle est jouée avec un éclat digne de l'œuvre. On conçoit que M. Mounet-Sully se soit vivement épris de cette poétique et sainte figure de Johannès, l'apôtre illuminé —

et pourtant très humain. O l'admirable Christ !... Plus ingrate et plus malaisée était la tâche de M. Worms, chargé de représenter l'austère Arunx ; disons qu'il sut y mettre autant de puissance que de sobriété. Et très nettement a été marqué par les deux excellents artistes le curieux contraste entre l'exquise douceur de Johannès et la sévère attitude de son rude compagnon. Il faut tirer hors de pair Mlle Bartet. La pure Antigone, l'idéale Bérénice est une incomparable patricienne. C'est de l'art, et de l'art le plus beau, et j'imagine que, même en ses plus beaux jours, Sarah Bernhardt elle-même n'eût pas donné une Flammeola plus lasse, plus mélancolique, puis plus aimante et plus délicieusement martyre. M. Paul Mounet a dessiné de la façon la plus vigoureuse et la plus hardie la vivante physionomie de Latro, le fier Gladiateur. Son entrée a fait littéralement sensation, et c'est sous une impression de beauté plastique que, de toutes parts, ont éclaté les bravos. M. Leloir a composé avec beaucoup de finesse et de goût le personnage du philosophe grec faisant reposer le paganisme sur l'amour et la religion de la beauté — au contraire du christianisme fondé, lui, sur l'idée de pitié pour les petits et pour ceux qui souffrent, quels qu'ils soient. Et le vieux maître est vraiment touchant quand il répond au préteur : « Je n'ai pas eu d'autre but que de rendre heureuse l'existence de Flammeola ; le dieu qui fera son bonheur sera mon dieu... » Mlle Moréno, fort jolie sous les longs cheveux blonds de Thomyris, fait de la malheureuse amante du beau gladia-

leur une figure toute pétillante d'intelligence et de vie. Citons encore M. de Féraudy, qui a bien la verveuse faconde de Sphoragmas ; M. Georges Berr, sinistrement comique dans Glubeus le « laveur de morts » ; M. Louis Delaunay, qui donne au préteur le profil d'une vraie médaille romaine ; Mme Amel, soupirant délicieusement la berceuse avec laquelle elle endort la pauvre folle, qui n'est autre que Mlle Leconte. Nommons enfin — nous ne saurions faire davantage en un ouvrage qui comporte une quarantaine de rôles — nommons Mlle Rachel Boyer, MM. Laugier, Fenoux, Veyret, Esquier, etc. ; tous rendent à souhait les silhouettes qui leur ont été distribuées par l'auteur.

22 AVRIL. — Le Comité de lecture entend une comédie en cinq actes, de M. Gaston Devore, *La Conscience de l'enfant*, qui est reçue à correction.

28 AVRIL. — On donne, en matinée du jeudi, *Bajazet*, où M. Jacques Fenoux s'acquitte avec talent du difficile rôle d'Acomat, et le *Légataire universel*, où M. Pierre Laugier se fait applaudir dans Géronte, qu'il joue pour la première fois. — MM. Boucher, Georges Berr (qui reprenait le rôle de Crispin), Mmes Kalb, Amel et Frémaux partageaient le succès de leur camarade.

3 MAI. — Brillante reprise d'*Adrienne Lecouvreur*, avec Mlle Bartet dans le rôle d'Adrienne, dont elle a pris possession, depuis longtemps déjà, mais qu'elle n'avait pas joué depuis plusieurs années. Elle y a été charmante et doucement émue au second acte, où elle a dit à ravir la fable des *Deux Pigeons* ; très dramatique au quatrième ; vraiment

touchante au cinquième, où elle donne à la mort d'Adrienne une poésie douloureuse. Le personnage de la princesse de Bouillon était tenu, pour la première fois, par Mlle Marsy, éclatante de beauté dans ses costumes Louis XV qu'elle portait admirablement. Le rôle est difficile, parfois ingrat, la comédienne le rend intéressant, et donne à la situation une allure de vraisemblance qu'elle n'a pas, lorsque la princesse de Bouillon est jouée par un premier rôle sans charme. Ici l'on s'explique, au contraire, les hésitations de Maurice de Saxe et ses entraînements. La pièce y gagne singulièrement, grâce à son interprète, et le personnage prend un éclat qu'il n'a pas souvent connu. Baillet est distingué dans Maurice de Saxe, le rôle est d'ailleurs froid et de valeur médiocre. Dehelly est séduisant et jeune dans le personnage de de Chazeuil, le petit abbé de Cour. Laugier a bonne prestance en prince de Bouillon, et Féraudy est un Michonnet ému dans son comique bon enfant. C'est, en somme, une reprise curieuse, et qui donnera, comme toujours, son regain heureux. La forme un peu terre-à-terre de Scribe et Legouvé n'a certes pas gagné en vieillissant, mais il y a là œuvre de gens habiles à manier la situation, et, quoi qu'on puisse dire, le drame de situation trouve toujours son public.

12 MAI. — Représentation donnée au Trocadéro, au bénéfice de M. Léautaud, qui fut pendant vingt-cinq ans le souffleur de la Comédie-Française. En récompense des longs services de ce fidèle serviteur, la Comédie se transporte au Trocadéro pour

y jouer *Œdipe-Roi*, avec Mounet-Sully, dans le rôle d'Œdipe, son triomphe ; MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet, Laugier, Villain, Fenoux, Mmes du Minil, Hadamard et Leron. L'immense estrade, transformée en théâtre, rappelle le souvenir de la représentation d'*Œdipe-Roi*, telle qu'elle fut donnée sur le théâtre romain d'Orange, avec une figuration de plus de cent personnes et l'accompagnement de la belle musique de Membrée. *Œdipe-Roi* est précédé d'*Une bonne farce*, un acte de M. de Lorde, et suivi d'un intermède musical et dramatique, auquel donnent leur concours nos premiers artistes de Paris, Mme Sarah Bernhardt en tête.

17 MAI. — L'Académie française attribue à M. Jules Caze, auteur de la *Vassale*, le prix Toirac. — Ce prix, dont la valeur est de quatre mille francs, doit être annuellement décerné à l'auteur de la meilleure comédie, en vers ou en prose, qui aura été jouée au Théâtre-Français dans le courant de la précédente année.

25 MAI. — Première représentation à ce théâtre de *Célimare le Bien-Aimé*, comédie en trois actes, d'Eugène Labiche et Alfred Delacour[1]. — D'où vient à Célimare ce surnom de « Bien-Aimé », qu'il partage avec Louis XV, d'érotique mémoire ? Il n'est pas difficile de le deviner : Célimare a eu de nombreuses aventures ; il a été un beau, un

---

1. DISTRIBUTION. — Vernouillet, M. *Coquelin cadet*. — Célimare, M. *de Féraudy*. — Bocardon, M. *Lelair*. — Pitois, M. *Georges Berr*. — Colombot, M. *Pierre Laugier*. — Emma, Mlle *Muller*. — Madame Colombot, Mlle *Fayolle*. — Adeline, Mlle *Lynnes*. — Un tapissier, M. *Laty*.

fashionnable, un homme à femmes ; — c'est-à-dire qu'il a été tout à fait jeune, et qu'il a très sagement agi en se mariant à l'heure précise et psychologique de la quarantaine. Mais, une fois marié, Célimare a toutes les peines du monde à empêcher que les bruits du dehors n'apportent à sa femme des révélations de son passé galant. Deux de ses amis, particulièrement, Bocardon et Vernouillet — deux de ses victimes — lui donnent un énorme câble à retordre. Ils le poursuivent chez lui, l'accablent de leur sotte tendresse et ne lui laissent pas un instant de repos. Mme Célimare n'a qu'à contempler leurs figures épaisses et à écouter leurs propos stupides pour deviner toute la vérité. Dès lors, le châtiment commence pour notre Don Juan, qui payerait peut-être ses plaisirs d'autrefois de tout son bonheur d'à présent s'il n'imaginait un moyen de renvoyer les indiscrets témoins de ses conquêtes. Ce moyen est de feindre de vouloir leur emprunter une hyperbolique somme d'argent. Bocardon et Vernouillet courent encore. La réputation de *Célimare le Bien-Aimé* est faite depuis trente-cinq ans ; ce fut une des meilleures comédies du répertoire du Palais-Royal, si riche et si varié. L'éclat de rire s'y maintient d'un bout à l'autre. Sainte-Beuve y prenait un plaisir extrême et n'a pas dédaigné d'en parler dans ses *Nouveaux Lundis*. La Comédie-Française a eu, selon nous, raison de mettre à son répertoire cette délicieuse pièce. N'est-ce donc pas le chef-d'œuvre de Labiche ? Entre *Célimare le Bien-Aimé* et le *Voyage de M. Perrichon*, c'est encore à celui-là qu'il faut

donner la préférence. L'idée première y est plus forte et plus morale. L'observation profonde s'y cache sous les dehors de la plus franche gaieté. Et quelle fertilité d'invention ! Que de mots heureux qui jaillissent tout naturellement du dialogue !... C'est dans le rôle de Célimare que débutait jadis, rue Montpensier, l'excellent Geoffroy, venant du Gymnase, et la jolie comédie fut, en son temps, l'un des meilleurs succès du théâtre du Palais-Royal. Quelques années plus tard, le Gymnase empruntait *Célimare le Bien-Aimé* au Palais-Royal et le remontait à son compte. La tentative ne fut pas très heureuse : l'interprétation était loin de valoir celle de la création. Est-il besoin de rappeler que, quels que fussent d'ailleurs ses consciencieux efforts, l'estimable et utile Landrol ne pouvait prétendre à la bonhomie, à la verve, à la franche gaieté de l'inimitable Geoffroy ? Ces trois actes, si spirituels et si amusants, retrouvèrent, il y a quelques années, au Vaudeville, grâce au regretté Jolly, leur succès d'autrefois, et nous nous souvenons de Boisselot, un très plaisant Bocardon ; de Courtès, un Colombot plein de naturel ; de Mme Dayne-Grassot, une belle-mère aussi assommante que le comportait son emploi. La scène du Théâtre-Français a beau être plus large que celle du Palais-Royal, où *Célimare* fut, pour la première fois, le bien-aimé du public, au mois de février 1863 ; les exigences littéraires et l'état d'esprit de la Maison, comme disent les politiciens, ont beau différer essentiellement du genre auquel le Palais-Royal limite son idéal, on ne résiste pas à *Célimare*,

même au Théâtre-Français ! MM. de Féraudy, excellent dans Célimare, Coquelin cadet, si plaisant dans le rôle du mélancolique Vernouillet, Leloir, un Bocardon délicieusement bête, MM. Laugier, Georges Berr, Mmes Fayolle, Muller et Lynnès interprètent fort bien, mais un peu froidement, *Célimare le Bien-Aimé*. Bien des mots, qui partaient comme des fusées dans la bouche des créateurs, sont aujourd'hui comme étouffés ; il faut les deviner ou les savoir par cœur. Quoi qu'il en soit, on ira voir ou revoir la pièce avec un grand plaisir. C'est là du vrai Labiche, du Labiche du bon cru et de la bonne année, tiré tout exprès de derrière les fagots : il mérite d'être dégusté par les connaisseurs.

1er JUIN. — M. Jules Claretie demande à M. Henri Houssaye, pour la Comédie, le buste de son père, Arsène Houssaye, exécuté par Mlle Marie Colombier et remarqué au salon de 1886. On sait qu'Arsène Houssaye fut longtemps directeur de la maison de Molière, et qu'il écrivit à ce sujet plusieurs ouvrages, dont un très important : *Molière, sa femme et sa fille*.

3 JUIN. — Le Comité s'est réuni pour écouter la lecture d'une adaptation, par M. Bouchinet, du *Conte d'hiver*, de Shakespeare. La pièce n'a pas été reçue, en dépit des réelles qualités de dramaturge et de versificateur qu'elle a révélées chez son auteur. On a pensé, d'abord, qu'il y avait déjà nombre de grandes pièces en vers reçues et qui attendaient leur tour — et puis aussi, que M. Bouchinet n'ayant pas encore gagné ses éperons d'écrivain dramatique, l'Odéon était plus indiqué pour cette pre-

mière tentative que le Théâtre-Français où l'on n'entre généralement qu'après avoir fait ses preuves sur d'autres scènes.

6 JUIN. — On célébrait le 292e anniversaire de la naissance de Corneille, et la soirée commençait de façon quelque peu austère par *Cinna*, que plus d'un spectateur n'avait jamais vu jouer — on ne le donne guère que tous les six ou sept ans! — mais dont les vers, devenus proverbes, sonnent encore à nos mémoires d'écoliers. Je mentirais en qualifiant de folâtre la représentation du vieux chef-d'œuvre; mais quel admirable cinquième acte! Ce n'est pas sans quelque appréhension qu'au retour d'une triomphale tournée, où il a joué *Horace* dans quarante-huit villes de province, M. Silvain, un des rares fervents de l'art tragique, s'emparait du rôle d'Auguste. Les applaudissements du public l'ont récompensé de sa belle et intelligente interprétation, pleine de dignité et d'autorité. Disons qu'il était on ne peut mieux secondé par MM. Leitner et Fenoux, par Mmes Dudlay et Lerou, dans les rôles — assez lourds à porter pour qui n'en a point l'habitude — de Maxime et de Cinna, d'Emilie et de Livie. — Vous connaissez l'histoire de Psyché, qui est comme une transition du récit mythologique au conte des fées — et où le conte domine. Beaucoup de commentateurs, au moyen âge et dans les temps modernes, ont voulu y voir l'emblème de l'âme humaine, qui s'anime dès qu'elle aime et dès qu'elle est aimée. Mais Raphaël, qui a peint l'histoire de Psyché à la Farnesina, La Fontaine qui en a fait un poème, Corneille, qui l'a

mise au théâtre, n'y ont pas cherché de sens mystérieux et de moralité cachée. Ils y ont vu seulement un beau conte, auquel ils ont ajouté, l'un par son pinceau et les autres par leurs vers, ce qui y manquait, c'est-à-dire l'expression de la passion ou plutôt d'un amour ingénu et gracieux, comme celui de Psyché et de l'Amour. Dans Apulée *(Les Métamorphoses* ou *l'Ane d'or)*, c'est l'aventure; dans Lafontaine, et dans Corneille surtout, c'est l'amour de Psyché qui fait l'intérêt. N'est-elle pas exquise cette déclaration de Psyché à l'Amour, que rimait Corneille à l'âge de soixante-cinq ans :

... Je n'ai point encore senti ce que je sens
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je ne conçois point d'alarme;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je me sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même;
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

Quels vers charmants! Et comme ils expriment bien à la fois la naïveté d'une âme qui apprend à aimer dans les regards de l'Amour doucement attachés sur elle, moins encore pour lui inspirer la tendresse que pour la lui exprimer! Car le Dieu n'est plus qu'un amant. Quel heureux mélange d'innocence et d'ardeur! Comme c'est bien là l'expression de l'amour ingénu, de cet amour qui ne semble pas convenir au théâtre, tant il est aimable et facile, tant il est sans détours et sans replis, et que Corneille, pourtant, a su peindre avec des traits aussi vifs que l'amour plein de scrupules et de

luttes de Chimène et de Pauline! Et ce n'est pas seulement à Psyché qu'il a su donner cet amour doux et gracieux; quel langage ardent et charmant! Si les dieux aiment, c'est avec des paroles pleines d'éclat et de douceur qu'ils doivent aimer et exprimer leur amour. Nous sommes dans un monde, sinon pur, du moins éthéré, où tout est légèreté et grâce, tout est du ciel enfin, mais du ciel de la Mythologie et où la volupté remplace la béatitude. Il n'y a rien de mystique, en effet, dans les tendresses de Psyché et de l'Amour, ils ont des sens, mais des sens épurés et raffinés par leur nature divine. Après la représentation du troisième tableau de *Psyché*, où Mlles Lara et Bertiny ont dit avec beaucoup de charme les rôles de l'Amour et de Psyché, venait le traditionnel à-propos, intitulé *le Dernier Madrigal*, où M. Louis Marsoleau [1] a mis ingénieusement à la scène et traduit en jolis vers l'histoire de la collaboration de Molière, se déclarant inhabile à la poésie lyrique, et du vieux Corneille, follement épris de la coquette Armande Béjart. Mlle Nancy Martel était chargée de personnifier « Mademoiselle Molière »; Molière, c'était M. Baillet, et M. Paul Mounet donnait une superbe allure à l'illustre auteur du *Cid*.

9 JUIN. — M. Edouard Noël est nommé, en remplacement d'Edouard Cadol, décédé, membre de la commission d'examen, c'est-à-dire lecteur à la

1. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Baillet*. — Corneille, M. *Paul Mounet*. — Un mousquetaire, M. *Hamel*. — Un premier seigneur, M. *Dehelly*. — Deuxième seigneur, M. *Paul Veyret*. — Troisième seigneur, M. *Charles Esquier*. — Armande Béjard, Mlle *Nancy-Martel*.

Comédie. M. Edouard Noël est un auteur dramatique honorablement connu; il a écrit *Déïdamie*, jouée à l'Opéra; un *Prologue à Bérénice*, joué à la Comédie-Française; *David Téniers*, à l'Odéon, etc., et plusieurs romans appréciés, entre autres *les Fiancés de Thermidor*, *Rosie*, *une Mélodie de Schubert*, enfin, *les Cent-Jours*, couronnés par l'Académie Française. Est-il besoin de rappeler ici qu'il fut, avec celui qui signe ce livre, l'auteur des vingt et un premiers volumes des présentes *Annales du Théâtre et de la Musique?*

14 JUIN. — M. Jean Aicard lisait aux artistes son *Othello*, en cinq actes et en vers. Etaient convoqués pour cette lecture : MM. Mounet-Sully, Le Bargy, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Pierre Laugier, Villain, Falconnier, Hamel, Jacques Fenoux, Louis Delaunay, Mmes Brandès, Bertiny et Lara.

27 JUIN. — M. Jules Claretie propose au Comité de mettre au répertoire de la Comédie le beau drame de M. Victorien Sardou : *Patrie!* La proposition est votée d'acclamation.

29 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Celle qu'on n'épouse pas*, comédie en un acte, en prose, de M. Paul Alexis [1], et du *Tricorne enchanté*, comédie en un acte, en vers, de Théophile Gautier et Paul Siraudin [2]. — Spectacle coupé.

---

1. DISTRIBUTION. — Eugène Savignac, M. *Leloir*. — Georges Maurel, M. *Leitner*. — Bertho Mlle *Bertiny*. — Constance, Mlle *Lynnès*. — Adrienne, Mlle *Marie Leconte*.

2. DISTRIBUTION. — Frontin, M. *Coquelin cadet*. — Champagne, M. *Georges Berr*. — Géronte, M. *Pierre Laugier*. — Valère, M. *Dehelly*. — Inez, Mlle *Mulles*. — Marinette, Mlle *Kalb*.

luttes de Chimène et de Pauline! Et ce n'est pas seulement à Psyché qu'il a su donner cet amour doux et gracieux; quel langage ardent et charmant! Si les dieux aiment, c'est avec des paroles pleines d'éclat et de douceur qu'ils doivent aimer et exprimer leur amour. Nous sommes dans un monde, sinon pur, du moins éthéré, où tout est légèreté et grâce, tout est du ciel enfin, mais du ciel de la Mythologie et où la volupté remplace la béatitude. Il n'y a rien de mystique, en effet, dans les tendresses de Psyché et de l'Amour, ils ont des sens, mais des sens épurés et raffinés par leur nature divine. Après la représentation du troisième tableau de *Psyché*, où Mlles Lara et Bertiny ont dit avec beaucoup de charme les rôles de l'Amour et de Psyché, venait le traditionnel à-propos, intitulé *le Dernier Madrigal*, où M. Louis Marsoleau [1] a mis ingénieusement à la scène et traduit en jolis vers l'histoire de la collaboration de Molière, se déclarant inhabile à la poésie lyrique, et du vieux Corneille, follement épris de la coquette Armande Béjart. Mlle Nancy Martel était chargée de personnifier « Mademoiselle Molière »; Molière, c'était M. Baillet, et M. Paul Mounet donnait une superbe allure à l'illustre auteur du *Cid*.

9 JUIN. — M. Édouard Noël est nommé, en remplacement d'Édouard Cadol, décédé, membre de la commission d'examen, c'est-à-dire lecteur à la

1. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Baillet*. — Corneille, M. *Paul Mounet*. — Un mousquetaire, M. *Hamel*. — Un premier seigneur, M. *Dehelly*. — Deuxième seigneur, M. *Paul Veyret*. — Troisième seigneur, M. *Charles Esquier*. — Armande Béjard, Mlle *Nancy-Martel*.

Comédie. M. Edouard Noël est un auteur dramatique honorablement connu; il a écrit *Déïdamie*, jouée à l'Opéra; un *Prologue à Bérénice*, joué à la Comédie-Française; *David Téniers*, à l'Odéon, etc., et plusieurs romans appréciés, entre autres *les Fiancés de Thermidor*, *Rosie*, *une Mélodie de Schubert*, enfin, *les Cent-Jours*, couronnés par l'Académie Française. Est-il besoin de rappeler ici qu'il fut, avec celui qui signe ce livre, l'auteur des vingt et un premiers volumes des présentes *Annales du Théâtre et de la Musique*?

14 JUIN. — M. Jean Aicard lisait aux artistes son *Othello*, en cinq actes et en vers. Etaient convoqués pour cette lecture : MM. Mounet-Sully, Le Bargy, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Pierre Laugier, Villain, Falcounier, Hamel, Jacques Fenoux, Louis Delaunay, Mmes Brandès, Bertiny et Lara.

27 JUIN. — M. Jules Claretie propose au Comité de mettre au répertoire de la Comédie le beau drame de M. Victorien Sardou : *Patrie!* La proposition est votée d'acclamation.

29 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Celle qu'on n'épouse pas*, comédie en un acte, en prose, de M. Paul Alexis [1], et du *Tricorne enchanté*, comédie en un acte, en vers, de Théophile Gautier et Paul Siraudin [2]. — Spectacle coupé.

1. DISTRIBUTION. — Eugénie Savignac, M. *Leloir*. — Georges Maurel, M. *Leitner*. — Berthe Mlle *Bertiny*. — Constance, Mlle *Lynnès*. — Adrienne, Mlle *Marie Leconte*.

2. DISTRIBUTION. — Frontin, M. *Coquelin cadet*. — Champagne, M. *Georges Berr*. — Géronte, M. *Pierre Laugier*. — Valère, M. *Dehelly*. — Inès, Mlle *Mathieu*. — Marinette, Mlle *Kalb*.

Celle qu'on n'épouse pas fut, il y a dix-neuf ans, sous le patronage d'Alexandre Dumas fils, le modeste et excellent début de M. Paul Alexis au Gymnase. Le sujet de cette comédie est des plus simples du monde, une histoire qui a été contée un peu partout. Georges Maurel, le fils d'un magistrat de province, a pour maîtresse une ouvrière qu'il a séduite, Adrienne. Un ami de sa famille, Eugène Savignac, viveur déjà sur le retour, s'est promis de le marier, après lui avoir fait rompre cette chaîne. Il tend un piège à Adrienne, en lui envoyant une ancienne amie, Berthe, une noceuse qui est chargée de la débaucher après lui avoir appris le prochain mariage de Georges. Mais justement ce beau plan, à la suite de scènes attendrissantes, jette Georges dans les bras d'Adrienne, et le jeune homme épouse sa maîtresse, — celle qu'on n'épouse pas. « Adieu la morale ! » dit l'ami... L'ami se trompe : la morale, la vraie morale commande ce que fait le jeune homme. Si vous ne voulez épouser qu'une héritière, ne donnez point et surtout ne faites point partager votre amour à une pauvre et honnête ouvrière qu'il serait indigne d'abandonner après des années de dévouement et de fidélité ; et vous, parents, qui rêvez pour vos fils des mariages de convenance, mariez-les de bonne heure. Tel est

---

Un incident amusant a diverti le public. A la fin du hommage de Gautier, Frantis vient reclamer l'indulgence du public et, comme il demande à celui-ci d'imiter Géronte, d'être un bon oncle, « notre bon oncle », tous les regards se sont tournés vers M. Sarcey, et le public a saisi l'occasion de faire au critique du *Temps* une ovation chaleureuse. Mais alors, ce n'est donc pas Rodolphe Salis qui avait inventé « notre oncle » ?

l'enseignement très sérieux que porte en elle cette petite pièce. Une action simple, nette, sobre, un dialogue naturel, mesuré, sans aucune déclamation : tels sont les réels mérites qui la recommandaient à l'attention du comité ; ne nous plaignons pas trop qu'il l'ait recueillie après y avoir mis d'ailleurs le temps de la réflexion. *Celle qu'on n'épouse pas* est très bien jouée. Mlle Marie Leconte donne au rôle d'Adrienne un charme attendri, tandis que Mlle Bertiny prête à celui de Berthe un aimable envolement de jolie personne qui a jeté son bonnet par dessus les moulins. M. Leitner a marqué avec talent les hésitations de Georges, le côté faible et passionné de ce garçon qui s'est donné au premier cœur qu'il a rencontré sur la route. Quant à M. Leloir, c'est lui qui conduit la pièce et qui en sauve les raisonnements par son autorité sur le public. N'oublions pas Mlle Lynnès, toute charmante dans le petit personnage de Constance. — La comédie de M. Alexis était suivie de la reprise du *Tricorne enchanté*, de Théophile Gautier — et aussi de Paul Siraudin. C'est surtout Gautier qu'on aperçoit, riant et se divertissant, à travers les scènes de cette fantaisie qu'il a appelée lui-même dans le volume de son Théâtre : « Bastonnade en vers mêlée d'un couplet ». Pur caprice que ce *Tricorne enchanté*, parade improvisée, en un jour de gaieté, par un rimeur de génie. Cela ne vaut que par le style, par cette langue admirable, franche, colorée, gauloise, et qui fait songer à un rayon de soleil traversant une coupe de vin généreux. Comme tous les traits du dialogue sont

alertes et franches! Par quelle pente naturelle le poète va droit aux mots pittoresques et qu'il ne mâche pas, en ses vers, plus que ne le faisait Molière! Géronte, vainement, cherche son coquin de valet, le triple ivrogne Champagne. Et Géronte s'écrie :

Quel est donc le fossé, quelle est donc la muraille
Où git, cuvant son vin, cette brave canaille?

C'est net et clair, et le moyen de ne pas rire! Le comique, cette fois, est tout entier, non dans l'action, mais dans le style. Qu'importe ce que font les acteurs? On les écoute; on se soucie, sans plus, de ce qu'ils disent. Frontin s'avance vers le vieux Géronte, lui présentant, en maître fourbe, le fameux chapeau de Fortunatus qui rend invisible celui qui en est coiffé,

Avec attention, examinez ce feutre!

GÉRONTE

Il est d'un poil douteux et d'un teint neutre.

FRONTIN

Dites qu'il est déteint, bossué, crasseux, gras;
Que le soleil, la pluie et les ans l'ont fait ras :
J'en conviens. Mais jamais, sur la terre où nous sommes,
Depuis les temps anciens que se coiffent les hommes,
Bien qu'il soit déformé, sans gance et tout roussi,
Il n'exista chapeau pareil à celui-ci.

GÉRONTE

J'en ai vu d'aussi laids, mais non pas de plus sales.

Ainsi, Gautier s'amusait à rimer pour rimer et à peindre pour peindre. Prétexte à broderies, à

bavardages exquis, que ces saynettes qu'il jouait parfois lui-même, en famille, pour se divertir. La bastonnade de Frontin sur le dos de Géronte le faisait rire aux larmes, et puis, même en ces caprices de style rabelaisien et ces pastiches de notre vieux théâtre, la poésie la plus charmante riait aussi, comme une fleurette à côté d'un tombeau. Écoutez Frontin :

La tulipe se plaît aux vases de la Chine,
La marguerite aux prés, la violette au bois,
L'iris au bord des eaux, la giroflée aux toits ;
Mais la fleur qui le mieux vient sur une fenêtre,
C'est un amant...

Coquelin cadet détaille avec infiniment de goût ce passage charmant. Il est excellent dans Frontin, et Georges Berr fort amusant dans Champagne. M. Pierre Laugier s'est composé une bonne tournure de Géronte. Mlle Muller et M. Dehelly font un aimable couple d'amoureux. Marinette est alerte, vive et spirituelle, sous les traits de Mlle Kalb, qui a joué, avec une jolie verve, son rôle de friponne.

30 JUIN. — L'affiche portait cette triste annonce : Relâche pour les obsèques de Mlle Jeanne Ludwig, sociétaire de la Comédie-Française [1]. Ces obsèques

1. La Comédie n'a pas fait relâche depuis le 9 janvier 1891, jour des obsèques de Céline Montaland. Et, à cette époque, *Thermidor* étant en répétitions, on en profita pour faire une répétition générale de la figuration. Aujourd'hui, le théâtre est vide et vraiment en deuil. C'est la troisième sociétaire pour laquelle on fait relâche depuis l'administration de M. Jules Claretie : Jeanne Samary, Céline Montaland, et Jeanne Ludwig. Mlle Ludwig avait demandé qu'à la messe de ses obsèques on jouât et chantât *la Marche funèbre*, de Chopin, et l'*Ave Maria*, de Gounod. On ne peut chanter l'*Ave Maria* qu'aux noces de mariage ; mais, pour déférer au vœu de la pauvre et charmante comédienne, M. Paul Viardot le joua sur le violon.

étaient célébrées en l'église de Saint-Ferdinand-des-Ternes, trop petite pour contenir tous ceux qui étaient venus rendre un dernier et pieux hommage à cette jeune femme si vite et si tôt disparue après une carrière qui n'aura duré que dix ans à peine et aura été marquée par des succès qu'on espérait longtemps encore applaudir et acclamer. Le cercueil disparaissait sous un monceau de couronnes, de bouquets et de gerbes de fleurs, derniers témoignages de la sympathie et de l'estime de ses camarades et de ses amis. La Comédie-Française était là au grand complet et, dans la foule, nombre d'artistes des autres théâtres, des auteurs dramatiques, des représentants de la presse et aussi des gens du monde, habitués ou abonnés du Théâtre-Français. A l'église, une messe en musique était dite pour le repos de l'âme de la pauvre jeune femme. La belle voix de M. Badiali, de l'Opéra-Comique, le violon de M. Paul Viardot et les harpes mêlées à l'orgue traduisaient, en leur lamentations, les pensées pieuses de toute l'assistance. A la suite de la cérémonie, le cortège, toujours très nombreux, se dirigeait vers le cimetière du Père-Lachaise, où M. Jules Claretie [1] et M. Leloir prononçaient chacun un

---

1. « La Comédie, a dit l'administrateur général, savait quels services encore elle pouvait attendre de cette artiste qui a passé toute sa vie, sa vie d'un jour, à la Comédie-Française et qui l'aimait d'une affection si profonde et si vraie. Jeanne Ludwig l'a bien prouvé, car, sous l'apparence rieuse et comme frédonnante de cette jeune femme, il y avait un rare sentiment du devoir professionnel, une passion de son art, un respect de ses obligations de sociétaire, un amour absolu de son théâtre, son cher théâtre, pour lequel elle eût tout quitté et qui a été la préoccupation constante, la consolation et la joie de ses dernières heures.

mis en
sion de
. Puisse
pièce de
, depuis
urchais.
té écri-
natre ac-
l'orrent,
d'esprit,
était re-

première
Marianne

x amou-
Mlle Ber-
M. Bou-

le Saint-
lexandre
ièce, une
drama-

Clairon, de la Comédie-Française. Une nombreuse assistance, au premier rang de laquelle on remarquait MM. Jules Claretie, Victorien Sardou, André Theuriet, Coquelin aîné et M. Larroumet, inspecteur des beaux-arts, emplissait la vaste salle aménagée et décorée pour la circonstance. Un orchestre de violons, violoncelles et harpes, choisi parmi l'ensemble des exécutants de l'Opéra, avait ouvert la séance par une audition d'un menuet de Boccherini. Ensuite, Mme Kalb et M. Berr, de la Comédie-Française, dans un fragment du *Démocrite*, de Regnard, recueillaient les applaudissements de l'assistance. La représentation se continuait par un acte du *Barbier de Séville*, joué par MM. Coquelin cadet, Leloir, Laugier et Mme Worms-Barretta, MM. Albert Lambert, Jacques Fenoux, Silvain, Truffier, Mounet-Sully, de la Comédie-Française ; M. Badiali, de l'Opéra-Comique. Puis, le rideau de scène laissait apparaître le buste d'Hippolyte Clairon, couronné de lauriers et de roses. Et Mmes Worms-Baretta, Dudlay et M. Baillet, du Théâtre-Français, célébraient successivement, en

---

avec laquelle M. Dubout nous avait déchargés de l'obligation de reproduire sa réponse ; je dis bien : de la reproduire, puisqu'il en a déjà publié ailleurs une partie. Mais, nous ne l'avons pas voulu : nous avons pour cela trop de respect des décisions de la magistrature! S'il est beau de gagner, il ne l'est pas moins de perdre... et de payer, et surtout quand cette perte n'est en somme qu'une espèce de gain. *Facetos habemus consules.* Nos magistrats aiment à rire, mais leur rire est plein de sens. L'article 13 de la loi de 1881 est jugé maintenant ; il succombera sous l'énormité de ses conséquences ; la Cour de cassation et la Cour de Paris auront fait cet ouvrage. Ne serions-nous pas des ingrats si nous ne leur promettions solennellement ici de leur en garder une durable reconnaissance? »

On ne saurait se venger des gens en de meilleurs termes et avec plus d'esprit.

2 JUILLET. — Brillante matinée donnée au Trocadéro au bénéfice de la souscription pour l'érection d'un monument à la tragédienne Hippolyte

---

qu'il est, d'en saisir le véritable dessein. M. Dubout ne pouvait pas me reprocher d'avoir même effleuré sa personne et sa vie privée. Il ne pouvait non plus m'accuser d'inexactitude grave dans le compte-rendu de sa pièce, si, en effet, il ne m'en accuse point. Qu'a-t-il donc voulu ? Démontrer « que ses vers sont fort bons » ? Entreprise bien chimérique, puisque la pièce est là. Alors, quoi ? En tous cas, je remarque qu'il n'a pas toujours mis à citer ma prose le scrupule d'exactitude que j'avais apporté à transcrire ses vers et, aussi, qu'il n'a point observé, envers ma personne, la stricte réserve dont j'avais usé envers la sienne. De sorte que c'est moi qui me trouve exercer légitimement, aujourd'hui, le droit de réponse... »

Et M. Lemaître exerce ce droit en six autres pages auxquelles M. Brunetière annexe enfin ses propres conclusions.

M. Brunetière y donne l'explication de l'arrêt qui l'a frappé. Il affirme que si les juges se sont servis contre lui d'une loi ridicule, ce ne pouvait être que dans le généreux dessein de montrer combien il est urgent qu'une telle loi soit réformée !... Mais le morceau est trop amusant pour n'être pas cité ici :

« Nous croyons donc pouvoir l'affirmer : la véritable intention de la Cour d'appel de Paris et de la Cour de cassation a été de démontrer, par l'absurde, à la façon des géomètres (qui passe pour irrésistible), l'urgence de réformer, ou plutôt d'abroger et de refaire le texte qui régit le « droit de réponse ». Elles ont voulu dire au législateur, avec le respect qu'elles lui doivent, et la spirituelle malice dont on s'est piqué de tout temps au Palais : « Voilà les jugements qu'une loi mal dirigée nous oblige de rendre ! Si nous nous étions contentées comme le tribunal de première instance, de rendre un arrêt d'espèce ou un jugement de fait, l'opinion n'aurait pas compris. Elle se serait dit que le *droit de réponse* comportait, le cas échéant, des restrictions, des tempéraments, des atténuations ; qu'il y avait manière de l'entendre et de l'appliquer ; que nous étions les serviteurs de l'esprit, mais non les esclaves de la lettre. Il n'en est rien ! L'absurdité de notre texte en fait l'intangibilité. En condamnant la *Revue des Deux-Mondes* à insérer la « réponse » de l'auteur de *Frédégonde* aux critiques de M. Lemaître, nous avons voulu vous prouver l'impossibilité de maintenir plus longtemps, dans nos Codes, l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881. N'en êtes-vous pas pleinement convaincus ? Que pouvez-vous demander davantage ? et toute la critique ne s'unira-t-elle pas pour nous remercier des deux arrêts qui, d'abord, eussent pu lui sembler si contraires ? C'est ce que nous avons compris, pour notre part ; et c'est pourquoi, nos lecteurs viennent de le voir, nous nous sommes empressés de nous incliner. Car, nous aurions pu nous en dispenser ; nous aurions pu exciper de la générosité vraiment royale et mérovingienne, fastueuse et en même temps prudente,

Clairon, de la Comédie-Française. Une nombreuse assistance, au premier rang de laquelle on remarquait MM. Jules Claretie, Victorien Sardou, André Theuriet, Coquelin aîné et M. Larroumet, inspecteur des beaux-arts, emplissait la vaste salle aménagée et décorée pour la circonstance. Un orchestre de violons, violoncelles et harpes, choisi parmi l'ensemble des exécutants de l'Opéra, avait ouvert la séance par une audition d'un menuet de Boccherini. Ensuite, Mme Kalb et M. Berr, de la Comédie-Française, dans un fragment du *Démocrite*, de Regnard, recueillaient les applaudissements de l'assistance. La représentation se continuait par un acte du *Barbier de Séville*, joué par MM. Coquelin cadet, Leloir, Laugier et Mme Worms-Barretta. MM. Albert Lambert, Jacques Fenoux, Silvain, Truffier, Mounet-Sully, de la Comédie-Française; M. Badiali, de l'Opéra-Comique. Puis, le rideau de scène laissait apparaître le buste d'Hippolyte Clairon, couronné de lauriers et de roses. Et Mmes Worms-Baretta, Dudlay et M. Baillet, du Théâtre-Français, célébraient successivement, en

---

avec laquelle M. Dubout nous avait déchargés de l'obligation de reproduire sa réponse; je dis bien : de la reproduire, puisqu'il en a déjà publié ailleurs une partie. Mais, nous ne l'avons pas voulu : nous avons pour cela trop de respect des décisions de la magistrature! S'il est beau de gagner, il ne l'est pas moins de perdre... et de payer, et surtout quand cette perte n'est en somme qu'une espèce de gain. *Facetos habemus consules*. Nos magistrats aiment à rire, mais leur rire est plein de sens. L'article 13 de la loi de 1881 est jugé maintenant; il succombera sous l'énormité de ses conséquences; la Cour de cassation et la Cour de Paris auront fait cet ouvrage. Ne serions-nous pas des ingrats si nous ne leur promettions solennellement ici de leur en garder une durable reconnaissance? »

On ne saurait se venger des gens en de meilleurs termes et avec plus d'esprit.

par trop de précipitation — ne pas confondre, Mademoiselle, la chaleur avec la rapidité de la diction — elle a eu, au dernier acte surtout, de très beaux moments. Un peu effarée durant les quatre premiers actes, elle s'est montrée, dans la scène finale, supérieure à elle-même. Elle a eu le charme et même la force. Après avoir joliment soupiré ce cantique de l'amour heureux, presque aussi déchirant qu'une plainte :

La lune est seule aux cieux, qui, comme nous repose
Et respire avec nous l'air embaumé de rose

elle a été ardente à souhait, effrayante même, lorsqu'elle menace de son poignard le vieux Ruy Gomez, lorsqu'elle arrache le flacon à Hernani en s'écriant : « Je l'ai » et sa mort, après avoir eu les éclats de la fureur, a eu la tendresse résignée et le charme enivrant d'un doux sommeil... M. Mounet-Sully semble être la personnification même d'Hernani ; il en a le physique, l'âpreté, le farouche ressentiment, l'amère mélancolie, la suprême tendresse ; on ne saurait trouver un plus parfait interprète du rôle. M. Silvain est excellent dans Ruy Gomez ; il porte avec une majestueuse autorité la barbe blanche du vieillard ; il est digne, il est sévère, il a la tenue qu'il faut et conserve superbement l'esprit de tradition. Son succès a été à la hauteur de son rôle ; on l'a souvent et justement applaudi, notamment à la scène des portraits, qu'il a rendue magistralement, avec une véhémente énergie. M. Le Bargy — à qui quelques-uns reprochaient une certaine sécheresse et un

ton quelque peu criard — donne au roi, selon nous, la fière et hautaine allure qu'il convient.

14 JUILLET. — On joue, en matinée gratuite, *Horace*, (où Mlle Du Minil remplace, dans Camille, Mlle Dudlay, indisposée) et le *Médecin malgré lui*. Le programme se complète par la *Marseillaise*, dite par M. Paul Mounet, et par les lectures de fragments d'œuvres de Michelet, à l'occasion du centenaire du célèbre historien [1].

18 JUILLET. — Séance du comité de lecture, où l'*Esclave*, comédie en cinq actes, de M. Gaston Schefer, est reçue à correction.

19 JUILLET. — M. Raphaël Duflos reprend des mains de M. Le Bargy, dans *Hernani*, le rôle de Don Carlos, qu'il a d'ailleurs déjà joué.

30 JUILLET. — Dans *Mademoiselle de la Seiglière*, M. Pierre Laugier joue le rôle du marquis.

28 JUILLET. — La *Conscience de l'enfant*, ou mieux l'*Enfant*, comédie en quatre actes en prose, de M. Gaston Devore, est reçue à l'unanimité par le Comité. La pièce — alors en cinq actes — lui avait été présentée une première fois et reçue à correction. Tout comme Beaumarchais, dont le *Barbier de Séville* était originairement en cinq actes, M. Devore eût pu dire aux sociétaires réunis pour

---

1. En voici le détail :

1re *Les Fourmis*	Georges Berr
2e *La Patrie en danger*	Albert Lambert
3e *Le Paysan de France*	Laloir
4e *L'Alouette*	J. Truffier
Sonnet à Michelet	
5e *Jeanne d'Arc*	Le Bargy
6e Ode à Michelet	Mounet-Sully

l'écouter : « Messieurs, nous nous sommes mis en quatre pour vous plaire ». La nouvelle version de la *Conscience de l'enfant* leur a plu en effet. Puisse cette ressemblance d'origine porter à la pièce de M. Devore le même bonheur dont bénéficie, depuis bientôt un siècle et demi, la pièce de Beaumarchais.

Avant de prendre ses vacances, le Comité écoutait également la lecture d'une pièce en quatre actes, de M. Maurice Donnay, intitulée le *Torrent*, très moderne, très parisienne, étincelante d'esprit, disait-on, et de plus fort dramatique. Elle était reçue à l'unanimité [1].

15 AOUT. — Mlle Leconte joue, pour la première fois — de façon charmante — le rôle de Marianne dans l'*Avare*, de Molière.

17 AOUT. — Le rôle d'Agathe, des *Folies amoureuses*, de Regnard, vaut un vif succès à Mlle Bertiny, fort bien secondée, du reste, par MM. Boucher, Berr, Laugier, et Mlle Kalb.

20 AOUT. — Reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en quatre actes, en prose, d'Alexandre Dumas [2]. — La véritable reprise de cette pièce, une des plus amusantes du théâtre du célèbre drama-

---

1. A la séance des auditions annuelles, Mlle Marie Kolb dit une scène de *Tartuffe* (rôle de Dorine), avec M. Laugier et Mme Laisné-Luguet ; puis une scène de *Maître Guérin* (Mme Guérin), avec Mlle Wanda de Boncza, et enfin une scène du *Malade imaginaire*, avec M. Laugier et Mme Laisné-Luguet. Son succès est complet et lui vaut son engagement à la Comédie, depuis longtemps souhaité par tout le monde.

2. DISTRIBUTION. — Roger de Saint-Hérem, M. *Boucher*. — Hercule Dubouloy, M. *Georges Berr*. — Le duc d'Anjou, M. *Dehelly*. — D'Harcourt, M. *Villain*. — Comtois, M. *Roger*. — Un officier, M. *Esquier*. — Un exempt, M. *Falconnier*. — Un laquais, M. *Gardy*. — Louise, Mlle *Rendu du Minil*. — Charlotte, Mlle *Marie Leconte*.

turge, remonte à 1883 et, depuis, elle est pour ainsi dire constamment demeurée au répertoire, avec des interprétations diverses. M. Boucher, M. Debelly, Mlle Du Minil avaient déjà joué les rôles de Roger de Saint-Hérem, du duc d'Anjou et de Charlotte. Mais Mlle Leconte et M. Berr abordaient pour la première fois ceux de Louise et d'Hercule Dubouloy. Cela suffisait pour donner à la pièce une attraction nouvelle. Mlle Leconte héritait du rôle de Louise Mauclair, que tenait en dernier lieu Mlle Reichenberg. Le tempérament, la nature de ces deux actrices paraissent au premier abord très différents et les allures du personnage ne semblent pas non plus devoir s'accommoder des qualités un peu sentimentales de la nouvelle Louise. Mlle Leconte n'a, pour ainsi dire, encore joué que des rôles dans cette note. Elle s'y est toujours montrée supérieure. Mais elle a voulu prouver qu'elle n'avait pas qu'une seule corde à sa lyre et que la gaieté, tout comme la sentimentalité, convenaient à sa nature. Elle y a de la jeunesse, du charme, de l'esprit, du brio. Son succès a été très grand et elle a prouvé, en cette soirée, qu'elle pouvait aborder hardiment tous les genres, le gai comme le triste, le comique comme le sérieux. Il y a beaucoup de souplesse dans son jeune talent et surtout une grande facilité d'assimilation. D'acte en acte, elle a surpris et charmé le public par des qualités nouvelles qu'on ne lui soupçonnait pas et qu'on était tout heureux de découvrir. Quant au jeune Berr, il était d'un comique délicieux, sous les traits d'Hercule Dubouloy. Il a été l'éclat de rire de

ces quatre actes qu'il a animés de sa verve, de sa gaieté juvénile et de son entrain. Son autorité de comédien s'affirme chaque jour davantage. Il a joué tout ce rôle avec éclat, et tout en rappelant parfois ses devanciers, il reste lui-même, original et personnel dans son jeu comme dans son talent. C'est un excellent jeune premier comique de la bonne école des Regnier et des Coquelin. Après le baisser du rideau, toute la salle — et malgré la chaleur, il y avait beaucoup de monde — a rappelé tous les excellents interprètes des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

21 AOUT. — M. Coquelin cadet reprend, dans l'*Aventurière*, le rôle d'Annibal, qu'il n'a pas joué depuis... vingt-cinq ans et où il obtient un très chaud succès.

24 AOUT. — La soirée est tout entière consacrée à Molière. On donne *Tartuffe*, avec M. Silvain, précédé du *Médecin malgré lui*, où M. Jules Truffier joue pour la première fois — avec une large barbe, ainsi qu'il est indiqué, et aussi beaucoup de gaieté — le rôle de Sganarelle, l'un des meilleurs de son maître, Monrose.

12 SEPTEMBRE. — Reprise de *Louis XI*, drame en cinq actes, en vers, de Casimir Delavigne [1]. — Il est de mode, aujourd'hui, de crier bien haut que

1. DISTRIBUTION. — Coitier, M. *Prudhon*. — Louis XI, M. *Silvain*. — Nemours, M. *Albert Lambert fils*. — Marcel, M. *Georges Berr*. — Richard, M. *Roger*. — Olivier le Daim, M. *Villain*. — Un officier, M. *Falconnier*. — Tristan, M. *Hamel*. — Le Duc de Craon, M. *Charles Esquier*. — Commine, M. *Jacques Fenoux*. — François de Paule, M. *Louis Delaunay*. — Le Cardinal d'Alby, M. *Gaudy*. — Le Comte de Lude, M. *Laty*. — Crawford, M. *Chevalet*. — Le Comte de Dreux, M. *Garry*. — Marthe, Mlle *Kalb*. — Marie, Mlle *Du Minil*. — Le Dauphin, Mlle *Marie Leconte*. — Une paysanne, Mme *Jamaux*.

Casimir Delavigne a piétiné sur l'histoire en ne nous donnant qu'un Louis XI de pure fantaisie. Il serait plus juste de dire que « ce bon Casimir » a écrit, à propos de Louis XI, une pièce fantaisiste, et je ne vois pas, pour ma part, qu'il y ait lieu de s'indigner si fort contre la fiction, plus ou moins habile, du poète dramatique. Sans doute, il y a dans le drame que ressuscite le Théâtre-Français, plus d'une erreur historique. C'est ainsi que son auteur n'a pas craint de faire mourir Charles-le-Téméraire quelques heures avant Louis XI lui-même, tandis qu'en réalité celui-ci n'a passé de vie à trépas que six ans après le duc de Bourgogne. Il y a là, j'en convieus, une inexactitude flagrante. Autre crime du poète: il a fait du dauphin un fils tendre et respectueux, et l'on sait, au contraire, que le futur Charles VIII, solitairement élevé à Amboise, n'eut pas plus d'affection pour son père que n'en avait eu pour le sien le dauphin Louis, refusant opiniâtrement de se rendre auprès de Charles VII et préférant la cour du duc de Bourgogne à celle des rois de France. L'amour du dauphin pour Marie, la fille de Commines, l'ambassadeur de Nemours, déguisé en comte de Rethel, et sa tentative d'assassinat sur la personne du roi: tous ces faits tiennent évidemment du roman. D'accord. Mais, après avoir fait la part très large à l'inventeur, je persiste à croire que le caractère de Louis XI, tel que l'a tracé Casimir Delavigne, est on ne peut plus exact. Il ne s'agit plus, bien entendu, du Louis XI de 1468, coureur de grandes routes et se faisant prendre comme un étourneau

à Péronne, mais du Louis XI des dernières années, se confinant dans son château de Plessis-les-Tours, sombre manoir aux murailles hérissées de broches de fer, aux fossés semés de chausses-trappes, aux arbres garnis de pendus, ces pendus si poétiquement chantés par Banville en son *Gringoire!*... Casimir Delavigne, que l'on opposa constamment, sa vie durant, à Victor Hugo et à Alexandre Dumas, n'avait rien du chef d'école. Gustave Planche n'écrivait-il pas fort justement de lui, à propos des *Enfants d'Edouard :* « Il pourrait impunément composer et montrer sur la scène française plusieurs centaines de tragédies pareilles à celle-ci, sans hâter ni ralentir les progrès de l'art dramatique ». *Louis XI* vaut mieux, tout en se rapprochant beaucoup plus de Scribe et de Campistron que de Racine ou de Shakespeare... Il y a deux ans, au théâtre de la République, ce pauvre Taillade personnifiait avec un grand talent la figure de ce tyran en proie à la couardise et à la superstition. Et nous nous souvenons, qu'à défaut d'ampleur, il mit vraiment, dans la composition du personnage qu'il avait soigneusement étudié, beaucoup d'intelligence et de recherche. Quand il entrait, au premier acte, bondissant de colère, il se faisait justement applaudir. Peut-être était-il quelque peu exagéré — voire même un peu grimacier — dans la fameuse scène de la confession ; mais, en revanche, il rendait la mort de Louis XI d'une façon tout à fait remarquable. C'était bien là cette « anatomie ambulante » dont parlent les historiens. Il semblait, au premier abord, que ni le physique

grassouillet de Silvain, ni les belles et solides qualités du savant tragédien ne devaient convenir au rôle du rusé et sournois compère de Walter Scott et de Casimir Delavigne. Bref, nous craignions fort, avant le lever du rideau sur la célèbre tragédie, que celui qui fut, naguère, un superbe Ruy Gomez et un admirable Cinna, ne courût, de gaieté de cœur, à un échec, et ne nous donnât, en somme, qu'un médiocre Louis XI... Nous nous trompions absolument... Silvain s'est montré, du commencement à la fin de la soirée, parfait de vérité cruelle, et de vie intense. C'est peut-être là l'incarnation la plus intéressante et la plus vibrante qu'il nous ait présentée. Trois rappels enthousiastes ont été la juste récompense du consciencieux travail accompli par le bel artiste magnifiquement secondé, du reste, par M. Albert Lambert, un si chaleureux duc de Nemours. Et nous n'avons que des éloges à adresser à M. Prudhon, qui tient avec tant d'autorité le rôle du médecin Coitier, à M. Fenoux qui, tout jeune, personnifie le vieux Commines, à M. Louis Delaunay, plein d'onction sous les traits du moine François de Paule, à M. Georges Berr, exquis en son bout de rôle de paysan. Combien touchante, enfin, Mlle du Minil, qui joue Marie; combien charmante Mlle Leconte dans son joli travesti du Dauphin, et délicieuse aussi Mlle Kalb dans le court épisode de la fermière! Une pièce bien interprétée par tous, mise en scène avec infiniment d'adresse par M. Prudhon, déjà nommé, et fort capable — à son âge! — de faire courir les foules à la Comédie-Française...

14 SEPTEMBRE. — M. Maurice Vaucaire lit aujourd'hui aux artistes chargés de l'interpréter, *Amoureuse amitié*, comédie en un acte, en prose, dont les rôles sont distribués à MM. Prudhon, Boucher et Mmes Persoons.

18 SEPTEMBRE. — Salle comble à la matinée gratuite, où l'on applaudit à tout rompre le *Cid*, interprété par MM. Fenoux (Rodrigue), Paul Mounet (Don Diègue) et Mlle Moréno (Chimène), suivi des *Précieuses ridicules*, avec Coquelin cadet, Truffier, Joliet, Mmes Kalb et Lynnès. On compte 1,800 spectateurs, et la salle ne contient guère plus de 1,300 places : c'est donc qu'il y avait dix ou douze personnes dans chaque loge...

1er OCTOBRE. — On enterre le pauvre Paul Veyret, jeune pensionnaire de la Comédie. Au cimetière Montmartre, Coquelin cadet prend la parole en l'absence du doyen, et voici sa péroraison émue : « Cher petit Veyret, gentil et joyeux compagnon que nous aimions tous, la mort, injuste encore, nous prive de ton dévouement, et tu t'endors du dernier sommeil au moment où tu allais réaliser le rêve de ta vie! La Comédie-Française te dit adieu! »

12 OCTOBRE. — M. Barral, récemment engagé en vue de la création de Voltaire, dans le *Struensée* de M. Paul Meurice, joue le rôle d'Harpagon, de l'*Avare*. M. Barral eût pu débuter, il y a vingt et un ans, au Théâtre-Français, au sortir du Conservatoire, où, dans la classe de Mourose, il avait obtenu le premier prix de comédie avec la scène de l'*Avare*. Il débuta chez feu Ballande dans ce

rôle d'Harpagon, qu'il vient encore de nous jouer rue Richelieu. Puis, il abandonna bientôt le classique et se montra sur des scènes de genre ; on le vit aux Variétés et aux Bouffes, quelquefois excellent et parfois médiocre, au Nouveau-Théâtre, où il nous donna une délicieuse parodie du maître de ballet de l'endroit, et au Châtelet, où il échoua dans Don Quichotte. Le voici maintenant chez Molière, abordant l'emploi dont les chefs ne sont autres que Coquelin cadet, Leloir, Laugier... Il joue le rôle de l'Avare, qui est décidément son cheval de bataille, avec quelque grimace, une voix de fausset qui n'a point paru toujours agréable, et un comique laborieux qui, en somme, n'a pas déplu. Très applaudi après la scène de la cassette, il se fait rappeler au baisser du rideau. Honnête début.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *Struensée*, drame en vers, en cinq actes et un prologue, de M. Paul Meurice[1]. — Tout le monde

---

1. DISTRIBUTION. — Christian VII, M. *Le Bargy*. — Erik, M. *de Féraudy*. — Rantzau, M. *Leloir*. — Struensée, M. *Albert Lambert fils*. — Un jeune ouvrier, M. *Georges Berr*. — Docteur Markus, M. *Joliet*. — L'hôtelier, M. *Roger*. — Major Kraft, M. *Villain*. — Freitag, M. *Clerh*. — Un bourgeois, M. *Falconnier*. — Un vieux militaire, M. *Hamel*. — Robert, M. *Charles Esquier*. — Un étudiant, M. *Jacques Fenoux*. — Pasteur Struensée, M. *Delaunay*. — Voltaire, M. *Barral*. — Un huissier, M. *Gaudy*. — Laurwig, M. *Garry*. — Un seigneur, M. *Dresseur*. — Bastian, M. *Petit Roy*. — La Reine, Mlle *Lara*. — Christel, Mlle *Wanda de Boncza*. — Comtesse de Kœfeld, Mlle *Faylis*. — Lolette, Mlle *Régnier*.

Dans les premiers jours de décembre, M. Albert Lambert fils sera remplacé, dans le rôle de Struensée, par M. Jacques Fenoux. Le rôle d'Erik, créé par M. de Féraudy, sera repris par M. Clerh. Disons enfin, qu'en l'absence de M. Le Bargy, c'est à M. Raphaël Duflos que reviendra Christian VII.

connaît la musique composée par Meyerbeer pour cette tragédie de *Struensée*, vieillie dans sa forme, et qui, en dépit de l'assistance que lui prêta la piété fraternelle, ne put jamais se maintenir au théâtre. La musique a cela d'heureux qu'elle sait au besoin vivre de sa propre vie. Exilée de la scène, il lui reste la salle de concert. Entre elle et son poème le divorce est souvent possible. On s'est mésallié, on se sépare : tout est dit. Depuis des années, la belle ouverture et les entr'actes de Meyerbeer charment l'Europe musicale, et de la pièce de Michel Beer, pour laquelle cette ouverture et ces entr'actes furent écrits, il n'est plus jamais question. Le compositeur du *Prophète* et des *Huguenots* ne se faisait point d'illusion. Ce merveilleux sens dramatique, qui jamais ne l'abandonna, lui disait que la pièce de *Struensée*, telle que son frère l'avait conçue et exécutée dans les formes admiratives de l'ancienne tragédie classique, n'était aujourd'hui plus possible, et d'autre part, il aurait cru commettre un sacrilège en livrant l'œuvre de Michel aux remaniements vulgaires de quelque dramaturge bien acclienté. Or, voici qu'après Michel Beer, l'idée est maintenant reprise par M. Paul Meurice, l'ami, le confident et l'exécuteur testamentaire de Victor Hugo, dont, avec tant de persistance, il défend la mémoire, dont, avec une si belle ardeur, il publie les œuvres; Paul Meurice, l'auteur de *Fanfan la Tulipe* et des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, le collaborateur de Dumas — et aussi de Shakespeare — pour cet *Hamlet*, où Mounet-Sully rencontra l'un de ses maîtres rôles,

le collaborateur de Vacquerie — et aussi de Sophocle — pour cette *Antigone* où fut idéale la tant délicieuse Julia Bartet. Et, bientôt âgé de soixante-dix-huit ans, le vétéran aux cheveux blancs, mais à l'œil clair, qui a gardé toute la verdeur, toute l'illusion de ses jeunes années, nous a donné le romantique *Struensée*. Cinq actes en beaux vers, précédés d'un curieux prologue, dont l'action se passe en la salle d'auberge d'une bourgade, située sur la frontière du Holstein, où le père de Christel, la cousine et la fiancée de Struensée, sont venus reconduire le jeune homme que réclame, à la cour de Danemark, le comte de Rantzau. Struensée veut servir l'humanité et se dit fièrement hanté d'un grand rêve, noblement animé du souffle nouveau, le souffle d'amour, d'espérance et de liberté qui vient de la France : « Ah ! mon père, dit-il, ils sont là tout un groupe éclatant, les philosophes, écrivant, combattant, et sur leur siècle, à qui se révèle l'avenir, semant les vérités de la bonne nouvelle. L'Europe les admire : ils sont comme des rois : Voltaire... » Et ce Voltaire, exalté par Struensée, apparaît justement dans la modeste auberge où il passe, en s'enfuyant de chez son ami Frédéric le Grand, dont il emporte, pour rire un brin, l'œuvre poétique. A Voltaire, de qui, d'ailleurs, il n'apprendra le nom qu'après son départ, Struensée confie sa véritable ambition : l'air et le pain pour tous ; pas d'hommes à genoux ; plus de jougs ni de guerres ; nos semblables tous frères, tous égaux dans le droit et tous libres... Struensée vise très haut, comme vous voyez... C'est au château royal

de Christiansborg, à Copenhague, que nous le retrouvons au premier acte. Le roi souffre le martyre, emplissant le palais de ses cris ; les docteurs patentés se déclarent ignorants à le guérir, impuissants à le calmer. Struensée prétend qu'il est possible d'adoucir cette horrible souffrance, aisé d'y ménager quelques moments de répit et de sommeil, où s'assoupira la douleur. Struensée a déjà remis sur pied l'enfant royal, faible et débile ; la reine l'a pris en gré, l'a mis à la tête de sa maison. Il monte, monte toujours et touche au faîte. Quand le roi est alité, n'est-ce pas la reine qui signe et qui règne? Rantzau, naguère son protecteur et maintenant son rival, saisit l'occasion de mettre au pied du mur l'éternel sauveur, le bon génie, qui voudrait soulager les maux du peuple et se prétend capable de soulager le mal du roi. En dépit de l'étiquette et du protocole, il fait en sorte que la reine essaie de ses soins pour calmer les terribles douleurs de son indigne époux. Appelé au chevet du malade en peine, Struensée réussit dans sa tâche. A l'acte suivant, Struensée, devenu premier ministre, aux lieu et place du comte de Rantzau, tutoie tendrement la jeune reine qu'il aime et dont il est aimé. — Mais, direz-vous, c'est Ruy Blas, le laquais épris de Maria de Neubourg, « ver de terre amoureux d'une étoile ! » — Non, Struensée est d'envergure plus noble. L'amour qu'il ressent pour la reine se hausse d'un amour plus grand encore : l'amour du peuple, l'amour des déshérités, des faibles et des impuissants. Bref, la question sociale agitée par un ministre à la fortune

imprévue, rival d'un roi, favori d'une reine. La truculence romantique, relevée d'un piment inattendu, cueilli dans le jardin des idées contemporaines : le sujet était original, et pour le traiter, l'auteur semblait avoir retrouvé ses vingt ans. Conscient de sa valeur et pénétré du rôle qu'il était destiné à jouer pour la prospérité même de son pays, Struensée a fait appel à toute la souplesse de son génie pour atteindre le pouvoir, désireux de réaliser les idées générales et les projets grandioses qui germaient dans son cerveau. Mais, ces belles promesses, les a-t-il tenues ? Ces projets généreux, les a-t-il réalisés ? Les conspirations éclatent et la Sainte-Vœhme est contre lui, dirigée par ce Rantzau qu'il a renversé. Et comme on le soupçonne hautement de n'avoir agi que par amour pour la reine, il se rendra masqué à la bruyante assemblée de cette Sainte-Vœhme, se réunissant à minuit, dans les ruines lugubres du château de Dagmor ; il répondra lui-même à l'infâme accusation en demandant la mort de Struensée qui autrement qu'à genoux osa regarder l'étoile de Danemark, adorable pour tous, et pour tous inaccessible. — « Qui de nous exécutera la sentence ? » lui demande-t-on. — « Moi ! » répond-il en se démasquant. Le quatrième acte nous montre, tout grelottant de fièvre en sa robe de chambre qui recouvre un rouge costume militaire, avec plaque et cordon, le spectre couronné que fut le roi Christian VII. Le réactionnaire Rantzau a repris le pouvoir, et la cour suprême a condamné à mort le ministre renversé, coupable d'avoir violé le

Statut et manifestement attenté aux droits primordiaux des seigneurs. Le roi désirait la sentence, il l'approuve et n'a plus qu'à signer l'arrêt, mais il a voulu revoir une fois encore Struensée en vie et lui dire son fait... Ne voilà-t-il pas, hélas! des sentiments bien humains?... D'ailleurs le roi a trop présumé de ses faibles forces, et telle est la violence de sa crise de colère en présence de Struensée, qu'au moment de signer l'arrêt qui le condamne, il tombe inanimé... Il n'y a que Struensée qui, au moyen d'une précieuse liqueur dont lui seul a la recette, puisse faire revenir à lui le moribond. On hésite à le croire : n'est-ce pas son intérêt que le roi meure?... On consent pourtant à le laisser faire. « Il est sauvé, dit Struensée. Je suis perdu. Merci! » Struensée a voulu mourir; il mourra, fusillé comme un soldat ayant bien combattu — mais non sans avoir une dernière fois serré dans ses bras la douce reine ignorant la fatale sentence, non sans avoir revu *in extremis* l'infortunée Christel, venue pour lui apprendre qu'il n'a plus de père, et qui, mais trop tard! — obtient de son auguste rivale l'arrêt de grâce. « Cet homme était un juste, dit en se découvrant très respectueusement le comte de Rantzau. Et je suis le vaincu! » Car, si, comme don Salluste — on parlait beaucoup de *Ruy Blas* dans les couloirs du Théâtre-Français — Rantzau est arrivé à haïr son ancien secrétaire, il estime, il admire même celui dont il est l'adversaire. Il le sent honnête et fort, redoutable par la hauteur de son idéal. Et quand, voulant le sauver de la mort par calcul, pour le

diminuer, pour lui arracher cette auréole du martyr que son supplice va lui mettre au front, Rantzau se butte à un refus, il s'avoue battu... — En somme, la soirée a été bonne à tous les points de vue. Très sympathique au noble et vaillant lutteur qu'est Paul Meurice, le public a fait le plus chaud accueil à la touchante aventure d'amour, au drame romantique, où l'histoire n'est qu'un prétexte, mais dont la passion est le ressort voulu et l'émotion réelle. C'est aux applaudissements de la salle entière qu'après le quatrième acte on a rappelé l'admirable trio d'artistes : MM. Albert Lambert fils, Le Bargy et Leloir. M. Lambert personnifie avec infiniment de justesse et de chaleur la chevaleresque figure du ministre danois, amoureux de la reine et de l'humanité. M. Le Bargy a composé avec un rare talent l'étrange et rageuse figure du roi fantôme : il lui a suffi des deux scènes qui composent tout son rôle pour obtenir le plus vif succès. M. Leloir — à qui revient, en outre, le mérite d'avoir monté la pièce — donne au sec et dur comte de Rantzau, réfractaire au progrès, la physionomie qui convient. Mlle Lara est toute jeunesse et toute poésie sous les traits de la Reine, qu'a dû créer Mlle Bartet, et Mlle Wanda de Boncza a bien de la grâce sous ceux de Christel. Puis, il faut féliciter M. de Féraudy pour la façon dont il a dit le « couplet » du vieux paysan, qui est l'émouvant épisode du premier acte, et remercier MM. Barral — engagé tout exprès en vue du rôle de Voltaire, où il est fort bien — Louis Delaunay, Georges Berr, Jacques Fenoux, pour l'éclat que, dans des

rôles d'importance moindre, ils ajoutent à la représentation de *Struensée*.

17 NOVEMBRE. — Mmes Bartet et Barretta, MM. Worms et Georges Berr jouent, à l'Elysée, le *Caprice*, d'Alfred de Musset, qu'ils avaient eu déjà l'honneur d'interpréter devant le Tsar au gala du 7 octobre 1896.

29 NOVEMBRE. — M. Jean Aicard lit à ses futurs interprètes son adaptation en vers de l'*Othello*, de Shakespeare. C'est M. Mounet-Sully qui jouera le rôle d'Othello et M. Paul Mounet celui d'Yago. Desdémone, ce sera Mlle Lara, Cassio, M. Baillet, Brabantio, M. Pierre Laugier, Rodrigue, M. Fenoux, Emilia, Mlle Wanda de Boncza...

1er DÉCEMBRE. — En matinée on reprend les *Ménechmes*, qui n'avaient pas été représentés depuis cinquante-sept ans... La joyeuse comédie de Regnard est interprétée avec infiniment de verve par MM. Truffier (Valentin), Georges Berr (Ménechme), Dehelly (le chevalier), Mme Amel (Araminte). Mmes Kolb et Bertiny, MM. Laugier, Joliet et Hamel partagent le succès de leurs camarades [1].

2 DÉCEMBRE. — Reprise de l'*Ami des femmes* pour la rentrée de Mlle Marsy, (depuis longtemps éloignée de la scène), dans le rôle de Mlle Hackendorf, où elle avait, lors du passage de cet ouvrage

1. On a placé sur la façade du théâtre une plaque de marbre blanc rappelant que ce fut en 1799 que les deux théâtres réunis jouèrent là pour la première fois. Cette représentation eut lieu le 30 mai, et M. Jules Claretie veut célébrer ce centenaire par une représentation spéciale. Outre une pièce d'à-propos, on donnerait le spectacle même par lequel fut inauguré le théâtre : *le Cid* et *l'Ecole des Maris*.

à la rue Richelieu, déployé ses belles qualités de séduction. Le public a pu constater que la brillante comédienne avait reconquis tous ses charmes avec toute sa santé. Il l'a chaleureusement applaudie, et avec elle les merveilleux interprètes de cette belle œuvre d'Alexandre Dumas fils : Mlles Bartet, Pierson et Muller ; MM. Worms, Le Bargy, Truffier, Leloir, Berr et Raphaël Duflos. L'*Ami des femmes* avait encore une fois attiré beaucoup de monde et réalisé une superbe recette.

9 DÉCEMBRE. — *Tartuffe*, pour les débuts de Mlle Kolb. Elle eût pu entrer au Théâtre-Français il y a vingt ans, c'est-à-dire au sortir du Conservatoire, elle y débutait ce soir — et, comme on s'aperçut un jour que Pauline Granger, qu'on n'utilisait que rarement, était toute pleine de talent, on a fini par découvrir qu'il existait de par le monde une soubrette et une duègne remarquable, dont la place était à la Comédie-Française. Pour cette fois, Mlle Kolb, exceptionnellement entourée de tous les chefs d'emploi, abordait le rôle de Dorine, où elle montrait une voix superbe, une verve franche et une diction admirablement juste. Aussi, en dépit d'une émotion qui l'obligeait à parler trop vite et à avaler quelques-uns de ses mots, triomphait-elle sans conteste, très chaleureusement applaudie par une salle infiniment brillante. La soirée s'ouvrait par *Le Pardon*, de M. Jules Lemaître, que jouaient à merveille Mlle Bartet, Mme Barretta et M. Worms, et que l'on revoyait avec le plus vif plaisir.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Berceau*, pièce en trois actes, en prose, de

M. Brieux [1]. — Le divorce, rendu si facile aujourd'hui, convient aux unions stériles. Mais que de complications n'amène-t-il pas avec lui quand il y a des enfants ! Nous le savions du reste, avant de l'entendre dire par le docteur de M. Brieux. Il n'en est pas moins vrai que la situation posée au début de sa nouvelle pièce par l'auteur de l'*Évasion* ne manque pas d'une certaine hardiesse en son incontestable logique. Laurence — c'est la divine Bartet — s'est vengée des infidélités de son jeune mari, M. Raymond Chantrel, en divorçant et en épousant, sur le pressant conseil de ses parents, un homme plus âgé et plus calme qui l'aimait depuis longtemps. M. de Girieu — c'est le nom de son nouvel époux — s'est engagé à chérir comme sien l'enfant né du premier lit. La vérité, c'est que, jaloux du passé, il déteste le petit être qui est le vivant portrait de son père. Or, chez ses grands parents, où il se trouvait momentanément, le bébé tombe malade — si gravement malade qu'il est intransportable et en danger de mort.

---

1. DISTRIBUTION. — Georges de Girieu, M. *Worms*. — M. Marsanne, M. *Prudhon*. — Raymond Chantrel, M. *Albert Lambert fils*. — Le docteur Monniac, M. *Leitner*. — Laurence, Mlle *Bartet*. — Mme Marsanne, Mme *Perrons*. — Louise, Mlle *Lynnès*. — Une religieuse, Mlle *Marie Leconte*.

Le 15 décembre, M. Beurdeley, maire du huitième arrondissement, avait procédé au mariage civil de M. Le Bargy, avec Mlle Pauline Reads. Les témoins du marié étaient MM. Paul Hervieu et Edmond Rostand ; ceux de la mariée étaient MM. Binger, directeur au ministère des colonies, et Luc. Le mariage religieux avait lieu le surlendemain à Saint-Philippe du Roule. M. Le Bargy était en redingote et en cravate mauve, la mariée portait la toilette blanche traditionnelle. Quelques intimes seulement assistaient à la cérémonie, après laquelle les nouveaux époux partaient pour l'Italie.

Alors, M. Raymond Chantrel demande à voir son fils, et, malgré les indignées protestations de M. de Girieu, déclare qu'il restera auprès de lui jusqu'à ce que la maladie ait une solution. Voilà donc, forcément en présence, au chevet du petit moribond, la mère remariée à un autre, et son premier époux, Raymond !... N'est-ce pas que la situation ne laisse pas d'être curieuse et même émouvante. Après trois nuits passées dans les plus angoissantes inquiétudes, l'enfant est sauvé. Dans leur joie de l'avoir victorieusement arraché à la mort, le père et la mère tombent dans les bras l'un de l'autre : c'était inévitable. Inévitable aussi le retour sur le passé. — « Pourquoi ne pas m'avoir pardonné ?... Ne vous ai-je pas toujours aimée ?... Pourquoi m'avoir renvoyé, sans les ouvrir, toutes mes lettres ?... Pourquoi, hélas ! les avoués s'en sont-ils mêlés ? » — Ainsi parle Raymond, qui n'a pas de peine à convaincre Laurence qu'elle aussi, malgré ses torts envers elle, elle l'aime toujours... — « Oui, c'est vrai, répond-elle, et nous n'en sommes que plus malheureux l'un et l'autre... » Toujours jaloux — il faut avouer que sa jalousie repose, cette fois, sur de sérieux motifs — M. de Girieu a déclaré qu'une fois rétabli, l'enfant, que décidément il hait bien, ne rentrerait pas chez lui. Et comme la mère ne se séparera jamais de son fils, elle ne reverra pas plus son second mari qu'elle ne reverra le premier. Raymond quittera la France, et ces deux êtres qui s'adorent — ah ! comme ils se le disent en un beau mouvement de passion ! — se sacrifieront — ne pourraient-ils

donc se remarier ensemble ! — ne voulant pas édifier leur bonheur sur les souffrances imméritées d'un autre. Cet autre est l'honnête M. de Girieu. C'est en vain que M. de Girieu a consenti à reprendre l'enfant, c'est en vain qu'il a tiré du Code ses meilleurs arguments, Laurence ne l'aime pas et elle le lui dit en face : il n'y a plus entre eux de réconciliation possible. Le public se demandera si, dans ces conditions — est-ce donc la loi : *dura lex, sed lex*, qui s'y oppose ? — le père et la mère ne pourraient pas reprendre ensemble la vie commune. La nature ne les a-t-elle pas déjà réunis dans une même étreinte ? L'enfant est un lien qu'on ne brise pas. Il y a, dans cette nouvelle œuvre de M. Brieux, les sérieuses qualités d'un homme de théâtre, posant dramatiquement la situation et l'attaquant avec une belle franchise. Pourquoi faut-il, hélas ! que les défauts l'emportent si fréquemment sur les qualités, et que les deux derniers actes d'une pièce, intéressante au début, soient bourrés de maladresses ou de naïvetés, si évidentes qu'elles paraissent « voulues ». Pourquoi faut-il enfin qu'elle pèche trop souvent par « l'écriture », par l'abus des clichés connus et des phrases toutes faites ? J'estime, en somme, qu'il faut singulièrement rabattre du chef-d'œuvre — on avait prononcé le mot ! — auquel croyait M. Worms, et je crains bien qu'en dépit de la belle interprétation des trois principaux rôles, si heureusement composés par l'adorable Mlle Bartet, par le très chaleureux Albert Lambert fils et par M. Worms lui-même, le *Berceau* ne soit pas aisé-

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Vincenette, drame en vers	1	»	4
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	15
Le Village, comédie	1	»	4
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	10
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	10
Les Effrontés, comédie	5	»	6
La Vassale, comédie	4	»	4
La Plus belle fille du monde, conte dialogué	1	»	3
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	20
Gringoire, comédie	1	»	10
Hernani, drame en vers	5	»	17
Le Marquis de Villemer, comédie	4	»	1
La Grève des Forgerons, drame en vers		»	9
La Vie de Bohème, comédie	5	»	12
L'Ami des Femmes, comédie	5	»	4
L'Été de la Saint-Martin, comédie	1	»	1
**Le Barbier de Pézenas*, comédie	1	15 janv.	4
Bataille de dames, comédie	3	»	2
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	11
L'Ami Fritz, comédie	3	»	1
Le Passant, pièce en vers	1	»	3
**Catherine*, comédie	4	24 janv.	57
Mieux vaut douceur, proverbe	1	»	2
La Mégère apprivoisée, comédie	3	»	4
La Cigale chez les fourmis, comédie	1	»	14
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	5
Œdipe-Roi, tragédie	5	»	11
Grisélidis, comédie en vers	3	»	9
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	5
Le Bougeoir, comédie	1	»	2
L'Amiral, comédie en vers	2	»	2
La Chance de Françoise, comédie	1	»	5
L'Évasion, pièce	3	»	3
L'Étrangère, pièce	5	»	9
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	3
Le Klephte, comédie	1	»	4
Faute de s'entendre, comédie	1	»	4
Denise, pièce	4	»	11
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	6
La Joie fait peur, comédie	1	»	10
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers	1	»	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représs. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE *(suite)*			
**Le Martyre*, drame en vers	5	18 avril	18
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	3
Adrienne Lecouvreur, drame	5	3 mai	28
Le Député de Bombignac, comédie	3	»	9
Célimare le bien aimé, comédie	3	25 mai	16
Le Dernier Madrigal, à propos		»	5
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	2
**Celle qu'on n'épouse pas*, comédie	1	29 juin	8
**Le Tricorne enchanté*, comédie en vers.	1	29 juin	8
Le Rez-de-Chaussée, comédie	1	»	5
Les Ouvriers, pièce en vers	1	»	4
Les Demoiselles de Saint-Cyr, comédie.	4	30 août	7
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	6
L'Anglais ou le Fou raisonnable, comédie.	1	»	2
Louis XI, drame en vers	5	12 sept.	17
Les Ranzau, comédie	4	»	1
Les Tenailles, comédie	3	»	2
Le Pardon, comédie	3	3 nov.	5
**Struensée*, drame en vers	5 a. 1 prolog.	5 nov.	29
**Le Berceau*, pièce	3	19 déc.	6
**La Confidence*, à propos en vers		21 déc.	2
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Athalie, tragédie	5	»	3
L'Avare, comédie	5	»	31
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	7
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	13
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5	»	3
L'École des Femmes, comédie en vers	5	»	2
Le Mariage forcé, comédie	1	»	20
Le Bourgeois gentilhomme, comédie	5	29 févr.	5
Tartuffe, comédie	5	»	8
Horace, tragédie	5	»	5
Le Jeu de l'Amour et du Hasard, comédie.	3	»	5
Le Légataire universel, comédie en vers.	5	»	2
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	9
Bajazet, tragédie	5	28 avril	2
Cinna, tragédie	5	»	5
Psyché, pièce	3	»	2
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	1

	NOMBRE d'actes	DATE de la première ou de la reprise	NOMBRE de repréſent. pendant l'année
RÉPERTOIRE CLASSIQUE *(suite)*			
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	0
Britannicus, tragédie	5	»	2
Le Misanthrope, comédie en vers	5	»	1
Le Cid, tragédie	5	»	3
Les Folies amoureuses, comédie	3	»	5
Les Ménechmes, comédie	3	»	3
Phèdre, tragédie	5	»	2
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	2

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE

En 1898, l'Opéra-Comique aura eu trois domiciles : la salle de la place du Châtelet, qu'il quittait définitivement le 30 juin ; celle du Théâtre de la République, où, provisoirement, il s'installait pendant un mois en attendant l'ouverture tant retardée du monument construit par M. Bernier ; la nouvelle salle Favart, enfin inaugurée le 7 décembre. Trois ouvrages, dont l'un, absolument inédit, l'*Ile du Rêve*, de M. Raynaldo Halan, et les deux autres : *Fervaal*, de M. Vincent d'Indy, venant de Bruxelles, et la *Vie de Bohème*, de M. Puccini, importée d'Italie, forment le bilan du théâtre en cette année, tourmentée et réduite par cas de force majeure.

C'est le 14 janvier[1] que le ministre de l'Instruc-

1. La succession de Léon Carvalho avait été chaudement disputée, et M. Rambaud avait vu défiler dans son cabinet de nombreux candidats : M. Victor Capoul, le célèbre ténor, devenu directeur du Conservatoire de New-York, débarquant tout exprès d'Amérique pour se présenter au ministère ; M. Charles Masset, ancien directeur du Gymnase ; M. Victor Maurel, le réputé baryton qui fut directeur du Théâtre Italien en cette même salle de la place du Châtelet ; M. Edouard Colonne, l'éminent fondateur des Concerts qui portent son nom ; M. Lagoanère, anciennement directeur des Bouffes-Parisiens, actuellement chef d'orchestre de l'Olympia ; M. d'Albert, directeur du théâtre des Variétés de Toulouse ; M. Jose Bussac, directeur du théâtre du Casino de Vichy, etc.

tion publique et des Beaux-Arts signait l'arrêté qui nommait M. Albert Carré directeur du théâtre national de l'Opéra-Comique[1]. Le compositeur,

---

1. Notre confrère, Edouard Noël, publiait, dans le *Gaulois* du même jour, la notice suivante :

« Albert Carré est né à Strasbourg le 22 juin 1852. Il est donc âgé de quarante-cinq ans. On lui en retrancherait facilement dix, car la physionomie est juvénile et vivante. Il était le neveu de Michel Carré, le librettiste de *Mireille*, *Faust*, *Roméo et Juliette*, etc. Il est né, il a grandi et a vécu dans un milieu artistique. Cependant, après avoir fait d'excellentes études au lycée de sa ville natale, où il avait déjà donné des preuves de son goût du théâtre en se faisant le metteur en scène des représentations classiques que les élèves organisaient entre eux chaque année, ses parents le destinaient au commerce. Et, il fit, en effet, ses premières armes dans le commerce, à Nancy, où sa famille était venue s'installer après la guerre, emportant avec elle les regrets de la patrie perdue et l'espoir de la reconquérir. Ces sentiments de la terre d'Alsace, Carré les a toujours conservés vibrants dans son cœur de français patriote et de soldat. Il est capitaine d'infanterie territoriale. Mais, le commerce ne répondait pas à ses aspirations. Il rêvait le théâtre, l'incarnation des personnages auxquels son oncle Michel avait rendu une âme. Il voulait être acteur, vivre de la vie artistique. C'est pourquoi il entra au Conservatoire dans les classes de comédie, d'où il sortit lauréat en 1874 pour entrer au Vaudeville. Il ne demandait qu'à jouer et ses directeurs à la Chaussée d'Antin lui en fournirent l'occasion. Nous nous le rappelons dans les *Rois en exil*, dans la *Plumbogate* et dans tant d'autres rôles. Mais là n'était pas encore sa véritable vocation. Il voulait régner au théâtre. L'ambition lui en était permise. Un beau jour, il apprend que la direction du théâtre de Nancy est vacante. C'était presque sa ville natale. Il se rapprochait de l'Alsace. Il en sollicite le privilège de la municipalité nancéenne et il l'obtient. Il dirige cette scène de province avec habileté. Nous l'y avons vu à l'œuvre, créant, à côté du théâtre, des concerts classiques dont on parle. Il est heureux, il est directeur ! Mais, il ne perd pas de vue Paris. C'est Paris qu'il veut. Raymond Deslandes dirigeait à cette époque le Vaudeville avec M. Ernest Bertrand pour associé. Ce dernier parle de se retirer. Carré ne fait qu'un bond de Nancy à Paris. Les actionnaires l'adoptent à la place de l'associé de Deslandes et le voilà presque au comble de ses vœux. Depuis 1885, il a dirigé, et habilement on peut le dire, avec Raymond Deslandes d'abord, seul ensuite ; puis, avec Porel, le Vaudeville, puis le Gymnase, et nous n'avons pas à faire l'éloge de cette direction. Depuis lors, son nom est intimement lié au mouvement artistique de la capitale. Il rêva plus haut, et, se fiant à son étoile, il attend patiemment. Tout en attendant, il écrit des comédies, des opéras-comiques, des opérettes, pour affirmer ses tendances littéraires et aussi lyriques. Il fait représenter la *Bazoche* à l'Opéra-Comique, et, un peu partout : les *Bel-*

André Messager, devenait directeur de la musique, prenant au besoin le bâton de chef d'orchestre; et M. Albert Vizentini quittait la direction du Grand-Théâtre de Lyon pour remplir à l'Opéra-Comique les fonctions de directeur de la scène... A peine a-t-il pris possession du fauteuil, provisoirement occupé par M. Des Chapelles, chef du bureau des théâtres, que se succèdent les débuts dont, suivant notre habitude, nous allons rendre compte au jour le jour...[1]

17 JANVIER. — Reprise d'*Orphée*, de Gluck, avec Mlle Brema. La débutante est d'une belle stature et porte la tunique du poète avec un geste large et harmonieux. La voix, sans être de grand volume, sonne dans le grave et l'aigu avec homogénéité; mais, qualité rare, elle se développe dans

---

guets du Roi, le *Panache blanc*, les *Premières armes de Louis XV*, le *Docteur Jojo*, la *Souricière*, le *Véglione*, etc. Il écrit des *Contes patriotiques* qu'il publie dans l'*Alsacien-Lorrain* sous le pseudonyme de Michel-Albert. L'impresario est doublé d'un homme de lettres; le comédien d'un auteur dramatique. Il suit avec intérêt l'évolution musicale. Très épris de la musique française, il jette un coup d'œil sur Bayreuth. En tout, il professe un éclectisme éclairé et militant. Personne n'est surpris lorsque, il y a un an, le ministre des Beaux-Arts lui confie la mission d'aller étudier le mouvement lyrique à l'étranger. Il part et revient avec un rapport qui le classe immédiatement au premier rang des candidats à la direction d'une grande scène lyrique. M. Carvalho n'a pas plutôt disparu que tout le monde songe à lui. L'opinion publique le désigne. Le ministre voit les candidats surgir de tous côtés. Il les écoute et pense toujours à Albert Carré. Et la confiance est si grande en lui que les capitaux arrivent sans qu'il y songe. Il a réuni 1,250,000 fr. de commandite, divisée en parts de 12,500 fr. Il en eût réuni trois fois autant s'il avait voulu... »

1. La continuation des débuts de Mlle Jane Mercy dans *Lakmé* et une reprise du *Pré aux Clercs*, d'Hérold, ainsi distribué : M. *Lepreste* (Mercy). — M. *Carbonne* (Cantarelli). — M. *Marc Nohel* (Comminges). — M. *Bernaërt* (Girot). — Mlle *Laisné* (Isabelle). — Mlle *Chevalier* (Marguerite). — Mme *Molé* (Nicette); — tels avaient été les seuls événements de l'administration intérimaire de M. Des Chapelles.

un style pur, avec du goût musical et une parfaite justesse d'expression. Il y a longtemps que nous n'avons entendu une artiste d'un style classique aussi pur et d'une maîtrise vocale aussi assurée. Il y aurait à reprendre dans sa diction une certaine insistance sur les consonnes, une vibration des *r* qui tiennent à l'origine étrangère de Mlle Brema. Mais nous avons eu grand plaisir à la voir, à l'ouïr, notamment au dernier acte qu'elle a chanté d'un sentiment délicat, sincère et distingué, en musicienne intelligente, en vraie artiste.

3 FÉVRIER. — Mme Dumont débute, en matinée, dans le rôle de Pygmalion, de *Galathée*, dont elle porte très crânement le travesti, et où elle fait applaudir une jolie voix de mezzo-soprano grave.

7 FÉVRIER. — Mlle Zélie de Lussan chante le rôle de Carmen, dans lequel elle s'est fait applaudir à l'étranger, notamment en Angleterre et en Amérique.

8 FÉVRIER. — Mlle Cécile Merguillier, que n'ont pas oubliée les anciens habitués de l'Opéra-Comique, fait applaudir dans *Manon* ses solides qualités de comédienne et de chanteuse.

12 FÉVRIER. — Reprise d'*Haydée*, d'Auber [1].

14 FÉVRIER. — Reprise de *Paul et Virginie*, pour la continuation des débuts de Mme Dumont dans le rôle de Méala. M. Clément est le Paul et Mlle Laisné la Virginie du jour.

16 FÉVRIER. — M. Fugère fait sa rentrée dans

1. DISTRIBUTION. — Lorédan, M. *Engel*. — Malipiéri, M. *Isnardon*. — Andréa, M. *Clément*. — Dominico, M. *Gourdon*. — Haydée, Mlle *Marguerite*. — Daniela, Mlle *Laisné*.

Bartholo du *Barbier de Séville*, qui lui vaut une enthousiaste ovation. Grand succès aussi pour Mlle Merguillier, qui chante Rosine, le meilleur rôle de son répertoire et détaille de façon ravissante, à l'acte de la leçon de chant, la valse du *Pardon de Ploërmel* et les variations sur l'air : « Ah ! vous dirais-je, maman » du *Toréador*.

18 février. — Mlle de Lussan chante *Mignon*... qu'elle chantait pour la première fois à l'âge de neuf ans, à New-York, dans une représentation de charité : grand, paraît-il, y fut son succès, mais grande aussi la fatigue, car, au dernier acte, l'enfant s'endormait dans les bras de Lothario, et il fallait, pour la réveiller, les applaudissements de l'auditoire.

21 février. — On reprend le *Sourd ou l'Auberge pleine*, d'Adolphe Adam, qui n'a pas été donné depuis longtemps et qui, admirablement interprété, divertissait la salle. Il était impossible de mettre plus d'esprit, plus de gaieté, de mieux patoiser et aussi de mieux chanter que Mlle Chevalier, qui tenait le rôle de Pétronille en fine comédienne et en excellente cantatrice. M. Maurice Jacquet, qui lui donnait la réplique dans le rôle du chevalier d'Orbe, avait très adroitement composé le personnage. Mme Delorn et Mlle Vilma étaient charmantes toutes les deux. Mlle Perret était une imposante Mme Legras. Quant à MM. Barnolt et Gourdon, ils rivalisaient de bouffonnerie et d'entrain. Et ce qui ajoutait au charme de ce spectacle, c'est que les artistes en scène paraissaient s'amuser eux-mêmes de la pièce qu'ils

jouaient et communiquaient aux spectateurs leur franche gaieté.

24 FÉVRIER. — *Philémon et Baucis*, de Gounod, reprenait sa place au répertoire, fort bien interprété par Mlle Cécile Merguillier, MM. Clément, Belhomme et Mondaud — ce dernier très applaudi dans le rôle de Jupiter, qu'il chantait pour la première fois.

25 FÉVRIER. — M. Engel obtient un vif succès dans *Carmen*, où il joue et chante en véritable artiste le rôle de don José.

27 FÉVRIER. — M. Emile Bertin, (engagé comme premier régisseur) tient le rôle de Cantarelli, du *Pré aux Clercs*. Celui d'Isabelle est joliment chanté par Mlle Duran, nièce du peintre Carolus Duran.

1er MARS. — Mlle Merguillier chante Philine, à côté de Mlle Charlotte Wyns, qui reprend possession du rôle de Mignon [1].

2 MARS. — Mlle de Lussan chante pour la première fois à Paris le rôle de Zerline de *Don Juan*, où fréquemment elle s'est fait applaudir au Métropolitain de New-York et à Covent-Garden, de Londres, à côté de Maurel, de Lassalle et de Renaud [2].

---

1. Mlle Wyns, ne s'étant pas entendue sur le chiffre des appointements avec son nouveau directeur, signait avec le théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, pour la prochaine saison.

2. On annonce la démission de M. Danbé, premier chef d'orchestre du théâtre, auquel M. Albert Carré a écrit la lettre suivante :

Mon cher monsieur Danbé,

Par une lettre en date du 25 février, vous me priez d'accepter votre démission de premier chef d'orchestre du théâtre de l'Opéra-Comique.

4 MARS. — Mlle Emma Calvé, souffrante, avait dû cesser son service pendant plus de quinze jours, et les représentations de *Sapho* s'étaient ainsi trouvées interrompues en plein succès. Elles étaient reprises ce soir devant une salle comble à la 21me, où la sympathique artiste retrouvait tout son succès du premier soir.

22 MARS. — Mlle Davray chante pour la première fois le rôle de Lakmé dans l'ouvrage de Léo Delibes.

23 MARS. — Première représentation de l'*Ile du Rêve*, idylle polynésienne en trois actes, d'après le livre de Loti « Le Mariage de Loti » paroles de MM. André Alexandre et G. Hartmann, musique de M. Reynaldo Hahn [1] — précédé de la reprise du *Roi l'a dit*, opéra-comique en deux actes de Gondinet, musique de Léo Delibes [2]. — Vous avez

---

Il ne m'appartient pas de rappeler les grands services que vous avez rendus à ce théâtre, les succès auxquels votre nom restera attaché ; je ne puis que vous remercier du concours si dévoué que j'ai rencontré auprès de vous depuis le jour de mon arrivée et vous affirmer qu'il m'est pénible de me séparer d'un artiste dont il m'était donné, chaque jour, d'apprécier le talent et le caractère.

Je déplore donc que vous n'ayez pu accepter les modifications qu'il m'a été utile d'apporter dans le fonctionnement des pouvoirs, pour le bien du service et la sauvegarde de mes responsabilités, et je vous prie de recevoir ici l'assurance de ma haute estime et de ma sympathie.

Albert CARRÉ.

1. DISTRIBUTION. — Loti, M. *Clément*. — Taïrapa, M. *Mondaud*. — Tsan Lee, M. *Bertin*. — 1er officier, M. *Dufour*. — 2e officier, M. *Thomas*. — 3e officier, M. *Bloi*. — Mahénu, Mlle *Guiraudon*. — Orena, Mme *Bernaert*. — Turia, Mlle *Marié de l'Isle*. — Faïmana, Mme *Oswald*.

2. DISTRIBUTION. — Le marquis, M. *Fugère*. — Benoît, M. *Carbonne*. — Milon, M. *Isnardon*. — Gantru, M. *Gourdon*. — Merlinac, M. *Jacquet*. — Pacoline, M. *Thomas*. — Javotte, Mlle *Tiphaine*. — La marquise, Mlle *Pierron*. — Philomène, Mlle *Lainé*. — Flarembel, Mlle *Arnold*. — La Bluette, Mme *Delorn*. — Angélique, Mlle *Marié de l'Isle*. — Chimène, Mme *Oswald*. — Agathe, Mlle *Vilma*.

lu le *Mariage de Loti*, et vous vous souvenez de l'histoire de Rarahu (dont les librettistes ont fait plus euphoniqement Mahénu). N'est-ce pas le plus ensorcelant des livres? L'isolement dans le grand Pacifique, le bruit perpétuel de la mer sur les coraux blancs, le vent nocturne qui vient, du large, froisser les branches roides des bois de fer et porter sous les voûtes noires le rire affreux des *toupapahous*, le grouillement des crabes bleus, — la splendeur de l'île d'amour, de paresse et d'oubli, adorable et presque sinistre, où l'on n'entend jamais un chant d'oiseau, où, dans les bois mystérieux, les Maoris déchus et tristes restent contemplatifs ou chantonnent sur le seuil de leurs cases, — l'étrange veuve de Rouéri, la cour de Pomaré, et ces danses dans la nuit bleue, si lascives qu'elles en sont farouches, tout cela fait une œuvre étrange, imparfaite sans doute à n'envisager que l'art pur, mais d'un charme étreignant de femme, d'une émotion qu'on ne peut éluder. Que n'avons-nous retrouvé cette impression dans l'*Ile du Rêve!* L'ouvrage dont la représentation inaugure le règne de M. Albert Carré comprend trois tableaux : le premier, au pied de la cascade de Fataoua ; le second devant la case de Mahénu; le troisième, chez la princesse Oréna. Le premier décor représente une sorte d'abîme plein de fleurs roses ; un bassin d'eau vive dominé par les grands mornes dentelés de Fataoua. Le second devant la case de Mahénu, est d'une ravissante originalité : à droite du spectateur, une salle basse, avec une table autour de laquelle sont assis, au lever du rideau,

quelques vieillards tahitiens, qui écoutent la lecture de la Bible. Le troisième est une riche véranda éclairée par des torchères et communiquant avec le salon de la princesse Oréna. Huit personnages en tout : Mahénu, Loti, la princesse Oréna, et cinq rôles secondaires : le chinois Tsen-Lee, Téria, l'abandonnée ; une femme de la cour, Taïrapa et un officier. Comme dans le célèbre roman de Pierre Loti, l'action se passe de nos jours à Tahiti, sous le règne de Pomaré IV. C'est — en quelques lignes — la rencontre de Georges de Kerven avec les petites femmes tahitiennes qui le retiennent et le baptisent du joli nom de Loti. Mahénu reste seule avec Loti, et selon les expressions mêmes des librettistes, « les appels, des compagnes de Mahénu, les harmonies des flûtes se confondent dans une musique passionnée et troublante ». Pas assez troublante à notre avis, et point assez passionnée ! — Amours éphémères que traverse la vision triste de Téria la folle qui, elle aussi aima un bel officier, et qui, abandonnée, flétrie, vieillie, « sans âme », erre maintenant dans les bois. Et puis, dernier épisode : le départ. Loti quitte l'île du rêve, le pays d'azur, et la petite Mahénu défaille dans les bras de Taïrapa. C'est surtout par d'exquises mélodies d'amateur que jusqu'ici s'était fait connaître dans les salons, ce gentil compositeur de vingt-quatre ans, dont l'aimable ouvrage, naguère dédaigné par la précédente direction, eut l'heur de plaire à M. Albert Carré et à son fidèle lieutenant André Messager. A la Bodinière, l' « Heure de musique » d'Engel nous avait révélé un fort joli

chœur : *O Phidillé*, chanté par des femmes du monde, et nous avions gardé le meilleur souvenir de certain *Clair de Lune*, sur un texte illustré de M. Montégut. M. Reynaldo Hahn a un bon maître, Massenet, dont l'heureuse influence s'est fait sentir dans ces trois actes, à un point que telles phrases chantées par sa petite tahitienne énamourée semblent avoir été écrites, sinon signées, par M. Massenet lui-même. M. Reynaldo Hahn possède aussi de chauds amis qui n'ont pas manqué de nous vanter l'ardente couleur de l'*Ile du Rêve*. Or, c'est justement par le manque absolu de couleur exotique que pèche selon nous cette courte idylle, dont l'action se passe en un pays brûlé par le soleil. *Chansons grises* : tel est le titre d'une des œuvres du jeune compositeur vénézuélien, dont nous avons en ce moment sous les yeux la liste très complète. Grise, uniformément grise est la musique de l'*Ile du Rêve*, aussi terne, hélas ! à l'orchestre qu'au piano, et, dont jamais ne s'élève l'inspiration, même à l'heure du divin moment. M. Julien Viaud, qui, sous le pseudonyme de Pierre Loti, est aujourd'hui un de nos plus sympathiques académiciens, assistait — c'est bien un peu ridicule — à la représentation de ses propres amours. Du fond de sa baignoire, le Loti de la salle a donc pu voir le Loti de la scène, personnifié par M. Clément (d'abord en garçon pâtissier, puis en garçon boulanger : fi ! les vilains costumes !), serrer dans ses bras la petite tahitienne qu'au dernier acte il « plaque » froidement : ceci vous apprendra, mesdemoiselles, à ne point croire à la parole de nos beaux

officiers de marine. Avec Clément et Mlle Guiraudon — depuis *le Spahi*, vouée aux héroïnes de Loti — il faut noter la belle voix de M. Mondaud, dans le vieux Taïrapa dont le rôle consiste à lire la Bible ; les quelques jolies notes de Mlle Marié de l'Isle, dans la silhouette de Téria l'abandonnée, et la rentrée de Mme Bernaërt, qui, pour la circonstance, avait dû s'affubler des plumes de la princesse Oréna : est-ce donc là toute la couleur locale d'un ouvrage que, sous le titre de *Lakmé*, Léo Delibes avait si joliment réussi ?

Et, justement, la soirée avait commencé par la reprise du *Roi l'a dit*. — Le roi l'a dit. — Qu'a dit le roi ? Il a dit au marquis de Moncontour : « J'aime les nombreuses familles : vous avez quatre filles, mais vous avez aussi un fils ! » Et son ton voulait si bien dire : « Je le désire », que le marquis de Moncontour a répondu : « Oui, Sire ». Mais où donc trouver ce fils que le roi Soleil veut connaître et qu'il promet de protéger ? Fort heureusement, un certain Miton, maître à danser, professeur de belles manières, et qui n'a pas son pareil pour glisser dans la main d'une belle un billet doux parfumé, se charge de dénouer une situation embarrassante pour les deux époux. Il est en train de faire de Javotte une princesse, il fera un gentilhomme de Benoît. Et vraiment il n'y réussit que trop. Le jeune drôle devient en quelques leçons un raffiné de la pire espèce, qui rosse ses créanciers, se bat en duel pour une vétille, et met le feu au couvent où sont enfermées ses sœurs. Il se bat tant et si bien qu'il est tué deux fois. Le roi fait compli-

menter le marquis sur la mort de son fils. Donc, le comte Benoît est mort, puisque le roi l'a dit, et il n'y a plus de comte Benoît. Au dénouement, Javotte que sa vertu a arrêtée sur le chemin de la fortune, a repris ses habits de soubrette, et elle épouse Benoît comme devant. Telle est la pimpante comédie, très spirituelle et très divertissante, qui fait penser au Molière du *Bourgeois gentilhomme* et aussi à celui d'*Amphitryon*, puisqu'elle est écrite, très joliment ma foi ! en vers libres. Ce n'est un secret pour personne que Gondinet avait, en cette originale fantaisie, un précieux collaborateur dans la personne de M. Philippe Gille, et c'est à M. Philippe Gille que le *Roi l'a dit* doit de dernières et heureuses retouches. Refondue maintenant en deux actes — au lieu de trois qu'elle avait à l'origine — la pièce pourra désormais reprendre au répertoire une place qu'elle ne quittera plus, espérons-le du moins. C'est un bijou de musique que la partition de Léo Delibes, dont le principal mérite est de satisfaire également les amateurs du vieil opéra-comique — tout voisin de la modeste opérette ! — et les plus délicats parmi les dilettantes. N'est-elle pas vive, gracieuse, franchement mélodique, avec par ci par là une fine pointe d'archaïsme à la Lulli ? Et avons-nous besoin de rappeler ici de charmantes pages comme « J'ai perdu ma révérence » du marquis de Moncontour; le départ pour la cour avec son *cantabile* syllabique : « Voici l'heure solennelle » au rhythme très gai ; les couplets du maître de danse : « Et ne sonnez jamais ! » puis, ceux de Moncontour : « Marquise, soyez indulgente » ; le délicieux mo-

tif des quatre sœurs : « Ah ! qu'il est doux d'avoir un frère ! » et les jolis couplets de la dévote que Mlle Laisné a dits en perfection. L'interprétation est d'ailleurs excellente. Fugère joue le marquis de Moncontour avec infiniment de bonne humeur, et chante avec un goût parfait ; M. Carbonne donne à Benoît l'allure qu'il faut ; M. Isnardon s'acquitte aussi bien que possible du rôle de Miton, qui fut créé et repris par un trial : Sainte-Foy et Grivot. Mlle Tiphaine est une adroite Javotte ; Mlle Pierron une spirituelle marquise, et Mlle Laisné, que j'ai déjà nommée, est bien secondée par les demoiselles Moncontour : Mmes Marié de l'Isle, Oswald et Vilma. L'orchestre, enfin, pour une dernière fois sous le commandement de M. Danbé, a sonné pour le mieux et a fait grandement honneur à son digne chef et à la musique de Léo Delibes.

28 MARS. — Mlle Leclerc chante pour la première fois — avec un très vif succès — le rôle de Mireille. A côté d'elle, M. Maréchal, dans le rôle de Vincent ; Mlle Chevalier, ravissante dans celui de Taven, qui demande une comédienne autant qu'une chanteuse ; MM. Belhomme, Gresse et Bernaërt, Mme Delorn et Mlle Vilma contribuaient à un excellent ensemble de l'œuvre de Gounod [1].

1er AVRIL. — La Commission du budget approuvait les conclusions du rapport de M. Georges Berger, tendant à l'ouverture d'un crédit de

1. Le 31 mars, on jouait le *Roi l'a dit*, dont un entr'acte donnait lieu à une petite cérémonie tout intime, mais bien touchante. Les artistes de l'orchestre offraient à M. Jules Danbé la belle statue de *Sapho*, de Clesinger, en témoignage de leur haute estime et de leur profonde recon-

menter le marquis sur la mort de son fils. Donc, le comte Benoît est mort, puisque le roi l'a dit, et il n'y a plus de comte Benoît. Au dénouement, Javotte que sa vertu a arrêtée sur le chemin de la fortune, a repris ses habits de soubrette, et elle épouse Benoît comme devant. Telle est la pimpante comédie, très spirituelle et très divertissante, qui fait penser au Molière du *Bourgeois gentilhomme* et aussi à celui d'*Amphitryon*, puisqu'elle est écrite, très joliment ma foi ! en vers libres. Ce n'est un secret pour personne que Gondinet avait, en cette originale fantaisie, un précieux collaborateur dans la personne de M. Philippe Gille, et c'est à M. Philippe Gille que le *Roi l'a dit* doit de dernières et heureuses retouches. Refondue maintenant en deux actes — au lieu de trois qu'elle avait à l'origine — la pièce pourra désormais reprendre au répertoire une place qu'elle ne quittera plus, espérons-le du moins. C'est un bijou de musique que la partition de Léo Delibes, dont le principal mérite est de satisfaire également les amateurs du vieil opéra-comique — tout voisin de la modeste opérette ! — et les plus délicats parmi les dilettantes. N'est-elle pas vive, gracieuse, franchement mélodique, avec par ci par là une fine pointe d'archaïsme à la Lulli ? Et avons-nous besoin de rappeler ici de charmantes pages comme « J'ai perdu ma révérence » du marquis de Moncontour; le départ pour la cour avec son *cantabile* syllabique : « Voici l'heure solennelle » au rhythme très gai ; les couplets du maître de danse : « Et ne sonnez jamais ! » puis, ceux de Moncontour : « Marquise, soyez indulgente » ; le délicieux mo-

au moyen d'une emprise de 200 mètres sur la place Boieldieu, par l'installation du matériel de l'exploitation, etc. La Commission du budget concluait au vote du crédit et chargeait M. Georges Berger du rapport.

6 AVRIL. — On donne *Manon*, pour la rentrée de Mlle Saville, à côté de qui se font justement applaudir MM. Maréchal et Mondaud, Mmes Deloru, Marié de l'Isle et Vilma.

13 AVRIL. — *Carmen*, avec Mme de Nuovina, dans le rôle de Carmen, et M. Saléza, dans celui de Don José. Rentrée de M. Bouvet par le rôle d'Escamillo. Mlle Guiraudon chantait, pour la première fois, le rôle de Micaëla. Nous avions déjà entendu, l'an dernier, Mme de Nuovina en ce même rôle de Carmen, qui lui a valu les succès les plus vrais, les plus flatteurs dans toutes ses tournées à l'étranger. Ce rôle, elle le compose avec une rare science de comédienne, tour à tour féline, ardente, passionnée et, dans le grand duo du dernier acte qui précède la mort, elle est tout particulièrement dramatique. Le ténor Saléza, qui a décidément quitté l'Opéra, apporte dans la personnification de Don José, les belles qualités d'énergie farouche, de passion amoureuse dont il avait déjà fait preuve dans la création du rôle de Matho, dans *Salammbô*. M. Bouvet a retrouvé son succès d'autrefois, sous le manteau du toréador. Quant à Mlle Guiraudon, elle était une charmante Micaëla. Le duo du premier acte et l'air célèbre du troisième lui valaient une triple salve d'applaudissements.

26 AVRIL. — Mme de Nuovina chante pour la

première fois, à Paris, le rôle de Santuzza dans *Cavalleria rusticana*, et y obtient un très vif succès.

28 AVRIL. — Mme Névada, dont les anciens habitués de l'Opéra-Comique avaient gardé le meilleur souvenir, apparaissait dans *Lakmé*.

29 AVRIL. — Mlle Emma Calvé, appelée à Londres par un engagement antérieur, se fait, pour la dernière fois, applaudir dans *Sapho*.

10 MAI. — Première représentation de *Fervaal*, action musicale en trois actes et un prologue, poème et musique de M. Vincent d'Indy[1]. La nouveauté de la salle que nous prépare M. Bernier et l'Exposition de 1900 suffiront, sans doute, à réaliser, place Favart, les grosses recettes. Mais il faut vivre jusque-là, et bien vivre, s'il se peut. Aussi, dans le but d'attirer le public qui déjà n'est que trop prompt à déserter la place du Châtelet, M. Albert Carré a-t-il cru bien faire en terminant la saison par une œuvre importante que le succès, remporté l'an dernier au théâtre de la Monnaie de Bruxelles semblait réserver à de plus hautes destinées. Au lieu de venir à l'Opéra, à l'exemple de *Sigurd* et de *Salammbô* de M. Reyer, c'est donc à l'Opéra-Comique qu'était représenté le *Fervaal*, de M. Vincent d'Indy. Quelques mots, voulez-

1. DISTRIBUTION. — *Fervaal*, M. *Imbart de la Tour*. — *Arfagard*, M. *Beyle*. — Lennsmoor, M. *Carbonne*. — Un messager, M. *Badiali*. — Grympuig, M. *Bernaërt*. — Gwellkinguhar, M. *Dufour*. — Guywhir, M. *Grosse*. — Berildrot, M. *Troy*. — Penvald, — M. *Durand*. — Helveng, M. *Montégut*. — Ilhert, M. *Dantu*. — Un herlé, M. *Lesbros*. — Un berger, M. *Isaurel*. — Feckmanat, M. *Bertin*. — Elwig, M. *Zucchi*. — Chennos, M. *Laffite*. — Budnaun, M. *Eloi*. — Guilbea, Mme *Jeanne Raunay*. — Kaito, Mlle *Dumont*. — Moussah, Mlle *Delaru*.

vous? sur l'auteur de *Fervaal* que nous eûmes le plaisir de rencontrer autrefois à Bayreuth, où il était venu, comme nous, assister aux premières représentations de *Parsifal*. Possesseur d'une petite fortune, il pouvait, comme tant d'autres, se soustraire au travail, ou, puisque la musique le tentait, en faire en amateur, se contentant de quelques succès de salon, d'auditions intimes devant un public complaisant. Mais Vincent d'Indy tenait à devenir un compositeur sérieux, et il entra au Conservatoire, où il fut un des meilleurs élèves de César Franck. Cela ne lui suffisait même pas. Jouant fort bien de divers instruments, l'auteur de *Fervaal*, pianiste des plus remarquables, poussa l'amour de la musique jusqu'à s'enrégimenter dans un orchestre. Comme Massenet jadis, à l'ancien Théâtre-Lyrique, et Guiraud à l'Opéra-Comique, M. Vincent d'Indy remplit les fonctions de timbalier aux concerts du Châtelet, où devait, plus tard, être exécutée sa *Chevauchée du Cid*, scène descriptive d'un rythme entraînant, dont l'orchestration attestait déjà un musicien d'une valeur incontestable. De M. d'Indy nous nous rappelons également un petit acte représenté à l'Opéra-Comique, sous le titre de la comédie de Régnard *Attendez-moi sous l'orme*, ainsi qu'une légende pour orchestre intitulée *Sauge fleurie*, remplie de grâce mélodique. Son bagage était, à dire vrai, encore assez mince, lorsqu'il se révéla lauréat du concours musical de la Ville de Paris pour 1884-85. A l'instar de Wagner, il avait composé lui-même son poème dont il avait emprunté le sujet au *Chant de la Cloche*,

de Schiller, sorte de drame symbolique sur les luttes et les triomphes de l'artiste qui avait plus d'un point de ressemblance avec Hans Sachs, des *Maîtres Chanteurs*. C'était l'œuvre d'un musicien connaissant admirablement son métier, auquel il ne manquait que peu de chose pour qu'on pût l'appeler « maître ». Si certain duo d'amour nous paraissait dépourvu d'émotion, le tableau de la Fête, en revanche, et celui de l'Incendie étaient des pages de premier ordre, dont l'instrumentation, chaude et vibrante, avait le pittoresque de celle de Berlioz; on pouvait nommer également Wagner, qu'adorait M. d'Indy à un tel point qu'il s'identifiait avec son modèle, et que, malgré lui, les plus célèbres motifs de ses ouvrages arrivaient tout naturellement sous sa plume. Mais, depuis longtemps, nous n'avions entendu, au concert, un ouvrage de cette haute valeur et le débutant d'alors devait tôt ou tard dégager sa personnalité. La trilogie de *Wallenstein* (toujours d'après Schiller), était le produit d'une imagination puissante, et quant à sa sûreté d'exécution, elle égalait celle des musiciens les plus habiles de ce temps-ci. Rappelez-vous la belle page descriptive du Camp; *Max et Thécla*, destinée à peindre les amours de deux jeunes gens tendres et chastes et où toutes les ressources de l'orchestre le plus poétiquement mélancolique étaient employées avec une grâce suprême; la *Mort de Wallenstein*, enfin, la plus claire et la plus saisissante des trois parties, et où se trouvait développé le thème de Wallenstein avec une science des progressions et un art d'ap-

propriation des forces instrumentales arrivant à un effet superbe.

Il faudrait vraiment être aveugle et sourd pour ne pas remarquer, en voyant et en entendant *Fervaal*, dont, comme Wagner, M. d'Indy a composé le poème et la musique, à quel point cet ouvrage — le premier grand ouvrage théâtral du jeune maître — émane et procède de Wagner. Mythologie wagnérienne, héros wagnériens, situations identiques, orchestre descriptif et emploi du *leit-motive* : tout y est. Dernier rejeton des princes du pays de Cravann, le jeune Fervaal a été élevé dans la forêt druidique par le grand-prêtre Arfagard qui le destine à une haute mission pour laquelle il lui est enjoint de rester pur... comme Parsifal de Wagner. Mais, en traversant une contrée méridionale au pouvoir des Sarrasins, et sans le secours de la belle Guilhen, magicienne et souveraine du pays, il mourrait de sa blessure. Guilhen, qui connaît la vertu des plantes, le guérit, et nous le retrouvons au premier acte dormant dans les jardins de la belle Sarrasine. Arfagard l'éveille — hélas! il faut partir — et lui révèle que les destins ont réservé au relèvement de Cravann le chef élu, le « Fils des nuées », dont l'amour ne doit jamais troubler ni le corps ni l'âme. Le moment annoncé pour l'accomplissement des prédictions est arrivé : Fervaal doit paraître en Cravann, s'y faire acclamer Brenn, sauver la patrie de ses ennemis et rétablir sa prospérité. Mais remplit-il toujours les conditions exigées, et n'a-t-il pas violé son serment de chasteté? Le charme

de Guilhen a opéré et nous voyons les deux amoureux s'enlacer. Fervaal a dit son enfance en la forêt sacrée, alors que son père et ses frères ont été tués dans les combats. Guilhen, fille d'un vaillant émir, a conté sa propre histoire, et comme elle a grandi libre et dédaigneuse au milieu des hommes, jusqu'au jour où elle rencontra le clair regard du jeune héros. L'appel du druide interrompt alors leurs ivresses, elle supplie Fervaal de l'emmener avec lui. Pour voler à ses côtés au milieu des batailles, elle abandonnera sa puissance et son beau palais natal. Mais Fervaal se reprend ; le devoir sacré s'impose à lui, il part seul, laissant Guilhen en proie à la douleur et à la colère : elle se vengera en excitant à la conquête du riche pays de Cravann ses bandits sarrazins, et quand le rideau se lève sur le second acte, nous sommes aux monts Cévenols, où vont s'assembler les chefs qui doivent élire le Brenn de guerre. Arfagard évoque la déesse Kaito, la mère du monde, qui, au milieu de fantastiques apparitions, répond à son appel : « Si le serment est violé, dit-elle, si l'Amour règne sur le monde, le cycle d'Esus est fermé... Seule, la Mort, l'injurieuse Mort appellera la Vie : la nouvelle Vie naîtra de la Mort ». Arfagard ne comprendra le sens de ces paroles mystérieuses que, lorsqu'après avoir été élu Brenn, Fervaal avouera qu'il a violé le serment de pureté. Dès lors, la ruine de Cravann est consommée : le pays est envahi de toutes parts, et c'est au milieu des cadavres qui jonchent le sol neigeux que nous revoyons notre héros échappé au carnage et implorant

du druide la grâce d'être sacrifié par lui en holocauste. Arfagard va se rendre à son désir, quand se fait entendre la voix de Guilhen, appelant désespérément Fervaal. Alors, adieu le sacrifice! l'Amour est plus fort que tout, et, pour voler dans les bras de la bien-aimée, Fervaal abat d'un coup d'épée le prêtre qui s'opposait à son passage. Mais, hélas! il ne l'a retrouvée que pour la voir souffrir : pauvre rose d'Orient expirant sous le souffle glacial des vents du Nord. Alors, emportant le froid cadavre de sa fiancée, et chantant à pleine voix son chant héroïque, Fervaal gravit les cimes du Mont-Chenu. Des voix mystérieuses l'appellent : il va vers la lumière : la nouvelle Cravann est née ; le jeune Amour est vainqueur de la Mort !

Le poème est écrit en prose — une prose nourrie d'images et de rythmes, une prose qui appelle la musique, une prose autour de laquelle la mélodie se moule admirablement. Le résultat, au point de vue musical, est superbe, les récits ont une netteté, une vigueur, un accent extraordinaires... Mais c'est évidemment dans la partie symphonique que réside principalement l'intérêt et que se révèlent les qualités éminentes de celui qu'on a justement appelé le « chef de la jeune école française ». Les thèmes conducteurs sont tous d'une exquise distinction, et demeurent toujours en rapport avec l'idée qu'il doivent exprimer; la façon dont sont employés ces motifs, qui reparaissent en revêtant chaque fois une physionomie nouvelle due au choix des timbres ou aux accords qui les contiennent, prouve à la fois une remarquable force de conception et une

de Guilhen a opéré et nous voyons les deux amoureux s'enlacer. Fervaal a dit son enfance en la forêt sacrée, alors que son père et ses frères ont été tués dans les combats. Guilhen, fille d'un vaillant émir, a conté sa propre histoire, et comme elle a grandi libre et dédaigneuse au milieu des hommes, jusqu'au jour où elle rencontra le clair regard du jeune héros. L'appel du druide interrompt alors leurs ivresses, elle supplie Fervaal de l'emmener avec lui. Pour voler à ses côtés au milieu des batailles, elle abandonnera sa puissance et son beau palais natal. Mais Fervaal se reprend; le devoir sacré s'impose à lui, il part seul, laissant Guilhen en proie à la douleur et à la colère : elle se vengera en excitant à la conquête du riche pays de Cravann ses bandits sarrazins, et quand le rideau se lève sur le second acte, nous sommes aux monts Cévenols, où vont s'assembler les chefs qui doivent élire le Brenn de guerre. Arfagard évoque la déesse Kaito, la mère du monde, qui, au milieu de fantastiques apparitions, répond à son appel : « Si le serment est violé, dit-elle, si l'Amour règne sur le monde, le cycle d'Esus est fermé... Seule, la Mort, l'injurieuse Mort appellera la Vie : la nouvelle Vie naîtra de la Mort ». Arfagard ne comprendra le sens de ces paroles mystérieuses que, lorsqu'après avoir été élu Brenn, Fervaal avouera qu'il a violé le serment de pureté. Dès lors, la ruine de Cravann est consommée : le pays est envahi de toutes parts, et c'est au milieu des cadavres qui jonchent le sol neigeux que nous revoyons notre héros échappé au carnage et implorant

du druide la grâce d'être sacrifié par lui en holocauste. Arfagard va se rendre à son désir, quand se fait entendre la voix de Guilheu, appelant désespérément Fervaal. Alors, adieu le sacrifice ! l'Amour est plus fort que tout, et, pour voler dans les bras de la bien-aimée, Fervaal abat d'un coup d'épée le prêtre qui s'opposait à son passage. Mais, hélas ! il ne l'a retrouvée que pour la voir souffrir : pauvre rose d'Orient expirant sous le souffle glacial des vents du Nord. Alors, emportant le froid cadavre de sa fiancée, et chantant à pleine voix son chant héroïque, Fervaal gravit les cimes du Mont-Chenu. Des voix mystérieuses l'appellent : il va vers la lumière : la nouvelle Cravann est née ; le jeune Amour est vainqueur de la Mort !

Le poème est écrit en prose — une prose nourrie d'images et de rythmes, une prose qui appelle la musique, une prose autour de laquelle la mélodie se moule admirablement. Le résultat, au point de vue musical, est superbe, les récits ont une netteté, une vigueur, un accent extraordinaires... Mais c'est évidemment dans la partie symphonique que réside principalement l'intérêt et que se révèlent les qualités éminentes de celui qu'on a justement appelé le « chef de la jeune école française ». Les thèmes conducteurs sont tous d'une exquise distinction, et demeurent toujours en rapport avec l'idée qu'il doivent exprimer ; la façon dont sont employés ces motifs, qui reparaissent en revêtant chaque fois une physionomie nouvelle due au choix des timbres ou aux accords qui les contiennent, prouve à la fois une remarquable force de conception et une

connaissance approfondie des ressources orchestrales. Presque tous les épisodes symphoniques obtenaient le plus vif succès : la fin du prologue accompagnant la sortie du cortège de Guilhen ; le début du premier acte peignant la douceur, la quiétude des jours coulés par le héros aux pieds de l'enchanteresse ; celui du second — la forêt de Cravann — d'une couleur sombre si merveilleusement en situation. Citons encore le récit grandiose d'Arfagard au premier acte, les ensembles, largement traités de la cérémonie druidique et la page finale — l'aurore grandissante et le chant mystique. Tels sont les fragments les plus nettement inspirés et les plus lumineux de la magistrale partition. Poème et musique donnent à différentes reprises l'impression de la grandeur, et la création de M. Vincent d'Indy relève surtout du genre héroïque et mystique. Mais que de charme dans l'amoureux duo du premier acte, et quels accents de douleur pénétrante dans la dernière entrevue de Fervaal et de Guilhen! En somme — et bien que l'influence wagnérienne y soit prépondérante — *Fervaal* est une œuvre de haute valeur et de tenue admirable, traversée et animée par un superbe souffle poétique, où règne, d'un bout à l'autre, la plus impeccable distinction de style, où la polyphonie, toujours claire, souligne d'un trait incisif, sans dominer le chant, les épisodes du drame. Aussi, sans vouloir affirmer que *Fervaal* soit, à proprement parler, « la pièce de l'Opéra-Comique », et sans chercher à pronostiquer quel en pourra être, sur cette scène de demi-caractère, le définitif

succès, faut-il remercier M. Albert Carré de nous avoir fait connaître ce noble ouvrage. L'accueil fait à M. Vincent d'Indy doit être considéré comme d'autant plus heureux qu'il existe encore, dans le public, non seulement des opposants à ce qu'on appelle « l'art nouveau », mais surtout beaucoup d'hésitants, de timides ; ceux-là quittent la salle en emportant une impression, mais ils n'auraient pas osé la manifester, de peur de ne pas applaudir au bon endroit. C'est là l'inconvénient de cet art nouveau : on ne sait pas toujours où est le bon endroit. Le public peut applaudir *Fervaal* sans crainte de se tromper : il est sûr de rendre justice à l'œuvre d'un maître, épris du grand, qui a l'horreur du banal, et à qui, nous le croyons, une belle place est réservée dans l'avenir. Aidé de ses très habiles lieutenants, MM. André Messager et Albert Vizentini, l'actif directeur a, du reste, opéré un véritable tour de force en mettant au point, en un si court espace de temps, l'œuvre si touffue et si compliquée de M. Vincent d'Indy. L'orchestre a été excellent, et les principaux interprètes du drame ont fait preuve d'une vaillance et d'un talent peu ordinaires. Deux d'entre eux, Mme Jeanne Raunay et M. Imbart de la Tour, étaient les créateurs des rôles de Guilhen et de Fervaal au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Grande, mince, élégante et distinguée, Mme Raunay a le geste gracieux, les attitudes harmonieuses ; le visage, encadré d'une longue et blonde chevelure, est charmant, les yeux sont admirablement expressifs et la bouche adorable ; il en sort une voix pure et vibrante qui

donne à la phrase musicale toute l'intensité voulue. Très vif a été le succès de cette jeune femme à qui le rôle de Guilhen a valu à Paris une rentrée sensationnelle. Serait-ce la future Rose Caron de l'Opéra? M. Imbart de la Tour n'est certainement pas, au point de vue physique, un « fils des dieux » idéal; nous y verrions plutôt un honnête hercule de foire soulevant de ses bras musculeux des poids de trois cent cinquante... Rendons pourtant hommage aux qualités du musicien qui sait adroitement triompher d'un organe légèrement guttural. M. Beyle — les Lyonnais n'ont pas oublié leur remarquable Hans Sachs — tient avec une réelle autorité le rôle du druide Arfagard; il possède à un très haut degré cet art de la déclamation lyrique que les œuvres nouvelles rendent de plus en plus indispensable à nos actuels chanteurs. Mme Dumont ne faisait, dans le rôle de la déesse Kaito, qu'une fort courte « apparition » : cela nous suffisait pour appécier sa belle et solide voix de contralto. Dans *Fervaal*, la mise en scène a une importance capitale, puisqu'elle se lie intimement à l'action musicale de M. d'Indy. Il fallait donc faire bien et grand : le but était amplement atteint.

14 MAI. — On reprenait la *Navarraise*, avec Mme de Nuovina, dont le succès était très vif dans le rôle d'Anita, et MM. Bouvet, Maréchal, Carbonne et Belhomme. Un incident assez inattendu se produisait dans la salle au moment où les troupes espagnoles faisaient leur entrée sur la scène : le drapeau jaune et rouge était salué par une

double salve d'applaudissements. L'Espagne, on le sait, était alors, à propos de Cuba, en guerre avec l'Amérique.

20 MAI. — Ce soir *Manon* avec Mlle Courtenay qui, l'année précédente, avait chanté avec succès Dinorah, du *Pardon de Ploërmel*. La jeune artiste se faisait plusieurs fois applaudir au cours de la soirée, notamment au second acte, dans la scène de Saint-Sulpice, et au dernier tableau, qu'elle disait avec une grande émotion.

25 MAI. — On donnait *Sapho*, avec Mlle Georgette Leblanc, qui assumait la tâche assez lourde de succéder, à quelques jours de distance, à Mlle Emma Calvé, l'admirable créatrice du rôle. Une interprétation toute différente de celle de sa devancière lui valait un succès très personnel de comédienne, de chanteuse et de femme.

29 MAI. — Mlle Marié de l'Isle aborde le rôle de Rose Friquet, des *Dragons de Villars* ; le public fait un chaleureux accueil à la chanteuse et à la comédienne.

13 JUIN. — Première représentation de la *Vie de Bohème*, comédie lyrique en quatre actes, d'après la pièce de Théodore Barrière et Henry Murger, par MM. Giacosa et L. Illica, traduction de M. Paul Ferrier, musique de M. Giacomo Puccini[1]. — Qu'eût dit Murger ? Le titre de la *Vie de Bohème* s'étalait ce soir à la fois sur l'affiche de la

---

1. DISTRIBUTION. — Rodolphe, M. *Maréchal*. — Schaunard, M. *Fugères*. — Marcel, M. *Bouvet*. — Colline, M. *Isnardon*. — Benoît, M. *Belhomme*. — Saint-Phar, M. *Jacquet*. — Parpignol, M. *Barnolt*. — Mimi, Mlle *Guiraudon*. — Musette, Mlle *Tiphaine*.

Comédie-Française, où la pièce qu'il écrivit avec Barrière fait désormais partie du répertoire, et sur l'affiche de l'Opéra-Comique, où M. Albert Carré nous invitait à entendre, en une traduction française très soigneusement et très habilement faite par M. Paul Ferrier, l'ouvrage de M. Puccini, qu'on joue depuis tantôt deux ans avec un succès étourdissant dans toutes les villes de l'Italie. Giacomo Puccini est né à Lucques, en 1858. Il a donc aujourd'hui quarante ans. Un de ses premiers biographes, le poète Fontana, a dit que la maison de Giacomo était une grande caisse harmonique, et que l'air y était saturé de notes de musique. C'est que l'auteur de la *Bohème* est issu d'une vraie famille de musiciens. Son bisaïeul, Giacomo Puccini, un des maîtres de la République de Lucques, écrivit un *Requiem* de réelle valeur. Son aïeul laissa un *Kyrie* et un *Gloria* à huit voix. Son grand-père fit représenter à Livourne un *Quintus Fabius*, et son père, contrepointiste distingué, par ses œuvres et par ses élèves, fait honneur à l'art italien. Giacomo avait de qui tenir comme vous voyez. Par malheur, le pain quotidien ne se distribue pas aussi facilement que les leçons d'harmonie et la pauvreté aurait été un terrible obstacle à sa carrière si Giacomo n'avait obtenu de la reine Marguerite une pension qui lui permit de terminer ses études. C'est alors qu'il écrivit un *Caprice symphonique* qui attira sur son nom l'attention de la critique et du public. Puccini obtint alors de M. Fontana son premier poème d'opéra, *Le Villi*, qu'il présenta sans succès au

concours Sonzogno, mais qui, grâce à l'aide d'amis zélés, comme Boïto, Marco Sala, Litta et Trèves, fut représenté en 1884 : il avait vingt-six ans. *Le Villi* popularisèrent vite son nom. Partout où on les représenta, le succès couronna l'effort, si bien que la maison Ricordi lui commanda un autre ouvrage, *Edgar*, qui fut donné à la Scala en 1889 et qui confirma toutes les espérances conçues autour de lui. *Manon Lescaut* fut sa troisième partition. L'héroïne de l'abbé Prévost avait frappé son imagination et il s'attacha à en retracer la vie et les passions d'une tout autre façon que ne l'avait fait le maître Massenet. *Manon Lescaut* fut jouée pour la première fois à Turin, le 1er février 1893, et, dès lors, Puccini fut classé parmi les artistes dont l'Italie est en droit de beaucoup attendre. Avez-vous, nous disait-on, passé une heure dans l'intimité de Puccini ? Vous comprendrez qu'il lui soit venu l'idée de mettre en musique la *Vie de Bohème* de Murger. C'est là une conséquence logique, personnelle et nécessaire de son tempérament. Murger a retracé les scènes de la *Bohème*, parce qu'il les avait vécues dans le cours de sa trop brièvе existence. Puccini les a musiquées parce que les éléments de la vraie Bohème sont dans son cerveau et dans ses entrailles. Les premiers rêves et les premiers découragements, dans les mansardes de Milan, où il souffrit, pauvre étudiant ; la première passion, en légers jupons de danseuse ; le mandat-poste du premier du mois, qui s'évanouit dans la première semaine ; le compte courant au *Mont sans Pitié*, sont autant d'épisodes

qui formeraient une suite aux scènes de Murger, et auxquels siérait la définition de je ne sais quel auteur famélique : « La Bohème est le noviciat de la vie artistique ; c'est la préface de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu et de la Mort ». Maintenant Puccini a quelque peu modifié ses habitudes d'antan, et on le reconnaîtrait difficilement dans l'habitant calme et patriarcal de la petite maison de Torre del Lago, où il reçoit ses amis à la bonne franquette, sans ombre de pose. Franc, loyal de caractère, Puccini est, paraît-il, la meilleure pâte d'homme et d'artiste qu'on puisse désirer. Ennemi de la banalité, il travaille à l'heure où les autres dorment. Bon comme un enfant, ignorant les petites ruses du métier, ignorant surtout les jalousies, ami sincère, la fortune n'a rien changé de son humeur simple et joyeuse. Ses plaisirs les plus vifs, il les trouve à la chasse. Dites-lui qu'il est un âne en fait de musique, il rira. Dites-lui qu'il ne réussit pas un coup de fusil sur trois, et vous verrez son indignation. Et c'est un fait que, dans le pays, il s'est acquis un renom extraordinaire de chasseur. Il part à l'aube, et ne rentre au gîte que chargé de ses victimes ; il connaît les bons endroits, les affûts favorables, le cri, le sifflet ou le chant de tous les animaux ; sur sa barque, il respire librement, et les dernières heures du crépuscule le surprennent souvent dans leurs mystérieuses vapeurs de pourpre, oubliant les associations harmoniques, attendant, debout, les yeux dilatés, le passage de la « pièce » qui fait toute son envie. Quand Puccini eût terminé le *Bohème*, il envoya à quelques amis

cette dépêche laconique : « Fini. Venez. Dîner splendide : Lucullus ». Ils trouvèrent, en effet Lucullus au seuil de la maison, mais un Lucullus vêtu d'une toge extraordinaire, la toge cœnatoria avec manches de lustrine et, sur la tête, une superbe couronne *triclinaire*. C'était Puccini qui, le bras majestueusement tendu, priait ses hôtes de pénétrer dans la salle du festin. Quel festin ! Une salade et un unique « germano » pour dix personnes affamées. La servante avait oublié le pain frais, et les boutiques du village, trop éloignées, étaient déjà closes. On se rejeta sur le poisson, les légumes et les fruits, et, finalement, Puccini se mit au piano. Alors, sa musique conduisit ses hôtes au Quartier-Latin, où ils rencontrèrent Rodolphe, Colline, Marcel, Schaunard, Mimi et Musette ; et tous ces personnages, par la suggestion harmonique, prirent corps, couleur et vie. Quand Mimi rendit le dernier soupir, tous les yeux étaient remplis de larmes. Il en fut de même, ce soir, à l'Opéra-Comique, où le dernier acte, très développé, mais sans longueurs pourtant, ni ornements déplacés, n'a pas laissé de produire une émotion profonde. Quant au second tableau, celui du Réveillon au carrefour du Quartier-Latin, devant le café Momus, c'est une pure merveille de mise en scène qui fait superbement honneur à M. Albert Carré. L'Opéra-Comique n'a désormais plus rien à envier à l'Opéra ; celui-ci avait l'admirable second acte des *Maîtres Chanteurs* ; il faut aller à l'Opéra-Comique vous divertir avec le grouillant et pittoresque second acte de la *Vie de Bohème*, un vrai

chef-d'œuvre en son genre ! Si, maintenant, vous me demandez d'apprécier d'un mot — d'un seul — la partition de Puccini, je vous répondrai, non certes avec le ton de mépris qu'y pourraient mettre les « intransigeants », mais avec la bonne humeur de mon sage éclectisme, que c'est là de la musique italienne — parbleu ! — de la simple musique italienne, pas très nouvelle sans doute, mais très scénique, très vivante et souvent très prenante. Et vous verrez que, sans chercher midi à quatorze heures, le bon public s'y laissera prendre tout bêtement. Pourquoi pas ? Encore que, par sa mélancolie si douce, sa grâce si séduisante, sa bonne tenue si spirituelle, l'œuvre de M. Puccini se rattache à la vieille école — à celle que nous avons autrefois si naïvement aimée, ayons donc le courage de l'avouer ! — il y a, d'ailleurs, lieu de remarquer que le compositeur a tenté de répudier les formules démodées, les clichés hors d'usage, et de se montrer aussi moderne, dans la forme générale qu'il a donnée à son ouvrage, que ses contemporains allemands et français. A l'exemple du *Falstaff* de Verdi, la musique cherche à suivre exactement le mouvement dramatique, abandonnant en apparence les anciennes divisions en airs, duos, trios, etc. Mais l'instinct italien est souvent le plus fort, et quoique ne ressortant pas, comme autrefois, dans une table des matières détaillée en numéros distincts, la coupe traditionnelle des morceaux à effet reparaît à chaque acte. L'influence de Bizet domine comme du reste dans la plupart des partitions de la jeune école italienne ; elle va par-

fois jusqu'à une imitation presque littérale : telle la retraite au second tableau, si amusant, de l'œuvre applaudie. Le grand succès d'interprétation est allé au ténor Maréchal (Rodolphe), dont la voix, si fraîche et si joliment timbrée, a conquis tous les suffrages. Mlle Guiraudon est charmante sous les « anglaises » de la pauvre Mimi, et il faut tenir compte à Mlle Tiphaine de son adroite assimilation — en quelques jours seulement — du rôle de Musette. MM. Bouvet (Marcel), Isnardon (Colline), Fugère (Schaunard) — un pas à danser au dernier acte, et c'est là tout son rôle ! — sont de parfaits artistes auxquels nous demanderons encore un peu plus de gaieté et de vivacité, nous en rapportant, du reste, au vaillant chef d'orchestre, M. Luigini, pour mener rondement l'affaire, ainsi qu'elle doit être menée — à l'italienne !

C'est sur le grand succès de la *Vie de Bohème* que, le 30 juin [1], l'Opéra-Comique fermait ses portes, rendant à la Ville la salle des Nations (ancien Lyrique) [2].

Au cours d'une visite faite au mois de juillet

1. A cette date, on apprenait avec regret que Mme Molé-Truffier, la créatrice de *Joli Gilles*, de *la Basoche*, et de tant d'autres jolies opéras-comiques, l'interprète toute dix-huitième siècle des Lisette, des Marton, des Colette des *Folies Amoureuses*, du *Devin du village*, du *Jeu de Robin*, abandonnait la carrière théâtrale pour s'adonner exclusivement à l'enseignement du chant et de l'opéra-comique.

2. L'Opéra-Comique y a séjourné dix ans, huit mois et demi. On y a donné 3,944 représentations, dont 541 matinées. On y a encaissé 17,020,714 fr. 85. Il y a été donné, outre le répertoire, 43 ouvrages nouveaux (créations) et 9 ouvrages prêtés à l'ancien Théâtre Lyrique. Total : 52, sur lesquels 3 seulement sont devenus centenaires : *le Roi d'Ys*, *Esclarmonde* et *Cavalleria rusticana*. Parmi les artistes femmes qui se sont révélées au public pendant ces onze saisons d'exploitation, il faut citer et retenir surtout : Mmes Sybil Sanderson, Deschamps-Jehin, Calvé et de Nuovina.

dans les chantiers du
chitecte, M. Bernier,
œuvre de façon à per
le 15 octobre. Mais, le
core prêt, et ce jour-là
nistre de l'Instruction
fixait au 1er décembre
la date officielle de
une représentation
Favart. M. Albert
courant de la situa
cette longue attente
jusqu'ici prendre
personnel des cho
serait pas possible
tistes du chant et
de trouver à con
que cela lui cau
troupe. Il demand
l'autoriser à aller
péra-Comique, du
série de trente
comprises) sur la
d'Eau, offrant de de
très modérés. M. Bi
lièrement favorable
M. Carré se proposait
il accordait son autorisa

C'est par *Carmen* (M
Mlles Nina Pack et Guirau
le 26 octobre, devant une
sentations données, au théâtr

ouvertures et d'airs,
ux détachés. Le pu-
tégelé que pour accla-
oi, l'excellent Fugère,
d'honneur sur le champ
pplaudir le ténor Maré-
ux de la *Manon* de Mas-
urs, fort animés, comme
bruyamment sur l'irrémé-
ène et les criants défauts
d assez bien, mais où l'on
partout. Il n'y a qu'une voix
u plafond de Benjamin Cons-
ercée vers le ciel en la nuit
femmes de Marqueste qui
du rideau, les cariatides si
du premier étage, les inté-
des escaliers et des foyers de
François Flameng, Maignan,
Raphaël Collin, etc. Mais il
pour critiquer ces deux
urs de soutènement, tapis-
ntecte Bernier, n'a pas eu
. Reste le trou béant où
Après avoir réclamé à
en forme de couloirs
nistes seraient complè-
spectateurs, nos com-
presque unanimes au-
usage, et cela pour
que, seule, la riche
orte une épreuve

— invités triés sur le volet : les hommes en cravate blanche, les femmes décolletées et endiamantées — très brillante, mais très froide, comme toutes ces soirées officielles, dont le programme

---

Chanson du Blé, chantée par M. Fugère et les choeurs.

3. Ouverture de la *Part du Diable*..... Auber

4. *Mignon*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, paroles de Michel Carré et Jules Barbier..... Ambroise Thomas

Troisième acte

Mignon, Mlle *Guiraudon*. — Philine, Mlle *Laisné*. — Wilhelm, M. *Clément*. — Lothario, M. *Isnardon*.

5. Ouverture de *Zampa*..... Herold.

6. *Mireille*, opéra en trois actes, paroles de Michel Carré..... Gounod.

Premier acte

Mireille, Mlle *Thierry*. — Taven, Mlle *Chevalier*. — Vincent, M. *David*. — Clémence, Mme *Delorn*, et les chœurs.

7. *Lalla-Roukh* (airs de danse)..... F. David.

8. *Manon*, opéra en cinq actes et six tableaux, paroles de H. Meilhac et Ph. Gille..... Massenet.

Troisième acte (deuxième tableau)

Manon, Mme *Bréjean-Gravière*. — Le comte, M. *Fugère*. — Des Grieux, M. *Maréchal*. — Le portier, M. *Bourdan*.

9. Ouverture de la *Princesse Jaune*..... Saint-Saëns.

10. *Lakmé*, opéra en trois actes, paroles de Gondinet et M. Ph. Gille..... Léo Delibes.

Ballet réglé par Mme Mariquita, dansé par Mlle *Bori*, *Chasles* et le corps de ballet.

11. *Carmen*, opéra en quatre actes, paroles de H. Meilhac et L. Halévy..... G. Bizet.

Deuxième acte

Carmen Mlle *G. Lehianc*. — Mercédès, Mlle *Marie de l'Isle*. — Frasquita, Mlle *Eyreams*. — Une gitane, Mlle *Chasles*. — Don José, M. *Beyle*. — Escamillo, M. *Bouvet*. — Dancaïre, M. *Bernadet*. — Remendado, M. *Thomas*. — Zuniga, M. *Dufour*. — Lillas Pastia, M. *Burnot*. — Morales, M. *Durand*, et les chœurs.

L'orchestre dirigé par MM. André Messager et Alexandre Luigini.

MUSIQUE DE LA GARDE RÉPUBLICAINE

Chef : M. Parès

1er entracte : *a*, Les *Aveugles de Tolède*..... Méhul.
b, Ouverture du *Val d'Andorre*..... F. Halévy.

2me entracte : Ouverture des *Dragons de Villars*..... Maillart.

se compose d'une succession d'ouvertures et d'airs, d'actes uniques et de morceaux détachés. Le public ne s'est véritablement dégelé que pour acclamer, bien justement, ma foi, l'excellent Fugère, fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, et aussi pour applaudir le ténor Maréchal, le vibrant Des Grieux de la *Manon* de Massenet. Et dans les couloirs, fort animés, comme vous pensez, on discute bruyamment sur l'irrémédiable exiguité de la scène et les criants défauts de la salle où on entend assez bien, mais où l'on ne voit pas bien de partout. Il n'y a qu'une voix pour admirer le beau plafond de Benjamin Constant, cette hardie percée vers le ciel en la nuit sombre, les superbes femmes de Marqueste qui s'envolent au-dessus du rideau, les cariatides si élégantes et si variées du premier étage, les intéressantes peintures des escaliers et des foyers de Luc Olivier Merson, François Flameng, Maignan, Toudouze, Gervex, Raphaël Collin, etc. Mais il n'y a aussi qu'une voix pour critiquer ces deux énormes et horribles murs de soutènement, tapissés de rouge, que l'architecte Bernier, n'a pas eu la pudeur de dissimuler... Reste le trou béant où se tiennent les musiciens. Après avoir réclamé à cor et à cris des orchestres en forme de couloirs profonds, où les instrumentistes seraient complètement cachés aux yeux des spectateurs, nos compositeurs dramatiques sont presque unanimes aujourd'hui à regretter l'ancien usage, et cela pour une raison bien simple : c'est que, seule, la riche orchestration de Wagner supporte une épreuve

aussi redoutable que celle de l'orchestre enfoncé et en partie couvert. Tel est le type adopté par M. Bernier, sur l'avis d'une commission compétente. Mais on remédiera facilement aux inconvénients que peut présenter cette disposition — inconvénients, du reste, prévus en 1894 par M. Ch.-M. Widor dans un remarquable rapport que l'éminent artiste fut chargé de rédiger à l'occasion de la reconstruction de l'Opéra-Comique.

8 DÉCEMBRE. — C'est avec *Carmen*[1] que s'ouvrait le nouvel Opéra-Comique, et le choix ne pouvait être plus heureux : la partition de Bizet qui passe aujourd'hui pour un chef-d'œuvre renommé, n'est-elle pas le plus original spécimen du genre qui se soit produit, sur cette scène, depuis vingt-huit ou trente ans? Et c'est une *Carmen* toute neuve que nous a offerte M. Albert Carré, retour d'Espagne. Oh! le joli carrefour sévillan, dominé par la vaste silhouette de la Giralda, le *patio* à ciel ouvert du second acte, remplaçant l'antique auberge d'autrefois, le sombre toril où se passe le tragique dénouement de la cruelle aventure d'amour! Oh! les danseuses de *mosca*, tout exprès appelées de Grenade! Oh! la piquante reconstitution des uniformes des dragons d'Alcala et des costumes à la mode de 1847, les officiers avec

---

1. DISTRIBUTION. — Don José, M. *L. Beyle*. — Escamillo, M. *Bouvet*. — Dancaïre, M. *Bernaërt*. — Remendado, M. *Thomas*. — Zuniga, M. *Dufour*. — Lilas Pastia, M. *Bernolt*. — Morales, M. *Durand*. — Carmen, Mlle *G. Leblanc*. — Micaela, Mlle *Guiraudon*. — Mercédès, Mlle *Marie de l'Isle*. — Frasquita, Mlle *Eyreams*.

Le 13 décembre, Mlle Georgette Leblanc, souffrante, était remplacée dans le rôle de Carmen par Mlle Jenny Passama.

leurs longues cannes de commandement, et les cigarières de la manufacture avec le petit châle à longs effilés qui recouvre le corsage aux couleurs voyantes ! Mlle Georgette Leblanc qui, elle aussi, a passé *tra los montes* ses dernières vacances, s'est efforcée de réaliser le type de la bohémienne de Mérimée. Ce n'est plus une espagnole, c'est la vraie gitana aux cheveux noirs et luisants, aux lourds accroche-cœurs, à la peau bistrée, aux allures d'une grâce primitive. Mais, le bon public, avec lequel il faut toujours compter, lui tiendra-t-il compte de ses efforts artistiques, et ne verra-t-il pas, à travers la gitane si réaliste que nous a donnée Mlle Georgette Leblanc, une gigolette montmartroise ?... Tel est, parfois, le sérieux écueil de ces recherches quintessenciées, et quel dommage, qu'en la circonstance, la comédienne, si raffinée, qu'elle en devient souvent grimacière, se double d'une chanteuse à la voix sourde !... Le succès d'interprétation a été pour M. Léon Beyle, un don José plein de chaleur, et, pour Mlle Guiraudon, une Micaëla au timbre pur et charmant. Tous deux font honneur à leur premier prix de 1896 et prouvent que le Conservatoire a encore du bon. Les rôles de Mercédès et de Frasquita ont fait valoir les voix jeunes et fraîches de Mlles Marié de l'Isle et Eyreams. Mais, celui du bel Escamillo, où ce pauvre Taskin est resté inoubliable, où, après lui, plastronnait si magnifiquement M. Mondaud, convient-il bien à l'estimable artiste qu'est M. Bouvet ?

9 DÉCEMBRE. — Pour son second spectacle à la

nouvelle salle, l'Opéra-Comique[1] donnait *Lakmé*, que M. Albert Carré a remise en scène avec autant d'ingéniosité que de goût, et, devant son nouveau public, l'œuvre charmante de Léo Delibes a retrouvé son succès d'autrefois. Mlle Thierry — qui s'était déjà fait connaître par une jolie interprétation de *Mireille*, lors du court passage de la troupe de l'Opéra-Comique au Théâtre de la République — a chanté à ravir le rôle de la petite princesse hindoue, et M. Maréchal s'est montré un aussi chaleureux Gérald qu'il avait été, le soir du gala, un excellent Des Grieux. Pittoresquement réglé par Mlle Mariquitta, le ballet — désormais plus important — a produit un très heureux effet, et a valu à Mlle Chasles un succès des plus flatteurs. — Bref, la soirée a été meilleure, infiniment meilleure que celle de *Carmen*, déparée, hélas! par une fâcheuse interprétation du principal rôle.

11 DÉCEMBRE. — Matinée donnée au bénéfice de la caisse de retraite des artistes musiciens, choristes et employés du théâtre[2], avec le même spec-

---

1. Sous l'approbation du Président de la République et du Ministre de l'instruction publique, M. Albert Carré créait, à l'Opéra-Comique, une caisse de retraite au profit des artistes de l'orchestre, des choristes et du petit personnel de la scène.

2. Cette représentation donnait lieu à un regrettable incident. L'annonce suivante était faite au public avant l'acte de *Mignon* qui figurait au programme : « M. Clément, devant chanter ce soir la *Dame Blanche*, la direction l'avait remplacé en matinée, dans l'acte de *Mignon*, par M. David. M. David, au dernier moment, sans aucun égard, ni pour le public, ni pour la direction, ni pour le but de cette matinée, respectable entre tous, refusa de chanter *Mignon*. Nous nous sommes adressés à la bonne volonté de M. Beyle qui, immédiatement, s'est empressé de se mettre à notre disposition. » L'annonce était très bien accueillie par le public qui faisait un chaleureux accueil à M. Beyle.

tacle que celui de la représentation de gala du jour de l'inauguration de la nouvelle salle.

16 DÉCEMBRE. — Après *Carmen* et après *Lakmé*, qui firent les frais des premières soirées, le répertoire de la nouvelle salle s'enrichissait d'un troisième ouvrage. La séduisante *Manon* de Massenet faisait son apparition, retardée de quelques jours, par la nécessité de recommencer les costumes. Ceux qu'a dessinés M. Bianchini sont d'ailleurs très réussis dans le genre « théâtre », et le cadre, si riche et si artistique que lui a donné M. Albert Carré est vraiment digne de l'œuvre remarquable, à laquelle le public a fait — comme toujours, depuis quatorze ans — l'accueil le plus chaleureux. Cette reprise nous a valu la rentrée de Mme Bréjean-Gravière, qui fut à Paris la troisième interprète de l'œuvre aimée. Marie Helbron avait fait, on le sait, une bien remarquable création de cette Manon que domine l'amour de la vie brillante et qui, au moment de mourir, croit voir dans les étoiles du soir, des parures de diamants. On peut dire que la pauvre artiste était l'idéale Manon... Vint ensuite l'éblouissante Esclarmonde, Mlle Sybil Sanderson, qui ne mit pas seulement son éclatante beauté, sa voix si souple, si sûre et si sympathique au service du rôle ; elle le dit et le joua avec l'intelligence et la passion d'une véritable comédienne,

---

« C'est par égard pour le public, pour la direction et pour moi-même, répliquait M. David, que je n'ai pas cru devoir accepter de chanter, avant le 1er acte de *Mireille*, le 3e acte de *Mignon*, n'ayant, depuis six mois, ni interprété, ni répété cet ouvrage, et craignant, par suite des importantes modifications apportées à sa mise en scène, de mécontenter le public, la direction et... moi-même. »

et conquit sans conteste le public parisien. Mais Mlle Sanderson ayant définitivement abandonné le théâtre, il fallait mettre la main sur une interprète qui fût capable de lui succéder. Elle s'est trouvée à Bordeaux, en la personne de Mme Bréjean-Gravière, la femme du directeur du Grand-Théâtre et son étoile principale. Sans être absolument la femme du rôle, Mme Bréjean-Gravière possède des qualités solides, qui la feront toujours très favorablement accueillir et sérieusement apprécier des dilettantes. Sa voix est pure, remarquablement étendue et d'un fort joli timbre ; sa vocalisation est brillante : joignez à cela du goût et de la délicatesse dans les nuances. Le public a tout de suite compris qu'il était en présence d'une véritable artiste et a fait à cette chanteuse, de réelle valeur, le succès qu'elle méritait. L'actuel Des Grieux reste un des meilleurs pensionnaires de la troupe de M. Albert Carré. M. Maréchal est, en effet, un charmant ténor, de voix bien sonnante, et l'exquise façon dont il a fait ses demi-teintes, nous a parfois rappelé l'inoubliable créateur du rôle, le pauvre Talazac. M. Isnardon met au personnage de Lescaut l'exubérance et l'animation tion qu'il faut. Enfin, il a suffi à l'excellent Fugère des couplets du père de Des Grieux pour se tailler, dans ce petit rôle, le plus vif succès[1].

---

1. Quelques jours après, le 20 décembre, avait lieu chez Marguery, un déjeuner offert à Fugère par ses amis. On comptait cent quarante-huit personnes, parmi lesquelles un grand nombre d'artistes, d'hommes de lettres, de compositeurs, etc. Beaucoup de toasts. M. Albert Carré, directeur de l'Opéra Comique, a parlé le premier. Il a lu à Fugère,

28 DÉCEMBRE. — Toujours à la recherche d'une Carmen idéale, M. Albert Carré nous faisait entendre une gentille américaine, Mlle Fauchon Thompson, et, comme vous le pensez, toute la colonie était là, prête à la soutenir. Douée d'une vive intelligence et d'une énergique volonté, la jeune débutante a encore tout à apprendre ; mais M. Carré répond d'elle... Qui vivra verra...

30 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Fidelio*, opéra en trois actes et quatre tableaux, texte français de M. Antheumir, récits de M. Gevaert, musique de Beethoven [1]. — Sollicité d'écrire pour la scène, où ne le poussait point son génie, Beethoven composa *Fidelio*. Il s'y décida, à la prière du baron de Braun, propriétaire du Théâtre-sur-la-Vienne. Joseph Sonnleither fournit au grand symphoniste un poème traduit littéralement d'un opéra-comique français : *Léonore* ou *l'amour conjugal*. Le sensible Bouilly, auteur de ce chef-d'œuvre, avait répandu toutes les larmes de ses yeux et de son cœur sur les souffrances imméritées du prisonnier Florestan, et sur le dévouement de sa femme, déguisée en porte-clefs jeune et beau, introduit dans la prison sous le nom de Fidelio. Chanteur et compositeur, Gaveaux mit en musique

---

« cet artiste dont les rares qualités permettent qu'après l'avoir admiré, on ait encore à l'estimer », et il lui a remis son diplôme de chevalier, au nom du ministre des beaux-arts. M. Isnardon, l'organisateur de cette petite fête a lu de très gentils triolets qu'on a beaucoup applaudis.

1. DISTRIBUTION. — Florestan, M. *Vergnet*. — Don Pizarre, M. *Bouvet*. — Rocco, M. *G. Begle*. — Jaquino, M. *Carbonne*. — Don Fernando, M. *Grenié*. — 1er prisonnier, M. *Huberdeau*. — 2e prisonnier, M. *Lapiac*. Léonore, Mme *R. Carré*. — Marcelino, Mlle *Laisné*.

la pièce de Bouilly et en sa qualité de premier ténor de l'Opéra-Comique, situé rue Feydeau, chanta le rôle de Florestan. Celui de Léonore était échu à une tragédienne lyrique en grande réputation à cette époque, Mme Scio. C'était une voix chaude et une âme brûlante : elles eurent bien vite raison, l'âme et la voix, d'une organisation nerveuse, surmenée par les grandes fatigues et les grandes joies du succès. La Juliette de Steibelt, la Léonore de Gaveaux mourut jeune ! Elle aussi, selon l'expression de Musset, avait une « harpe attachée à son cœur ». Les vieux habitués de l'Opéra qui, dans leur jeunesse, avaient pu admirer Mme Scio, et retrouvant leur enthousiasme de vingt ans aux débuts de Cornélie Falcon, disaient que l'une recommençait l'autre. Plus tard, Paër, compositeur italien, mis en possession de la popularité par la mort de Cimarosa et la vieillesse de Paisiello, écrivit sur le sujet traité à Paris par Bouilly et Gaveaux, une partition jouée à Dresde. Berlioz rapporte que, sortant d'entendre cet ouvrage, Beethoven fit à Paër un compliment à l'allemande, dans lequel il y avait bien du sel parisien. — « Votre opéra me plaît, lui dit-il, j'ai envie de le mettre en musique ». On voit par ce trait que les instances du baron de Braun avaient peu à faire pour décider le compositeur à travailler à nouveau sur le thème de Gaveaux et de Paër. Il se mit sur le champ à la besogne, et donna sa *Léonore* le 20 novembre 1805. Le seul opéra qu'ait écrit Beethoven vit donc le jour à Vienne au théâtre An der Wien l'année même où parurent la *Symphonie*

héroïque et la Sonate dédiée à Kreutzer. Circonstance remarquable : le public de la première représentation était composé de militaires français, car notre armée occupait alors la capitale de l'Autriche et se disposait à partir pour le champ de bataille d'Austerlitz. *Fidelio* n'eut que trois représentation dans le principe. Beethoven reprit son œuvre, et la modifia profondément ; il refit l'ouverture jusqu'à quatre fois. Pourtant et malgré l'estime, l'admiration même des connaisseurs, cette musique n'obtint jamais un succès de théâtre. Chanté à Paris par des troupes allemandes en 1829, en 1830 et en 1842 ; repris en italien à Ventadour par Sophie Cruvelli et plus tard par Mme Krauss, en français, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, par Mme Viardot, *Fidelio* n'a guère jamais rencontré que des auditeurs respectueux, mais froids... Pourquoi cela ?... Le moment semble venu d'anéantir le préjugé qui, depuis son origine, pèse sur cette infortunée partition. Beethoven, avant de livrer à la publicité son opéra *Fidelio*, avait le malheur d'avoir écrit la *Symphonie héroïque*, et le voilà condamné à passer pour un homme incapable de comprendre la musique dramatique : c'est insensé ! Le ravissant quatuor du premier acte — pas dramatique !... Le finale de ce même premier acte si mouvementé, si serré d'action et si riche de musique — pas dramatique !... Toute la scène de la prison, où le compositeur ne s'arrête pas un seul instant, suivant de près le drame sans autre préoccupation que celle de la vérité de l'expression — pas dramatique ! Le cri sublime de Léonore : « Je

suis sa femme ! » — un trait de génie — pas dramatique ! Le finale du dernier acte, enfin, cet *andante* admirable qui, deux minutes avant la fin de l'ouvrage savait encore captiver l'attention de tous les auditeurs — chose rare s'il en fût — pas dramatique !... Allons donc ! La vérité, c'est que pour rendre *Fidelio*, il faut de belles voix, des chœurs bien nourris et un excellent orchestre. Sous l'habile direction de M. Messager, l'orchestre s'est montré à la hauteur de l'œuvre et a merveilleusement exécuté, entre autres pages, la marche en *si* bémol majeur, qui, sous le nom d'ouverture de *Léonore*, fait partie du répertoire de tous nos grands concerts symphoniques. Le fameux chœur des prisonniers a été chanté avec un parfait ensemble.

Mme Rose Caron avait déjà abordé à Bruxelles et à Monte-Carlo le rôle de Fidelio, dont elle porte à ravir le travesti et qui lui valut un très vif succès. Le retrouvait-elle à l'Opéra-Comique, aussi incontesté ?... D'aucuns prétendaient qu'exagérant la simplicité, la tragédienne se montrait plus froide que de raison, et constataient, chez la cantatrice, une fatigue visible dans les notes aiguës... Mais Mme Caron n'a-t-elle pas pour elle son pur et beau style, et les applaudissements qui ont accueilli sa magistrale exécution de l'air célèbre du second acte ne sont-ils pas la meilleure preuve qu'elle n'a jamais cessé d'avoir l'oreille du public ? M. Vergnet chante avec une voix toujours jeune le rôle de Florestan : un peu plus d'énergie ne messiérait pas, mais serait peut-être un contresens de la part d'un

prisonnier aussi affamé... M. Bouvet donne au féroce gouverneur la cruauté qui convient, et M. G. Beyle à Rocco, le geôlier complaisant, la bonhomie voulue. Quel plaisir d'entendre la fraîcheur de timbre et la jolie diction de Mlle Laisné sous les traits de Marceline! Et pouvait-on trouver un ministre de plus grand air et de plus belle allure que M. Gresse, superbe sous le riche costume espagnol et disant de sa magnifique voix de basse la mélodique phrase d'apaisement qui termine la pièce!

Cette artistique reprise de *Fidelio* terminera, elle aussi, l'histoire de l'Opéra-Comique en 1898, résumée par le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise
Le Barbier de Séville, opéra-bouffe	4	»
Galathée, opéra-comique	2	»
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»
Carmen, opéra-comique	4	»
La Dame Blanche, opéra-comique	3	»
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»
Lakmé, opéra-comique	3	»
Sapho, pièce lyrique	5	»
L'Amour médecin, opéra-comique	3	»
Mireille, drame lyrique	3 a. 5 t.	»
L'Amour à la Bastille, opéra-comique	1	»
Le Pré-aux-Clercs, opéra-comique	3	»
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»
Orphée, drame lyrique	3	»
Manon, drame lyrique	3	»
Le Caïd, opéra-comique	2	»
Daphnis et Chloé, pastorale	1	»
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comique	1	»
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»
Don Juan, opéra	3 a. 9 t.	»
Le Domino noir, opéra-comique	3	»
Haydée, opéra-comique	3	12 févr.
Paul et Virginie, opéra-comique	3 a. 6 t.	»
Le Sourd ou l'Auberge pleine, opéra-comique	3	21 févr.
Philémon et Baucis, opéra-comique	2	24 févr.
Phryné, opéra-comique	2	»
**L'Ile du Rêve*, idylle polynésienne	3	23 mars
Le Roi l'a dit, opéra-comique	3	23 mars
La Nuit de Saint-Jean, opéra-comique	1	»
La Traviata, opéra	4	»
**Perceval*, action musicale	3 a. 1 prol.	10 mai
La Navarraise, épisode lyrique	2	»
Le Nouveau Seigneur du village, opéra-comique	1	»
Le Châlet, opéra-comique	1	»
**La Vie de Bohème*, comédie lyrique	4	13 juin
Les Amoureux de Catherine, opéra-comique	1	»
La Vivandière, opéra-comique	3	»
**Fidelio*, opéra	3 a. 4 t.	»

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

Les années se suivent et ne se ressemblent guère : l'Odéon n'a pas eu, cette fois, son fructueux *Cheminеau ;* mais un joli succès, à la fin de la saison, avec le joyeux vaudeville de M. Ambroise Janvier de La Motte, *Mon Enfant*, joint à la poétique fantaisie de Victor Hugo, *La Grand'mère*, et une honorable réouverture, au mois d'octobre, avec l'aimable comédie anecdotique de MM. G. Lenôtre et Gabriel Martin, *Colinette*, marqueront l'année 1898, dont nous allons rappeler, au jour le jour, les importants travaux.

2 JANVIER. — On donne en matinée, avec son coutumier succès, *Athalie*, de Racine, avec la musique de Mendelssohn et l'orchestre Colonne.

6 JANVIER. — Reprise, en matinée, de la *Brouette du vinaigrier*, de Mercier, précédée d'une conférence de M. Jules Lemaître, qui était un joli bouquet de fines pensées, d'aperçus très neufs et de malices bien ajustées. Mercier écrivit une certaine quantité de drames et de comédies. La *Brouette*

du vinaigrier appartient au premier ou au second de ces deux genres ; on ne sait trop. Au temps où parut cette *Brouette*, on la qualifia de drame ; l'affiche de l'Odéon nous assure que c'est une comédie. En réalité, c'est le « drame bourgeois ». Voici ce qu'en a dit Grimm, et nous laissons la parole à ce vieux maître, le plus judicieux peut-être des critiques qui ont été et qui seront : « Le sujet de cette nouvelle production de M. Mercier est pris d'une histoire arrivée à Paris, il y a cinquante ou soixante ans. C'est le fils d'un vinaigrier qui épouse la fille d'un négociant dont il est commis, et ce mariage se fait parce que le père du jeune homme apporte fort à propos sur sa brouette un tonneau de cinquante mille écus au père de la demoiselle dans le moment où, sans secours, il allait faire banqueroute. Si ce roman ou cette histoire n'est pas d'un intérêt fort touchant, la morale qui en résulte n'est pas non plus d'une grande utilité. On sait assez que la fortune rend à peu près toutes les conditions égales ; on ne le sait que trop, et ce n'est pas la peine de faire un drame exprès pour nous l'apprendre. Quoique cette pièce manque absolument d'action et de pathétique, quoiqu'elle soit remplie de détails de mauvais ton et de mauvais goût, on y peut encore trouver quelques scènes qui intéresseront, uniquement parce qu'elles respirent cette candeur et cette vérité d'âme qui caractérisent tous les ouvrages de M. Mercier. Nous ne devons pas passer sous silence un mot de cette pièce qui prouve au moins l'opinion qu'on a généralement à Paris des avantages de notre commerce avec le

Nord : « Toutes ces boîtes, dit le négociant à son commis, *sont destinées pour Pétersbourg. On paye bien, de ce côté-là !* »

La *Brouette du vinaigrier* est de 1775. On sait que Catherine II conclut un traité de commerce avec la France, dont Grimm devait se croire tenu d'admirer les effets, puisqu'il était à Paris le correspondant de la grande tsarine. Il est assez piquant de rencontrer dans une critique dramatique cette mention chaude de nos premiers rapports d'intérêts, sinon d'amitié, avec la Russie. En résumé, la *Brouette du vinaigrier* est une pièce médiocre, point ennuyeuse ; la phraséologie nous en paraît quelquefois ridicule, parce que ce n'est pas la nôtre, laquelle ne prêtera pas moins à rire à nos neveux. Ce vieil ouvrage a été bien choisi par le directeur de l'Odéon, puisque de toutes les compositions dramatiques de l'auteur c'est celle qui eut le meilleur et le plus durable succès. La *Brouette du vinaigrier* était agréablement jouée par la troupe de M. Ginisty. Darras était un vinaigrier plein de rondeur et de bonhomie, imitant beaucoup Got : on pouvait choisir un plus mauvais modèle. Cornaglia avait de l'onction dans le rôle de M. Delomer. Citons encore Siblot et Garbagny, puis, Mlle Chapelas, qui, gentiment, remplissait le rôle insignifiant de Mlle Delomer.

8 JANVIER. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Des poèmes de Leconte de Lisle, Cyrano de Bergerac, C. Baudelaire, M. Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, M. Bouchor, M. Rollinat, A. Mockel, Marcel

Collière, Yvanohé Rambosson, Arthur Rimbaud, sont lus par Mmes Segond-Weber, Grumbach, Laparcérie, Rabuteau, MM. A. Lambert, Rameau, Janvier, Paul Franck, Prince, Garbagny, Dorival. M. Mounet-Sully dit *Moïse*, de A. de Vigny, et la *Comédie de la Mort* (fragment), de Théophile Gautier.

10 JANVIER. — On donne aux abonnés les *Fourberies de Scapin*[1], où Mlle Alice Béry obtient tout particulièrement un très vif succès dans le rôle de Zerbinette.

15 JANVIER. — A l'occasion du 276e anniversaire de la naissance de Molière, le spectacle se compose de *Tartuffe*, du *Malade imaginaire* (avec la cérémonie) et des *Bergers de Molière*, à-propos en un acte, en vers, de M. J.-L. Croze, joué par Mlles Rabuteau et Lucy Gérard. Cet à-propos est de forme aimable et ingénieuse en ses vers libres, d'allure vive et pimpante. C'est toujours l'hommage à Molière et ce ne peut guère être autre chose. Seulement, cette fois, l'hommage n'est pas offert par les coutumiers personnages de comédie, mais par le berger Myrtil et sa bergère Mélicerte, les bucoliques amants de la pastorale représentée à Versailles à l'une des magnifiques fêtes données par le Roi. L'idée nouvelle apporte une variété d'accent, et l'hommage ainsi présenté a la fraîcheur d'un bouquet des bois; c'est infiniment moins banal

1. DISTRIBUTION. — Argante, M. *Cornaglia*. — Géronte, M. *Siblot*. — Octave, M. *Paul Franck*. — Léandre, M. *Amaury*. — Scapin, M. *Coste*. — Silvestre, M. *Prince*. — Zerbinette, Mlle *Béry*. — Hyacinthe, Mlle *Chapelas*.

que le compliment récité par Alceste, Célimène, Clitandre, Dorine et leurs congénères.

20 JANVIER. — Reprise, en matinée, de l'*Écossaise*[1], comédie dramatique, en prose, de Voltaire, précédée d'une conférence de M. Lintilhac. La poésie fit grand bruit au dix-huitième siècle parce que Voltaire y avait traduit sur la scène ce Fréron, qui était, en somme, un critique judicieux et faisait assez honnêtement son métier. Or, le personnage de Frelon (lisez Fréron) pourrait être enlevé que la pièce tiendrait parfaitement debout sans lui. L'*Écossaise* est, au fond, comme nous le démontre fort bien M. Lintilhac, un pur mélo, le premier essai du mélodrame en France. Ce mélo, n'était le grand nom de l'auteur et les circonstances curieuses où se produisit l'ouvrage, n'eût guère mérité qu'on le tirât de la poussière des bibliothèques, où il dormait oublié... Mais le public, dont la curiosité avait été mise en éveil par le conférencier, écoutait la pièce avec beaucoup de sympathie. Elle était jouée avec ensemble. Darras donnait infiniment de naturel au rôle du cabaretier bonhomme et d'âme tendre. Et Siblot prêtait à Freiport, le négociant anglais d'une nouveauté piquante en ce temps-là, la physionomie exotique qu'il fallait. Mlle Jane Rabuteau était douce et pleurante à souhait dans Lindam, et Mlle Jeanne Kesly faisait, de Polly, une soubrette très délurée.

1. DISTRIBUTION. — Frelon, M. *Janvier*. — Fabrice, M. *Darras*. — Lord Monrose, M. *Ravet*. — Freiport, M. *Siblot*. — L'Anglais, M. *Paul Franck*. — Lord Murray, M. *Vaimont*. — Un commissionnaire, M. *Taldy*. — Le messager, M. *Buchetet*. — André, M. *Chevillot*. — Lady Alton, Mlle *Grumbach*. — Lindam, Mlle *Rabuteau*. — Polly, Mlle *Kesly*.

22 JANVIER. — Au samedi populaire de poésie ancienne et moderne, des poèmes de Cl. Marot, E. Deschamps, A. de Musset, Ch. Baudelaire, Villiers de l'Isle Adam, Hégésippe Moreau, sont lus par Mlles O. de Fehl, Laparcerie, Rabuteau, Chapelas ; MM. Rameau, Janvier, Paul Franck. Des ballades de Villon, Banville, Rostand et Catulle Mendès sont lues par M. Constant Coquelin.

27 JANVIER. — Reprise de l'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet, musique de Georges Bizet exécutée par l'orchestre et les chœurs, placés sous la direction de M. Edouard Colonne[1]. Succès considérable.

3 FÉVRIER. — En matinée : *Clavijo*, drame en cinq actes, de Gœthe, adaptation de M. Schefer[2]; exquise conférence de M. Lintilhac. La pièce est, disons-le, fort ennuyeuse, et ce qui nous a charmés, dans l'œuvre du poète allemand, ce sont les quelques pages de Beaumarchais qu'y a insérées l'adaptateur. M. Perny avait de la chaleur dans le rôle de Beaumarchais ; Mlle Jane Rabuteau était gentille et touchante dans celui de Marie.

12 FEVRIER. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne ; M. Guitry lit des vers de MM. Maurice Donnay, Ed. Haraucourt et Jules

---

1. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *A. Lambert*. — Francet Mamai, M. *Cornaglia*. — Le capitaine, M. *Darras*. — Mitifio, M. *Ravel*. — Frédéri, M. *Dorival*. — L'Équipage, M. *Garbagny*. — Le valet, M. *Beauvais*. — La Renaude, Mme *Crosnier*. — Rose Mamaï, Mlle *Grumbach*. — Vivette, Mlle *D'Arcylle*. — L'Innocent, Mlle *Lucy Gérard*. — 1re servante, Mlle *Jane Béryl*. — 2e servante, Mlle *Ida Filz*.

2. DISTRIBUTION. — Clavijo, M. *Rameau*. — Don Buenco, M. *Géalis*. — Don Carlos, M. *Janvier*. — Beaumarchais, M. *Perny*. — De Saint-Georges, M. *Tuldy*. — Guilbert, M. *Bachelet*. — Sophie Guilbert, Mlle *Marcye*. — Marie de Beaumarchais, Mlle *J. Rabuteau*.

Renard ; Mlle J. Rabuteau et M. Paul Franck lisent une scène de *Pélléas et Mélisande*, de M. Maeterlinck, et des poèmes d'Homère, Parny, V. Hugo, Mistral, Burger, F. Coppée, Th. Gautier, sont lus par MM. A. Lambert, Rameau, Janvier, Mme Segond-Weber, Mlles Page, Laparcerie et Lucy Gérard.

17 FÉVRIER. — La très intéressante *Fille du Cid*, de Casimir Delavigne, jouée, en matinée, par MM. Chelles, Albert Lambert, Céalis, Caillard, Taldy et Mlle Page, obtient un vif succès. Piquante conférence de M. Henri Chantavoine.

18 FÉVRIER. — Première représentation de *Vivre ensemble*, comédie en un acte, en prose, de M. Ikelmer [1], assez réussie dans le genre gai.

19 FÉVRIER. — Nouveau samedi populaire de poésie ancienne et moderne : Mlle Moreno, de la Comédie-Française, lisait des poèmes de Ch. Baudelaire, Léon Dierx, Marcel Schwob et Rodenbach ; M. Paul Franck, Mlles Rabuteau, Chapelas et Mylo d'Arcylle, lisaient une scène de *Çakuntala*, de A.-F. Hérold ; MM. A. Lambert, Rameau, Monteux, Paul Franck, Dorival et Mlle Rabuteau lisaient une scène des *Burgraves*, de Victor Hugo ; et des poésies de Kâlidaoâ, St. Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Jules Lemaître, Paul Verlaine, Stuart Merril, Eugène Morel, André Fontainas, Gabriel Trarieux, étaient lues par MM. Candé et Janvier, Mmes Segond-Weber et Laparcerie.

1. DISTRIBUTION. — Plantain, M. *Coste*. — Charmillon, M. *Prince*. — Jean, M. *Chevillot*. — Mathilde, Mme *Chassaing*. — Victorine, Mlle *Kealy*. — Justine, Mlle *Ida Fitz*.

22 JANVIER. — Au samedi populaire de poésie ancienne et moderne, des poèmes de Cl. Marot, E. Deschamps, A. de Musset, Ch. Baudelaire, Villiers de l'Isle Adam, Hégésippe Moreau, sont lus par Mlles O. de Fehl, Laparcerie, Rabuteau, Chapelas ; MM. Rameau, Janvier, Paul Franck. Des ballades de Villon, Banville, Rostand et Catulle Mendès sont lues par M. Constant Coquelin.

27 JANVIER. — Reprise de l'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet, musique de Georges Bizet exécutée par l'orchestre et les chœurs, placés sous la direction de M. Edouard Colonne[1]. Succès considérable.

3 FÉVRIER. — En matinée : *Clavijo*, drame en cinq actes, de Gœthe, adaptation de M. Schefer[2]; exquise conférence de M. Lintilhac. La pièce est, disons-le, fort ennuyeuse, et ce qui nous a charmés, dans l'œuvre du poète allemand, ce sont les quelques pages de Beaumarchais qu'y a insérées l'adaptateur. M. Perny avait de la chaleur dans le rôle de Beaumarchais ; Mlle Jane Rabuteau était gentille et touchante dans celui de Marie.

12 FEVRIER. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne ; M. Guitry lit des vers de MM. Maurice Donnay, Ed. Haraucourt et Jules

---

1. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *A. Lambert*. — Francet Mamai, M. *Cornaglia*. — Le capitaine, M. *Darras*. — Mitifio, M. *Ravet*. — Frédéri, M. *Dorival*. — L'Équipage, M. *Gurbaguy*. — Le valet, M. *Beaucaïs*. — La Renaude, Mme *Crosnier*. — Rose Mamai, Mlle *Grumbach*. — Vivette, Mlle *D'Arcylle*. — L'Innocent, Mlle *Lucy Gérard*. — 1re servante, Mlle *Jane Béryl*. — 2e servante, Mlle *Ida Filz*.

2. DISTRIBUTION. — Clavijo, M. *Rameau*. — Don Buenco, M. *Cénlis*. — Don Carlos, M. *Janvier*. — Beaumarchais, M. *Perny*. — De Saint-Georges, M. *Tahly*. — Guilbert, M. *Bachelet*. — Sophie Guilbert, Mlle *Marcya*. — Marie de Beaumarchais, Mlle *J. Rabuteau*.

Renard ; Mlle J. Rabuteau et M. Paul Franck lisent une scène de *Pelléas et Mélisande*, de M. Maeterlinck, et des poèmes d'Homère, Parny, V. Hugo, Mistral, Burger, F. Coppée, Th. Gautier, sont lus par MM. A. Lambert, Rameau, Janvier, Mme Segond-Weber, Mlles Page, Laparcerie et Lucy Gérard.

17 FÉVRIER. — La trés intéressante *Fille du Cid*, de Casimir Delavigne, jouée, en matinée, par MM. Chelles, Albert Lambert, Céalis, Caillard, Taldy et Mlle Page, obtient un vif succès. Piquante conférence de M. Henri Chantavoine.

18 FÉVRIER. — Première représentation de *Vivre ensemble*, comédie en un acte, en prose, de M. Ikelmer [1], assez réussie dans le genre gai.

19 FÉVRIER. — Nouveau samedi populaire de poésie ancienne et moderne : Mlle Moreno, de la Comédie-Française, lisait des poèmes de Ch. Baudelaire, Léon Dierx, Marcel Schwob et Rodenbach ; M. Paul Franck, Mlles Rabuteau, Chapelas et Mylo d'Arcylle, lisaient une scène de *Çakuntala*, de A.-F. Hérold ; MM. A. Lambert, Rameau, Monteux, Paul Franck, Dorival et Mlle Rabuteau lisaient une scène des *Burgraves*, de Victor Hugo ; et des poésies de Kâlidaoâ, St. Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Jules Lemaître, Paul Verlaine, Stuart Merril, Eugène Morel, André Fontainas, Gabriel Trarieux, étaient lues par MM. Candé et Janvier, Mmes Segond-Weber et Laparcerie.

---

1. DISTRIBUTION. — Plantain, M. *Coste*. — Charmillon, M. *Prince*. — Jean, M. *Chevillot*. — Mathilde, Mme *Chassaing*. — Victorine, Mlle *Kesly*. — Justine, Mlle *Ida Fitz*.

25 FÉVRIER. — Dans le *Passé*, de M. Georges de Porto-Riche, Mlle Mylo d'Arcylle prend, au pied levé, le rôle d'Antoinette Bellangé, créé par Mlle Cerny ; elle y obtient un très vif succès. Il s'en faut que la belle comédie de M. Georges de Porto-Riche, cette œuvre de haute littérature dramatique et d'originale observation, ait dit son dernier mot à la scène : la pièce est solide et sera reprise un jour ou l'autre avec le succès qu'elle mérite. M. Georges de Porto-Riche n'avait, ce nous semble, encore rien écrit qui égalât le *Passé* : une œuvre maîtresse. Le sujet élu par lui n'était-il pas des plus dramatiques, et bien fait pour séduire un auteur qu'intéressent les nuances contradictoires des passions humaines et que ne devaient pas arrêter les bas scrupules d'une fausse moralité ? Le *Passé*, — nous vous l'avons dit l'an dernier, — c'est l'histoire d'une femme très franche et très loyale, qu'a odieusement trompée l'homme qu'elle adorait : elle fuit cet homme, indigne d'elle, et le méprise ; mais elle garde, vivace, le souvenir des jouissances anciennes et, dès qu'elle aura revu l'amant détesté, un ardent désir la dominera d'être encore à lui : c'est en vain qu'elle lutte, la raison est vaincue, et la pauvre amoureuse n'aura plus de joie, que si, de nouveau, elle se donne toute à celui qui l'abandonna. Nous n'avons plus à nous étendre aujourd'hui sur les qualités supérieures du style dramatique, toujours très spirituel et très verveux, du brillant auteur auquel nous devions déjà l'exquise *Amoureuse*. Et comment mieux dire ce qu'a si bien dit notre confrère et ami, Hippolyte

Lemaire, sur cette pièce de tendance vraiment nouvelle qu'est le *Passé*. « Dans aucune autre, a-t-il écrit, on n'a montré encore une femme aussi consciente, aussi solidement campée du bon côté de la raison et de la vérité vitale que son adorable Dominique Brienne. Et pourtant si délicieusement femme, si vibrante d'amour, si charmante par sa grâce, si touchante et si pitoyable par ses faiblesses ou par la délicatesse de ses nerfs! C'est là, véritablement, une figure très originale à l'examiner de près ; c'est un personnage d'émancipation féminine singulièrement avancée, bien qu'on ne trouve dans son dessin aucun trait d'imitation des attributs virils, ni dans ses paroles aucun écho des revendications coutumières. Comme le monde se transformerait vite, si un tel personnage pouvait devenir un modèle!... » Le *Passé* reste, assurez-vous-en à la lecture, une pièce des plus intéressantes, conduite avec beaucoup de sûreté et de réelle adresse. Pas une scène, pas un mot, n'y semble inutile, et dans une œuvre où les nuances psychologiques sont si fines et si subtiles, M. de Porto-Riche a dédaigné les procédés faciles ; c'est par la seule rigueur de dialogue que nous apprenons à connaître les personnages. Ces personnages vivent. Ils charment et ils émeuvent. Ah! quel noble caractère que celui de Dominique, et comme l'on se prend à admirer cette femme si délicatement honnête et si passionnément amoureuse! Il y a au second acte — on l'a remarqué — une scène où elle a manifesté toute la générosité de son âme, et où l'on devine combien, inconsciem-

ment, elle aime encore François Prieur. Ses camarades attaquent son ancien amant, à vrai dire d'une assez vilaine manière, et ardemment, et, pour ainsi dire, malgré elle, elle le défend contre tous et tente même de le justifier des pires fautes. Et comme, avec habileté, M. de Porto-Riche a opposé à Dominique la gracieuse et légère Antoinette! Mme Bellangé se soucie peu d'être franche, et la scène est bien jolie et bien fine où elle se décide à rester secrètement la maîtresse de François Prieur, sans renoncer pourtant à reprendre la vie commune avec son mari. — Faites comme nous, je vous prie : relisez le *Passé*, ainsi que vous reliriez vos classiques...

26 FÉVRIER. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne. MM. Rameau et Janvier disent une scène de l'*Othello*, d'Alfred de Vigny ; Mlle Lucy Gérard, MM. Siblot et Paul Franck disent des fragments de *Pierrot posthume*, de Théophile Gautier; des poèmes de Shakespeare, Marie Stuart, Lamennais, Victor Hugo, Joséphin Soulary, Lamartine, Albert Mérat, Auguste Marin, Glatigny, Paul Adam, Ch. Van Lerberghe, Albert Lantoine, Viollis, sont lus par Mlles V. Page, Mylo d'Arcylle, Laparcerie et Rabuteau.

5 MARS. — Au samedi de poésie ancienne et moderne, Mlles Lucy Gérard, Kessly et Béry, MM. Siblot, Coste, Prince et Garbagny lisent des comédies injouables de Victor Hugo, et des poèmes de Parny, Voltaire, Leconte de Lisle, Paul Verlaine, J.-M. de Heredia, J. Aicard, Villiers de L'Isle-Adam, Albert Samain, Francis du Croisset,

Auguste Villeroy et Marc Lafargue, sont lus par Mlles O. de Fehl, Laparcerie et Rabuteau, MM. A. Lambert, Rameau, Janvier, Paul Franck et Caillard.

8 MARS. — Première représentation de *Juan de Manara*, drame en quatre actes et cinq tableaux, en vers, de M. Edmond Haraucourt[1]. Le 30 avril 1836 — vous n'y étiez pas; ni nous non plus, je vous prie de le croire — on jouait au théâtre de la Porte-Saint-Martin, devant une salle affamée de nouveautés, un « mystère » en cinq actes, en neuf tableaux, intitulé : *Don Juan de Marana ou la Chute d'un ange*. Bocage représentait le fameux séducteur de Séville, et devait donner au personnage, disait-on, un cachet de grandiose inconnu jusque-là. Ce Don Juan ne fut, en effet, ni celui de Tirso de Molina, ni celui de Molière; mais le public ne comprit pas bien ce qu'il était et ce qu'il voulait. Le mauvais ange, le bon ange et la Vierge, parlant en vers sur des nuages, prenaient part à cette action insaisissable, où l'on ne remarqua qu'une

---

1. DISTRIBUTION. — Juan de Manara, M. *Philippe Garnier*. — Le commandeur, M. *Cornaglia*. — Le mayor, M. *Rameau*. — Le Franciscain, M. *Janvier*. — Le Marrano, M. *Coste*. — Don Miguel, M. *Dorival*. — Don Christóbal, M. *Perny*. — Don Luis, M. *Paul Franck*. — Don Rodriguez, M. *Lemarchand*. — Don Gaspard, Un mendiant, M. *Valmont*. — Dona Dolorès, Mme *Segond-Weber*. — La supérieure, Mlle *Grumbach*. — Inès, Mlle *Valentine Page*. — Bélise, Mlle *Chapelas*. — Célia, Mlle *Laparcerie*. — Dona Luscinde, Mlle *Jane Rabuteau*. — Don José (travesti), Mlle *Lucy Gérard*. — Une femme du peuple, Mlle *J. Fromant*. Femme d'Ève, Mlle *Mayrick*. — Dorothée, Mlle *Jane Béryl*. — La Morisque, Mlle *Ecart (de l'Opéra)*.

Mlle Chapelas remplaçait, quelques jours après la première représentation, Mlle Lucy Gérard, indisposée, dans le rôle de Don José, où elle se montrait à son tour charmante d'espièglerie et de crânerie.

scène, celle où Don Juan, converti, fait amende honorable à son frère Don José, qui le contraint, à force d'insultes à se battre avec lui et à le tuer. Malgré le talent de Bocage et la beauté d'Ida Ferrier, *Don Juan de Marana* n'eut aucun succès. Nous avons eu la curiosité de relire la pièce, en laquelle Alexandre Dumas déploya, en pure perte, beaucoup d'imagination. C'est une légende espagnole, avec les bons et les mauvais anges, les fantômes et tout l'appareil fantastique qui rendirent célèbres quelques œuvres écrites au delà des Pyrénées, entre autres le fameux *Convive de pierre*, dont Molière tira un si grand parti. Mais en empruntant à l'auteur espagnol une donnée étrange et bizarre, Molière avait su la rendre claire, précise, philosophique. Dumas laissa la sienne pleine d'obscurité et se priva de l'intérêt continu par une suite de scènes, la plupart du temps imitées de Tirso de Molina, et qui ne concouraient à l'ensemble que par la punition de son Don Juan. Son héros va jusqu'à séduire un ange, à qui la reine du ciel a permis de revenir sur la terre et de prendre la forme d'une femme, mais ce n'est là qu'un épisode au milieu de tant d'autres conquêtes amoureuses. Cependant, à travers ce drame singulier, tout rempli d'assassinats, d'orgies, de duels, court un souffle puissant, et se retrouve parfois tout entier le talent du grand Dumas. Toute autre est la pièce représentée ce soir à l'Odéon, qui, dans le principe, devait s'appeler *Don Juan* tout court — pourquoi pas ? — puis, *le Chemin de Damas*, et qui, en fin de compte, s'intitule *Juan de*

Manara. M. Edmond Haraucourt, a pris soin de définir lui-même le héros de son drame : la créature d'excès et de paroxysme, dont la passion ne peut se satisfaire dans la plénitude physique et intellectuelle, l'impatient des limit s qui bordent toute jouissance, l'insoumis au frein qui arrête tout élan vers l'au delà, le forcené de vivre tel qu'il a pu le concevoir et le réaliser. « Imaginez l'être d'élection supérieurement doué dans son esprit et dans son corps, riche de vie, trop riche, et qui veut vivre trop, plus qu'un homme. Un immense besoin d'expansion dilate son âme exubérante : à l'étroit en lui-même, il aspire à sortir de lui ; il se projette et rayonne ; il envahirait l'infini. Où courir ? L'amour est la vibration la plus intense : il se jette dans l'amour ». C'est la première phase, cette frénésie de la vie. Voici maintenant la seconde : « Aucun baiser ne l'assouvit ; la femme l'emporte au bord du ciel, mais jamais jusqu'au ciel. Tout prend fin : il rêvait d'infini ! Tout est relatif ; il rêvait l'absolu et Don Juan retombe à chaque essor. N'est-il donc pas un amour sans lendemain, toujours fidèle et toujours vierge ? Une possession qui soit sans désillusion ni souillure ? Un baiser qui reste divin ? C'est le néant de toutes choses humaines, mais ce n'est pas la résignation de Faust à ce néant. C'est l'angoisse de ce qui lui reste à connaître, le sentiment de l'inexploré, le désir insouciant de ce dont il attend et implore la révélation. Venons maintenant à la troisième phase : « Soudain une lumière se fait dans cette âme obscurcie. L'être infini, absolu, abstrait, il

existe et c'est la foi. Le grand baiser c'est la prière! Don Juan s'était trompé, égaré dans la chair; il était trop noble pour elle; il comprend, se jette à genoux, et c'est l'extase totale... » Tel est l'argument philosophique de *Juan de Manara*. Nous voyons le « monstre », à la veille d'épouser Dolorès, envoûté par la chasteté de sa sœur Luscinde, au point de vouloir la prendre de force. « Un pas de plus et je me tue! » s'écrie la pure jeune fille. Et comme Don Juan se jette violemment sur elle, elle lui arrache son poignard et se frappe mortellement. Le commandeur est venu châtier l'assassin; Don Juan remet son masque, et au premier coup d'épée, l'étend raide mort... Le voici ensuite s'efforçant de tromper, dans l'orgie d'un opulent souper, les remords et le lourd ennui qui l'accablent; le voici échappant au traquenard du franciscain qui, pour lui faire avouer son crime, lui décrit complaisamment l'horrible supplice de la question infligé à l'innocent arrêté à sa place; le voilà croisant le fer avec don Miguel, qui a juré de venger la mort de Luscinde, sa douce fiancée; puis, inopinément sauvé par Cœlia, la camériste de dona Dolorès, qui fut pourtant une de ses premières victimes. C'est maintenant le Caveau du Commandeur, au seuil duquel il revoit Dolorès au moment où elle va prononcer ses vœux — et où il se laisse par elle enfermer, comme en le lieu d'asile le plus sûr, pendant que se déploie, sous les voûtes, la lugubre procession... Puis, quand Dolorès, devenue sa femme, lui crie son amour invincible, il avoue, lui, le double meurtre, et tou-

ché par la grâce, en proie au plus sincère repentir, il fait au chef du Saint-Office l'humble confession de tous ses crimes aboutissant au suprême pardon, dans le sein de Dieu. Don Juan est mort : il entre au couvent!... L'œuvre de M. Haraucourt, ainsi que vous l'avez pu voir, diffère de toutes les précédentes qui s'étaient particulièrement attachées à montrer dans Don Juan la figure du séducteur, le vouaient à l'imprécation finale et à la damnation. Juan de Manara est plutôt la figure du conquérant de la vie, l'exubérance vitale emportée à toutes les outrances et qui n'en trouve la satisfaction plénière que dans la foi, la prière et l'adoration de Dieu. — « N'est-ce pas — on l'a dit — un admirable sujet? Et, au fond, de métaphysique si simple et si vraie, ce contact de l'infini de l'esprit contre le fini de la matière, qu'on le retrouve dans le plus humble intérieur d'homme, et qu'il est humain, essentiellement, et au même titre que les drames de prose légère, qualifiés d'essentiellement parisiens... » Les très beaux vers de M. Haraucourt étaient admirablement déclamés par MM. Philippe Garnier et Paul Rameau, incarnant à souhait le terrible rôle de Don Juan, et le superbe personnage du chef du Saint-Office. Moins heureuse nous a paru Mme Segond-Weber, dont la voix rauque détonnait de façon monotone et vulgaire dans Dolorès. Mlle Jane Rabuteau avait bien la chasteté que réclamait le rôle de Luscinde, Mlle Valentine Page, la beauté que voulait Inès et Mlle Lucy Gérard les fines jambes qui convenaient au travesti don José. Nous citerons ensuite M. Jan-

vier, un franciscain très vivant, M. Coste et Mlle Fromant, qui crânement établissaient le court épisode du Marrano et de la femme du peuple. Et nous féliciterons Mlle Ixart (de l'Opéra, s'il vous plaît !), qui sur un rythme suffisamment langoureux (la musique était de M. Paul Vidal), exécutait avec toute la morbidesse désirable, la danse du... ventre, bien faite pour produire sur les invités du sombre Don Juan une heureuse diversion.

12 MARS. — Au samedi populaire de musique ancienne et moderne, Mlle Bartet, de la Comédie-Française, vient dire des poèmes de Sully-Prud'homme ; le *Don Juan à travers les âges* (les don Juan de Tirso de Molina, de Molière, de Dumas, de Pouchkine), sont lus par MM. Paul Franck, Siblot, Le Marchand, Caillard, Mlles Laparcerie et Rabuteau ; des poèmes de Théophile Gautier, Desbordes-Valmore, Charles Baudelaire, Remy de Gourmont, Ch. Ténib, Francis Jammes, sont lus par MM. Rameau, Janvier, Paul Franck, Mlles Béry, Laparcerie et Rabuteau.

17 MARS. — Pendant que sur le boulevard, en attendant le passage de la cavalcade de la Mi-Carême, on se bombarde — oh ! si spirituellement ! — de confetti, l'Odéon joue la *Double Méprise*, d'après *le Pire n'est pas toujours certain*, de Calderon, que devait précéder une conférence de M. Francisque Sarcey. Mais, au dernier moment, le maître s'est déclaré indisposé et a été remplacé, au pied levé, par M. Albert Lambert, qui nous a lu une très utile et très suggestive notice de M. Paul Ginisty, sachant reprendre, à l'occasion,

la plume de l'homme de lettres. Sur les cent quatre-vingts pièces environ qui nous restent des cinq cent vingt composées par Calderon, tant « autos » que « comedias », « loas » et « entremeses », une vingtaine seulement ont été traduites en français. L'Allemagne en a traduit et représenté un nombre un peu plus grand ; l'Angleterre a fait aussi quelques essais de traduction ; mais la plus nombreuse partie reste entièrement inconnue à ceux qui n'ont point lu le texte original. Sachons gré à M. Victor Margueritte de nous avoir donné cette *Double Méprise*, d'une verve originale en son adroite et poétique adaptation, — l'un des meilleurs, assurément, des drames de cape et d'épée du grand auteur espagnol. Vous savez, n'est-ce pas, d'où vient cette bizarre désignation de cape et d'épée, donnée, *tra los montes*, aux pièces d'intrigue ? — Du costume dans lequel les acteurs les représentaient, c'est-à-dire le feutre incliné sur l'oreille, l'ample manteau relevé par la pointe d'une rapière démesurée, la *golilla*, espèce de fraise formée de carton et de gaze amidonnée ajustée autour du cou. Les jalousies d'amants, les vengeances de frères et de maris, le point d'honneur érigé en dogme indiscutable, les scènes de nuit, les aventures de balcons, les grands coups d'épée, les cavaliers embossés dans les plis de leur *capa*, les dames *tapadas*, ou demi-masquées de leurs voiles de taffetas ou de dentelle, les doubles actions enchevêtrées comme les mailles d'un filet, tout cet arsenal du répertoire des pièces d'intrigue ne fut pas inventé par Calderon, mais l'éminent poète porta à

leur dernière puissance, ces moyens et ces combinaisons qui nous semblent si étranges aujourd'hui, mais qui n'étaient réellement que la traduction des mœurs de la Péninsule à cette curieuse époque. Il y a dans le brouillamini de cette *Double Méprise*, si alertement traduite par M. Victor Margueritte, un mouvement endiablé — que nous a paru fort apprécier le public de ce jeudi littéraire. La pièce a, d'ailleurs, été très lestement enlevée par les vaillants artistes du Second Théâtre-Français : MM. Albert Lambert, Paul Rameau, Ravet, Perny, Prince ; Mlle Laparcerie, victime du tragique quiproquo qu'on pourrait et voudrait dénouer d'un mot, Mlle Samé, une « dame espagnole » de bonne souche, et Mlle Alice Béry, qui, par l'éclat de sa verve de soubrette de la grande école, fut, ce nous semble, et si nous en croyons les applaudissements de la salle, la glorieuse héroïne de la journée.

19 MARS. — Des poèmes et des proses de Rabelais, Voltaire, Ackermann, Victor Hugo, Ernest Renan, Charles Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Jacques Madeleine, P. Quillard, E. Raynaud, Henri Degron sont lus par Mmes Laparcerie et Rabuteau ; MM. Janvier, Siblot, Coste, Paul Franck et Le Marchand. Mme Segond-Weber et M. Rameau lisent un important fragment de l'*Abbesse de Jouarre*.

26 MARS. — Mlle Thomsen, de la Renaissance, prête son concours au samedi populaire de poésie ancienne et moderne et lit des vers de MM. Catulle Mendès et Gustave Kahn ; *Politien*, une œuvre

dramatique inachevée d'Edgard Poë, est lue par MM. Rameau, Paul Franck, Le Marchand, Caillard ; Mlles V. Page, J. Kesly, Chapelas et Rabuteau ; des poèmes de A. de Vigny, Aloysius Bertrand, T. de Banville, Laurent Tailhade, Albert Saint-Paul, Paul-Louis, Garnier, Saint-Pol-Roux sont lus par Mmes Segond-Weber, Rabuteau ; MM. Rameau, Paul Franck et Garbagny. — Le soir, on reprend une fois encore, et pour cinq représentations alternant avec les dernières soirées de *Juan de Manara*, la triomphante *Arlésienne*, d'Alphonse Daudet et Bizet, avec l'orchestre et les chœurs de M. Colonne.

2 AVRIL. — Huitième samedi populaire de poésie ancienne et moderne, avec le concours de M. Coquelin aîné et de Mlle Thomsen.

6 AVRIL. — On donne, à l'occasion de la semaine sainte, les *Faux Dieux*, drame chrétien en cinq actes et six tableaux du dramaturge scandinave Œhlenschaeger, adapté par M. Jules de Marthold [1].

9 AVRIL. — Premières représentations de *Mon Enfant*, comédie en trois actes, en prose, de

---

1. DISTRIBUTION. — Hakon Yarl, M. *A. Lambert*. — Olaf, M. *Dorival*. — Thorer, M. *Célis*. — Berghor, M. *Darras*. — Grib, M. *Caillard*. — Karker, M. *Ravet*. — Orm, M. *Valmont*. — Thorz, Mlle *O. de Fehl*. — Gudrun, Mlle *Rabuteau*. — Erland (travesti), Mlle *Mauffroy*.

La soirée se complète d'une partie musicale, dont voici le programme exécuté par l'orchestre que dirige M. Narcisse Bruneau : 1. Ouverture de la *Grotte de Fingal* (Mendelssohn) ; 2. Fragments de Peer Gynt (Grieg) ; 3. Marche religieuse d'Alceste (Gluck) ; 4. Ouverture du *Vaisseau fantôme* (Wagner) ; 5. *Rédemption* (César Franck) ; 6. Marche religieuse (Gounod) ; 7. Finale. Fragments de *Marie-Madeleine* (Massenet).

M. Ambroise Janvier[1], et de *Celle qu'il faut aimer*, comédie en un acte, en prose, de MM. Grenet-Dancourt et Gaston Pollonnais[2], — Enfin, on a donc ri à l'Odéon!... Voilà qui nous change de *Juan de Manara!* On y a ri avec *Mon Enfant*, comme on eût ri, au Palais-Royal, d'une sorte de *Monde où l'on s'ennuie*, traité en façon de vaudeville. On a ri ce soir, et l'on rira demain : voilà du coup, pour cette fin de saison, l'Odéon désenguignonné! Jacques Latour, romancier mondain et auteur dramatique en passe d'être joué au Théâtre-Français, est l'amant et le protégé de Mme Muller, la femme d'un riche banquier qui apprend les vers du poète — l'enfant de la maison — pour les réciter dans le monde. Mais cette situation commençant à lui peser — on en jase dans les salons — Jacques songe à se marier et a demandé la

---

1. Distribution. — Jacques, M. *Coste*. — Muller, M. *Sibiot*. — Mathilde, Mme *Henriot*. — Madame Langeron, Mlle *Grumbach*. — Madame de Précigné, Mlle *Alice Bery*. — Marie, Mlle *d'Arcyllc*.

2. Distribution. — Bernard de Blanzac, M. *Prince*. — Roger de Saint-Pré, M. *Caillard*. — Suzanne de Blanzac, Mme *Archainbaud*. — Henriette de Gréval, Mme *M. Chassaing*.

On avait proclamé, dans la journée, les prix décernés à l'occasion des samedis populaires de poésie. Le prix Victor Hugo, 500 fr., offert par M. le ministre de l'instruction publique, était obtenu par M. Louis Ernault, pour son poème : *le Chant royal de la Chair et du Sang*. C'était M. André Dumas, un tout jeune poète (vingt-quatre ans à peine) qui, pour son poème : *le Village*, méritait le prix de 250 fr. (prix Théophile Gautier, offert par le *Journal*). Le prix Paul Verlaine (150 fr., offert par les Revues le *Mercure de France* et la *Revue Blanche*), était décerné à M. Charles Guérin, pour son poème : *le Frisson de la vie*; et le prix Jules Laforgue (150 fr., offert par M. Paul Giniaty), à Mme Marc Nerval, pour son poème : *la Jeune femme et l'Etranger*. Hormis M. Charles Guérin, auteur de deux volumes de vers très lus par la jeunesse contemporaine, les lauréats étaient tout à fait inconnus du grand public et même dans les cercles de poètes et de lettrés.

main d'une charmante jeune fille, Mlle Laugeron, dont les vertus domestiques, plus que les hantises littéraires, l'ont vivement touché. Mme Muller admet le mariage de Jacques, à condition de lui continuer sa protection et ses conseils. Ainsi lui fait-elle couper une scène de viol un peu vive — même jouée par des sociétaires — qui pourrait faire échouer devant le public sa pièce reçue à la Maison de Molière. Et telle est la constante immixtion dans son ménage de cette Mme Muller, désormais alliée à son ancienne rivale, Mme de Précigné, que la jeune femme n'a qu'une idée : flanquer à la porte de chez elle ces insupportables crampons. Et comme c'est une fine mouche, elle fait, elle aussi, tant d'avances aux deux Égéries de son mari, qu'une fois élu académicien grâce à elles, Jacques, fortement exaspéré, cherche à son tour le moyen de s'en débarrasser à tout jamais. Il renvoie, sans plus de façons, Mme de Précigné. Pour Mme Muller, il en trouve une bien bonne. Avec la complicité de son mari, il fera passer pour sien l'enfant que celui-ci a eu d'une maîtresse, et comme cette progéniture improvisée flatte ses instincts de maternité, Mme Muller — une bonne femme, comme vous voyez — l'adoptera d'enthousiasme et l'élèvera sans chercher à revoir Jacques, de peur que Mme Latour s'aperçoive de la ressemblance !... Tel est le scénario sur lequel M. Ambroise Janvier a su broder trois actes légers et gais, absolument gais et amusants, nous l'avons dit, enlevés de verve par les artistes de l'Odéon : M. Coste, un Jacques plein d'entrain ; M. Siblot, un mari bien nature ; Mme Hen-

riot, très plaisante en son rôle de naïve et enragée protectrice ; Mlle Alice Béry, une Mme de Précigné élégante et fine, d'adresse rare et de diction délicieuse ; Mmes Grumbach et d'Arcylle, apportant dans Mmes Laugeron, mère et fille, une grâce comique et de bon aloi. La soirée odéonesque — une soirée heureuse entre toutes — avait bien commencé par un gentil acte de MM. Grenet-Dancourt et Gaston Pollonnais, où l'on voit un jeune mari apprendre d'un ami trop épris de sa femme que « celle qu'il faut aimer » est précisément celle qu'il délaissait... La pièce est morale autant qu'aimable. Elle a été fort bien jouée par Mmes Archainbaud et Chassaing, MM. Prince et Caillard. Pourquoi ne pas plus sérieusement utiliser la jolie voix et le sérieux talent de Mme Archainbaud ?...

16 AVRIL. — Mlle Thomsen et M. Guitry prêtent leur concours au samedi populaire de poésie ancienne et moderne.

21 AVRIL. — Les *Faux dieux*, joués en matinée, sont précédés d'une conférence de M. George Vanor. Le jeune conférencier établissait, dans une dissertation très savante, les rapports de la théogonie scandinave avec la littérature dramatique, au début de ce siècle ; il montrait l'équivalent des tragédies d'Ohlenschlœger et de ses contemporains avec les drames du cycle wagnérien ; enfin, il retraçait, avec une érudition spirituelle, l'existence des dramaturges danois en 1820. Le public interrompait fréquemment l'orateur au cours de cette éloquente improvisation et lui témoignait son plaisir par plusieurs rappels enthousiastes.

30 AVRIL. — Onzième samedi populaire, avec le concours de Mmes Segond-Weber, Laparcerie, Rabuteau; MM. Rameau, Monteux, Coste, Paul Franck et Garbagny. Au programme : *Une Femme est un diable*, de Prosper Mérimée; poèmes de M. A. de Vigny, H. de Balzac, Edouard Lockroy, Victor Margueritte, Paul Leclerq, Tristan Klingsor, Ywan Gilkin.

2 MAI. — Première représentation du *Saut de Leucade*, comédie en un acte, en vers, de M. Paul Sède. Cette agréable saynète, qui mettait en scène une des plus jolies légendes de la Grèce ancienne, était fort bien interprétée par Mmes Dehon et Chapelas, MM. Darras, Garbagny et Valmont.

6 MAI. — Première représentation de la *Grand'-Mère*, comédie en un acte, en vers, de Victor Hugo[1]. — Pour corser le spectacle actuel, dont, avec les trois actes de *Mon Enfant*, le succès se poursuit au milieu des éclats de rire, et, pour réaliser enfin un vœu fréquemment exprimé par tous les lettrés, le directeur de l'Odéon avait la très heureuse pensée de représenter la *Grand'Mère*, la plus « jouable », assurément, des sept pièces dont se compose le *Théâtre en liberté*, de Victor Hugo. Et, chargé de s'occuper des répétitions, M. Paul Meurice le faisait avec toute la piété qu'on lui sait pour la mémoire du grand poète. Le décor de

---

1. DISTRIBUTION. — Herr Groot, M. *Carnaglia*. — Le duc Charles, M. *Ravaud*. — Premier bourgeois, M. *Taldy*. — Premier paysan, M. *Chevillot*. — Deuxième paysan, M. *Beauvais*. — La marquise, Mme *Marie Laurent*. — Emma Gemma, Mme *Segond-Weber*. — Le petit Charles, *le petit Roy*. — Petite Cécile et petite Adèle, *les petites Andrégor*.

M. Chaperon représente une forêt profonde avec une maison rustique. Une femme, qui se dit « margrave en Prusse et duchesse en Hanovre » cherche, en compagnie de Herr Groot, « un vieux cagot », fort extravagant, son fils Charles qui, depuis dix ans, se cache dans ladite forêt. Ce fils, est un de ces révoltés superbes qu'aimait Victor Hugo. Ce frondeur s'est mésallié : il s'est laissé ensorceler par « une rien du tout ». La margrave, fière comme Saint-Simon, s'irrite de ce mariage ; elle est philosophe à la manière de Catherine II. Elle se désole surtout parce que son fils a trois enfants : elle pense comme fera plus tard Malthus. Quant à son fils, elle veut le « fourrer en prison » et sa femme « au couvent ». S'ils résistent, elle a « une armée de dix hommes » pour les saisir. Alors, on voit apparaître Charles, l'enfant révolté avec sa femme, Gemma. Ils s'entretiennent de leurs amours, et, immédiatement les lys, les papillons, les abeilles, le thym, la lune, les étoiles et le soleil, passent et resplendissent dans leur langage. « Ils ont mis leur habit de gala, tous ces buissons », dit Emma :

Partout des fleurs. Vois le beau saule.
La petite fait bien ses dents, elle est très drôle,
Elle égratigne avec son petit doigt vermeil...

Charles écoute gravement ces jolies choses, et il répond en commentant le *Contrat social*. Emma le console à sa manière :

Tu n'es pas prince. Soit. Ni Habsbourg, ni Bourbon.
Et moi, je ne suis pas un ange. C'est trop bon

D'être une femme. On a des enfants. Trop de gloire
Ça gêne. Un ange vit sans manger et sans boire.
Moi, je dîne, j'ai faim, tu sais comme je bois.
Et j'aime bien manger des fraises dans les bois.
Un ange est impalpable. Il fuit, rien ne le touche.
Un baiser, c'est bien doux. Si l'on n'a pas de bouche,
Comment faire ?

Le cas est, en effet, fort embarrassant... Herr Groot paraît alors avec les soldats, puis la margrave arrive; elle donne ses derniers ordres; sur ces entrefaites, entrent les trois enfants de Charles; la grand'mère les regarde, elle écoute leur dialogue, voit s'ébattre leurs grâces; ils jouent « à la dame qui reçoit un monsieur » ; elle les aime déjà, ouvre ses bras et les serre sur sa poitrine. Elle embrasse aussi son fils et sa bru, et leur donne le château qui s'élève auprès de leur chaumière. Voilà tout, le conte est fini; c'est un petit chef-d'œuvre d'exquise tendresse. Je vous recommande, notamment, la charmante et ingénue conversation des trois petits enfants — on sait comme l'auteur de l'*Art d'être grand-père* savait faire parler les enfants ! — pour laquelle M. Paul Meurice a donné lui-même des indications de mise en scène aussi pittoresques que délicates. Victor Hugo avait écrit ces pages délicieuses sans souci du théâtre. Elles étaient pour lui quelque chose comme le délassement du génie entre deux œuvres considérables. La *Grand'Mère* a été ainsi composée en 1865, à Guernesey, en quelques jours. Plus tard, on lui parla assez de ce poème dialogué, d'une inspira-

tion si émue, pour qu'il se décidât à le donner au théâtre, et l'ouvrage était, en effet, de forme essentiellement théâtrale. L'idée lui avait souri. D'autres préoccupations le détournèrent de ce projet. Mais, il en avait été question plusieurs fois, et le maître avait donné ses conseils à Mme Marie Laurent, que tentait fort le rôle de la margrave. On peut dire qu'elle l'a rendu selon les intentions mêmes du grand poète. Bien secondée, d'ailleurs, par M. Rameau, Mme Segond-Weber, M. Cornaglia et les amours d'enfants si gentiment stylés par M. Paul Meurice.

7 MAI. — Dernier samedi populaire de poésie ancienne et moderne, avec le concours de Mme Marie Laurent, MM. Rameau, Darras, Paul Franck, Prince, Garbagny, Dorjval, Lemarchand ; Mmes Segond-Weber, Mylo-d'Arcylle, Laparcerie et Rabuteau. Au programme : le *Tricorne enchanté* bastonnade en vers, de Th. Gautier, et des poèmes et des proses de : Leconte de Lisle, Victor Hugo, T. de Banville, François Coppée, Léon Dierx, Elémir Bourges, M. Beaubourg, Alban Roubaud, Laurent-Tailhade, Emile Métrot, Frédéric Saisset[1].

21 MAI. — L'amusante comédie de M. Ambroise Janvier, *Mon Enfant*, atteint sa cinquantième représentation.

27 MAI. — Matinée extraordinaire au profit des Caisses de secours des associations des journalistes

---

1. M. Georges Bourdon adressait à M. Paul Ginisty sa démission des fonctions d'administrateur de la scène.

républicains et des journalistes parisiens [1]. Salle comble, de l'orchestre au cintre. Dans la loge présidentielle, les présidents et vice-présidents des deux associations : MM. Ranc, Mézieres, Claretie et Lucipia. Tous les artistes inscrits au programme avaient eu à cœur d'apporter leur concours à cette œuvre de bienfaisance. Il nous suffira de citer ici dans l'ordre du programme : Mmes Marie Laurent et Segond-Weber, MM. Cornaglia et Rameau, MM. Coquelin aîné et Coquelin cadet, ce dernier remplaçant son neveu Jean dans *le Mariage forcé* ; M. Worms et Mmes Barretta et Bartet ; Mlles Jeanne Granier, Marguerite Caron et M. Mayer ; Mme Sarah Bernhardt, Mlle Charlotte Wyns, M. Mounet-

---

1. Voici quel en était le programme :

La Grand'Mère, pièce en 1 acte, en vers, de Victor Hugo : Mmes *Marie Laurent*, la Margrave ; *Segond-Weber*, Emma Gemma ; petites *Andrégor*, Cécile—Adèle ; MM. *Cornaglia*, Herr Grott ; *Rameau*, Charles ; petit *Roy*, Charles.

Le Mariage forcé, comédie en un acte, de Molière (scène VI) : Pancrace, M. *Coquelin aîné* ; Sganarelle, M. *Jean Coquelin*.

Le Pardon, comédie de M. Jules Lemaître (1re acte) : Georges, M. *Worms* ; Suzanne, Mme *Barretta* ; Thérèse, Mlle *Bartet*.

Première représentation de *Mon tailleur*, comédie en un acte de M. Alfred Capus : Mlles *Jeanne Granier* et *Marguerite Caron* ; M. *Mayer*. Mlle *Charlotte Wyns*, de l'Opéra-Comique.

Intermèdes. — *Chanson d'Eviradnus* (Victor Hugo), adaptation musicale de M. Francis Thomé : Mme *Sarah Bernhardt* ; violon, Mlle *Linder* ; piano, M. *Francis Thomé*. — Duo d'*Aïda* (Verdi) : Mlle *Bréval*, M. *Noté*. — *La Curée* (Auguste Barbier) : M. *Mounet-Sully*. — Monologues : M. *Coquelin cadet*. — M. *Raoul Pugno*.

Psyché, pantomime de M. Georges Launay, musique de M. Rey : Psyché, Mlle *Cléo de Mérode* ; l'Amour, Mlle *J. Régnier*.

La Princesse de Bagdad, comédie en quatre actes, d'Alexandre Dumas (2e acte) : Lyonnette, Mme *Jeanne Hading* ; de Han, MM. *Duménil*, le commissaire, *Nertann* ; Nourvady, *Reigers*.

Duo des *Chanteurs*, paroles de M. Raoul Toché, musique de Louis Varney : MM. *Noblet* et *Cooper*, accompagnés par M. *Louis Varney*.

M. *Polin*.

Sully, Mlle Bréval, M. Noté et MM. Raoul Pugno et Francis Thomé. Puis après un second entr'acte, Mlles Cléo de Mérode et Jeanne Régnier, de l'Opéra ; Mme Jane Hading, MM. Duménv, Nertann, Reigers, et, pour terminer militairement, Polin. Avant, pendant et après la représentation, Mmes Séverine et Marni, Mlles Laparcerie, Mylo d'Arcylle et Jane Mario, vendaient, au profit de l'œuvre, des programmes, des fleurs, des autopraphes des artistes et des auteurs, dont le produit venait encore grossir une superbe recette.

2 JUIN. — La matinée offre un spectacle littéraire et artistique du plus vif intérêt. Il s'agit d'une étude des différents *Faust* inspirés par la légende. M. Francisque Sarcey fait, à ce sujet, une causerie exquise, pleine de bonhomie, de verve et de saveur et l'on goûte fort les scènes [1] intercalées dans la substantielle conférence du maître. Puis, M. Colonne et son orchestre exécutent supérieurement la *Damnation de Faust* [2], et l'admirable partition de Berlioz retrouve, auprès du public de l'Odéon, le succès d'enthousiasme qu'elle a coutume de remporter. Ce spectacle est tellement goûté qu'on le donne *six* fois...

---

1. *Fragments* dits par Mmes *S.-Weber, Rabuteau, Dehon, Chapuis, Maufroy*, M. *Janvier*.

Le cabinet de Faust (Goethe). — 2. La pacte (Marlowe). — 3. La maison de la voisine. — 4. Le jardin (Goethe). — 5. La procession nocturne (Lenau). — 6. Au puits, prière à la *Mater Dolorosa* (Goethe). — 7. Le cachot (Ad. d'Ennery). — 8. Hélène et Faust, mort de Faust (Goethe).

2. Distributions. — Marguerite, Mlle *Marcella Pregi*. — Faust, M. *Cossery*. — Méphistophélès, M. *Auguez*. — Brander, M. *Chattet*.

Le soir, on reprend le *Chien de garde* [1], drame en cinq actes de M. Jean Richepin. L'auteur du *Chemineau* avait jadis écrit pour Paulin Ménier que nous venons d'enterrer, une pièce qu'il destinait au théâtre de la Porte Saint-Martin, alors en proie à la *Grande Marnière*. Il la lut un jour au Théâtre-Français, en songeant à Got. Le comité l'ayant refusée net, sous le prétexte, très plausible du reste, qu'à la Comédie-Française « elle n'était pas dans son cadre », il fut un directeur des Menus-Plaisirs, du nom de Derenbourg, qui eut l'idée de s'en emparer, et voilà comment le rôle du « chien de garde » valut à Taillade l'une des meilleures créations de sa glorieuse carrière... C'est ce maître rôle qu'a voulu jouer M. Decori: M. Richepin pouvait-il donc s'opposer à la fantaisie de son excellent ami, le Chemineau d'hier? La pièce est, d'ailleurs, un pur « mélo », quelque peu dépaysé au Second Théâtre-Français. Nous y avons du moins applaudi l'admirable fin du second acte : l'héroïque sacrifice de Férou, et noté le grand effet de terreur des scènes finales. A M. Decori nous aurions voulu plus de simplicité aux endroits pathétiques et aussi plus de fantaisie dans la composition du rôle qu'il a hérité du regretté Taillade. Mlle Grumbach mérite d'être citée à l'ordre du jour du 8e léger comme une brave vivandière et une

1. Distribution. — François Férou, M. *Decori*. — Général Renaud, M. *Rosel*. — Paul Renaud, M. *Dorival*. — Choupille, M. *Garbagny*. — Boudinot, M. *Siblot*. — Gribard, M. *Caillard*. — Verdet, M. *Monteux*. — Capitaine Pons, M. *Valmont*. — Capitaine Davaux, M. *Beaucaire*. — Firmin, M. *Taldy*. — Jacqueline, Mlle *Grumbach*. — Julia, Mlle *Lapercerie*. — Constance, Mlle *J. Béryl*. — Mélanie, Mlle *Fromont*.

bonne comédienne. M. Dorival s'est tiré avec tact du mauvais rôle du jeune lâche, et nous mentionnerons les efforts de Mlle Laparcerie dans celui de Julia. M. Siblot a très finement détaillé le rôle de l'agent de police Rondinot, et M. Garbagny a apporté dans celui de Cloupille, — le valet gourmand — la seule note comique de cette sombre pièce.

6 JUIN. — Le théâtre célèbre le 292e anniversaire de la naissance de Corneille par un à-propos en vers de notre distingué confrère, M. Tancrède Martel, intitulé *Bérénice et Corneille*. La scène se passe au mois de mai 1670, dans la chambre de Corneille. Découragé par l'insuccès d'*Attila* (holà! a dit l'épigrammatique Despréaux), le grand poète n'a plus rien écrit depuis trois ans. La sympathique Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, apprend cette détresse, et, après l'émouvant et discret récit de ses souffrances morales (elle aime le Roi) parvient à ranimer le courage et l'ardeur de Corneille, qui écrira *Titus et Bérénice*. Corneille, exalté et emporté par sa bonté, prie alors la princesse de donner à traiter à Racine le même sujet de tragédie : on n'est pas plus désintéressé, n'est-il pas vrai? Le public du Second Théâtre-Français a chaleureusement accueilli l'aimable à-propos de M. Tancrède Martel, interprété avec une louable conviction, par M. Lambert et Mlle de Fehl. — Le *Cid*, avec Mme Segond-Weber dans le rôle de Chimène, et les *Trois Gascons* complétaient ce spectacle du traditionnel anniversaire.

30 JUIN. — Le théâtre clôturait noblement la

saison en célébrant avec un vif éclat le centenaire de Michelet. Une brillante conférence de M. Lintilhac rendait hommage au génie de l'écrivain. Puis, Mme Segond-Weber récitait une poésie écrite pour la circonstance par M. Auguste Dorchain, *Ode à Michelet*. D'un souffle puissant et d'une large envolée, la pièce obtenait le plus vif succès.

14 JUILLET. — Le spectacle de la matinée gratuite se compose d'*Horace*, de l'*Ecole des Maris* et de *Marianne*, d'Alexandre Picot, où Mlle Jane Rabuteau a voulu reprendre, avant de partir pour la Russie, le rôle qui, l'année précédente, lui avait valu tant de succès lors de ses débuts au Second Théâtre-Français. Avec la *Marseillaise*, Mme Segond-Weber redit, avec un très beau mouvement, les strophes lyriques écrites par M. Dorchain à la gloire de Michelet.

1er OCTOBRE. — Réouverture : premières représentations de *Colinette*, pièce en quatre actes, en prose, de MM. J. Lenôtre et Gabriel Martin [1], et d'*Épreuve*, fantaisie en un acte, en vers, de M. Louis

---

1. DISTRIBUTION. — Louis XVIII, M. *Chelles*. — Duc de Rouvray, M. *Cornaglia*. — De Puygiron, M. *Monthars*. — Colliéres, M. *Rameau*. — Aristide, M. *Custe*. — Jacques de Rouvray, M. *Henry Burguet*. — D'Albarède, M. *Daumerie*. — Philippe de Cintray, M. *Valmont*. — Henri de Cintray, M. *Dangy*. — Firmin, M. *Taldy*. — Colette, Mlle *Léonie Yahne*. — Comtesse de Cintray, Mlle *Dehon*. — Mlle Victorine, Mlle *Jane Beryl*. — Mme de Villepreux, Mlle *Gabrielle Clerc*. — Mme d'Ervy, Mlle *Jane Belly*. — Pulchérie, Mlle *Henriette*.

Au moment où le rideau allait se lever sur *Colinette*, on annonçait au théâtre que Monthars venait de mourir, subitement emporté par une attaque d'apoplexie. M. Céalis s'offrait à lire le rôle que, la veille encore, l'excellent artiste avait joué, à la répétition générale, avec infiniment de bonhomie et de gaieté. M. Céalis le gardera définitivement aux lieu et place du défunt.

Legendre [1]. — Alors que, de ci de là, les théâtres rouvrent avec la pièce en cours de représentations au seuil du terrible été dont on n'a certes pas perdu le souvenir, l'Odéon fait mieux. Il nous donne un spectacle tout neuf : quatre actes, en prose, de deux jeunes dramaturges, débutants, MM. G. Lenôtre et Gabriel Martin ; un acte en vers de M. Louis Legendre, le spirituel auteur de *At home*. Le Vaudeville prépare, on le sait, pour cet hiver, une *Madame de la Valette*, sur laquelle il a d'autant plus raison de compter que le rôle sera créé par Mme Réjane. Le directeur de l'Odéon a-t-il voulu « jouer un bon tour » à son collègue de la Chaussée-d'Antin ?... Toujours est-il que, très inopinément, il a songé à un manuscrit qui dormait dans les cartons, légué par la précédente direction, et qu'il a fait surgir, à la grande surprise des auteurs qui ne s'attendaient plus à pareille aubaine, certaine *Thérèse de Rouvray*, — vue d'un bon œil par M. Sardou, et proche parente de cette *Madame de La Valette*. Cette Mme de Rouvray, c'est Colette ou Colinette, la très jolie fille du riche banquier Pradel, devenue la femme du comte de Rouvray, jeune colonel de l'Empire passé forcément au service du roi Louis XVIII, car nous sommes en 1815, au lendemain des Cent-Jours et au début de la seconde Restauration. L'intrigue de la pièce est fort simple : elle roule sur les discussions et les tiraillements qui, à cette époque, divi-

---

1. Distribution. — Balthazar, M. E. Crosti. — Maxime, M. Coste. — Yvette, Mlle *Marianne Chassaing*.

saient toutes les familles françaises, et où se trouvaient mêlés, comme bien l'on pense, les éléments bonapartistes et royalistes. Types de vieux émigrés, officiers dévoués à l'Empereur, c'est, en somme, une mosaïque de petites observations, de menus faits, de curieux détails colligés dans les écrits ou les correspondances du temps, reliés par une aventure que conduit allègrement Colinette. Sur le pont du *Bellérophon*, qui emporte à Sainte-Hélène le vaincu de Waterloo, un des braves de la grande armée, le général Collières a promis à « son empereur » de se dévouer à la cause du petit roi de Rome. Il bat donc le rappel des conspirateurs ; mais, traqué de toute part, le voilà frappant à la porte du colonel de Rouvray, dont heureusement l'état d'âme est pareil au sien, c'est-à-dire en dépit de sa famille et de son nom, essentiellement bonapartiste. Le colonel ouvre les bras à son ancien général, et s'empresse de lui donner asile en le faisant passer pour un parent de sa femme, le cousin Bardot, arrivant de Nancy. Colinette ne se contentera pas de garder le secret qu'on hésitait à lui confier, elle sauvera le conspirateur et voici comment. Conduite aux Tuileries par sa noble tante qui ne lui pardonne guère sa bourgeoise extraction, la nouvelle comtesse a débuté par un impair qui l'a tout de suite mise en avant : ne s'est-elle pas, au grand scandale de l'étiquette, assise sur le tabouret d'une princesse du sang ! Toute la cour lui a lancé des yeux courroucés ; seul, le regard du roi lui a été favorable, et l'impression fut telle, que, très épris de sa jeune beauté, le vieux monarque a rimé en

son honneur un galant madrigal de quatre strophes — une de plus que pour Mme de Cayla. Remplacer par la toute charmante Colette la favorite qui, brusquement, vient de prendre sa retraite : telle est l'idée qui germe dans la cervelle de M. d'Albarède, l'ambitieux ministre de la police, heureux d'avoir ses coudées franches en occupant amoureusement — amour platonique, n'ayez peur ! — son gracieux souverain. Le voilà donc apportant à Colinette les vers qu'elle inspira et l'invitant à accepter la place de dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême, à devenir la lectrice du roi ! De cette offre qui, en toute autre circonstance, la laisserait parfaitement indifférente, la fine mouche voit de suite le parti qu'elle peut tirer. Elle suggère habilement au ministre, qui se laisse admirablement rouler, le projet d'éloigner son mari, sous prétexte de mission secrète, à la cour de Vienne, et se fait donner, au nom de Bardot, le bienheureux passeport qui facilitera la fuite du général Collières. Puis, la voilà se laissant parer comme une châsse pour assister au Grand Couvert du roi, où la mènera sa famille exultante de joie, et lui trouvant, maintenant qu'elle est en si haute faveur, toutes les perfections désirables. Mais — comédie que tout cela — au moment de partir, elle se dit subitement prise d'une migraine, et a déjà échangé son radieux costume de cour en un simple peignoir de mousseline. C'est en ce séduisant appareil que, la maison devenue vide, elle passera la soirée en tête à tête avec son mari, soupant gentiment à ses côtés comme au temps où, sous la tente, elle lui servait de cantinière...

Hélas ! la joie de nos époux est de courte durée : une indiscrétion a révélé au ministre de la police que Mme de Rouvray s'est jouée de lui et que son mari, soi-disant expédié à Vienne, est toujours là, pendant que le conspirateur court les chemins, muni d'un passeport en règle. Le colonel a été arrêté, sans avoir eu le temps de détruire les graves papiers que le général Collières a confiés à sa garde : son affaire est claire... Mais, de nouveau, apparaît Colinette, qui vient, en suppliante, se jeter aux pieds du roi et implorer la grâce de son mari. Le souverain incline d'autant plus à la clémence que Mme de Rouvray lui fait voir clair dans le jeu de son ministre, et le bon Louis XVIII (il n'était pas toujours un ogre) est si bien persuadé, qu'il permet à Colinette de rééditer l'histoire, toute récente alors, de l'évasion du comte de La Valette. Le roi se fera un malin plaisir de confondre le policier qui n'y voit goutte en faisant passer à son nez, sous une robe de femme, le colonel de Rouvray, dont Colinette a endossé l'élégant uniforme de hussard. Quant aux papiers compromettants, ils seront jetés au feu par la main royale : magnanime jusqu'au bout, je vous dis ! C'est, nous venons de le remarquer, par les détails, souvent charmants, par le dialogue généralement heureux et par bien des scènes adroitement filées, beaucoup plus, certes, que par l'imprévu et le coup d'éclat que vaut cette pièce anecdotique, greffée sur l'histoire. Elle aura le don de plaire aux délicats et de ravir les familles en quête de spectacles honnêtes ; mais elle ne comporte sans doute pas, en dépit de

ses qualités tout aimables, l'action théâtrale qui attire les foules, les subjugue et décide des grands succès. Il eût été difficile de trouver une plus séduisante Colinette que Mlle Yahne. Adorablement jolie sous ses divers costumes aux modes de l'époque, elle a très habilement nuancé son personnage ; tour à tour fine, tendre et enjouée, elle a, de plus, adouci sa diction parfois un peu sèche, et a totalement empaumé son public — comme le roi lui-même. C'est la première fois que Louis XVIII figurait au théâtre, et le Louis XVIII de MM. G. Lenôtre et Gabriel Martin est, dit-on, reconstitué d'après les documents les plus sûrs : un Louis XVIII très roi, badin et triste, sceptique et bon (toutes les anthithèses), tel que l'ont peint les authentiques souvenirs de Saint-Chamans, gentilhomme de la chambre du roi. Et c'est à M. Chelles qu'incombait la tâche de personnifier, au dernier acte, l'ex-comte de Provence. M. Chelles a fait de son mieux : est-ce donc sa faute si, à vrai dire, il n'a pas le nez bourbonien ? On pouvait seulement le prier de vouloir bien hausser le ton — la salle est grande et on ne l'entendait pas toujours suffisamment — et lui recommander la netteté dans la diction. M. Daumerie détient la correction et la distinction qui conviennent au ministre du roi. MM. Henry Burguet et Rameau s'acquittaient congrument des rôles du jeune colonel de Rouvray et de Collières. La mise en scène — meubles, costumes et accessoires — est vivante et pittoresque. Citons deux décors, d'une reconstitution historique des plus curieuses et des plus précises : un boudoir qui était,

paraît-il, la reproduction d'une pièce élégante d'un hôtel de la rue Chantereine, en 1815, et le cabinet de Louis XVIII aux Tuileries, le lendemain de la Restauration, avec les deux bibliothèques, et placée à côté d'un somptueux bureau, la petite table en bois blanc de Courlande. On remarquait les aigles impériales demeurées encore comme motifs décoratifs, tandis que, dans une galerie, les fleurs de lis les ont déjà remplacées. *Epreuve*, qui précédait la grande pièce, était une amusante fantaisie, gaiement rimée par M. Louis Legendre, enlevée avec une verve toute classique par Mlle Marianne Chassaing, MM. Coste et Céalis.

18 OCTOBRE. — Pour alterner avec la joyeuse *Epreuve* de M. Louis Legendre et précéder l'aimable *Colinette*, l'Odéon inscrit sur son affiche le titre d'un acte, *Héritière*[1], que le fils du ténor Vergnet a tiré d'une nouvelle de notre excellent confrère Paul Perret. C'est un petit drame, assez sombre, dont voici, en quelques mots, le sujet. Deux bourgeois misérables — ce qu'on est convenu d'appeler « la misère en habit noir » — M. et Mme Godefroy, ont une charmante fille, Irène, que, très volontiers, épouserait Henri Morin — les deux jeunes gens s'adorent — si Henri Morin n'avait un commerçant de père, pour lequel le « sans dot » est une fin de non-recevoir absolue. Or, voilà que, chez les Godefroy, tombe de la lune, ou mieux, arrive des Indes, où il ne semble pas précisément

---

1. DISTRIBUTION. — Godefroy, M. *Darras*. — Livaudière, M. *Berthier* (débuts). — Mme Godefroy, Mlle *Grumbach*. — Irène, Mlle *O. de Feki*.

avoir fait fortune, un ancien ami, Lavaudière, qui se dit pauvre, très pauvre : les braves Godefroy le reçoivent avec d'autant plus de cordialité, et bien leur en prend... Le « pauvre » est colossalement riche, et, touché de l'accueil qu'il a trouvé chez son vieil ami : il dotera Irène... Le père Morin n'aura plus, dès lors, aucune raison de refuser son consentement au mariage de son fils avec une « héritière » aussi sérieuse. Le bonheur est entré dans la maison — mais, hélas ! il n'y fait qu'un bien court séjour : Godefroy meurt subitement, succombant à une attaque d'apoplexie, et la toile tombe, laissant le spectateur navré. La nouvelle de M. Paul Perret était intéressante, la pièce de M. Vergnet est adroite, et elle a été fort bien jouée par MM. Darras et Berthier — celui-ci débutant dans le rôle de Lavaudière — par Mlle Odette de Fehl — l'infortunée Irène — et par Mlle Grumbach.

22 OCTOBRE. — « Spectacle apéritif », ou « *five o' clock* littéraires » : le théâtre de l'Odéon a repris ses matinées de samedi, matinées qui commencent à cinq heures pour finir à six. On n'y dira plus de vers comme autrefois, on y jouera de vraies pièces, parfois précédées d'une petite conférence. Et, pour commencer, c'est devant une salle comble — les places étant louées huit jours d'avance — qu'on a représenté les *Grâces*, de Saint-Foix [1], très heureusement dénichées par M. Paul Ginisty. Ce badi-

1. DISTRIBUTION. — Mercure, M. *Coste*. — Vénus, Mlle *V. Page*. — Euphrosine, Mlle *Sorel* (début). — Cynno, Mlle *Beryl*. — L'Amour, Mlle *Goldstein* (début). — Agino, Mlle *Parny* (début).

nage mythologique dans le plus pur goût du XVIIIe siècle n'a point déplu, et dans le rôle de la plus bavarde des Trois Grâces, Mlle Sorel, hantée par l'idée de devenir comédienne — nous nous en étions aperçu déjà lors des *Transatlantiques* et d'*Idylle tragique* — a remporté plus qu'un succès de beauté. « Travaillez, mademoiselle, et vous irez loin : Mlle Andrée Mégard, votre camarade du Gymnase, n'est-elle pas, dans *Marraine*, mieux qu'une jolie femme ? Pourquoi ne nous joueriez-vous pas un jour à l'Odéon Elmire ou Célimène ? » A côté du piquant début, sur la scène du Second Théâtre-Français, de la belle Mlle Sorel, notons le très gentil Amour que nous a donné Mlle Goldstein, excellente recrue pour l'Odéon. Les *Grâces* étaient précédées d'une aimable conférence de M. Hugues Le Roux, aimable et un peu maniérée, dans le goût de la piécette que notre docte confrère s'était donné la mission de présenter au public. Ledit public a fait bon accueil au conférencier, ainsi qu'à la bluette de Saint-Foix, si curieusement exhumée pour la circonstance.

31 OCTOBRE. — M. de Max est « en représentations » à l'Odéon, chez M. Ginisty, comme il est « en représentations » chez M. Antoine. A l'Odéon, M. de Max doit jouer le « classique ». Pour commencer, il abordait le rôle de Polyeucte, auquel il donnait une charmante tête de Christ, et qu'il avait très pittoresquement, très magnifiquement habillé. Le Polyeucte qu'il nous présente est plein d'onction et de simplicité, intéressant d'un bout à l'autre et toujours intelligent : peut-être

pourrait-il « se livrer » davantage... Tel qu'il était cette première fois, il enlevait les applaudissements d'une salle comble. Mme Segond-Weber, qui porte à ravir le costume antique, prêtait au personnage de Pauline, beaucoup d'âme et de sensibilité. M. Dorival était un Sévère émouvant et vrai[1].

5 NOVEMBRE. — Deuxième samedi littéraire. Le conférencier, M. Bernardin, avait choisi comme sujet à traiter : la déclaration d'amour. Il suivait les formes diverses dont usèrent les amoureux pour « déclarer leur amour », depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours ; de temps à autre, les morceaux dont il parlait étaient récités, lus ou joués par des artistes du théâtre. A citer, notamment, une lettre de Saint-Preux à Julie, fort bien lue par M. Rameau ; l'*Ode à Fanny*, d'André Chénier, dite d'une voix touchante par Mme Segond-Weber, et, enfin, une scène de l'*École des vieillards*, de Casimir Delavigne, où Mlle Sorel et M. Marquet obtenaient un succès très vif.

10 NOVEMBRE. — On donne l'*Arlésienne*, en matinée du jeudi, avec les chœurs et l'orchestre Colonne.

11 NOVEMBRE. — Le théâtre offre à ses abonnés du vendredi la première des « six » représenta-

1. DISTRIBUTION. — Félix, M. A. *Lambert*. — Polyeucte, M. *De Max*. Sévère, M. *Dorival*. — Néarque, M. *Vaillard*. — Fabian, M. *Dupuis*. — Albin, M. *Taldy*. — Pauline, Mme *S. Weber*. — Stratonice, Mlle *Grassbach*.

Par acte sous signatures privées en date du 30 octobre, la société formée pour l'exploitation du théâtre de l'Odéon, par acte du 5 décembre 1896, entre M. Paul Ginisty et un commanditaire, sous la raison sociale : Ginisty et Cie, a été dissoute d'un commun accord à compter du 30 octobre, avec effet rétroactif au 15 juillet 1898. M. Ginisty reste seul chargé du règlement des comptes de cette société.

tions annoncées, de la *Déjanire*, de Louis Gallet et Camille Saint-Saëns[1]... Nous sommes du petit nombre des intrépides critiques qui ne craignirent pas d'entreprendre en pleines chaleurs — et quelles chaleurs ! — le voyage au pays de l'ardent soleil pour assister, dans l'après-midi du 28 août 1898, à la représentation donnée aux arènes de Béziers. La tentative n'était-elle pas hardie, capable de donner une impulsion grande et un considérable essor au « théâtre en plein air », théâtre qui a bien son charme avec son cadre immense, ses imposants cortèges et ses masses chorales et instrumentales ? A Béziers, tout était digne de l'œuvre de Gallet et Saint-Saëns. Les interprètes — nous les retrouvions à Paris — étaient les principaux artistes de l'Odéon. L'orchestre, dirigé par le compositeur lui-même, ne comprenait pas moins de deux cent cinquante musiciens, représentant deux musiques d'harmonie, un orchestre à cordes, des groupes de harpes et des trompettes. Les chœurs comprenaient plus de deux cents exécutants, et le ballet se composait de soixante danseuses. Bref, on avait voulu faire grand et beau, et vous aurez une juste idée des

---

1. DISTRIBUTION. — Iole, Mme *Segond-Weber*. — Déjanire, Mlle *Laparcerie*. — Phénice, Mlle *O. de Fehl*. — Hercule, M. *Dorival*. — Philoctète, M. *Valmont*.

Mlle *Pacary*, la coryphée ; M. *Gogny*, le coryphée. Au quatrième acte, divertissement réglé par MM. Cléret, de l'Opéra.

Orchestre et chœurs de M. E. Colonne.

Le Président de la République assistait à cette première représentation. A l'arrivée du Président, l'orchestre attaquait la *Marseillaise* que tout le monde écoutait debout. Pendant un des entr'actes, le ministre de l'instruction publique présentait M. Saint-Saëns au Président, qui le félicitait vivement.

proportions données à l'ouvrage et des soins apportés à son interprétation, quand je vous aurai rappelé que les frais, pour ces deux représentations, dépassèrent cent vingt mille francs. Représentations inoubliables, d'ailleurs, et nous avons encore à la mémoire le magnifique coup d'œil de la foule, les toilettes aux couleurs claires et chatoyantes, donnant au tableau sa note ravissante, les spectateurs — méridionaux ! — parlant, gesticulant, échangeant leurs impressions — plutôt bruyamment ! — sur le beau décor de Jambon, les éventails s'agitant dans l'espace, le sentiment de véritable admiration et de charme infini à la vue de l'immense décor, travail aux dimensions colossales, puisque le paysage se déroulait sur une superficie de quatre mille mètres de toile... Puis, l'entrée de l'impétueuse Déjanire sur son char à deux chevaux qu'elle fouettait furieusement, et les imprécations contre son traître époux qu'elle lançait au ciel — au vrai, et non à un ciel de théâtre — au ciel resplendissant d'azur. Quel contraste suggestif de ces spectateurs modernes, acclamant des personnages en péplums et en chlamydes se mouvant dans un décor grec, sous le ciel bleu dont nous parlons !... Et comme nous revenaient à l'esprit les souvenirs classiques, lorsque Déjanire insultait aux dieux, et quand Hercule lançait au soleil — il était là, le dardant soleil ! — ses invocations suprêmes, et demandait à Jupiter de faire descendre sur le bûcher un de ses rayons pour l'enflammer !... Et les ovations inouïes faites à Saint-Saëns et à Gallet — pauvre Gallet, déjà si malade ! — les artistes

venant prendre les deux auteurs au pied des marches de la scène, qu'ils leur faisaient gravir, et leur donnant à tour de rôle la cordiale accolade ; les chapeaux s'agitant de toute part, les applaudissements redoublant, de plus en plus enthousiastes, le délire, la frénésie à l'unisson sur la scène, comme dans les arènes immenses... Mais ne pensons plus à tout cela... *Déjanire*, représentée à l'Odéon, est ramenée aux proportions que nécessitait le cadre, infiniment plus restreint, de notre seconde scène dramatique. Vous connaissez le sujet de la tragédie, en prose rythmée, inspiré à Louis Gallet par les *Trachiniennes* de Sophocle. De la tragédie en elle-même nous n'avons ici que peu de chose à dire. Le sujet était superbe, mais — ainsi qu'on l'a fort bien remarqué — l'auteur ne l'a développé qu'avec des procédés sentant trop la convention et la recherche de l'effet chères aux librettistes. Quelques situations ne manquent pourtant pas de puissance, et nous sommes convaincu que, s'il s'était moins inspiré de Sénèque — pâle imitateur lui-même des *Trachiniennes* de Sophocle — le regretté Gallet eût fait une œuvre plus originale et plus forte. Là où il aurait fallu avant tout respecter le mythe antique et s'efforcer de dégager le poignant symbole de la mort d'Hercule, l'auteur de *Déjanire* s'est surtout attaché à représenter les côtés purement extérieurs du drame. C'était bien ce qui convenait à une représentation en plein air. A défaut d'un sublime ouvrage, c'était, du moins, un fort beau spectable. M. Dorival a soutenu avec une belle vigueur le rôle d'Hercule ; Mlle Laparcerie

fut une Déjanire passionnée et vibrante, à la voix troublante et impérieuse tour à tour, et Mme Segond-Weber a rendu d'admirable façon les cris déchirants et les accents plaintifs de Iole. Avec ses traits si purs, la flamme concentrée de ses yeux sombres et surtout la ligne si imprévue, si harmonieuse toujours pourtant, de ses attitudes, n'est-elle pas une ravissante évocation de la beauté antique? Placée cette fois sous la direction de M. Colonne, la partie musicale de *Déjanire* ne pouvait, certes, être mise en de meilleures mains. Et la symphonie pénétrante qui accompagne les lamentations de Iole, le douloureux finale du second acte, l'*Hymne à Eros*, qu'on a redemandé à Mlle Pacary, la délicieuse phrase des violons au moment de l'hymen ont été les grands succès de la belle partition de Saint-Saëns, émanant directement — ainsi que le voulait un sujet antique — du génial Gluck. Bref, il n'a manqué au triomphe de *Déjanire* à l'Odéon que... les quinze mille spectateurs de Béziers.

12 NOVEMBRE. — On reprend au samedi littéraire et dramatique la *Pupille*, de Fagan [1], précédée d'une conférence de M. Léo Claretie.

14 NOVEMBRE. — On donnait *Iphigénie en Tauride*, et la touchante tragédie de Racine, très curieusement distribuée, avait rempli la vaste salle d'une assemblée fort attentive à ses intéressantes péripéties. Doublée pour un soir, dans le drame socialiste de M. Emile Veyrin, *Aux Courses*, qui,

---

1. DISTRIBUTION. — Ariste, M. *Fauconi*. — Orgon, M. *Darras*. — Valère, M. *Laumonier*. — Lisette, Mlle *J. Kerly*. — Julie, Mlle *Goldstein*.

depuis qu'il a été interdit par la censure, se joue couramment au Nouveau-Théâtre, Mlle Tessandier avait repris — au lendemain de Jeanne Gauthier, le contraste ne laissait pas d'être piquant — le rôle de Clytemnestre, qu'elle aborda pour la première fois, il y a quelques années, lors de son trop court passage à la Comédie-Française, depuis lors dépourvue de l'emploi de « mère tragique ». L'intelligente artiste avait composé une Clytemnestre imposante et terrible, très belle et très émouvante, très digne des approbations unanimes qu'elle soulevait dans le public. Elle disait avec beaucoup de largeur la fameuse tirade de la femme d'Agamemnon apostrophant son cruel époux :

Vous ne démentez pas une race funeste,
Vous êtes bien le sang d'Atrée et de Thyeste...

Et on devait la louer surtout — elle qui est, par excellence, une actrice moderne ! — d'avoir, dans toute l'étendue de ce superbe rôle, maintenu la ligne tragique qui convient aux grandes figures de l'antiquité, avec la dignité et la noblesse qu'elles comportent. Mme Segond-Weber, à la diction nette, harmonieuse et juste, était une exquise Iphigénie. Et nous prîmes un vif plaisir à voir « piaffer » dans le rôle d'Eriphile cette jolie cavale pleine de sang qui a nom Cora Laparcerie. On nous nous trompons fort, ou il y a dans cette jeune bordelaise à l'œil noir, passionnément éprise de son art et qui, en si peu de temps (trois ans de théâtre, tout au plus), s'est déjà fait une fort belle place au second Théâtre-Français, l'étoffe

d'une comédienne de race : sa remarquable création de Déjanire en est une preuve. Achille, le « bouillant » Achille servait de rentrée à l'Odéon à M. Marquet, retour de Russie. Il arborait pour la circonstance une belle barbe blonde et un superbe costume, tout blanc. Mais, par malheur, sa voix, qui est pourtant d'un métal heureusement sonore, est restée blanche, elle aussi, toute blanche, et c'est à croire que, glacé par l'émotion, le sympathique artiste ne jouissait pas de tous ses moyens. Attendons-le, pour le mieux juger, à une plus favorable occasion... La soirée se terminait par le petit conte mythologique de Saint-Foix, *Les Grâces*, avec lequel M. Paul Ginisty inaugurait dernièrement ses « Samedis littéraires ». Et ce nouveau public nous paraissait se divertir suffisamment à ce galant badinage, très légèrement troussé, à la mode du siècle dernier. Nous avons revu nous-mêmes avec agrément l'Amour, que représentait de charmante façon Mlle Goldstein et la Nymphe Euphrosine, où Mlle Cécile Sorel ne se contentait pas d'être admirablement belle.

19 NOVEMBRE. — Pour ce samedi littéraire, M. Gassier avait ingénieusement arrangé et présenté les *Contes de la Reine de Navarre*, en un joli cadre dramatique. Mlle Alice Béry, très bonne comédienne, la charmante Mlle Sorel, ses camarades, Mmes Laparcerie, Fromant, Kesly, MM. Janvier et Coste s'étaient chargés de raconter ces récits d'autrefois où tant de jolis et délicats sentiments se mêlent aux gauloiseries. Exquise conférence de M. Henry Fouquier.

20 NOVEMBRE. — Cinquantième représentation de *Colinette*.

28 NOVEMBRE. — *Bajazet*, pour les débuts de Mlle Paruy, qui, très belle, montre, dans le joli personnage d'Atalide, de réelles qualités du meilleur augure pour l'avenir : une bonne voix, une diction nette et l'intelligence du personnage. Fort bien secondée, d'ailleurs, par MM. Marquet et Albert Lambert dans les rôles de Bajazet et du grand vizir Acomat.

3 DÉCEMBRE. — En samedi littéraire, on reprend la *Tête à perruque ou le Bailli*, un acte salé du bon Collé qui fut, comme l'on sait, un des fondateurs du Caveau et le lecteur ordinaire du duc d'Orléans. La *Tête à perruque* est le type de la farce du dix-huitième siècle. Ce n'est, d'ailleurs, pas bien compliqué, c'est l'histoire d'un bailli plein de méfiance qui a feint le voyage de tradition et pendant l'absence duquel, madame son épouse s'est offert partie fine, avec son galant. Une des joies du souper, c'est que dans un coin de la salle où l'on s'aime, il y a une tête à perruque, surmontant un peignoir qui donne la silhouette du bailli, mais voilà qu'à un certain instant, la perruque et le peignoir s'animent et prennent la vraie forme du voyageur de retour... La pièce était jouée agréablement par MM. Coste et Garbagny, Mmes Kesly, Chassaing et Fromant. M. Lintilhac avait fait une conférence très amusante et très instructive... *Utile dulci !*

6 DÉCEMBRE. — Première représentation à ce théâtre de la *Reine Fiammette*, conte dramatique

en vers, en cinq actes et six tableaux, de Catulle Mendès, musique de M. Paul Vidal[1]. La *Reine Fiammette* fut primitivement jouée au Théâtre-Libre. Mais, ce n'est pas pour cette scène que l'auteur l'avait écrite. On raconte que M. Catulle Mendès la destinait jadis à Sarah Bernhardt et qu'il l'aurait composée à son intention au lendemain du succès des *Mères ennemies*. Peut-être, en effet, l'a-t-il achevée à cette époque, mais j'imagine qu'il la conçut et la commença à une date encore plus lointaine. Ce drame a dû éclore, dans sa cervelle, il y a... ce que vous voudrez, alors que M. Catulle Mendès dirigeait la *Revue fantaisiste* et vivait dans l'atmosphère romantique de Théophile Gautier. En effet, ce drame est romantique ; il l'est par la fable — la lutte de l'amour contre l'inexorable fatalité — il l'est par l'opposition des caractères, il l'est par le dénouement — lyrique et désespéré — il l'est par le cadre, il l'est par la forme ; il l'est, depuis la première syllabe jusqu'à la dernière. Mais, si la *Reine Fiammette* est bien un drame romantique, c'est aussi le rêve alanguissant, triste et bizarre du poète par excellence de l'amour

---

1. Distribution. — Giorgio d'Ast, M. *Marquet*. — César Sforza, M. *Rameau*. — Lucagnolo, M. *Coste*. — Jean Césano, M. *Caillard*. — Jean Vasari, M. *Volmont*. — Pompeo Cortez, M. *Dangy*. — Castiglione, M. *Laumonier*. — Le promoteur, M. *Dupare*. — Premier officier, M. *Teldy*. — Deuxième officier, M. *Beauvais*. — Daniele, Mme *Segond-Weber*. — Orlanda, Mlle *Yahne*. — Mère Agramant, Mlle *Grumbach*. — Chiarina, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Penthésilée, Mlle *Page*. — Violine, Mlle *Goldstein*. — Viola, Mlle *Chapelas*. — Violette, Mlle *Beryl*. — Pomone, Mlle *J. Fromont*. — Michela, Mlle *Clerc*. — Francesca, Mlle *Mérindol*. — Une religieuse, Mlle *Bozon*.

Mlle Valentine Page, quittant l'Odéon (elle reconquit, dit-on, au théâtre), le rôle de Penthésilée était bientôt repris par Mlle Mitzy Dalti.

physique. La forme rappelle celle de Hugo, c'est entendu, et la plupart des personnages sont à qui vous voudrez, j'en conviens encore ; mais, Fiammette est à M. Catulle Mendès, et à lui seul. C'est, on l'a dit — et si bien ! — une personne adorable, capricieuse, étourdie, voluptueuse, parfaitement irresponsable, une « petite flamme » (Fiammetta), une espèce de petite courtisane innocente et exquise. Son vrai nom est Orlanda et elle est reine de Bologne. Elle aime les arts, la poesie et la musique. Elle aime aussi les beaux garçons, et je vous prie de croire qu'on ne s'ennuie pas dans son palais : on y est toujours en fête. De même que les rois ont des fous, elle a trois folles à son service qui sont ses amies et qui s'appellent Viola, Violine et Violette. On la soupçonne, quoiqu'elle ne se soucie guère de théologie, d'être quelque peu luthérienne. Il n'en est rien. Seulement, Luther lui plaît assez, parce que c'est « un homme »... Fiammette a un mari, Giorgio d'Ast, un aventurier qu'elle a rencontré un jour, qu'elle a épousé, le trouvant de son goût, et qui continue à vivre à sa cour, mais qu'elle a quelque peu oublié. Ce drôle prend fort mal sa situation de roi honoraire : il voudrait être roi pour de bon. Or, la créature d'amour et de joie, la chimérique oiselle est, sans qu'elle s'en doute, guettée par d'affreux vautours, très positifs et très méchants. Sa petite royauté de Décamérou gêne le Pape — vous en seriez-vous jamais douté ? — et c'est pourquoi le cardinal-neveu, César Sforza, conspire, avec quelques seigneurs de la cour de Bologne, la mort de

la reine Fiammette. Le pouvoir sera remis aux mains de Giorgio qui restera le docile instrument de la Papauté. Sforza a un assassin tout prêt : c'est un certain Danielo, un jeune franciscain fanatique, qu'il a, depuis longtemps, élevé et nourri pour cette œuvre pie. Danielo a juré de venger son frère cadet qu'on a enlevé durant son sommeil et tué traîtreusement. Qui l'a tué ? Le cardinal Sforza lui affirme que c'est la reine Fiammette, et, sans demander aucune preuve, Danielo se laisse convaincre. Il promet de poignarder la reine... Mais il aime, d'autre part, une jeune femme inconnue, dont il est aimé, et qui demeure dans le couvent des Clarisses. Il s'y rend chaque soir, comme Roméo, et ne s'éloigne qu'au petit jour, après avoir reçu de tendres serments. Vous avez deviné que la jeune femme n'est autre que la reine Fiammette, qui vient goûter au couvent les douceurs de l'incognito. Lors donc que Danielo, fidèle à son serment, lève le bras sur la reine, il reconnaît celle qu'il adore. Comment peut-il s'y tromper ? Comment Fiammette ne lui arrache-t-elle pas son secret ? Comment, avant de frapper, ne s'assure-t-il pas que la reine est bien coupable ? Ce sont autant de questions auxquelles l'auteur ne répond pas. La vraisemblance lui importe peu, pourvu qu'il trouve l'effet. Et il le trouve ! Danielo a été surpris le poignard à la main. On l'arrête. Il va être jugé et décapité. Fiammette voudrait le sauver. Il n'est pour cela qu'un moyen : qu'elle renonce à la couronne, qu'elle abdique, et son amant ne périra pas ! Elle y consent, elle signe, elle n'est

plus rien. Mais, ô traîtrise ! On l'arrête à son tour : l'Inquisition la condamne à avoir la tête tranchée. Elle va mourir. Elle voudrait au moins revoir, ne fût-ce qu'une heure, son bien-aimé. Il vient à elle sous les vêtements d'un prêtre. Les deux amoureux s'expliquent — que ne l'ont-ils fait plus tôt ? — Danielo interroge Fiammette, s'aperçoit qu'on l'a abusé, que Fiammette n'a jamais tué son frère. Il profère d'épouvantables menaces contre le cardinal Sforza, et, quand celui-ci revient pour faire exécuter la sentence, Danielo lui assène sur le crâne un énorme coup de hache. — « Qu'ils meurent tous les deux ! » s'écrie Sforza d'une voix expirante. Les deux amants s'étreignent, radieux. Ils vont périr ensemble, ils dormiront côte à côte dans la même tombe. Ils marchent au supplice. Ils sont heureux. Tel est ce drame. Il est excessif — parbleu ! — et souvent invraisemblable : qu'est-ce que cela nous fait ? L'essentiel est qu'il soit doublé d'un poème merveilleux, et je n'ai point à vous apprendre que Catulle Mendès est un virtuose incomparable. Que n'ai-je sous les yeux le texte de la pièce ? Avec quel bonheur le découperais-je à votre intention ! Que de passages adorables j'y pourrais cueillir, que de couplets amoureux, que de divines chansons ! C'est une musique qui berce l'oreille de sa caresse infinie. Je l'aime, cette *Reine Fiammette*, parce qu'elle est écrite en beaux vers flamboyants et sonores, je l'aime pour sa virtuosité, pour son lyrisme. Mlle Léonie Yahne — l'espiègle Colinette qu'on applaudissait la veille — était, certes, bien faite pour personnifier à miracle

la petite reine Fiammette, cette frimousse d'amoureuse de la *Vie Parisienne*, transplantée parmi tout ce vieux bric-à-brac romantique, vivante et ensorcelante, au milieu de ces ombres vaines... Mais, ne vous étonnez point si l'allure du drame la dépaysait un peu et si les parties aimables et gaies du dialogue convenaient surtout à sa coutumière légèreté. Mme Segond-Weber, qui jouait en travesti le rôle de Danielo, y a déployé beaucoup de chaleur et de tendresse. Elle a dit, avec une sensibilité profonde et une rare énergie, les tirades de passion et de douleur. Elle a justement obtenu le gros succès d'interprétation de la soirée. M. Paul Rameau est un cardinal-neveu sinistre à souhait, et M. Marquet tire de l'ingrat personnage du mari de la reine tout le parti qu'il peut tirer. Les rôles secondaires sont bien tenus. Je citerai Mlle d'Arcylle, qui met beaucoup de grâce en ses répliques de confidente ; Mmes Valentine Page, Goldstein et Chapelas, les charmantes « folles » de la folle reine. Quant au spectacle, décors et costumes, il est purement ravissant : M. Ginisty a monté l'œuvre du poète aussi luxueusement que le comportait la richesse de ses rimes...

15 DÉCEMBRE. — Si les samedis de M. Ginisty sont assidûment suivis par l'assistance de curieux et de lettrés qu'intéresse son intellectuelle tentative, ses matinées littéraires du jeudi ne le cèdent en rien comme succès. C'est ainsi qu'aujourd'hui, la vaste salle était bondée, du haut en bas, d'un public aussi bienveillant qu'attentif. Le nom du conférencier expliquait aisément cette affluence, puis-

que le commentateur d'*Amphitryon* n'était autre que notre brillant confrère, M. Henry Fouquier. L'assistance a vivement goûté sa causerie, bourrée d'idées ingénieuses et d'aperçus personnels : le passage où il a reproché à Jupiter de n'avoir jamais été vraiment « aimé pour lui-même », puisque le maître des dieux abusait de sa puissance pour revêtir, dans ses aventures amoureuses, toutes les formes diverses de nature à le favoriser — taureau, serpent, cygne et même mari — a surtout provoqué les applaudissements d'un auditoire charmé par la parole élégante de l'éminent écrivain. La représentation d'*Amphitryon* a été bonne. M. Ginisty avait eu l'heureuse idée de faire précéder la comédie de Molière du délicieux prologue que nous n'avions plus guère entendu depuis la reprise à la Comédie-Française, où M. Perrin avait confié le personnage de la Nuit à la regrettée Jeanne Samary : celle-ci s'y montra exquise. C'est Mlle Sorel qui était chargée, cette fois, du personnage. Belle comme elle sait l'être, drapée dans son noir manteau brodé d'étoiles d'or, elle a détaillé, d'une voix chaude et bien disante, les strophes harmonieuses de ce joli rôle et y a remporté un succès de plus, partagé par Coste, un très spirituel Mercure. Quant à la pièce elle-même, qui est peut-être celle de ses œuvres où Molière a déployé le plus de grâce et de vraie poésie, elle a charmé une fois de plus son auditoire. M. Marquet, un comédien qui a beaucoup de chaleur et qui a la science du vers, prêtait, en outre, l'éclat de sa belle voix et de sa prestance au rôle de Ju-

piter, et Mlle Page nous représentait une Alcmène qui légitimait le procédé plutôt léger du maître de l'Olympe, vis-à-vis de ce pauvre Amphitryon.

17 DÉCEMBRE. — Au programme du samedi littéraire : deux petites pièces de M. Henri Lavedan, le nouvel académicien : *L'Amour des bêtes* [1] et *La Dette et la Dot* [2], précédées d'une causerie de M. Francisque Sarcey. — Le « causeur » — car c'était bien une causerie, de sans-façon aimable, ce qui plaît mieux que la solennelle conférence — le « causeur » a présenté au public l'auteur dont il a détaillé l'œuvre et la manière en des termes d'une finesse exquise et toute cordiale. Il en a dit l'ironisme élégant, l'esprit personnel, le faire ingénieux, et s'est attaché, avec un certain bonheur d'expression, à faire comprendre — ce qui est absolument vrai — que sous le railleur il y a un « sensible » ; sous la « blague », une émotion douce, qui se perçoit et tressaille. Les deux saynètes qui ont suivi cette causerie-prologue, sont venues à la rescousse de la démonstration, et en ont confirmé l'exactitude qui, superficiellement, pouvait sembler paradoxale. La première, l'*Amour des bêtes*, est une scène charmante d'humour vrai, qui se passe entre trois personnages — l'oncle, la tante et Jeannette. Ce n'est rien, et c'est ravissant, cela a été fait pour le livre, et le sentiment dramatique y est si bien venu, que cela

---

1. DISTRIBUTION. — L'Oncle, M. *Chelles*. — Jeannette, Mlle d'Arsolle. — La Tante, Mlle *Sorel*.

2. DISTRIBUTION. — Le Général, M. *Chelles*. — Madeleine, Mlle *Sorel*.

vit, comme du vrai théâtre. Jeannette est une jeune fille à marier qui adore les bêtes, elle les aime à la folie et, pour rien au monde, elle ne voudrait renoncer à son chien, à son chat, à ses canaris, à sa tortue « Olympe », que sais-je, — si bien, qu'au grand émoi de l'oncle et de la tante, elle n'épousera pas un homme qui, avec elle, ne prendra pas ses bêtes par-dessus le marché. Voilà, de ce fait, un premier mariage rompu ; mais elle est si gentille, Jeannette, qu'on lui trouvera bien un mari quand même, un mari qui acceptera la ménagerie et se prendra d'amitié pour la douce « Olympe » elle-même. Mlle d'Arcylle dit le rôle de Jeannette avec beaucoup de jeunesse naïve ; M. Chelles et Mlle Sorel se montrent excellents tous deux dans les rôles de l'oncle et de la tante, qui sont surtout de répliques : ils y ont le naturel vrai et l'aimable bonhomie. *La Dette et la Dot*, qui suivait, est mieux encore. C'est, en dix minutes, tout un petit drame poignant de douloureuse réalité ; et cela se passe entre deux personnages : le général et sa fille, Madeleine. Le fils du général, Paul, lieutenant de cavalerie, écrit à son père une lettre désolée ; il a joué, il a perdu et perdu une grosse somme : vingt mille francs. Il s'accuse, il demande pardon et jure que jamais plus il ne jouera. Mais, en attendant, s'il ne paye, dans le délai de cinq jours, qui lui a été accordé, il est déshonoré, il y laissera son épaulette. Le général n'a pas d'argent, il est pauvre, sorti du rang, il vit de sa solde, aussi, il sera sans pitié, tant pis pour l'imprudent ; mais, sous les accents de sa colère, on sent son désespoir, les

douleurs de son cœur paternel : « Mon père, lui dit Madeleine, vous n'avez pas d'argent ; mais, moi, j'en ai, j'ai ma dot, et je la donne de tout mon cœur pour sauver l'honneur de mon frère ! » — « Ta dot, jamais ! » — « J'ai vingt-six ans, réplique la charmante fille, je vais coiffer Sainte-Catherine, ce n'est pas un grand sacrifice que je fais là. » Et doucement, à force de caresses, de prières émues, elle finit par persuader son père, qui se laisse faire, avec de grosses larmes aux yeux... et ces larmes, elles ont des sœurs, partout dans la salle, à l'orchestre, au balcon, à tous les yeux féminins, et aux autres aussi. Il faut dire que c'est excellemment joué par les deux comédiens : Chelles, bourru et... bienfaisant, comme celui de Goldoni ; Mlle Sorel, exquise dans Madeleine, où elle est touchante, douce, distinguée, de cette distinction bourgeoise que demande le personnage ; elle apporte dans ce rôle, qui n'est qu'esquissé, de sérieuses qualités de justesse et de tact, une émotion vraie et un grand charme féminin.

22 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 259e anniversaire de la naissance de Racine, on donne *Athalie*, avec la musique de Mendelssohn ; les chœurs et l'orchestre, sous la direction de M. Colonne. Entre le troisième et le quatrième acte de la tragédie, première représentation de *Tragédie et Comédie*, élégant à-propos en un acte et en vers, de M. Edouard Noël [1].

---

1. DISTRIBUTION. — Athalie, Mlle *Tessandier*. — Isabelle, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Hermione, Mlle *Parny*.

Avec cette traditionnelle solennité, se termine, en 1898, l'histoire de l'Odéon, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Le Passé, comédie	4	»	37
La Bouteille du Vinaigrier, comédie	3	6 janv.	3
**Les Bergers de Molière*, à propos en vers.	1	15 janv.	1
L'Ecossaise, comédie dramatique	3	20 janv.	2
L'Arlésienne, pièce	5	»	30
Clovis, drame	5	3 févr.	2
La Fille du Cid, drame	3	17 févr.	6
**Vivre ensemble*, comédie	1	18 févr.	8
Richelieu, drame	5 a. 9 t.	3 mars	2
**Juan de Manara*, drame en vers	4 a. 5 t.	8 mars	19
**La Double méprise*, comédie	4	17 mars	4
Les Corbeaux, comédie	4	»	1
**Les Faux Dieux*, drame chrétien	5	6 avril	4
**Mon enfant*, comédie	3	9 avril	70
**Celle qu'il faut aimer*, comédie	3	9 avril	70
**Le Sout de Leucade*, comédie en vers	1	2 mai	3
**La Grand'Mère*, comédie en vers	1	6 mai	43
La Petite ville, comédie	4	»	2
Le Chien de garde, drame	5	2 juin	3
**Bérénice et Corneille*, à-propos	1	»	2
Les Trois Gascons, comédie	1	6 juin	2
Marianne, tragédie	5	»	1
**Colinette*, pièce	4	1er octob.	63
Une Héritière, drame	1	20 octob.	30
Le Roman d'une heure, comédie	1	»	3
**Déjanire*, drame en prose rythmée	1	11 nov.	6
Les Grâces, comédie	1	14 nov.	2
La Pupille, comédie	1	17 nov.	3
Les Contes de la Reine de Navarre, comédie	3	19 nov.	»
**La Reine Fiammette*, suite dramatique et vers	5 a. 6 t.	6 déc.	27

	NOMBRE d'actes	DATE de la première, ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Athalie, tragédie	5	»	1
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	1
Tartuffe, comédie en vers	5	»	1
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	2
Horace, tragédie	5	»	6
Phèdre, tragédie	5	»	1
Cinna, tragédie	5	»	2
Le Menteur, comédie	5	»	3
L'Avare, comédie	5	»	3
L'Epreuve, comédie	1	»	36
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	2
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	3
Andromaque, tragédie	5	»	3
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	1
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	3
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	2
Georges Dandin, comédie	3	»	2
La Coupe enchantée, comédie	1	»	2
Le Cid, tragédie	5	»	2
L'Ecole des maris, comédie en vers	3	»	1
Polyeucte, tragédie	5	»	3
Iphigénie en Aulide, tragédie	5	»	3
Bajazet, tragédie	5	»	3
Amphitryon, comédie en vers	3	»	2
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	1
L'Ecole des mères, comédie	3	»	1

THÉATRE DU GYMNASE[1]

Cinq comédies de valeur diverse, mais réelle : *les Transatlantiques*, de M. Abel Hermant ; *Mariage bourgeois*, de M. Alfred Capus ; *l'Aînée* de M. Jules Lemaître ; *Marraine*, de M. Ambroise Janvier de La Motte, et *l'Amorceur*, de M. Léon Gandillot, se partagent l'année 1898 coupée par une fermeture estivale de près de quatre mois.

21 JANVIER. — Première représentation des *Transatlantiques*, comédie en quatre actes de M. Abel Hermant[2]. — M. Abel Hermant ayant eu lieu d'être satisfait du résultat obtenu par *la Carrière*, a tiré une pièce d'un autre de ses romans ; c'est une amusante, encore qu'un peu incohérente comédie que ces *Transatlantiques*, dont briève-

---

1. Directeur : M. *Porel*. — Secrétaire général : M. *Emile Abraham*.

2. DISTRIBUTION. — Le roi de Macédoine, M. *Noblet*. — Sauvageon, M. *Legrand*. — Jerry Shaw, M. *Numès*. — Bertie, M. *Galipaux*. — Tiercé, M. *Gauthier*. — La Chapelle-Authenaise, M. *Nertann*. — Jean, M. *Delorme*. — La douairière, Mme *Samary*. — Valentine Chesnet, Mlle *Sorel*. — Mme Chesnet, Mme *Henriot*. — Biddy, Mlle *S. Carlix*. — Diane, Mlle *Starck* (début).

Les autres rôles par MM. *H. Fleury*, *Demanne*, *Libert*, *Maugé*, *Lamotte*, *Rizquier*, *Deligne*, *Nivert*, *Daniel*, et Mmes *Médal*, *Paule Evian*, *Netza*, *Damis*, *Luneville*, *Doicy*, *Darlan*.

ment voici le scénario. Le jeune marquis Urbain de Tiercé qui, comme on dit, a fortement rôti le balai, a épousé depuis six mois Diane Shaw, la fille du trois cents fois millionnaire américain. Mais déjà il y a du tirage dans le ménage : Urbain a recommencé à faire la fête et il est poursuivi par ses créanciers, car on ne lui donne de l'argent qu'au fur et à mesure de ses besoins, et son beau-père a refusé de payer ses dettes de jeunesse. D'ailleurs, le père de Diane, Jerry Shaw, prévenu que son gendre avait une maîtresse, quitte New-York ; il arrive à Paris avec sa femme, ses filles et ses fils, et tombe un beau soir chez la marquise douairière... Urbain est, en effet, retourné chez Valentine Chesnet, sa bonne amie, chez qui fréquente le roi de Macédoine. Jerry Shaw fait alors une proposition au jeune marquis : il consent à payer tout ce qu'il doit, à condition que lui, de son côté, s'engage à ne plus tromper sa femme. L'accord est conclu : mais lorsque Urbain apprend que son beau-père, au lieu de payer intégralement son million de dettes, a transigé avec M. Sauvageon pour quatre cent mille francs, il entre dans une belle fureur, et quitte son domicile en s'écriant qu'un bon gentilhomme doit payer ses dettes entièrement ou ne pas les payer du tout. Jerry Shaw retrouve son gendre chez Mlle Chesnet. Furieux de voir que l'engagement n'a pas été tenu, il obtient de sa fille qu'elle divorce... Mais la bonne douairière est là ; grâce à elle, Urbain et Diane reconnaissent qu'il n'y a entre eux qu'un malentendu, et qu'ils s'adorent. Tout finit donc pour le mieux

dans ce joli monde franco-américain. Une aussi rapide analyse vous donnera-t-elle — non certes — une idée de la pièce, faite surtout de détails, d'observation et de mots ? A côté de scènes fort plaisantes, il y en a de pénibles : tel le flirt des gamins qui, facilement eût pu être atténué. Cette spirituelle comédie, montée avec le soin qui est ordinaire au Gymnase, est jouée de façon inégale. Tout d'abord il faut citer M. Numès, qui a remporté le gros succès de la soirée en composant d'une manière remarquable le bonhomme Jerry Shaw. Le rôle est certainement fort bon par lui-même, mais M. Numès en a tiré jusqu'au moindre effet. M. Gauthier, qui est un bon comédien, n'a pas la distinction que réclamait le jeune marquis. M. Nertann met sa rondeur bon enfant au service d'un bon oncle de province, et M. Lérand utilise fort adroitement son ordinaire correction en syndic des créanciers du marquis. C'est M. Noblet qui fait le roi de Macédoine. Il avait demandé à ne pas jouer le rôle qui n'a que quelques lignes et n'est pas de son emploi ; on avait obligé l'excellent acteur à paraître en vieux gaga, où il fut trouvé aussi mauvais que possible. M. Galipaux, non plus, n'était pas content de son rôle ; on lui fait jouer un gamin de quinze ans ; il ne s'en est pas mal tiré du tout, le malin !... La marquise Diane, c'est Mlle Starck, qui sort du Conservatoire : elle a fait preuve d'adresse et de bonne grâce. La voix est claire et nette, et l'ensemble général de la composition est bon. La marquise douairière, c'est Mme Samary, tout à fait charmante dans son rôle de

grande dame revenue de bien des illusions. Citons encore Mmes Henriot et Sorel — la belle Sorel — qui personnifient les dames Chesnet, mère et filles ; Mlles Carlix, Médal et Netza, bien disantes et jolies.

5 MARS. — Première représentation de *Mariage bourgeois*, comédie en quatre acte de M. Alfred Capus [1]. M. Alfred Capus nous présente deux frères Tasselin : l'aîné est un modeste chef de bureau, père de deux enfants, Edmond et Madeleine, pour lesquels il a rêvé un bon mariage ; le cadet est banquier, et banquier heureux, jusqu'à ce qu'un jour il soit puni de sa chance, ce vol inconscient... Ce jour semble arrivé : Jacques Tasselin avoue à Piégoy — le directeur du Casino car le premier acte se passe dans une ville d'eaux, — son besoin d'argent. Un type, un vrai type que ce tenancier de cercle, devenu millionnaire. « Voulez-vous quatre cent mille francs ? lui dit Piégoy, vous les aurez ce soir, à une seule condition, c'est que ma fille épouse votre neveu Edmond, qu'elle aime... » Or, Edmond, jeune avocat, sans cause, d'ailleurs, est un esprit fort, qui, après avoir séduit une amie de sa sœur et lui avoir même fait un enfant, a remisé la pauvre Suzanne Tillier dans un coin perdu des Batignolles, où il a promis de

---

1. DISTRIBUTION. — Gorget, M. *Boisselot*. — Jacques Tasselin, M. *Lérand*. — Piégoy, M. *Numès*. — Tasselin, M. *Nertann*. — Maurice Vernôl, M. *Gauthier*. — Edmond Tasselin, M. *Maury*. — Ramel, M. *Deschamps*. — Lissac, M. *Numa*. — Joseph, M. *Ricquier*. — Ernest, M. *Delignac*. — Madeleine, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme Tasselin, Mme *Samary*. — Suzanne Tillier, Mme *Dutac*. — Hortense, Mlle *A. Mégard*. — Mme de Lastro, Mlle *Bray*. — Ernestine, Mlle *Damis*. — Henriette Ramel, Mlle *Jeanne Laurent*. — Françoise, Mlle *Berdely*.

subvenir à ses besoins. Il est en sérieux pourparlers avec les parents de Mlle Henriette Ramel, pourvue d'une assez jolie dot, et tout porte à croire que ce mariage, destiné à le tirer d'embarras, se fera très prochainement. Je vous ai dit que c'était un esprit fort, au contraire de sa sœur Madeleine, qui, elle, a donné son bon petit cœur au jeune Maurice, sans fortune et sans position, et ne le reprendra plus jamais... Le second acte nous introduit chez Suzanne Tillier, demeure inconnue qui finit par être connue de tout le monde, et où, les uns après les autres, défilent bien des gens... C'est, d'abord, Edmond se laissant arracher par sa maîtresse la nouvelle de son mariage; c'est Jacques Tasselin, le banquier, venant relancer son neveu et lui prouver clair comme le jour — il a ses raisons pour parler ainsi — que la vraie « bonne affaire » pour lui serait d'épouser Mlle Piégoy, avec son million de dot et malgré le nom, plus ou moins taré, de son père le tenancier de tripots. C'est ensuite, M. Ramel lui-même charitablement prévenu de la liaison de son futur gendre et recueillant heureusement de la bouche même de l'abandonnée l'assurance qu'il n'y a rien à redouter de son dépit. C'est enfin Madeleine, qui a voulu revoir son amie Suzanne et la console gentiment en pleurant dans ses bras — puisqu'elle n'est guère plus heureuse, en son milieu bourgeois où lui est impitoyablement refusé, pour son manque d'argent, le fiancé de ses rêves. Elle est d'un fort délicat sentiment, cette scène des deux jeunes filles, destinée dans sa communica-

tive émotion à faire oublier le fâcheux effet de quelques inexpériences scéniques, d'ailleurs très facilement atténuables. Puis, d'un réalisme amusant et poignant à la fois, est l'acte suivant qui nous mène chez le banquier Jacques Tasselin, réduit à brûler ses dernières cartouches. Déjà à la Bourse, le bruit court qu'il est « fichu ». Piégoy vient d'apprendre que rien n'est changé au mariage Ramel, dont la rupture se présentait pourtant sous les meilleurs auspices ; il signifie au banquier qu'il n'a plus à compter sur lui. Tasselin n'a, dès lors, qu'à se faire sauter la cervelle. Gorget, son vieux commis, entre à temps pour l'en empêcher : — « Le véritable revolver d'un financier, dit-il, c'est l'Indicateur des Chemins de fer... » Cédant aux « sages » conseils de Gorget, notre banquier va donc prendre le train de Bruxelles, non sans emporter comme base d'opérations futures les quarante et un mille francs qu'il a pu « faire venir » au dernier moment — quand surgit son frère, venant inopinément réclamer les fonds qu'il a mis dans sa caisse : la propre dot de ses enfants ! Jacques est bien forcé d'avouer sa ruine — leur ruine ! La scène des deux frères, d'abord très violente, puis très touchante au moment du pardon et des adieux, est vraiment belle ; elle a été rendue avec infiniment de vérité par MM. Nertann et Lérand, et une fois encore, la toile s'est baissée sur un effet dramatique, dont il faut sincèrement féliciter l'auteur de *Mariage bourgeois*. « Mariage bourgeois », puisqu'après le désastre qui, engloutissant la fortune des Tasselin,

a fait naturellement reculer les Ramel, Edmond — un esprit fort, c'est entendu — se décide à épouser la fille de Piégoy, — tandis que sa sœur deviendra la femme de Maurice qui a, enfin, trouvé une petite position. — « Promettez-moi, Maurice, dit-elle à son gentil fiancé, que nous ne cesserons pas de voir Suzanne Tillier. » — Je vous promets, répondit-il, qu'elle sera notre meilleure amie. » M'est avis, alors, que ce ménage-là ne fréquentera guère chez le ménage Edmond : frère et sœur continueront à vivre aussi éloignés l'un de l'autre que le veulent leurs principes de morale si différente. De *Mariage Bourgeois* comme de *Rosine* — et quelle que soit la durée du succès — on peut dire que c'est là un ouvrage excellent. Peut-être peut-on remarquer que la donnée n'en est pas bien neuve ; mais qu'importe, si, par la clarté de sa conception, par une exécution solide et souvent brillante, l'auteur a su y mettre l'intérêt? Dans la nouvelle pièce de M. Capus, tout est d'une justesse, depuis quelques années si résolument négligée par d'autres, qu'elle a comme un charme tout nouveau. Nous sommes enfin délivrés de la convention moderne, plus prétentieuse, plus menteuse que l'ancienne, et peut-être plus insupportable. M. Capus met devant nos yeux des personnages réels, faits de chair et d'os ; quelques-uns sont mauvais ou lâches — comme cet Edmond Tasselin — mais ce sont vraiment des humains. Ce ne sont plus des fantoches, des poupées mécaniques, ou des fanfarons de perversité enfantine. M. Capus nous ramène au théâtre

réel, si l'on veut : au théâtre bourgeois — comme le titre de la pièce — mais au théâtre de sens commun : donc, les dieux soient loués ! Et puis — n'est-ce pas une superfétation de le dire ? — l'auteur a beaucoup d'esprit : il a jeté ça et là, avec profusion, des mots très drôles, dont quelques-uns sont délicieusement amusants. Telle est, par exemple, la réplique de Piégoy : « Sans l'exploitation des imbéciles, le monde serait perdu... » Ou sa définition des « déclassés », qui finissent eux-mêmes par former une « classe ». J'en passe, et des meilleurs... Ce type de Piégoy, brasseur d'affaires plus ou moins véreuses, mais qui, pourtant, n'a pas commis cette vilenie d'abandonner une femme après l'avoir séduite, ce gérant de Casino a valu à M. Numès un nouveau grand succès, le pendant de celui qu'il obtint naguère dans Jerry Shaw des *Transatlantiques*. Ses gestes, son allure, sa façon de renverser son chapeau en arrière, son ton de protecteur : « Adieu, mon petit ! » tout cela semble observé d'après nature. Aussi les honneurs de la soirée ont-ils été pour lui... M. Lérand a joué de façon pathétique la scène du banquier acculé, et M. Nertann, ce comédien de vieille roche, est d'un naturel parfait dans le brave chef de bureau, dont la carrière se trouve compromise par le désastre familial : — « Comment voulez-vous qu'on donne la décoration à un homme qui a perdu trois cent mille francs ! » M. Boisselot, excellent comme toujours, débite avec une rare conviction les théories de Gorget : — « Mieux vaut n'avoir pas d'argent que

d'en avoir trop... » Laissons-lui, n'est-ce pas, cette opinion toute personnelle... M. Maury a bien la sécheresse que réclame le personnage d'Edmond Tasselin, et M. Gauthier a paru plaisant dans les divers avatars du sympathique Maurice à la recherche d'une position sociale. Non moins aimables sont Mmes Yahne et Duluc, sous les traits de Madeleine et de Suzanne ; élégante et bien disante est Mlle Andrée Mégard, qui donne une piquante allure à la jeune femme, coquette et joueuse, du banquier marchant à la débâcle. Que lui importe son mari maladroit et malheureux ? N'a-t-elle pas un système qui lui fera gagner tout ce qu'elle voudra : donc, en route pour Monte-Carlo !

22 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) de *Jalouse*, comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Adolphe Leclerc [1], et première représentation de l'*Ecole des belles-mères*, comédie en un acte de M. Brieux [2]. *Mariage bourgeois*, de M. Capus, n'ayant pas réalisé les recettes sur lesquelles on était en droit de compter, et l'*Atnée*, de M. Jules Lemaître, n'étant pas encore au point, le Gymnase avait dû faire une reprise : celle d'une comédie représentée avec

---

1. Distribution. — Lucien Moreuil, M. *Noblet*. — Brunois, M. *Boisselot*. — Pironneau, M. *Lagrange*. — François, M. *Peutat*. — Muscadet, M. *Demanat*. — Ludovic, M. *Torin*. — Du Taillis, M. *Delorme*. — Germaine, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme Brunois, Mme *Daynes-Grassot*. — Dolorès, Mme *Henriot*. — Suzanne, Mlle *Suzanne Carlix*. — Ambroisine, Mlle *Claudia*. — Julie, Mlle *Paule Evian*. — Denise, Mlle *Jeanne Laurent*.

2. Distribution. — Graindor, M. *Lérand*. — André, M. *Maury*. — Fifine, Mme *Duluc*. — Mme Graindor, Mme *Jenny Rose*. — Mme Meillet, Mlle *Netzo*. — Léontine, Mlle *Serbron*.

un élégant lieutenant de hussards, neveu de son excellent voisin et fidèle ami Dursay. Le militaire la trouve à point, toute vibrante, et croit pouvoir la prendre, « à la hussarde », dans le pavillon où il l'a malicieusement entraînée. Elle s'aperçoit alors de l'imprudence qu'elle a commise et pense toucher le bel officier en lui ouvrant le fond de son cœur ; mais « muffle » jusqu'au bout, notre lieutenant se met en mesure de la violer, quand, aux appels de ses parents inquiets de sa disparition, elle répond franchement, et peut sortir les cheveux dénoués, mais saine et sauve. La faute n'a point été commise, mais le scandale est complet, rejaillissant sur les parents, d'autant plus impitoyables pour elle qu'elle fut la meilleure et la plus vertueuse de toutes. Ils lui refuseraient cruellement le pardon qu'elle sollicite avant de s'exiler, sans l'heureuse intervention de Mikils, devenu le plus tolérant des hommes, et sans les décisifs aveux de Norah, étalant aux yeux de l'honnête pasteur et de sa femme, tous deux atterrés, les petites turpitudes et les gentilles infamies de la patriarcale famille. Toutes réparations sont d'ailleurs justement accordées à la vaillante et innocente fille : le lieutenant, reconnaissant qu'il s'est trompé, a fait demander sa main ; elle refuse dignement de devenir la femme de celui qui a voulu faire d'elle sa maîtresse, et c'est l'oncle Dursay lui-même (les moins clairvoyants des spectateurs le lui avaient fiancé dès les premières scènes) qui prendra fort heureusement la place de son neveu. Béni soit le Seigneur : le pasteur Pétermann a marié ses six filles !

l'*Aînée* nous a rappelé à la fois l'intéressant roman de M. Cherbuliez, *Paule Méré*, et l'un des grands succès du Vaudeville, l'*Oncle Sam* de Victorien Sardou. Je ne sais si, suivant l'expression d'un de mes distingués confrères, il faut y lire de l' « Ibsen, revu par Renan » ; je n'oserais dire que cette comédie blagueuse restera comme l'une des meilleures de l'auteur de l'*Age difficile*, et je ne puis m'abstenir de critiquer plusieurs scènes inutilement outrancières de la pièce. Telle, cette jeunesse de dix-sept ans, se coulant cyniquement, comme une *fille*, dans les bras d'un sexagénaire, ou cet aveu de grossesse que font à la fois à leurs maris les filles de Pétermann. — Ah ! quand ces académiciens mettent les pieds dans le plat ! — Mais, en dépit de bien des restrictions, que de « couplets » charmants, quelle langue admirable, que de perles rares en cette pièce religieuse qui ouvre si joyeusement la période des jours saints !... Elle est jouée avec un ensemble qui touche à la perfection. C'est Boisselot, l'idéal Pétermann ; c'est Henri Mayer, qui a composé avec infiniment d'adresse et de talent le rôle du pasteur solennel et compassé, dont sa femme fait en dehors du dogme, un « sensuel » et un éternel pécheur devant Dieu. C'est Lérand, représentant avec son habituelle bonne grâce, le seul personnage vraiment sensé, honnête et droit de la pièce. C'est Numès, l'actif et remuant brasseur d'affaires de *Mariage bourgeois*, devenu le vieux Muller sénilement épris de la jeune et perverse Dorothée ; c'est enfin Gauthier menant cavalièrement, sinon très glorieu-

réel, si l'on veut : au théâtre bourgeois — comme le titre de la pièce — mais au théâtre de sens commun : donc, les dieux soient loués ! Et puis — n'est-ce pas une superfétation de le dire ? — l'auteur a beaucoup d'esprit : il a jeté ça et là, avec profusion, des mots très drôles, dont quelques-uns sont délicieusement amusants. Telle est, par exemple, la réplique de Piégoy : « Sans l'exploitation des imbéciles, le monde serait perdu... » Ou sa définition des « déclassés », qui finissent eux-mêmes par former une « classe ». J'en passe, et des meilleurs... Ce type de Piégoy, brasseur d'affaires plus ou moins véreuses, mais qui, pourtant, n'a pas commis cette vilenie d'abandonner une femme après l'avoir séduite, ce gérant de Casino a valu à M. Numès un nouveau grand succès, le pendant de celui qu'il obtint naguère dans Jerry Shaw des *Transatlantiques*. Ses gestes, son allure, sa façon de renverser son chapeau en arrière, son ton de protecteur : « Adieu, mon petit ! » tout cela semble observé d'après nature. Aussi les honneurs de la soirée ont-ils été pour lui... M. Lérand a joué de façon pathétique la scène du banquier acculé, et M. Nertann, ce comédien de vieille roche, est d'un naturel parfait dans le brave chef de bureau, dont la carrière se trouve compromise par le désastre familial : — « Comment voulez-vous qu'on donne la décoration à un homme qui a perdu trois cent mille francs ! » M. Boisselot, excellent comme toujours, débite avec une rare conviction les théories de Gorget : — « Mieux vaut n'avoir pas d'argent que

d'en avoir trop... » Laissons-lui, n'est-ce pas, cette opinion toute personnelle... M. Maury a bien la sécheresse que réclame le personnage d'Edmond Tasselin, et M. Gauthier a paru plaisant dans les divers avatars du sympathique Maurice à la recherche d'une position sociale. Non moins aimables sont Mmes Yahne et Duluc, sous les traits de Madeleine et de Suzanne ; élégante et bien disante est Mlle Andrée Mégard, qui donne une piquante allure à la jeune femme, coquette et joueuse, du banquier marchant à la débâcle. Que lui importe son mari maladroit et malheureux ? N'a-t-elle pas un système qui lui fera gagner tout ce qu'elle voudra : donc, en route pour Monte-Carlo !

23 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) de *Jalouse*, comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Adolphe Leclerc [1], et première représentation de l'*École des belles-mères*, comédie en un acte de M. Brieux [2]. *Mariage bourgeois*, de M. Capus, n'ayant pas réalisé les recettes sur lesquelles on était en droit de compter, et l'*Aînée*, de M. Jules Lemaître, n'étant pas encore au point, le Gymnase avait dû faire une reprise : celle d'une comédie représentée avec

---

1. Distribution. — Lucien Moreuil, M. *Noblet*. — Brunois, M. *Boisselot*. — Pironneau, M. *Lagrange*. — François, M. *Peutat*. — Muscadet, M. *Demanne*. — Ludovic, M. *Torin*. — Du Taillis, M. *Delorme*. — Germaine, Mlle *Leonie Yahne*. — Mme Brunois, Mme *Daynes-Grassot*. — Dolorès, Mme *Henriet*. — Suzanne, Mlle *Suzanne Carlix*. — Ambroisine, Mlle *Claudia*. — Julie, Mlle *Paule Evian*. — Denise, Mlle *Jeanne Laurent*.

2. Distribution. — Graindor, M. *Lérand*. — André, M. *Maury*. — Fifine, Mme *Duluc*. — Mme Graindor, Mme *Jenny Rose*. — Mme Meillet, Mlle *Netzo*. — Léontine, Mlle *Serbrion*.

succès, six mois auparavant au Vaudeville. Nous avons dit, l'an dernier, tout le bien que nous pensions de *Jalouse*, écrite d'un ton alerte et spirituel et n'affichant d'autre prétention que celle d'une petite leçon familière sur l'art de bien aimer. L'aimable et joyeuse pièce est toujours fort bien jouée, avec cette rondeur et cet entrain que les auteurs mettent plus aisément aux œuvres claires. MM. Noblet et Boisselot y sont encore charmants ; Mlle Yahne continue à être l'adorable « Jalouse » et Mme Daynes-Grassot, l'excellente comique que l'on sait ; M. Torin reste extraordinairement amusant dans le joli rôle de l'agronome amoureux ; bref, tout le monde, y compris Mme Claudia, sous les traits de la vieille servante familière de province, a retrouvé son succès du mois d'octobre dernier... J'ajoute que la pièce nous semblait infiniment mieux placée au Gymnase qu'au Vaudeville où l'on veut peut-être des œuvres plus corsées, et cependant, elle ne fera que peu d'argent, — moins encore que *Mariage bourgeois*, si brusquement retiré de l'affiche... *Jalouse* était accompagnée, pour la circonstance, d'un acte inédit de M. Brieux : l'*Ecole des Belles-Mères*. Le thème est un peu bien connu : c'est celui de la belle-mère envahissante qui provoque dans le ménage de sa fille des querelles intestines. Ici, l'histoire se complique d'une seconde belle-mère : la mère du mari, aussi insupportable que sa collègue. Que deviendraient nos jeunes époux, sans le brave beau-père qui, fort heureusement, vient mettre dans le conflit un grain de bon sens

et rétablit les choses en leur vraie place ? Le sujet n'était pas d'une transcendante nouveauté ; l'acte était, quand même, amusant, grâce à l'habileté de la facture et à la vivacité du dialogue. Et, fort bien jouée par M. Lérand, excellent, à son ordinaire, dans le rôle du conciliateur, par le jeune ménage Maury et Duluc (Mlle Duluc n'est autre que Mme Maury) et par Mme Jenny Rose, qui se faisait une place au nombre de nos bonnes duègnes, l'*Ecole des belles-mères* complétait agréablement ce spectacle de transition.

6 AVRIL. — Première représentation de l'*Aînée*, comédie en quatre actes et cinq tableaux de M. Jules Lemaître [1]. — L'*Aînée* nous vient du Théâtre-Français, où elle ne fit, d'ailleurs, qu'une courte apparition. L'auteur de *Mariage blanc* et du *Pardon* lut sa pièce au comité, ainsi qu'il en avait le droit ; mais voyant l'effet, ou plutôt le peu d'effet, que produisait cette lecture, il l'arrêta à la fin du second acte, et demandant la permission de ne pas continuer, il plia son manuscrit et le remit dans sa poche. — « Je vois, dit-il, que je me suis trompé, excusez-moi : je vous donnerai autre chose... » Et pendant que les comédiens de la rue Richelieu attendent encore cette « autre chose », il portait sa pièce au Gymnase qui, vous le pensez

1. DISTRIBUTION. — Le pasteur Pétermann, M. *Boisselot*. — Le pasteur Mikils, M. *Mayer*. — Dursay, M. *Lérand*. — Müller, M. *Numès*. — Lieutenant Dursay, M. *Gauthier*. — Georges, M. *Demanne*. — Guillaume, M. *Mauger*. — Harold, M. *Lamotte*. — James, M. *Niverd*. — Norah, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme Pétermann, Mme *Samary*. — Lia, Mlle *Suzanne Desprès*, (début). — Dorothée, Mlle *Dallet*. — Desdémone, Mlle *Paule Ecian*. — Elsa, Mlle *Bernou*. — Josabeth, Mlle *Damis*. — Hedwige, Mlle *Serbrun*.

bien, en fit « ses choux gras ». Infiniment mieux placée, en effet, au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle qu'à la « grande maison », où la blague religieuse du spirituel auteur eût pu choquer quelques esprits bien pensants, l'*Aînée* a diverti, et même ravi en plusieurs endroits, le difficile public de la première représentation. Pourquoi n'en irait-il pas de même des autres salles ?.... C'est en Suisse, à Neufchâtel, devenu Vieuxchâtel, dans un milieu protestant, que M. Jules Lemaître a placé son action — milieu austère dont le doux ironiste a su tirer d'étincelantes fusées de rire. Le pasteur Pétermann est père de six filles. Six filles à marier, c'est une lourde charge pour ce brave ministre du Seigneur dont la fortune est des plus modestes. Aussi le bonhomme ferme-t-il pieusement les yeux sur le flirtage à outrance que cultivent ces demoiselles, grandes et petites, et le jardin du presbytère est-il devenu, suivant l'expression d'un aimable voisin, une sorte de... pince-cœur. Seule, Lia, l'aînée des six filles est un être à part, nature d'élite, la chasteté et la raison mêmes. Elle aime sérieusement — tout est sérieux en elle — le jeune pasteur Mikils, et ce sont deux graves esprits qui semblent se merveilleusement convenir. Déjà, tout le monde les a unis et jamais mariage n'a semblé mieux assorti, quand, au moment où Mikils lui demande un particulier entretien, la pauvre Lia — première déconvenue — apprend que ce n'est point d'elle qu'il est épris, mais bien de sa sœur Norah, la plus coquette et la plus délurée de toute la bande. — « Épouse-le donc,

dit-elle, résignée, à celle qui lui a « chipé » ainsi le fiancé de son cœur, mais sois-lui fidèle et ne le rends pas malheureux... » Cinq ans se sont passés et les flirts ayant réussi, Pétermann a marié quatre de ses filles : deux seulement lui restent pour compte : l'aînée et la plus jeune, et il lui sera d'autant plus difficile de caser Lia et Dorothée qu'il a perdu tout ce qu'il possédait dans le krach des mines d'argent : car, en dépit du sacerdoce, le bon pasteur a cru devoir marcher avec son temps et se livrer à de hasardeuses spéculations. Nous retrouvons donc, plus humble que jamais, la famille Pétermann et, pour subvenir à ses besoins, Lia a accepté la place d'institutrice des écoles de la ville qu'elle détient de la protection de M. le Syndic Muller. La pauvre fille n'est pas encore au bout de ses peines, et son éternel dévouement sera mis à une rude épreuve : la voilà obligée de réconcilier avec le pasteur Mikils, qu'elle n'a pas revu depuis cinq ans, sa sœur Norah, coupable d'avoir trompé son mari. Puis, au moment où elle se décidait à un mariage de raison en épousant M. le Syndic Muller, qui depuis longtemps la poursuivait de ses avances, elle est encore une fois déçue. Dorothée, sa petite peste de sœur, a si bien enjolé le vieux syndic qu'il s'est laissé prendre à sa comédie libertine et a demandé la main de celle dont il pourrait être le grand-père... Ce dernier coup achève Lia, elle se révolte à la fin et craint de n'être plus raisonnable, elle qui l'est depuis si longtemps !... C'est en cet état d'âme qu'elle rencontre, au milieu d'une garden-party,

un élégant lieutenant de hussards, neveu de son excellent voisin et fidèle ami Dursay. Le militaire la trouve à point, toute vibrante, et croit pouvoir la prendre, « à la hussarde », dans le pavillon où il l'a malicieusement entraînée. Elle s'aperçoit alors de l'imprudence qu'elle a commise et pense toucher le bel officier en lui ouvrant le fond de son cœur ; mais « muffle » jusqu'au bout, notre lieutenant se met en mesure de la violer, quand, aux appels de ses parents inquiets de sa disparition, elle répond franchement, et peut sortir les cheveux dénoués, mais saine et sauve. La faute n'a point été commise, mais le scandale est complet, rejaillissant sur les parents, d'autant plus impitoyables pour elle qu'elle fut la meilleure et la plus vertueuse de toutes. Ils lui refuseraient cruellement le pardon qu'elle sollicite avant de s'exiler, sans l'heureuse intervention de Mikils, devenu le plus tolérant des hommes, et sans les décisifs aveux de Norah, étalant aux yeux de l'honnête pasteur et de sa femme, tous deux atterrés, les petites turpitudes et les gentilles infamies de la patriarcale famille. Toutes réparations sont d'ailleurs justement accordées à la vaillante et innocente fille : le lieutenant, reconnaissant qu'il s'est trompé, a fait demander sa main ; elle refuse dignement de devenir la femme de celui qui a voulu faire d'elle sa maîtresse, et c'est l'oncle Dursay lui-même (les moins clairvoyants des spectateurs le lui avaient fiancé dès les premières scènes) qui prendra fort heureusement la place de son neveu. Béni soit le Seigneur : le pasteur Pétermann a marié ses six filles !

L'*Aînée* nous a rappelé à la fois l'intéressant roman de M. Cherbuliez, *Paule Méré*, et l'un des grands succès du Vaudeville, l'*Oncle Sam* de Victorien Sardou. Je ne sais si, suivant l'expression d'un de mes distingués confrères, il faut y lire de l' « Ibsen, revu par Renan » ; je n'oserais dire que cette comédie blagueuse restera comme l'une des meilleures de l'auteur de l'*Age difficile*, et je ne puis m'abstenir de critiquer plusieurs scènes inutilement outrancières de la pièce. Telle, cette jeunesse de dix-sept ans, se coulant cyniquement, comme une *fille*, dans les bras d'un sexagénaire, ou cet aveu de grossesse que font à la fois à leurs maris les filles de Pétermann. — Ah ! quand ces académiciens mettent les pieds dans le plat ! — Mais, en dépit de bien des restrictions, que de « couplets » charmants, quelle langue admirable, que de perles rares en cette pièce religieuse qui ouvre si joyeusement la période des jours saints !... Elle est jouée avec un ensemble qui touche à la perfection. C'est Boisselot, l'idéal Pétermann ; c'est Henri Mayer, qui a composé avec infiniment d'adresse et de talent le rôle du pasteur solennel et compassé, dont sa femme fait en dehors du dogme, un « sensuel » et un éternel pécheur devant Dieu. C'est Lérand, représentant avec son habituelle bonne grâce, le seul personnage vraiment sensé, honnête et droit de la pièce. C'est Numès, l'actif et remuant brasseur d'affaires de *Mariage bourgeois*, devenu le vieux Muller sénilement épris de la jeune et perverse Dorothée ; c'est enfin Gauthier menant cavalièrement, sinon très glorieu-

sement, sa campagne amoureuse. Non moins brillante est l'interprétation féminine. A Mme Yahne est départi le joli rôle de Norah, spirituelle, amoureuse et tendre ; elle s'en acquitte à miracle. Mme Samary a la correction que réclame le personnage de Mme Pétermann, et Mlle Dallet l'espièglerie et la rosserie que comporte celui de Dorothée. C'est avec intention que nous avons gardé pour la fin le très intéressant début de Mlle Suzanne Després (à l'Œuvre, Suzanne Auclair) qui, certes, n'a trompé aucune des espérances qu'avait fait concevoir son premier prix de comédie, emporté haut la main aux derniers concours du Conservatoire. Elle a su donner au rôle de l' « Aînée » l'aspect de la fille, mûre déjà, qui ne laisse deviner aucun de ses sentiments les plus intimes, — et quand est venue l'explosion, elle a montré une chaleur qui n'avait rien de factice.

L'*Aînée*, qui réalisait des recettes inespérées, était donnée pour la cinquantième fois à la matinée du 19 mai. Cette cinquantième représentation se fêtait gentiment le soir au foyer du théâtre où, entre le deuxième et le troisième acte, les artistes réunis vidaient une coupe de champagne en l'honneur du succès de la pièce, qui, le 31 mai [1], terminera la saison.

---

1. Le Comité de surveillance du théâtre s'était, quelques jours auparavant, réuni dans le cabinet de M. Porel. Celui-ci lui avait fait part des pièces qu'il avait en vue pour la saison suivante, des engagements nouveaux qu'il préparait, de l'organisation administrative nouvelle dont il devait rendre compte à la prochaine assemblée générale, en un mot, de la situation excellente du Gymnase, dont il conservait la direction. Ces messieurs se montraient enchantés des confidences de leur directeur, le félicitaient et l'assuraient de leur cordial et entier concours.

11 JUIN. — En dépit du proverbe connu : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », le Gymnase a, pour quelques jours — oh ! pour quelques jours seulement ! — rouvert la sienne. Et voici l'histoire de cette saison d'été assez inattendue. Un brave député hongrois, que hantait le démon du théâtre, avait perpétré une pièce : cela peut arriver à tout le monde, n'est-il pas vrai ? Il la présenta à M. Porel, qui voulut bien la lire et lui donner quelques conseils, entre autres celui de la refaire... à peu près complètement. Il n'en fallut pas plus à M. de Blaskovitch pour la croire reçue, et pour annoncer en son pays la nouvelle de cette réception. Il n'en était rien pourtant et, la saison du Gymnase s'étant terminée avec l'*Aînée*, de M. Jules Lemaître, qui doit se reprendre à la réouverture, notre grand seigneur hongrois courait le risque de passer pour... hâbleur à Buda-Pesth, s'il ne s'était avisé, pour être joué quand même, d'un moyen à la portée de tout auteur aussi riche qu'il l'est. Il loua la salle du Gymnase, avec les artistes et les frais à son compte, — la bonne affaire était pour M. Porel, — et voilà comment nous assistions à la représentation de *Pour l'Honneur* [1].

---

1. DISTRIBUTION. — Le duc de Maurienne, M. *Lérand*. — Roger Bernard, M. *Grand*. — Durand, M. *Nertann*. — Bainvillier, M. *Dauvillier*. — Grignoux, M. *Numa*. — Saintrailles, M. *Rambert*. — Bersac, M. *Desmonne*. — Larabagnas, M. *Leubas*. — Germain, M. *Gouget*. — Guy, M. *Lamotte*. — Jasmin, M. *Deligne*. — Joseph, M. *Coquillon*. — La comtesse, Mme *Samary*. — Germaine, Mlle *Dauphin*. — Hélène, Mlle *Suzanne Desprès*. — Mathilde, Mlle *Bernon*. — Ninette, Mlle *J. Laurent*.

On commençait par *Madame et Monsieur*, comédie en un acte, de M. Henri de Brisay, jouée par Mmes *Madeleine Gauthier* et M. *Rambert*.

— Un instant — fugitif — nous avons cru gagnée la partie engagée à coups de billets de banque par M. de Blaskovitch, et le rideau s'était baissé, au premier acte, sur une assez heureuse impression. Les deux autres actes ont, hélas! tout gâté, et la fâcheuse inexpérience a triomphé de l'esprit répandu dans quelques scènes de cette comédie manquée. Le jeune avocat, Roger Bernard, que l'auteur nous donne comme le seul homme fort et sensé de ce monde interlope et stupide, est, je suis obligé de l'avouer, le dernier des imbéciles : il faut que ce soit sa femme qui lui apprenne qu'il aime sa pupille Germaine et, quand celle-ci lui avoue son propre amour, il ne comprend encore rien, rien du tout : c'est à désespérer de son intelligence. Vous dirai-je qu'un ignoble duc — oh! qu'il est donc ignoble! — convoite la dot de Mlle Germaine, et que refusant de se battre avec ce duelliste, sous prétexte qu'il n'a jamais tenu une épée, l'avocat se fait abattre — pour l'honneur! — par le pistolet de son adversaire?... Vous savez là tout ce qu'il faut savoir de l'œuvre puérile de M. de Blaskovitch, qu'ont défendue avec talent MM. Grand et Lérand, Mlles Lucienne Dauphin et Suzanne Després. Insister, serait plutôt cruel.

22 SEPTEMBRE. — Réouverture : nous avons dit comme l'*Aînée*, cette railleuse comédie de M. Jules Lemaître, sur laquelle, tout d'abord, on n'osait guère compter, réussit au delà de toute espérance. C'est sur de très belles recettes qu'avait fermé le théâtre. Il ne pouvait mieux faire que de rouvrir avec le même spectacle, aimable et spirituel. Et

c'est avec un vif plaisir que nous avons revu cette alerte et mordante satire du mariage du ministre protestant — la première peut-être qu'on ait tentée au théâtre. L'*Aînée* était à l'origine, c'est-à-dire au mois d'avril précédent, extrêmement bien jouée ; nous avons conté plus haut avec quelle autorité, avec quelle justesse de ton, avec quelle bonhomie intelligente et fine M. Boisselot créa le rôle du pasteur Pétermann ; avec quelle sûreté et quel naturel M. Lérand incarna celui de Dursay, et nous avons dit aussi l'expression que mit au rôle de « l'Aînée » Mlle Suzanne Desprès. Tous trois ont heureusement gardé leur personnage, et nous avons encore retrouvé M. Numès, aux impayables effarements, sous les traits du bonhomme Muller ; M. Gauthier, de vérité brutale en lieutenant de hussards ; Mme Samary, rendant excellemment la figure de l'austère et bonne Mme Pétermann ; Mlle Dallet, aussi effrontée qu'il convient, dans cette jolie petite masque de Dorothée. Deux rôles seulement ont changé de titulaires : celui du pasteur Mikils, où M. Mayer nous parut tout à fait supérieur, et celui de Norah, où Mlle Léonie Yahne apportait une fantaisie bien charmante. Le premier de ces rôles est échu à M. Grand, l'un des habituels camarades de M. Mayer, et le second servait de début à Mlle Thomassin, encore inconnue des Parisiens, puisque c'est en Russie, au théâtre Michel, de Pétersbourg, qu'elle a jusqu'ici fait ses preuves dans les grandes ingénues et premières amoureuses. Est-ce bien le type de Norah, qu'elle a pourtant joué avec grâce ? Je mentirais en affirmant que le nouveau couple Mikils a fait oublier

l'ancien, et je crois que le Gymnase se ressentira du départ de M. Mayer et de Mlle Yahne.

10 OCTOBRE. — Premier spectacle d'abonnement: *Rosine*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus [1], où Mlle Dauphin reprend le rôle (créé par Mme Valdey), qu'elle joue avec beaucoup d'émotion communicative.

12 OCTOBRE. — Premières représentations de *Marraine !* comédie en trois actes, de M. Ambroise Janvier [2], et de *1807*, comédie en un acte, de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm [3]. — Les *Respectables*, au Vaudeville, et les *Amants légitimes*, au Gymnase, nous avaient déjà révélé en M. Ambroise Janvier de La Motte — le fils du célèbre préfet de l'Empire — un écrivain supérieurement doué pour le théâtre, quand vint, au mois d'avril de cette année (nous l'avons vu plus haut), le grand succès de *Mon Enfant*. C'était

---

1. DISTRIBUTION. — Desclos, M. *Boisselot*. — Pagelot, M. *Lérand*. — Hélion, M. *Numès*. — Georges Desclos, M. *Maury*. — Bolard, M. *Peutat*. — Mme Granger, Mme *Samary*. — Rosine, Mlle *Dauphin*. — Mme Hélion, Mlle *Avril*. — Louison, Mlle *Cécile Caron*. — Lucie Butaud, Mme *Jenny Rose*. — Mme Morisset, Mlle *Chevilly*.

2. DISTRIBUTION. — Georges Martineau, M. *Noblet*. — Pilon-Lahaumette, M. *F. Huguenet*. — Léon Fauconnet, M. *Numa*. — Tallimin, M. *Delorme*. — Vaumoussel, M. *Leubas*. — La Chauvinière, M. *Camille*. — Un huissier, M. *Boudier*. — Julia Dubourg, Mlle *Mégard*. — Violette, Mlle *Suzanne Cartix*. — Lédredon, Mlle *Hearlot*. — Albertine, Mlle *Cécile Caron*. — Mme Fauconnet, Mme *Jenny Rose*. — Fifine, Mlle *Dickson*.

A la matinée du 1er novembre, Mlle Andrée Mégard, se trouvant subitement indisposée, était remplacée — pendant le deuxième acte — avec beaucoup d'adresse et de charme, par Mlle Dickson.

3. DISTRIBUTION. — Hugues de Fronsac, M. *Gauthier*. — Le colonel Montcornet, M. *Maury*. — Léonidas, M. *Peutat*. — Antoine, M. *Leubas*. — Mme Charlotte de Fronsac, Mme *Archainbaud* (débuts). — Mme de Mélusey, Mlle *Crozet* (débuts). — Julie, Mlle *Muraour*.

mieux qu'un vaudeville, c'était de la belle et bonne comédie, avec de la vivacité dans l'exécution, un dialogue vif et animé, où les répliques s'accentuaient de mots heureux, des caractères bien tracés, de la hardiesse dans le comique des situations. Et l'on put rire à l'Odéon, comme rarement on y rit : les tristes voûtes, qui n'en avaient plus guère l'habitude, en parurent tout étonnées. Ce succès s'est renouvelé — triomphal, cette fois — avec l'étincelant premier acte de *Marraine !* Un pur bijou, je vous dis, qui a énormément diverti et littéralement ravi le public du Gymnase. Il fallait voir avec quel esprit à tout casser, avec quelle merveilleuse audace, avec quelle extraordinaire légèreté cet homme — qui, physiquement, a l'aspect quelque peu lourd d'un timide provincial — s'attaquait au monde... à côté, et affrontait une situation terriblement risquée, enveloppant de belle humeur et semant de traits incisifs un sujet déjà traité par M. Pierre Wolff, l'auteur de *Leurs Filles* et des *Maris de leurs filles*. Julia Dubourg est une de nos jolies théâtreuses, mère d'une fille de seize ans qui l'appelle : « Marraine ». Elle s'est arrangée pour que la petite ait une éducation des plus soignées et, repoussant bien loin l'idée d'en faire jamais une actrice, elle rêve pour elle un mariage honnête. Depuis que Violette a un certain âge, sa mère a renoncé à la fête et se range : elle a juré de n'avoir plus qu'un amant à la fois ! Et nous apprenons, qu'à cause de sa fille, elle vient de rendre un rôle qui l'obligeait à se déshabiller en scène ! Par l'entremise de son marchand de chevaux, elle croit

avoir mis la main sur le mari idéal : le nommé Léon Fauconnet, commis d'assurances, en quête d'une belle dot. La dot en question, Julia la prendra sur ses « économies », à moins que... Justement elle reçoit la visite d'un très saint homme, en apparence du moins, M. Piton-Labaumette, ancien directeur au ministère des cultes, actuellement président de l'œuvre du rachat de l'enfance galante. La mère, comme de juste, ne se laissera pas séparer de sa chère fille, mais elle saura, l'adorable enjôleuse, pêcher dans ce cuistre aux lunettes d'or et aux cheveux collés — le moine Athanaël, ensorcelé par la courtisane Thaïs ! — le « bon ami » qui dotera Violette de deux cents beaux billets de mille francs. Nous avons dit que le premier acte était « étincelant ». Nous répétons l'épithète, faute d'en trouver de plus ronflante. Jamais, en effet, milieu interlope ne fut plus finement observé ; jamais caractères ne furent plus curieusement étudiés. Il faut entendre la délicieuse Juliette, en son luxueux cabinet de toilette — où, nonchalamment étendue sur une chaise-longue, elle n'aura pas de peine à engluer son austère visiteur -- discuter sur l'avenir de sa fille et plaisanter, comme elle le mérite, cette collègue trop molle et trop bonne qu'on appelle Lédredon et qui, toujours sans le sou, jamais n'arrivera qu'à être la parasite de ses amies plus riches et plus roublardes. Et des mots, des mots, comme s'il en pleuvait !... M. Piton-Labaumette, qui jusque-là « n'avait connu la volupté que par les récits de cour d'assises », est chez la cocotte, qui l'appelle « Emile », installé comme chez lui.

Étonné lui-même de tout ce qu'il arrive à faire, sous l'influence de la troublante Juliette : « — Et je suis lucide ! » s'écrie-t-il en des *a parte* les plus comiques du monde. — Il rachètera l' « enfance galante », encore que la somme lui semble un peu forte, en donnant à sa maîtresse les deux cent mille francs de dot exigés pour son digne fils par Mme Fauconnet. C'est alors qu'apparaît le « trouble-fête » en la personne du plus joyeux des « fêtards », Georges Martineau, l'incorrigible farceur. N'a-t-il pas parié dix mille balles, chez Maxim's, qu'il se marierait dans quinze jours, et ne vient-il pas demander à Juliette de figurer cette mariée pour rire, couronnée de fleur d'oranger. Juliette refuse ; mais Martineau ne se retire pas assez vite avant l'arrivée de Piton-Labaumette ; on le fait fuir par la pièce à côté, où il se trouve enfermé, — réduit, pour en sortir, à imiter un chien qui aboie, et laissant croire, au moment où on le découvre en sa cachette, qu'il est, pour Juliette, plus qu'un vieux camarade. Voilà rompu, au grand désespoir de la mère, le mariage de Mlle Violette !... Mais, si M. Piton-Labaumette ne veut plus financer au profit d'une femme qui l'a trompé, peut-être consentirait-il à feindre une réconciliation dans le but de sauver les apparences aux yeux des Fauconnet. Ce farceur de Martineau, cinq fois millionnaire, indemniserait Juliette et l'aiderait à doter Violette, dont il a failli culbuter le mariage... Il fera mieux : vaincu par la gentillesse de la jeune fille — qui l'aime — il se range enfin, lui, l'enragé fêtard, et épouse Violette !... Son pari est doublement gagné :

c'est une vraie mariée qu'il présentera dans quinze jours à ses amis de chez Maxim's. Pour une bonne farce, voilà, certes, une bonne farce! Quel dommage que la piquante pièce, qui avait commencé si brillamment, se termine ainsi, malgré d'heureux détails, aux derniers actes, en une banale queue de poisson! *Marraine* est fort bien jouée. Mlle Andrée Mégard ne se contente pas d'être adorablement jolie, elle donne à Julia Dubourg un rare cachet de vérité : c'est ça, tout à fait ça! Charmante, Mlle Carlix, sous les traits de l'ingénue — aussi ingénue que peut être la fille d'une cocotte de grande marque. Excellentes, Mme Henriot, personnifiant cette pauvre Lédredon, et Mme Cécile Caron, dans Albertine, l'amie pratique : « Une femme comme il faut, dit-elle à la petite Violette, reçoit de l'argent et n'en donne jamais. » A M. Noblet est échu un vrai « Noblet » ; aussi, représente-t-il avec une verve sans pareille ce Georges Martineau — dont le type existe à Paris ; tout le monde le nommait, dans la salle du Gymnase. A la liste de plusieurs créations, déjà fort réussies, M. Huguenet, l'ineffable cabot de *Zaza*, a ajouté la composition, tout à fait amusante, du libidineux Piton-Labanmette, si peu digne de rester président de l'œuvre du rachat de l'enfance galante. Nous aimons, chez un artiste, cette souplesse de talent. La comédie de M. Ambroise Janvier se précède d'un acte délicieux — délicieux, je vous dis — de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, *1807*, où l'on voit Mme Charlotte de Fronsac — ce sont les excellents débuts, au Gymnase, de cette comédienne de vrai talent

qui s'appelle Mme Archainbaud — épouser, non sans une légère hésitation, un séduisant colonel de l'Empire, qu'elle a connu petit marmiton au château de ses pères. M. Maury est parfait sous le dolman chamarré d'or du colonel Montcornet, et M. Gauthier rend, avec tact, le rôle d'un jeune chambellan galamment désarmé par le beau militaire. Ce n'est qu'un acte, que *1807*, mais un acte ravissant. Le tour de main, qui est adroit, la langue, qui est de comédie, lui donnent un charme et une originalité qui ont justifié le bon accueil reçu.

17 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Amorceur*, comédie en quatre actes, de M. Léon Gandillot[1]. — C'est à Trouville que se passent les quatre actes, et le rideau se lève, au début, sur un pimpant décor qui, assez exactement, nous représente la terrasse du Casino, le petit café d'en face où se débitent de farouches cock-tails et de fraîches boissons à pailles, les traditionnelles cabines, et les Planches, les célèbres Planches, où défile tout Paris ; puis, au loin, bien au loin, la mer, discrètement retirée... Et là, nous faisons vite connaissance avec les fantoches de l'auteur : Victor de

1. DISTRIBUTION. — Henri Lavergne, M. *Noblet*. — M. de Brignac, M. *Boissolot*. — Lafont, M. *Numès*. — Victor de Brignac, M. *Pouyat*. — Jean de Brignac, M. *Baron fils*. — Edmond Jouanot, M. *Delorme*. — Albertus, M. *Leubas*. — Zacmarowitz, M. *Cueille*. — Vieleux, M. *Libert*. — Un agent, M. *Riquier*. — Maître d'hôtel, M. *Boudier*. — Un garçon de café, M. *Gouget*. — Un garçon de café, M. *Deligné*. — Mme Lafont, Mme *Duynes-Grassot*. — Mme de Brignac, Mme *Samary*. — Mme Aguzon, Mme *Henriet*. — Léopoldine, Mlle *Thomassin*. — Léonie d'Argenton, Mme *de Lagny* (début). — Bébé Riquet, Mlle *Ryter* (début). — Hermance, Mlle *Andral*. — Bissayat, Mlle *Cheeilly*. — Alice de Nevers, Mlle *Dickson*. — Amélie, Mlle *Maire*. — Une bouquetière, Mlle *Jeanne Laurent*. — La fameuse de chasse, Mlle *Berdely*.

Brignac, le rigolo des plages, dont, avouons-le, les plaisanteries sont d'un goût assez douteux ; les Brignac, père et mère, leur fille mariée, et leur fils à marier, le petit Jean, un jeune cocquebin, qui, naïvement, avant même d'avoir jeté sa gourme, comme on dit, s'est laissé agripper par Mlle Léopoldine Lafont, qui n'a pas de dot — son père est un boursier véreux — et que ne lui laisseraient certainement pas échapper ses nobles parents. Voici maintenant l'élégant Henri Lavergne — aussi panné qu'il est élégant, grâce à son tailleur, qui est aussi son banquier... Après avoir pris, la veille, une dernière culotte au baccara et payé la chaise de Léonie d'Argenson, une des plus aguichantes demi-mondaines de l'endroit, Henri se trouve à la tête de vingt-quatre sous — insuffisants à solder les consommations que s'est librement offertes, à sa table, une bande d'amis. Aussi se trouverait-il singulièrement embarrassé sans l'arrivée de Lafont, qui propose de régler la tournée et promet, de plus, d'avancer à notre joyeux « tapeur » les vingt-cinq louis dont il dit avoir le plus pressant besoin. C'est par d'amusants détails que vaut ce premier acte, où il n'y a rien... Mais, en revanche, le second est très rempli, très corsé, très curieux vraiment ; il atteste, une fois de plus, la solidité du talent de M. Gandillot. Dans la modeste villa où les Lafont lavent en famille leur linge assez sale, nous apprenons que, si Lafont s'est, en apparence, montré aussi généreux envers un simple camarade de la corbeille, c'est qu'il a un but : se servir d'Henri Lavergne comme d'un « amorceur »,

en le présentant officiellement comme le fiancé de Léopoldine et en allumant ainsi le petit Jean de Brignac, le naïf amoureux de sa fille, qui ne craindra pas d'adresser à ses rigides parents les légendaires sommations respectueuses. Il faut voir Lafont, oublieux des jours passés à Mazas — bah ! une prison qui n'existe plus, dit-il cavalièrement — jouer au petit pied le rôle du financier Mercadet. Il faut entendre les amers reproches de sa digne femme et les douloureux cris de révolte de sa fille, dont parfois regimbe, en ce milieu suspect, l'instinctive honnêteté. C'est ainsi qu'après avoir, une fois encore, embobiné le jeune homme au gros sac, sortant plus excité que jamais à l'idée qu'elle est promise à un autre, Léopoldine avoue « tout » à Henri Lavergne. Celui-ci, fort peu crédule de sa nature, n'a pas un instant « coupé » dans les trois cent mille francs de dot annoncés, mais il est venu pour chercher les vingt-cinq louis promis ; il les aura... Je ne vous donne sans doute pas pour absolument neuve, mais je tiens pour charmante la scène entre les deux jeunes gens, malheureuses victimes de l'infâme question d'argent, et, si sympathiques l'un à l'autre, que, n'étant pas fiancés pour de bon, ils se déclarent franchement amis. Henri Lavergne remplit, d'ailleurs, de si sérieuse façon son personnage « d'amorceur » qu'aux courses de Deauville il se laisse provoquer par Jean de Brignac et blesser dans le duel qui s'ensuit. Peu importe, du reste, puisque la retentissante rencontre a pour résultat d'obliger M. de Brignac à demander pour son fils la main de Mlle Léopoldine.

— « Enfin ! » s'écrie Lafont, parvenu au comble de ses vœux. C'est alors que se « montre » Léopoldine : elle n'épousera pas Jean de Brignac, qu'elle n'aime point — et celui-ci s'en consolera d'autant plus aisément que, subitement dégourdi, il n'a plus de goût que pour les cocottes — elle donnera sa main de petite bohème à Henri Lavergne, plus pauvre qu'elle... Courir sans cesse après la pièce de cent sous, tirer le diable par la queue et manger de la vache enragée : elle connaît ça... — « Et puis, dit Henri, je travaillerai ; je n'ai jamais essayé... » — « C'était bien la peine de se donner tant de mal pour en arriver là ! » Tel est, dans la bouche de Lafont, cruellement désappointé, le dernier mot de l'*Amorceur*. Peut-être pourrait-on le justement appliquer à la pièce elle-même, en dépit de toute la bonne humeur et de tout l'esprit qu'y dépensa M. Gandillot. Une exposition des plus gaies ; un vigoureux second acte, excellent de tout point ; les deux derniers, plutôt faibles ; ainsi peut se résumer le bilan d'une soirée quelque peu indécise. Dans le rôle d'Henri Lavergne, qu'à force de talent il est parvenu à rendre aimable, M. Noblet a fait sa dernière création en ce théâtre qu'il quitte — pour le moment du moins — au bout de seize ans de succès. Le Gymnase pourrait-il donc se passer de Noblet ?... Vous verrez qu'après avoir couru le monde et rempli les engagements qui l'appellent au Caire et à Monte-Carlo, le brillant artiste reviendra bientôt au boulevard Bonne-Nouvelle, plus applaudi que jamais. Mlle Thomassin, à peine aperçue, dernièrement, dans une reprise de l'*Aînée*,

était encore peu connue des Parisiens ; elle a donné au rôle de Léopoldine un naturel et un mordant qui ont beaucoup plu. Puis, si je vous dis que Lafont-Mercadet c'était Numès, rééditant la figure d'homme taré qu'il avait composée dans *Mariage Bourgeois*, de M. Alfred Capus ; que M. de Brignac était personnifié par M. Boisselot ; que les rôles de Jean et de Victor étaient confiés à MM. Baron fils et Peutat ; que Mme Daynes-Grassot faisait très plaisamment Mme Lafont, et Mme Henriot, Mme Aguzon, la veuve aux quatre-vingt mille livres de rente que guigne ce déchard d'Henri Lavergne, vous saurez que l'*Amorceur* était joué par la troupe du Gymnase aussi excellemment que possible.

28 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Mademoiselle Morasset*, pièce en quatre actes, de M. Louis Legendre[1]. — C'est le type de la comé-

---

1. DISTRIBUTION. — Morasset, M. *Lérand*. — Délinot, M. *Numès*. — Lucien Bergonce, M. *Grand*. — Michel de Chantemeuse, M. *Maury*. — Docteur Bornis, M. *Gibès*. — Gaston de Lussac, M. *Numa*. — Maître Bucheret, M. *Delorme*. — Hector, M. *Gouget*. — Jean, M. *Lainé*. — Mlle Ternaud, Mme *Samary*. — Thérèse, Mme *Dulac*. — Suzanne de Wimereux, Mlle *Suzanne Cortix*. — Céline, Mlle *Rylet*. — Une bonne, Mlle *Jeanne Laurent*.

Quelques semaines auparavant, l'excellent artiste Boisselot était l'objet d'une émouvante et touchante manifestation de sympathie à laquelle il avait, d'ailleurs, tous les droits, car il était apprécié, estimé et aimé de tous ceux qui l'avaient connu. Sur l'invitation de MM. Numès et Peutat, ses camarades se réunissaient autour de lui, après le second acte de l'*Amorceur*, et fêtaient, le verre en main, la cinquantième année de ses débuts de Boisselot au théâtre. M. Peutat improvisait cette charmante allocution :

« Mon cher Boisselot,

« Vous avez prononcé tantôt, au foyer, une phrase qui n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. C'est que « le 17 décembre 1848 votre nom paraissait pour la première fois sur une affiche de théâtre ». Il y a

die « romanesque » très élégamment écrite, et, de plus, supérieurement conduite : l'auteur de *Jean Darlot* affirmait une maîtrise encore insoupçonnée, c'est là, véritablement, du bon, et même de l'excellent théâtre; comment *Mademoiselle Morasset* n'obtiendrait-elle pas devant le grand public, le vif succès qu'elle méritait haut la main. En voici le sujet. Thérèse Morasset est la fille d'un financier considérable, et par conséquent très considéré. Armée de ses huit cent mille francs de dot, elle a pu se permettre d'épouser celui qui, du premier coup lui a plu dans la foule des prétendants : c'est le marquis Michel de Chantemeuse, qui, fidèle à ses origines, aurait cru déroger en étant autre chose qu' « un jeune homme qui ne fait rien ». Il se contentera de « redorer son blason », et comme sa femme est charmante, il n'est vraiment pas à plaindre. Charmante en tout point, — encore qu'elle passe pour une pure cérébrale et soit légèrement atteinte du mal à la mode : la fâcheuse manie de l'analyse... Elevée dans les plus

---

donc aujourd'hui juste cinquante années que la grande famille des artistes dramatiques a l'honneur de vous compter parmi ses membres. Nous avons, hélas! dans notre ingrate profession, trop peu de motifs de prouver que nous nous aimons bien, pour que nous laissions échapper l'agréable occasion qui nous est offerte de vous exprimer notre sincère amitié et de vous dire combien nous sommes heureux de vous voir encore combattre à notre tête. Permettez-nous de vous offrir, à cette occasion, un petit verre de champagne, et, me rappelant une fable de Louis Ratisbonne où quelqu'un, demandant à un enfant : « Qui aimes-tu mieux de ton père ou de ta mère? » il répondit : « Je les aime tous les deux *plus* », laissez-nous vous dire que : Boisselot artiste ou Boisselot homme, nous vous aimons tous les deux *plus*.

M. Nimès prononçait, en vers, un toast non moins applaudi; puis, tout émus de la petite fête familiale et cordiale, les pensionnaires de M. Porel rentraient en scène pour le troisième acte de l'amusante pièce de M. Gandillot.

sévères principes par une institutrice au cœur très haut placé, Mlle Ternaud que, gentiment elle appelait « Tante Zélie, Tante Zé », Thérèse est l'honnêteté même, et ne se doute pas que le père qu'elle est habituée à respecter a jadis édifié sa fortune sur la ruine d'un associé, dans je ne sais quelle spéculation de terrains frauduleusement majorés. Acculé à la faillite, ledit associé s'est tué... Morasset, lui, n'a fait que prospérer, et grâce à son intelligence des affaires, il est devenu plusieurs fois millionnaire. Quand et comment le fatal secret est-il révélé à Thérèse?... Au moment même où quittant sa blanche robe de mariée pour revêtir la traditionnelle toilette de voyage, elle va partir avec son cher mari..., le fils, en détresse, de l'homme autrefois spolié par Morasset, lui apporte les épreuves de l'article, à la veille de paraître, où tout au long sont racontés les fâcheux débuts du célèbre financier et lui donne pour rien — pour le plaisir de se venger! — l'écrit que son père, blindé contre toute tentative de chantage, avait refusé de lui acheter. Rendre aujourd'hui le bien mal acquis, c'est vouloir l'écroulement de son immense fortune — car, payer c'est avouer — Morasset traite sa fille de folle... Thérèse s'adresse alors à son mari, et pas plus que Morasset, celui-ci n'est d'avis qu'il faille se dépouiller. Restituer la dot, dont Thérèse déclare ne vouloir pas accepter un sou, lui semble tout de même un peu fort : il serait capable de faire un assez bon riche, il ferait certainement un très mauvais pauvre. Thérèse ne veut pas en entendre davantage : celui qui parle ainsi n'est

pas digne d'être son mari : elle s'enfuit!... Elle est allée rejoindre, à Marseille, sa chère éducatrice « Tante Zé », qui l'a faite si pure et si droite que, comme d'elle-même, elle était sûre de son père... Elle y vivra du produit de ses leçons... Six jours se sont passés quand survient Morasset, reprochant tout d'abord à Mlle Ternaud ce qu'il appelle sa trahison. — « Vous avez fait de Thérèse une femme de George Sand et d'Octave Feuillet, type absolument démodé — alors que je vous demandais tout simplement d'en faire une personne honnête... sans exagération. Puis, comme de sa fille, ayant, dit-il, le « le délire de la restitution », il ne peut rien obtenir, il amène son gendre venant demander à sa femme de réintégrer le domicile conjugal. Alors, c'est la grande scène de la pièce... « Je suis ici, s'écrie-t-il, parce que je t'aime, comme toi aussi, tu m'aimes... » Et n'ayant pu lui refuser ses lèvres — c'est leur second baiser d'amour — Thérèse se traite de misérable, et vide d'un trait le contenu d'un flacon de morphine. — — « Ne meurs pas, mon aimée, s'écrie le marquis désolé, je travaillerai... » — « Trop tard! » soupire la jeune femme, dont les yeux se ferment pour l'éternité... Et chacun de prendre son chapeau : la pièce est finie, bien finie : elle est logique et poignante en son rapide dénouement, le même — mais non pour les mêmes raisons — que celui du *Calice*, de M. Vendérem, récemment représenté au Vaudeville. Eh bien! vous vous trompez... Sans doute pour satisfaire le public du Gymnase, qui aime les dénouements heureux, M. Louis Legendre

a cru devoir ajouter un quatrième acte, qui a l'aspect d'une rallonge mise après coup... Ce quatrième acte nous mène à Cannes où, avec une jolie vue sur le cap d'Antibes et la mer bleue, notre marquis est devenu, grâce à un ami, chef de laboratoire, au traitement de 8,000 francs, dans une fabrique de céramique; il adore sa femme, absolument ressuscitée — M. Legendre a omis de nous dire comment — déjà même, il en a un bébé charmant; le jeune ménage est donc tout à fait heureux. M. Morasset, que sa fille n'a jamais voulu revoir, est tombé, sur ses propres terres, victime d'un accident de chasse. L'héritage est de quinze beaux millions : voilà qui va permettre à M. et Mme de Chantemeuse de faire d'utiles restitutions, et en plus, de doter de petits amis, Gaston de Lussac et Suzanne de Wimereux, qui, paraît-il, ne pouvaient se marier, les pauvres, à moins de vingt-cinq mille livres de rentes. Dirai-je que cette fin, en manière de berquinade, nous gâtait un peu une comédie assez solide pour pouvoir se passer de pareilles concessions au goût du public moutonnier. C'est Mme Duluc — la remarquable Julie des *Trois filles de M. Dupont*, de M. Brieux — qui jouait, avec beaucoup de talent, le rôle de Thérèse. Son mari (au théâtre comme à la ville) c'était M. Maury, le beau colonel de *1807*, très sympathique, lui aussi. On adorait ce joli couple qui — nargue des moralistes! — se réconciliait, comme cela arrive souvent, « par les sens »; mais on admirait la superbe vérité que mettait M. Lérand au rôle du financier, véreux d'origine; on remar-

quait aussi la bonne grâce de Mme Marie Samary, la gentillesse de Mlle Carlix, l'aisance de M. Numa, son heureux fiancé, et l'amusante silhouette, plaisamment composée par M. Numès, du grand chocolatier Gélinot — le premier réclamiste du siècle — sur laquelle tout le monde dans la salle mettait le nom véritable. Puis il était presque superflu de le dire — étant donné que le directeur du Gymnase s'appelait Porel, l'intéressante pièce était mise en scène avec le goût et la science du véritable homme de théâtre.

C'est sur la représentation de *Mademoiselle Morasset*, et sur l'annonce d'une très prochaine mise au répertoire de la célèbre comédie-bouffe de M. Grenet-Dancourt, *Trois femmes pour un mari*, dont plus de mille représentations à Paris n'ont pas encore épuisé le succès, que se terminera l'histoire du Gymnase en 1898, résumée par le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la première représentation	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Jeunesse de Louis XIV, comédie	5	»	»
**Les Transatlantiques*, comédie	4	21 janv.	50
**Mariage bourgeois*, comédie	4	5 mars	28
Jalouse, comédie	3	22 mars	6
**L'Ecole des belles-mères*, comédie	1	22 mars	6
**L'Aînée*, comédie	1 a., 5 t.	6 avril	84
**Pour l'honneur*, comédie	3	11 juin	10
**Madame et Monsieur*, comédie	4	11 juin	10
Rosine, comédie	4	10 octob.	7
**Marraine*, comédie	3	12 octob.	40
**1807*, comédie	1	12 octob.	40
**L'Amoureux*, comédie	4	17 nov.	42
**Mademoiselle Morasset*, pièce	4	28 déc.	5

THÉATRE DU VAUDEVILLE [1]

Les représentations de *Paméla*, de M. Victorien Sardou, et du *Calice*, de M. Fernand Vandérem, les reprises de *Décoré*, d'Henri Meilhac, et d'*Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche, constitueront, avec le succès de *Zaza*, de MM. Pierre Berton et Charles Simon, le bilan de l'année 1898, qui s'était ouverte avec la *Sapho*, d'Alphonse Daudet. En voici maintenant le bref récit, au jour le jour.

11 FÉVRIER. — Première représentation de *Paméla, marchande de frivolités*, pièce en sept ta-

1. Directeur : M. Porel ; Secrétaire-général : M. Grenet-Dancourt.

Le 31 janvier, les actionnaires du Vaudeville, réunis en assemblée générale, avaient approuvé à l'unanimité la proposition faite par M. Albert Carré de céder sa part de gérance à son ex-associé, M. Porel. Le Conseil d'administration exprimait, au nom de tous par la voix de son président, M. Paul Roger, les regrets que laissait au Vaudeville M. Albert Carré, après une gestion de treize années presque toutes heureuses et productives.

Le 10 mars, tous les artistes et tous les employés du Vaudeville et du Gymnase se réunissaient au foyer du public du Vaudeville. Le personnel au complet faisait ses adieux officiels à M. Albert Carré et lui offrait un superbe bronze. M. Boisselot faisait, en sa qualité de doyen, un petit discours très ému, auquel M. Albert Carré répondait en quelques mots

bleaux de M. Victorien Sardou [1]. — Comédie dramatique, pièce d'intrigue, pièce d'aventures, à l'action de laquelle sont mêlés des personnages historiques comme le Dauphin (Louis XVII), Barras, Rochecôte, le prince de Carency, Mme Tallien, Joséphine de Beauharnais, Mme Atkins et les femmes les plus célèbres du Directoire, — célèbres par leur beauté, leur grâce, leur esprit, le rôle qu'elles ont joué à des titres divers au cours de cette période si curieuse et si pittoresque de notre histoire, qui s'étend des derniers jours de la Convention au coup d'Etat de Brumaire... Pièce Directoire alors ? Oui et non. Dans le fait, l'action de la comédie de M. Victorien Sardou se déroule avant l'installation officielle des Directeurs. Elle embrasse une période de quinze jours, de la fin de mai au commencement de juin 1795. Mais le gouvernement des Cinq s'exerce déjà. La Convention est à l'agonie, et déjà se lève le soleil de Barras. Barras à cette époque — laissons parler M. Sardou, alors si utilement et si ingénieusement interviewé — Barras a une grosse, une très grosse situation ;

---

1. Distribution. — Barras, M. *Huguenet*. — Rochecôte, M. *Mayer*. — Carency, M. *Grand*. — Bergerin, M. *Magnier*. — Plagnol, M. *Pentat*. — Bourguignon, M. *Mangin*. — Gomin, M. *Chaulard*. — Bottot, M. *Gildez*. — La Villebournoy, M. *Frédat*. — Carfort, M. *Dauvillier*. — Jasmin, M. *Gouget*. — De Frinville, M. *Rambert*. — De Brige, M. *Lainé*. — Daguin, M. *H. Fleury*. — Un chouan, M. *Draquin*. — Castel de Grandmaison, M. *Prévost*. — Saint-Régeant, M. *V. Fleury*. — Vandebour, M. *Boudier*. — Tiercelin, M. *Cueille*. — Le fermier, M. *Meisson*. — Gourlet, M. *Pellerin*. — Un sergent, M. *Leubas*. — Valcourt, M. *Lebeginsky*. — Pamela, Mme *Réjane*. — Mme Atkins, Mlle *Avril*. — Joséphine, Mlle *Drouzer*. — Mme Tallien, Mlle *Aimée Martial*. — Le Dauphin, *petite Lucyenne*. — La Montansier, Mme *Jenny Rose*. — Mme Hamelin, Mlle *Andral*. — Mme Vandelbergh, Mlle *Dickson*. — Mme Château-Reynault, Mlle *Chevilly*. — Mme Flinguerlot, Mlle *de Cerny*.

il a été nommé pour la troisième fois général en chef de l'armée de l'intérieur ; il est bien près du pouvoir, — qu'il va exercer jusqu'à brumaire, au gré de ses appétits. Au fond, c'est un politicien de sac et de corde, un « pourri ». Ce n'est pas à la France qu'il pense, c'est à lui. Jouir le plus du présent et se ménager l'avenir : telle est sa devise. Il fait massacrer les royalistes en vendémiaire, ce qui ne l'empêchera pas d'être en coquetterie avec Monsieur, très disposé à la Restauration s'il y trouve son profit. Le Barras de *Paméla* donne comme un avant-goût de ce que sera le Barras du Directoire. Et toute la société qui tourne autour de lui est celle qui va faire les beaux jours de cette époque d'extravagance et de folies. Elle n'a qu'un rêve, cette société : danser ! Et elle danse sur tous les tons et sur toutes les mesures. C'est la pirouette élevée à la hauteur du principe... La première partie de la pièce n'a-t-elle pas été inspirée, comme cadre historique, par une page des *Mémoires* de Barras, page contrôlée, bien entendu, par le judicieux et pénétrant historien qu'est M. Victorien Sardou, car la sincérité de Barras est, le plus souvent, sujette à caution. C'est ainsi que le premier acte de *Paméla* se passe dans l'appartement qu'occupait alors Barras au Palais-Royal. Cet appartement, situé sous les toits, se trouvait juste au-dessus de celui de la Montansier. Barras y tenait table ouverte et y recevait force patriotes. Parmi ces patriotes se trouvait le jeune Bonaparte, qui, au dire de Barras, fut, à un moment, disposé à épouser la Montansier. On ne voit, dans la

pièce, que la silhouette de Bonaparte émergeant de la coulisse, mais il est quelque part question du jeune officier d'artillerie en demi-solde, à l'uniforme râpé, qui a pris Toulon. Le personnage de Paméla est-il historique ? M. Sardou l'affirme. « Ce fut, dit-il, une boutiquière fameuse, dont le magasin était situé rue de la Loi, aujourd'hui rue Richelieu, du côté gauche en allant au Théâtre-Français, à deux pas du passage qui conduit à la rue Montpensier. La boutique de Paméla, marchande de frivolités, avait pour enseigne : *A l'écharpe d'iris*, qui figurait sur un arc-en-ciel tricolore. » Type très curieux et très affriolant des marchandes de l'époque, fine mouche, le pied dans plus d'une intrigue. — Ici, l'intrigue n'est autre que l'évasion du petit Louis XVII de la prison du Temple. Tenant pour la survivance, mais sans se déclarer le partisan de Naundorf, M. Victorien Sardou avait bien le droit, comme auteur dramatique, de faire évader le Dauphin, et c'est dans la conspiration des royalistes en vue de cet enlèvement que consiste la pièce. Le premier acte se passe chez Barras, à qui Paméla vient réclamer le paiement d'une note de Joséphine de Beauharnais : cinquante mille livres assignats, et — cette scène ne laisse pas de rappeler la maréchale Lefebvre et le Napoléon de *Madame Sans-Gêne* — la connaissance est bientôt faite entre le galant général et la sémillante Parisienne, dont le cœur appartient à un jeune et bon patriote du nom de Bergerin. Contente d'avoir sauvé d'un fort mauvais pas ses nouveaux locataires, Mme Atkins et Rochecôte, dénoncés comme suspects, Paméla

obtient de Barras, avec deux autres curieuses, Joséphine et Mme Tallien, l'autorisation de visiter cette fameuse prison du Temple, où est enfermé le petit Capet. Simon fut-il bien le cruel geôlier que rappelle M. Sardou?... Et si, comme on l'assure, le gouvernement de la Restauration servit une pension à sa veuve, c'est qu'il avait la preuve que la dureté du mari n'avait été qu'apparente, et dans le seul but de détourner les soupçons... Toujours est-il que Simon a quitté le Temple le 19 janvier 1794, et le 21 janvier, un an après la mort de son père, le Dauphin a été enfermé dans l'ancienne chambre de Cléry. Il y resta six mois prisonnier, calfeutré, sans pouvoir en sortir, presque sans air et sans lumière, livré à la pourriture, à l'infection, à la vermine, ayant à défendre sa nourriture contre les rats, et ne recevant cette nourriture que par un guichet. Dans la nuit même de Thermidor, Barras était venu voir l'enfant et avait fait desceller la porte de la cellule où il croupissait. Et c'est dans ce qu'on appelait au Temple l'antichambre de l'appartement du Roi que pénètrent, introduites par Barras, nos trois visiteuses, avides de voir le petit prisonnier. Rien de plus touchant que la scène où Pamela, restée seule avec l'enfant royal, lave ses jolies menottes, peigne ses longs cheveux blonds, obtient de lui qu'il voudra bien se laisser soigner comme l'ordonne le médecin, — et ne peut enfin retenir ses sanglots quand, martyr innocent, le fils de Marie-Antoinette la supplie de lui dire où est sa mère... Et voilà que, par compassion pour ce pauvre être malheureux, la pimpante

amie du farouche républicain Bergerin s'embauche d'elle-même dans le complot royaliste tendant à l'évasion du Dauphin. Les conspirateurs ont résolu de substituer à Louis XVII un enfant rachitique et mourant qu'apportera dans son panier la blanchisseuse du Temple, Mme Clouet. Après réflexion, Mme Clouet refuse de se prêter à la manœuvre, c'est donc Paméla elle-même qui, de nuit, emportera le Dauphin dans un... paquet de linge sale posé sur sa brouette. Elle arrivera ainsi, sans être vue, jusqu'à l'entrée du souterrain avec lequel communiquent les caves d'un tonnelier gagné à la bonne cause, et remettant le Dauphin à ceux qui l'attendent, elle reprendra tranquillement son paquet et sortira par le palais Conti, avec son visa bien en règle. Tout cela est, assurément, fort bien combiné ; mais Paméla a compté sans la fatalité qui fait justement de Bergerin le commissaire de surveillance chargé, la nuit prochaine, de la garde du petit Capet. Or, Bergerin est, nous l'avons dit, un fidèle patriote qui ne laissera pas s'accomplir devant lui le plan des royalistes. « Dénonce-moi donc, si tu l'oses! » s'écrie Paméla, découvrant le panier où repose le doux enfant. Et, comme Bergerin s'approche, touché par sa mine souffreteuse, l'inconscient enfant, tombant de sommeil, l'entoure de ses bras. C'en est trop ; Bergerin n'y résiste pas : la pitié l'emporte sur le devoir, et il remet lui-même aux conspirateurs le précieux dépôt. — Quel mouvement plus naturel que ce simple bras d'enfant, passé autour du cou d'un homme — de celui-là même qui pouvait le

perdre ! C'est là une vraie trouvaille dramatique : M. Sardou n'en eut jamais de plus heureuse. Déjà, on avait furieusement applaudi, au précédent tableau, l'originale façon dont les conspirateurs s'étaient débarrassés d'un traître, le succès de première allait maintenant grandissant jusqu'à la scène finale. Paméla, c'est Réjane, absolument exquise — vous pouvez le croire — et vaillamment secondée par tous : Huguenet, sous les traits de ce gros malin de Barras pris à son propre piège ; Mayer, qui a dû sacrifier ses blondes moustaches pour mieux représenter Rochecôte, chef de la conspiration ; Grand, dans le louche personnage du prince de Carency, que, dès le premier acte, M. Sardou nous montre prêt à tout entreprendre, pourvu que Barras, en payant ses dettes et en remettant de l'or dans ses poches, lui permette de faire la fête ; Magnier, enfin, personnifiant avec chaleur le républicain Bergerin, dont l'acte de pitié est assez semblable à celui du brave sergent Lefebvre (l'excellent Candé) faisant évader Neiperg, au début de *Madame Sans-Gêne*. N'oublions point une charmante enfant qu'on appelle la petite Lucyenne et qui, délicieusement, incarne le Dauphin. Habillées *merveillensement* — c'est le cas d'employer cet adverbe en son sens historique — de jolies femmes, comme Mmes Aimée Martial, Avril et Drunzer, nous donnent, à miracle, l'aspect de la célèbre Mme Tallien, de Mme Atkins, cette anglaise entièrement dévouée à la cause royale, et de Joséphine de Beauharnais, à qui une négresse a prédit qu'elle serait reine. La Montan-

sier, un peu trop « vieille garde » celle-là, pour agripper le cœur du jeune officier d'artillerie Bonaparte, est assez comiquement représentée par Mme Jenny Rose. Nous ne saurions nommer ensuite une trentaine de personnages, mais il nous reste à louer une belle mise en scène et de charmants décors d'Amable, encadrant comme il convient la pièce de M. Sardou.

30 MARS. — Reprise de *Décoré*, comédie en trois actes, d'Henri Meilhac [1], précédée du *Misanthrope et l'Auvergnat*, comédie en un acte, de Labiche, Siraudin et Lafargue [2]. — Quoi de plus franchement gai, de plus spirituel, de plus parisien, de mieux observé et de plus délicieusement amusant que ces trois actes, avec lesquels Henri Meilhac, — cette fois seul — posait, il y a dix ans, devant l'opinion publique sa candidature à l'Académie française, en remplacement d'Eugène Labiche ! Mme Henriette Colineau est une femme vertueuse, assurément, mais les galants n'ont guère attendu plus longtemps que le lendemain de son mariage pour l'assiéger de toutes parts. M. Edouard d'Andrésis est particulièrement entreprenant. Non contente de le mettre à la porte, elle

---

1. DISTRIBUTION. — Edouard, M. *Huguenet*. — Colineau, M. *Noblet*. — Léopold, M. *Galipaux*. — Godin, M. *Torin*. — Le Prince, M. *Gougot*. — L'interprète, M. *Lainé*. — Le sous-préfet, M. *Cacille*. — Le garçon d'hôtel, M. *Pelletier*. — Premier bourgeois, M. *Moisson*. — Deuxième bourgeois, M. *Lesbas*. — Henriette, Mme *Réjane*. — Clara, Mlle *C. Caron*. — La comtesse, Mlle *S. Carlix*. — Julie, Mlle *Dickson*. — Clémence, Mlle *Morisi*.

2. DISTRIBUTION. — Coquenard, M. *Gildès*. — Machavoine, M. *Torin*. — Chiffonnet, M. *Montbars*. — Bastien, M. *Rouzé*. — Auguste, M. *Coquillon*. — Prunette, Mlle *C. Caron*. — Mme Coquenard, Mlle *Chevilly*.

croit prudent de se mettre en garde contre elle-même en prévenant charitablement son mari. Mais ce mari est plus confiant que nature, il envoie sa femme à la campagne, sur la ligne de Normandie, pendant qu'il ira lui-même, sur celle de Lyon, reconduire une petite comtesse romaine, comtesse d'occasion, disons-le, dont il est éperdûment amoureux. Il a lu la *Chambre bleue* de Mérimée et, s'affublant d'une fausse barbe et d'une paire de lunettes, il singe le héros du livre pour retrouver à la gare la petite femme avec laquelle il a rêvé de passer la nuit à Mâcon. Ah! qu'il est donc joli, ce premier acte, et avec quel art Meilhac y présente ses personnages! C'est Colineau, le mari libertin qui a mérité d'être décoré comme agronome, mais qui craindrait d'être déshérité par son oncle richissime en obtenant avant lui le ruban qu'il désire depuis si longtemps; puis, le galant Edouard qui, pour se montrer digne d'Henriette, croit devoir faire à tout instant une action d'éclat, empêcher un chien d'être écrasé, un cocher de battre ses chevaux, etc. — enfin, la jeune femme indécise, dont le rôle a été si spirituellement rendu par Mme Réjane. Il faut l'entendre raconter, au début du second acte, comment, entrée dans le compartiment des dames seules, elle a dû changer de wagon et se réfugier dans un compartiment complet où le tendre regard d'Edouard l'a forcée à se rasseoir, quand on a appelé la station de Barentin — et à pousser avec lui jusqu'à Harfleur. Mais voilà que, dans le trajet de la gare à l'hôtel, Edouard, qui a décidément la monomanie du vau-

vetage, s'est jeté à l'eau pour retirer un pêcheur qui se noyait. En un pareil moment! Risquer sa vie... C'est trop fort! Cependant un domestique les a fait innocemment inscrire sous le nom de M. et Mme Colineau!... Henriette est sur le point de se laisser toucher par les larmes de son compagnon, quand on entend des rugissements dans la chambre à côté. C'est un lion qui s'est échappé de la ménagerie Bidel et qui fait fuir à belles jambes le prince nègre, voisin de nos amoureux. Edouard n'écoute que son courage: le voilà brandissant son parapluie et pénétrant dans la chambre où se trouve le fauve... Il reparaît les vêtements en lambeaux, suivi de tout le village et relancé par le sous-préfet qui vient, après quelques instants d'angoisses, féliciter lui-même celui qui a sauvé un prince « ami de la France » et pour lequel il vient d'obtenir, par télégraphe, la décoration de la Légion d'honneur. La nomination de M. Colineau paraîtra le lendemain au *Journal officiel*. Décoré! Le troisième acte nous ramène à Paris. Colineau est revenu de Mâcon, parfaitement heureux et satisfait de sa petite escapade, — quand Henriette, lui mettant sous les yeux les journaux qui rendent compte de sa belle conduite à Harfleur, le somme de dire avec quelle femme il s'y trouvait. Qui donc se faisait appeler Mme Colineau?... Vous voyez le plan d'Henriette, et vous jugez de l'étonnement de son mari quand un garde municipal lui apporte son brevet de la Légion d'honneur. — « Avoue donc! » dit Henriette. Et le mari avoue... « Mâcon », qui lui est d'autant

mieux pardonné qu'Henriette — voilà bien les femmes! — n'aime plus Edouard... Que voulez-vous, il a laissé échapper l'occasion. Réjane joue en comédienne exquise le rôle de Mme Colineau : mimique naturelle, diction merveilleusement pure et fine : c'est la vie même, la vie enfermée dans la plus énergique et la plus spirituelle des parisiennes, dans la mieux douée et la plus instruite des artistes. Huguenet succédant à Dupuis est un Edouard très souple, très amusant et très complet. Plein de chic et d'élégance — et aussi de talent — Noblet fait Colineau, le mari volage, auquel Baron prêtait autrefois sa monumentale fantaisie. Galipaux est tout ce qu'il y a de plus drôle en garçon d'hôtel, et il n'y a que des éloges à adresser à Mlle Caron (Clara) et à Mlle Carlix, une délicieuse petite comtesse romaine. Savez-vous qui reprit, un beau jour, ce personnage épisodique, créé par la jolie Crouzet? — Yvette Guilbert jouant très finement, ma foi! la scène, unique et charmante qui compose le rôle.

21 AVRIL. — Matinée donnée au bénéfice d'Alice Lavigne, aveugle[1]. Infortunée Alice Lavigne!...

---

1. Voici quel en était le programme :

Conférence, par Mme *Réjane*.

Premier acte de *la Martyre*, drame en vers de M. Jean Richepin, *Johannès*, M. *Mounet-Sully*. — Arnus, M. *Worms*. — Sphocagmas, M. *de Feraudy*. — Zythophanes, M. *Leloir*. — Latro, M. *P. Mounet*. — Bdelis, M. *P. Laugier*. — Glaucus, M. *Dehelly*. — Flammeola, Mlle *Bartet*. — Thomyris, Mlle *Moreno*. — Lalagé, Mlle *Fraguet*. — Leucasnis, Mlle *Brésil*.

La Fondation Brichanteau, à propos en prose et en vers, de MM. ***, joué par MM. *Guitry*, *Huguenet*, *Galipaux*, *Numès*, *Guy*, *Maurice Lamy*, *Guyon fils* et les artistes du Vaudeville, du Gymnase et du Palais-Royal.

« Une clownesse, dont les charges inouïes, les emballements à froid, les merveilleuses grimaces, les inflexions de rogomme, la verve démente déridont... même ceux qui ont désappris le rire. Pas jolie pour un sou, garçonnière, comme taillée à coups de serpe dans une racine de bois ainsi que les marionnettes, elle s'évertue à aviver sa laideur par des toilettes de carnaval, des maquillages bouffons, à en accentuer les angles jusqu'à la caricature, mais les *yeux*, — ces pauvres yeux aujourd'hui éteints — luisent d'une telle malice, le nez se retrousse avec une telle impertinence, la bouche a une fente si narquoise, déborde d'une telle gouaille en ce masque de Bobèche qu'il ne déplaît pas le

---

INTERMÈDE MUSICAL ET LITTÉRAIRE

Ouverture par l'orchestre, sous la direction de M. *Guy*.

Instrumentistes : MM. *Noblet*, *Huguenet*, *Lérand*, *Galipaux*, [illegible] *Numa*, *M. Lamy*, *Mangin*, *Tarin*.

Air de *Guillaume Tell* (Rossini), M. *Escalaïs*. — *La Marguerite au Rouet* (Schubert), Mlle *Brénet*. — (a) *Rêverie d'amour* (Chaminade), (b) *Le vieux ruban* (P. Henrion), M. *L. Fugère*. — *Le Loriot* (A. Thomas), Mme *Barretta*. — *Chansonnettes*, M. *Polin*. — Air d'*Hérodiade* (Massenet), M. *Cossira*. — Air de la *Damnation de Faust* (Berlioz), Mme *Rose Caron*. — Air du *Roi de Lahore* (Massenet), M. *Renaud*. — *Chansonnettes*, Mme *Yvette Guilbert*. — *Le Nid* (Xavier Leroux), accompagné par l'auteur et M. *Thibaud*, des Concerts Colonne, Mme *Héglon*. — (a) *Le Myosotis* (F. David), (b) *Chanson provençale*, Mlle *Emma Calvé*. — (a) [illegible] (b) *Aubade* (C. Erlanger), M. *Victor Maurel*. — *Monologue*, M. *Coquelin aîné*. — *La Bonté*, poésie inédite (J. Normand), Mme *Sarah Bernhardt*.

La représentation se terminait par *le Roi Candaule*, comédie en 1 acte, d'Henri Meilhac et de Ludovic Halévy, avec cette distribution : 1er Spectateur, M. *Coquelin*. — Bauscarin, M. *Baron*. — Le Contrôleur, M. *Albert Brasseur*. — Duparquet, M. *Numès*. — Le Vicomte, M. *Noblet*. — Un Monsieur décoré, M. *Boisselot*. — Piton, M. *Raimond*. — Un gros Monsieur, M. *Dubin*. — Capuron, M. *René Dupuet*. — 2e Spectateur, M. *Jean Coquelin*. — L'Ouvreuse, Mme *Céline Chaumont*. — Emma, Mlle *Mily Meyer*. — Jeanne, Mlle *Yahne*. — Mme Capuron, Mme *Daynes-Grassot*. — Léonie, Mlle *Marcelle Lender*. — Adèle, Mme *Réjane*. — Accompagnateurs : MM. *Mangin*, *Bourgeois* et *Malon*.

moins du monde, et qu'il s'en dégage on ne sait quelle piquante suggestion. Comique jusqu'aux moëlles, elle semble avoir été créée pour dilater la rate, pour épandre la gaieté de sa voix rauque et canaille qui tintamarre comme un vieux trombonne de parade. En scène, elle gesticule, se déhanche, cascade, comme si le contact des planches l'électrisait et lui donnait une sorte de danse de Saint-Guy, elle ajoute des effets à la plus insignifiante réplique, et jamais elle ne saurait s'asseoir sur un fauteuil, tourner un bouton de porte, verser une tasse de thé, répondre oui ou non, passer du côté cour au côté jardin sans tout un accompagnement de pitreries, de mimique, de gymnastique, au point que l'on s'imagine, par instants, et certes sans la blâmer, qu'elle eut Billy Hayden ou Agoust pour professeur de maintien et de diction... » Infortunée Alice Lavigne! Ce portrait d'hier n'est hélas! plus qu'un souvenir. Et de l'impayable comique de naguère, il ne reste qu'une pauvre femme aveugle que ses généreux directeurs avaient jusque-là secourue de leur mieux, et qu'à l'appel de Réjane, une admirable représentation — à laquelle voulaient concourir ses plus illustres camarades — allait, fort heureusement, dans son irréparable malheur, la sauver de la noire détresse... La recette s'élevait à près de quatre-vingt-dix mille francs, en comprenant dans cette somme le produit de la vente, au contrôle, par Mlle Jeanne Granier, des programmes illustrés.

12 MAI. — Première représentation de *Zaza*, comédie en cinq actes, de MM. Pierre Berton et

Charles Simon[1]. — Deux auteurs, deux « nouveaux », si vous voulez, qui sont deux sympathiques, s'il en fut jamais. C'est d'abord le galant et vaillant comédien Pierre Berton, dont les créations, sur presque tous les théâtres de Paris, ne se comptent pas; qu'il nous suffise de rappeler, à ce même Vaudeville, *Fédora*, de Sardou, où son succès « balança », pour ne pas dire plus, celui de Sarah Bernhardt; puis, dans ces derniers temps, à la Porte-Saint-Martin, l'inoubliable baron Scarpia, de la *Tosca*. Pierre Berton, qui a en main un joli brin de plume, n'en est, certes, pas à sa première pièce, et ce n'est, je pense, un mystère pour personne que, dans les *Deux Gosses*, il fit justement « les deux gosses... » Son collaborateur, M. Charles Simon, est le fils cadet du grand Jules Simon. Ancien journaliste de province et directeur du *Petit Nord*, il est à la veille de fonder, en plein Paris, certain *Petit Bleu*, depuis longtemps annoncé. Très connu des parlementaires, il est aimé

---

1. Distribution. — Cascart, M. *Huguenet*. — Dufresnes, M. *Magnier*. — Dubuisson, M. *Lagrange*. — Jules, M. *Galipaux*. — Adolphe, M. *Peutat*. — Auguste, M. *Mongin*. — Duclou, M. *Gildes*. — Zazi, Mme *Réjane*. — Mme Annis, Mme *D.-Grassot*. — Simonne, Mlle *S. Carlin*. — Juliette, Mlle *C. Caron*. — Floriane, Mlle *Andrée Mégard*. — Mme Dufresnes, Mme *Duluc*.

Les autres rôles par MM. *Torin*, *Rambert*, *Fleury*, *Laine*, *Cuesta*, *Leubas*, et Mmes *Claudia*, *Jenny Rose*, *Dickson*, *Andral*, *C. Lion*, *la petite Yvonne*.

Le 1er juin, M. Numès reprenait le rôle de Cascart, aux lieu et place de M. Huguenet, parti pour Moscou, où Mme Simon-Girard, sa femme, était en représentations.

Le 15 juin, la gentille créatrice du rôle de Simonne se trouvait souffrante et obligée de prendre un congé; elle était remplacée par Mlle Geneviève Berton, la charmante fille de l'un des auteurs, M. Pierre Berton.

de tous ceux qui le connaissent et ne compte que des amis : ils remplissaient, ce soir, la salle de la Chaussée-d'Antin, et sincèrement applaudissaient *Zaza*, qui, après les *Irréguliers*, donnés l'an dernier à l'Odéon, est son véritable début au théâtre. *Zaza* n'entrait pas, tout d'abord, dans les combinaisons directoriales, et puisque *Madame de la Valette* doit être jouée plus tard par Réjane et Guitry, on cherchait une pièce qui terminât la saison. *Zaza* vint à point. Comme on comprend que la créatrice de *Germinie Lacerteux* se soit subitement éprise, à première lecture, de ce rôle de chanteuse de café-concert amoureuse, qui lui donnait toute la gamme comique et dramatique de son talent, fait de charme et de fantaisie, d'originalité et de vérité! Zaza, n'était-ce pas Réjane elle-même, et toute Réjane? Le premier acte, infiniment piquant et amusant, nous introduit, de la façon la plus curieusement réaliste, dans les coulisses d'un beuglant de province, l'Alcazar de Saint-Etienne, que dirige Malardot, le roi des limonadiers, en vertu des bons principes de Bordenave. « L'art, pour lui, c'est ce qui fait rigoler. » L'étoile du lieu, c'est Zaza, que son camarade Cascart a fait « ce qu'elle est »; aussi lui est-elle reconnaissante de ses succès; si elle le trompe, elle ne le lâche pas, elle ne le lâchera jamais, pense-t-elle; mais elle a compté sans l'amour — un amour véritable et « régénérateur », savez-vous? — qui la met à la merci d'un beau jeune homme, Bernard Dufresnes, que, d'un tour de main, elle enlève à « cette grue de Floriane » pour

psychologie superficielle et légèrement « mélo ». A la représentation, il n'en allait pas de même. Interprété avec la puissance et la variété qu'y mettait Réjane — la seule actrice de Paris qui pouvait le jouer avec cette maëstria — le rôle de Zaza nous paraissait d'une extraordinaire nouveauté, et nous donnait l'étonnant régal d'une exquise soirée. Il fallait l'y voir, et ne perdre ni un seul de ses gestes, ni un seul de ses mouvements de physionomie : c'était simplement admirable. — Admirable, je vous dis. Puis, après avoir applaudi Réjane comme elle valait d'être applaudie, on ne manquait point de remarquer avec quel soin la pièce était jouée par tout le monde : par M. Magnier, qui, dans Dufresnes, lui donnait si intelligemment la réplique ; par M. Huguenet, qui avait dessiné, avec tant de justesse, la silhouette de Cascart ; par M. Torin, un Malardot « nature » ; par MM. Galipaux, Mangin, Gildès, etc., qui s'acquittaient de leurs simples bouts de rôles avec autant de talent que d'abnégation[1] ; par Mme Daynes-Grassot, une mère d'actrice infiniment plaisante ; par Mlle Mégard, la très jolie Floriane du premier acte ; par Mlle Duluc, qui donnait à Mme Dufresnes « l'honnêteté » qu'il fallait ; par Mmes Carlix, Cécile Caron,

---

1. Le 1er juin, M. Galipaux adressait au courriériste du *Figaro* l'amusant billet que voici :

Cher Huret,

Je ne renouvelle pas mon engagement au Vaudeville. Je jouerai à droite, à gauche, ici, là, ailleurs, plus loin, où il y aura un rôle, un vrai, par exemple, ça me changera.

Etreintes.

Félix Galipaux,
Ex-compétiteur d'excellent ensemble.

Claudia, etc. Tous et toutes méritaient d'être remerciés par les auteurs et félicités par la critique. Ah ! le bel et bon exemple d'abnégation ! La clôture annuelle du théâtre aura lieu le 30 juin avec *Zaza* [1].

23 SEPTEMBRE. — Réouverture avec *Zaza* [2]. En revoyant ce soir la triomphante pièce de MM. Pierre Berton et Charles Simon, nous nous souvenions de la très juste appréciation qu'en donnait notre éminent confrère Henry Fouquier. « L'originalité de la pièce, écrivait-il au lendemain de la représentation, c'est de nous montrer, dans un milieu spécial, manquant de distinction et aussi de moralité, une femme qui a, elle, la distinction du cœur et la

---

1. Autre billet adressé, le 13 juin, au Passant (M. Emmanuel Arène), du même *Figaro*, qui avait souhaité la réconciliation de M. Porel et de Mme Réjane, en instance de divorce :

Je n'ai pu, mon cher ami, prise hier par la maladie de mon petit bonhomme, vous remercier aussi vite et aussi affectueusement que je l'aurais voulu. Je préférais aussi ne la faire qu'après l'entrevue de tantôt, entrevue que vous espériez conciliatrice — et qui l'a été !

Deux questions nous divisaient : la première, toute d'intérêt, ne pouvait guère subsister entre deux artistes si longtemps panés ; la seconde, le droit que je croyais avoir d'exercer un métier que j'espérais être devenu un art, sans l'autorisation légale de Porel, ou, à son défaut, de maire qui, en nous mariant, nous a désunis !

Après l'entente que votre amitié souhaitait, les rieurs, dites-vous, vont être de notre côté. Tant mieux ! Il y aura eu, dans tout cela, assez de larmes, pour qu'on ait le droit de rire un peu !

Merci encore et bien affectueusement. REJANE.

2. DISTRIBUTION. — Gasteart, M. *F. Huguenet* (rentrée). — Dufresne, M. *Magnier*. — Dubuisson, M. *Lagrange*. — Adolphe, M. *Pentat*. — Bissy, M. *Chantard*. — Duclon, M. *Gildès*. — Lartigou, M. *Fleury*. — Malardot, M. *Harvo fils* (début). — Auguste, M. *Leubas*. — Jules, M. *Lainé*. — Michelin, M. *Cœille*. — Zaza, Mme *Réjane*. — Madame Anaïs, Mme *B. Granier*. — Juliette, Mlle *C. Caron*. — Madame Dufresnes, Mlle *Avril*. — Simonne, Mlle *S. Carlix*. — Florianne, Mlle *A. Mégard*. — Nathalie, Mlle *Claudia*. — Clairette, Mlle *Dickson*. — Mélanie, Mlle *Jenny Rose*. — Liseron, Mlle *Andral*. — Une chanteuse, Mlle *C. Lion*. — Toto, *la petite Yvonne*.

Le 30 octobre, *Zaza* était jouée pour la centième fois.

morale de la passion sincère, et qui les exprime avec une rare émotion, sans cesser de parler une langue qui se prête mieux d'ordinaire à des sentiments peu élevés ». On ne saurait mieux dire, et là vraiment est la trouvaille des auteurs qui, ayant écrit leur pièce pour le Théâtre Antoine, ont si opinément et si heureusement rencontré en Mme Réjane, à laquelle ils ne pensaient plus tout d'abord, une artiste — quelle artiste! — qui, d'une façon merveilleuse, a adapté son talent à leur conception. Ai-je besoin de vous rappeler qu'il est impossible d'être plus vraie, plus vécue et plus variée que n'est Mme Réjane, et que, dans ce rôle qui semble fait sur mesure, elle a obtenu l'un des plus beaux succès de sa carrière? Mais si la pièce lui appartient tout entière — je crois bien qu'elle ne quitte pas la scène pendant plus de cinq minutes — si, autour d'elle, ses camarades n'ont que des rôles forcément sacrifiés, il serait injuste de ne pas dire avec quel talent les ont composés M. Huguenet, parfait dans Cascart, l'étoile mâle du beuglant de Saint-Etienne; M. Magnier, d'une veulerie joliment observée dans l'amoureux Dufresnes; Mme Daynes-Grassot, une mère nature; Mmes Andrée Mégard et Suzanne Carlix, une Floriane et une Simonne absolument charmantes...

21 OCTOBRE. — Reprise d'*Amoureuse*, comédie en trois actes, de M. Georges de Porto-Riche[1],

---

1. DISTRIBUTION. — Étienne Fériaud, M. *Guitry*. — Pascal Delannoy, M. *Grand*. — Germaine Fériaud, Mme *Réjane*. — Madame Henriot, Mlle *Drunzer*. — Catherine Villiers, Mme *Archainbaud*. — Madame de Chazal, Mlle *Marlys*. — Madeleine, Mlle *Bernou*.

précédée de l'*Infidèle*, comédie en un acte, de M. Georges de Porto-Riche, musique de M. Francis Thomé[1]. — En attendant qu'elle entre définitivement au répertoire du Théâtre-Français, où sa place est marquée d'avance, la vigoureuse et solide comédie de M. Georges de Porto-Riche a reparu, pour le plaisir de tous, sur l'affiche du Vaudeville, où, il y a deux ans, ses représentations avaient été interrompues en plein succès. Je sais bien qu'il est vilain de parler argent à propos de littérature, mais nous n'avons guère d'autre moyen de mesurer le plus ou moins d'agrément que donne au public une pièce de théâtre, et nous devons constater qu'*Amoureuse* a toujours fait recette. Il en sera encore de même cette fois-ci. Aussi, la reprise de la belle œuvre de M. Georges de Porto-Riche a-t-elle eu lieu avec un éclat qui ne surprendra personne. Il n'y a plus à raconter une pièce que tout le monde connaît. Quelques lignes suffiront à vous en rappeler l'affabulation. Un jeune savant, Etienne Fériaud, après avoir été très aimé par ses maîtresses, se marie avec une jeune fille qui prend le mariage pour un perpétuel roman d'amour : c'est son droit ; elle a été élevée dans cette pensée, et, en la choisissant, l'homme lui a juré que c'était bien cela. Mais, au bout de quelques années, Etienne se lasse de cette amoureuse de tous les jours, de toutes les heures, qui prend sa vie tout entière ; il lui reproche de trop l'aimer ; sa femme est plus envahissante que la

1. DISTRIBUTION. — Lazzaro, M. *Doucillier*. — Renato, M. *Frédat*. — Vanina, Mlle *Dulac*.

M. Grand prête le mordant qu'il faut au personnage de Pascal Delannoy, le parisien sceptique, ami de la maison. Et, dans l'épisodique silhouette de Catherine de Villiers, la courtisane prudente et pratique, Mme Archainbaud montre infiniment de tact et d'adresse [1].

19 NOVEMBRE. — Premières représentations du *Calice*, pièce en trois actes de M. Fernand Vandérem [2], et de *Madame Blanchard*, comédie en un acte de M. André de Lorde [3]. — Après l'exubérante Amoureuse de Georges de Porto-Riche, voici la fière et impénétrable Amoureuse de M. Vandérem. Impénétrable, ô combien ! C'est au point que lorsqu'un peu vite, vraiment, pour une chose aussi compliquée, la délicieuse Réjane nous eut dit son état d'âme, et que, très brusquement, elle l'eut affirmé en se chloroformant jusqu'à la mort, nous n'en savions guère plus qu'au lever du rideau, alors que Simonne n'avait pas encore bu jusqu'à la lie l'amer calice. Depuis huit ans qu'il l'a épousée, Jacques Danthoise n'a cessé de la tromper : ce fut d'abord avec une actrice de l'Odéon, dont son beau-père, M. Lemassier, en est encore

---

1. En vingt et une représentations, *Amoureuse* a produit la somme de 91.177 francs, soit une moyenne de 4.341 francs par soirée. Un joli chiffre pour une quatrième reprise...

2. DISTRIBUTION. — Jacques Danthoise, M. *L. Guitry*. — Lemassier, M. *Nertann*. — Maubuisson, M. *Gildès*. — Hubert Marquette, M. *Dauvillier*. — Lajiano, M. *Fleury*. — Germain, M. *Lainé*. — Premier commissionnaire, M. *Pellerin*. — Deuxième commissionnaire, M. *Moisson*. — Simonne, Mme *Réjane*. — Mme Gallardon, Mme *Jenny Rosé*. — Charlotte, Mlle *Drunzer*. — Eléna, Mlle *Avril*. — Solange, Mlle *Bernou*.

3. DISTRIBUTION. — Blanchard, M. *Gildès*. — Georges Loiseau, M. *Numa*. — Paul Lurand, M. *Rambert*. — Un domestique, M. *Rouzé*.

à solder les luxueux attelages ; puis, vint le tour de Charlotte, une intime amie de Simonne, aujourd'hui fort agréablement remplacée par une troublante Italienne, Eléna Lajiano, aventurière de profession, dont le complaisant mari s'est trouvé là juste à point pour effacer une précédente tache et faciliter toutes les escapades futures. Jamais une plainte n'a été exprimée par Simonne ; jamais un mot de reproche n'est sorti de sa bouche. Et son vénérable père, sa bonne tante, sa gentille sœur, se demandent si « elle sait » ou si elle feint de tout ignorer... Jacques est lui-même si bien convaincu que sa femme ne soupçonne rien — il n'est pire aveugle que celle qui ne veut pas voir — que, dépassant toutes les bornes, il ose imposer chez lui la présence de ce ménage interlope, qu'il invite à venir passer un mois dans son élégante villa de Cabourg. En avant donc les promenades à Trouville, où l'on sème dans quelque casino le bulgare de mari, pour faire avec la séduisante Eléna de douces escales à l'hôtel de la *Brebis d'argent !...* Et Jacques trouve le jeu si charmant qu'il prolonge d'un mois encore le séjour de ses hôtes — et par contre, le cruel martyre de sa divine femme, qui, ne se sentant pas le courage de quitter l'ingrat époux, a juré de se taire et s'est fait une loi de tout endurer sans mot dire. Mais, en honnête magistrat qu'il est, M. Lemassier a fait une enquête sur les amis de son gendre ; il tient désormais en mains la preuve qu'Eléna Lajiano n'est qu'une gourgandine, appelée au delà des monts par sa mère, infâme procureuse... Forcé de se rendre à l'évidence,

M. Grand prête le mordant qu'il faut au personnage de Pascal Delannoy, le parisien sceptique, ami de la maison. Et, dans l'épisodique silhouette de Catherine de Villiers, la courtisane prudente et pratique, Mme Archainbaud montre infiniment de tact et d'adresse [1].

19 NOVEMBRE. — Premières représentations du *Calice*, pièce en trois actes de M. Fernand Vandérem [2], et de *Madame Blanchard*, comédie en un acte de M. André de Lorde [3]. — Après l'exubérante Amoureuse de Georges de Porto-Riche, voici la fière et impénétrable Amoureuse de M. Vandérem. Impénétrable, ô combien ! C'est au point que lorsqu'un peu vite, vraiment, pour une chose aussi compliquée, la délicieuse Réjane nous eut dit son état d'âme, et que, très brusquement, elle l'eut affirmé en se chloroformant jusqu'à la mort, nous n'en savions guère plus qu'au lever du rideau, alors que Simonne n'avait pas encore bu jusqu'à la lie l'amer calice. Depuis huit ans qu'il l'a épousée, Jacques Danthoise n'a cessé de la tromper : ce fut d'abord avec une actrice de l'Odéon, dont son beau-père, M. Lemassier, en est encore

---

1. En vingt et une représentations, *Amoureuse* a produit la somme de 91,177 francs, soit une moyenne de 4,341 francs par soirée. Un joli chiffre pour une quatrième reprise...

2. DISTRIBUTION. — Jacques Danthoise, M. *L. Guitry*. — Lemassier, M. *Nertann*. — Manbuisson, M. *Gildès*. — Hubert Marquette, M. *Dauvillier*. — Lajiana, M. *Fleury*. — Germain, M. *Lainé*. — Premier commissionnaire, M. *Pellerin*. — Deuxième commissionnaire, M. *Maisière*. — Simonny, Mme *Réjane*. — Mme Gallardon, Mme *Jenny Ross*. — Charlotte, Mlle *Dranzer*. — Eléna, Mlle *Averl*. — Solange, Mlle *Hernon*.

3. DISTRIBUTION. — Blanchard, M. *Gildès*. — Georges Loiseau, M. *Numa*. — Paul Lurand, M. *Rusière*. — Un domestique, M. *Rouzé*.

à solder les luxueux attelages ; puis, vint le tour de Charlotte, une intime amie de Simonne, aujourd'hui fort agréablement remplacée par une troublante Italienne, Eléna Lajiano, aventurière de profession, dont le complaisant mari s'est trouvé là juste à point pour effacer une précédente tache et faciliter toutes les escapades futures. Jamais une plainte n'a été exprimée par Simonne ; jamais un mot de reproche n'est sorti de sa bouche. Et son vénérable père, sa bonne tante, sa gentille sœur, se demandent si « elle sait » ou si elle feint de tout ignorer... Jacques est lui-même si bien convaincu que sa femme ne soupçonne rien — il n'est pire aveugle que celle qui ne veut pas voir — que, dépassant toutes les bornes, il ose imposer chez lui la présence de ce ménage interlope, qu'il invite à venir passer un mois dans son élégante villa de Cabourg. En avant donc les promenades à Trouville, où l'on sème dans quelque casino le bulgare de mari, pour faire avec la séduisante Eléna de douces escales à l'hôtel de la *Brebis d'argent* !... Et Jacques trouve le jeu si charmant qu'il prolonge d'un mois encore le séjour de ses hôtes — et par contre, le cruel martyre de sa divine femme, qui, ne se sentant pas le courage de quitter l'ingrat époux, a juré de se taire et s'est fait une loi de tout endurer sans mot dire. Mais, en honnête magistrat qu'il est, M. Lemassier a fait une enquête sur les amis de son gendre ; il tient désormais en mains la preuve qu'Eléna Lajiano n'est qu'une gourgandine, appelée au delà des monts par sa mère, infâme procureuse... Forcé de se rendre à l'évidence,

Jacques déclare que cette femme aura, dès le lendemain, quitté le toit conjugal. Elle part : mais, mordu par la jalousie, Jacques veut la suivre. Il la suivrait en effet, si son projet n'était éventé par Eléna elle-même, qui se soucie fort peu de voir sa vie de femme galante dérangée par ce gêneur. Elle prévient donc la famille ; alors, Simonne, accablée par ce dernier coup, laisse déborder son cœur et avoue sa torture de chaque jour. Jacques, ramené par un tardif remords, a surpris sa terrible confidence, et l'admiration qu'il a pour une telle vaillance et un dévouement si sublime, le jette aux pieds de l'adorable femme dans un élan de passion et de sincère amour. Mais, ainsi qu'elle l'a dit, elle n'admet pas le pardon et, plutôt que d'avoir la lâcheté de céder, elle préfère la mort... Une mort bien facile et bien prompte, qui, je l'espère, ne servira pas de modèle à nos désespérées... L'a-t-on suffisamment comprise, l'outrancière amoureuse de M. Vandérem, et n'a-t-on pas trouvé singulièrement subtil et par trop sommaire la psychologie du jeune écrivain, qui ne se révèle qu'en de trop vagues indications ? Il y a dans le *Calice* — le début au théâtre du talentueux romancier des *Deux Rives* — des morceaux exquis — telle la scène du premier acte entre Simonne et Hubert Marquette — exquis, je vous dis, et qui, d'une écriture supérieure, sont faits pour plaire aux délicats. Mais il n'y a pas, avouons-le, « la pièce » que réclame le grand public, ami, avant tout, de la clarté, et rebelle d'instinct à une tension d'esprit trop longtemps soutenue. Mme Réjane s'est éprise

— et nous le comprenons aisément — d'un personnage situé dans une gamme de tons absolument différents des rôles qu'elle joue d'ordinaire avec la maëstria que l'on sait. Elle en a rendu toutes les nuances avec sa science incomparable, et jamais elle ne fut plus touchante en demeurant plus calme en son geste. Mais, encore un coup, qu'elle se méfie comme de la peste d'une fâcheuse tendance à l'excessive volubilité du discours et à la précipitation du débit! Quel curieux et quel profond comédien que Guitry! Il joue avec tant d'aisance et de naturel que, pour un peu, on aurait envie de lui donner la réplique et de causer avec lui à travers la rampe... Mlle Avril ne pouvait choisir un nom mieux approprié à sa nature : c'est le printemps lui-même fait de joliesse attirante et de grâce enchanteresse : le *Calice* aura, depuis longtemps, disparu de l'affiche du Vaudeville, que l'on se souviendra de l'irrésistible charmeuse que fut Eléna Lajiano. Très gaiement avait commencé la soirée avec *Madame Blanchard*, un acte amusant dans le genre « rosse » précédemment joué, si je ne me trompe, aux Escholiers, et dont l'idée, empruntée à Maupassant et aussi à Dumas fils (la *Visite de Noces*) a été rendue avec beaucoup de verve et d'entrain par M. André de Lorde.

15 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Georgette Lemeunier*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay[1]. — Où est le temps, mon

---

1. DISTRIBUTION. — Lemeunier, M. *L. Guitry*. — Journay, M. *F. Hugonnet*. — Le général de Lesville, M. *Nortann*. — Raymond, M. *Gauthier*. — Sourette, M. *Chautard*. — Charcennes, M. *Frédal*. — Georgette

pelle-t-elle, dans l'intimité, son cher mari, Edouard Lemeunier — elle n'apprend rien, si ce n'est qu'il n'a pas oublié le huitième anniversaire de leur mariage, et lui ménage, en l'honneur de cet heureux souvenir, l'agréable surprise d'une bague dont elle avait envie. Le premier acte — qui dure une heure — est un des plus vides et en même temps un des plus remplis que nous ayons jamais vus. Vide en ce sens qu'en trois phrases nous sommes déjà au courant de la situation. Rempli, puisque cette situation se trouve précisée en une longue conversation : de Georgette avec l'ami Journay, puis de Georgette et de son mari, qui sont de pures merveilles de naturel et d'esprit. Ah ! l'interminable et séduisant premier acte ! Le second nous introduit chez Sourette, nageant avec une étonnante désinvolture dans le milieu où évoluent les amants de sa femme — ne rend-il pas à tous *égards* pour *écarts ?* — et « tapant » de cent mille francs le trop naïf Lemeunier, auquel il promet, grâce à ses amis politiques entrés dans le nouveau ministère, l'importante concession du service postal électrique. Thérèse n'a pas encore cédé à l'homme qui, depuis un mois, lui fait une cour assidue ; mais le moment est venu où elle va se rendre, car elle aussi, dit-elle, elle le « désire » follement, et, de plus, elle le « veut » sans partage... C'est alors qu'on annonce — sensation dans l'assistance — « Madame Lemeunier » ; elle vient restituer à Mme Sourette la bague avec rubis qui, par erreur — l'inscription de l'écran le prouve — lui a été adressée, et réclamer l'émeraude, en

fois, Maurice Donnay, n'oubliera de longtemps sa curieuse et railleuse physionomie. C'est mieux qu'un simple auteur dramatique celui-là, c'est un philosophe familier, qui connaît à fond sa Parisienne : il sait comment elle parle ; mieux encore, comment elle pense, et comme il est délicieusement indiscret, il le dit tout haut et si bien qu'on ne se lasse pas de l'entendre. C'est un moderne fin-de-siècle — permettez-moi l'expression surannée — avec plus d'esprit que d'illusions ; c'est un charmeur dans l'amertume ; mais il ne va guère au delà du sourire, et quand il appelle une larme, elle brille, s'arrête en route et ne tombe pas. Cette fois, ira-t-il jusqu'à l'émotion vraie ? La larme tombera-t-elle ? Non, certes... N'en demandez pas tant à cette fine, aimable, amusante et spirituelle comédie... Comme l'héroïne de l'éphémère *Calice*, Georgette Lemeunier adore son mari ; fiez-vous en à Maurice Donnay, elle ne se tuera pas comme elle le jour où elle se saura ou se croira trompée... Pour le moment elle n'en est encore qu'à la période aiguë des soupçons, Mme de Thèbes, qu'elle est allée consulter, ne lui a-t-elle pas dit de se défier d'une jolie blonde qui lui veut du mal. Ce ne peut être que Mme Sourette, la belle Thérèse, dont la réputation de femme légère est solidement établie, et dont le mari, moitié chair et moitié poisson, vient d'entrer en relations d'affaires avec le sien. Georgette voudrait bien être fixée. Or, c'est en vain qu'elle essaie de faire parler l'ami Journay — le plus jovial, mais le plus madré des avoués — et quand elle se trouve seule avec Ned — ainsi ap-

du brûlant entretien, et renvoie, non sans quelques paroles insultantes, l'audacieuse aventurière. Ainsi reconquiert-elle définitivement son mari, sauvé, comme par miracle, du torrent où il allait être entraîné, et fera-t-elle tout au monde, amoureuse et intelligente comme elle l'est, pour le garder désormais contre toute rechute. Telle est la fin de l'aventure... Une pièce?... Non pas... Mais un délicieux article de journal, en quatre chapitres, littéralement bourrés d'esprit. Quand on pense que M. Maurice Donnay a trouvé moyen de nous divertir en nous parlant de l' « affaire »! de l'insupportable « affaire »! Ah! le joyeux épisode du général La Baderne et du jeune homme qui ne dit rien! Nous en avons ri aux larmes! L'œuvre est merveilleusement interprétée. Georgette Lemeunier, c'est l'admirable Réjane ; Thérèse Sourette, la charmante Mégard. M. Guitry, au jeu toujours si naturel, nous a révélé un don d'émotion que nous ne lui connaissions pas. Quant à M. Huguenet, il a composé en tout à fait grand comédien le rôle de Journay : son énigmatique « Vous savez », en réponse à Georgette lui demandant si Mme Sourette est vraiment jolie ; son mélancolique « Ça va bien », du troisième acte, sont de vraies trouvailles d'intonation. Et puis, il faut citer MM. Nertann (l'excellent général) et Chautard (Sourette, le superbe inconscient), Mme Cécile Caron (la femme de chambre qui aime tant sa maîtresse), Mlle Suzanne Avril (l'amie qui fait la fête et se mêle de faire de la morale), etc. — et constater que, si l'esprit n'est pas la mort du théâtre, en voilà bien pour cent

forme de poire, qui lui était personnellement destinée. Des deux pierres le bijoutier gaffeur a fait un coup épouvantable... Remarquez, je vous prie, en passant, comme il est piquant de voir nos jeunes écrivains — il n'en est guère de plus jeune que Maurice Donnay — se servir de très vieux moyens... Une bague qui se trompe d'adresse : Scribe n'eût pas trouvé mieux... Vous savez pourtant en quelle piètre estime les apôtres du théâtre « nouveau Jeu » tiennent le vénérable auteur de la *Camaraderie*!... Georgette est rentrée chez sa mère, et parle de divorcer. Dans ce but, elle a fait appeler Journay, qui, se déclarant son ami véritable — la scène est délicieuse — tâche de la détourner de ce funeste projet. Elle reçoit aussi son mari — son mari qui, en vain, plaide non coupable — l'intention ne semblant pas, ici, devoir être condamnée comme le fait — et qu'elle renvoie navré... Mais n'est-elle pas un peu bien sévère en cette circonstance, cette aimable Georgette? N'est-il pas singulièrement innocent et même un peu pleutre ce Lemeunier, qui, pour tenir une simple promesse, signe à cette fripouille de Sourette un billet de complaisance de cent mille francs, et n'ose point parler en maître — mais, oui, en maître — à la femme qui l'adore et qu'en somme il n'a jamais trompée?... Journay, l'ami Journay, est là, fort heureusement, pour tout arranger. Mme Sourette qui, décidément, n'a pas froid aux yeux, est venue carrément s'offrir à Lemeunier. Trop tard!... Prévenue par son mari, Georgette réintègre inopinément le domicile conjugal, tombe au beau milieu

du brûlant entretien, et renvoie, non sans quelques paroles insultantes, l'audacieuse aventurière. Ainsi reconquiert-elle définitivement son mari, sauvé, comme par miracle, du torrent où il allait être entraîné, et fera-t-elle tout au monde, amoureuse et intelligente comme elle l'est, pour le garder désormais contre toute rechute. Telle est la fin de l'aventure... Une pièce?... Non pas... Mais un délicieux article de journal, en quatre chapitres, littéralement bourrés d'esprit. Quand on pense que M. Maurice Donnay a trouvé moyen de nous divertir en nous parlant de l' « affaire »! de l'insupportable « affaire »! Ah! le joyeux épisode du général La Baderne et du jeune homme qui ne dit rien! Nous en avons ri aux larmes! L'œuvre est merveilleusement interprétée. Georgette Lemeunier, c'est l'admirable Réjane; Thérèse Sourrette, la charmante Mégard. M. Guitry, au jeu toujours si naturel, nous a révélé un don d'émotion que nous ne lui connaissions pas. Quant à M. Huguenet, il a composé en tout à fait grand comédien le rôle de Journay : son énigmatique « Vous savez », en réponse à Georgette lui demandant si Mme Sourrette est vraiment jolie; son mélancolique « Ça va bien », du troisième acte, sont de vraies trouvailles d'intonation. Et puis, il faut citer MM. Nertann (l'excellent général) et Chautard (Sourrette, le superbe inconscient), Mme Cécile Caron (la femme de chambre qui aime tant sa maîtresse), Mlle Suzanne Avril (l'amie qui fait la fête et se mêle de faire de la morale), etc. — et constater que, si l'esprit n'est pas la mort du théâtre, en voilà bien pour cent

représentations... Et même un peu moins... nous dira 1899...

En attendant, voici, résumée par le tableau suivant, l'année 1898 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Sapho, pièce	5	»	44
**Paméla, marchande de fricolités*, pièce.	7 tabl.	11 févr.	51
Décoré, comédie	3	30 mars	45
Le Misanthrope et l'Auvergnat, comédie	1	30 mars	45
**Zaza*, comédie	5	12 mai	103
Amoureuse, comédie	3	21 octob.	21
L'Infidèle, comédie	1	21 octob.	21
**Le Calice*, pièce	3	19 nov.	24
**Madame Blanchard*, comédie	1	19 nov.	24
**Georgette Lemeunier*, comédie	4	15 déc.	18

21 JANVIER. — Première représentation de la *Ville morte*, tragédie moderne en cinq actes, de M. Gabriel d'Annunzio [1]. — L'action — moderne, comme l'indique le titre — se passe à Mycènes. Quatre personnages : Alexandre et sa femme Anne, aveugle, Léonard, jeune archéologue, et sa sœur, Blanche-Marie. Léonard, en dirigeant les fouilles auxquelles il se livre avec une sorte de fureur, vient de découvrir les tombeaux d'Agamemnon et de Cassandre, pleins de richesses. Il serait au comble du bonheur si tout, dans sa vie, n'était gâté par une situation terrible : il aime éperdûment sa sœur, Blanche-Marie. Anne, qui a toute la finesse d'impression des aveugles, sait combien Blanche-Marie est charmante, et elle s'aperçoit que son mari en est amoureux. Entre ce double amour, Blanche-Marie est restée pure. Un jour, Anne assiste à la fin d'une scène dans laquelle Alexandre a déclaré sa flamme à la jeune fille et elle considère que sa présence est inutile sur terre, elle forme la résolution de mourir. C'est en parlant de ces choses à Léonard qu'elle découvre l'amour d'Alexandre pour sa sœur. A cette nouvelle, le jeune homme s'enfuit affolé. Est-il possible qu'une créature si pure puisse faire tant de victimes : Léonard et Alexandre qui se consument d'amour, le premier incestueux, le second adultère, et Anne qui veut périr? C'en est trop : il amène Blanche-Marie auprès d'une source voisine, et il l'étrangle. Au dernier

1. DISTRIBUTION. — Anne, Mme *Sarah Bernhardt*. — Blanche-Marie, Mlle *Blanche Dufrêne*. — La nourrice, Mlle *Andrée Cantl*. — Léonard, M. *Abel Deval*. — Alexandre, M. *Brémont*.

tableau, Blanche-Marie est étendue morte. Léonard explique qu'il a commis son crime pour en éviter d'autres. Anne, qui connaît bien le chemin de la fontaine, survient, craignant un malheur. Elle heurte le corps de Blanche et son émotion est si vraie, qu'un miracle s'accomplit : l'aveugle s'écrie : « Je vois ! Je vois ! » De ce sujet, si profondément triste, l'auteur n'a pas su tirer l'émotion ; ses personnages « modernes » semblent trop être des exceptions pour nous intéresser sérieusement. On sent que le lys qu'est Blanche-Marie ne court aucun danger entre les deux hommes qui l'aiment, et on s'étonne que Léonard se fasse ainsi justicier, et assassine sa sœur, alors que lui-même pourrait abandonner la place. De plus, on regrette un peu, quand tant d'auteurs français attendent leur tour, de voir une de nos premières scènes occupée par un auteur étranger, dont l'œuvre — avouons-le, malgré les réclames des avant-premières et des Premiers-Paris ! — ne dépasse pas une ordinaire moyenne. Mais Mme Sarah Bernhardt, en grande artiste qu'elle est, a été subjuguée par la joie d'incarner un genre nouveau ; en effet, dans ce rôle d'Anne, elle peut mettre en relief toutes ses admirables qualités, et c'est un grand succès à ajouter à la liste déjà longue de ses si belles créations. A son côté, il faut placer M. Deval, absolument remarquable — il en prend l'habitude — dans le personnage terrible et écrasant de Léonard. Il a rendu les différentes phases de ce caractère bizarre avec un réel talent de composition. M. Brémont s'est fort adroitement tiré du rôle d'Alexandre, le

plus mauvais de la pièce. Il n'est pas possible d'avoir plus de grâce, de charme et de séduction, que n'en a Mlle Blanche Dufrêne, qui est tout à fait délicieuse sous les traits de Blanche-Marie, symbole de pureté. Pendant les entr'actes, on pensait beaucoup à elle, car tout le monde fredonnait le duo, déjà célèbre, des *P'tites Michu* : « Blanche-Marie et Marie-Blanche », des Bouffes-Parisiens...

5 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Affranchie*, comédie en trois actes, de M. Maurice Donnay [1]. — A Venise, en un de ces palais aux fenêtres toutes grandes ouvertes sur le grand canal, et pendant que se chantent les sérénades qu'ici vous trouveriez sans doute très vulgaires, mais qui, là-bas, dans la beauté du site, vous paraissent d'une entraînante sincérité, nous faisons connaissance avec les quatre principaux personnages de l'*Affranchie*. Ce sont deux couples de Parisiens voyageant en Italie : Roger Dembrun et Mme de Moldère, Pierre l'Etang et Juliette. Roger Dembrun est un être d'exception, qui n'admet ni la blague — aussi, ne peut-il souffrir Listel, l'épisodique Desgenais — ni le mensonge en amour. Il ne veut pas que sa maîtresse lui mente et, puisque le divorce et l'absence de préjugés ont fait de Mme de Moldère une « affranchie », pourquoi se servirait-elle des moyens

1. DISTRIBUTION. — Roger Dembrun, M. *Guitry*. — Pierre l'Etang, M. *Maurice Luguet*. — Listel, M. *Hirch*. — Demarcay, M. *Montvallier*. — Chérange, M. *Brulé*. — Un domestique, M. *Stehler*. — Antonia de Moldère, Mlle *Rosa Bruck*. — Juliette, Mlle *Jane Thomson*. — Mme Rédéboise, Mlle *Guyma*. — Mme Simgiott, Mlle *Marguerite Lebody*. — Clémence, Mlle *Andrée Cynti*. — Mlle Cendrier, Mlle *Marie Roger*. — Mme Danglejais, Mlle *Marcilly*. — Mme Egreth, Mlle *Wekins*. — Rosalie, Mlle *Gournay*.

dont usent les esclaves? pourquoi lui dirait-elle qu'elle l'aime, alors qu'elle ne l'aime plus; pourquoi n'avouerait-elle pas franchement la vérité? Pourquoi? Je vous répète que ce Roger Dembrun est un être exceptionnel. En opposition avec Mme de Moldère, que l'auteur nous présente justement comme un joli type de menteuse — joli et si vrai! — de curieuse et de chercheuse de sensations nouvelles, nous trouvons Juliette, l'adorable et tendre Juliette, liée à Pierre l'Etang par une passion si violente que, dernièrement, alors qu'elle avait lieu de se croire trompée, elle lui tira un coup de revolver dont il porte la cicatrice en plein front. Et pourtant Roméo est las de Juliette, et, s'il garde encore avec lui cette grisette sentimentale, c'est beaucoup plus par pitié que par amour. Nous le verrons bien au second acte où, de retour à Paris, quelques instants avant que défilent chez Mme de Moldère les visiteurs et visiteuses ordinaires, Pierre l'Etang, dûment autorisé par des coquetteries qui remontent au voyage à Venise, remet à la belle Antonia la clef en or — en or, s'il vous plaît — enfermée dans un luxueux écrin de velours rouge, du petit rez-de-chaussée où il l'attend, où il l'attendra le temps qu'elle voudra. Mme de Moldère accepte la clef et s'empare du portrait que Pierre réservait justement à Juliette. Or, comme ce portrait, trouvé par Roger, lui donne à penser que ses soupçons pourraient bien avoir un fond de vérité, la belle « menteuse » n'est point embarrassée pour donner de la singulière découverte une explication plus ou moins plausible. Et plus elle songe à tromper son

amant, plus elle proteste de son amour. Que ne l'emmène-t-il avec lui en Algérie, où il va retrouver son père malade! La chose est impossible ; Mme de Moldère restera donc à Paris, où, pendant l'absence de Roger, elle aura tout le temps nécessaire et toutes les facilités voulues pour consommer sa trahison. C'est par une charmante scène, jouée d'exquise façon par Mlle Thomsen, que Roger apprend, au troisième acte, que sa maîtresse l'a trompé. Juliette vient demander à Roger un conseil : elle voudrait avoir un métier qui la rendît indépendante. Et il faut entendre comme elle dit tristement en parlant de son Pierre : « Si nous venions à nous séparer... » Roger, qui ne savait encore rien, sait tout maintenant. Juliette a suivi Pierre et l'a vu entrer, 17, rue de Balzac, au petit rez-de-chaussée, où il reçoit Mme de Moldère. Rage de Dembrun et résignation de Juliette. Je lui ai toujours dit que « s'il me quittait, je me tuerais », soupire Juliette. — « Il ne faut pas vous croire engagée pour ça! » Nous pensons, en effet, que Juliette ne se tuera pas comme elle l'a promis, et si ces deux amants trompés en arrivaient à se consoler mutuellement, nous y verrions la fin toute logique d'une pièce qui, suivant la mode actuelle, ne finit pas. C'est ainsi qu'après lui avoir « mis le nez » dans ses mensonges, Roger laisse Antonia se traîner à ses pieds, en lui jurant qu'elle n'a jamais aimé que lui — c'est peut-être vrai après tout — et l'abandonne aux soins de sa vieille domestique, sur le canapé où elle est tombée « évanouie peut-être ». C'est sur ce mot ironique

que se ferme le rideau. Se ferme-t-il sur un succès? Succès d'estime, assurément. Succès d'argent, non pas : le public saurait-il se contenter du peu que lui a cette fois donné l'auteur d'*Amants*, cette vraie œuvre d'art, qui, fort justement, établit la grande réputation de M. Maurice Donnay. Ce « peu » ne réside pas dans le sujet de l'*Affranchie* : comment nous intéresser vraiment au caractère de cette femme trompant par simple curiosité — pour connaître un homme sur qui on a tiré — celui qu'elle aime ou dit aimer? Reste l'esprit, ironique toujours, s'épandant à foison en un dialogue rempli de mots drôles et de traits d'une heureuse mélancolie. Admirablement mise en scène et luxueusement montée, comme toujours à la Renaissance — ô la Venise nocturne du premier acte! ô le salon de Mme de Moldère avec sa superbe tapisserie! — l'*Affranchie* a été aussi bien jouée qu'elle pouvait l'être en l'absence de l'étoile. On sait que Mme Sarah Bernhardt a refusé le rôle d'Antonia comme n'étant pas « dans son tempérament ». Est-il bien dans les cordes de Mme Rosa Bruck? Nous n'oserions l'affirmer, et nous nous bornerons à dire — se contentera-t-elle du compliment? — qu'elle nous y donne l'illusion d'être bonne. C'est ce qu'on appelle de l'ouvrage « bien fait ». Le succès de l'interprétation est allé à Mlle Jane Thomsen, de voix ravissante, de simplicité délicieuse, de sentiment exquis, d'expression absolument juste en son rôle de Juliette. Comment n'emploie-t-on pas mieux et plus souvent cette intelligente et charmante comédienne? M. Guitry lui a donné, dans la scène du dernier

acte, une vibrante réplique : on eût souhaité qu'il déployât dans le reste du rôle de Roger Dembron un peu plus de sincérité. Citons, pour son tact et sa correction, le Pierre l'Etang que personnifie M. Maurice Luguet ; pour son comique de bon aloi, le Listel que représente M. Hirch. Et félicitons Mmes Andrée Canti et Marie Royer, pour la vérité de leurs silhouettes de la vieille domestique et de la jeune maîtresse de piano.

Au lendemain de la première représentation, l'*Affranchie*, était précédée d'une petite comédie en un acte, le *Radeau de la Méduse* [1], où M. Tristan Bernard témoignait, mieux encore que dans d'autres œuvres applaudies déjà, d'une ironie plus marquée et d'une très franche verve comique. La gaieté, à la fois tranquille et outrancière, de l'auteur était bien conduite par ses interprètes — notamment par M. Montvallier, qui modelait en savoureuse mimique le physique hargneux d'un vieux fonctionnaire.

29 MARS. — Représentation de gala en l'honneur du soixante-dixième anniversaire d'Ibsen, organisée par la *Revue blanche* et le *Mercure de France*, sous le patronage de MM. Emmanuel Arène, Henry Bauër, Emile Faguet, Henry Fouquier, Catulle Mendès, critiques dramatiques, et avec le concours du théâtre de « l'Œuvre ». On joue l'*Ennemi du peuple*, pièce en cinq actes d'Henrick Ibsen [2].

1. DISTRIBUTION. — M. Lalbert, M. *Montvallier*. — Henri Bardin, M. *Jaurda*. — Mme Bardin, Mlle *Lobady*. — Mme Lalbert, Mlle *Canti*. — Olga, Mlle *Martinoff*. — Stéphanie, Mlle *Barral*.

2. DISTRIBUTION. — Thomas Stockmann, M. *Philippon*, (*Lugné Poë*). — Peter Stockmann, M. *Max Barbier*. — Aslaksen, M. *Ripert*. — Mor-

20 AVRIL. — Première représentation de *Lysiane*, pièce en quatre actes de M. Romain Coolus [1]. — Ce sont les « théâtres à côté » qui, très brillamment, nous révélèrent M. Romain Coolus, « un jeune » dans toute l'acception du terme, actuellement professeur de philosophie au lycée de Chartres. Il avait débuté, il y a quelques années, chez Antoine, par le traditionnel petit acte, fumiste et charge d'atelier, qu'il était alors convenu d'appeler la pièce « rosse ». Nous voyons encore Gémier prenant, dans le *Ménage Brésile*, le ton de blague et de « je m'enfoutisme » de l' « honnête » mari, veule et pratique, se contentant de dire à sa femme qui a découché : — « Chère amie, vous seriez bien aimable de rentrer un peu plus tôt, à cause des domestiques qui bavardent », et sachant profiter de la situation en extorquant deux mille francs à sa belle-mère pour prix de son silence... Sous le titre de *Raphaël*, l'Œuvre nous donna ensuite trois actes de M. Coolus, dont la forme, la légèreté et l'esprit nous agréèrent fort. La pièce n'était pas sans analogie avec la *Parisienne*, de Becque, et ne laissait pas de trahir un commerce assez assidu avec le théâtre de Dumas fils. En dépit de son allure vaudevillesque,

---

ten Hül, M. *Charny*. — Hovstad, M. *Petibleu*. — Billing, M. *Jehan Ases*. — Le capitaine Horster, M. *Avernes*. — Mme Stockmann, Mme *Renée de Pontry*. — Petra, Mlle *M. Mellot*.

1. DISTRIBUTION. — Lysiane de La Lauraye, Mme *Sarah Bernhardt*. — Sylvain Brière, M. *Lucien Guitry*. — Emilien Gaudrey, M. *Deval*. — Bordin, M. *P. Luguet*. — Marcel de La Lauraye, M. *Scheler*. — Gandrelot, M. *Colas*. — Pierre, M. *Stebler*. — Le second du yacht, M. *Caurey*. — Eve de La Lauraye, Mlle *Madeleine Dolly*. — Laure Candette, Mlle *Guyma*.

elle nous plut par sa saveur littéraire, et nous nous en souvenons comme d'une véritable œuvre d'art. Mais c'est aux Escholiers que nous donnait, l'an dernier, M. Romain Coolus, le plus hardi et le plus intéressant de ses essais dramatiques. L'*Enfant malade* nous montrait en lui un poète qui, bientôt, allait être un homme de théâtre. L'« enfant malade » était la femme qu'il appartient à l'homme de plaindre, de dorloter, de raisonner, de réconforter et même de guérir. Il y a égalité de droit entre les conjoints, uniquement liés par l'affection et le vouloir. La prépotence du mari n'existe que si elle lui permet de libérer l'épouse d'une éducation de duplicité, de la délivrer des influences physiologiques, afin d'affranchir la volonté de l'être d'amour, devenu libre et pensant. L'*Enfant malade* étincelait de talent. Il y en a beaucoup dans *Lysiane*, et il convient de tout d'abord féliciter Mme Sarah Bernhardt de la généreuse hospitalité donnée à une œuvre de jeune, incomplète sans doute, mais curieuse à plus d'un titre. Mme Lysiane de la Lauraye est une adorable femme et une admirable mère d'un grand fils déjà marié, — mais c'est une « emballée », se souciant aussi peu que possible des exigences mondaines. Et, quand s'ouvre le rideau sur un de ces décors d'intérieur absolument exquis, dont le théâtre de la Renaissance a depuis longtemps le secret, nous la trouvons en train de se laisser compromettre par un audacieux aventurier qui, très habilement, travaille à se faire épouser par la riche et enivrante veuve... Comment la sauver ? Comment lui désil-

ler les yeux et lui démontrer, clair comme le jour, l'indignité de l'homme qu'elle a élu ? Comment la délivrer des griffes de ce chevalier d'industrie ? Ce sera la tâche infiniment délicate de Sylvain Brière, le meilleur ami de son fils, rentrant à Paris, qu'il a quitté voilà trois ans — peut-être dans le but de fuir Lysiane qu'il allait aimer — et revenant d'un grand voyage autour du monde pour accomplir la nécessaire besogne. Un hasard le sert utilement : l'amant d'une demi-mondaine, qui fut horriblement grugée par le joli monsieur, met le brave Sylvain en possession de certaine lettre ne laissant aucun doute sur le sale métier qu'exerça cet Emilien Gaudrey. O la scène « des deux hommes », où, sans bruit, sans éclat mélodramatique, Sylvain Brière fait nettement comprendre à son interlocuteur — justement interloqué ! qu'il « sait tout », qu'il a « les preuves », et lui enjoint de quitter Paris le jour-même, sous un prétexte quelconque, et de n'y pas reparaître d'une année ! Scène admirablement faite par l'auteur et jouée magistralement par MM. Guitry et Deval — ou Deval et Guitry — selon que vous accorderez plus de mérite au naturel de l'un, dans le rôle sympathique du vaillant sauveur, ou à la tenue de l'autre, dans le personnage si ingrat et si difficile d'Emilien Gaudrey. Scène maîtresse qui domine toute la pièce et place très haut — très haut, je vous dis — celui qui l'écrivit et les deux artistes qui l'interprétèrent. Le sauvetage est proprement fait ; l'homme funeste s'est sauvé... comme s'il avait la police à ses trousses. Il s'agit maintenant

de faire accepter de Lysiane « l'attentat » qu'il a commis, et comment répondra-t-il à ses justes reproches ? — « De quel droit avez-vous chassé l'homme, quel qu'il fût, que mon cœur avait choisi ?... Qui vous a donné l'autorisation de disposer de moi ?... » Et comme elle veut aller rejoindre le fiancé qu'elle s'était donné, Sylvain ne peut que la supplier de ne point partir... Ici, encore, la scène est très belle et très émouvante. Hâtons-nous vers le dénouement... L'attitude si franche et si loyale de Sylvain Brière n'a pas laissé de produire, comme de juste, une impression profonde sur l'esprit de Lysiane. Elle s'est enfin reprise, et, « ne voulant rien savoir » elle a écrit à son indigne prétendant la lettre de définitif congé la plus digne qui fût... Elle ne saurait, dès lors, rien faire de mieux que d'accepter la main que lui tend celui dont la sûre et solide amitié s'est changée (la pente était d'ailleurs facile) en amour véritable. C'est un voyage de fiançailles qu'accomplira, sur le yacht de Brière, Mme de la Lauraye, accompagnée de son cher fils et de son aimable bru. Voilà le thème de cette jolie pièce, toute en délicates nuances de sentiments et en brillantes fusées d'esprit : d'après ce qu'il nous a déjà donné, nous pouvons beaucoup attendre de M. Romain Coolus. Nous avons fait de M. Guitry et de M. Deval l'éloge qu'ils méritent. Il nous reste à dire ce que MM. Scheler et Luguet ont mis de vérité dans les rôles de Marcel de la Lauraye et de Bordin, le bel associé (Canaille et Cie) d'Emilien Gaudrey. Et, maintenant, saluons respectueusement l'heureuse

rentrée de Mme Sarah Bernhardt, qui, si peu de temps après avoir subi une très cruelle opération, a repris, avec la vaillance qu'on lui connaît, sa brûlante vie de théâtre, et créé avec son habituel talent le rôle si sympathique de Lysiane de la Lauraye. Que la grande et chère artiste se garde seulement de parler trop vite et de donner ainsi, autour d'elle, un fâcheux exemple à qui voudrait se modeler sur sa directrice. C'est ainsi qu'aucune des paroles de Mlle Madeleine Dolly n'est parvenue jusqu'à nous... La diction, Mademoiselle, soignez la diction !...

26 AVRIL. — Matinée extraordinaire au profit de la Société de patronage des Orphelinats agricoles et des orphelins alsaciens-lorrains, avec le gracieux concours de Mme Sarah Bernhardt, de M. Coquelin aîné, de M. Lucien Guitry, de Mlles Agussol, de l'Opéra ; Fernande Dubois, de l'Opéra-Comique ; de M. Dumontier, de l'Opéra-Comique ; de Mmes Andrée Canti, Marguerite Labady, Martinoff, Barral ; de MM. Piron, Montvallier et Jourda, de la Renaissance ; de Mlle Jeanne Bourgaud, violon, et Paul Bazelaire, violoncelle, premiers prix du Conservatoire. Accompagnateur, M. Maton.

12 MAI. — On reprend la *Dame aux Camélias*, et c'est la onze centième représentation, à Paris, de la pièce émouvante d'Alexandre Dumas fils, qui, pour dater d'un demi-siècle, n'en renferme pas moins toujours la vivante émotion, l'intérêt humain, qui assurent aux œuvres de théâtre la longévité et le succès. Il serait superflu de répéter que Mme Sarah Bernhardt obtenait, dans l'inter-

prétation du rôle de Marguerite Gautier, un éclatant succès. Ce rôle, elle le joue, elle le vit, elle le meurt, d'un bout à l'autre de son développement théâtral, dans des accents déchirants de tendresse, de passion, d'amour et de souffrance, vivement ressentis et vraiment exprimés. Ajoutons que très mérité est, à côté de la grande artiste, le succès de M. Guitry, son superbe partenaire sous les traits d'Armand Duval.

19 MAI. — Reprise de la *Samaritaine*, évangile en trois tableaux, en vers, de M. Edmond Rostand, musique de M. Pierné [1].

8 JUIN. — Première représentation de M. Ermete Novelli et de sa troupe italienne : *Papa Lebonnard*, comédie en quatre actes, de M. Jean Aicard [2], suivie de *Frà un Atto e l'Altro* (un entr'acte), scène comique jouée par M. Ermete Novelli. — On connaît l'histoire — ancienne, déjà — de cet infortuné *Père Lebonnard* qui, reçu, distribué et répété pendant de longues semaines au Théâtre-

---

1. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *Brémont*. — Le Centurion, M. *Laroche*. — Un Samaritain, M. *Chameroy*. — Azriel, M. *Déjeuhoury*. — Pierre, M. *Lefrançais*. — Le prêtre, M. *Ripert*. — Un Samaritain, M. *Colas*. — Un marchand, M. *Lacroix*. — Un Samaritain, M. *Teste*. — Un Samaritain, M. *Scheler*. — Un Samaritain, M. *Jean Dara*. — Jean, M. *Brulé*. — Nathanaël, M. *Jourda*. — L'homme, M. *Guiraud*. — Jacques, M. *Laurent*. — Judas, M. *Stebler*. — Barthélemy, M. *Dupuis*. — Les vieillards, MM. *Berthaud*, *Maguin*, *Rigler*. — Photine, Mme *Sarah Bernhardt*.

Les trois ombres : MM. *Laroche*, *Teste* et *Jahan*.

Les femmes : Mmes *Canti*, *Saryta*, *Boulanger*, *Labady*, *Gournay*, *Berthilde*, *O. Redzé*, *A. Redzé* et *Martinoff*.

2. DISTRIBUTION. — Papa Lebonnard, M. *Ermete Novelli*. — Sofia, sua moglia, M. *O. Giannini*. — Roberto, M. *A. Bagni*. — Giovanna, M. *A.-M. Rodolphi*. — Il dottore Andrea, M. *L. Orlandini*. — Il marchese, M. *A. Casini*. — Bianca, sua figlia, Mme *G. Rizzotto*. — Martino, vecchio servo, Mme *L. Pagliarini*. — Un domestico, Mme *C. Bianchi*.

Français, y fut définitivement déclaré impossible à mettre en scène... Impossible, le mot était dur, et nous comprenons que M. Aicard ne l'ait pas encore digéré. Nous le comprenons d'autant mieux que nous vîmes, depuis, l'ouvrage en question, retiré du Théâtre-Français et fort heureusement recueilli par le Théâtre-Libre. En dépit de quelques beaux vers et de saines pensées, il s'en fallait que le *Père Lebonnard* fût un chef-d'œuvre. Mais quoi ! MM. les sociétaires n'avaient-ils pas joué de plus mauvaises pièces ? La Comédie ne se fût, certes, pas déshonorée en représentant celle-ci, où son doyen d'alors, M. Got, eût trouvé, dans un rôle écrit pour lui, un grand et légitime succès. Le fondateur du Théâtre-Libre se l'attribua, ce maître rôle, et nous y donna la mesure de son talent. La création du Père Lebonnard resta parmi ses meilleures, et de cette soirée du 21 octobre 1889, date l'avénement, à Paris, d'un comédien de race. Rappelons en deux mots le sujet de la pièce. Le héros de M. Aicard est un type de bonté : il sait que sa femme l'a trompé il y a vingt ans, et que l'enfant qui porte son nom n'est pas son fils ; mais il garde ce secret, dont il souffre, jusqu'à ce que, poussé à bout dans sa tendresse pour sa fille, il le laisse échapper dans une scène terrible, « la scène à faire », et vraiment émouvante. Le père Lebonnard — le nom ne saurait être mieux approprié qu'à cet être doux et faible, simple et bon — est un ancien horloger, dont le fils — du moins celui qui a toujours passé pour tel — doit épouser la fille d'un marquis. Et pendant que Robert et Blanche sont

fiancés, on découvre l'amour — amour partagé — de Jeanne Lebonnard pour le jeune docteur André, qui l'a sauvée dans une maladie grave. Cette union plaît à Lebonnard ; elle déplaît à sa femme, qui rêve un gendre gentilhomme ; mais c'est — un procès scandaleux l'a révélé — un enfant adultérin publiquement renié par son père. Et voilà, qu'à cette nouvelle, tout le monde se ligue contre Lebonnard qui veut, quand même, faire le bonheur de sa fille Jeanne. Dispute de famille, aboutissant à la scène dont j'ai parlé. Robert insulte son père qui lui crie : « Tais-toi, bâtard ! » Il convenait bien à ce Robert, de s'opposer au mariage de sa sœur : il est, lui, dans le même cas qu'André. Situation parallèle, aussi invraisemblable que peut l'être le secret si longtemps gardé par le mari, trompé, d'une femme aussi désagréable que Mme Lebonnard. Mais qu'importe ! si la scène est belle... Il va sans dire que tout finit par une réconciliation générale. Lebonnard, dont l'amour de père est inguérissable, pardonne à Robert repentant. Jeanne épousera son docteur, et Robert redeviendra le mari de Blanche qui, naguère, faisait la dégoûtée à l'égard de sa belle-sœur... M. Ermete Novelli avait remporté à l'étranger de très vifs succès dans le rôle de Lebonnard. Aussi l'illustre acteur italien a-t-il eu l'idée de choisir, comme entrée de jeu de ses représentations parisiennes, la pièce, déjà un peu oubliée ici, à laquelle il a refait ainsi, non point, certes, une virginité, mais une célébrité fort inattendue. M. Jean Aicard n'a pas dissimulé sa joie, et, comme les compatriotes de M. Novelli,

qui composaient en partie cette salle de première, le public français y a pris un plaisir extrême. A la ville, alors qu'il ne s'est point « fait de tête », M. Novelli, dont on pouvait voir le portrait au foyer de la Renaissance, rappelle notre Paul Mounet, dont il a la robuste carrure et le physique expressif. Sur la scène et sous le crâne du père Lebonnard, le comédien donne à son rôle un naturel, une aisance, une vérité, une conviction et une simplicité — la maîtrise de la Duse! — où les anciens pourront retrouver la manière de Régnier et de Bouffé, dont justement il reprendra, quelques jours après, une des principales créations : celle de Michel Perrin. Et nous ne saurions faire de ce très intéressant comédien de plus significatif éloge que de dire que, malgré notre imparfaite connaissance de la langue italienne — il est vrai que nous avions vu jouer la pièce de M. Jean Aicard et préalablement relu la brochure — nous n'avons rien ou presque rien perdu du rôle, tant est nette sa diction, éclatant son regard et puissante sa mimique! Il y a là, évidemment, un très grand artiste.

14 JUIN. — *La Morte civile*, drame en quatre actes de P. Giacometti[1]. — Pour la seconde de ses soirées italiennes, M. Novelli nous donnait la *Morte civile*, que nous avions autrefois vu jouer à la salle Ventadour par le tragédien Salvini. Plus

1. DISTRIBUTION. — Corrado, M. *Ermete Novelli*. — Rosalia, sua moglie, Mme *O. Giacinti*. — Emma, loro figlia, Mme *A. M. Rodolfi*. — Il medico Enrico Palmieri, M. *L. Orlandini*. — Monsignore Gioachino Ruvo, M. *A. Cassini*. — Don Fernando, suo nipote, M. *P. Riva*. — Don Gaetano, M. *E. Rodolfi*. — Agata, vecchia governante, Mme *M Barack*.

tard, notre regretté maître, Auguste Vitu, traduisit la pièce de Giacometti et la fit représenter à l'Odéon sous le titre de *Conrad* et nous nous souvenons d'une adaptation qui était une œuvre de lettré, de critique excellent, l'auteur dramatique connaissant à fond les exigences et les ressources du plus difficile des arts. Rien de plus simple et de plus net, comme action que cette *Morte civile*. Nos tragédies classiques sont certainement plus compliquées. Conrad, dans un accès de terrible colère, a tué le frère de sa femme Rosalie, et a été, pour ce meurtre, condamné aux travaux forcés à perpétuité. Au bout de quatorze ans, il s'échappe, se met à la recherche de sa femme et de sa fille, qu'il retrouve dans une situation particulière. Elles sont toutes deux chez un certain docteur, Palmieri, qui les a recueillies et sauvées. Régina, la jeune fille, ignore tout, croit que le docteur est son père. Quant à Rosalie, elle a accepté de n'être qu'une gouvernante, aux yeux de son enfant, pour mieux garder le cruel secret. Conrad arrive et le drame se noue, poignant et poignant. D'abord le galérien échappé veut retrouver une famille, emmener sa femme et [illegible]. Mais Palmieri lui déclare froidement que [illegible] est de santé délicate et qu'il la tuera à coup [illegible] révèle l'horrible histoire. C'est une [illegible] douleur pour Conrad. Il voit bien que [illegible] épouvante dès qu'il paraît. Et il renonce [illegible]. Mais au moins il emmènera sa [illegible] avec un dévouement absolu, est [illegible]. Seulement, Conrad comprend [illegible] solution suprême, il force Rosalie

à lui avouer que, s'il était mort au bagne, elle aurait épousé le docteur. C'est le dernier coup. Conrad sent qu'il n'y a plus de place pour lui dans cette famille qui est la sienne. Il est résolu à partir, à disparaître pour toujours, lorsque la mort le prend en pitié et lui facilite son abnégation. Il meurt, il fait trois heureux. Je ne puis entrer dans les détails. Par exemple, une des scènes les plus attendrissantes est celle de l'agonie de Conrad, lorsque Rosalie presse Régina dans ses bras en lui disant : « Tu l'entends, il appelle sa fille. Approche-toi, nomme-le ton père, pour qu'il meure tranquille ! » Et Régina le nomme son père, et Conrad expire dans cette joie suprême. On voit que la formule de ce drame italien est précisément celle de nos tragédies. Une même situation y est portée graduellement au comble de l'émotion dramatique par le développement naturel des faits et des sentiments, sans aucune complication d'intrigue. Très beau vraiment, avec sa rude chevelure, sa barbe inculte, son visage hâlé, brûlé par les larmes et son habit de pauvre paysan des Calabres, M. Novelli, dont la mimique est toujours si expressive et dont la voix est riche et puissante, montre tout de suite, dès son entrée, les qualités physiques d'un grand premier rôle. Il en a l'émotion, l'autorité, l'ampleur, les hardiesses, dans les scènes maîtresses du drame, et notamment dans tout l'admirable quatrième acte, où il se manifeste artiste supérieur — même pour qui a pu voir, dans le même rôle, le célèbre tragédien Salvini.

18 JUIN. — *Don Pitero Caruso*, comédie en

un acte de M. G. Antona-Traversi[1], et *Michel Perrin*, comédie en deux actes de Mélesville et Charles Duveyrier[2]. — Une grossière erreur avait été commise par le rédacteur de l'affiche Morris et des programmes officiellement distribués aux spectateurs de la Renaissance. *Michel Perrin* n'est pas le moins du monde de Bayard, comme le portait ladite affiche et comme l'annonçaient les programmes en question. Je vous défie bien de trouver le titre de cette pièce dans un des douze volumes qui composent le théâtre de Bayard publié par Hachette, et l'auteur d'*Un fils de famille* n'a jamais écrit un traître mot de *Michel Perrin*, qui est, en réalité, de Mélesville et de Charles Duveyrier — autrement dit : des frères Duveyrier, Mélesville, n'étant que le pseudonyme de l'aîné de Charles Duveyrier, le disciple du père Enfantin et l'auteur de *Faute de s'entendre*, un petit acte bien connu des habitués du Théâtre-Français. C'est d'ailleurs un bijou d'antan que ce *Michel Perrin*, où nous vîmes encore Bouffé, quand, à l'âge de soixante quinze ans, il quitta sa retraite d'Auteuil pour venir reprendre au Gymnase quelques-unes de ses anciennes créations, et où nous applaudîmes

---

1. Distribution. — Comte Ludovico Santelmi, M. *E. Novelli*. — Don Gustavo Bianchi, M. *A. Bagni*. — Marchesa Ada Silenzi, M. *O. Giannini*. — Pietro, M. *F. Bertini*. — Paolo, M. *C. Bianchi*. — Guiseppe, M. *V. Servolini*.

2. Distribution. — Michel Perrin, M. *E. Novelli*. — Teresa, sua nipote, Mme *G. Rizzotto* — Foucher, ministro, M. *A. Cassini*. — Desonnais, capo-divisione, M. *F. Bertini*. — Grussac, M. *P. Cantinelli*. — Bernardo, fidanzato di Teresa, M. *A. Bagni*. — Un congiurato, M. *V. Servolini*. — 1° usciere, M. *P. Rosa*. — 2° usciere, M. *C. Caldelli*. — 3° usciere, M. *C. Bianchi*.

l'honnête comédien Michel quand naguère, au Vaudeville, M. Albert Carré nous exhuma la pièce en ses matinées du jeudi. C'est bien du vieux théâtre avec ses qualités aimables, sa gaieté facile et sa bonhomie. *Michel Perrin* est en deux actes, coupe vive et rationnelle, un acte étant consacré à l'exposition, un acte au développement de la pièce, et c'est très suffisant pour une donnée légère. Mais ce n'est pas la mode. Des questions absolument étrangères à l'art et à l'amusement du public ont imposé le troisième acte, qui est presque parasite, ordinairement vide et assommant. Les plus anciens d'entre nous se souviennent de l'effet prodigieux que produisait Bouffé, quand, laissé seul avec les trois jeunes gens qui avaient conspiré la mort du premier Consul, il leur adressait une sorte de sermon, ou plutôt d'homélie familière, où il leur démontrait que l'assassinat politique est un crime comme les autres assassinats, que tous les Français doivent s'unir dans la concorde et l'amour du bien ; il tirait des larmes de tous les yeux ; il mettait dans cette admonestation tant de chaude éloquence que personne n'était étonnné de voir ces jeunes gens, convertis, abjurer leur erreur entre ses mains. C'est la maîtresse scène du vieil ouvrage. Elle a été jouée à ravir par M. Novelli, émouvant et tendre, plein d'autorité et de vérité, remarquable de naturel, de simplicité et de sensibilité sous les traits du brave curé de campagne inconsciemment transformé en grand policier. La conviction et la sincérité sont les rares et précieuses qualités de ce comédien de haute valeur, qui nous

faisait justement admirer, dans les rôles très divers où il se produisait, un superbe et puissant talent de composition.

20 JUIN. — *Spettri*, drame en trois actes, de Henrick Ibsen [1]. — Autant il était « pratique » pour M. Novelli de nous jouer, en italien, des pièces où l'action s'explique à peu près par les mouvements et la mimique des personnages en scène, autant il était délicat, et même hardi, de se présenter au public français dans ce qu'on appelle, en style de théâtre, un dialogue posé ; les personnages d'Ibsen s'analysent eux-mêmes, et le drame est tout entier dans la succession des pensées et des sentiments qu'ils expriment ; dans l'exposition faite par chacun des personnages, de son état d'âme. Vous vous rappelez le sujet des *Revenants* — la première pièce d'Ibsen qui fut révélée aux Parisiens : c'était il y a huit ans, au Théâtre-Libre, où M. Antoine nous la donna dans l'exacte et respectueuse traduction de M. Rodolphe Darzens. Mme veuve Alving n'a pas été heureuse avec son défunt mari. C'était un débauché de la pire espèce ; il avait tous les vices que l'on peut avoir ; il abandonnait le foyer familial pour se livrer à d'ignobles débauches. Mme Alving, indignée de cette conduite, s'était enfuie un soir, avait couru chez le pasteur Manders, son ami d'enfance, lui avait demandé l'hospitalité. Celui-ci lui avait prêché la résignation, l'avait ra-

1. DISTRIBUTION. — Osvaldo, pittore, M. *Ermete Novelli*. — Elena Arving sua madre, Mme *O. Giannini*. — Il Pastore Manders, M. *A. Cassini*. — Giacobbe Engstrand, falegname, M. *F. Bertini*. — Regina, sua figlia, Mlle *G. Rizotto*.

menée lui-même au domicile conjugal. Depuis lors, les scandales avaient cessé ; on croyait Alving converti, revenu à de meilleurs sentiments ; c'était une simple illusion. Le misérable n'allait plus chercher au dehors des distractions criminelles, parce qu'il avait rencontré chez lui un amusement. Il avait séduit la servante de sa femme — cela se fait quelquefois, paraît-il, en France comme en Norvège — et cette servante, sur le point d'être mère, avait épousé un ouvrier, le menuisier Engstrand, qui avait consenti, moyennant la forte somme, à passer l'éponge sur le passé. Mme Alving avait souffert en silence ; elle s'était bornée à envoyer à Paris son fils, Oswald, pour lui épargner la vue des désordres paternels, et elle avait continué de vieillir à côté de son indigne époux, en cachant à tout le monde le secret de ses souffrances intimes... Au moment où commence le drame, Mme Alving est enfin délivrée ; son mari est mort, elle a recueilli chez elle la jeune Régine, fruit de la liaison adultère d'Alving avec sa servante ; elle vient de rappeler de Paris son fils Oswald, et elle compte passer quelques heureuses années — ses dernières — auprès de ce fils qu'elle adore et qu'elle a si peu vu... Hélas ! de nouvelles souffrances attendent la pauvre femme. Oswald est tout le portrait de son père. Il lui ressemble physiquement et moralement ; il a ses goûts et ses vices. Enfin, il a reçu de ce père abominable les germes d'une atroce maladie qui empoisonne son sang : vous m'avez compris... Oswald se rend compte de son état, il sait quel avenir lui est réservé ; il n'ignore pas que la para-

lysie le guette à brève échéance. Il est presque décidé à en finir avec l'existence, lorsqu'il rencontre Régine ; il en devient amoureux, et s'imagine que cet amour pourra le sauver. (On a vu de ces miracles, et vous connaissez l'influence du moral sur le physique). Oswald, dont les passions sont impérieuses, lutine la jeune fille : il est surpris par sa mère qui croit revoir, en lui, le spectre de son mari..... Oswald, d'ailleurs, qui a l'impatience exaspérée d'un malade, ne songe pas à se dissimuler. Il avoue la vérité à sa mère. Que va faire Mme Alving ? Son angoisse est atroce. Régine est la sœur d'Oswald. Va-t-elle révéler le fatal secret à son fils, au risque de le tuer? Elle fait venir les deux jeunes gens et leur apprend leur situation respective. Régine sort furieuse en claquant la porte. La mère et le fils restent en présence ; la scène qui éclate entre eux est terrifiante. Oswald, dont le suprême espoir est évanoui, s'abandonne à son chagrin et trouve, pour l'exprimer, des accents sauvages... Finalement, il montre à sa mère un paquet de morphine. Il la supplie de l'empoisonner si l'accès le prend. Mme Alving reste épouvantée, en poussant un cri d'horreur. Mais elle n'aura pas besoin de remplir cet abominable office. Oswald s'est affaissé sur un fauteuil ; la crise suprême s'empare de lui, il devient fou... Cette dernière scène, qui dénoue le drame d'Ibsen, est terrible. On éprouve, en la voyant jouer, un froid dans les moelles ; elle se déroule comme un cauchemar ; on se sent oppressé — et l'on est cloué dans son fauteuil par une curiosité passionnée... C'est un peu

la sensation que l'on éprouve sur la place de la Roquette, les jours d'exécution capitale, lorsqu'à l'aube pâlissante on entend grincer la porte de fer qui livre passage au condamné... On veut fuir, et l'on demeure captivé par l'atroce spectacle. L'homme qui a écrit la scène finale des *Revenants* possède évidemment un cerveau de premier ordre, une imagination étrange, un curieux tempérament de dramaturge, et il n'est pas nécessaire d'être né en Norwège — d'avoir l'âme norwégienne, comme on disait, il y a quelques années — pour saisir la portée de cet épisode. Malheureusement, il en est d'autres, au cours de l'ouvrage, qui sont à peu près obscurs dans la traduction française que nous venons de relire à propos de cette reprise — à plus forte raison dans la version italienne. M. Novelli a merveilleusement composé et joué avec un art surprenant, avec une sûreté extraordinaire, le rôle d'Oswald, en qui, dès les premières scènes, nous apercevons le fameux ataxique. Il a été admirablement secondé par sa troupe, notamment par Mme Giannini, qui s'était chargée du rôle d'Elena Alving, et, après chaque acte, chaleureusement rappelé par une salle très sympathique à l'acteur italien et très justement admiratrice de son beau talent.

21 JUIN. — *Un Dramma nuovo*, drame en trois actes, de MM. Tamayo et Bans[1]. — Sans être aussi

1. DISTRIBUTION. — Yorick, attore, M. *Ermete Novelli*. — Alice, sua moglie, attrice, Mme *O. Giannini*. — Edmondo, figlio adottivo di Yorick, M. *A. Bayni*. — Shakespeare, M. *L. Orlandini*. — Walton, attore, M. *A. Cassini*. — L'Aurore del Dramma, M. *P. Rosa*. — Il Buttafuori, M. *L. Pagliarini*. — Un Suggeritore, M. *A. Ricalzone*.

nouvelle que l'indique le titre, l'œuvre adaptée par M. Novelli lui-même a tout ce qu'il faut pour faire valoir le talent, très varié, de l'acteur italien. L'action, qui se déroule au seizième siècle, met en scène Shakspeare, directeur de théâtre. Sollicité par un des acteurs de sa troupe, Yorick, qui prétend qu'il peut jouer autre chose que les comiques, le poète lui confie le rôle d'Ottavio, de l'ordinaire emploi de Walton : c'est un châtelain qui, trompé par son fils adoptif, le tue en duel. Walton se venge en semant la jalousie dans le cœur d'Yorick, qui se sait trompé, lui aussi, mais par qui?... Il fait plus encore : au lieu d'une lettre banale, simple accessoire de théâtre, qu'il doit lui remettre en scène, il lui livre la lettre qu'Edmond a écrite à la femme d'Yorick dont il est l'amant. Yorick, fortement secoué par l'événement, prend sur lui de continuer la représentation et, comme dans la pièce il doit se battre avec ledit Edmond, il lui passe son épée au travers du corps... Shakespeare vient alors annoncer au public que l'acteur Yorick, ayant joué son rôle trop consciencieusement, a tué, sans le vouloir, son camarade Edmond. C'est, comme vous voyez, la situation bien connue de *Tabarin*, et je n'ai pas besoin de vous faire remarquer l'analogie du dénouement avec le fameux quatrième acte du *Kean*, d'Alexandre Dumas. Peu importe, l'impression a été profonde, et très curieux, très intéressant toujours a été M. Novelli, si amusant dans la scène où il s'essaie à l'emploi tragique, si touchant quand il cherche à savoir qui l'a trompé, et vraiment terrible au moment final,

où l'acteur disparaît devant l'homme vengeant son honneur outragé. La création d'Yorick est peut-être la plus parfaite de M. Novelli ; elle lui a valu, en tout cas, de triomphales ovations. Ne quittons pas M. Novelli sans dire que les artistes, qui jouaient avec lui *Un dramma nuovo*, méritaient de justes éloges, et c'était une physionomie très vivante que Mme Giannini, MM. Bagni et Cassini avaient donnée aux rôles d'Alice, l'épouse coupable, d'Edmondo et de Walton, le Cassio et le Yago de cet Othello de circonstance.

23 JUIN. — Pour les adieux de M. Ermete Novelli et de sa troupe italienne, unique représentation de *Alleluja*, drame en trois actes, de Marco Praga [1], suivi de *La Morale dello zio Orazio*, scène comique, de M. Riccardo Carafa d'Andria [2].

L'Espagne après l'Italie. Après M. Ermete Novelli, ce furent Mme Maria Guerrero et M. Fernando Diaz de Mendoza qui vinrent s'installer à la Renaissance. Ici, nous laissons entièrement la parole à notre distingué confrère, Henri de Curzon, rendant compte avec autant de compétence que de goût de cette visite à Paris du « Théâtre Espagnol » :

« Avant 1895, le « Théâtre Espagnol », propriété de la ville de Madrid, était loué au plus

1. DISTRIBUTION. — Alessandro Faro, M. *Ermete Novelli*. — Elisa, sua moglie, Mme *O. Giannini*. — Eva, loro figlia, Mme *A. Rodolfi*. — Cavaliere Flavisno Conte, M. *L. Orlandini*. — Giovanni Conte, suo fratello, M. *A. Bagni*. — Pertusani, presidente di tribunale, M. *A. Cassini*. — Marzetti, M. *E. Rodolfi*. — Germignani, M. *V. Servolini*. — Rocco, M. *L. Pogliarini*. — Filippo, M. *C. Caldelli*.

2. DISTRIBUTION. — Orazio, M. *Ermete Novelli*. — Giorgetta, Mme *O. Giannini*. — Paolina, cameriera, Mme *A. Ricalzone*.

crutée ainsi, nous avons été en présence d'un *milieu* mondain, dont la *note* parfaitement juste nous a très rarement été donnée sur une scène parisienne. Au surplus, c'est le but que poursuivent avant tout ces artistes espagnols, et c'est le résultat qu'ils ont obtenu et qui nous a tout frappés d'abord. Ce jeu est la vie même : aucun effet de théâtre, aucune trace d'enseignement d'école, d'une notation de Conservatoire, d'un procédé traditionnel et identique ; on joue comme on vivrait ce qu'on a à dire. Il y a du plus et du moins, sans doute : les pièces populaires sont plus criantes de vérité que les pièces antiques. Mais l'effort est flagrant vers ce but de sincérité ; il est d'ailleurs personnel à chacun et adapté à ses moyens, à sa nature propre ; bref, il est pour d'interprétation théâtrale aussi neuve et attachante pour nous. On pense à l'entreprise de notre Antoine, et il y a de cela ici ; mais, en fait, ce n'est pas plus son réalisme voulu que l'impeccable sûreté de la Comédie-Française, c'est une liberté, une fantaisie toutes spéciales, et qui sont bien de la race. A ces drames *de cape et d'épée*, à ces comédies romanesques, où le laisser-aller populaire côtoie constamment la fierté correcte et hautaine, il faut un style particulier d'interprétation. De même savons-nous bien qu'il fut toujours de tradition jadis qu'un acteur devait être en mesure de jouer avec une égale sûreté, le drame le plus noir pour commencer la soirée et la plus libre farce pour la terminer. Il ne faut jamais forcer son talent, mais quand le talent s'y prête, c'est un but qu'un véri-

table artiste ici doit poursuivre, sans s'embarrasser de ces catégories d'*emplois*, de ces hiérarchies de rôles qui constituent la *tradition* sur notre première scène. Et M. de Mendoza, par exemple, ne croit certes pas déchoir en jouant le berger un peu simple et très brutal de *Tierra baja* au lendemain de *Don Juan Tenorio* [1], ni Mme Guerrero en figurant la servante d'auberge Dolorès à la suite de l'exquise princesse Magdelena ou de la hautaine Diana (dans *El Vergonzoso* ou dans *El desden*). Il est vrai qu'ils jouent l'un et l'autre de ces rôles disparates avec une égale vérité, une autorité aussi grande : c'est la justification de cette souplesse de talent. Cette souplesse s'allie à une sobriété caractéristique, qui est essentielle et générale chez tous les artistes, les comiques comme les autres. Des gestes rares, mais expressifs ; tout l'effet dans la physionomie et surtout la façon de dire. La nervosité, la flamme, tantôt concentrées et tenues en bride, sous des dehors de sang-froid et de correction qui les laissent à peine deviner ; tantôt attisées et couvant à l'intérieur jusqu'à l'explosion irrésistible qui en double la puissance. Le comique, obtenu plus par les contrastes et la situation que par des effets personnels, qui pourraient nuire à l' « unité » et paraîtraient plus empruntés que vécus... En vérité, c'est un grand repos, je dirai

1. On ne sait pas non plus ce que c'est que de classer sur le programme les interprètes selon leur valeur personnelle ou leur ancienneté dans la maison. On suit la pièce de l'auteur, autrement dit la hiérarchie sociale des personnages. Tel valet, eût-il le rôle le plus en vue, sera relégué au bas. Mais, chez nous-mêmes, fit-on jamais autrement, au temps jadis ?

crutée ainsi, nous avons été en présence d'un *milieu* mondain, dont la *note* parfaitement juste nous a très rarement été donnée sur une scène parisienne. Au surplus, c'est le but que poursuivent avant tout ces artistes espagnols, et c'est le résultat qu'ils ont obtenu et qui nous a tous frappés d'abord. Ce jeu est la vie même : aucun effet de théâtre, aucune trace d'enseignement d'école, d'une notation de Conservatoire, d'un procédé traditionnel et identique ; on joue comme on vivrait ce qu'on a à dire. Il y a du plus et du moins, sans doute : les pièces populaires sont plus criantes de vérité que les pièces antiques. Mais l'effort est flagrant vers ce but de sincérité ; il est d'ailleurs personnel à chacun et adapté à ses moyens, à sa nature propre ; bref, il est peu d'interprétation théâtrale aussi neuve et attachante pour nous. On pense à l'entreprise de notre Antoine, et il y a de cela ici ; mais, en fait, ce n'est pas plus son réalisme voulu que l'impeccable sûreté de la Comédie-Française, c'est une liberté, une fantaisie toutes spéciales, et qui sont bien de la race. A ces drames *de cape et d'épée*, à ces comédies romanesques, où le laisser-aller populaire côtoie constamment la fierté correcte et hautaine, il faut un style particulier d'interprétation. De même savons-nous bien qu'il fut toujours de tradition jadis qu'un acteur devait être en mesure de jouer, avec une égale sûreté, le drame le plus noir pour commencer la soirée et la plus libre farce pour la terminer. Il ne faut jamais forcer son talent, mais quand le talent s'y prête, c'est un but qu'un véri-

Et quel théâtre fut-il jamais plus fécond que le théâtre espagnol du XVIIe siècle? Quel théâtre a-t-il eu spécialement plus d'influence sur le nôtre, même sans écarter Shakespeare?... »

Cela dit et fort bien dit, par M. de Curzon, voici maintenant quelles œuvres furent représentées à la Renaissance, en douze soirées, du 4 au 15 octobre :

THÉATRE CLASSIQUE. — *La Nina Boba*, de Lope de Véga (3 actes, en vers), deux fois; *El Vergonzoso en palacio*, de Tirso de Molina (3 actes, en vers); *El desden con el desden*, de Moreto (3 actes, en vers), deux fois.

THÉATRE ROMANTIQUE. — *Don Juan Tenorio*, de Zorilla (7 actes), deux fois.

THÉATRE CONTEMPORAIN. — *La Dolorès*, de D. José Zeliu y Codina (3 actes, en vers), deux fois; *Mancha que limpia*, de D. José Echegaray (4 actes, en prose); *El Estigma*, de D. José Echegaray (3 actes, en prose); *Tierra baja*, de D. Angel Guimera, trad. du catalan par D. J. Echegaray (3 actes, en prose).

Il faut ajouter à ces pièces proprement dites divers *sainetes*, *entremes* ou *cuentos*, complément comique et très national de la soirée, tels : *Los dos habladores*, de Cervantes (qui ont été traduits en français); *El Manuelo*, de Ramon de la Cruz; *Las Olivas*, de D. Pablo Parellada, très pittoresques scènes populaires, inspirées d'un antique coloquio de Lope de Rueda...

Le 15 octobre, Mme Maria Guerrero et M. Fernando Diaz de Mendoza avaient fait leurs adieux

même une satisfaction très particulière pour le spectateur, que ce jeu de comédiens qui ne semblent pas s'occuper de lui ! Il est encore un point sur lequel il convient de louer plus spécialement les deux directeurs de cette artistique entreprise, c'est qu'ils repoussent absolument cet usage particulier à certaines « étoiles » en tournée, consistant à jouer des traductions de pièces célèbres et de rôles renommés, et précisément dans le pays où ceux-ci ont pris naissance. C'est peut-être un joli tour de force, et curieux à étudier, mais ce n'est pas de très bon goût, du moins à mon avis, de s'en venir, à Paris, mettre tout son talent au service d'un rôle que nous pouvons voir, chaque jour, dans sa langue originale et joué à notre gré. C'est maladroit aussi, car une pareille interprétation, si habile qu'elle soit, ne peut jamais donner le change, et une pièce de mœurs françaises n'est plus française, jouée par des Italiens. Que le choix du répertoire étranger se porte sur des sujets connus et également traités chez nous sous d'autres formes, rien de mieux ; il serait d'un très vif intérêt pour nous de voir jouer Shakespeare par des Anglais ou Schiller par des Allemands. Mais n'y a-t-il donc pas de théâtre, classique ou moderne, en Italie, pour que les programmes de la Duse ou de Novelli soient aux trois quarts puisés dans notre répertoire? Que Mme Guerrero et M. de Mendoza se soient gardés d'une pareille pensée, il faut les en féliciter, mais sans nous étonner. Leur but n'a-t-il pas, tout en relevant l'originalité nouvelle des productions modernes, de remettre en honneur l'ancien théâtre d'Espagne ?

pas tenu assez compte de la noblesse et de la vigueur de ses pensées. Ses vers sentencieux ont une force et une précision extraordinaires, et ils entrent naturellement dans le tissu du dialogue. Sénèque a superbement décrit la violence et la fermeté du caractère de Médée. Sa fière réponse : *Medea superest*, lorsque sa nourrice lui demande sur quel appui elle peut se reposer, ce retour sur elle-même, quand elle est trahie de tous côtés, est un des plus beaux effets de la tragédie antique. Médée n'est pas le moins du monde arrêtée par l'image de la mort. Loin de là, quand sa nourrice cherche à l'effrayer par ce dernier argument : « Tu mourras! » Médée répond : « Je le désire ! » On ne saurait pousser plus loin la soif de la vengeance et la grandeur du désespoir. C'est la *Médée*, de Sénèque, qui inspira particulièrement celle de Corneille. Le style, régulièrement coupé, de l'auteur latin, et ses longs monologues plaisaient à notre grand classique. Il traduisit les plus énergiques passages de Sénèque, mais il eut le tort de ne pas s'en tenir à la même simplicité d'action : ce qui eût mieux valu que de s'embarrasser des personnages d'Égée et de Pollux, qui n'ont absolument rien à faire. La figure de Médée est fortement accusée ; le mâle génie de Corneille, à ses débuts, se sentait à son aise pour la première fois. Mais il s'en faut que Créon et que Jason soient traités avec autant de vigueur. Créuse, la nouvelle épouse de Jason, se trouve également sacrifiée ; Corneille se contente de lui prêter le coquet désir de posséder la robe de sa rivale, cette robe que

au public parisien : Mme Sarah Bernhardt reprenait possession de son théâtre...

28 OCTOBRE. — Première représentation de *Médée*, tragédie en trois actes de M. Catulle Mendès, musique de M. Vincent d'Indy [1]. Quel caractère théâtral que celui de Médée! Considérez cette femme qui a commis tant de crimes pour obtenir l'amour de son mari et qui se voit ensuite indignement abandonnée par lui! Euripide a traité ce sujet de façon admirable : simplicité d'action, éloquence du discours, les plus belles qualités du tragique grec se rencontrent dans son œuvre. Avec quelle affreuse vérité Médée n'est-elle pas conduite au plus abominable crime qu'une femme puisse commettre : au meurtre de ses enfants! Et le raffinement de vengeance qui la pousse à faire périr sa rivale au moyen d'une robe empoisonnée, véritable rosserie de femme, pouvait-il être plus merveilleusement analysé qu'il ne le fut par Euripide? Pleine d'énergie est la *Médée* de Sénèque, où le grandiose de l'expression se fait remarquer presque à chaque vers... On a souvent reproché au poète latin son ton déclamateur; on ne lui a

1. DISTRIBUTION. — Jason, M. *Albert Darmont*. — Le gouverneur, M. *Ripert*. — Egée, M. *Jean Dara*. — Créon, M. *Jahan*. — Un vieillard, M. *Stebler*. — Un homme d'armes, M. *Laurent*. — Un serviteur, M. *Cauroy*. — Un hôte, M. *Magnin*. — Un jeune homme, M. *Neville*. — Un hôte, M. *Charpenel*. — Quatre serviteurs, MM. *Rigler*, *Dupuis*, *Beker*, *Meryl*. — Médée, Mme *Sarah Bernhardt*. — Callidice, Mlle *Blanche Dufrêne*. — La nourrice, Mlle *Marie Grandet*. — Daphné, Mlle *Seylor*. — Celeno, Mlle *Labady*. — Myrto, Mlle *Berthilde*. — Byblis, Mlle *Marcya*. — Daulis, Mme *Renée de Pontry*. — Irion Mlle *Marcilly*. — Anexandra, Mlle *Andrée Canti*. — Arterie, Mlle *Boulanger*. — Creuse, Mlle *Martinoff*. — Trois jeunes filles, Mlles *Redzé*, *Mathilde*, *Rosine*. — Trois jeunes femmes, Mlles *Parriaux*, *Louise Piquet*, *Alice Piquet*. — Une servante, Mlle *Claudia*.

c'est le voile empoisonné, la couronne fatale qui, une fois posée sur son front, s'incrustera dans sa chair et ne fera qu'un épouvantable brasier de la vierge royale et de Créon, venu pour porter secours à sa fille. L'épouse trahie s'est vengée ; sa fureur ne s'arrêtera pas là ; elle atteindra le père en plein cœur, et immolera les enfants qu'il adorait... Puis, assouvie par toutes ces horreurs, elle remontera sur son char et s'en ira rejoindre, à travers les nuées, le Soleil, son père. Tel est, en fort peu de mots, le scénario de la mythologique tragédie — nouvelle sur un sujet ancien — que M. Catulle Mendès a recouverte d'une éblouissante poésie. Nous voudrions pouvoir mettre sous vos yeux la brochure pour vous montrer les heureuses trouvailles de pensées, les images lumineuses et vivantes, les vers richement ciselés qui, à de si fréquentes reprises, en cette belle soirée de littérature triomphante, ont soulevé d'enthousiastes applaudissements. Comme nous comprenons que Mme Sarah Bernhardt se soit éperdument éprise du rôle de Médée, qui lui offrait toute la gamme des sentiments humains ! Il fallait la voir dans la voluptueuse scène avec Jason où, si passionnément, elle revit ses lascifs amours d'autrefois ; l'entendre de sa voix d'or — plus d'or que jamais — vanter à ses compagnes les mérites et la beauté du fier Argonaute... Et comment ne serait-on pas ému aux accents déchirants dont elle demande à tous les échos l'infidèle qui ne vient pas ? Comment ne frémirait-on pas de terreur quand elle lance à toute volée ses imprécations vengeresses ? Écoutez-la, la

Médée avait reçue du Soleil. Dans la pièce de M. Catulle Mendès, Créuse est encore plus sacrifiée que dans celle de Corneille : elle n'existe point : Médée, seule, et c'est assez !... Le poète nous montre, en son premier acte, l'épouse délaissée par Jason, méditant sa terrible vengeance, tout d'abord menaçante, puis humble — autant sert que la fureur la ruse — afin de gagner du temps et d'obtenir de Créon, qui la veut chasser de Corinthe, le répit qui lui permettra de demander conseil à la ténébreuse Hécate, et d'attendre, pour agir, le soir des noces. Alors Jason, qui sait tout ce dont est capable la terrible prêtresse dont il fut l'éhonté complice et le trop brillant élève à l'école du crime, s'en vient rejouer avec elle la comédie d'amour, réussissant à lui prouver qu'il n'a fait qu'un mariage politique et lui jurant de venir la rejoindre au moment même où il devrait serrer dans ses bras la vierge Créuse. Médée, — tant est impérieux son désir de reconquérir l'infidèle ! — s'est laissé prendre aux promesses de Jason. Mais elle l'attend en vain à l'heure du rendez-vous ; le festin de noces touche à sa fin, les invités s'éloignent et voici que déjà se ferment les portes du palais... De blanche et pure qu'elle était d'abord, la lune s'obscurcit d'un redoutable point noir, puis elle devient couleur de sang, nous dépeignant ainsi l'état d'âme de Médée passant de l'attente angoissante à la déception amère, à la vérité cruelle, au désir de vengeance implacable. Car elle ne recule plus devant l'envoi à Créon des terribles présents dont elle charge ses enfants ;

qu'il a merveilleusement joué ; on a versé bien des larmes à la mort que Mme Sarah Bernhardt n'a jamais rendue de façon plus pathétique et plus vraie...

20 NOVEMBRE. — A la demande du grand-duc Wladimir de Russie, on donne *Phèdre* [1], qui vaut à l'illustre tragédienne, en même temps que les vives félicitations du grand-duc, les chaleureuses ovations du public.

Puis, l'année se termine dès la fin de novembre avec la *Dame aux Camélias*. C'est au Théâtre des Nations, dont elle vient d'obtenir directement la concession, qu'en 1899 nous retrouverons plus active que jamais Mme Sarah Bernhardt...

	NOMBRE d'actes	DATE de la première, ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Mauvais bergers, pièce	5	»	18
Phèdre, tragédie	5	»	1
**La Ville morte*, tragédie moderne	5	21 janv.	13
**L'Aiglonne*, comédie	3	5 févr.	17
**La Rançon de la Médée*, comédie	1	6 févr.	16
**Lysiane*, pièce	4	20 avril	24
La Dame aux Camélias, drame	5	12 mai	25
La Samaritaine, mystère en vers	3 tabl.	19 mai	5
**Médée*, tragédie	3	28 octob.	23

1. DISTRIBUTION. — Phèdre, Mme *Sarah Bernhardt*. — Aricie, Mlle *Jane Thomsen*. — Œnone, Mlle *Marie Grandet*. — Ismène, Mlle *Seylor*. — Une jeune fille, Mlle *Berthilde*. — Hippolyte, M. *Albert Darmont*. — Thésée, M. *Rioert*. — Théramène, M. *Pirou*. — Panope, M. *Jean Dare*.

grande tragédienne, et regardez-la sans cesse, car ses moindres gestes ont une signification, et ses mains, ses mains elles-mêmes, ont autant d'expression que son visage! Ah! l'admirable artiste et l'admirable rôle qui, avec Phèdre, demeurera l'un des plus beaux de sa carrière de gloire! Pourquoi faut-il que l'étoile soit entourée de si peu brillants satellites! Quel triste chœur, zézayant et bafouillant, que celui des jeunes Corinthiennes! Exceptons Mmes Blanche Dufrène et Renée de Pontry qui, elles du moins, ont le sentiment de la diction; louons le zèle de M. Darmont, sous les traits de Jason, le grand séducteur; de M. Jahan, sous ceux du vieux Créon, et disons que de délicieux décors de M. Lemeunier, d'adorables costumes de Mucha, une mise en scène idéale et une suggestive musique de M. Vincent d'Indy encadrent dignement la très belle œuvre de M. Catulle Mendès et s'harmonisent merveilleusement avec elle.

18 NOVEMBRE. — Avant de les quitter — pour quelques semaines seulement — Mme Sarah Bernhardt a voulu se remontrer aux Parisiens dans la *Dame aux Camélias*, et une fois de plus, ils ont applaudi au triomphe de Marguerite Gauthier toujours si vibrante et si touchante. Cette reprise servait de début à M. Pierre Magnier, qui, prochainement, va suivre sa directrice au Théâtre des Nations. Avec sa voix grave et profonde, avec sa chaleur communicative, le jeune et brillant artiste a été un Armand Duval tout à fait remarquable. On l'a acclamé et rappelé après le quatrième acte

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

L'année 1898 est l'année du *Nouveau Jeu*, c'est dire qu'elle sera fort heureusement remplie par le très grand succès de la charmante comédie de M. Henri Lavedan, succédant à la revue de MM. Monréal et Blondeau, *Paris qui marche*, et remplacée d'abord, au mois de juin, par le *Tour du Bois*, de MM. Oudot, de Gorsse et Serpette, joint au *Chapeau de paille d'Italie*; puis, au mois d'octobre, par les *Petites Barnett*, de M. Paul Gavault.

Nous y noterons aussi la saison lyrique, vaillamment inaugurée en plein été — et quel été! — par MM. Milliaud frères, et terminée au Théâtre de la République.

22 JANVIER. — Centième représentation de *Paris qui marche*[2].

1. Directeur : M. Fernand Samuel. — Secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2. Le surlendemain, MM. Monréal et Blondeau, les auteurs de l'amusante revue, se joignaient à M. Samuel, directeur du théâtre, pour célébrer cette centième. Un souper intime était servi dans le foyer du public, où étaient invités seulement les artistes de la troupe et quelques très rares amis de la maison, au total une centaine de personnes. Au champagne, M. Blondeau chantait gaiement quelques couplets faciles,

8 FÉVRIER. — Première représentation du *Nouveau Jeu*, comédie en cinq actes et sept tableaux, de M. Henri Lavedan[1]. — M. Henri Lavedan n'était ni l'auteur du *Prince d'Aurec*, ni l'auteur de *Les Vœurs* — encore moins celui de *Catherine* — quand il publia le *Nouveau Jeu*. Le volume est bien amusant. C'est extraordinaire comme le fin observateur y attrape les façons de parler, de se tenir, de converser, — je ne dirai pas de penser, de crainte d'exagération, — de nos bons petits jeunes gens mondains. Personne n'a plus que lui le sens de l'actualité. Le *Nouveau Jeu*, paru il y a cinq ans, est un roman par scènes dialoguées. Ce sont les aventures du petit Costard, comment il s'amuse, comment il se marie, comment il divorce, comment il s'amuse encore et surtout comment il « s'embête à mort ». Il y a, là, des scènes du plus haut co-

---

mais spirituels, sur un des airs les plus enlevants de la revue, et dont le refrain était repris en chœur par toute l'assistance, avec accompagnement de rires et de bravos. Puis, on dansait jusqu'au matin, avec entrain. Joyeuse fête, couronnant comme il le fallait le succès de la spectacle qui durait depuis trois mois.

Le 2 janvier, pendant un entr'acte de *Paris qui marche*, toute l'administration du théâtre et toute la troupe avaient fêté, la coupe en main, la croix de la Légion d'honneur de M. Gaston Serpette, le compositeur et l'ami de la maison. M. Samuel portait un toast à la prochaine parution du sympathique maestro, à la suite de quoi toutes les jolies [illegible] des Variétés lui donnaient l'accolade.

1. DISTRIBUTION. — Paul Costard, M. *Brosseur*. — Barnaux, M. *Milhet*. — Labosse, M. *Dieudonné*. — Buranty, M. *Domény*. — Victor, M. *Emile Petit*. — Jacob, M. *Mesmaucher*. — Commissaire de police, M. *Rasé*. — Gambe, M. *Lurville*. — Un greffier, M. *Moreau*. — Un huissier, M. *Rocher*. — Robette Langlois, Mlle *Jeanne Granier*. — Mme Costard, Mme *Marie Magnier*. — Mlle Paul Costard, Mlle *M. Caron*. — Biquoque, Mlle *Diéterle*. — Mme Labosse, Mme *B. Legrand*. — Rose, Mlle *Hérat*. — Maîtresse d'hôtel, Mlle *Andrée*.

On commençait par *Mademoiselle Clochette*, vaudeville en un acte, de MM. Mouréal et Blondeau.

mique, comme, par exemple, celle de la demande en mariage, celle qui s'intitule « Costard fait sa cour », d'autres encore. C'est l'un des volumes de M. Lavedan qui sont le plus dignes d'être lus. Ne nous étonnons point que de ce roman parlé, — ainsi qu'a fait M. Abel Hermant pour ses *Transatlantiques*, — il ait eu l'idée de tirer une pièce. Aux Folies-Bergère où, tout en se chamaillant avec sa maîtresse Bobette Langlois, — une de nos grandes caoutchoutées, — il ne s'intéressait que très médiocrement aux Jeux Icariens. Paul Costard a découvert, dans la loge voisine, une jolie jeune fille à laquelle il a fait de l'œil et qui « n'a pas rendu ». Cela l'émoustille au point que, déjà, il parle de l'épouser. — Je t'en défie ! dit Bobette. — C'est bon, tu verras... » Bobette a eu tort de défier le monsieur : Paul regarde comme très original, — très « nouveau jeu », — de déposer Bobette et de fonder une famille. « Tout ceux qui me connaissent et qui m'estiment diront : Voilà ! le petit Costard, ça lui a pris de se marier, et pan ! il l'a fait dans le quart d'heure. C'est très chic ! » — Tu te prépares là de belles scènes et des histoires à n'en plus finir, lui fait observer sa mère, une vraie femme du monde, celle-là, comme dit Bobette... — Non, maman. Rien du tout. Ça coulera comme sous le pont, parce que Bobette m'aime, qu'elle est intelligente et qu'elle comprendra que c'est mon intérêt de me caser une bonne fois pour toutes. Elle en versera une ou deux, je lui ferai un beau petit cadeau, elle viendra à mon mariage pour voir comment je supporte l'opération. Et puis, voilà. Il n'y aura pas

plus de drame que ça. — Allons ! tu es optimiste. — Je ne suis pas vieux jeu, voilà tout. Jamais je ne m'y résoudrai. Et je te garantis que ma femme ne le sera pas non plus, ni mes enfants, si j'en cueille. Soyons de notre époque. Je veux même être plus que le jeune homme d'aujourd'hui, je veux même être le jeune homme de demain, d'après-demain, si possible. « Devancer, pour avancer » voilà ma devise. Au premier abord, elle a l'air de ne pas signifier grand'chose. Creuse-la, maman, tu verras qu'il y a un monde dans ces deux mots. Tiens, toi ! qu'est-ce qui fait que je t'aime et que je t'apprécie, quoique tu me mettes souvent des bâtons dans la roue ? Eh bien, c'est que, sans être absolument nouveau jeu, tu n'es pourtant pas une mère vieux jeu. Encore un petit coup de collier, un petit effort, et tu deviendras nouveau jeu, parfaite. Alors, paire d'amies nous serons. Pas avant. »

Et, carrément, Costard, qui s'est préalablement renseigné auprès du valet de pied, s'en va lui-même, et contrairement à tous les usages — le vieux jeu ! — demander à M. et Mme Labosse la main de leur fille, Alice. Or, en Labosse — comme on se retrouve ! — il reconnaît justement le « vieux marcheur » avec qui, quelques nuits auparavant, il a soupé chez Baratte. Et, dans la jeune fille en question — pas du tout globe de pendule ! — il découvre une jeune fille, très « nouveau jeu », elle aussi, avec laquelle, en l'espace de cinq minutes, il s'emboîte parfaitement. Marché conclu ! Les Labosse peuvent se vanter d'avoir ce qui se fait de mieux comme gendre : le dernier soupir ! Costard n'a

donc plus qu'à liquider Bobette, à qui, pour la peine, il donne cent mille balles. En vain, celle-ci lui démontre-t-elle qu'il est fait pour se marier, comme elle... pour être lectrice du roi des Belges. En vain lui prédit-elle qu'avant six mois il sonnera à sa porte. Paul Costard conduit sa fiancée à Saint-Augustin et lui « glisse l'anneau dans la tringle », suivant sa pittoresque expression. Mais Bobette avait raison : et plus tôt encore qu'elle n'avait dit, dès le surlendemain de la cérémonie, Paul lui est revenu, sans se douter que, si promptement lâchée par son mari, sa femme lui rendrait la pareille. O la jolie scène — vraie scène de comédie, n'en doutez pas — que celle où Paul apprend de Bobette que « ça y est » ; Mme Costard a rendez-vous 27, rue de Balzac — une rue prédestinée — avec le peintre Jacques Buranty, le meilleur ami de Paul, naturellement. — Eh bien, dit Bobette, tu ne ris pas ? — Attends que ça vienne !... — Et l'on nous montre l'hôtel meublé, où, s'entourant d'un luxe de précautions, bien inutiles, du reste, se rejoignent nos deux amants. A peine Mme Costard a-t-elle retiré... ses bottines que retentit le fatal : « Ouvrez, au nom de la loi ! » C'est le commissaire, suivi du mari, portant sous son bras la petite chienne, Pastille, qui saura bien indiquer la chambre où se trouve sa maîtresse. Grâce aux folles terreurs de Buranty et à quelques détails d'une heureuse invention, c'est vraiment une très plaisante bouffonnerie que la scène du flagrant délit. Plus amusant encore est le tableau suivant, où, dans son joli dodo, Bobette se fait raconter en

détails, — avec tous les détails, — la scène du flagrant délit de Mme Costard. — « Toc! Toc! », dit Costard, et à ce moment même, on frappe deux coups à la porte de la chambre de Bobette. C'est, — elle est bien bonne, n'est-ce pas? — la revanche de la femme légitime. Costard sait comment ça se passe et la prend gaiement. Puis, la pièce se termine d'une façon un tantinet philosophique dans le cabinet d'un juge d'instruction un peu ébaubi, où défilent, successivement, les quatre héros du double adultère. « Si c'était pas ça tout de même, le nouveau jeu! » dit mélancoliquement Paul Costard, qui en arrive à parler de sa croyance à l'immortalité de l'âme... — « Le nouveau jeu, dit Bobette, c'est la maladie du temps, l'amour du contraire, l'art de faire comme tout le monde... vingt ans après les autres! » Peut-être quelques grognons s'effarouchaient-ils du langage avancé — l'argot des jeunes mondains — que parle, sans aucune trêve, le Paul Costard de M. Lavedan. Et nous vîmes un brave ménage bourgeois scandalisé qui, sans demander son reste, s'enfuyait, après le second acte, tout aussi ahuri qu'on l'était à la *Vie parisienne*, il y a trente ans. Il est bien certain que le procédé de l'auteur du *Nouveau Jeu*, facile d'ailleurs, devient, à la longue, quelque peu fatigant. Mais à quoi bon tant de pruderie? La raillerie n'est-elle pas d'une spirituelle gaieté? Et quel piquant contraste, après la naïve et vertueuse *Catherine*, que ce *Nouveau Jeu*, ironique et blagueur! On allait donc chaleureusement applaudir Albert Brasseur, jouant « en vrai comédien » le

rôle de Paul Costard, et Jeanne Granier, une Bobette délicieusement fine, et Marie Magnier, qui n'avait d'autre défaut que celui de paraître trop jeune pour être la mère de son fils, et Marguerite Caron, la charmante adultère, et la petite Diéterle, d'une gaminerie adorable. Et Dumény, dont les terreurs d'amant étaient on ne peut plus drôles, et Dieudonné, parfait en « vieux marcheur », et Milher, très digne dans le rôle du juge d'instruction... Et les décors tournants [1], l'un des clous de la soirée... Bonne, très bonne soirée pour tous...

23 MARS. — Cinquantième représentation du *Nouveau Jeu* [2].

---

1. Ce système de changement de décors, au moyen d'un plateau, qui tourne sur pivot, contenant deux décors qui se font face en arrière, est en usage depuis plusieurs années au Théâtre de Munich. Le mérite de l'invention revient à un ingénieur-machiniste de cette ville, très expert en l'art de la machinerie et de la décoration théâtrales, et la première application en fut faite, il y a quelques années, avec le *Don Juan*, de Mozart. A Munich, les transformations se font sans baisser le rideau et dans l'obscurité, les divers décors se trouvant ingénieusement reliés ensemble par des motifs décoratifs. Toutefois, il faut bien le dire, ces changements rapides n'ont d'utilité réelle que lorsque les comédiens et comédiennes surtout n'ont pas à changer eux-mêmes de costume, ce qui amène toujours des nécessités d'entr'acte. Or, à Paris, ces messieurs et ces dames sont loin de pratiquer leurs changements avec la rapidité en usage soit en Allemagne, soit surtout en Italie, où, grâce à cette célérité, les longs entr'actes qui agacent le public parisien sont à peu près inconnus.

2. Entre le troisième et le quatrième acte de l'amusante comédie de M. Lavedan, les interprètes étaient convoqués dans le cabinet de M. Samuel, directeur, alors à Rome. Là, une surprise les attendait! Etait-ce celle du retour imprévu de M. Samuel? Ou quelque farce gaie comme il est coutume d'en improviser dans cette vivante maison du boulevard? Devant une table, chargée de coupes de champagne, se dressait un phonographe avec sa trompe de cuivre; dessous, accroché à un bouton, le légendaire chapeau de paille que le directeur ne quitte jamais dans ses coulisses. Au milieu de la gaieté générale, le secrétaire du théâtre, M. Jules Brasseur, demande la parole pour son directeur, et, dans le silence qui se fait soudain, on entend sortir du cornet du phonographe, vibrant et clair à en être saisissant, ce toast inattendu :

détails, — avec tous les détails, — la scène du flagrant délit de Mme Costard. — « Toc! Toc! », dit Costard, et à ce moment même, on frappe deux coups à la porte de la chambre de Bobette. C'est, — elle est bien bonne, n'est-ce pas? — la revanche de la femme légitime. Costard sait comment ça se passe et la prend gaiement. Puis, la pièce se termine d'une façon un tantinet philosophique dans le cabinet d'un juge d'instruction un peu ébaubi, où défilent, successivement, les quatre héros du double adultère. « Si c'était pas ça tout de même, le nouveau jeu! » dit mélancoliquement Paul Costard, qui en arrive à parler de sa croyance à l'immortalité de l'âme... — « Le nouveau jeu, dit Bobette, c'est la maladie du temps, l'amour du contraire, l'art de faire comme tout le monde... vingt ans après les autres! » Peut-être quelques grognons s'effarouchaient-ils du langage avancé — l'argot des jeunes mondains — que parle, sans aucune trêve, le Paul Costard de M. Lavedan. Et nous vîmes un brave ménage bourgeois scandalisé qui, sans demander son reste, s'enfuyait, après le second acte, tout aussi ahuri qu'on l'était à la *Vie parisienne*, il y a trente ans. Il est bien certain que le procédé de l'auteur du *Nouveau Jeu*, facile d'ailleurs, devient, à la longue, quelque peu fatigant. Mais à quoi bon tant de pruderie? La raillerie n'est-elle pas d'une spirituelle gaieté? Et quel piquant contraste, après la naïve et vertueuse *Catherine*, que ce *Nouveau Jeu*, ironique et blagueur! On allait donc chaleureusement applaudir Albert Brasseur, jouant « en vrai comédien » le

amateurs d'opinions toutes faites, non, le *Chapeau de paille d'Italie* n'est pas un immortel chef-d'œuvre du genre bouffe. C'est une pièce qui a été amusante autrefois, quand elle était jouée par les acteurs pour lesquels elle avait été écrite, une pièce qui est encore assez drôle à la lecture, une pièce qu'on aurait raison de jouer encore le dimanche en matinée, pour la faire entendre aux générations actuelles... mais une pièce absolument démodée et tout à fait froide à la représentation. Le *Chapeau de paille d'Italie* a été créé le 14 août 1851 sur le « théâtre de la Montansier », c'est-à-dire il y a quarante-sept ans. Pas plus qu'il ne faudrait revoir les femmes qu'on aurait aimées quarante ans auparavant, il ne faut aller entendre, en 1898, les pièces qui ont obtenu un succès de fou rire en 1851 : c'est courir au-devant d'une désillusion complète. Cela nous est arrivé, ce soir, à la reprise du *Chapeau de paille d'Italie*. Comment s'étonner qu'un vaudeville — qui a été refait cinquante fois, — où il n'y a pas un de ces « mots » auxquels nous ont habitués nos actuels auteurs, — où l'on se livre à des plaisanteries sur la garde nationale, — produise le même effet que la vue d'une femme qui a été belle, jolie, adorable, tout ce que vous voudrez, mais qui, ridée, fanée, parcheminée, la patte d'oie aux yeux, la bouche sans denture, a subi des ans l'irréparable outrage ? L'interprétation a, d'ailleurs, sa part de responsabilité dans le faible résultat de cette reprise. M. Barral a beau promener avec sa majesté plus ou moins comique le myrte de Nonan-

9 MAI. — Le *Nouveau Jeu*[1] est joué pour la centième fois ; il a déjà produit près de six cent mille francs de recettes et reste le plus grand succès du théâtre des Variétés depuis dix ans.

3 JUIN. — Reprise d'*Un Chapeau de paille d'Italie*, comédie en cinq actes mêlés de couplets de Marc Michel et Labiche[2], et première représentation du *Tour au Bois*, fantaisie en deux actes de MM. Oudot et de Gorsse, musique de M. Gaston Serpette[3]. — Non, quoi que puissent dire les

---

« Mes chers amis, loin des yeux, près du cœur ! A 300 lieues de vous, je bois au cinquantième triomphe du *Nouveau Jeu !* Je bois à vous Jeanne Granier, l'étincelante Bobette ; à vous Albert Brasseur, l'irrésistible Paul Costard ; à vous Marie Magnier, à vous Marguerite Caron, à vous Dieterle, à vous Dieudonné, à vous Milher, à vous Duménil, à vous Legrand, à vous Petit, à vous aussi, Riga, mon fidèle lieutenant ; à vous Jules Brasseur, qui refusez avec tant de grâce les billets de faveur ; à toi mon vieux Félix, qui dois être fatigué de te frotter les mains devant la caisse, à tous enfin, avec qui, je l'espère, nous fêterons joyeusement et bientôt la centième ! » C'était bien là, vraiment, un toast « nouveau jeu ! »

1. La triomphante comédie de M. Lavedan se donnera jusqu'à la fin du mois de mai ; puis elle partira pour la province et sera l'objet de la grande « tournée Brasseur » : M. Albert Brasseur se montrant aux populations dans son amusante création de Paul Costard, où il aura pour partenaire Mlle Françoise Samé.

2. DISTRIBUTION. — Vézinet, M. *Baron*. — Fadinard, M. *Guy*. — Nonancourt, M. *Barral*. — Félix, M. *Petit*. — Beauperthuis, M. *Simon*. — Tardiveau, M. *Ed. Georges*. — Emile, M. *Schutz*. — Bobin, M. *Mesmaecker*. — Achille, M. *Leitner*. — La Baronne, Mlle *Gilberte*. — Clara, Mlle *Derval*. — Anaïs, Mlle *Crozet*. — Hélène, Mlle *Lacombe*.

3. DISTRIBUTION. — Cléomer, M. *Baron*. — Le baron Vadlavant, M. *Cooper*. — Valpurgo, Cyrano, M. *Guy*. — Un Cocher, M. Sécateur, Balzac, M. *Petit*. — Frédy, le Critique, M. Néant, M. *Simon*. — Chateley, d'Escarpin, M. Subtil, M. *Schutz*. — Louise Nichel, M. *Ed. Georges*. — De Saint-Epinard, un Cadet, Tadéma, M. *Mesmaecker*. — Sahara, M. *Kerny*. — Raoul de Nogeac, M. *Leitner*. — Prosper, Césarine, M. *Rocher*. — Un Provincial, M. *Féroumont*. — Gaëtan Duransol, M. *Moreau*. — Malicorne, M. *Thierry*. — Pétrolette, Roxane, Bobette, Mlle *Germaine Gallois*. — Gabrielle, Mlle *Gilberte*. — Jack de Saint-Vanné, Chiffon, de Neuvillette, Mlle *Lavallière*. — Le Grain de bon sens, Mlle *Derval*. — Clara, le Fagot, Mlle *Crozet*. — Ponnette, Mlle *De Troyes*. — Clémence, Mlle *Hoyet*. — Olga, Mlle *Finance*. — Un Groom, Mlle *Dorga*.

jambes... Mais quelle insipide parodie de *Cyrano de Bergerac*, mise en musique par Serpette ! Il nous semble que MM. Oudot et de Gorsse se sont montrés plus d'une fois beaucoup mieux inspirés. Il nous paraît aussi que M. Fernand Samuel eût pu — sans attendre un été qui ne se décide point à venir : il s'est bien rattrapé depuis — terminer simplement la saison sur son grand succès du *Nouveau Jeu*[1].

1er JUILLET. — Première représentation de *Sœur Marthe*, drame lyrique en cinq tableaux, de MM. Charles Epheyre et Octave Houdaille, musique de M. Frédéric Le Rey [2]. Voici, pour deux mois, la musique — la grande musique, s'il vous plaît ! — installée au boulevard Montmartre, en plein Paris, parisiennant. MM. Milliaud frères ont, de nouveau, enfourché leur dada — qui n'a pas le sien ? — et loué la salle des Variétés pour y renouveler une tentative d'opéra populaire qui, l'été précédent, à la Porte-Saint-Martin, leur avait si bien réussi. Or, comme ils sont candidats — et candidats très sérieux, ma foi ! — au futur Théâtre-Lyrique, ils pensent, avec raison, avoir trouvé la meilleure manière de prouver à MM. les Membres

---

1. Le théâtre avait opéré le 19 juin sa clôture annuelle, et dès le lendemain la scène du boulevard Montmartre était livrée aux répétitions des spectacles annoncés par la direction lyrique de MM. Milliaud.

2. DISTRIBUTION. — Laurent de Kernac, M. *Leprestre*. — Le marquis de Plouaret, M. *Labis*. — Un vieillard, M. *Camoin*. — Sœur Marthe, Mlle *Martini*. — Jeannie, Mme *F. Markensie*.

M. Leprestre, appelé en province par un engagement antérieur, sera, le 19 juillet, remplacé par M. Villa.

du Conseil municipal tout ce qu'ils sont capables de faire. Sans doute ils auraient pu inaugurer leur saison par une pièce du répertoire ; ils ont préféré l'ouvrir par une œuvre inédite, et de cela déjà il convient de les féliciter : tant de musiciens sont là depuis longtemps, attendant vainement l'insigne honneur d'être joués !... M. Charles Richet, le savant professeur de physiologie à la Faculté, l'éminent membre de l'Académie de médecine, s'est toujours occupé de télépatie, et c'est, hanté de ces idées de l'autre monde, qu'il publia naguère, chez Paul Ollendorff, un curieux roman intitulé *Sour Marthe*. De ce livre il a tiré, sous le pseudonyme de Charles Epheyre, et de concert avec son habituel collaborateur, M. Octave Houdaille, le poème du drame lyrique représenté sur une scène ordinairement livrée à de plus bouffonnes expériences. L'action se passe en 1779, en Bretagne, et dans un décor que nous croyons bien avoir aperçu jadis dans les *Brigands*. Le premier tableau représente le bord de la mer. Le commandant d'un navire de guerre, Laurent de Kernac, conduit par ses matelots, descend à terre et salue avec émotion cette chère Bretagne où il est né. Avant de partir pour l'Amérique, où il va, aux côtés de Lafayette, combattre les Anglais et défendre l'indépendance de la nation américaine, il veut revoir son fidèle ami, le marquis de Plonarec, dont le château se profile dans le voisinage. Soudain apparaît une jeune religieuse, une novice plutôt, car elle n'a pas encore prononcé ses vœux, et Laurent, caché derrière les rochers, ne peut s'empêcher d'admirer la mélanco-

lique beauté de « sœur Marthe ». Son image laissera en son âme une trace ineffaçable. Nous voici maintenant dans le manoir de Plouarec. Depuis longtemps retiré dans sa Bretagne, le marquis demande curieusement à Laurent des nouvelles de ce grand Paris qu'il a tant aimé. Laurent lui parle alors... de Mesmer, qui a découvert une force nouvelle, de Mesmer, qui a montré qu'un lien mystérieux unit les âmes, et que, par le magnétisme, une volonté humaine peut avoir la force d'imposer l'obéissance à une autre volonté plus forte qu'elle. Le marquis ne croit pas à ces sornettes, et, d'ailleurs, voici l'heure de l'Angélus : suivant la coutume seigneuriale, paysans et serviteurs viennent prier dans l'antique chapelle du château : seul, Laurent — qui a perdu la foi de ses pères — ne se joint pas aux fidèles. Soudain, il entend des chants : une voix pure de femme.... Il ne peut vaincre son émotion. Ces prières ont charmé ses jeunes années : cette voix est celle de sœur Marthe, et le marquis lui apprend que, sujette à d'étranges extases, la pauvre enfant n'a guère à espérer de longs jours. Toute émotion lui serait funeste, et il faut entourer sa faiblesse de soins vigilants. Laurent, resté seul, ne pense plus qu'à sœur Marthe. Dans le fond du parc se dessine la croix du monastère, où Marthe repose. Mesmer l'a dit : il suffirait d'un geste, d'une parole, d'une pensée même pour « évoquer » sœur Marthe. Elle viendrait obéissant, comme le fer obéit à l'aimant. Mais non, dit-il, ce serait cruel. Laurent n'abusera pas de sa puissance... Soyez sûrs du contraire... C'est ainsi que

du Conseil municipal tout ce qu'ils sont capables de faire. Sans doute ils auraient pu inaugurer leur saison par une pièce du répertoire ; ils ont préféré l'ouvrir par une œuvre inédite, et de cela déjà il convient de les féliciter : tant de musiciens sont là depuis longtemps, attendant vainement l'insigne honneur d'être joués !... M. Charles Richet, le savant professeur de physiologie à la Faculté, l'éminent membre de l'Académie de médecine, s'est toujours occupé de télépatie, et c'est, hanté de ces idées de l'autre monde, qu'il publia naguère, chez Paul Ollendorff, un curieux roman intitulé *Sœur Marthe*. De ce livre il a tiré, sous le pseudonyme de Charles Epheyre, et de concert avec son habituel collaborateur, M. Octave Houdaille, le poème du drame lyrique représenté sur une scène ordinairement livrée à de plus bouffonnes expériences. L'action se passe en 1779, en Bretagne, et dans un décor que nous croyons bien avoir aperçu jadis dans les *Brigands*. Le premier tableau représente le bord de la mer. Le commandant d'un navire de guerre, Laurent de Kernac, conduit par ses matelots, descend à terre et salue avec émotion cette chère Bretagne où il est né. Avant de partir pour l'Amérique, où il va, aux côtés de Lafayette, combattre les Anglais et défendre l'indépendance de la nation américaine, il veut revoir son fidèle ami, le marquis de Plouarec, dont le château se profile dans le voisinage. Soudain apparaît une jeune religieuse, une novice plutôt, car elle n'a pas encore prononcé ses vœux, et Laurent, caché derrière les rochers, ne peut s'empêcher d'admirer la mélanco-

n'est plus ; c'est une jeune femme élégante et gaie, dont le costume et les paroles ne sont rien moins qu'austères. Tel est le rêve de sœur Marthe : elle se voit elle-même transformée, et au milieu de sa vision, une chanson ironique du marquis lui fait pousser un cri d'horreur. Elle s'est éveillée de son rêve, épouvantée de l'affreuse vision. Mais l'émotion a été trop forte : elle est frappée à mort, et meurt dans les bras de Laurent désespéré de ce qu'il a fait... Vous êtes-vous donné la peine de parcourir jusqu'au bout cette très fidèle analyse ?... Si oui, vous connaissez dès lors, aussi bien que votre annaliste, le fort et le faible du livret sur lequel M. Frédéric Lerey a cru devoir écrire une partition singulièrement retardataire. Et je suis d'autant plus à l'aise pour apprécier, sévère mais juste, cette *Sœur Marthe* — aînée ou cadette, de la *Mégère apprivoisée* — que précédemment j'ai dit tout le bien que je pensais de l'expressive musique inspirée au jeune compositeur par la comédie shakespearienne. Rien ne faisait prévoir alors la fâcheuse banalité qui découle à pleins bords de cette œuvre « vieux jeu »... oh ! si « vieux jeu » !... qu'en vérité je n'en connais guère de plus vieux... Des mélodies connues, beaucoup trop connues, un orchestre assez terne, quand il existe — car fréquemment le compositeur affecte de s'en passer — quelques aimables réminiscences de Massenet, une jolie phrase qu'on a redemandée au ténor : « Un regard, une larme, un sourire » et une valse entraînante, sur ces amours de petits vers que je prends la liberté de vous recommander :

ne prenant aucune part à la fête qui ouvre le troisième tableau, notre amoureux est demeuré sur la lande déserte pour rêver à son aise. Tout à coup, il entend tinter les cloches du monastère. Alors, toutes ses belles résolutions s'évanouissent : il aime sœur Marthe et il ne peut plus résister à son amour. Une parole peut faire venir la jeune fille. Mesmer a révélé des secrets redoutables dont il usera, tentant l'épreuve. Peut-être sa pensée, franchissant l'espace, se fera-t-elle entendre à la pensée de sœur Marthe. Il l'appelle donc. Quelle n'est pas sa surprise quand sœur Marthe apparaît au seuil du couvent? Une chose étrange l'a poussée. Elle a senti qu'une puissance inconnue l'attirait, et elle est venue. Ou, plutôt, il s'est fait un dédoublement d'elle-même ; une nouvelle âme est née en elle. Ce n'est plus sœur Marthe, c'est Angèle. Angèle est le nom qu'elle portait lorsqu'elle n'était pas encore consacrée à Dieu. A l'évocation de Laurent, Angèle est donc venue. Tout de suite elle a été vers Laurent comme à son maître ; elle a reconnu sa puissance, et elle lui obéira, docile comme une enfant. Mais Laurent, qui ne sait pas ce qu'il veut, se déclare effrayé de son mystérieux pouvoir, et refuse de se laisser entraîner à cet amour sacrilège. Après tout, puisque sœur Marthe ne vit plus que dans une extase presque surhumaine, pourquoi ne lirait-elle pas elle-même dans l'avenir, et ne verrait-elle pas le sort qui l'attend : il fait un geste, et le tableau suivant est « la vision d'Angèle ». Une scène d'orgie : un souper de jeunes seigneurs. Sœur Marthe est parmi eux ; mais la religieuse

quatre actes, d'Alphonse Royer et Gustave Vaëz, musique de Donizetti [1].

9 JUILLET. — *Le Trouvère*, opéra en quatre actes et neuf tableaux, d'Emilien Pacini, musique de Verdi [2].

21 JUILLET. — Première représentation de la *Martyre*, nouvelle scénique en trois actes de M. L. Illica, traduction française de M. E. Crosti, musique de M. Samara [3]. — Un Grec qui, après avoir fait ses études en France, écrit de la musique italienne sur un livret dont l'action se passe en Roumanie : ainsi pourrait-on plaisamment qualifier le maëstro Samara, le compositeur de *La Martyre*. Le sujet de sa pièce est conçu dans une note très moderne, et le livret de Luigi Illica semble avoir été taillé de façon à s'accorder avec les aptitudes et les prédilections du compositeur — la brutalité voulue des situations étant accentuée encore par le commentaire musical. La scène se passe en Roumanie, à Soulina, dans un milieu de chargeurs de bateaux et de chanteurs de café-

---

1. DISTRIBUTION. — Asthon, M. *Devoyod*. — Edgard, M. *Engel*. — Arthur, M. *Bianconi*. — Gilbert, M. *Léonce*. — Raymond, M. *Camoin*. — Lucie, Mlle *Horwitz*.

2. DISTRIBUTION. — Manrique, M. *Mestre*. — Le comte de Luna, M. *Genecand*. — Fernand, M. *Camoin*. — Ruiz, M. *Léonce*. — Léonore, Mlle *Jane Fœdor*. — Azucéna, Mlle *Jane Dhasty*. — Inès, Mlle *Djelma*.

Le rôle du comte de Luna fut chanté le 27 juillet par M. Devoyod ; M. Gauthier, Mmes Loyi et Passama chantaient ceux de Manrique, de Léonore et d'Azucéna. Ce même jour, on rétablissait le ballet où le pas de la bohémienne valait à Mlle Alice Frassi un succès très mérité.

3. DISTRIBUTION. — Tristan, M. *Martapoura*. — Micaël, M. *Henriot*. — Seraphini, M. *Bianconi*. — Weischeit, M. *Camoin*. — Nathalie, Mme *Jane Dhasty*. — Nina Fleurette, Mme *Noëlly-Milliand*.

Douce flamme,
Pur dictame,
Feu follet,
Bleu reflet,
Qui pénètre
Tout mon être,
Viens griser
D'un baiser
Cette coupe
Qu'entre-coupe
Le fossé
Du passé!

Ainsi se résume la soirée, qui eut pour excellents protagonistes : M. Leprestre, le créateur, à l'Opéra-Comique, du Jean Gaussins, de *Sapho*; M. Labis, le Petruccio de la *Mégère apprivoisée*; Mlle Martini, naguère justement applaudie dans Sieglinde de la *Valkyrie*. Il est certain qu'avec de tels artistes, conduits au feu par un chef d'orchestre de la valeur de M. de la Chaussée, MM. Milliaud pourraient nous donner un Théâtre-Lyrique de tout premier ordre... Il ne leur manquerait guère que des œuvres. Gageons qu'ils en trouveraient vite...

2 JUILLET. — *Le Voyage en Chine*, opéra-comique en trois actes, de Labiche et Delacour, musique de François Bazin [1].

4 JUILLET. — *Lucie de Lammermoor*, opéra en

1. DISTRIBUTION. — Henry, M. *Melenick*. — Pompéry, M. *Hermann Devriès*. — Alidor, M. *Bianconi*. — Bonneteau, M. *Ranté*. — Maurice, M. *Barré*. — Martial, M. *Pilleyre*. — Marie, Mlle *Tasma*. — Mme Pompéry, Mme *Gilles Raimbault*. — Berthe, Mme *Markensy*.

fallait, et Mlle Jeanne Dhasty était une fort dramatique Nathalie. M. Henriot avait su se faire applaudir dans Micaël, et Mme Noëlly-Milliaud était toute charmante dans le rôle de la troublante Nina Fleurette qu'elle chantait avec goût et jouait avec esprit. Citons enfin MM. Bianconi et Camoin dans les personnages épisodiques du ténor italien Serafini et de l'allemand Weischeit. — En somme, une très curieuse soirée.

28 JUILLET. — *La Servante maîtresse*, de Pergolèse[1], accompagne la *Martyre*.

5 AOUT. — Première représentation de *Folies d'Amour*, opéra-comique en un acte, d'après Regnard, paroles de H. Dracy, musique de Mme Durand de Fontmagne [2], déjà représenté avec succès au Théâtre royal d'Anvers.

16 AOUT. — Excellente représentation du *Barbier de Séville*, de Rossini, paroles françaises de M. Durdilly [3]. — A Mlle Jenny Passama, qui chantait Rosine avec une voix de contralto, on redemandait d'acclamation l'ariette d'Antonio Lotti : *Pur dicesti*. C'est M. Félix Barré, le fils d'une des gloires de l'Opéra-Comique, qui, avec verve, personnifiait Figaro. Enfin, les récitatifs étaient accompagnés au clavecin par M. Koderick.

---

1. DISTRIBUTION. — Zerbine, Mlle *Sirbain*. — Pandolphe, M. *Rougon*. — Scapin, M. *Bourgeois*.

2. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Bianconi*. — Panaliol, M. *Bourgeois*. — Elvire, Mlle *Rhaijane*.

3. DISTRIBUTION. — Le comte Almaviva, M. *Gueury*. — Barthelo, M. *Bourgeois*. — Figaro, M. *Félix Barré*. — Don Bazile, M. *Rougon*. — La Jeunesse, M. *Lambert*. — L'Eveillé, M. *Tollen*. — Pédrille, M. *Stéphane*. — Un notaire, M. *Fertinelle*. — Un officier, M. *Lemasson*. — Rosine, Mlle *Jenny Passama*. — Marcoline, Mme *Moriet*.

concert. Et l'on y voit la lamentable histoire de la pauvre Nathalie abandonnée par son mari, invinciblement attiré vers Nina Fleurette, l'étoile du « beuglant » de l'endroit. La mort même de sa fille ne peut arracher Tristan à la soirée du café-concert — l'acte-clou de la pièce. Fidèle à son devoir, Nathalie, au contraire, a su résister à l'amour du pilote Micaël, son ami d'enfance. C'est lui qui l'assiste à l'agonie de son enfant, et Nathalie, qui ne peut survivre à la mort de sa fille, écoute seulement quand elle a décidé de mourir, les paroles d'amour de Micaël qui lui propose de fuir le soir avec lui. Micaël parti, elle allume le boisseau de charbon qui doit l'asphyxier ; l'agonie commence ; elle se reprend à vouloir vivre, mais trop tard ! Elle tombe au moment où son mari, subitement jaloux, enfonce la porte... Je mentirais en disant que la musique de la *Martyre* est la musique de mes rêves, mais je dois convenir qu'il y a, dans tout cela, une vie indiscutable, un grouillement des plus pittoresques, et je pense qu'il faut remercier MM. Milliaud frères de nous avoir fait connaître, — après la *Navarraise*, de Massenet, et *Messidor*, de Bruneau, avant *Louise*, de Gustave Charpentier — cet intéressant essai, de « théâtre libre » en musique, signé par le sympathique émule des Mascagni et des Puccini. La pièce avait été, d'ailleurs, très soigneusement et très adroitement mise en scène, et ses interprètes furent tout pleins de vaillance. M. Martapoura (une vieille connaissance pour les Parisiens qui l'ont jadis applaudi à l'Opéra) donnait bien à Tristan l'allure brutale qu'il

fallait, et Mlle Jeanne Dhasty était une fort dramatique Nathalie. M. Henriot avait su se faire applaudir dans Micaël, et Mme Noëlly-Milliaud était toute charmante dans le rôle de la troublante Nina Fleurette qu'elle chantait avec goût et jouait avec esprit. Citons enfin MM. Bianconi et Camoin dans les personnages épisodiques du ténor italien Serafini et de l'allemand Weischeit. — En somme, une très curieuse soirée.

28 JUILLET. — *La Servante maîtresse*, de Pergolèse [1], accompagne la *Martyre*.

5 AOUT. — Première représentation de *Folies d'Amour*, opéra-comique en un acte, d'après Regnard, paroles de H. Dracy, musique de Mme Durand de Fontmagne [2], déjà représenté avec succès au Théâtre royal d'Anvers.

16 AOUT. — Excellente représentation du *Barbier de Séville*, de Rossini, paroles françaises de M. Durdilly [3]. — A Mlle Jenny Passama, qui chantait Rosine avec une voix de contralto, on redemandait d'acclamation l'ariette d'Antonio Lotti : *Pur dicesti*. C'est M. Félix Barré, le fils d'une des gloires de l'Opéra-Comique, qui, avec verve, personnifiait Figaro. Enfin, les récitatifs étaient accompagnés au clavecin par M. Koderick.

---

1. DISTRIBUTION. — Zerbine, Mlle *Sirbain*. — Pandolphe, M. *Rougon*. — Scapin, M. *Bourgeois*.

2. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Bianconi*. — Panadiol, M. *Bourgeois*. — Elvire, Mlle *Rhaijane*.

3. DISTRIBUTION. — Le comte Almaviva, M. *Gueury*. — Bartholo, M. *Bourgeois*. — Figaro, M. *Félix Barré*. — Don Bazile, M. *Rougon*. — La Jeunesse, M. *Lambert*. — L'Eveillé, M. *Tollen*. — Pédrille, M. *Stéphane*. — Un notaire, M. *Fertinelle*. — Un officier, M. *Lemasson*. — Rosine, Mlle *Jenny Passama*. — Marceline, Mme *Morlet*.

gaieté gauloise et de satire humoristique les trois cents pages de son roman bien connu. Elle est clairement faite, compréhensible, par conséquent, même pour ceux qui auraient eu le tort de ne pas lire ce joli roman, de forme très hardie, d'allure très osée, vraie même dans ses plaisanteries les plus risquées, amusante, rapide, joyeuse en son outrance, avec des caractères bien venus, bien dessinés comme des Gavarni. Et, comment ne pas applaudir des deux mains à un succès d'autant mieux justifié que, pour le compléter, l'auteur a eu la chance de trouver une distribution parfaite. Parfaite, en la personne de Jeanne Granier, comédienne incomparable qui a fait de Bobette une figure de fantaisie exquise et de nature vraie, du premier au dernier mot. Parfaite encore en celle d'Albert Brasseur, d'une « muflerie » épique en Paul Costard, élégant et fin dans sa bêtise énorme. Mais, après avoir loué, comme il convenait, les deux éminents partenaires de ce *Nouveau Jeu*, gardons-nous d'oublier Dieudonné, un « vieux marcheur » si distingué dans sa pochardise, et sa digne fille, que personnifie avec tant de justesse Mlle Marguerite Caron, et cette si gentille Riquiqui de Mlle Diéterle, et cette bonne et sûre comédienne de Berthe Legrand, sous les traits de Mme Lalosse. Avec quelle joie nous les avons tous retrouvés, fidèles à leur poste, et capables de mener encore un peu plus loin l'aguichante pièce de M. Lavedan !

24 OCTOBRE. — Le *Nouveau Jeu* se joue pour la cent cinquantième fois.

8 NOVEMBRE. — Première représentation des *Petites Barnett*, comédie-opérette en trois actes, de M. Paul Gavault, musique de M. Louis Varney[1]. — Nous qui avons des souvenirs — trop de souvenirs, hélas ! — en voyant ces *Petites Barnett*, applaudies aux Variétés, nous nous rappelions une aimable comédie en un acte, de M. Paul Ferrier, autrefois représentée au Gymnase, sous ce titre : *les Cinq Filles de Castillon*. Castillon est resté veuf avec cinq filles qui pourraient bien lui demeurer pour compte : car il ne donne à chacune d'elles qu'une dot de trente mille francs, ce qui n'est guère, par le temps qui court. Par bonheur, un bon jeune homme, Puygayrand, tombe amoureux de la cinquième fille du papa Castillon. Celui-ci déclare qu'il ne lui accordera sa Célie que quand les quatre autres seront pourvues. Aussi Puygayrand se condamne-t-il à marier toutes ces demoiselles, afin de pouvoir se marier lui-même avec celle qu'il a distinguée et choisie. La tâche est ardue, d'autant plus que le bonhomme est devenu difficile, et qu'après s'être contenté d'un notaire pour l'aînée, il ne veut plus entendre parler pour la cadette, après une gradation sociale, que d'un prince, ou encore d'un millionnaire. Puygayrand, amoureux de ladite cadette, est bien près d'échouer

---

1. DISTRIBUTION. — Robert Garnier, M. *Brasseur*. — Augustus, M. *Guy*. — Jean, M. *E. Petit*. — Tommy, M. *Prince*. — Charles, M. *Denry*. — André, M. *Mesmaecker*. — Jacques, M. *Leitner*. — John, M. *Ravel*. — Susannah, Mlle *Germaine Gallois*. — Madame Verdurel, Mlle *Angèle*. — Lucie, Mlle *Lavallière*. — Margaret, Mlle *Diéterle*. — Fanny, Mlle *de Verly*. — Léonorah, Mlle *Antoinette Rogé*. — Arabella, Mlle *Brunel*. — Dorothy, Mlle *Farelly*.

gaieté gauloise et de satire humoristique les trois cents pages de son roman bien connu. Elle est clairement faite, compréhensible, par conséquent, même pour ceux qui auraient eu le tort de ne pas lire ce joli roman, de forme très hardie, d'allure très osée, vraie même dans ses plaisanteries les plus risquées, amusante, rapide, joyeuse en son outrance, avec des caractères bien venus, bien dessinés comme des Gavarni. Et, comment ne pas applaudir des deux mains à un succès d'autant mieux justifié que, pour le compléter, l'auteur a eu la chance de trouver une distribution parfaite. Parfaite, en la personne de Jeanne Granier, comédienne incomparable qui a fait de Bobette une figure de fantaisie exquise et de nature vraie, du premier au dernier mot. Parfaite encore en celle d'Albert Brasseur, d'une « muflerie » épique en Paul Costard, élégant et fin dans sa bêtise énorme. Mais, après avoir loué, comme il convenait, les deux éminents partenaires de ce *Nouveau Jeu*, gardons-nous d'oublier Dieudonné, un « vieux marcheur » si distingué dans sa pochardise, et sa digne fille, que personnifie avec tant de justesse Mlle Marguerite Caron, et cette si gentille Riquiqui de Mlle Diéterle, et cette bonne et sûre comédienne de Berthe Legrand, sous les traits de Mme Labosse. Avec quelle joie nous les avons tous retrouvés, fidèles à leur poste, et capables de mener encore un peu plus loin l'aguichante pièce de M. Lavedan !

24 OCTOBRE. — Le *Nouveau Jeu* se joue pour la cent cinquantième fois.

jeune, et que Barnett, aussi entêté que Castillon, a juré de ne marier sa Benjamine que si les quatre autres ont, suivant l'ordre chronologique, trouvé un épouseur. Qu'à cela ne tienne ! Robert ne connaît pas d'obstacle... Il n'y a qu'à mener à Paris la gentille smala, et il se charge de pourvoir les quatre petites Barnett. A son excellent ami Lucien Bricard, il a rendu un tel service que celui-ci ne peut refuser d'épouser l'aînée, pour lui faire plaisir... Quant aux trois autres, c'est bien le diable si, dans la maison de Mme Verdurel, une enragée marieuse devant l'Eternel, elles ne trouvent toutes chaussure à leur pied mignon. Le premier entr'acte nous fait donc traverser la Manche, et voici l'hôtel de la complaisante Mme Verdurel, où sont immédiatement « mises en loges » nos candidates au mariage. Pour Léonorah, l'aînée, la chose va toute seule : la demande, la présentation, l'acceptation, la bénédiction même, se font par téléphone, et la scène, d'un piquant modernisme, n'est certes pas une des moins divertissantes de la pièce. Quant au *trois* et au *quatre* — pour plus de sûreté, la bonne dame, qui n'a pas la mémoire des noms, a pris soin de numéroter ses sujets — il faut les voir s'unir au *trois bis* et au *quatre bis*, au moyen d'une ingénieuse pantomime qui, fort utilement, permet le chassé-croisé. Plus sérieuse que ses sœurs — n'a-t-elle pas remporté au pensionnat le prix d'excellence ? — Suzannah s'est promis de trouver elle-même, sans le secours de personne, le mari idéal. Et la voilà ramenant de la matinée du Théâtre-Français son voisin de stalle, un aimable

de la très confortable Mme Verdurel. Tel est le simple et naïf scénario de cette pièce « bon enfant » et je dirai presque « familiale » — n'était la scène, infiniment raide, où le *flirt* de Suzannah prend pour une maison... de passe, l'honnête salon de Mme Verdurel... Ai-je besoin d'ajouter qu'on aurait tort de chercher, dans ces trois actes, d'ailleurs si galamment mis en scène, le pendant de l'œuvre précédente — où pétillaient l'esprit, l'humour et la délicate observation de M. Henri Lavedan... Cela est d'un genre assurément moins relevé, qui flotte entre le vaudeville-opérette — tel que le jouait autrefois M. Fernand Samuel, au moment où il donnait, à la Renaissance, les *Douze Femmes de Japhet* — et les exhibitions de jolis mollets qui font la fortune de nos music-halls. Petites Barisson ou Petites Barnett, montrant leurs bas noirs ou leurs corsets roses, c'est tout un ! Le procédé n'est-il pas aussi facile qu'il est connu ? Nous espérions un peu plus d'effort de la part du jeune auteur de *Plutus*... On a bissé d'acclamation, en dépit de la fatigue des interprètes, le joyeux final du second acte : « Nous sommes aujourd'hui dimanche ; on ne part que demain matin », qui, débutant par une gigue *assise*, se termine en un effréné cancan. Et l'on a redemandé à Mlle Lavallière et à M. Prince, qui les ont délicieusement dits, les jolis couplets-valse : « Qu'on est heureux quand on ne s'aime pas et qu'on s'aime tout de même ! » Ne sont-ce pas là les deux trouvailles de la partitionnette de M. Varney — que nous avons avons vu parfois plus verveusement inspiré ? Nous

venons de nommer Mlle Lavallière et M. Prince : ils nous paraissent les héros d'une soirée où les meilleurs artistes de la troupe de M. Samuel sont, en somme, assez mal partagés. Mlle Lavallière est toujours la gaieté même ; M. Prince — fini le stage de l'Odéon — saura se faire dans la maison la place que méritent la finesse et la franchise de son comique. M. Albert Brasseur et M. Guy, la belle Germaine Gallois et la mignonne Diéterle tirent de leurs rôles tous les effets qu'ils peuvent tirer. M. Demey a joué avec beaucoup de tact la scène, très scabreuse, que nous avons notée, et Mlle Angèle met une bonne grâce absolument charmante au rôle de Mme Verdurel, veuve plus qu'habitable, destinée à faire le bonheur de M. Barnett. — Les *Petites Barnett* auront cinquante représentations...

20 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Voyage autour du Code*, comédie en quatre actes, de MM. Georges Duval et Maurice Hennequin [1]. Il y a des rencontres singulières. Ce *Voyage autour du Code* n'est autre que le *Berceau* tourné au comique, au bouffon même ; le *Berceau* chez Guignol, si vous voulez. Oui, telle est en effet la pièce de ce soir. Et bien que, cette fois, le jeune ménage n'ait pas d'enfant, il s'agit, encore et toujours, de deux époux qui divorcent, et s'en mordent bientôt les pouces — au point de n'avoir plus

---

1. DISTRIBUTION. — Verdisson, M. *Brasseur*. — Baptiste, M. *Lassouche*. — Florbonceur, M. *Guy*. — Le baron, M. *Prince*. — Durand, M. *E. Petit*. — Pagevin, M. *Demey*. — Pigeon, M. *Simon*. — Evangeline, Mme *Marie Magnier*. — Lucienne, Mlle *Lucy Gérard*. — Rosalie, Mlle *Antoinette Roge*. — Césarine, Mlle *Brunel*.

au monde qu'un désir : celui de tromper outrageusement le second mari, et après cela, de se bien remettre ensemble, puisque la loi les y autorise pleinement. Verdisson, un de nos plus sérieux avocats-consultants, aime d'amour sa jeune femme Lucienne. Cela n'empêche pas le brigand de prendre feu et flamme pour le premier « chapeau rose » qui passe sur le Pont-au-Change. Lucienne se fâche, et, sans même prévenir sa famille, demande le divorce. Elle l'obtient d'autant plus facilement que Verdisson « se charge » à plaisir et abrège ainsi tous les délais d'instance. Puis, elle s'empresse de se remarier, et devient, de par M. le Maire, la baronne de Clairenbois. Alors, au Concert Lamoureux, Verdisson aperçoit son ex-femme, plus jolie que jamais, et cette rencontre produit sur lui un tel effet qu'il a hâte de la revoir. Elle aussi le désire autant que lui... Elle se présente donc à son cabinet d'affaires — le luxueux cabinet que vient de lui céder Maître Desjardins, l'avocat de toutes nos élégantes Parisiennes — et sous l'épaisse voilette d'une cliente inconnue, Mme X..., elle renoue très vite avec Verdisson de tels liens d'amitié que, profitant d'une absence du mari d'aujourd'hui, nos deux époux d'autrefois se promettent une partie d'adultères qui durera huit grands jours et... huit bonnes nuits. Où passeront-ils cette lune de miel d'un nouveau genre ?... A Castelsarrazin, où, dans le château que vient de momentanément quitter la bonne tante Evangéline, les attend toujours la délicieuse « chambre bleue », qui fut, naguère — ô doux souvenir ! — leur

venons de nommer Mlle Lavallière et M. Prince : ils nous paraissent les héros d'une soirée où les meilleurs artistes de la troupe de M. Samuel sont, en somme, assez mal partagés. Mlle Lavallière est toujours la gaieté même ; M. Prince — fini le stage de l'Odéon — saura se faire dans la maison la place que méritent la finesse et la franchise de son comique. M. Albert Brasseur et M. Guy, la belle Germaine Gallois et la mignonne Diéterle tirent de leurs rôles tous les effets qu'ils peuvent tirer. M. Demey a joué avec beaucoup de tact la scène, très scabreuse, que nous avons notée, et Mlle Angèle met une bonne grâce absolument charmante au rôle de Mme Verdurel, veuve plus qu'habitable, destinée à faire le bonheur de M. Barnett. — Les *Petites Barnett* auront cinquante représentations...

20 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Voyage autour du Code*, comédie en quatre actes, de MM. Georges Duval et Maurice Hennequin [1]. Il y a des rencontres singulières. Ce *Voyage autour du Code* n'est autre que le *Berceau* tourné au comique, au bouffon même ; le *Berceau* chez Guignol, si vous voulez. Oui, telle est en effet la pièce de ce soir. Et bien que, cette fois, le jeune ménage n'ait pas d'enfant, il s'agit, encore et toujours, de deux époux qui divorcent, et s'en mordent bientôt les pouces — au point de n'avoir plus

---

1. DISTRIBUTION. — Verdisson, M. *Brasseur*. — Baptiste, M. *Lassouche*. — Flochencœur, M. *Guy*. — Le baron, M. *Prince*. — Durand, M. *E. Petit*. — Pagevin, M. *Demey*. — Pigeon, M. *Simon*. — Evangéline, Mme *Marie Magnier*. — Lucienne, Mlle *Lucy Gérard*. — Rosalie, Mlle *Antoinette Rogé*. — Césarine, Mlle *Brunel*.

Clairenbois est bien en présence du premier mari de Lucienne, prêt à reconstituer devant lui les troublantes scènes de sa nuit de noces. Le baron n'a plus, dès lors, qu'un parti à prendre : galamment divorcer, puis céder la place à l'aimé, sans laisser supposer — il y va de l'honneur de son nom — que, de cette conjugale aventure, il est sorti bredouille. En somme, une plaisante variation sur le thème que, la veille au Théâtre-Français, M. Brieux avait sérieusement, mais bien fâcheusement traité : MM. Duval et Hennequin bénéficiaient ainsi, très heureusement ma foi ! du médiocre effet produit par le *Berceau*. Avons-nous dit tout ce que devait la pièce à la présence de Mme Marie Magnier, si charmante sous les bandeaux gris de la tante Evangéline ? Mlle Lucy Gérard est une Lucienne aguichante et exquise au possible. Oh ! comme nous comprenons le « revenez-y » de son mari !... M. Brasseur apporte à ce Verdisson un entrain de tous les diables. M. Guy s'est composé une tête presque méconnaissable et en tout cas fort réussie de vieux zouave farceur. M. Prince est en train de s'assurer aux Variétés une place de plus en plus grande de très fin comique : tout est parfait dans cette curieuse personnification du baron de Clairenbois — y compris le rhume de cerveau, qu'à notre avis pourtant, les auteurs auraient pu lui épargner. C'est avec le succès du *Voyage autour du Code* que se termine, pour les Variétés, l'année 1898 résumée dans le tableau que voici :

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Quatre pièces nouvelles : *La Culotte*, de MM. Sylvane et Artus ; le *Boulet*, de M. Pierre Wolff ; *Place aux Femmes !* de MM. Valabrègue et Hennequin, et *Chéri !* de MM. Paul Gavault et Victor de Cottens ; une reprise, celle de *Feu Toupinel*, de M. Alexandre Bisson, résument l'année 1898, coupée par la traditionnelle clôture de l'été.

14 JANVIER. — Première représentation (à ce théâtre) de *Feu Toupinel*, comédie en trois actes, de M. Alexandre Bisson[2]. — Il y a déjà huit ans qu'au Vaudeville fut joué pour la première fois *Feu Toupinel*, et l'on croirait qu'il n'y a pas huit jours... Ces constatations ne vont pas sans un certain sentiment de mélancolie.

> C'est que le temps marche, marche, et c'est que
> C'est que le temps suit son cours impromptu.
> Comment seras-tu, commencement du siècle,
> Commencement du siècle, comment seras-tu ?

1. Directeurs : MM. Mussay et Boyer.

2. DISTRIBUTION. — Duperron, M. *Gobin*. — Mathieu, M. *Dubosc*. — François, M. *Francez*. — Valaury, M. *Saint-Léon* (début). — Pitel, M. *Bellucci*. — Letellier, M. *Clément*. — Valentine, Mlle *J. Chairel*. — Angèle, Mlle *Piernold*. — Josephine, Mlle *Mary Gillet*. — Rosalie, Mme *Jourda*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré., ou de la reprise	NOMBRE de représet. pendant l'année
Paris qui marche, revue	3 a. 10 t.	»	35
Mam'zelle Clochette, comédie	1	»	58
**Le Nouveau Jeu*, comédie	5 a. 7 t.	8 févr.	164
L'Erreur, comédie	1	28 févr.	101
**Le Tour du Bois*, fantaisie	2	3 juin	18
Un Chapeau de paille d'Italie, comédie	5	3 juin	18
**Sœur Marthe*, drame lyrique	5 tabl.	1er juillet	9
Le Voyage en Chine, opéra-comique	3	2 juillet	14
Lucie de Lammermoor, opéra	4	4 juillet	13
Le Trouvère, opéra	4 a. 9 t.	9 juillet	21
**La Martyre*, nouvelle scénique	3	21 juillet	7
La Servante maîtresse, opéra-comique	1	30 juillet	2
**Folies d'amour*, opéra-comique	1	5 août	7
Le Barbier de Séville, opéra-comique	4	16 août	9
Les Mousquetaires de la Reine, opéra-comique	3	24 août	9
**L'Amour blanc*, opéra-comique	1	31 août	1
**Les Chaussons de danse*, comédie	1	27 sept.	98
**Les Petites Barnett*, comédie opérette	3	8 nov.	50
**Le Voyage autour du Code*, comédie	4	20 déc.	12

crise de gastrite tonkinoise est une bouffonnerie extraordinaire. Dans le rôle du vieux domestique François, Francès est d'une drôlerie impayable ; son succès personnel a été énorme. Mlle Cheirel met ses qualités d'adroite comédienne au service de Valentine. Mlle Piernold fait une aimable et gracieuse Caillette. N'oublions pas Mlle Mary Gillet pour sa bonne caricature de cuisinière. Mais pourquoi M. Gobin a-t-il parlé du nouveau directeur de l'Opéra-Comique? Des charges à la première! Qu'entendra-t-on à la trentième?

25 FÉVRIER. — Première représentation de la *Culotte*, pièce en trois actes, de MM. A. Sylvane et L. Artus[1]. Le premier des deux auteurs, M. Sylvane (pseudonyme d'un commissaire-priseur bien coté sur la place de Paris), fut longtemps l'heureux collaborateur de M. Bisson, et même nous

---

1. DISTRIBUTION. — Brocatel, M. *Raimond*. — Chéradame, M. *Gobin*. — Largilette, M. *Ch. Lamy*. — Le capitaine, M. *Dubosc*. — Pimparet, M. *Francès*. — Le commissionnaire, M. *Batréau*. — Le commissaire, M. *Mori*. — Un garçon de café, M. *Déan*. — Cyprienne, Mlle *J. Cheirel*. — Octavie, Mme *Franck-Mel*. — Antoinette, Mlle *Piernold*. — Marianne, Mlle *Nurlay*. — Justine, Mlle *Mary Gillet*. — Zélie, Mme *Jourda*.

On apprenait avec peine qu'une artiste longtemps applaudie au Palais-Royal, Alice Lavigne, était frappée d'un mal qui, à moins de quarante ans, l'éloignait irrévocablement du théâtre. Depuis plus d'une année, Alice Lavigne vivait très retirée dans son petit et modeste appartement de la rue Sainte-Anne, où la soignait avec la plus touchante bonté sa fille cadette. Sa vue s'était très affaiblie, trois ans auparavant, et, depuis, le mal ne fit que croître : les deux yeux étaient perdus. Connaissant l'état pénible de leur camarade, les artistes les meilleurs de Paris avaient offert leur dévouement. Alice Lavigne n'était pas riche, et depuis ses derniers rôles dans la *Terre-Neuve* et le *Dindon*, elle vivait grâce à la générosité de ses directeurs, qui continuaient à lui servir ses appointements. Ils représentaient d'ailleurs un chiffre assez peu fort, tandis que ses « feux » étaient au contraire considérables. — Sous le patronage de Mme Réjane et de M. Mussay, une représentation allait donc être organisée à son bénéfice.

donna naguère, avec M. Jean Gascogne, le joyeux *Surmâle des Nouveautés*. Plus jeune dans la carrière, M. Louis Artus ne s'était encore révélé que par de petites pièces représentées de côté et d'autre, et pour la première fois qu'il a l'ambition de s'élever jusqu'aux trois actes joués au Palais-Royal, nous allons voir que l'épreuve ne lui a, certes, pas mal réussi. Chéradame, huissier retors, très retors, — comme tous les huissiers du reste : c'est la profession qui veut ça — a épousé sur le tard une veuve déjà mûre, et mère d'une fille actuellement mariée à l'avocat Brocatel. Celui-ci adore sa jeune femme, d'ailleurs extrêmement jalouse ; mais quel est, je vous le demande, le mari, si fidèle soit-il, qui n'ait rien à se reprocher ? Dans l'express du soir qui l'emportait à Lyon pour je ne sais quel procès à plaider, Brocatel n'a-t-il pas rencontré le petit pied d'une savoureuse cocotte dont, arrivé à destination, il a naturellement tenté de faire plus ample connaissance. Mais, surpris par son farouche seigneur et maître — le Capitaine — dans la chambre d'hôtel où il avait imprudemment pénétré, Brocatel n'a eu que le temps de dégringoler l'escalier, et n'a jamais plus entendu parler de Mme Cyprienne Montarebours — jusqu'au jour où il a reçu de celle à qui « il a fait perdre sa position » la demande de payer les dix mille francs réclamés par un propriétaire las d'attendre. En vain Cyprienne est venue solliciter de Chéradame un dernier délai — sans se douter que ledit huissier est justement le beau-père de Brocatel. Chéradame se montre inflexible, presque impoli... Cy-

prienne se venge en expédiant à sa femme un billet qui lui mettra la puce à l'oreille : « Délivrez-moi des incessantes poursuites de M. Chéradame... » Ce billet tombe à pic : la bonne femme n'attend qu'un prétexte qui lui donne barre sur son mari et lui permette — enfin ! — de porter la culotte. Le début paraît quelque peu long ; le second acte est, dans la farce, d'une drôlerie extraordinairement amusante ; du bon Bisson, de l'excellent Feydeau. Jugez-en par ce simple exposé de bouffonneries à peu près inénarrables. Nous sommes chez Cyprienne où, accompagné de son clerc, Chéradame vient dresser le procès-verbal de récolement qui précède la saisie mobilière. Le clerc en question mérite une mention toute spéciale : c'est un ex-fêtard, Largilette, qui, réduit aux dernières ressources, en attendant l'héritage de sa vieille tante des Epinettes, s'est vu obligé, pour gagner sa vie matérielle, d'accepter l'humble situation qui s'offrait à lui, disponible : après avoir fait la fortune des huissiers, il lui a paru original de se faire huissier lui-même... Mais vous pensez qu'avec un pareil clerc, dont elle fut jadis l'amie au temps où il avait le sac, Cyprienne a bientôt fait de renouer connaissance. Et comme Largilette n'a pas déjeuné, elle l'invite à se mettre à table, elle invite même son patron, qui finit par se laisser prendre à l'exquis fumet d'un pâté délicieusement truffé, et se grise quelque peu de vin généreux. C'est sur ces entrefaites qu'apparaissent successivement Brocatel — Chéradame n'a que le temps de se cacher dans la chambre à coucher — puis, Mme Chéradame elle-

que dans le genre « russe » n'avait point pu sensiblement choquer le public. Disons que l'incontestable maîtrise de l'auteur a été pour beaucoup dans l'attitude des spectateurs de la première représentation. Si le *Boulet* a été reçu avec la plus joyeuse faveur, c'est qu'il y a vraiment de sérieuses et franches qualités dans ces trois actes, où le spirituel ironiste fait également apprécier l'abondance de sa verve et la justesse de son observation. C'est, de beaucoup, ce qu'il a jusqu'ici fait de mieux, et l'on doit convenir qu'il a tiré le meilleur parti possible de son sujet — lequel, d'ailleurs, en son amère vérité, est excellent. Une pièce comme le *Boulet* perd vraiment à être racontée, car l'action, dite ici en ce qu'elle a d'essentiel, devient bien menue. Il nous faut, cependant, donner une idée du canevas sur lequel l'auteur a brodé des scènes, tantôt d'une observation cruelle, tantôt d'un esprit plein de fantaisie. Après un collage de trois mois, Georges Dubreuil a terriblement assez de sa maîtresse, Eva, à laquelle il n'a d'ailleurs d'autre reproche à adresser que celui d'être trop affectueuse. Mais, que voulez-vous ! il trouve plus difficile d'aimer une seule femme que de les aimer toutes, et, s'il pouvait rompre avec celle-ci qui l'agace, il serait au comble de ses vœux. Eva comprend qu'elle aurait tort d'insister en continuant à faire des frais pour un gaillard qui la comprend si mal. Aussi jette-t-elle son dévolu sur un ami de Georges — naturellement ! — qui a, lui, quatre millions de fortune et ferait volontiers d'elle sa maîtresse, si déjà elle n'était celle de

Georges. Qu'à cela ne tienne ! En moins de temps qu'en faut pour vous le dire, Georges est « plaqué » et remplacé par Fronsac. Puis, tandis que notre Dubreuil se déclare déjà las de la femme qui a succédé à Eva, Fronsac est, au contraire, de plus en plus ravi de sa liaison que pour un rien, il régulariserait... On a beau lui dire qu'on n'épouse pas sa maîtresse, il se décide à faire la suprême folie. Quand la toile se relève sur le troisième acte, ils sont mariés depuis un an, et peut-être avez-vous deviné que leur ménage est un enfer. Entre Fronsac, son mari, et Georges, son ancien amant, devenu, à la suite d'un bon duel qui les réconcilia tous les deux, le meilleur ami de la maison, Madame ne décolère pas. Et, puisque le « monde » lui tient rigueur et refuse de l'admettre — les invitations sont à l'adresse de Monsieur tout seul — Eva ouvrira sa maison à ses anciennes amies. Pour commencer, ne va-t-elle pas retenir à dîner la petite Mathilde, une bonne fille qu'elle a connue à Bordeaux, lors de ses débuts dans la galanterie. Fronsac proteste en vain : il faut voir avec quelle verdeur elle dit aux femmes du monde « qui en font bien d'autres » leurs plus dures vérités. Je ne serais pas étonné que notre ami Wolff n'ait écrit sa pièce que pour donner libre carrière à cette cinglante tirade ; deux actes de comédie légère pour arriver à une satire des plus mordantes... Une concession en vaut une autre. Fronsac a laissé flanquer à la porte — c'est d'ailleurs plus propre — son excellent ami Dubreuil. Mathilde refuse elle-même de se faire imposer : ces petites ca-

même — l'huissier entre alors dans le cabinet à douches dont, imprudemment, on tire le cordon — puis, le farouche Capitaine, tout prêt à pardonner l'aventure de Lyon... Et Cyprienne lui présente comme sa mère l'huissier revêtu, pour se sécher, d'une des plus luxueuses robes de chambre de la cocotte !... Vous voyez, n'est-ce pas? sans que j'aie besoin d'insister davantage, à quel ton de haute charge se monte la farce, et vous ne vous étonnerez point d'apprendre qu'on s'est esclaffé de rire à la vue de Gobin, grelottant comme un chien mouillé sous la douche qu'il vient de recevoir, et portant sens devant derrière la rose matinée de l'élégante horizontale : « Cachez donc les jambes ! » s'écrie Cyprienne, affolée. Il va sans dire qu'après de si grosses bouffonneries, le troisième acte devait nécessairement paraître plus froid. Il nous a semblé, d'ailleurs, un peu bâclé, et n'a pas été enlevé par ses excellents interprètes avec tout l'entrain possible. Avez-vous remarqué que c'est toujours le dernier acte qu'on sait le moins? Cyprienne est doublement sauvée d'une alarme si chaude, puisque le Capitaine a payé les dix mille francs que réclame le propriétaire, et que le petit Largilette, maintenant en deuil de sa tante des Epinettes, a pu dépouiller l'humble pelure du clerc d'huissier et redevenir l'opulent fêtard d'autrefois. Mme Brocatel renonce à se venger de son mari, dont la fidélité lui est facilement prouvée, et Mme Chéradame, convaincue que les poursuites dont se plaignait Cyprienne n'étaient que de vilaines poursuites d'huissier, consent à partager

sez-moi vous recommander la provocation en duel comme une des scènes les plus amusantes que je connaisse, et vous signaler le mot — admirable ! — d'Eva, apprenant que l'ami Mirandey avait pour maîtresse une femme mariée. — « Tu vois, dit-elle à Fronsac, tu vois bien que tu peux m'épouser ! » Le propre du talent de M. Pierre Wolff est de faire accepter, à force d'esprit, par le pétillement et la verve d'un dialogue excellent, des personnages qui sont assurément de très vilains personnages. Fronsac est-il plus bête que Dubreuil, ou Dubreuil plus bête que Fronsac ? Pas plus qu'Eva, nous ne trancherons la question. Disons que ce sont tous deux des imbéciles, et que, seul des trois, en cette affaire, Mirandey représente le bon sens. Ce rôle de philosophe pince-sans-rire a été rendu avec talent par M. Charles Lamy. Et c'est plaisir de voir avec quelle sobriété — je gagerais que l'auteur y a tenu la main — ont été interprétés par MM. Raimond et Dubosc, sûrement habitués à plus d'extravagances, les rôles de Fronsac et de Dubreuil : le petit Ri-Ri et le petit Jo-Jo de Mlle Eva, brusquement bombardée par M. le Maire Mme de Fronsac, gros comme le bras. Fille galante ou femme du monde, Mlle Cheirel a bien la coquinerie et la rosserie qu'il faut. Et ce sont deux aimables silhouettes que celles que dessinent, sous les traits de la roublarde Jeanne Derive et de la délicate petite Mathilde, Mmes Piernold et Frédérick. — Le *Boulet*, en dépit de ses belles qualités, ne réalisant pas les recettes sur lesquelles on était en droit de compter, on reprenait, le 28 mai,

que dans le genre « rosse » n'avait point paru sensiblement choquer le public. Disons que l'incontestable maîtrise de l'auteur a été pour beaucoup dans l'attitude des spectateurs de la première représentation. Si le *Boulet* a été reçu avec la plus joyeuse faveur, c'est qu'il y a vraiment de sérieuses et franches qualités dans ces trois actes, où le spirituel ironiste fait également apprécier l'abondance de sa verve et la justesse de son observation. C'est, de beaucoup, ce qu'il a jusqu'ici fait de mieux, et l'on doit convenir qu'il a tiré le meilleur parti possible de son sujet — lequel, d'ailleurs, en son amère vérité, est excellent. Une pièce comme le *Boulet* perd vraiment à être racontée, car l'action, dite ici en ce qu'elle a d'essentiel, devient bien menue. Il nous faut, cependant, donner une idée du canevas sur lequel l'auteur a brodé des scènes, tantôt d'une observation cruelle, tantôt d'un esprit plein de fantaisie. Après un collage de trois mois, Georges Dubreuil a terriblement assez de sa maîtresse, Eva, à laquelle il n'a d'ailleurs d'autre reproche à adresser que celui d'être trop affectueuse. Mais, que voulez-vous ! il trouve plus difficile d'aimer une seule femme que de les aimer toutes, et, s'il pouvait rompre avec celle-ci qui l'agace, il serait au comble de ses vœux. Eva comprend qu'elle aurait tort d'insister en continuant à faire des frais pour un gaillard qui la comprend si mal. Aussi jette-t-elle son dévolu sur un ami de Georges — naturellement ! — qui a, lui, quatre millions de fortune et ferait volontiers d'elle sa maîtresse, si déjà elle n'était celle de

dente de la ligue émancipatrice et réformatrice universelle, depuis longtemps reçue « avocat » et n'attendant, pour faire au barreau de sensationnels débuts, que l'abolition tant désirée de l'absurde ordonnance de 1822, qui empêche encore les femmes de plaider. Mme Cascadier affecte une tenue toute masculine et, pendant que son mari, devenu quantité négligeable, la trouve parfaitement insupportable et regrette amèrement le jour néfaste — il y a vingt-six ans de cela — où il la disputa à son rival Bouquet des Ifs, ses filles flattent odieusement sa manie et lui donnent du « cher maître » en veux-tu en voilà... De ses filles — elle en a trois — une seule, Andrée, est raisonnable, et joint à une rare intelligence la simplicité de la ménagère et le charme de la femme — qui reste femme. Mais les deux autres!... Celle-ci, Camille, est doctoresse en médecine en quête de clients; celle-là, Renée, peintre impressionniste, sous le pseudonyme de Grog. Et Pontgirard, un bon jeune homme, affligé de six millions de fortune, s'éprend de « son peintre » au point de demander la main de l'auteur de son abominable portrait. Un portrait qui lui rapporte six millions: on pense que notre Raphaël n'en fait pas fi, et puisque Pontgirard est déclaré sain par sa sœur, la doctoresse, qui s'est chargée de l'examiner sous toutes ses faces, l'affaire est conclue. Pontgirard s'en mord vite les doigts : Renée n'est guère sa femme, et toute au *Cheval de Caligula* qu'elle prépare pour le Salon, elle verrouillera la porte de sa chambre à coucher, jusqu'à ce que soit terminé

son fameux tableau. Quel parti reste-t-il à prendre à notre mari *in partibus?* Celui d'aller chez sa maîtresse : Mlle Malvina de la Rochetaillée, qui ne le connaît que sous le nom du baron de Castelvajour. Et comme à tous les cadeaux qu'il lui a proposés, celle-ci a déclaré préférer une somme de cinq mille francs, Pontgirard prend dans son secrétaire trois beaux billets tout neufs et deux rouleaux d'or du banquier Marcassin, qu'il lui envoie par son groom. Mais quel n'est pas son étonnement — est-il donc la proie d'une hallucination? — de retrouver ces cinq mille francs : trois billets neufs et deux rouleaux d'or sous enveloppes de Marcassin, revenus à la place où il les avait pris il n'y a qu'un instant!... D'où vient le mystère? L'explication est simple : aussitôt reçus, Mlle de la Rochetaillée les a envoyés à Grog en paiement du portrait dont elle veut faire la surprise à son amant, et, comme, une seconde fois, il les expédie à la demoiselle, notre peintresse sera au moins aussi étonnée que son mari de ne plus retrouver les cinq mille francs qu'elle vient de palper elle-même et qui doivent prouver à Pontgirard à quel taux est prisé son génie méconnu. C'est vraiment une bien amusante trouvaille que ce voyage des cinq mille francs. Rapportés un dernière fois par Mlle de la Rochetaillée elle-même, ils éventent le pot aux roses. Pontgirard est convaincu du délit d'adultère que ne pardonne pas, comme on pense bien, Mme Cascadier : le « cher maître » est trop heureux d'avoir enfin une cause à se mettre sous la dent, et le troisième acte nous représente

le tribunal, dont le théâtre du Palais-Royal n'a pas eu, je pense, une grande difficulté à trouver en ses magasins le décor bien connu. Le président de ce tribunal grotesque n'est autre que Bouquet des Ifs, l'ancien amoureux de Mme Cascadier : ne vous étonnez donc pas s'il se montre quelque peu partial envers « l'avocat » de Mme Pontgirard, sa-lant d'importance son infortuné gendre, et très dur à l'égard de Cascadier, qui finit par se faire arrêter pour avoir gifflé par erreur un garde municipal. Car les coups volent à qui mieux mieux en cette fantaisiste audience, honorée de la présence des déléguées de la ligue émancipatrice, et de nature à produire une durable impression sur le vieil habitué « qui a entendu Berryer ». Le « Scandale du Palais » : ainsi se résume la plus burlesque des audiences. Les parties ont été renvoyées « dos à dos ». — « Dos à dos, et pas de braise ! » s'écrie Grog, toujours pratique. — « Dos à dos, qu'est-ce qu'on veut que nous fassions avec ça ! » geint Pontgirard, toujours amoureux. On pense que, dans ces conditions, les hostilités ne tardent pas à cesser. Mme Pontgirard embrasse son mari, et il n'est pas jusqu'à Cascadier qui, trompé par la petite blanchisseuse dont il avait fait sa consolatrice, ne revienne à sa femme : est-ce que, d'ailleurs, on ne revient pas toujours à sa femme ? Nous aurons fait d'un mot — d'un seul — la critique de la pièce de MM. Valabrègue et Hennequin en disant qu'au lieu de la fine satire que nous en attendions, nous n'avons eu qu'une charge assez grosse, très grosse même, tournant volontiers à la

Le maître du [illegible]
du président Bouquet des [illegible]
nous regrettions de ne plus voir un
[illegible] Il fut parfait.
[illegible]
[illegible] attestent
[illegible] très
[illegible] qu'elle peu
[illegible] ligne femi
[illegible] instant. A côté
[illegible] plaisir à tout le mon
cer un début très heureux : celui d
do, qui, de l'Olympia au Palais-R
nous semble un saut de valeur. C
créé, avec un joli charme de gavro
la jeune doctoresse. Le peintre de cl

après lui ce vieux libertin de Cascadier. La 50e représentation de *Place aux femmes !* aura lieu le 20 novembre.

13 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Chéri !* vaudeville en trois actes, de MM. Paul Gavault et Victor de Cottens [1]. — Achille Laubergeois est un respectable astronome, célèbre pour avoir découvert la planète qui porte son nom « Epsilon Laubergeois ». Le vieux savant est l'époux d'une jeune femme, Raymonde, qui le trompe sans vergogne avec Léon, son meilleur élève et son ami. Cependant Raymonde a toujours hésité à se rendre à la jolie garçonnière du boulevard des Capucines que Léon a fait meubler tout exprès pour elle. Il s'ensuit que nos amants s'embrassant avec entrain se font régulièrement pincer par les bonnes et qu'il faut les renvoyer toutes les unes après les autres. Léon se charge de leur donner leurs huit jours — sous l'invraisemblable prétexte

---

1. DISTRIBUTION. — Léon, M. *Raimond*. — Laubergeois, M. *Gobin*. — Lamadon, M. *Ch. Lamy*. — Pharaon, M. *Polin* (de la Scala). — Désiré, M. *Mutral* (début). — Martin, M. *Clément*. — Le commissionnaire, M. *Batréau*. — Jean, M. *Morl*. — Caroline, Mlle *J. Cheirel*. — Raymonde, Mlle *Piernold*. — Mme Quignon, Mlle *Mary-Gillet*. — Félicie, Mlle *M. Lavigne* (début). — Ursule, Mlle *Dermette*. — Le pâtissier, Mlle *J. Boiz*.

Incident amusant, à la date du 18 décembre. Un des gardes républicains de service au théâtre prenait un tel plaisir au spectacle, qu'après le second acte de *Chéri !* il tenait à présenter ses félicitations à son « collègue » Polin, qu'il avait déjà applaudi à la Scala. Les directeurs le faisaient pénétrer dans les coulisses, et le brave militaire, très intimidé, était présenté aux interprètes de la pièce. Il faisait accepter ses hommages à Mlle Piernold, et affirmait à Mlle Cheirel, à MM. Raimond, Gobin, Polin et Lamy qu'ils l'avaient bien fait rire. Inutile de dire que tout le théâtre s'amusa beaucoup de cet incident, et que les artistes furent très flattés des compliments du brave garde de Paris...

qu'elles sont éprises de la fatale beauté de leur maître : « Chéri, va ! » Laubergeois est d'autant plus crédule que son vieux camarade Lamadou — député de Château-le-Rotron, provisoirement logé chez lui — l'a prévenu qu'il devait être sous la fatale influence de la *Kissmequikomanie*. « Embrassez-moi vite » ; cela tient à l'appartement... Laubergeois se résigne donc, et il en est à sa onzième bonne, quand il s'en présente une, Caroline, autrement plus délurée que les autres — encore qu'elle ait été présentée par le sévère Pharaon, garde républicain très chatouilleux sur la vertu de sa sœur. Laubergeois estime qu'après tout il serait bien bête de ne pas profiter de la réputation qu'on lui a faite, et comme Caroline est une fine mouche, elle « rend » si bien que notre vieux savant, très fortement emballé, en arrive très vite à mettre dans ses meubles sa nouvelle femme de chambre. C'est, en effet, dans l'élégant appartement de Caroline de Saint-Galmier que se passe le second acte — le plus follement amusant des trois. Nous y voyons Léon trompant Laubergeois avec sa maîtresse, comme il le trompait déjà avec sa femme ; le garde Pharaon, ordonnance officielle, qui, entre les nombreuses courses que lui vaut la crise ministérielle, vient demander compte à sa sœur de l'honneur de la famille ; le député Lamadou, alléché à l'idée de gagner le pari qu'il a fait de prendre à Laubergeois sa maîtresse ; les trois hommes sortant, en bannière, de la chambre de Caroline, et simulant aux yeux du naïf Pharaon — qui n'y voit que du bleu ! — un groupe artistique s'essayant à

jouer les Loïe Fuller. Le second acte s'était terminé sur des paquets d'éclats de rire. Pour être un peu moins extravagant, le troisième renferme encore de plaisantes idées, comme celle de Félicie, la bonne que rendit muette l'amoureuse poursuite d'un affreux sauvage et qui retrouvera subitement la parole comme par enchantement le jour où un galant, plus civilisé, complétera ce que n'avait fait qu'ébaucher le vilain singe échappé à la foire de Neuilly ; la tâche échoit à Lamadou qui s'en acquitte en toute conscience. Quant à Laubergeois, que sa femme a surpris chez Caroline, il sera d'autant mieux pardonné que Raymonde pardonne elle-même à Léon. Le ménage à trois recommencera de plus belle : tout va bien... Peut-être trouvera-t-on un peu factice et parfois un peu grosse la gaieté de ce vaudeville aux allures de revue, et aussi trop peu nouvelles et assez faciles les inventions qui consistent à cacher dans des placards et à faire apparaître en chemise de nuit les héros de cette très folle soirée... Mais ne sommes-nous point au Palais-Royal, où l'on va pour se divertir, sans toujours demander pourquoi l'on rit, si on n'y a déjà pas ri des mêmes farces, et si l'on a vraiment raison d'en rire encore... Ne cherchons donc pas la petite bête, et amusons-nous franchement d'une pièce amusante, jouée par les radieux bouffons que vous savez. Gobin est bien le vieil astronome, et Raimond, le beau Léon, fait pour tromper son maître, que réclament les personnages de la pièce. Au petit vieux bien propre, au député vaudevilliste et chansonnier Lamadou de Château-le-

Rotrou (inspiré, sans doute, par l'honorable M. Lecomte, de Châteauroux), M. Charles Lamy a donné une étonnante tête, barbe noire et cheveux blancs, qui est, à elle seule, une trouvaille des plus comiques. Quant au subtil Pharaon, le garde républicain, si fort occupé à faire le ministère, il est personnifié par Polin — le joyeux Polin, de la Scala — avec un talent de composition très réel et un accent gascon — le vrai gascon — qui est une merveille d'exactitude et de pureté. Mlle Cherel n'a jamais eu de meilleur rôle que celui de Caroline, où se déploie fort à l'aise sa verve franche. Il faut l'entendre, au premier acte, faire à son nouveau maître sa déclaration de principes : « Mon frère retarde ; moi, j'avance !... » Il faut la voir, alors qu'elle est devenue une grande demi-mondaine, actrice de café-concert, répéter son rôle de la revue de la Scala : « Je suis la voiture automobile »... Tout cela est de très fine observation et de parodie très amusante. Que dire de Mlle Pernold, sinon qu'elle nous avait vivement plu au début, et qu'au troisième acte, au contraire, elle nous a paru d'exubérance un peu bien commune... pour une femme du monde? N'a-t-elle pas conscience d'avoir alors quelque peu dépassé la note? La soirée comportait deux débuts : M. Matrat, tout nourri de classique, jouait avec adresse et tact le rôle de Désiré, le valet de chambre de Caroline, chargé, en vieil artiste rompu au métier, de faire répéter les rôles de sa maîtresse et de l'accompagner au piano ; Mlle Marguerite Lavigne — la fille de la pauvre Alice Lavigne, à jamais, hélas ! per-

due pour le théâtre — nous est apparue sous les traits de la muette, pleine de fantaisie dans sa mimique, et quand, à la suite d'un accident plutôt heureux, Félicie a recouvré la parole, nous avons tous retrouvé la voix de son incomparable mère... Et nous l'avons alors deux fois applaudie...

C'est avec *Chéri !* [1] que se terminera l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Fêtards, pièce	3 a. 4 t.	»	15
Le Ribelot, comédie	1	»	8
Chou-Chou, comédie	1	6 janv.	226
Feu Toupinel, comédie	3	14 janv.	48
**La Culotte*, pièce	3	25 févr.	108
**Le Boulet*, comédie	3	28 avril	30
**Place aux femmes*, pièce	4	8 octob.	74
La Boîte aux lettres, comédie	1	30 octob.	40
Caillette, comédie	1	4 déc.	31
**Chéri*, vaudeville	3	13 déc.	21

1. Le 25 décembre, le théâtre réalisait avec le vaudeville de MM. Gavault et de Collens la plus forte recette qu'il ait jamais encaissée : 5,736 francs.

Les deux recettes qui viennent tout de suite après celle-ci sont : 5,600 francs avec *Divorçons !* et 5,630 francs avec le *Dindon*.

qu'elles sont éprises de la fatale beauté de leur maître : « Chéri, va ! » Laubergeois est d'autant plus crédule que son vieux camarade Lamadou — député de Château-le-Rotrou, provisoirement logé chez lui — l'a prévenu qu'il devait être sous la fatale influence de la *Kissmequikomanie*. « Embrassez-moi vite » ; cela tient à l'appartement... Laubergeois se résigne donc, et il en est à sa onzième bonne, quand il s'en présente une, Caroline, autrement plus délurée que les autres — encore qu'elle ait été présentée par le sévère Pharaon, garde républicain très chatouilleux sur la vertu de sa sœur. Laubergeois estime qu'après tout il serait bien bête de ne pas profiter de la réputation qu'on lui a faite, et comme Caroline est une fine mouche, elle « rend » si bien que notre vieux savant, très fortement emballé, en arrive très vite à mettre dans ses meubles sa nouvelle femme de chambre. C'est, en effet, dans l'élégant appartement de Caroline de Saint-Galmier que se passe le second acte — le plus follement amusant des trois. Nous y voyons Léon trompant Laubergeois avec sa maîtresse, comme il le trompait déjà avec sa femme ; le garde Pharaon, ordonnance officielle, qui, entre les nombreuses courses que lui vaut la crise ministérielle, vient demander compte à sa sœur de l'honneur de la famille ; le député Lamadou, alléché à l'idée de gagner le pari qu'il a fait de prendre à Laubergeois sa maîtresse ; les trois hommes sortant, en bannière, de la chambre de Caroline, et simulant aux yeux du naïf Pharaon — qui n'y voit que du bleu ! — un groupe artistique s'essayant à

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN[1]

L'année 1898 aura été — c'est tout dire — l'année de *Cyrano de Bergerac*, dont la 50e représentation avait lieu le 9 février [2], et la 100me, le 25 mars [3].

1. Directeurs : MM. Floury frères.

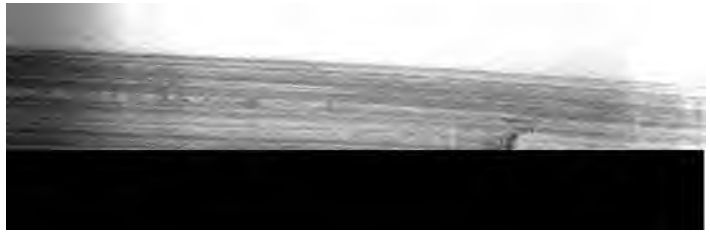
2. Le président de la République avait assisté à la représentation du 5 janvier qui, naturellement, n'était qu'un long triomphe pour MM. Rostand et Coquelin, très chaudement félicités par le Chef de l'Etat.

M. Edmond Rostand a écrit sur sa brochure cette jolie et flatteuse dédicace :

« C'est à l'âme de Cyrano que je voulais dédier ce poème ;
« Mais, puisqu'elle a passé en vous, Coquelin, c'est à vous que je la dédie.
« E. R. »

3. Comme tous les soirs, la salle était combie. De magnifiques gerbes de fleurs garnissaient les premières loges, ce qui donnait au théâtre un air de fête inusité. Après le premier acte, des corbeilles remplies de petits bouquets circulaient par toute la salle, et chacun y puisait sa fleur préférée. Pendant le deuxième entr'acte, les petits pâtissiers de Ragueneau et les plus jolies figurantes passaient des plateaux chargés de gâteaux. Enfin, un très beau programme édité par Georges Petit, renfermant de remarquables photographies d'Edmond Rostand et de Coquelin dans une de ses plus jolies attitudes, était distribué gratuitement à chaque spectateur. Jamais Coquelin n'a eu plus de succès ! Des gens étaient là qui racontaient en être à leur cinquième représentation de *Cyrano*, et qui avouaient encore leur larme finale. On a rappelé Coquelin à n'en plus finir.

A la 10le représentation de *Cyrano*, le théâtre de la Porte-Saint-Martin — fait unique, sans doute, dans les annales des succès — aura encaissé « le million » tout rond. :



THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN[1]

L'année 1898 aura été — c'est tout dire — l'année de *Cyrano de Bergerac*, dont la 50e représentation avait lieu le 9 février[2], et la 100me, le 25 mars[3].

---

1. Directeurs : MM. Floury frères.

2. Le président de la République avait assisté à la représentation du 5 janvier qui, naturellement, n'était qu'un long triomphe pour MM. Rostand et Coquelin, très chaudement félicités par le Chef de l'Etat.

M. Edmond Rostand a écrit sur sa brochure cette jolie et flatteuse dédicace :

« C'est à l'âme de Cyrano que je voulais dédier ce poème ;
« Mais, puisqu'elle a passé en vous, Coquelin, c'est à vous que je la dédie.
« E. R. »

3. Comme tous les soirs, la salle était comble. De magnifiques gerbes de fleurs garnissaient les premières loges, ce qui donnait au théâtre un air de fête inusité. Après le premier acte, des corbeilles remplies de petits bouquets circulaient par toute la salle, et chacun y puisait sa fleur préférée. Pendant le deuxième entr'acte, les petits pâtissiers de Ragueneau et les plus jolies figurantes passaient des plateaux chargés de gâteaux. Enfin, un très beau programme édité par Georges Petit, renfermant de remarquables photographies d'Edmond Rostand et de Coquelin dans une de ses plus jolies attitudes, était distribué gratuitement à chaque spectateur. Jamais Coquelin n'a eu plus de succès ! Des gens étaient là qui racontaient en être à leur cinquième représentation de *Cyrano*, et qui avouaient encore leur larme finale. On a rappelé Coquelin à n'en plus finir.

A la 100e représentation de *Cyrano*, le théâtre de la Porte-Saint-Martin — fait unique, sans doute, dans les annales des succès — aura encaissé « le million » tout rond.

soirées de la féerie de *Cendrillon* [1], données entre le 12 et le 25 juillet et qui furent forcément interrompues par les folles chaleurs de l'été ; puis, arrivons à la reprise de *Cyrano de Bergerac*, à la date du 29 octobre. O l'inoubliable soirée du 28 décembre 1897, où les habitués des premières assistèrent à l'un des plus grands succès, peut-être même au plus grand succès du siècle — lâchons le mot ! — Comédie d'aventure et drame de cape et d'épée, *Cyrano de Bergerac*, de fantaisie franche et de poésie exquise, eut le bonheur de faire comprendre et acclamer par la foule enthousiaste les plus subtils raffinements du cœur et les plus délicats sentiments. Voilà qui mit tout de suite hors de pair M. Edmond Rostand. Mais que dirions-nous de *Cyrano*, qui n'a déjà été dit !... — « Vous jouerez cela un an ! » prédisait-on à Coquelin le soir de cette première. Le fait est qu'on l'a déjà joué 200 fois, et que ce n'est pas fini : c'est seulement une seconde série qui commence, et qui commence bien, car je n'ai pas besoin de vous dire que la salle était comble le soir de la réouverture, ainsi qu'elle le fut, d'ailleurs, à chacune des représentations de cette très belle œuvre théâtrale, issue du Don César de Bazan de Victor Hugo. Très belle œuvre, supérieurement jouée par Coquelin

---

1. Interprètes. — Hurluberlu, M. *Gardel-Herve*. — Jolicoeur, M. *Alexandre Bis*. — Riquiqui, M. *A. Lévy*. — De La Pinchonnière, M. *Adam*. — Verbulus, M. *Assart*. — Maclou, M. *Mallet*. — Le Bon Roi, M. *Jourdan*. — La prince Charmant, Mlle *Théry*. — Cendrillon, Mlle *J. Lambert*. — Mme de La Hompignolle, Mlle *Tassilly*. — La Fée des Vers faisants Mlle *J. Dot*. — Javotte, Mlle *Diacre*. — Madelon, Mlle *Frédérick*. — Oculi, Mlle *Berney*. — La Présidente, Mlle *Villars*.
Danse : Mlles *Lucenti* et *Mirecour*, premières danseuses.

qui, dans le rôle le plus écrasant que nous connaissions, est simplement admirable. Mais, si tous les autres personnages de la pièce s'effacent devant le panache de Cyrano, il faut pourtant nommer Mlle Maria Legault, Roxane délicieuse, et Volny, et Desjardins, et Jean Coquelin, qui donnent de leur mieux dans les rôles de Christian, de Guiche et de Ragueneau ; Gravier et Péricaud, excellents en cadets de Gascogne, et Mmes Esquilar, Kerwich, Miroir et Bouchetal, charmantes en leurs courts épisodes. — Et maintenant on allait encore applaudir la pièce : quand on a été entendre *Cyrano de Bergerac*, on y retourne...

Le 4 novembre, on donnait la 246e représentation de la belle comédie héroïque de M. Edmond Rostand, et cette 246e représentation faisait encaisser au théâtre le deuxième million de recette [1].

12 DÉCEMBRE. — Lecture aux artistes de *Plus que Reine*, de M. Emile Bergerat, qui, dans un temps donné, doit succéder au triomphal *Cyrano*, et dont le principal rôle de femme, celui de l'impératrice Joséphine, sera créé par Mme Jane Hading.

21 DÉCEMBRE. — 300e représentation de *Cyrano de Bergerac* [1], où Coquelin n'aura pas cessé une

1. Ce chiffre formidable n'a pas de précédent. Au Châtelet, *Michel Strogoff*, du 17 novembre 1880 au 29 juin 1881, n'a produit en 216 représentations que 1,948,056 fr. 40 ; à la Porte-Saint-Martin, du 7 novembre 1874 au 9 juillet 1875, *le Tour du Monde en 80 jours* ne produisit en 240 représentations que 1,636,300 francs. *Cyrano* détient donc le record du succès.

3 MARS. — Matinée *fermée* : le collège Stanislas — où M. Rostand a fait ses études — a loué la salle entière en assurant à la direction le maximum de recette, c'est-à-dire près de 10,000 francs. La salle est donc exclusivement composée des élèves de Stanislas, des professeurs, des parents et des amis des élèves que les maîtres ont invités. Jamais Coquelin ne déploya plus de verve et vous pensez si auteur et drame ont été applaudis par les invités de Stanislas. Puis, il y eut une surprise... Après les applaudissements et rappels qui avaient marqué la fin du dernier acte, le rideau se relevait pour une apothéose. Tout le personnel du théâtre rangé en demi-cercle dans le fond ; se détachant d'un groupe, M. Rostand lui-même, et au milieu de la scène, un jeune collégien, tenant à la main un papier. C'était une jolie pièce de vers de M. Emile Trolliet, un des professeurs du collège, intitulée *Hommage à M. Edmond Rostand*, à laquelle M. Rostand lui-même répondait par des vers exquis, qu'il récitait admirablement. Contentons-nous de citer ce *sursum corda* :

Et c'est pourquoi je vous demande du panache!
Cambrez-vous, poitrinez, marchez, marquez le pas :
Tout ce que vous pensez, soyez fiers qu'on le sache,
Et retroussez votre moustache,
Même si vous n'en avez pas.

Ne connaissez jamais la peur d'être risibles ;
On peut faire sonner le talon des aïeux
Même sur les trottoirs modernes et paisibles,
Et les éperons invisibles
Sont ceux-là qui tintent le mieux.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN[1]

L'année 1898 aura été — c'est tout dire — l'année de *Cyrano de Bergerac*, dont la 50e représentation avait lieu le 9 février[2], et la 100me, le 25 mars[3].

---

1. Directeurs : MM. Floury frères.

2. Le président de la République avait assisté à la représentation du 5 janvier qui, naturellement, n'était qu'un long triomphe pour MM. Rostand et Coquelin, très chaudement félicités par le Chef de l'Etat.

M. Edmond Rostand a écrit sur sa brochure cette jolie et flatteuse dédicace :

« C'est à l'âme de Cyrano que je voulais dédier ce poème ;
« Mais, puisqu'elle a passé en vous, Coquelin, c'est à vous que je la dédie.
« E. R. »

3. Comme tous les soirs, la salle était comble. De magnifiques gerbes de fleurs garnissaient les premières loges, ce qui donnait au théâtre un air de fête inusité. Après le premier acte, des corbeilles remplies de petits bouquets circulaient par toute la salle, et chacun y puisait sa fleur préférée. Pendant le deuxième entr'acte, les petits pâtissiers de Ragueneau et les plus jolies figurantes passaient des plateaux chargés de gâteaux. Enfin, un très beau programme édité par Georges Petit, renfermant de remarquables photographies d'Edmond Rostand et de Coquelin dans une de ses plus jolies attitudes, était distribué gratuitement à chaque spectateur. Jamais Coquelin n'a eu plus de succès ! Des gens étaient là qui racontaient en être à leur cinquième représentation de *Cyrano*, et qui avouaient encore leur larme finale. On a rappelé Coquelin à n'en plus finir.

A la 104e représentation de *Cyrano*, le théâtre de la Porte-Saint-Martin — fait unique, sans doute, dans les annales des succès — aura encaissé « le million » tout rond.

soirées de la féerie de *Cendrillon* [1], données entre le 12 et le 25 juillet et qui furent forcément interrompues par les folles chaleurs de l'été ; puis, arrivons à la reprise de *Cyrano de Bergerac*, à la date du 29 octobre. O l'inoubliable soirée du 28 décembre 1897, où les habitués des premières assistèrent à l'un des plus grands succès, peut-être même au plus grand succès du siècle — lâchons le mot ! — Comédie d'aventure et drame de cape et d'épée, *Cyrano de Bergerac*, de fantaisie franche et de poésie exquise, eut le bonheur de faire comprendre et acclamer par la foule enthousiaste les plus subtils raffinements du cœur et les plus délicats sentiments. Voilà qui mit tout de suite hors de pair M. Edmond Rostand. Mais que dirions-nous de *Cyrano*, qui n'a déjà été dit !... — « Vous jouerez cela un an ! » prédisait-on à Coquelin le soir de cette première. Le fait est qu'on l'a déjà joué 200 fois, et que ce n'est pas fini : c'est seulement une seconde série qui commence, et qui commence bien, car je n'ai pas besoin de vous dire que la salle était comble le soir de la réouverture, ainsi qu'elle le fut, d'ailleurs, à chacune des représentations de cette très belle œuvre théâtrale, issue du Don César de Bazan de Victor Hugo. Très belle œuvre, supérieurement jouée par Coquelin

1. Distribution. — Hurluberlu, M. *Gardel-Hervé*. — Jalicorc, M. *Alexandre fils*. — Riquiqui, M. *A. Lévy*. — De La Pinchonnière, M. *Adam*. — Farbulax, M. *Assart*. — Madou, M. *Mallet*. — Le Portier, M. *Jourdan*. — Le prince Charmant, Mme *Théry*. — Cendrillon, Mlle *J. Lambert*. — Mme de La Houspignolle, Mlle *Tassilly*. — La Fée des Vers luisants Mlle *J. Doi*. — Javotte, Mlle *Didier*. — Madelon, Mlle *Frédérick*. — Oculi, Mlle *Berney*. — La Présidente, Mlle *Villars*.

Danse : Mlles *Laurent* et *Mirveau*, premières danseuses.

Le 2 avril, le célèbre drame de M. Edmond Rostand commençait par Versailles un grand voyage de deux ans qui, sous la direction de MM. Montcharmont et Luguet, devait comprendre la France, l'Algérie, la Tunisie, la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Italie. Candé, artiste puissant, consciencieux et solide, jouait sans fatigue le redoutable rôle de Cyrano : 1,500 ou 1,600 vers à dire tous les soirs, voire deux fois par jour [1]. Roxane était très très gracieusement personnifiée par une jeune et blonde actrice encore peu connue : Mlle Rolly.

Le 23 juin avait eu lieu la 200me de l'œuvre triomphante [2]. Puis, le théâtre fermait le 29 juin, devant une salle comble, avec cet heureux *Cyrano*, dont Coquelin allait donner au Lyceum de Londres une douzaine de représentations, pour se faire ensuite acclamer à Vichy et à Dieppe...

Notons, pour mémoire seulement, les quelques

---

1. M. Hirch prendra plus tard, avec une réelle habileté, la succession de Candé dans le rôle de Cyrano. A Marseille, notamment, son succès fut immense.

2. M. Edmond Rostand écrivait, à ce propos, à Mme Marie Laurent, présidente de l'œuvre de l'Orphelinat des Arts, la très jolie lettre que voici :

« Madame,

« *Cyrano* serait heureux qu'en souvenir de sa 200e, son nom, qui a été donné à tant d'ombrelles, de chapeaux et de bonbons, eût enfin l'honneur d'être donné à un lit de petite orpheline.

« Je vous prie de croire, Madame, à mon très respectueux dévouement.

« *Signé* : Edmond Rostand. »

L'enveloppe contenait un beau billet *de mille francs*.

M. Bertrand, président de l'Association des Artistes dramatiques, avait également reçu de M. Rostand un don de 500 francs pour la caisse des artistes.

sistèrent à l'un des plus grand
même au plus grand succès du
mot ! — Comédie d'aventure et
d'épée, *Cyrano de Bergerac*, d
et de poésie exquise, eut le bon
prendre et acclamer par la fou
plus subtils raffinements du cœu
cats sentiments. Voilà qui mit
de pair M. Edmond Rostand.
nous de *Cyrano*, qui n'a déjà été
jouerez cela un an ! » prédisait
soir de cette première. Le fait
joué 200 fois, et que ce n'est pa
ment une seconde série qui com
mence bien, car je n'ai pas be
que la salle était comble le soir
ainsi qu'elle le fut, d'ailleurs, à
sentations de cette très belle œu
du Don César de Bazan de V
belle œuvre, supérieurement j

1. Distribution. Harbaberin, M. ... M. ... [illegible]

qui, dans le rôle le plus écrasant que nous connaissions, est simplement admirable. Mais, si tous les autres personnages de la pièce s'effacent devant le panache de Cyrano, il faut pourtant nommer Mlle Maria Legault, Roxane délicieuse, et Volny, et Desjardins, et Jean Coquelin, qui donnent de leur mieux dans les rôles de Christian, de Guiche et de Ragueneau ; Gravier et Péricaud, excellents en cadets de Gascogne, et Mmes Esquilar, Kerwich, Miroir et Bouchetal, charmantes en leurs courts épisodes. — Et maintenant on allait encore applaudir la pièce : quand on a été entendre *Cyrano de Bergerac*, on y retourne...

Le 4 novembre, on donnait la 246e représentation de la belle comédie héroïque de M. Edmond Rostand, et cette 246e représentation faisait encaisser au théâtre le deuxième million de recette [1].

13 DÉCEMBRE. — Lecture aux artistes de *Plus que Reine*, de M. Emile Bergerat, qui, dans un temps donné, doit succéder au triomphal *Cyrano*, et dont le principal rôle de femme, celui de l'impératrice Joséphine, sera créé par Mme Jane Hading.

21 DÉCEMBRE. — 300e représentation de *Cyrano de Bergerac* [1], où Coquelin n'aura pas cessé une

1. Ce chiffre formidable n'a pas de précédent. Au Châtelet, *Michel Strogoff*, du 17 novembre 1880 au 29 juin 1881, n'a produit en 246 représentations que 1,948,056 fr. 40 ; à la Porte-Saint-Martin, du 7 novembre 1874 au 9 juillet 1875, *le Tour du Monde en 80 jours* ne produisit en 240 représentations que 1,636,300 francs. *Cyrano* détient donc le record du succès.

seule fois de jouer son rôle écrasant. En provin
aussi, la pièce a été donnée trois cents fois. En Am
rique elle a déjà obtenu — et ce n'est pas fini ! -
plus de cent représentations, avec la troupe
Mansfield, et nous ne parlons pas des 23 comp
gnies qui jouent la pièce sans que l'auteur l'
appris autrement que par les journaux. *Cyra*
atteint en librairie, le chiffre formidable
150.000 exemplaires : ce qui représente un p
plus du double des plus grands succès conn
jusqu'à ce jour. Comment clore ce chapitre sa
adresser à M. Rostand les félicitations qu'il m
rite ? S'il a doté la littérature dramatique fra
çaise d'un véritable chef-d'œuvre, il nous a don
d'applaudir Coquelin dans le plus merveilleux rô
qui ait été fait à sa taille, et il a obtenu la pl
formidable réussite dont jamais encore auteur dr
matique ait pu s'enorgueillir.

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ[1]

Sans compter les pièces « du répertoire », telles que les *Cloches de Corneville* et les *Vingt-huit jours de Clairette*, l'année se résume pour le théâtre de la Gaîté en une seule œuvre inédite, le *Maréchal Chaudron*, dont le sort ne fut pas très heureux, et en deux opérettes célèbres, pour la première fois représentées dans ce cadre agrandi : la première, d'effet assez médiocre, la *Jolie Parfumeuse*, et l'autre absolument triomphante, la *Fille de Madame Angot*.

12 FÉVRIER. — Première représentation à ce théâtre de la *Jolie Parfumeuse*, opéra-comique en trois actes d'Hector Crémieux et M. Ernest Blum, musique de Jacques Offenbach[2]. De tout temps, et

1. Directeur : M. Debruyère ; Secrétaire général : M. Vallin.

2. Distribution. — La Cocardière, M. *Paul Fugère*. — Poirot, M. *Debernet*. — Germain, M. *Fumat*. — Rose Michon, Mlle *Mariette Sully*. — Ravolat, Mlle *Alice Facier*. — Clorinde, Mlle *Tylda Raphaële*. — La Julienne, Mlle *Largini*. — Arthémise, Mlle *Villars*. — Madelon, Mme *Derouhe*.

Au 2e acte, les Saisons, ballet composé et réglé par Mme Mariquita, dansé par Mlle Nercy.

Le 12 mars, la *Jolie Parfumeuse* était donnée à Paris pour la 50e fois.

par un **roué ou par une** [illegible]
d'amour — **mais par de bons bour**
geoises **s'aimant bourgeoisement, et**
ne pas laisser leur fortune à des co
jeune marié qu'on nous présente, e
Parfumeuse, est tellement... simple
même de ses noces, il s'endort avec
une jeune fille pure et sans tache —
dormir avec une danseuse de l'Opé
aventures — et qu'il ne s'aperçoit ne
différence qu'il peut y avoir entre elle
là, sérieusement, entre nous, est-ce c
sentez de force à croire à tant d'i
sais bien que, dans la *Jolie Parfum*
tion, le marié est représenté par M[ll]
et que cela ne tire pas à conséquenc
n'avons pas à entrer là-dedans, que d
que jamais l'auditeur français exige
moque pas trop de lui. Tâchons de
plaît, ô nos auteurs, de mêler aux fa
le théâtre, quelques grains de la vie r
voulez que votre succès grandisse et

Au premier acte donc — vous vous le rappelez — Rose Michon épouse son fiancé Bavolet, et s'en va, pour sa première nuit de noces, chez le financier La Cocardière. Au second acte, se passe la scène tirée de *Mademoiselle de Belle-Isle* et de vingt autres demoiselles. Le financier croit s'endormir dans les bras de Rose, et s'endort dans ceux de sa maîtresse, une impure quelconque ; Bavolet, bien précoce en fait de coups de canif, croit s'endormir dans le sein d'une danseuse et s'endort réellement dans celui de sa femme. — Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer plus haut, ni La Cocardière, ni Bavolet ne s'aperçoivent de leur erreur : le premier, en prenant un bouquet de fleurs artificielles pour un bouton de roses ; le mari, en ne s'étonnant pas le moins du monde de rencontrer chez une danseuse de l'Opéra des difficultés absolument inconnues dans le corps de ballet. Au troisième et dernier acte, chacun, bien entendu, reconnaît sa méprise. La Cocardière découvre, sans trop d'amertume, qu'il est entré chez sa maîtresse sans forcer aucune serrure, et tout bêtement avec sa clef de propriétaire, — tandis que Bavolet, honteux et confus, demande pardon à sa femme de n'avoir pas su apprécier tout son bonheur. La musique de la *Jolie Parfumeuse* est du bon Offenbach ; le maëstro se prodigua dans cette partition : solos, duos, trios, quatuors, quintettes, sextuors, ensembles, il nous en fourra jusque-là... Et pimpant et pétillant comme du Champagne. On a, de nouveau, fort applaudi, au premier acte, les couplets dits par Rose Michon et le final

chanté et dansé. « Les uns vont en carrosse, et les autres à pied » au second, le duettino de Bavolet et de son ami Poirot : « Qu'avez-vous fait de ma femme ? » et les couplets de Bruscambille, dont le rythme endiablé ferait danser un cul-de-jatte. — N'oublions pas enfin, au troisième acte, le joli duo d'explication entre les jeunes mariés : « Où donc as-tu passé la nuit ? » et la demande en mariage de Poirot avec sa drôlatique réponse.

La « Jolie Parfumeuse » d'autrefois, c'était Louise Théo, et tous ceux qui l'y ont vue vous diront, comme nous, qu'elle était vraiment charmante et bonne à regarder... sinon à entendre. Elle vous avait de petites mines à elle, de jolis petits yeux à elle, une petite bouche à elle, enfin une foule de petites recettes à elle, qui ne manquaient jamais leur effet. — Ajoutez à cela une petite voix de chatte amoureuse qui a couru sur les toits, et vous aurez à peu près le profil de l'ex-divette de la Renaissance et des Bouffes. Elle était fort aimée du public et le méritait certainement par le soin qu'elle prenait de lui plaire — chose plus rare qu'on ne croit chez une jolie femme de théâtre. Mme Simon-Girard, qui lui succéda sur cette même scène de la Renaissance, il y a quelques années, était une véritable artiste et une parfaite chanteuse. Elle avait de la finesse et de l'esprit, de l'entrain et de la verve à en revendre. — Cette verve « à tout casser » est précisément ce qui manque à la délicieuse poupée qu'est Mariette Sully, et nous aurions voulu lui voir enlever avec plus de crânerie la chanson de Bruscambille :

A Toulouse en Toulousain
Tout le monde connaît bien
La famille Bruscambille...

qu'on lui a, d'ailleurs, redemandée. Et puis, pourquoi parle-t-elle auvergnat ? — C'est qu'apparemment elle n'est pas tout à fait débarbouillée de *Mam'zelle Quat'Sous*... Mlle Favier est un gentil Bavolet — vraie statuette de Saxe — le jeu est peut-être encore inexpérimenté, mais la voix est agréable et ne demande qu'à se développer. M. Dekernel s'est taillé, dans Poirot, un succès de bon comique. Pour Paul Fugère, idole de la Gaîté, nous regrettons que, dans le rôle de La Cocardière, qui ne lui convient que médiocrement, il soit allé se heurter à l'inoubliable souvenir de Daubray. Le divertissement des Chiens savants, la queue en trompette, — c'est des ballerines dont je veux parler — atteste bien la manière excentrique de Mlle Mariquita et le ballet des Saisons, adorablement costumé par Landolff, sont l'obligatoire addition de M. Debruyère à la *Jolie Parfumeuse* d'antan. Charmante illustration, d'ailleurs...

25 MARS. — Reprise et 1731e représentation des *Cloches de Corneville*, où Mlle Debério chante pour la première fois le rôle de Germaine. Les autres rôles sont tenus par Mlle Coryte, MM. Lucien Noël, Paul Bert, Adeline et Dacheux.

27 AVRIL. — Première représentation du *Maréchal Chaudron*, opéra-comique en trois actes et six tableaux, de Henri Chivot, MM. Jean Gascogne

et Georges Rolle, musique de M. P. Lacome[1]. L'action du *Maréchal Chaudron* se passe en Portugal, en 1811. A ce moment, Masséna avait succédé à Soult dans le commandement en chef des troupes françaises. L'existence de l'armée fut pendant près d'un an un problème incompréhensible. N'ayant aucun magasin, occupant un terrain fort enserré, eu égard au grand nombre d'hommes et de chevaux qu'il fallait nourrir, elle se trouva à plusieurs reprises dans une effroyable pénurie. Mais jamais ne fut plus ingénieuse et industrieuse l'activité de nos soldats, jamais ne fut plus grande leur endurance. Tandis que les régiments de Masséna pourvoyaient à grand'peine à leur subsistance, un sergent du 47e de ligne découvrit, au cours d'une expédition, un couvent abandonné par les moines, mais abondamment pourvu de provisions. Il s'y installa avec quelques-uns de ses compagnons, et, pendant plusieurs mois, ils se dédommagèrent des jeûnes forcés du quartier général en vivant dans l'abondance, faisant la guerre à la façon des routiers et des malandrins du moyen-âge et accueillant les recrues les plus diverses : soldats espagnols, soldats portugais, etc. Ces *condottieri* d'un nouveau genre avaient trouvé

---

1. DISTRIBUTION. — Pigeonnet, M. *Paul Fugère*. — Jean Berthaut, M. *Edwy*. — Capitaine d'Estillac, M. *Lucien Noël*. — Le major Watson, M. *Dehernel*. — Don José, alcade, M. *Paul Bert*. — Le général, M. *Dacheux*. — Torribio, M. *Bernard*. — Le chapelain, M. *Jullien*. — Cesarine Micheline, Mlle *Alice Favier*. — Perlita, Mlle *Deberio*.

Au 4e tableau, *Jota*, réglée par Mme Mariquita, chantée par Mlle *Alice Favier*, dansée par Mlles *Nercy* et *Briant* et les dames du corps de ballet.

Le rôle de Jean Berthaut était repris dans les premiers jours de mai par M. Lucien Noël.

dans le sergent du 47e de ligne un missionnaire si ingénieux et si habile, si entendu à faire toujours « bouillir la marmite » qu'ils l'avaient appelé « le Maréchal Chaudron ». Quarante lignes des Mémoires de Marbot donnèrent à MM. Jean Gascogne et Georges Rolle la première idée de leur pièce. Mais on reconnaîtrait difficilement dans l'épisode raconté par Marbot, le thème de l'ouvrage, et nos auteurs ont dû le modifier de si complète façon que, de la version primitive, il ne reste guère que le titre. Comment Jean Berthaut, aidé de la gentille Bayonnaise qui lui a donné son cœur et d'un Parisien dégourdi, répondant au nom de Pigeonnet — vous avez flairé Paul Fugère — délivre-t-il des poursuites du major Watson l'aimable pupille de l'alcade d'Alcobaza, qui en tient vigoureusement pour son capitaine ; comment se trouve-t-il forcé, dans le but de calmer sa bande d'irréguliers, de faire mine d'épouser lui-même la jolie Perlita, et comment, fait prisonnier par les Anglais, leur échappe-t-il miraculeusement, rendant Perlita à son beau capitaine et rentrant au camp français juste à temps pour se voir hautement féliciter par le général ? C'est ce que nous content les auteurs du *Maréchal Chaudron*, en trois actes, amusants et variés, que d'aucuns eussent seulement voulu un tantinet plus clairs. Le compositeur de *Madame Boniface* et de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, de *Ma Mie Rosette* et de *Myrtil* est, parmi les musiciens de genre léger, un de ceux qui ont le plus de vrai talent, de délicatesse et d'originalité, et l'on pouvait s'en fier à l'auteur de l'*Estudiantina*

— un duo qui fit le tour du monde! — pour savoir trouver les refrains espagnols qui convenaient au cadre du *Maréchal Chaudron*. Aussi, que de pages « enlevées » en cette fine et charmante partition, orchestrée par un homme qui sait admirablement son métier! Remarquez, je vous prie, le joli madrigal à deux voix : « En partant, je n'avais pas mis l'amour dans mon itinéraire »; le joyeux trio : « Je suis le père capucin »; les couplets du Petit Tambour; la Jota, chantée et dansée : « *Por en medio de las Mares* »; le duetto « De la posada voisine nous sommes les petits marmitons » : autant de perles justement acclamées... Plein de ressources et fort habile, ainsi qu'il le dit lui-même, M. Paul Fugère a toujours l'oreille du public : il n'y a qu'à voir le succès fait à sa « parade » imitative du premier acte... Mlles Favier et Debério sont de gentilles étoiles de moyenne grandeur, et M. Lucien Noël est un beau capitaine de voltigeurs. Pour personnifier ce sergent chevronné, ce « corsaire sans navire » qui s'intitule le « Maréchal Chaudron », il eût fallu tout l'entrain et toute l'autorité d'un Soulacroix. M. Debruyère a cru devoir se rabattre sur un débutant « dans les prix doux » : M. Edwy, dont l'intelligence de jeu, l'accent lyrique et l'intensité de déclamation s'étaient si bien fait apprécier, aux derniers concours du Conservatoire, qu'il avait mérité, dans le *Charles VI* d'Halévy, un second prix d'opéra. M. Edwy chante avec goût, d'une voix parfois un peu sourde; ce qui lui manque encore, hélas, c'est l'habitude et l'expérience de la

scène ; est-ce donc sa faute si, aux premiers feux de la rampe, ce brave à trois poils nous a donné l'aspect d'un véritable conscrit ?... Au directeur de la Gaîté, qui nous avait généralement habitués à plus de luxe et de soin artistique, nous reprocherons de ne pas avoir eu foi dans un ouvrage qui, justement, prêtait à une pittoresque mise en scène. Eh quoi ! pas un costume inédit, pas un décor neuf !... Le *Maréchal Chaudron* valait, certes, mieux que d'adroits « rafistolages » : il eût beaucoup gagné, ce nous semble, à nous être présenté avec tous les honneurs dus à son rang.

12 MAI. — Matinée donnée par le *Petit Journal* au profit de sa caisse de « secours immédiats[1] ».

---

1. Voici quel en était le programme :

PREMIÈRE PARTIE

Ouverture à orchestre.

1. — Scène comique par les clowns Footit et Chocolat, du Nouveau-Cirque.

2. — *Les Noces de Jeannette*, opéra-comique de Victor Massé, joué par M. Lucien Fugère et Mme Bernaert, du théâtre de l'Opéra-Comique.

3. — *Toto chez Tata*, comédie en un acte, de Meilhac, jouée par Mmes Céline Chaumont, du théâtre du Palais-Royal, et M. Baron, du théâtre des Variétés.

4. — *Les Tziganes parisiens*, scènes d'orchestre par MM. Huguenel, Noblet, Galipaux, Lérand, Numès, Torin, Maugin, du Vaudeville ; Guyon fils, de l'Athénée ; Lamy, des Bouffes ; Simon, Raoul Numa, des Variétés ; sous la direction de M. Guy, des Variétés.

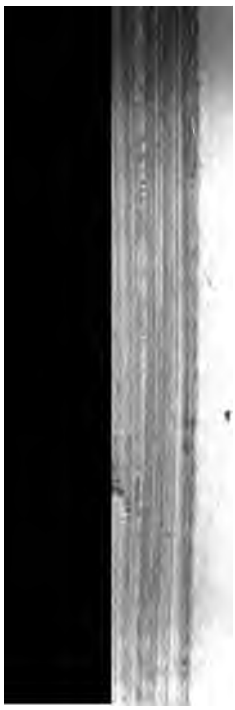
DEUXIÈME PARTIE

Ouverture à orchestre.

1. — Intermèdes : Les *Mandolinistes* : M. Pietrapertosa et ses élèves. — *Chansonnettes* par Mme Germaine Gallois, du théâtre des Variétés. — *Poésie* de M. Edmond Rostand. — Les *Violonistes* : M. Brun, de l'Opéra et ses élèves. — *Monologues* par M. Coquelin cadet, de la Comédie-Française. — *Chansonnettes humoristiques* par M. Jules Moy. — Les célèbres Schaffer, acrobates des Folies-Bergère.

2. — *La Grand'Mère*, comédie en un acte, de Victor Hugo, jouée par Mme Marie Laurent et les artistes de l'Odéon.

3. — M. Polin, de la Scala, dans son répertoire.



elle peut donc plaire encore à
tion actuelle est à peu près l
Paul Fugère a laissé à M. Sou
celot, pour lequel il se trouvait
joue maintenant celui d'Hilari
plaisant. Cela est bien, mais ch
perdu la jolie, la gracieuse, la c

---

1. — Voici quel en était le programme :

A *la Chambrée*, fantaisie en un acte, de
jouée par MM. Bernard et Jaltier, de la Gaîté

La Revanche de Galatée, opéra-comique de
de M. Edmond Diet, jouée par Mmes Mily-Meyr

Perrot, assassin de sa femme, mimodrame
musique de M. Vidal, joué par MM. Severin e

Un pot Lebonnard (3e acte), de M. Jean Aic
joué par M. Ernete Novelli, Mme O. Gianni
lienne.

Dans l'intermède, on entendait Mmes Héglon
Mmes Reichenberg et Amel, MM. Mounet-Sul
Comédie-Française; Mme Marie Laurent, de l'O
l'Opéra de Saint-Pétersbourg; Mme Jane Hadi
seur au Conservatoire, et son élève Mlle
Scala; M. Fursy, le chansonnier à la mode;
piste; MM. Gobert et Sorel, flutistes, etc. L'o
sous la direction de M. Ch. Malo.

2. DISTRIBUTION. — Alesia, Mlle *Deberia*. —
Evans. — Guduline, Mlle *De Marthe*. — Hil
Lancelot, M. *Sonus*. — Père Maximin, M. *J*

la légendaire *Fille de Madame Angot* obtenait, en son nouveau cadre, le plus vif et le plus mérité succès. Les lecteurs de ces *Annales* n'attendent pas de moi — je suppose — un compte-rendu détaillé de la pièce et de la musique d'une opérette qui, après avoir tenu, jadis, pendant plus d'un an, l'affiche des Folies-Dramatiques, a été maintes fois reprise un peu partout, en dernier lieu à l'Eden-Théâtre, où elle réunissait, dans les rôles de Clairette et de Mlle Lange, les deux divas de l'opérette : Granier et Judic... Qui ne connaît tous ces refrains devenus populaires : « C'n'était pas la peine assurément, d'changer d'gouvernement » et le « Pas bégueule, forte en gueule », et la fameuse valse des hussards d'Augereau, et la célèbre dispute de Clairette et de Mlle Lange : « Ah! c'est donc toi, Madame Barras... » On sait que l'immense vogue de la pièce est parfaitement justifiée par un livret amusant, mettant en scène des types populaires, dans un milieu et dans une époque particulièrement sympathiques au public. Quant à la partition, vraiment charmante, elle a cette saveur toute particulière du style musical du temps du Directoire. Il y a, dans tous ses couplets si lestement troussés, comme un écho des chansons du Caveau, gaiement dégoisées par nos pères. Pour ma part, je considère la *Fille de Madame Angot*, le chef-d'œuvre de M. Lecocq, comme une des œuvres les plus remarquables qui se soient produites sur nos scènes d'opérettes. Elle restera certainement comme un échantillon typique de la gaieté, de la bonne humeur et de la verve chansonnière de la muse

tette, la gentillesse et la cr
Mlle Jane Evans, enfin, n'est-e
Bérénice? A cette occasion, M
avec une exubérance de bon
Gibard, le maréchal des logis
en voulant tout démêler, et dan
Nichotte, où s'illustra jadis,
tiques, Mlle Tusini, nous est
gnonne et savoureuse débutant
ney, toute pétillante de malice

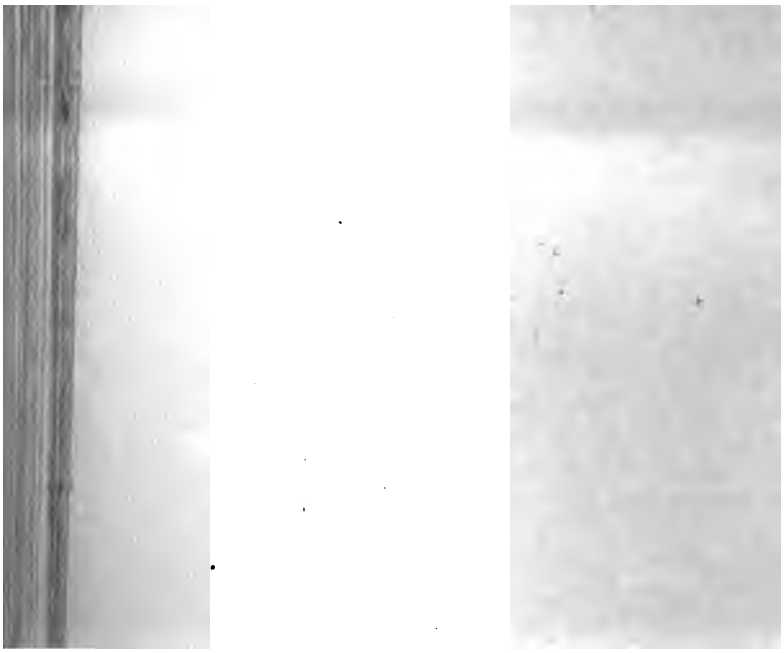
28 OCTOBRE. — Première r
théâtre de la *Fille de Madam*
mique en trois actes, de Clairvi
ning, musique de M. Charles Le
distribution hors ligne et un lu
qui rappelle les plus fastueu
d'opérettes autrefois données s
Jacques Offenbach à ce même t

---

1. DISTRIBUTION. — Larivaudière, M. *Pau*
M. *Lucien Noël*. — Pomponnet, M. *Soums*.
Trénitz, M. *Bernard*. — Cadet, M. *Dacheux*
Girard. — Lange, Mlle *Yvonne Kerlord*.
Evans. — Javotte, Mlle *Janney*.

Au troisième acte, *les Fariniers*, grand ba

la légendaire *Fille de Madame Angot* obtenait, en son nouveau cadre, le plus vif et le plus mérité succès. Les lecteurs de ces *Annales* n'attendent pas de moi — je suppose — un compte-rendu détaillé de la pièce et de la musique d'une opérette qui, après avoir tenu, jadis, pendant plus d'un an, l'affiche des Folies-Dramatiques, a été maintes fois reprise un peu partout, en dernier lieu à l'Eden-Théâtre, où elle réunissait, dans les rôles de Clairette et de Mlle Lange, les deux divas de l'opérette : Granier et Judic... Qui ne connaît tous ces refrains devenus populaires : « C'n'était pas la peine assurément, d'changer d'gouvernement » et le « Pas béguеule, forte en gueule », et la fameuse valse des hussards d'Augereau, et la célèbre dispute de Clairette et de Mlle Lange : « Ah! c'est donc toi, Madame Barras... » On sait que l'immense vogue de la pièce est parfaitement justifiée par un livret amusant, mettant en scène des types populaires, dans un milieu et dans une époque particulièrement sympathiques au public. Quant à la partition, vraiment charmante, elle a cette saveur toute particulière du style musical du temps du Directoire. Il y a, dans tous ses couplets si lestement troussés, comme un écho des chansons du Caveau, gaiement dégoisées par nos pères. Pour ma part, je considère la *Fille de Madame Angot*, le chef-d'œuvre de M. Lecocq, comme une des œuvres les plus remarquables qui se soient produites sur nos scènes d'opérettes. Elle restera certainement comme un échantillon typique de la gaieté, de la bonne humeur et de la verve chansonnière de la muse



heureusement les uniformes des hussards aux toilettes de couleurs tendres des jolies invitées. Rien de plus réjouissant que le ballet des Fariniers, où si gentiment triomphent Mlles Duval et Briant, étoiles de la danse. La pièce a été magnifiquement montée avec luxe et avec goût, et voilà pour bien longtemps installée au théâtre de la Gaîté, fort capable d'y devenir encore plusieurs fois centenaire, cette *Fille de Madame Angot*, qu'on n'avait pas revue depuis dix ans, et qui reparaît aujourd'hui aussi jeune qu'au premier jour...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Mam'zelle Quatre sous, opéra-comique..	4	»	45
La Jolie Parfumeuse, opéra-comique ...	3	12 févr.	48
Les Cloches de Corneville, opérette.....	3 a. 4 t.	25 mars	36
**Le Maréchal Chaudron*, opéra-comique.	3 a. 6 t.	27 avril	58
La Poupée, opéra-comique.....	4 a. 5 t.	24 juin	90
Les Vingt-huit jours de Clairette, opérette.	4	22 sept.	36
La Fille de Mme Angot, opéra-comique..	3	28 octob.	76

25 MARS. — 1550e représentation du *Tour du monde en 80 jours*.

17 AVRIL. — Dernières représentations, en matinée et en soirée, du même *Tour du monde en 80 jours* : après quoi, le théâtre était fermé, pour réfection complète de la salle, jusqu'à la réouverture sous la direction de M. Emile Rochard, forcément retardée jusqu'au commencement de décembre.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Poudre de Perlinpinpin*, féerie en quatre actes et trente-cinq tableaux des frères Cogniard, musique des ballets de M. Pritchard, ballets réglés par M. Van Hamme [1]. — Que dire du superbe et lu-

---

Grand intermède par M. *Ch. L. Bataille*, Mlle *Alice Bonheur*, M. *Paguet*, M. *G. Berr*, Mme *Héglon*, M. *Moutiérat*, Mme *Simon-Girard*, M. *Coquelin cadet*, Mlle *Wyns*, M. *Clément*, Mlle *Grandjean*, M. *Fugère*, Mlle *Achté*, M. *Galipaux*, M. *Noté*, M. *Fragson*.

DEUXIÈME PARTIE

Deuxième acte d'*Adrienne Lecouvreur*, de E. Scribe et E. Legouvé, joué par les artistes de la Comédie-Française.

Quatrième tableau de *Cocher, rue Boudreau !* revue de MM. Gavault et Cottens, joué par les artistes du théâtre de l'Athénée-Comique.

1. DISTRIBUTION. — Courtebotte, M. *Baron*. — Micromégas, M. *Decori*. — Vif-Argent, M. *Pougaud*. — Perlinpinpin, M. *Courtès*. — Grisdelin, M. *Bartel*. — Pantin Ier, M. *Kerny*. — Polichinelle, M. *Grégoire*. — Stanislas, M. *Degeorge*. — Paternus, M. *Vandenne*. — Catiche, Mlle *Mily-Meyer*. — Zibeline, Mlle *Jeanne Petit*. — La fée des Neiges, Mlle *Lise Fleuron*. — La fée des Amours, Mlle *Antonia Huart*. — La poupée, Mlle *Hélène Darbel*. — La reine des Porcelaines, Mlle *Suzanne Orlandi*. — Frivolina XXII, Mlle *J. de Luzille*. — La rose de Noël, Mlle *Jeanne Doé*. — La fée des Sorts, Mlle *Rose Dionet*. — Atala, Mlle *Astier*.

Les autres rôles par MM. *Kartal*, *Ploton*, *Acelot*, *Morel*, *Yves Martel*, *Aussourd* ; Mmes *M. Yrven*, *Léo Dupont*, *Gaby Delbeau*, *Suzanne Desroches*, *de Pierrefonds*, *Paul Mary*, *Dargelès*, etc.

Au deuxième acte : *Le Pays des Porcelaines*, grand défilé suivi de *Colin et Colinette*, divertissement dansé et mimé par : Colin, Mme *Teresa di Vienna* ; Colinette, Mme *Ratteri* ; le juge, Mlle *Henriette Braun*, et le corps de ballet.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET

L'année 1898 verra la fin de la direction de MM. Floury frères, arrivés au terme de leur location, et l'avénement de M. Emile Rochard, déclaré, le 23 janvier, adjudicataire pour quinze années du droit au bail de ce théâtre, où il triompha jadis avec *Michel Strogoff*, les *Pilules du diable* et les *Mille et une Nuits* [1].

29 JANVIER. — Reprise du *Tour du monde en 80 jours*, pour les représentations de M. Romain.

1er MARS. — Matinée au profit de l'Association des artistes dramatiques, dont la recette s'élevait à plus de quatorze mille francs [2].

---

1. La nouvelle société d'exploitation du théâtre était bientôt définitivement constituée par M. Rochard ; le fonds social est de 700.000 francs, représenté par 140 actions de 5.000 francs chacune.

2. Voici quel en était le programme :

PREMIÈRE PARTIE

Un Prix de Vertu, comédie en un acte, de M. Fabrice Carré, joué par MM. *Numès*, *Peulat*, *J. Frédal*, *Boudier*, Mmes *Cheritty*, *Morey*, *Dickson*, *J. Laurent*.

Première représentation de l'*Ecole des belles-mères*, comédie inédite en un acte, de M. E. Brieux, jouée par MM. *Lerand*, *Maury*, Mmes *Duluc*, *Jenny Rose*, *Netza*, *Dickson*.

Les *Cochons roses*, poésie inédite de M. Edmond Rostand, dite par M. *Coquelin aîné*.

25 MARS. — 1550e représentation du *Tour du monde en 80 jours.*

17 AVRIL. — Dernières représentations, en matinée et en soirée, du même *Tour du monde en 80 jours :* après quoi, le théâtre était fermé, pour réfection complète de la salle, jusqu'à la réouverture sous la direction de M. Emile Rochard, forcément retardée jusqu'au commencement de décembre.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Poudre de Perlinpinpin*, féerie en quatre actes et trente-cinq tableaux des frères Cogniard, musique des ballets de M. Pritchard, ballets réglés par M. Van Hamme [1]. — Que dire du superbe et lu-

---

Grand intermède par M. *Ch. L. Battaille*, Mlle *Alice Bonheur*, M. Fu-*guet*, M. *G. Berr*, Mme *Héglon*, M. *Mouliérat*, Mme *Simon-Girard*, M. *Coquelin cadet*, Mlle *Wyns*, M. *Clément*, Mlle *Grandjean*, M. *Fugère*, Mlle *Achté*, M. *Galipaux*, M. *Noté*, M. *Fragson*.

DEUXIÈME PARTIE

Deuxième acte d'*Adrienne Lecouvreur*, de E. Scribe et E. Legouvé, joué par les artistes de la Comédie-Française.

Quatrième tableau de *Cocher, rue Boudreau !* revue de MM. Garnier et Cottens, joué par les artistes du théâtre de l'Athénée-Comique.

1. DISTRIBUTION. — Courtebotte, M. *Baron*. — Micromégas, M. *Dekern*. — Vif-Argent, M. *Pougaud*. — Perlinpinpin, M. *Courtès*. — Grisdoux, M. *Bartel*. — Pantin Ier, M. *Kerny*. — Polichinelle, M. *Grégoire*. — Stanislas, M. *Degeorge*. — Paterous, M. *Vandenne*. — Catiche, Mlle *Mily-Meyer*. — Zibeline, Mlle *Jeanne Petit*. — La fée des Neiges, Mlle *Lise Fleuron*. — La fée des Amours, Mlle *Antonia Huart*. — La poupée, Mlle *Hélène Darbel*. — La reine des Porcelaines, Mlle *Suzanne Orlandi*. — Frivolina XXII, Mlle *J. de Lussille*. — La rose de Noël, Mlle *Jeanne Doé*. — La fée des Sorts, Mlle *Rosa Diane*. — Atala, Mlle *Astier*.

Les autres rôles par MM. *Kartal*, *Ploton*, *Arelot*, *Morel*, *Yves Mérel*, *Aussourd* ; Mmes *M. Yrven*, *Léo Dupont*, *Gaby Delbeau*, *Suzanne Desroches*, *de Pierrefonds*, *Paul Mary*, *Dorgelès*, etc.

Au deuxième acte : *Le Pays des Porcelaines*, grand défilé, suivi de *Colin et Colinette*, divertissement dansé et mimé par : Colin, Mme *Teresa di Vienna* ; Colinette, Mme *Ratteri* ; le juge, Mlle *Henriette Brown*, et le corps de ballet.

mineux théâtre inauguré par M. Rochard, sinon que c'est incontestablement la plus belle salle de Paris ? Tout y est gai, pimpant, tout y prédispose à l'admiration, et loin d'être déçus, à mesure que défilent devant eux ces trente-cinq tableaux, les spectateurs de la *Poudre de Perlinpinpin* sont entraînés dans un crescendo d'enthousiasme pour ces merveilles de luxe et de richesse, de pittoresque et de goût, de distinction et d'harmonie dans les couleurs. Jamais, je ne crains pas de le dire, on n'a rien fait, en ce genre, de plus artistique et de plus séduisant que le défilé du *Pays des Porcelaines*, après lequel, le soir de la répétition générale, M. Rochard était l'objet d'une ovation si spontanée et si sincère ? Comment n'eût-on pas rendu hommage à l'infatigable chercheur qui, pour faire grand et beau, ne regarde ni à sa peine ni à son argent. Semer pour récolter : telle est sa devise. Il faut voir — tout le monde ira voir — ce splendide défilé, où les délicieux costumes de Landolff, portés par de sculpturales créatures, se mêlent aux étonnants cartonnages de la maison Hallé — en avant le ripolin ! — pour représenter, sous toutes les formes, les porcelaines de toute provenance : la faïence de Delft, d'Angleterre, d'Italie, de Marseille, d'Espagne, de Rouen, la porcelaine de Moustiers, de

---

Au troisième acte : *La Conquête d'un Cœur*, grand ballet dansé par Mlle *Mauriani*, danseuse étoile ; la Nuit, Mlle *Terca di Vienna* ; le chef des stalactites, Mlle *Ratieri* et le corps de ballet.

Au quatrième acte : *Le Royaume des Pantins*, grand défilé des Joujoux par 300 personnes, suivi des *Poupées*, grand divertissement par le corps de ballet et la troupe.

MM. *Kiches*, clowns excentriques.

Perlinpinpin valait surtout par sa naïveté, sa bonne grosse gaieté saine, ses couplets sans prétention, ses plaisanteries au gros sel, son comique au gros rire. On l'a retouchée, revue et corrigée : elle est devenue méconnaissable. Elle amusait jadis ; maintenant elle étonne. Les rondeaux étaient charmants, les décors sont superbes. On a coupé les gais refrains, on a taillé, rogné, fait merveilles. On a remplacé le rire par l'éblouissement, et le spectateur assiste, les yeux remplis d'admiration, au spectacle d'une lanterne magique, avec ballets somptueux et changements à vue stupéfiants. Il me suffira de nommer Baron, un bien plaisant roi Courtebotte ; Pougaud, un prince Vif-Argent tout plein d'entrain ; Decori, remplissant à souhait le rôle à tiroirs du génie Micromégas ; Mlle Mily Meyer, fort amusante sous les traits de la servante Catiche, amoureuse de son maître ; Mlle Jeanne Petit, qui prête sa jolie voix au rôle de la froide princesse Zibeline, et de louer en bloc une pléiade de très jolies femmes personnifiant mesdames les fées pour prouver que, sous le rapport de l'interprétation, M. Rochard n'a pas plus lésiné que pour le reste. En voilà pour une bonne année !

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Rothomago, féerie	3 a. 30 t.	»	25
Le Tour du Monde, pièce	5 a. 15 t.	29 janv.	89
La Poudre de Perlinpinpin, féerie	4 a. 35 t.	8 déc.	27

3 FÉVRIER. — M. Renaud, de l'Opéra, Mme Roger-Miclos, Mlle Mathieu d'Ancy et le quatuor Geloso prêtent leur concours au jeudi populaire de musique ancienne et moderne. De brèves notices sont lues par M. Paul Franck, de l'Odéon.

4 FÉVRIER. — Première représentation de la *Pocharde*, pièce en cinq actes et dix tableaux, de M. Jules Mary [1]. — La *Pocharde* est — naturellement arrangée en vue de la scène — la trop véridique aventure de cette malheureuse aubergiste de Malaunay, condamnée aux travaux forcés à perpétuité par le jury de Rouen pour avoir empoisonné son mari et son jeune frère. Il y avait huit ans que cette infortunée expiait dans une maison centrale le double crime qu'elle n'avait pas commis, quand une série d'événements étranges vint révéler à la justice l'erreur, d'ailleurs bien excusable, qui avait amené la condamnation d'une innocente, et démontrer que, loin d'être une empoisonneuse, la cabaretière de Malaunay était une empoisonnée.

---

chamelier, M. *Andecot*. — Grands prêtres, soldats, bergers. — Said, Mlle *Marthe Mellot* (du théâtre Antoine). — Fatime et l'ange, Mlle *Reine Roy*. — La Vierge, Mlle *Mary Myriam*. — La reine, Mlle *Samuel*.

1. DISTRIBUTION. — Le docteur Marignan, M. *Duquesne*. — Georges Lamarche, M. *Pouctal*. — Le père Grégoire, M. *Courtès*. — Gauthier Marignan, M. *P. Achard*. — Le juge d'instruction, M. *J. Renot*. — Langeraume, M. *Grégoire*. — Gattinois, M. *Degeorge*. — Charlotte Lamarche, Mlle *A. Tessandier*. — Claire, Mlle *Rose Syma*. — Louise, Mlle *Georgette Loyer*. — Pauline, Mlle *Aimée Samuel*. — Supérieure de l'Orphelinat, Mme *Marie Delia*. — Mme Marignan, Mme *Delphine Renot*. — Lucienne d'Hauteville, Mlle *Reine Roy*. — Mme Pimperlot, Mlle *Talbert*.

Les autres rôles par MM. *Kortal, Bour, Dervet, Avelot, H. Martin, Bacquié, Chartol, Lagrange, Picard, Aussourd, Perdrillat, Féchas*, et Mmes *Lorane, Marthe Sicard, Léo Rolla, Picoury, Lucie Delcour, Mauclair*, petite *Meheu*, petite *Nonguet, L. Bertal, Willion, Suzanne, James, Debeyre, Vial*.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

Deux directions se se partageront l'année 1898 : celle de M. Emile Rochard, se terminant avec la *Pocharde*, de M. Jules Mary, et la *Corde au cou*, de MM. Adolphe Jaime et Edgard Pourcelle ; celle de MM. Holacher et Pontet, qui ouvriront avec la *Bande à Fifi*, de MM. Gardel-Hervé et Maurice Varret, et nous donneront ensuite *Papa La Vertu*, de MM. Pierre Decourcelle et René Maizeroy.

5 JANVIER. — Cinquantième représentation de la *Joueuse d'orgue*[1].

7 JANVIER. — Représentation en matinée de l'*Enfant Jésus*, mystère en cinq actes et sept tableaux, de M. Charles Grandmougin, musique (soli, chœurs et orchestre) de M. Francis Thomé[2].

---

1. Le rôle de Marthe Sollier était joué pendant quelques jours, et par suite d'une indisposition de Mlle G. Loyer, par l'intelligente « petite Gaby » qui plus enfant, le rendait plus vraisemblable.

Celui de Véronique, créé par Mlle Tessandier, était repris par Mme Délia.

2. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *Duquesne*. — Hérode, M. *Bour* (de l'Ambigu). — Méghiel, M. *Arquillière* (du théâtre Antoine). — Saint Joseph, M. *Renot*. — Le chef des soldats, M. *Degeorge*. — Hédal, M. *Racquié*. — Zaher, M. *Acelot*. — Melchior, M. *Chartol*. — Le paysan, M. *Grégoire*. — Le prince des scribes, M. *Maurice Lagrange*. — Le grand sacrificateur, M. *T. Seiglet*. — Un soldat, M. *Aussourd*. — Le

de six mois. Mort étrange et terribles conséquences ! Accusée par la rumeur publique d'avoir empoisonné son mari, Charlotte Lamarche a beau crier son innocence : elle est condamnée à la peine capitale sur la déposition d'un médecin légiste — le docteur Marignan — basée sur ce fait qu'on a trouvé de l'arsenic entre les mains de la malheureuse qui voulait se tuer... Mais le jugement est à peine rendu que le docteur Marignan reçoit la visite d'un vieux sorcier du village, le père Grégoire, soutenu à grand peine par le bras de sa fille adoptive. — « Charlotte Lamarche est innocente, dit-il, son mari a succombé aux intoxications de l'oxyde de carbone provenant d'un four à plâtre voisin de la chambre où il couchait, et ce sont ces maudites émanations qui l'étourdissaient elle-même, au point de faire supposer qu'elle se grisait d'alcool... Croyez-moi : je suis allé m'enfermer dans la chambre en question, et voyez dans quel état j'en reviens !... Que mon exemple vous serve de leçon : je m'appelle Madelor, nom tristement célèbre, puisque c'est celui d'un médecin dont l'impardonnable erreur a fait autrefois condamner à mort une innocente : la mère de cette enfant... » Et le sorcier désigne la jeune fille qu'en expiation de sa propre faute, il a généreusement recueillie. Vous jugez de l'effet de ces paroles sur l'esprit du docteur Marignan, que vient précisément d'illustrer le jugement, conforme à ses « savantes » conclusions, rendu par le tribunal de Tours. Ira-t-il, ou n'ira-t-il pas, pour décharger sa conscience du poids qui [illegible] tenter lui-même la décisive expérience à

laquelle s'est livré le vieux sorcier? Il y va, et nous le retrouvons dans « la chambre du poison », où il note, minute par minute, les sensations ressenties, jusqu'au moment où, la tête prise et les yeux obscurcis, il succombe fatalement au sommeil et voit, en un épouvantable cauchemar, d'abord réveiller, le jour de l'exécution, et guillotiner ensuite Charlotte Lamarche. Mais ce n'était là qu'un rêve, puisque la peine de la condamnée à mort a pu être commuée, et plutôt que de laisser en héritage à son fils le misérable renom d'un imbécile qui a trouvé de l'arsenic chez un homme mort asphyxié, Marignan commet le plus grand des crimes, et ensevelit son erreur en mettant le feu à la maison révélatrice. Les années se passent, et l'avant-dernier tableau du drame de M. Jules Mary nous montre l'orphelinat où sont élevées, en butte aux continuelles insultes de leurs petites camarades leur jetant cruellement au nez le nom de la « Pocharde », les filles de Charlotte Lamarche, expiant au bagne le crime qu'elle n'a point commis. Mais elle a miraculeusement obtenu la remise de sa peine, et la voilà qui se présente à l'orphelinat, folle de joie à l'idée d'embrasser enfin ses chères enfants. Elle les reconnaîtra elle-même dans les rangs, sans que les religieuses les désignent à ses yeux de mère. Et bien, non! elle ne les reconnaîtra pas, puisque c'est à elles que, sans s'en douter, elle vient de faciliter l'évasion du couvent où elles se trouvaient trop malheureuses. Ai-je besoin de vous apprendre que la gendarmerie se charge de les rattraper? Et ne serez-vous pas bien aise de

savoir que le docteur Marignan est convaincu devant son fils d'avoir sciemment laissé condamner une innocente — le carnet où il a soigneusement noté les sensations ressenties ayant été retrouvé dans les décombres de la maison du four à plâtre par le vieux sorcier ? Il n'a donc plus qu'à signer la déclaration qui l'écrase et à se poignarder aux genoux de Charlotte Lamarche, en passe d'obtenir bientôt sa réhabilitation. Si j'ajoute que, très probablement, le fils du docteur Marignan épousera l'aînée des demoiselles Lamarche, vous estimerez que l'invraisemblance entre pour une bien large part en cet ouvrage, où nous eussions souhaité plus de véritable émotion et moins d'ordinaires ficelles mélodramatiques, plus de réel imprévu et aussi plus d'humanité... L'infortunée Charlotte Lamarche est jouée avec tout le talent que vous lui connaissez par Mlle Tessandier, et ce n'est pas sa faute si le rôle, écrit dans une gamme sans cesse larmoyante, devient parfois forcément monotone. M. Duquesne rend de façon très habile le personnage du docteur Marignan, qui n'est pas seulement un homme léger — tels les experts qui firent condamner de gaieté de cœur la femme Druaux — mais un pur gredin. L'excellent Courtès est on ne peut plus touchant sous les traits du bon Grégoire, ex-Madelor. Et nous n'avons que des compliments à adresser à Mmes Aimée Samuel, Rose Syma et Georgette Loyer. Voilà pour les principaux rôles — et encore ces derniers sont-ils de minime importance — d'une pièce montée avec le soin auquel nous a depuis longtemps habitués M. Ro-

chard ; je n'en donnerai pour preuve que la scène du réveil de la condamnée et celle de la guillotine, d'une angoissante vérité.

24 FÉVRIER. — M. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique, M. Gabriel Pierné Mme Roger-Miclos, et le quatuor Geloso prêtent leur concours au jeudi populaire de musique de chambre ancienne et moderne.

3 MARS. — Au jeudi populaire de musique : première audition à Paris d'importants fragments d'*Hœnsel et Gretel*, de Humperdinck. Mmes Jeanne Remacle, Jane Arger et Mathieu d'Ancy, le quatuor Geloso prêtent leur concours à cette intéressante séance.

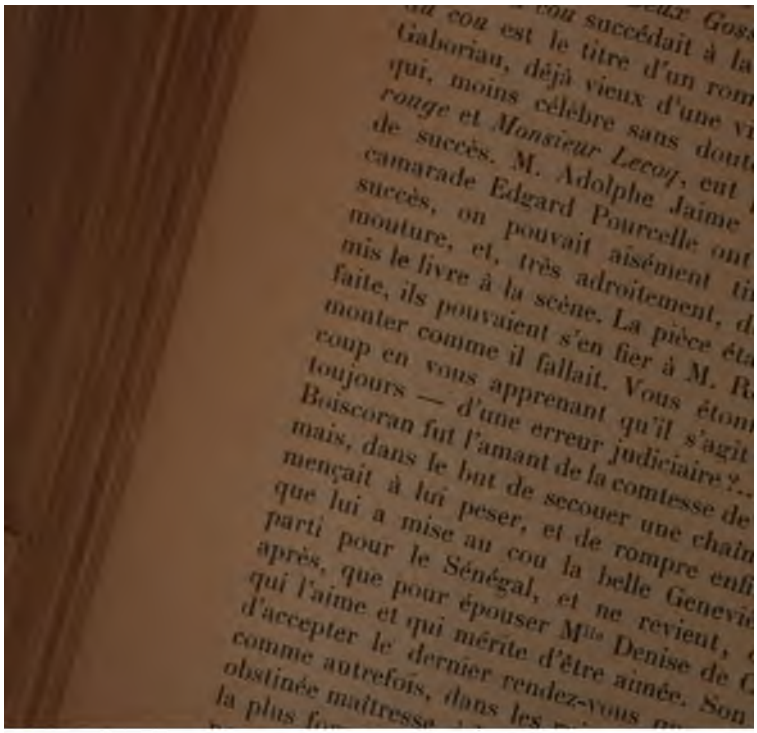
16 MARS. — Cinquantième représentation de la *Pocharde*.

31 MARS. — Jeudi populaire de musique ancienne et moderne, avec le concours de Mme Héglon et de M. Renaud, de l'Opéra ; de Mme Jossic ; de MM. Xavier Leroux et Thibaut, ainsi que du quatuor Geloso.

9 AVRIL. — Première représentation de la *Corde au cou*, drame en cinq actes et onze tableaux, d'après le roman de Gaboriau, par MM. Adolphe Jaime et Edgard Pourcelle[1]. — Le directeur de l'Ambigu continue à épuiser l'important stock des

---

1. DISTRIBUTION. — Le docteur Seignebos, M. *Duquesne*. — Jacques de Boiscoran, M. *Pouctal*. — L'abbé Cyrille, M. *Courtès*. — Daveline, M. *Pierre Achard*. — Caroleu, M. *Bour*. — Comte de Claudieuse, M. *Mauligny*. — Sénéchal, M. *Grégoire*. — Bibot, M. *Degeorge*. — Dauhigeon, M. *Avelot*. — Geneviève de Claudieuse, Mlle *Tessandier*. — Denise de Chandoré, Mlle *Syma*. — Elisabeth, Mme *Délia*. — La mère Blangin, Mme *Maïna Clément*. — La Fouillotte, Mme A. *Samuel*. — Na-



dire l'emploi de son temps, quand l'instruction — la voilà bien, la bonne erreur judiciaire ! — lui demandera « où il était » le soir où le comte de Claudieuse fut la victime d'une lâche tentative d'assassinat. Qui donc l'a abattu d'un coup de fusil de chasse tiré à bout portant ? C'est un horrible monstre, l'idiot Cocaleu, stupidement épris de la comtesse, que le mari a juré d'emmener loin du pays habité par Jacques de Boiscoran. Et c'est la sentence du comte qui a poussé au meurtre l'ignoble amoureux !... Beaucoup moins idiot qu'on le suppose, Cocaleu s'est, d'ailleurs, arrangé — notamment au moyen d'un habile échange de fusils de même modèle — pour que les charges retombent, toutes, sur Jacques, accusé du meurtre. Il n'y a qu'un homme, au monde, qui connaisse le nom de l'assassin, et celui-là ne pourra rien dire, puisque c'est le bon abbé Cyrille, désormais lié par le secret de la confession. En dépit de ses protestations d'innocence, Jacques est donc arrêté et enfermé à la prison de Sauveterre, une prison bien curieuse, familièrement gardée par une brave commère — la femme du geôlier en voyage d'affaires — et où tout le monde entre comme au moulin !... Aussi facilement on en pourrait sortir, si le sous-préfet de l'arrondissement ne jugeait à propos d'y expédier en la circonstance un détachement d'infanterie. Peu importe, d'ailleurs !... Le bon curé Cyrille n'est-il pas là qui, pour faire évader son ami Jacques, soudoie la gardienne en lui promettant l'absolution, chambre la sentinelle en l'effrayant par d'imaginaires apparitions, et

« saoûle » tout le corps de garde, avec lequel il boit et chante comme un vieux troupier. Jacques de Boiscoran n'a, d'ailleurs, recouvré sa liberté que pour être convaincu, devant tous, du meurtre qu'il n'a point commis. Au moment de mourir, le comte de Claudieuse — la vengeance suprême d'un mari ! — l'a désigné comme son assassin. Et comme, à bout de ressources, le bon curé allait être réduit à violer le secret professionnel, l'idiot Cocaleu, voyant bien que la comtesse est à jamais perdue pour lui, se décide à avouer son crime : il était temps ! De l'intéressant et invraisemblable — oh ! si invraisemblable ! — mélodrame se détachent deux essentielles figures : celle toute sympathique et toute charmante de l'honnête curé Cyrille, que l'excellent Courtès a rendue avec une délicieuse bonhomie ; puis l'ignoble et curieux type de l'idiot Cocaleu, qu'un jeune artiste de vrai talent, M. Bour, a composé avec le même soin artistique qu'il mettait naguère, aux Bouffes-du-Nord, à sa création de Jean Mayeux. Mais, si l'aimable ecclésiastique et l'abject monstre se sont partagé les meilleurs applaudissements de la soirée, nous n'avons que des éloges à adresser à Mlle Aimée Tessandier, qui a bien voulu accepter le personnage de la comtesse de Claudieuse, assurément indigne de son beau talent ; à Mlle Rose Syma, rendant avec énergie le rôle de la fiancée se sacrifiant à l'honneur de celui qu'elle aime ; à M. Pouctal, dont la gymnastique d'évasion n'est point dénuée de tout péril ; à M. Duquesne, réduit, dans le rôlet du docteur, à la portion congrue ; à M. Montigny, un mari très

digne ; à M. Pierre Achard, enfin, un juge d'instruction égaré, mais correct. Un pittoresque décor : celui du Trou-aux-Hiboux, fièrement brossé par MM. Jambon et Bailly.

14 AVRIL. — Jeudi populaire de musique ancienne et moderne, avec le concours de Mmes Charlotte Wyns, de l'Opéra-Comique ; Jeanne Raunay, du théâtre de la Monnaie, et des chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Ch. Bordes.

21 AVRIL. — Mmes de Nuovina et Georges Marty, MM. Camille Chavillan, Georges Marty et le quatuor Geloso prêtent leur concours au jeudi de musique.

5 MAI. — C'est par la reprise de *Fualdès* (cinq actes et huit tableaux, de Dupeuty et Grangé)[1] que M. Rochard faisait ses adieux au public de l'Ambigu, payant ainsi une dette de reconnaissance à la pièce qui fut, il y a quatorze ans, un des gros succès d'argent de sa première direction au boulevard Saint-Martin. Le drame de Dupeuty et Grangé fut représenté pour la première fois, le 14 novembre 1848, sur le théâtre de la Gaîté. Cette sinistre histoire de Fualdès, par son horreur même, semblait devoir échapper au mélodrame, qui n'avait encore osé l'attaquer qu'épisodiquement, et sous un autre titre. Mais, avec le temps, le drame s'était fait hardi, et le nom de Fualdès, qui n'avait encore figuré qu'en tête d'une com-

1. DISTRIBUTION. — Jausion, M. *Pouctal*. — Rémy, M. *Courtès*. — Bastide, M. *Renet*. — Saint-Andéol, M. *P. Achard*. — Bancal, M. *Bour*. — Fualdès, M. *Montigny*. — Mme Bancal, Mlle *Tessandier*. — Mme Manson, Mlle *Rose Syma*. — Madeleine, Mlle *G. Loyer*.

plainte, s'étala sans scrupule sur une affiche. On vit donc cette fois, dans sa hideuse vérité, la bande ignoble et monstrueuse des assassins, la femme Bancal, Bastide, Jausion, le joueur d'orgue, Mme Manson, témoin involontaire du crime : toutes ces figures de cauchemar que des couplets fameux ont eu peine à rendre grotesques. Le dénouement était connu d'avance ; le travail des auteurs porta donc sur les détails, sur l'agencement des scènes et sur la cause probable de ce crime resté mystérieux. Ils changèrent aussi l'âge de la petite fille qui ne voulait pas qu'on lui coupât du pain avec le couteau qui avait servi à couper le cou du monsieur ; ils lui donnèrent seize ans, au lieu de sept. L'acte de la tuerie est très habilement fait ; bien que « ce bon M. Fualdès » soit égorgé à la cantonade, le public ne perd aucun des détails de cette cause célèbre. Cela est intéressant comme la *Gazette des Tribunaux*, et joué avec la pure tradition mélodramatique par Mlle Tessandier — si digne héritière de Mme Marie Laurent — et par Bour, dans Pierre Bancal, où nous vîmes en dernier lieu ce pauvre Taillade; par Pouctal et Renot, deux parfaits assassins, et Montigny, leur victime très correcte ; par Courtès, qui rend avec un naturel exquis le rôle du vieux domestique Rémy; Pierre Achard, qui a tenu le rôle de Saint-Andéol avec beaucoup d'adresse et de talent ; par Mlle Georgette Loyer, touchante sous les traits de cette Madeleine, d'où est sortie la Louise des *Deux Orphelines*, et par Mlle Rose Syma, qui a merveilleusement rendu les angoisses de Mme Manson,

cachée contre le lit et assistant ensuite à l'horrible scène de l'assassinat...

25 MAI. — Dernier jeudi populaire de musique ancienne et moderne, avec le concours de Mmes Héglon et Cossira, de MM. Xavier Leroux, Cossira, J. Thibault, les chanteurs de Saint-Gervais et le quatuor Geloso.

Enregistrons, à la date du 2 juin, une reprise perdue de la *Joueuse d'orgue*, et notons ici le changement de direction que nous avons annoncé au début de ce chapitre. M. Emile Rochard, passant au Châtelet, est remplacé par MM. Louis Holacher et Pontet. M. Louis Holacher a dirigé pendant dix-huit ans le théâtre de Belleville, où il avait succédé à son père : c'est une dynastie. M. Pontet arrive de province; il dirigeait en dernier lieu, et avec beaucoup d'habileté, le théâtre des Variétés de Toulouse.

2 JUILLET. — Première représentation de *La Bande à Fifi*, pièce en cinq actes et huit tableaux, d'après le roman de Constant Guéroult, par MM. Gardel-Hervé et Maurice Varret[1]. — *La Bande à Fifi* est tirée d'une « cause célèbre ». C'est l'histoire d'un crime qui fut jugé en 1839 sous ce titre : « L'affaire Soufflard ». Elle passionna, à cette époque, non seulement Paris, mais

1. DISTRIBUTION. — Milord, M. *Léon Noël*. — Fifi-Vollard, M. *Champagne*. — Micaud, M. *Bour*. — Soufflard, M. *Degeorge*. — Moulin, M. *Avelot*. — Lesage, M. *Chevreuil*. — Georges, M. *André Halt*. — Castro, M. *Hérouin*. — Père Toussaint, M. *Dervet*. — Albielle, Mme *D. Renot*. — La Vollard, Mme *Moino-Clément*. — Mme Renaud, Mlle *Guertet*. — Ursule, Mlle *C. Schmidt*. — Geneviève, Mlle *Bellanger*. — Elisa, Mlle *de Braine*. — Aglaé, Mlle *Masselair*. — Mère Toussaint, Mlle *Pycoury*. — Mme Pitonard, Mlle *Villon*.

la France entière, et donna raison, une fois de plus, au proverbe « cherchez la femme », si souvent expérimenté avec profit par les plus fameux policiers. C'est, en effet, par la belle Alliette, dite La Biche — une jolie fille ayant une instruction assez complète, puisqu'elle avait été sous-maîtresse dans un pensionnat, avant de devenir la maîtresse de Micaud d'abord, de Soufflard ensuite, deux des assassins de Mme Renaud — que l'on parvint à arrêter le chef de la bande, le fameux Soufflard, un des plus dangereux meurtriers du siècle. Emile Gaboriau en fit un roman ; Constant Guéroult en fit un autre ; c'est à ce dernier que MM. Gardel-Hervé et Maurice Varret ont emprunté le scénario de la pièce qui, sympathiquement, inaugurait la direction Holacher et Pontet. Huit tableaux qui filent vite, très vite — c'est déjà un mérite — à tel point que, la bande ayant été pincée dans les délais voulus, nous avons pu sortir du théâtre avant minuit : un rêve, quoi ! Celui qu'on appelait « Milord », M. Tabouret, le grand policier retraité, est bien tranquille en sa maison du boulevard des Batignolles, où il plante ses choux, comme on dit, lorsqu'on vient le chercher pour « réduire » la terrible bande, dont lui seul au monde est capable de venir à bout... en quinze jours — il ne lui en faut pas plus — au lieu des deux mois qu'on lui laissait tout d'abord pour mener l'affaire à bien. Qu'on lui donne, en échange, les quelques mètres de terrain qui sont au bout de son modeste jardin, et le père de Geneviève — M. Tabouret a une fille qu'il adore — se déclare

satisfait de ce retour aux affaires. Le second tableau nous introduit dans l'horrible bouge de nos bandits. Voici la Vollard, et son digne frère Lesage, et son fils adoptif, le petit Fifi — qui m'a tout l'air d'avoir été le prototype du Tortillard d'Eugène Sue. Les misérables viennent de faire une importante recrue en la personne de l'illustre Soufflard, tout frais évadé du bagne. Soufflard est un gas superbe, dont s'amourache en un clin d'œil la belle Alliette, lâchant, pour être sa maîtresse, son amant Micaud, qui n'est, par comparaison, qu'une crapule de second ordre. Micaud se vengera, n'ayez peur... En attendant, voici le crime : c'est, dans un décor à deux étages et à pans coupés, l'assassinat, en plein jour, de Mme Renaud, la marchande de literie de la rue du Temple, saignée par le terrible Soufflard et son craintif acolyte Lesage, pendant que Micaud fait le guet au dehors, et que Fifi, travesti en petit bosco poitrinaire, occupe dans leur loge les braves concierges qui ne se doutent de rien. Notons un bel effet de terreur, au moment où rentre la fille de la victime, trouvant la porte fermée et la serrure tachée de sang ; notons surtout un très amusant mouvement de la foule : les gens du quartier, à peine contenus par les sergents de ville, en tenue de l'époque, envahissant l'escalier à la nouvelle de l'assassinat commis dans la maison. Tout cela est réglé supérieurement, et donne bien au spectateur l'impression de la vérité. Le temps de passer au Marché-aux-Fleurs, où Tabouret-Milord, justement déguisé en Anglais, a le talent de se faire indiquer, comme le seul

endroit de Paris où l'on boive de la bonne bière, le cabaret où se réunissent nos escarpes, et nous voici rue Cocatrix — cette rue, large de quatre mètres, existait encore, il y a quelques années — au Singe qui grinche. C'est là que se fait l'honnête partage des dépouilles : la somme de vingt mille francs et tous les bijoux volés à la victime. Soufflard s'attribue naturellement — à la belle Alliette et à lui — la part du lion... C'est là encore que pénètre hardiment notre faux Anglais, dont nos bandits croyaient faire un bon chopin et qui, soudain, au moment où ils vont fondre sur lui, se révèle ce qu'il est : Milord, le terrible chef de la Sûreté, appelant d'un rapide coup de sifflet ses fidèles agents. C'est là, enfin, que s'exerce la vengeance de Micaud, indiquant la porte secrète par laquelle a pu s'échapper l'ignoble bande, à la faveur de l'obscurité. Le décor suivant nous mène sur les toits : telle est la voie périlleuse où se sont engagés nos malfaiteurs, poursuivis par Milord et ses agents. Il faut les voir traverser la rue sur une planche trouvée là par hasard, et recouvrant fort à propos l'échelle impuissante à les sauver... Il faut surtout arriver au huitième tableau — qui est vraiment d'une jolie invention. Le chef de la Sûreté est rentré chez lui, exténué de fatigue après toutes ces luttes, pressé de revoir et d'embrasser Geneviève, son adorée fille. Il apprend qu'elle vient de lui être enlevée, destinée à servir d'otage entre les mains des horribles bandits ; de plus — et voilà bien des émotions pour un seul homme — dans l'ignoble Fifi, chargé de négocier la délivrance de

passeports nécessaires à ses dignes camarades, qui reconnaît-il, au moyen d'une bague révélatrice? — Son propre fils, le fruit d'une ancienne liaison, antérieure à son mariage!... Arrivera-t-il à temps, le malheureux père, pour empêcher Geneviève de devenir la proie du misérable Micaud? Oui, certes, et vous pensez que si, plus tard, il parle jamais de Fifi, il ne dira pas à sa sœur tout le mal qu'il en pense... Soufflard et Alliette se font justice, ainsi qu'ils se l'étaient juré, en s'abattant mutuellement d'un sûr coup de pistolet. A défaut de l'échafaud, les autres sont tout au moins bons pour le bagne... C'est la carte à payer. Quel plus bel éloge pouvons-nous faire de la *Bande à Fifi* que de dire — la littérature n'est pas ici en question — qu'elle n'est pas ennuyeuse un seul instant? Ajoutons qu'auteurs et directeurs ont trouvé dans la personne de M. Abel Ballet — Abel Ballet qui fit aux Bouffes-du-Nord de si excellentes choses — un metteur en scène de tout premier ordre, et celui-là, croyez-moi, a brillamment collaboré au succès. Succès de pièce et d'interprétation. Pour venir créer à l'Ambigu le curieux personnage de Milord, M. Léon Noël a bien voulu abandonner, en plein été, son artistique propriété d'Arcy où, tout comme l'honnête Tabouret de la pièce, il se reposait à bon droit sur ses lauriers. Et voilà l'inoubliable Caderousse de *Monte-Cristo* remportant, dans un rôle absolument différent, une nouvelle et glorieuse victoire. Il faut voir avec quel parfait naturel, avec quelle belle simplicité, et en même temps, avec quelle admirable puissance d'émotion, il joue

la scène du malheureux père apprenant que sa fille lui a été volée par les bandits, et reconnaissant, dans l'un de ces bandits, son propre fils! M. Degeorge, grand et fort, et Mme Delphine Renot, une brune superbe, font, dans Soufflard et dans Alliette, un couple d'amoureux dignement assortis. M. Bour a bien rendu la rage de Micaud, lâché pour un plus brave et un plus beau que lui. Deux nouveaux venus : MM. Champagne et Chevreuil ont composé avec beaucoup de soin : l'un, le rôle du malin Fifi; l'autre, celui de Lesage, le gredin qui a peur pour sa tête.

19 SEPTEMBRE. — Centième représentation de la *Bande à Fifi*.

4 NOVEMBRE. — Première représentation de *Papa la Vertu*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et René Maizeroy [1]. — En mourant au champ d'honneur, un brave du 249me a légué sa fille, Glorieuse, à ses deux camarades de régiment : le capitaine Tourbanyès et l'adjudant

---

1. DISTRIBUTION. — Cantabeille, M. *Duquesne*. — Tourbanyès, M. *Léon Noël*. — M. Prosper, M. *Ravet*. — Pierre Irrigoyen, M. *Lefrançais*. — Ulysse, M. *Renot*. — De Croixailles, M. *Emile Albert*. — Colonel de Pasqueville, M. *Chartier*. — Pierrelugue, M. *Ronté*. — Escurra, M. *Lérer*. — Castagné, M. *Derval*. — Barthès, M. *André Hall*. — Bordagain, M. *Chevreuil*. — Le Hardeur, M. *Picard*. — Hurlerel, M. *Héronin*. — Sidoine, M. *Orsy*. — Palavaz, M. *Ch. Bert*. — Sélika, Mlle *Marcelle Lender*. — Glorieuse, Mlle *Georgette Loyer*. — Dolorida, Mlle *Andrée Méry*. — Beline Bordagain, Mlle *Delphine Renot*. — Tiennette, Mlle *De Braine*. — Daunine, Mlle *Mauclair*. — Mme Ricome, Mlle *Tessay*. — Antoinette, Mlle *Meynier*. — Mlle Ricome, Mlle *Dauthy*. — Mme Etcheverry, Mlle *Jamot*. — Mme Le Hardeur, Mlle *Delaporte*.

Nomenclature des tableaux :

1. Le Café des Officiers. — 2. La Belle Dompteuse. — 3. Aux doigts de Fée. — 4. La Dot de Glorieuse. — 5. Dans la neige! — 6. Le Repas des Fauves. — 7. Le capitaine Tourbanyès. — 8. Sac au dos!

Cantabeille. Et c'est comme deux pères, que dis-je! c'est comme deux mamans, que Tourbanyès et Cantabeille aiment leur filleule et pupille, en âge maintenant d'être mariée, et sur le point d'épouser, pourvue d'une jolie dot de 30,000 francs, le jeune basque — le régiment est en garnison au pied des Pyrénées — Pierre Irrigoyen, dont le seul défaut est de se mêler de contrebande. Il n'y a guère plus qu'à célébrer la noce, et voilà des gens bien heureux... Pourquoi faut-il qu'à la foire de Bayonne, la belle dompteuse Sélika tourne la tête de Cantabeille — si naïf et si chaste, jusque-là, qu'on l'a surnommé Papa la Vertu — et fasse de l'adjudant-vaguemestre un voleur — de complicité avec elle, il s'approprie les lettres chargées du courrier — et un déserteur — Don José ensorcelé par Carmen — lui, l'homme du devoir et de l'honneur, le brave sous-officier chevronné, décoré de la médaille militaire, et si justement estimé de tous?... Ce n'est pas tout encore : Sélika et l'ignoble souteneur, qu'elle fait passer pour son frère, ont flairé la superbe affaire, et voici le sinistre projet que met à exécution ledit Prosper, aidé d'Ulysse, son digne acolyte : aller trouver Glorieuse, au nom de son tuteur, qu'il importe de rapatrier, et amener la jeune fille, munie de la sacoche qui contient sa dot, à travers les neiges de la haute montagne où, au bord d'un noir précipice, et dans un sentier muré par un rocher, on l'abandonnera nettement dépouillée de son argent. Mais le misérable a compté sans la Providence, cette bonne Providence qui, faisant un contrebandier de Pierre Irrigoyen,

en fait le sauveur de sa fiancée — et sans le remords dont est brusquement étreint le compagnon Ulysse — Ulysse « mange le morceau » : il avoue au tuteur de Glorieuse le crime dont il s'est rendu coupable et montre au pauvre Cantabeille Sélika dans les bras du beau Prosper !... Alors, l'homme se retrouve et se venge : « Monsieur Prosper » a voulu qu'il fût le valet de la ménagerie : c'est l'heure du repas des fauves, Cantabeille jette le souteneur en pâture à ses lions... La scène est terrible ; elle a produit un effet énorme... Puis, après avoir chassé la dompteuse affolée de terreur et repris son uniforme, l'adjudant repasse la frontière et, au bout de vingt et un jours d'absence, rentre à la caserne, où il vient se livrer : déserteur et voleur, son compte est bon... C'est alors qu'apparaît, touchant et sublime, l'incroyable dévouement du capitaine Tourbanyès. — « Que parles-tu de désertion ? Je t'avais donné une permission de trente jours, et la voici, signée du colonel... Tu as volé les lettres chargées, dis-tu, mais voilà les reçus donnés par tous les destinataires. » Tourbanyès — ô ces fraternelles amitiés de régiment ! — a tout prévu, tout payé, tout sauvé ! De plus : on demande des volontaires pour l'expédition du Tonkin : Cantabeille — le capitaine Tourbanyès ne l'a-t-il pas d'avance inscrit ? — part comme sergent, non sans avoir reçu les félicitations du colonel : il y a encore des braves gens dans l'armée... Glorieuse peut désormais se marier : je pense même, bien qu'on ne nous en dise rien, que, dans la bagarre, on a retrouvé sa dot. Tel est le drame intéressant

qu'avec son très grand sens du théâtre M. Pierre Decourcelle a tiré d'un passionnant roman de M. René Maizeroy. Il a trouvé une interprétation supérieure en la personne de MM. Duquesne et Léon Noël. — Le septième tableau : celui du retour à la caserne de l'infortuné Cantabeille, est absolument charmant. Et nous féliciterons Mlle Lender, moins pour ses exploits de dompteuse que pour la volonté qu'elle a mise à sortir de ces habituelles coquettes en venant créer, sur une scène de drame, la pittoresque figure de Sélika, rendue, disons-le, avec une grande finesse de talent. Nous n'avons aussi que des éloges à donner à donner à M. Ravet, pour la vérité qu'il a su apporter à sa composition de l'ignoble personnage du souteneur ; à M. Renot, lui, d'ordinaire si correct et si digne, pour la saisissante façon dont il a campé son Ulysse Claparuche, cette brute de lutteur ivrogne et assassin, par occasion ; au gentil couple d'amoureux représenté par Mlle Georgette Loyer et par M. Lefrançais ; à la jolie rosserie de Dolorida, personnifiée par la brune Audrée Méry ; à la bonne tenue sous les armes de MM. Charlier et Emile Albert, colonel et lieutenant du 249e. Et ne terminons point ce palmarès sans un mot de particulière consolation à l'adresse de Mme Delphine Renot, si digne de remplir un premier emploi — ainsi l'a surabondamment prouvé la belle Alliette, de la *Bande à Fifi* — et qui, en attendant mieux, a bien voulu accepter par complaisance le bout de rôle d'une aubergiste espagnole, où elle se montre, d'ailleurs, à souhait charmante.

	NOMBRE d'actes	DATE de la première, ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Joueuse d'orgue, pièce	5 a. 11 t.	»	69
**La Pocharde*, pièce	5 a. 10 t.	4 févr.	67
**La Corde au cou*, drame	5 a. 11 t.	9 avril	27
Fualdès, drame	5 a. 8 t.	5 mai	33
**La Bande à Fifi*, pièce	5 a. 8 t.	2 juillet	142
**Papa la Vertu*, drame	5 a. 8 t.	4 nov.	66

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS [1]

Heureux, très heureux théâtre, dont l'histoire tient si peu de place !... A une reprise de l'*Hôtel du Libre Echange*, de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières, qui, le 3 février, sera joué pour la 400e fois, succédera le *Contrôleur des Wagons-Lits*, dont la vogue durera toute l'année 1898...

11 MARS. — Première représentation du *Contrôleur des Wagons-Lits*, pièce en trois actes de M. Alexandre Bisson [2]. — *L'Inspecteur des Wagons-Lits :* tel devait être le titre de la pièce des Nouveautés. Mais sur la protestation d'un de ces honorables fonctionnaires — ils ne sont que deux ! — lequel porte le nom d'un ancien ministre, M. de Fourtou, et, circonstance aggravante, allait se marier tout prochainement, M. Bisson, très galamment du reste, a fait descendre d'un cran son

1. Directeur : M. Micheau ; secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. DISTRIBUTION. — Georges Godefroid, M. *Germain*. — Alfred Godefroid, M. *Tarride*. — Montpépin, M. *Colombey*. — Raoul de Saint-Médard, M. *Lauret*. — Labordave, M. *Jaeger*. — Charbonneau, M. *Jipay*. — Lucienne Godefroid, Mlle *Marcelle Lender*. — Mme Montpépin, Mme *Rosine Maurel*. — Mme Charbonneau, Mme *Irma Aubrys*. — Angèle, Mlle *De Miramont*. — Julie, Mlle *Mériany*. — Rosine Charbonneau, Mlle *Dalcig*. — Françoise, Mlle *Melzer*.

M. Tarride, l'amusant créateur d'Alfred Godefroid, sera, vers la centième représentation, remplacé par M. Royer. A la fin de septembre, M. Maugin succédera à M. Colombey dans le rôle de Montpépin.

héros en l'appelant simplement : *Le Contrôleur des Wagons-Lits*... Il ne lui restait plus qu'à attendre la réclamation des contrôleurs — ils sont masse ! — auquel cas il se voyait réduit, en dépit de toute vraisemblance, à intituler sa comédie : *Le Graisseur des Wagons-Lits*... Plaignons nos auteurs dramatiques : déjà obligés de compter avec les noms propres, que vont-ils devenir s'il leur faut maintenant respecter les professions ? Celle de Georges Godefroid est d'ailleurs purement imaginaire : il n'est pas plus « contrôleur des Wagons-Lits » que vous et moi, et si, depuis trois mois, il se donne chez lui comme tel, c'est pour avoir l'excellent prétexte de passer quatre jours en dehors de son ménage. Que fait-il de ces quatre jours ? La noce avec des femmes ?... Les consacre-t-il à une folle maîtresse ?... Non : loin de Paris, il fait la cour à une jeune fille — à une vraie jeune fille, celle-là ! — Mlle Rosine Charbonneau, avec laquelle il compte bientôt convoler, après avoir au préalable divorcé avec sa femme, Lucienne, — très jolie, pourtant, et charmante en tout point — mais qui, depuis quatre ans qu'ils sont unis, l'assomme, elle, et surtout ses parents, les Montpépin, du souvenir de son premier mari, Clodomir. N'épousez jamais une veuve : le plus grand ennemi de l'amour, c'est la comparaison. — « Le plus grand ennemi de l'amour est la sécurité », riposte Alfred Godefroid. — Qui ça ? Alfred Godefroid ? — C'est le vrai contrôleur des wagons-lits, dont notre farceur a cru prodigieusement ingénieux de prendre le nom. Perçant à jour la ruse de son audacieux homo-

nyme, Alfred tient le mari par la menace d'une plainte au parquet et songe à profiter de la situation auprès de sa charmante femme, enchantée de rendre jaloux son volage époux. Ainsi Lucienne n'a pas seulement rencontré dans le bel Alfred un *flirt* tout prêt, mais encore un allié des plus sûrs et des plus précieux. Alfred ne découvre-t-il pas dans un coin de l'appartement le phonographe apporté par le gendre récalcitrant dans le but de souffler à sa belle-mère, enragée de surnaturel, l'idée qu'elle est « voyante », et que le grand Saint-Michel ordonne le divorce de sa fille! Et comme Lucienne a trouvé dans la montre de son mari un portrait — celui de Mlle Rosine Charbonneau — auquel elle a fort adroitement substitué celui d'une bonne grosse dame, la reine Victoria, Alfred engagera notre homme à se fortement méfier des hallucinations. Oh! ces hallucinations! M. Bisson en a tiré un parti, délicieusement amusant, qui a fait la joie du troisième acte et fera le succès de la pièce. Oh! l'admirable farce, de bonne guerre, certes, que ce déjeuner de Nangis, où les Montpépin prennent, en un incroyable tour de passe-passe, la place des Charbonneau, pendant que dare dare, le phonographe corne aux oreilles du malheureux bigame un « Godefroid, repens-toi! » des mieux sentis! Godefroid se repent, en effet: il gardera sa Lucienne — et c'est, entre nous, ce qu'il avait de mieux à faire — tandis qu'Alfred deviendra le mari, beaucoup plus vraisemblable, de Mlle Rosine Charbonneau. Telle est *grosso modo* — oh! très *grosso modo!* — l'intrigue

vaudevillesque de la nouvelle œuvre de M. Bisson, où je vous ai passé une fort plaisante trouvaille: celle du placier en vins, Raoul de Saint-Médard, dont la soi-disant femme — une de ses employées tout simplement — est affligée d'un prétendu tic nerveux, qui consiste à faire de l'œil à tous les hommes qu'elle rencontre. Les hommes se laissent prendre et embrassent cette allumeuse; le mari se fâche et demande une réparation — l'honneur des Saint-Médard! — qui se traduit, en fin de compte, par la vente de deux barriques de vin. Les affaires sont si mauvaises!... Très bien joué — il sera encore plus prestement enlevé dans quelques jours, — le *Contrôleur des Wagons-Lits*. Il nous suffira de nommer les excellents artistes que sont Germain (orné pour la circonstance d'une superbe paire de moustaches frisée à la russe), Tarride, Colombey, l'élégante Marcelle Lender et la joyeuse Rosine Maurel. Et en voilà, je vous l'ai dit, pour toute l'année! La centième représentation aura lieu le 4 juin, la deux centième le 30 août, la trois-centième le 26 novembre! La désopilante pièce de M. Alexandre Bisson ne quittera l'affiche qu'au mois de janvier de l'année suivante...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de repres. pendant l'année
L'Hôtel du Libre Echange, vaudeville...	3	»	77
La Dot de ma fille, vaudeville	1	»	19
La Diva en tournée, vaudeville.....	1	»	95
**Le Contrôleur des wagons-lits*, pièce ...	3	11 mars	330
Le Jeu de l'Amour et du Bazar, vaudeville.	1	18 avril	307

THÉATRE ANTOINE

Le Théatre Antoine est le théâtre laborieux par excellence, et c'est plaisir de voir avec quelle intelligente activité le conduit dans la voie du succès son jeune directeur, aussi habile administrateur qu'il est adroit metteur en scène et comédien de vrai talent.

Le 6 janvier, *Sœur Philomène*, dont nous avons parlé au temps où elle était représentée au Théâtre Libre, est entrée au répertoire, et accompagne l'*Ecole des Veufs*, de M. Georges Ancey ; puis, le 24 du même mois, se donne la centième représentation de *Blanchette* et de *Boubouroche*.

28 janvier. — Spectacle dit « d'avant-garde ». Quatre pièces en un acte. — 1° *Ceux qui restent*, comédie de M. Grenet-Dancourt[1]. — Un monsieur et une dame reviennent du cimetière. Au premier coup d'œil on les prend pour le mari et la femme. Erreur ! Ce sont la maîtresse et l'amant. Le mari, on vient de l'enterrer, et, de leur conversation, il résulte qu'il est le plus heureux, et que ceux qui

1. Distribution. — Elle, Mlle *Dornay*. — Lui, M. *Desfontaines*.

restent sont les plus à plaindre, car l'absence du mari trouble leur tranquillité adultère. Conclusion : que la dame se remarie vite, pour pouvoir revoir son amant en toute sécurité. Cette saynète, de conception un peu étrange, a été médiocrement jouée par M. Desfontaines et par Mlle Dornay. — 2° *Fortune*, étude de gens heureux, de MM. Eugène Bourgeois et André Thiriet[1]. — *Fortune* est une adaptation de la fable connue : *Le Savetier et le Financier*. M. et Madame Brégeot, petits rentiers de campagne, ont acheté une obligation. Le tirage a justement lieu le jour même. Ah ! s'ils gagnaient le gros lot !... Et, en avant les projets ! Pan ! ils le gagnent, et, les voilà pris d'un trac épouvantable ! Ils ont peur de tout, mais surtout des voleurs. Aussi quittent-ils leur domicile isolé pour aller se mettre en lieu sûr, à la ville. Cette étude — puisque étude il y a — a le défaut de s'éterniser un peu, mais elle contient des détails amusants. M. Pons-Arlès et Mlle Luce Colas ne méritent que des éloges. — 3° *La Cage*, de M. Lucien Descaves[2]. Ah ! ceci, c'est la grande affaire de la soirée. L'action est presque nulle, mais ce sont les théories qu'il faut entendre. Une famille : père, mère, fils, fille, réduite au dernier degré de la misère, prend la résolution de mourir. Le réchaud est allumé. Le père et la mère y restent ; les en-

1. Distribution. — Virginie Brégeot, Mlle *Luce Colas*. — Saturnin Brégeot, M. *Pons-Arlès*. — Le père Lalouette, M. *Séruzier*.

2. Distribution. — M. Havenne, M. *Antoine*. — Albert, M. *Gémier*. — Madame Havenne, Mlle *Barny*. — Madeleine, Mlle *Méliot*. — Madame Remi, Mlle *Reynold*.

fants, plus longs à passer de vie à trépas, se relèvent, ouvrent la fenêtre ; ils continueront à souffrir. Mais, on cause beaucoup, avant, pendant et après le réchaud. Le vol, l'assassinat, l'anarchie sont glorifiés. Les sales « proprios » passent un fichu quart d'heure, je vous assure... Or, en écoutant tout cela, nous ne pouvions que regretter de voir M. Descaves mettre son talent si vrai, si franc, si complet au service de semblables utopies... MM. Antoine et Gémier, Mmes Barny et Mellot ont dit toutes ces belles phrases avec un semblant de conviction et une réelle émotion. — 4° Le *Talion*, comédie de M. Michel Provins[1]. Après les obscurités de la *Cage*, on a fait un chaleureux accueil au décor élégant et lumineux du *Talion*. Trois personnages : deux amis, La Folatière et Montbelet, le premier, grand tombeur de cœurs ; le second, au contraire, très réservé ; une dame, Madame de Berze, qui a juré que si jamais son mari la trompait, elle lui rendrait la pareille. Or, elle apprend... son malheur et agit en conséquence... Si elle était allée chez La Folatière, sa vengeance était consommée ; mais elle vient chez Montbelet, qui la raisonne, lui montre la bêtise qu'elle va commettre, et elle s'en retourne toute consolée. Ce petit acte charmant a été délicieusement joué par M. Dumény et Mlle Suzanne Devoyod, fort bien secondés par M. Daltour.

11 MARS. — Avec *Jacques Damour* et *Mariage d'argent*, on reprend le *Petit lord*, la pièce en trois

1. Distribution. — Montbelet, M. *Dumény*. — La Folatière, M. *Daltour*. — Le domestique, M. *Ferge*. — Madame de Berze, Mlle S. *Devoyod*.

actes de MM. Jacques Lemaire, Burnett et Schurmann, qui fut jouée, quatre ans auparavant, à la Comédie-Parisienne, alors dirigée par M. Pierre Berton. M. Gémier reparaît dans le rôle du duc de Dornincourt qu'il a créé et auquel il donne un relief et un naturel saisissants. Mlle Georgette Loyer joue celui du « petit lord » avec beaucoup de grâce et de gaminerie. M. Pons-Arlès est fort bien dans Hobbs.

21 MARS. — En l'honneur du soixante-dixième anniversaire de la naissance d'Ibsen, on donne les *Revenants*, précédé d'une causerie de M. George Vanor.

7 AVRIL. — A l'occasion de la semaine sainte — l'idée est plutôt bizarre — on nous offre un *Joseph d'Arimathée* [1], où l'auteur, M. Gabriel Trarieux, démolit, à la suite d'Ernest Renan, les bases mêmes du dogme chrétien... Le premier acte de *Joseph d'Arimathée* ne sort pas encore de l'Evangile. Ponce-Pilate ayant donné au peuple juif le choix entre Barrabas ou Jésus, le peuple délivre Barrabas, et Ponce-Pilate se lavant les mains du sang qu'on lui demandait, Jésus a été mis en croix. C'est alors que Joseph d'Arimathée obtient le droit d'ensevelir le mort la nuit, dès le crépuscule, avec l'aide de quelques fidèles, dans un jardin perdu, près du Golgotha... Puis, avec Nicodème et un Es-

1. DISTRIBUTION. — Céphas, M. *de Max*. — Joseph d'Arimathée, M. *Antoine*. — Nicodème, M. *Daltour*. — Hanan, Sadducéen, M. *Desfontaines*. — Ponce-Pilate, Judas, M. *Gémier*. — Caïphe, Grand-Prêtre, M. *Marsay*. — Pierre, M. *Arquillière*. — Jean, M. *Grandjean*. — Marie de Magdala, Mlle *Mellot*. — La mère des Zébédées, Mlle *Dorsy*. — Marie, Mlle *Dornay*. — Jeanne, femme de Chuza, Mlle *Reynold*.

sénien, qui gardera pieusement le secret, il dérobe en hâte le cadavre, le rapporte par les rues désertes, furtivement, pour le cacher dans un mystérieux tombeau creusé dans sa propre maison. Son dessein, dit-il, fut très humble et très simple ; n'ayant rien pu pour sa vie, il a voulu que la mort lui fût calme... Mais, ayant tout fait pour le silence, il est l'artisan du scandale, lui qui n'attend point de Messie... En effet, les Saintes-Femmes qui sont allées, les urnes remplies d'aromates, pour embaumer Jésus, ont trouvé le sépulcre vide... Et Marie de Magdala, qui était restée en extase, près de la grotte, apparaît, marchant à pas lents et les yeux fixes : « Je l'ai vu, dit-elle, je l'ai entendu.... il était sorti du sépulcre... Comme sa tunique était blanche !,.. Il touchait à peine la terre... il n'avait plus de sang ni de plaies, il était plus beau qu'autrefois... » Et Pierre et Jean croient voir, eux aussi, ce qu'a vu, ou cru voir Marie Madeleine... Et de même, les Pèlerins d'Emmaüs assurent que Jésus leur a parlé... Et devant les disciples, une dernière fois assemblés, Marie de Magdala, de nouveau « suggestionnée », le voit encore... Et Pierre, de la voix un peu commune de M. Arquillière : « Nous croyons que tu es le Messie... tu sais que nous voulons accomplir ta loi... Qui sommes-nous pour redire ta parole ? Nous ne sommes encore que des enfants. Mais, comme les étoiles se lèvent en foule, après que le jour a disparu, ainsi, dans l'ombre où tu nous laisses, brilleront en nous tes vérités... Nous voulons nous vaincre nous-mêmes, jusqu'à ce que nos cœurs soient splendides

comme le ciel à l'Orient... Nous voulons aim
tous les hommes, même le visage de l'ennemi.
Nous ne maudirons pas qui nous frappe, ne
souvenant qu'ils t'ont frappé. Nous souvenant q
tu es mort dans la peine, nous serons toujo
prêts à la mort !... Ainsi nous attendrons ton r
gne. Nous savons bien que tu reviendras. L'Ed
refleurira par les Justes, la terre et la mer sero
un sourire, toutes les larmes seront essuyées...
C'est en vain que Joseph d'Arimathée montre
Céphas, le Pharisien, le cadavre de Jésus qu
avait enseveli au jardin d'Ephron et qu'il a tra
porté dans sa maison... Céphas « ne veut rien v
voir » et s'écrie : « Que Jésus soit mort ou qu
vive, il a vécu... il vit... en moi... Que m'impo
de le voir ou non ! Il suffit bien d'aimer. Ne re
vra-t-il pas de même au cœur des hommes pur
Leur foi n'est donc pas un mensonge ! Ils ont pl
que vu... ils ont cru ! Et moi je crus aussi... sa
voir ! Un jour, les Fils de l'Homme croiront e
semble et le Christ sera ressuscité !... » Et Céph
rejoint les disciples en Galilée. M. Gabriel Tr
rieux a dédié à M. Edouard Schuré la curieu
pièce, publiée chez Fischbacher. « J'espère, dit-
n'avoir mis dans ces lignes, rien qui puisse heu
ter et blesser, même si elles n'expriment pas leu
croyances, les âmes vraiment religieuses. Et cepe
dant je crains pour elles je ne sais quel malentend
Je crains que la poussière amassée par l'adoratio
des siècles pour une Figure divine ne fasse jug
sacrilège celui qui, même d'un cœur sincère, s'e
force de la restaurer dans sa primitive splendeu

Mon espoir est en ceux qui, comme vous, croient la vérité toute pure plus tragique et aussi plus sublime que les plus saintes fictions. » *Joseph d'Arimathée* a été monté avec le goût qui préside à tout ce que fait M. Antoine. M. de Max a mis au rôle de Céphas l'exaltation qu'il fallait, et M. Daltour a dit de sa superbe voix le rôle de Nicodème. Tous nos compliments à M. Gémier, que la salle a chaleureusement applaudi dans le court épisode de Judas et aussi à M. Antoine, qui s'était réservé le rôle de Joseph d'Arimathée et l'a composé avec un soin tout artistique. Mlle Mellot est bien l' « extasiée » que comporte Marie de Magdala, et les deux décors sont dignes de l'œuvre. — Quant à ce qui est du *Juif-Errant* qui terminait cette soirée, il faut bien dire que, ni M. Henri Rivière, en ses charmants tableaux, ni M. Fragerolles, en sa partition des plus banales, ne nous ont rien appris que nous ne connaissions déjà par les spectacles du Chat Noir.

29 AVRIL. — Reprise des *Tisserands*, drame en cinq actes, de MM. Gérard Hauptmann et Jean Thorel [1]. — La pièce vient du Théâtre-Libre, et

1. DISTRIBUTION. — Hilse, M. *Antoine*. — Le vieux Baumert, M. *Gémier*. — Jaeger, M. *Arquillière*. — Becker, M. *Daltour*. — Dreissiger, M. *Pons-Arlès*. — Le vieux Ansorge, M. *Marsay*. — Reimann, M. *Desfontaines*. — Heiber, M. *Renaudot*. — Heider, M. *Dujeu*. — Welzel, M. *Pruneret*. — Pfeiffer, M. *Carpentier*. — Neumann, M. *Dufresne*. — Gottlieb, M. *Grandjean*. — Auguste Baumert, M. *Verse*. — Wittig, M. *Amyot*. — Hornig, M. *Michelez*. — Wiegand, M. *Seruzier*. — Le pasteur Kittelhaus, M. *Méré*. — Kutsche, M. *Baesse*. — Louise Hilse, Mme *Eugénie Nau*. — Mme Dreissiger, Mlle *Lucie Colas*. — Mme Kittelhaus, Mlle *Dornay*. — Anna Welzel, Mlle *Clem*. — La mère Baumert, Mme *Lefrançois*. — Berthe Baumert, Mlle *Verlain*. — Emma Baumert, Mlle *Bertille*. — La mère Hilse, Mlle *Barny*. — La petite Milienne, *la petite Schmidt*. — Le petit Fritz, *le petit Schmidt*.

nous en avons longuement parlé
mière représentation sur cette
Menus-Plaisirs.

14 MAI. — Premières représenta
n'est pas un ingrat, comédie en un ac
Weber [1], de *Les amis*, comédie en
M. Abraham Dreyfus [2], et de l'*Epi*
en un acte, de M. Octave Mirbeau
main des *Tisserands*, qui faisaient r
toine nous offrait, un spectacle co
de trois pièces. Les deux premières
sans conteste et pouvaient entrer dès l
toire de l'excellent théâtre qui, si vite
une importante place dans l'estime de
Une comédie de M. Pierre Weber, *Juli*
un ingrat, ouvrait gentiment la soiré
d'un jeune homme qui a donné rendez-
femme mariée dans sa très modeste ga
sans se souvenir que ses meubles sont s
une somme de quatre cents francs qu'il d
propriétaire et que le jour où il attend

---

1. DISTRIBUTION. — Julien, M. *Desfontaines*. — Jolliet
tour. — Mme Foin, Mlle *Luce Colas*. — Mme Joliette, M
Hetter. — Premier déménageur, M. *Poux-Arles*. — Deuxième
geur, M. *Verse*.

2. DISTRIBUTION. — Gilard, M. *Antoine*. — Roger, M. *D*
Mme Gilard, Mlle *Marie Koth*. — Germaine, Mlle *Antoinette*
Françoise, Mlle *Luce Colas*.

3. DISTRIBUTION. — Le maire, M. *Antoine*. — Le membre de
cité, M. *Arquillière*. — Le membre de l'opposition, M. *Carpentie*
très vieux conseiller, M. *Desfontaines*. — Le docteur Triceps, M
Arles. — Le Secrétaire, M. *Grandjean*. — Premier conseiller, M.
— Deuxième conseiller, M. *Dujeu*. — Troisième conseiller, M.
— Quatrième conseiller, M. *Dufresne*. — Cinquième conseiller,
mier. — Sixième conseiller, M. *Michelet*. — Un huissier, M. *Seru*

est précisément celui où il doit être vendu. Et comme Mme Joliette se met au piano pour y jouer son morceau préféré, les déménageurs viennent chercher l'instrument et le descendent dans la cour. Puis, c'est le tour du canapé, où pourtant « cela marchait si bien, » entre nos amoureux ; c'est ensuite la table, où ils allaient déjeuner, puis, les fauteuils, les chaises, dont il ne reste plus une seule. Julien a d'abord inventé des prétextes à ce brusque déménagement ; il est maintenant forcé de tout avouer, ce qui amuse fort sa future maîtresse : « Nous voulions des souvenirs dit-elle, en voilà, certes, qui ne sont pas ordinaires...» Alors la concierge annonce une visite. Mme Joliette n'a que le temps de se cacher dans la chambre voisine : profitant de ce que sa femme « est allée passer la journée chez une de ses amies à Versailles », M. Joliette est venu voir Julien ; il le trouve un peu simplement meublé. — « C'est le style anglais ! » répond le jeune homme. Mais en voici bien d'une autre : celui-ci apprend que le mari mis au courant de sa mésaventure, a payé les quatre cents francs réclamés par l'huissier, et voilà qu'on rapporte les meubles l'un après l'autre. — « Nous serons mieux ! » fait Mme Joliette, sortant de sa cachette et prête à reprendre la conversation à l'endroit où elle avait été laissée lors de l'arrivée de son mari. Mais Julien n'est pas un ingrat : il ne veut pas tromper l'homme généreux qui, spontanément, vient de lui rendre service ; gare à lui, par exemple, à la première muflerie, il ne le ratera pas. L'idée était drôle ; M. Pierre Weber en a tiré bon profit,

depuis quelque temps resté
reuse et très brillante rentrée.
charmants — tout ce qu'il y
— d'une psychologie très fine
cat. Dans l'administration que
nous envier, Gilard a jadis
importantes — à ce qu'il dit,
maintenant pris sa retraite e
depuis qu'il n'est plus rien,
avec son excellente femme, p
une trentaine de lieues de Par
rage, personne ne vient le voir
cellent camarade Roger, qui s
rié, épousant, quasi-quinquag
plus jeune que lui. Voici juste
cend du chemin de fer, décidé
deux chez son vieil ami, où il
chambre d'autrefois — qu'on
celle d'un mort : c'est une poin
viens, lui dit-il, te demander un
me trompe ». — « Assois-to
conte à Gilard comme quoi

voilà épiloguant sur le parti à prendre... Le déjeuner est à peine terminé que, déjà, il mène son ami chez un avoué très ferré sur les questions de divorce, et les choses tourneraient mal, si Germaine, une première fois reçue par Mme Gilard, — une pauvre ambassadrice ! — ne venait donner elle-même les explications nécessaires et livrer la lettre... de sa couturière qu'elle n'a même pas encore décachetée : si elle ne l'a point livrée plus tôt, c'est que, justement offusquée par l'inqualifiable accès de jalousie de son mari, elle n'a pas voulu céder à la violence. — La trame n'est rien, toute la pièce est dans les détails qui la brodent si spirituellement et si finement. Au Théâtre-Français, qui la refusait tout dernièrement, la très jolie comédie de M. Abraham Dreyfus n'eût pas été mieux jouée par Got et Pauline Granger qu'elle ne l'est par Antoine et Mlle Marie Kolb, ce délicieux couple de vieux : le premier constamment grincheux ; l'autre, imperturbablement douce et bonne. Avec sa voix admirable, son naturel parfait et sa diction si juste, Mlle Kolb s'est révélée comme une artiste impeccable, que la Comédie-Française ne peut manquer de s'attacher pour un emploi qui, actuellement, n'est pas tenu. Nul ne rendra, dans la maison de Molière, avec l'incomparable maîtrise de Mlle Kolb, Frosine, de l'*Avare*, et Madame Brissot, de *Denise*. — Quand le rideau s'est ensuite levé sur la pièce de M. Octave Mirbeau, nous avons vu, autour d'une longue table au tapis vert, les grotesques conseillers municipaux d'une ville de province. Voici la large

face du docteur Triceps, personnifié puissamment par M. Pons-Arlès ; puis à la gauche du président, un très vieux conseiller (dont le profil, en lame de couteau, rappelle celui de feu Garnier-Pagès) qu'un jeune artiste de vingt ans, M. Desfontaines, a délicieusement grimé ; c'est ensuite, assez heureusement esquissée par M. Gémier, la caricature de M. Francisque Sarcey, dormant, la bouche ouverte, d'un sommeil de plomb — la vengeance, d'un goût plus que douteux, de l'auteur des *Mauvais Bergers* fortement malmené par le critique du *Temps*. La parole est au maire-président (M. Antoine), et celui-ci annonce à ses collègues qu'une sérieuse épidémie de fièvre typhoïde sévit en ce moment sur les casernes de l'arsenal, où les soldats — le mal s'arrête aux adjudants — tombent comme des mouches. Le préfet maritime demande qu'on remplace par des bâtiments neufs ces foyers d'infection ; mais, à l'unanimité, le conseil se refuse à voter les crédits nécessaires à ces constructions. « Les soldats ne sont-ils donc pas faits pour mourir ! », s'écrie l'un d'eux, approuvé, du reste par tous ses chers collègues. Et comme on a rapidement épuisé l'ordre du jour, nos braves édiles font mine de se retirer, quand le maire les rappelle à leur place pour lire le pli qu'il vient de recevoir : la nouvelle est grave, très grave. Un bourgeois vient de succomber, emporté par l'épidémie, un bourgeois, quel horrible malheur ! Et les uns après les autres, en un style emphatique, les orateurs font l'oraison funèbre et le dithyrambique éloge de ce héros qu'ils ne connaissent pas, mais qu'ils appellent Jo-

seph, du nom de son illustre aïeul... A l'unanimité, le conseil décide qu'une statue sera élevée à ce bourgeois héroïque sur la plus belle place de la ville; puis, ils votent cent millions pour les travaux nécessaires à l'assainissement. — « Cent millions, demande l'un des membres : où les trouverez-vous? — « Dans notre patriotisme! » répond en chœur la majorité. Les spectateurs, en majorité, eux aussi, ont pensé que M. Mirbeau n'était pas sérieux le moins du monde. — Pour nous, nous avons eu quelque chagrin de voir le satiriste tomber ainsi dans le bas vaudeville.

9 JUIN. — *Hérakléa*, drame en trois actes, en vers, de M. Auguste Villeroy[1]; *Le Retour de l'Aigle*, épisode historique en un acte, de M. Georges Labruyère[2]. — *Hérakléa* vient de l'Œuvre, où elle fut représentée le 17 mars 1896. — Sans parrainage poétique et sans étiquette — nous disait alors, en une excellente notice, notre très distingué confrère M. Jean Jullien — Auguste Villeroy présente au public sa première œuvre tragique et lyrique. Il ne prétend point révolutionner. Sans chercher le tapage, sans viser à l'outrance, il a fait ce qu'il croyait bon, ce qu'il sentait beau, et il l'a fait

---

1. DISTRIBUTION. — L'Empereur, M. *de Max*. — Chéréas, M. *Daltour*. — Théodar, M. *Desfontaines*. — Priscus, M. *Charpentier*. — Chrysès, M. *Marsay*. — Xenicles, M. *Grandjean*. — Le roi des Barbares, M. *Sacerne*. — Un serviteur, M. *Dufresne*. — Hérakléa, Mlle *Mellot*.

2. DISTRIBUTION. — Pierre Ney, M. *Antoine*. — Michel Ney, M. *Daltour*. — Le soldat ivre, M. *Gémier*. — Le commandant Vavasseur, M. *Arquillière*. — Général de Bourmont, M. *Marsay*. — Le préfet de l'Ain, M. *Pons-Arlès*. — Général Lecourbe, M. *Dufeu*. — Colonel Grival, M. *Desfontaines*. — Capitaine de Sainte-Marie, M. *Grandjean*. — Clémont, M. *Verse*. — Morin, M. *Morin*.

sincèrement, en artiste : c'est tout. La tragédie d'*Hérakléa* procède de la forme d'art et de l'expression dramatique modernes. Elle appartient au « théâtre d'idées » et lui appartient presque exclusivement. C'est dire que l'effet dramatique est de peu en présence du conflit d'âmes. Et dans ce conflit, l'idée prédomine tellement, les questions de sentiment demeurent tellement secondaires qu'il n'y a pas d'amour dans la pièce. Pas d'amour! Un théâtre sans amour, sans duo sentimental, sans coin de ciel, ces jeunes gens sont fous! M. Villeroy n'a que vingt-six ans. — N'allez pas croire, cependant, — c'est M. Jean Jullien qui parle — que le drame qui s'élève par cette austérité, s'immobilise dans une certaine forme dramatique, froide et gourmée; bien au contraire, il est plein d'élan, de chaleur et de lyrisme. C'est que, quoique l'action se passe à Chrysopolis, capitale de la Chimérie, si les personnages, plus grands que nature, sont des héros, ils ne sont pas des entités, de purs symboles, ce sont des êtres humains, des vivants. Ils vivent en primitifs, d'une vie d'âmes plus large et plus vaste que la nôtre, d'une vie simple et, pour ainsi dire, ouverte; car, n'étant point faits aux manœuvres et réticences hypocrites, ils proclament tout haut ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, et dans leurs tirades s'épanouit ingénûment leur psychologie et la philosophie de l'œuvre de M. Villeroy. La princesse Hérakléa — ainsi conclut l'auteur de la remarquable notice — se dresse, sublime de révolte, au milieu de la décadence d'une fin d'empire et d'une fin de race, seule courageuse

quand tout autour d'elle n'est que veulerie pure au sein des lascivetés, fière parmi les lâchetés. Tout ce qui vibre en elle de force, d'intelligence, de volonté, proteste en face de la déchéance imminente et lutte désespérément contre l'inéluctable force du destin. Elle est donc éminemment tragique et s'élève à cette hauteur sans avoir recours aux ronflements d'une rhétorique poussive ou aux gesticulations démoniaques du mélo : par la simplicité, l'élan, la flamme, par ce côté vivant du rôle d'Hérakléa, qui vous étreint de plus en plus à chaque scène pour arriver au cri si pathétique de la fin : Viennent les barbares ! Abandonné par ses fils, dont l'un est un simple rêveur et l'autre un débauché — qui le trahit ouvertement ; lâché par le Prince du Sénat, par le Grand-Prêtre, par les chefs de son armée et par l'armée tout entière, l'empereur Héklésias poignarde sa fille et se tue sur son cadavre. Le dénouement, superbe et grandiose en sa simplicité, demeure le spectacle symbolique que nous donne le jeune et vaillant auteur hanté d'un noble et pur idéal. *Hérakléa* est une œuvre de haute valeur, à laquelle il ne manque, hélas ! que la forme, car je ne puis toujours faire mon oreille à ces vers sans rime et sans rythme... Il faut noter les efforts de Mlle Mellot et louer la pittoresque et majestueuse figure de vieil empereur que nous a donnée M. de Max. — *Le Retour de l'Aigle* est la mise à la scène, de façon un peu simple et un peu grise, de la tempête qui s'éleva un jour sous le crâne du maréchal Ney, tiraillé entre le serment qu'il avait fait aux Bourbons et le

pressant appel de Napoléon, brusquement débarqué au golfe Juan et marchant sur Paris. On sait quelle fut sa résolution finale, qu'il paya de sa tête... M. Georges de Labruyère n'a cru devoir rien ajouter à l'anecdote, suffisamment dramatique par elle-même. M. Daltour, un acteur de belle prestance et de bonne voix, qui, peu à peu, se pousse au premier rang, interprète avec talent le rôle de Michel Ney.

Le théâtre avait fermé ses portes le 18 juin; il les rouvrait le 23 septembre avec les *Tisserands*, précédés du *Retour de l'Aigle*.

8 OCTOBRE. — Reprise de *Rolande*, de M. Louis de Gramont[1]. — Voilà une soirée qui nous rajeunit, ou mieux, qui nous vieillit de dix ans; c'était, en effet, le 5 novembre 1888; nous assistions alors au second spectacle du Théâtre-Libre, émigrant de Montparnasse aux Menus-Plaisirs : à la première très attendue et très mouvementée, de la *Rolande*, de Louis de Gramont. L'auteur n'était encore connu, comme dramaturge, que par une belle traduction d'*Othello*, jouée à l'Odéon, sous la direction La Rounat, et n'avait donné ni *Esclarmonde*, représentée cent fois à l'Opéra-Comique avec la musique de Massenet, ni cette remarquable *Lucienne*, qui, une fois de plus, devait attester en

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Montmorey, M. *Antoine*. — Raimond, M. *Gémier*. — Etienne Chardet, M. *Daltour*. — Victor Putois, M. *Defontaines*. — Le docteur Berthier, M. *Marsay*. — Putois, M. *Noizeux*. — Le commissaire, M. *Seruzier*. — Jean, M. *Verne*. — Rolande, Mlle *Mellot*. — La comtesse de Montmorey, Mlle *Dorsy*. — Madame Martains Mlle *Barny*. — Rosalie, Mlle *Luce Colas*. — Madame Rivdal, Mlle *Legat*. — Zizine, Mlle *Jeanne Heller*.

lui un artiste hautement doué pour la scène. Très nourri de Balzac, Gramont avait, depuis longtemps, formé le projet de mettre au théâtre un baron Hulot qu'il destinait à l'excellent Adolphe Dupuis, du Vaudeville. Puis, comprenant les difficultés d'une tâche aussi scabreuse, il eut l'idée d'écrire spécialement pour M. Antoine la pièce représentée, le soir dont nous parlons, devant une salle de lettrés, d'invités et d'abonnés du Théâtre-Libre, avec un succès incontestable et incontesté. Cet affolé de la jupe, ce débauché jusqu'à la manie et jusqu'à la folie — comme nous l'apprend, en un long monologue, la comtesse mourante à sa fille Rolande — ce Montmorey, une fois livré à ses pires instincts, dégringolera rapidement les derniers degrés de l'échelle. — « Jure-moi de garder intacte l'honorabilité du foyer, dit la comtesse à Rolande, et je mourrai tranquille ». Rolande donne à sa mère le serment qu'elle lui demande, et Madame de Montmorey expire non sans avoir vu son incorrigible mari prendre le... menton de sa nouvelle femme de chambre Rosalie. Rolande, la chaste et fière héroïne de M. de Gramont, ne s'est pas bornée à flanquer à la porte la jeune Rosalie pour reprendre à sa place la vieille Annette ; elle a chassé — « Nom de Dieu ! elle est raide celle-là ! » s'écrie son père en un accès de colère admirablement humain — elle a chassé Madame de Rixdal (lisez : Madame Marneffe), c'est-à-dire l'intrigante maîtresse, toute prête à prendre la place de la morte. Aussi, la visite de Madame Mitaine, l'honnête procureuse, venant proposer du

« nanan », une primeur de quinze ans tout juste — et qui ne demande qu'à mal faire ! — est-elle fort bien accueillie par cet affamé de Montmorey. Il ira chez Madame Mitaine ; c'est Rolande qui l'aura voulu. Zizine — c'est le nom de la détestable primeur, proche parente de la petite Nana — ne tarde pas à « emballer » son vieux ; elle le tient par le bon bout, dit Madame Mitaine, et, comme les hommes sont encore plus bêtes que vicieux, Montmorey, allumé comme il faut, tombera tout tranquillement dans le traquenard d'un affreux chantage, adroitement préparé par le père de l'enfant et par son frère, Victor Putois, dit la Saucisse. Le troisième acte nous représente le théâtre du crime : l'appartement meublé où Montmorey qui « va prendre l'honneur à Zizine » sera pincé pour détournement de mineure (car, en réalité, la petite n'a que quatorze ans) et ne s'en tirera pas à moins de soixante mille francs de billets signés aux ignobles voyous qui se disent le père et le frère de cet amour d'enfant, fleur de vice et de ruisseau. Il est d'un réalisme écœurant, mais poignant, ce sinistre tableau de chantage. Et, quand après avoir signé ses billets, c'est-à-dire sa ruine, M. Montmorey s'attable avec Zizine, et trinque, résigné, avec la jeune prostituée, les trois mots : « A ta santé ! » vous font vraiment froid dans le dos... Montmorey n'a plus reparu au ministère — il est directeur des Colonies, commandeur de la Légion d'honneur, etc., — et s'est enfui de son domicile où le dernier billet reste impayé ; sous un faux nom, il vit avec Zizine, dans un trou, sur la

ligue du Nord. C'est là qu'apparaît Rolande, apportant à son père le moyen d'échapper au déshonneur ; le malheureux saisit le revolver que lui tend sa fille et se brûle la cervelle, quelques instants avant que le commissaire de police ne vienne l'arrêter : Rolande a tenu son serment. Telle est, aussi brièvement résumée que possible, l'œuvre vivante, écrite dans une langue ferme et solide, traitée et conduite de main de maître, qui, naguère, taxée d'audacieuse, a passé, cette fois, sans la moindre protestation — nous en avons vu bien d'autres depuis dix ans ! — et demeure l'un des meilleurs spécimens de l'école de l'observation, de la vérité et de la réalité. Par la valeur de l'ouvrage et par l'interprétation, la soirée a encore été des plus intéressantes. — Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Antoine qui, par son naturel, sa simplicité, son intelligence de composition, la possession de soi-même et de la scène, a conquis, depuis longtemps, une première place de comédien. Il la garde dans le rôle du comte de Montmorey, dont il rend à merveille tous les côtés caractéristiques : à la fois noble, faible et dégradé. M. Gémier donne à l'agent des mœurs la tête la plus amusante qui soit. Le personnage de l'implacable et énergique Rolande a valu un vif et mérité succès à Mlle Mellot. Elle y met de la dignité, de la conviction et même de la force. Mlle Dorsy personnifiait avec distinction la comtesse mourante. A Mlle Barny était dévolu, pour cette reprise, la figure de Madame Mitaine, la cynique entremetteuse, que Mme France avait marquée d'une si curieuse empreinte. Mlle Marley, ne

pouvant plus nous donner l'aspect de la roûe gamine qu'est Zizine, a dû être remplacée par Mlle Jeanne Heller : c'est tant pis ! Mais nous avons gardé Mlle Luce Colas, toujours étonnante dans le bout de rôle de Rosalie. — *Rolande* était suivie de *Lidoire*, la toujours désopilante bouffonnerie de M. G. Courteline, fort bien jouée par MM. Gémier et Arquillière.

29 OCTOBRE. — A l'issue d'un banquet offert à Léon Dierx, avait lieu le premier samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Des œuvres de Stéphane Mallarmé et de Léon Dierx ainsi que des poèmes de Léon Dierx en hommage à Stéphane Mallarmé, et de Georges Rodenbach en hommage à Léon Dierx. Le programme se complète de poèmes et proses de Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine et Glatigny, dits par MM. de Max, Gémier, Daltour, Mlles Bady, Mellot, Henriot et Blum.

4 NOVEMBRE. — Première représentation de *Judith Renaudin*, pièce en sept tableaux, de M. Pierre Loti [1]. — « C'est une simple et naïve histoire d'amour : sept tableaux, dont la représentation sera, sans doute un peu monotone, en dépit de l'admirable et vivante mise en scène que leur a donnée

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Pierre Baudry, M. *Antoine*. — Renaudin, M. *de Max*. — Le capitaine d'Estelan, M. *Daltour*. — Daniel Robert, M. *Grandjean*. — Philippe de Flers, M. *Amyot*. — Nadaud, M. *Vern*. Thibaud, M. *Carpentier*. — Texier, M. *Seruzier*. — Le bedeau, M. *Desfontaines*. — Le sous-officier François, M. *Noizeux*. — Mathieu, M. *Micheloz*. — Le dragon Pierre, M. *Bacot*. — Un lieutenant, M. *Dufresne*. — L'aïeule, la Benoîte, Mme *Marie Laurent*. — Judith Renaudin, Mlle *Marthe Mellot*. —Jeanne, Mlle *Blum*. — Nanette, Mlle *Bary*. — Le petit Henri, *petite Schmidt*. — Le petit Samuel, *petit Schmidt*. — Le petit Jean, *petit Amyot*.

Antoine, et dont l'impression sur le public demeurera, je le crains, assez pénible... » C'est ainsi que l'auteur parlait lui-même de son œuvre future, et jamais appréciation ne fut plus juste : c'est absolument ce que nous pensions au moment où le rideau tombait sur la dernière scène de *Judith Renaudin*. L'action se passe en l'an de grâce 1685, au lendemain de la fameuse révocation de l'Edit de Nantes, qui vient d'être affichée dans la petite ville de Saint-Pierre d'Oléron. Les hugenots de l'île devront faire baptiser leurs enfants ; leurs écoles seront fermées ; il leur est expressément défendu, sous peine des galères, de sortir du royaume... Aussi se préparent-ils à fuir vers la Hollande, pays hospitalier à la religion réformée. Les dragons du roi occupent la ville, chargés de faire exécuter la sévère ordonnance, et le capitaine Raymond d'Estelan, venu pour signifier le terrible arrêt au chef du parti protestant, Samuel Renaudin, tombe subitement amoureux — le voilà bien le coup de foudre ! — de sa fille Judith. Et comme, avant que la famille n'émigre pour toujours en de lointaines contrées, l'aïeul veut fiancer la pure jeune fille à son cousin Daniel, Judith exprime son désir de rester libre : n'a-t-elle pas reçu ce qu'on appelle le « choc en retour » ? S'en suit-il pour cela que nos deux jeunes gens, inconsciemment épris l'un de l'autre, vont s'épouser ? Ah ! que non pas ! Jamais Judith n'abjurerait la foi protestante : le bon abbé Pierre Baudry — le plus étonnant curé libéral qui soit ! — le fait suffisamment entendre au capitaine d'Estelan, qui était

venu solliciter son bienveillant appui. Et Judith le lui dit à lui-même, lorsque résolu à tout quitter pour elle, le capitaine lui demande d'être sa femme. La scène est belle, vraiment dramatique ; c'est la scène capitale d'une pièce à laquelle nous pardonnerons beaucoup, en faveur de cet instant de réelle émotion. Quand, après que les deux interlocuteurs ont échangé des paroles hautaines, d'Estelan supplie Judith de lui tendre la main, en signe de pardon, et que celle-ci remet au capitaine sa petite Bible — la scène eût pu être ridicule : elle est charmante — nous avons senti — dites-moi pourquoi — une douce larme effleurer le bord de notre paupière... Il ne nous en faut pas plus — le sage doit se contenter de peu — pour nous faire oublier les gros défauts de ces sept tableaux, parfois aussi sommaires et aussi enfantins que de vulgaires images d'Epinal, où les caractères ne sont nullement étudiés, où la psychologie brille par son absence, où est flagrante, au contraire, l'invraisemblance historique... Que dire, par exemple, de ce bon curé libéral — en 1685 ! — qui favorise avec tant de zèle le départ des huguenots d'Oléron, et nous fait entrevoir la prochaine conversion du capitaine d'Estelan, abjurant la foi catholique — la lecture de la petite Bible a porté ses fruits — pour épouser en Hollande Judith Renaudin ? Du singulier drame de M. Pierre Loti, qui, en passant par la situation de *Daniel Rochat* de Sardou, flotte entre l'opéra-comique des *Dragons de Villars* et l'opéra des *Huguenots*, on pensera ce qu'on voudra : un peu de bien et beaucoup de

mal, peut-être... Mais, sur la façon dont il a été mis en scène par M. Antoine, il n'y aura qu'une voix : tout cela sent la main d'un maître en son art. Ah ! les beaux mouvements de foule et les parfaits groupements, les terrifiants bruits de la mer et de la rafale, le merveilleux décor de la grève à la Grand'côte. L'interprétation, elle aussi, ne mérite que des éloges : c'est Antoine, un abbé Baudry, si sincère en son manque absolu de convictions ; c'est de Max, qui, ayant à opter entre la création d'un personnage d'amoureux et celle d'une figure de vieil huguenot, a très sensément choisi cette dernière, laissant à M. Daltour le soin de se montrer plein de chaleur sous les traits du capitaine d'Estelan ; c'est Mlle Mellot, une Judith intéressante et vraie ; c'est enfin Mme Marie Laurent, à qui l'auteur a voulu distribuer deux rôles — celui de l'aïeule aveugle et celui de Benoîte, la servante du bon curé, — alors qu'un seul suffisait à nous montrer son habituelle autorité.

5 NOVEMBRE. — Deuxième samedi populaire de poésie ancienne et moderne, dont le programme comprend des œuvres de Leconte de Lisle, Victor Hugo, Baudelaire, Th. Gautier, Banville, Giraud, Mikaël, Tailhade, Quillard, Ed. Pilon, dites par Mlles Henriot, Thomsen, Després, Dorsy, Bady, Mellot ; MM. de Max, Gémier, Dessonnes, Daltour. M. Abel Deval lit la *Mort de Saint-Arnaud*, une des plus magnifiques œuvres posthumes de Victor Hugo.

12 NOVEMBRE. — Troisième samedi populaire de poésie ancienne et moderne. Mmes Marie Laurent,

Thomsen, Suzanne Després, Mellot, Nau, Bady et Henriot ; MM. de Max, Gémier, Daltour, Luxeuil, disent les vers de : Anacréon, La Fontaine, Alfred de Vigny, Sully Prudhomme, François Coppée, Léon Dierx, Charles Gros, Albert Giraud, Jules Renard, Coolus, Stuart Merrill, Battaille, Van Erberghe.

1er DÉCEMBRE. — On donne *Britannicus*, précédé d'une conférence de M. George Vanor. Mme Marie Laurent joue Agrippine ; M. de Max, Néron ; M. Gémier, Narcisse, et Mlle Mellot, Junie.

9 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Résultat des courses*, comédie en cinq actes et six tableaux, de M. Brieux [1]. — C'est dans un milieu ouvrier que l'heureux auteur des *Bienfaiteurs* et de *Blanchette*, des *Trois filles de M. Dupont* et de l'*Évasion* — en attendant le *Berceau*, en répétition au Théâtre-Français — a situé la comédie « moralisatrice », dont la répétition générale avait été en partie offerte au public populaire. Le rideau se lève sur un atelier de monteurs en bronze, où Arsène Chantaud, que sa verve à tout casser a

---

1. DISTRIBUTION. — Arsène Chantaud, M. *Antoine*. — Victor Chantaud, M. *Arquillière*. — M. Lesterel, M. *Marsay*. — Le père Jules, M. *Gémier*. — Auguste, M. *Chartol*. — Benoît, dit Pied-de-Chou, M. *Desfontaines*. — Le commissaire de police, M. *Daltour*. — Un Anglais, M. *Méré*. — M. Coulon, M. *Tervil*. — Grand'mère, Mme *Barny*. — Mme Chantaud, Mlle *Luce Colas*. — Lucie Lesterel, Mlle *Heller*. — Juliette Chantaud, Mlle *Bellanger*. — Mme Benoît, Mlle *Lefrançais*. — Mme Sellier, Mlle *Maupin*. — Berthe, Mlle *Verlain*. — Emerance, Mlle *Barsange*. — Joséphine, Mlle *Covin*. — Anna, Mlle *Nelza*. — Mme Desponts, Mlle *Justin*. — Mme Sanobre, Mlle *Rolland*.

Les autres rôles sont joués par MM. *Carpentier, Verse, Saverne, Amyot, Sérusier, Noiseux, Guellard, Grandjean, Michelez, Dufresne*, Mlle *Derville*, petite *Schmidt* et *Blum*.

ût surnommer le « Père la Joie », raconte à ses amarades la chance qu'il vient d'avoir. Il a joué ux courses et, comme cela arrive quelquefois, le uyau qu'on lui avait donné était bon : il a miraculeusement gagné et, ravi, s'est empressé d'acheter ur son gain une belle chaine en or à son fils Victor, le meilleur ouvrier de la maison, fiancé à Mlle Lesterel, la propre fille du patron. De ce premier coup de veine découlent fatalement, ainsi que vous le prévoyez, tous les malheurs qui fondent, dru comme grêle, sur la famille Chantaud. Arsène a gagné, il rejouera donc et, naturellement, il perdra. Puis, il promettra de ne plus jouer, et ne tiendra pas son serment : qui a joué, jouera... C'est ainsi que, n'ayant que sa paie, dont la ménagère lui demande un compte sévère, il en arrive à jouer avec l'argent du patron, et à risquer, aux courses, sur le premier « canasson » venu, les douze cents francs qu'il devait porter à la Banque, laissant ainsi protester le billet de Lesterel, à la veille d'une faillite. Celui-ci veut bien ne pas livrer à la justice son employé infidèle, mais il lui fait signer l'aveu de son vol, et l'envoie se faire prendre ailleurs. Voilà désormais sans ouvrage et sans place — car, pour en obtenir une, il faudrait qu'on vint aux renseignements — voilà réduit à la dernière misère, et bientôt arrêté comme vagabond, l'infortuné Chantaud. Heureusement que Victor fut aussi raisonnable que son père l'était peu, et que, devenu, grâce à son travail, l'associé de Lesterel, il peut rapatrier le vieux fou, et lui rendre dans son intérieur où, subitement, est revenue l'honnête aisance,

le tranquille bonheur qu'il ne mérite guère... Ne jouera-t-il plus? Est-il tout à fait guéri? Nous n'en jurerions pas... Tel est le canevas — si simple qu'il en paraît enfantin, peu neuf aussi, surtout après la pièce de M. Veyrin, *Aux Courses*, qu'on vient de nous jouer rue Blanche — tel est le scénario d'une comédie, qui vaut surtout par ses détails, souvent très heureusement observés. M. Brieux vous empêchera-t-il de jouer aux courses, si c'est là votre passion? Non, certes... pas plus qu'il ne réformera la société, en plaçant dans la bouche de ses personnages quelques vieux clichés, ayant trait plus ou moins à la fameuse question sociale et faits pour provoquer les bravos de la masse. En somme, c'est là une pièce plutôt médiocre, où se trouvent de jolis morceaux, comme la scène du premier acte, entre Chantaud et Lucie Lesterel, que M. Antoine a jouée en toute perfection. Moins heureuses, à notre avis, sont les disputes du père et du fils, et vraiment trop faciles les épisodes du membre de la société de tempérance engageant les ouvriers à boire de l'eau — tu parles! — et du défilé devant le « chien du commissaire », de la troupe des miséreux, dont le plus grand nombre demande comme une faveur d'être envoyés au Dépôt. M. Antoine a composé avec bien du talent le rôle d'Arsène Chantaud, et c'est merveille de voir comme il a su attraper la démarche de l'ouvrier godailleur. Impossible d'être plus vrai. M. Gémier a plaisamment rendu la silhouette du père Jules, médaillé pour ses cinquante ans de services dans la même maison, et renvoyé comme

un chien dès que son patron peut se passer de lui. M. Tervil joue avec beaucoup de sûreté le rôle du secrétaire du commissaire de police ; c'est M. Daltour, fort bien, lui aussi, dans sa figure de brève durée. Citons encore Mlle Luce Colas et Mme Barny — l'indulgente Grand'Mère est peut-être le rôle le mieux tracé de toute la pièce — Mlle Renée Maupin et Bellanger, qui s'acquittent à souhait de leur tâche respective.

C'est sur *Résultats des courses*, que se termine l'année 1898, et voici les travaux du Théâtre Antoine résumés dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise
L'Ecole des veufs, comédie	5	»
Hors les lois, comédie en vers	1	»
Mariage d'argent, pièce	1	»
Le Repas du lion, pièce	4	»
Blanchette, comédie	3	»
Boubouroche, comédie	2	»
Dix ans après, comédie	1	»
Sœur Philomène, pièce	1	6 janv.
**Le Talion*, pièce	1	28 janv.
Lidoire, pièce	1	1er févr.
**Fortune*, étude	1	1er févr.
**Ceux qui restent*, comédie	1	1er févr.
**Une Faillite*, comédie	1	12 févr.
Les Revenants, pièce	3	18 févr.
Le Petit Lord, pièce	3	11 mars
Jacques Damour, comédie	1	11 mars
**Joseph d'Arimathée*, pièce	3	7 avril
**Le Juif Errant*	»	7 avril
Les Tisserands, drame	5	29 avril
**Les Amis*, comédie	2	14 mai
**L'Epidémie*, comédie	1	14 mai
**Julien n'est pas un ingrat*, comédie	1	14 mai
**Un Beau soir*, pièce en vers	1	14 mai
**Hérakléa*, drame en vers	3	9 juin
**Le Retour de l'Aigle*, épisode historique	1	9 juin
Rolande, pièce	5	8 octob.
**Judith Renaudin*, pièce	7 tabl.	2 nov.
Les Fenêtres, comédie	1	21 nov.
Britannicus, tragédie	5	1er déc.
**Résultat des Courses*, comédie	5 a. 6 t.	9 déc.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Le succès des *P'tites Michu*, de MM. Vanloo, Duval et Messager, avait tenu les trois premiers mois de l'année : il faudra attendre jusqu'au mois de décembre pour en trouver le pendant dans *Véronique*, des mêmes auteurs... Notons les essais, dignes d'un meilleur sort, tentés d'ici là par M. Coudert.

26 MARS. — Première représentation de la *Petite Tache*, vaudeville-opérette en trois actes, de M. Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger [1]. — Bien qu'il descende d'aïeux très illustres, et qu'il puisse invoquer à tout propos « l'écu de ses pères », le jeune marquis de la Bûche est tombé dans une telle purée qu'il a dû, pour vivre, accepter le modeste emploi de contrôleur des omnibus. Vous devinez avec quelle morgue cassante il exerce ses fonctions, et comme il se venge sur les infortunés voyageurs...

1. DISTRIBUTION. — M. Auguste, M. *Régnard*. — La Bûche, M. *Maurice Lamy*. — Bénardeau, M. *Bartel*. — Montillard, M. *Brunais*. — Fernand, M. *Poudrier*. — Prudent, M. *Wolff*. — Durillon, M. *Victor Henry*. — Mme de Nuptias, Mlle *Desclauzas*. — Marguerite, Mlle *Alice Bonheur*. — Mme Prudent, Mlle *Landeza*. — Une veuve, Mlle *Daley*. — Une divorcée, Mlle *Yvon*.

Que n'a-t-il la douce philosophie de son brave collègue Montillard, un ré-igué, celui-là, et que hante seulement le désir de faire un beau mariage, qui mettrait, comme on dit, un peu de beurre dans les épinards ? — « Amenez-moi votre marquis ? — dit Montillard la directrice d'une importante agence matrimoniale, en quête d'une grosse réclame pour sa maison — et je vous marie pour rien, sans exiger de commission ! » Vous pensez bien que notre homme ne se le fait pas dire deux fois... Et le voici l'un et l'autre à la soirée travestie que donne Mme de Nuptias : « Spécialité de jeunes filles avec tache ». La Bûche y rencontre la gentille héritière d'un riche habitant de Bolbec, avec qui il a eu « des mots » dans son bureau d'omnibus. Les deux jeunes gens se convenant à tous égards, M. Bernardeau — c'est le nom du natif de Bolbec — oublie l'insolence de ce polisson de contrôleur et saisit aux cheveux l'occasion de marier sa fille à un noble authentique. La Bûche, de son côté, heureux de redorer son blason avec les deux cent mille francs de la dot, consent à ne demander aucune explication sur la « petite tache » qui a jusqu'ici empêché Mlle Marguerite de trouver un épouseur... Cette mystérieuse et inquiétante « petite tache » ne laisse pourtant pas de le tracasser — jusqu'au moment où la mariée ayant arboré la traditionnelle fleur d'oranger, il apprend enfin qu'il s'agit d'une tache naturelle, un *névus*, disent les médecins : deux petites cornes nettement dessinées au-dessus du sein droit — grain de beauté un peu fort, que lui a légué sa mère, effrayée, au cours de sa gros-

sesse, par une vache caracolant dans la campagne... Tout est donc pour le mieux, et la toile baisse sur le mariage de La Bûche et sur celui de son collègue Montillard, ayant, lui aussi, mis la main sur un honnête « laissé pour compte » : double triomphe pour l'agence de cette bonne Mme de Nuptias. Il va sans dire que cette intrigue, un peu simplette, est heureusement agrémentée d'assez amusants épisodes, comme celui du pochard fourvoyé dans le bureau d'omnibus, et de trouvailles, comme le déplorable ménage Nuptias, qui, pour l'honneur de la maison, doit être aux yeux de tous un ménage exemplaire — ou comme la silhouette de M. le substitut au tribunal de Bolbec, père de cinq enfants, qui, depuis des années, se fait passer pour célibataire à l'agence matrimoniale, où l'on finit par le mettre à l'abonnement sous le nom de « Monsieur Auguste ». Il y avait de l'esprit dans la pièce de M. Fabrice Carré. Il y en avait aussi dans la partitionnette de M. Victor Roger, où l'on applaudissait fort, au second acte, un joli quintette et un excellent final ; au troisième, un amusant prélude, en forme de parodie de la *Marche nuptiale* de Mendelssohn, et un charmant duetto : *Avez-vous tout ce qu'il faut?* qu'ont gentiment dit Mlle Alice Bonheur et M. Maurice Lamy. Grâce à leur adresse, grâce à la verve de Mme Desclauzas et à celle de MM. Regnard, Bartel et Brunais, on pouvait encore espérer que la *Petite Tache* ne deviendrait pas la *Petite Tape*, annoncée par les excellents camarades des couloirs, toujours prompts à la rosserie... Il n'en était rien, et il fallait, quel-

ques jours après, le 9 avril, recourir à une reprise des *P'tites Michu*...

13 MAI. — Première représentation de la *Dame de Trèfle*, opérette en trois actes, de MM. Clairville et Froyez, musique de M. Emile Pessard [1]. — Maire et châtelain, maire de la commune que vous voudrez, peu importe, et châtelain de n'importe où. La Huchette est un bien original mélomane. N'a-t-il pas l'idée de convier ses amis à jouer chez lui la *Valkyrie* en pantomime et sans musique !... La partition de Wagner sera remplacée par des flon-flons de sa façon, qui est la bonne, et le rôle de Brunehild sera rempli par Mlle Lucy de Beaupignon, qui est, d'ailleurs, une très charmante personne. Charmante, oui, mais si romanesque ! Ne s'est-elle pas mis dans la tête de n'épouser qu'un héros, tandis que sa tante Philomène prétend lui donner comme mari le petit Roger de Saint-Marc, le fils d'un beau lieutenant qui fut autrefois son flirt. C'est sur ces entrefaites que se présentent à la mairie de... ce que vous voudrez, je vous l'ai dit, demandant l'autorisation de « travailler » dans la localité, deux Tyroliens de fête foraine, le nommé Boleslas, qui s'intitule « la première carabine du monde » et se dit le descendant d'une illustre famille d'hospodars, Boleslas et son amie Loïa, qui

1. DISTRIBUTION. — Boleslas, M. *Dambrine*. — La Huchette, M. *Regnard*. — Roger, M. *Maurice Lamy*. — D'Hélys, M. *E. Wolff*. — Lusse, M. *Victor Henry*. — Musigny, M. *Verneuil*. — Grattepin, M. *Sicot*. — Loïa, Mme *Tariot-Baugé*. — Lucy, Mlle *Alice Bonheur*. — Philomène, Mlle *Laporte*. — Jane, Mlle *Landoza*. — Cyprienne, Mlle *M. Mathieu*. — Arlette, Mlle *de Frézia*. — Andrée, Mlle *Marty*. — Nanette, Mlle *Yrven*. — Mme de Boisselle, Mlle *Bonneville*.

lui sert de « cible ». Pas très fortunés, nos deux Tyroliens, à tel point qu'ils ne savent même pas s'ils auront, le soir, assez d'argent pour dîner. Et pourtant les cartes leur ont prédit la fin de la dèche : la dame de trèfle n'est-elle pas « signe d'argent » ? Les cartes ne sont point menteuses : le petit Roger a sauvé tante Philo, qu'un cheval emporté entraînait, dans sa voiture, à une mort certaine, et de peur d'être agréé, comme héros, par Mlle Lucy de Beaupignon — lui qui n'a aucune espèce de goût pour le mariage — il laisse croire que le sauveur n'est autre que Boleslas. Vous pensez si Boleslas sera chôyé par la famille : il n'a qu'à dire ce qu'il lui faut pour être heureux, il l'aura, et jusqu'à ce qu'il ait présenté « son petit compte », on l'emploie dans la *Valkyrie*, où Loïa elle-même jouera, au pied levé, le rôle de Fricka. Le malheur est que, se croyant tout permis, notre hospodar met les pieds dans les plats et commet une telle série d'incongruités, qu'il se fait carrément flanquer à la porte, sans qu'on lui ait seulement payé un sou de son petit compte : cinq cent vingt mille trente francs cinquante centimes !... Voilà nos deux Tyroliens retombés dans la dèche et réduits au suicide, à moins d'accepter : Boleslas, la main de Mlle Lucy de Beaupignon, naturellement toquée du « héros » — ou Loïa, les propositions, plutôt déshonnêtes, du petit Roger, que les charmes d'une si jolie fille n'ont pas laissé insensible. Un vent de folie a passé sur ces gens : il suffira d'une suprême entrevue entre le petit Roger et Mlle Lucy, devenus très bons amis, depuis qu'ils

ne sont plus fiancés, pour remettre tout le monde à la raison. Gorgé d'or, Boleslas avouera ses difficultés qu'il n'a sauvé personne, et la romanesque Lucy de Beaupignon ne fera plus aucune difficulté pour épouser le jeune homme en qui elle a rencontré le héros de ses rêves. Tante Philo se déclarera vraiment bien contente, et le public se retirera, lui aussi, très satisfait. Pour qui n'eût tenu, depuis longtemps, pour un vrai musicien le compositeur de *Mam'zelle Carabin*, du *Capitaine Fracasse* et de *Tabarin*, il suffirait d'écouter l'ouverture de la *Dame de Trèfle*, si soigneusement conduite par le chef d'orchestre Thibaut ; dès les premières mesures de l'ouvrage, on savait à qui l'on avait affaire. Laissez-moi pourtant vous citer, parmi les meilleurs morceaux de la partition de M. Emile Pessard, certain quatuor de la toilette, au second acte, qui était vraiment un bijou de grâce mélodique. Mlle Alice Bonheur était une très élégante Valkyrie ; Mme Tariol-Baugé chantait d'une voix chaude et solide le rôle de Loïa qu'elle avait appris en quelques jours seulement, et Mlle Léonie Laporte apportait, dans le rôle de « tante Philo », la fantaisie nécessaire. Il en était de même, pour le La Huchette, de M. Regnard. M. Dambrine ne manquait point de gaieté dans son rôle d'hospodar un peu grossier, et M. Maurice Lamy mettait à celui du petit Roger quelques bonnes intentions de comédie.

31 MAI. — Clôture annuelle.

13 OCTOBRE. — Réouverture par la première représentation du *Soleil de minuit*, opérette en trois

actes de MM. Nuitter et Beaumont, musique de M. Albert Renaud [1]. — L'intrigue de MM. Nuitter et Beaumont repose sur quoi ? Sur un baiser ! Un baiser est bien peu de chose : il se donne et se reçoit souvent sans importance aucune. Autant en emporte le vent ! Mais chaque pays a ses mœurs, et il paraît qu'en Norvège un jeune homme qui embrasse une jeune fille en diligence commet ainsi un grave délit et s'expose, pour ce fait, à de sérieuses poursuites judiciaires. C'est précisément le cas de Gustave Lambert qui, traversant la contrée pour se rendre, au compte de son père, fabricant de gants, boulevard Sébastopol, chez un fournisseur de peaux, voyage dans une voiture publique, en plein soleil de minuit, à côté d'une jeune inconnue... Il la trouve si jolie qu'il l'embrasse... Le coup de foudre : pas autre chose ! Mais quelle surprise et quelle joie, lorsqu'arrivant chez son marchand de peaux, il revoit sa charmante compagne de voyage, Savine — elle s'appelait Savine — qui n'est autre que la fille de la maison ! Alors, sans hésitation, il demande au vieil Olaff la main de Savine, qui lui est accordée sur le champ. Tout est réglé en un instant. Gustave emmènera sa fiancée à Paris le soir même et la présentera à ses parents. Puis, ils parcourront ensemble la Suisse, l'Italie, la Suède, et reviendront ensuite en Nor-

1. Distribution. — Gustave Lambert, M. *Et. Perrin*. — Olaff, M. *Régnard*. — Beeftgue, M. *Dubreca*. — Kanut, M. *Poudrier*. — Wilhem, M. *Brunais*. — Erick, M. *Dumontier*. — Savine, Mlle *Alice Bonheur*. — Nini Patrouillet, Mlle *Micheline*. — Gertrude, Mlle *Vigouroux*. — Christiane, Mlle *d'Orby*. — Gretchen, Mlle *Landoza*. — Margareth, Mlle *J. Pascal*.

vège pour se marier. Ils auront fait leur voyage de noce... avant la noce ! N'est-ce point la coutume, en ce pays où le tempérament des hommes est, paraît-il, aussi froid que le climat ? Mais un parisien pur-sang, comme Gustave, saurait-il donc voyager ainsi pendant des mois avec la femme qu'il aime — et dont, chaque jour, il est un peu plus épris — sans que sa fiancée ne lui accorde quelques faveurs ! Allons donc, c'est impossible ! Si, après qu'il a passé par Paris, nous le retrouvons à Berne toujours dans les mêmes termes avec Savine, c'est, assurément, qu'il est doué d'une force de caractère peu commune. Mais il est grand temps qu'il se marie, car ce sont, à chaque instant, de nouvelles scènes, de vaines supplications. Enfin, ce soir, c'en est assez ! Gustave ne peut plus attendre, et croyant tenir sa femme — ô invraisemblance — il passe la nuit... avec Nini Patrouillet, son ancienne maîtresse, venue en Suisse accompagnée de Becfigue, un de ses adorateurs, dans l'espoir de remettre le grappin sur son amant et de casser son mariage. Ah bien oui ! Est-ce qu'il est possible de séparer nos deux jeunes amoureux, et doutez-vous une minute que Gustave n'épouse Savine, demeurée aussi pure que Mlle de Belle-Isle ? Livret spirituel — sinon très nouveau mis en musique par un aimable compositeur, organiste de talent, l'un des meilleurs élèves de César Franck, M. Albert Renaud, jeune, actif, ambitieux, dont les débuts dans l'opérette étaient fort attendus d'un auditoire sympathique. M. Albert Renaud n'est-il pas déjà l'auteur d'un grand

ballet *Rocknedin*, écrit sur un poème de M. Michel Carré, et conçu dans le mode d'*Excelsior*, qui fut joué naguère à l'Eden, avant que l'Eden ne devînt le Grand-Théâtre aux mains de M. Porel. Et M. Albert Renaud n'a-t-il pas, plus récemment encore, accompagné le *Don Quichotte* de Sardou d'une partition très soignée, d'instrumentation intéressante et toute chaude de couleur locale? La musique du *Soleil de minuit* est d'une bonne allure mélodique; elle a de la verve, du rythme, de l'élan et de l'entrain, et si, dans cette profusion de motifs: couplets, romances et valses chantées en chœur, tous ne sont pas d'une éclatante originalité, tous se font écouter avec plaisir. Je louerai également l'orchestration, très sonore, de cette agréable partition, où se reconnaît un homme très habile en l'art d'écrire et joliment expert à combiner les différents timbres des instruments. L'exécution a, du reste, été parfaite sous l'excellente direction de M. Thibaut. Mlles Alice Bonheur et Micheline sont toutes deux charmantes: il n'y a guère que la voix qui leur manque... M. Perrin a, sous les traits de Gustave Lambert, l'honnête élégance qui sied au jeune gantier amoureux. M. Regnard rend, en bon comédien qu'il est, toujours en scène, le rôle d'Olaff. Et dans cet abruti de Becfigue, que traîne après elle, en dépit qu'il en ait, Nini Patrouillet, s'est révélé — révélé, vous dis-je! — un M. Dubroca, à peine entrevu au Palais-Royal, où jamais on ne prit la peine de l'utiliser. Par ses airs naturellement ahuris et ses poses apeurées, à la Chocolat du Nouveau-Cirque, ce

M. Dubroca souleva les rires de toute une salle et fut le véritable héros de la soirée. Mais, pour Dieu, qu'il ne s'en fasse pas trop accroire ! Nous nous souvenons du vif succès obtenu, il y a deux ans, dans un obscur vaudeville de Paul Ferrier par M. Brunais, faisant un chien de commissaire. Il fut également trouvé d'un comique naturel en son bout de rôle d'ordonnance du général (Barral) dans les *P'tites Michu*. Puis, il est rentré dans le rang, et personne ne songe plus à lui... A la place de M. Dubroca, je me méfierais...

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Véronique*, opérette en trois actes, de MM. Albert Vanloo et Georges Duval, musique de M. André Messager [1]. — Nous sommes sous Louis-Philippe, l'homme à la poire et au parapluie légendaires. La reine Amélie s'intéresse à une de ses plus charmantes demoiselles d'honneur, Mlle Hélène de Solange, et veut la marier. Le prétendu est tout trouvé : ce sera le beau Florestan de Valaincourt, un jeune viveur, à qui son oncle a justement mis le marché à la main : le mariage, qui lui permettra de payer ses lettres de change, — ou la prison pour dettes, car elle existait alors dans toute sa rigueur... Florestan n'a de goût, ni pour l'une, ni pour l'autre de ces fâcheuses alternatives ; mais,

---

1. DISTRIBUTION. — Florestan, M. *Jean Périer*. — Coquenard, M. *Regnard*. — Loustot, M. *Maurice Lamy*. — Séraphin, M. *Brunais*. — Hélène, Mlle *Mariette Sully*. — Agathe, Mme *Tariol Baugé*. — Eléonore, Mlle *L. Laporte*. — Céleste, Mlle *d'Orby*. — Sophie, Mlle *Landoza*. — Héloïse, Mlle *Léryx*. — Denise, Mlle *Mathyeu*. — Tante Benoît, Mlle *Boval*. — Irma, Mlle *Raymonde*. — Elisa, Mlle *Raimond*. — Zoé, Mlle *Frétigny*.

puisqu'il le faut absolument, il se présentera ce soir aux Tuileries, et verra la fiancée qu'on lui propose : une petite dinde de province, sans doute, portant des pantalons jusqu'à la cheville. « Petite dinde ! » Le mot a été entendu par Hélène dans la boutique du fleuriste à la mode, où Florestan était venu faire ses adieux à la patronne, Agathe Coquenard, sa dernière maîtresse. Florestan lui paiera ça, et la « petite dinde » en question va lui jouer un bon tour de sa façon. Accompagnée de sa noble tante, Emerance de Champ d'Azur, elle se présentera chez le fleuriste sous le nom de Véronique — sa tante s'appellera Estelle — et sous l'accoutrement d'une grisette cherchant de l'ouvrage. N'est-ce que cela ! On commencera par aller faire la fête à Romainville, où Florestan, flanqué du recors qui ne le quitte pas d'une semelle, paiera une partie de campagne à tout le magasin. A Romainville — je parie que vous l'aviez deviné ! — Florestan s'éprend de Véronique, comme aussi Véronique s'amourache de Florestan, et Mlle Hélène de Solange se réjouit d'avance de l'étonnement de son galant, quand le soir, aux Tuileries, on lui présentera sa noble fiancée. Or, si l'effet est manqué — la mèche fut éventée par Agathe — rien ne change les sentiments de Florestan : comment n'épouserait-il point la délicieuse jeune fille qui fut, toute une journée, une si aguichante grisette ? Voilà — dépouillé de quelques incidents qui ne laissent pas d'être assez amusants : telle la noce du larbin Séraphin, un peu pressé de cueillir la fleur d'oranger de sa conjointe ; telle

aussi la poursuite amoureuse du bon Coquenard, fortement émoustillé par les dessous d'Estelle (la tante de Champ-d'Azur) : voilà, dis-je, le résumé du livret bien simple, mais point ennuyeux le moins du monde, qui a donné à M. André Messager l'occasion d'écrire une de ses plus charmantes partitions. Et comme la musique a fait le succès des *P'tites Michu*, elle fera aussi celui de *Véronique*, des mêmes heureux auteurs. Elle est exquise, cette musique, — exquise de grâce, de finesse et de distinction, en ses tons discrets de fine aquarelle. Elle plaira aux délicats, comme aussi au grand public qui ne s'est pas fait faute d'applaudir ainsi qu'ils le méritaient les couplets du premier acte : « C'est Estelle et Véronique », le duetto de l'âne : « De ci, de là » ; celui de l'Escarpolette ; les couplets : « Une grisette, mignonne » ; la lettre : « Adieu, je pars » ; le duo final : « Par ordre, procédons... » Autant de numéros, autant de petites perles qui font de *Véronique*, un délicieux opéra-comique. L'auteur de la *Basoche*, directeur de la musique et premier chef d'orchestre à la nouvelle salle Favart — où et comment trouve-t-il le temps d'écrire ? — ne fut jamais plus heureusement inspiré. Joignons que M. Messager eut la bonne chance de rencontrer dans Mlle Mariette Sully, dans Mme Tariol Beaugé et dans M. Jean Périer, des interprètes de tout premier ordre : impossible de chanter avec plus de goût, et même de style, que ne le font ces trois artistes *di primo cartello*. Ajoutons que Mlle Laporte est toujours d'une fantaisie amusante, et que ce sont de très plaisants

fantoches que MM. Regnard, Brunais et Maurice Lamy — ce dernier dans le jeune baron des Merlettes, que la noce a réduit au métier de recors, comme elle avait fait un clerc d'huissier du joyeux fêtard, créé dernièrement, au Palais-Royal, par son frère Charles Lamy. La pièce n'est pas seulement très bien jouée ; elle est aussi fort bien montée. M. Coudert nous a donné là une aussi exacte que curieuse reconstitution des costumes de l'époque de Louis-Philippe, et, pour n'être pas encore très loin de nous, ces modes sont vraiment déjà bien amusantes...

C'est sur le franc succès de *Véronique* que se terminera l'année 1898, résumée dans le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les P'tites Michu, opérette	3	»	125
* *La Petite tache*, vaudeville-opérette	3	26 mars	42
* *La Dame de trèfle*, opérette	3	13 mai	20
* *Le Soleil de minuit*, opérette	3	14 octob.	50
L'Invitation, vaudeville	1	4 nov.	38
* *Véronique*, opérette	3	10 déc.	25

fantoches que MM. Regnard, Brunais et Maurice Lamy — ce dernier dans le jeune baron des Merlettes, que la noce a réduit au métier de recors, comme elle avait fait un clerc d'huissier du joyeux fêtard, créé dernièrement, au Palais-Royal, par son frère Charles Lamy. La pièce n'est pas seulement très bien jouée ; elle est aussi fort bien montée. M. Coudert nous a donné là une aussi exacte que curieuse reconstitution des costumes de l'époque de Louis-Philippe, et, pour n'être pas encore très loin de nous, ces modes sont vraiment déjà bien amusantes...

C'est sur le franc succès de *Véronique* que se terminera l'année 1898, résumée dans le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les P'tites Michu, opérette	3	»	127
**La Petite tache*, vaudeville-opérette	3	26 mars	12
**La Dame de trefle*, opérette	3	13 mai	20
**Le Soleil de minuit*, opérette	3	14 octob.	50
L'Invitation, vaudeville	1	4 nov.	38
**Véronique*, opérette	3	10 déc.	25

un voyage au Caire. La chose est acceptée. Nous retrouvons toute la caravane à bord du *Byzantin*, dont les passagers sont plus ou moins malades. On n'a pas bien compris pourquoi M. Vaunel, de la Scala, venait en habit noir, sur ce bateau, imiter, fort adroitement d'ailleurs, M. Baron d'abord, puis un orchestre complet. Le bateau fait naufrage, et les voyageurs sont transportés au lazaret de Mustapha, où on les traite comme atteints de la peste. Heureusement, ils parviennent à se sauver en grisant les soldats et en prenant leurs uniformes. Et les voici à Tunis, où les hommes sont embauchés dans une musique militaire, et les femmes engagées dans une troupe d'almées. Une fois encore, ils s'évadent et débarquent dans un hôtel du Caire, où les mariages se font suivant toutes les règles de l'art. Sur ce livret de farce un peu grosse, très grosse, M. Victor Roger a écrit une aimable partition, dans laquelle les ensembles sont particulièrement bien soignés. On a spécialement goûté, entre autres morceaux heureusement venus, la chanson de l'Almée, au quatrième acte, d'une couleur originale, et que chante délicieusement Mlle Pierny. Le côté comique est représenté dans une note de bonne folie, par MM. Gardel, Landrin, Garon et Vavasseur ; Mmes Virginie Rolland, Mouline et Mette. La partie artistique repose sur M. Théry et Mlle Pierny. M. Théry, que l'on n'avait pas vu depuis quelque temps, a fait plaisir avec son organe solide et sa science de chanteur. Mlle Pierny, plus gracieuse et plus jolie que jamais, a dit ses divers morceaux d'une voix charmante,

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

Deux dir ctions se partagent l'année. A celle de M. Sylvestre, nous devons la représentation de l'*Agence Crook and C°*, et les reprises de *Mam'zelle Nitouche*, de *la Femme à Papa* et du *Truc de Séraphin*. A l'actif de M. Léon Nunès, il faut mettre la reprise de *la Fauvette du Temple*, *les Quatre filles Aymon* et *Folies-Revue*. Puis, l'été se passera avec *le Papa de Francine*, emprunté au Théâtre Cluny. Voyons maintenant le détail...

28 JANVIER. — Première représentation de l'*Agence Crook and C°*, vaudeville-opérette en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Maurice Ordonneau et Victor Roger[1]. — Un certain nombre de commerçants de La Villette se sont cotisés pour acheter des valeurs à lots. Un de leurs titres leur fait gagner le gros lot de 500,000 francs. Que faire de tant d'argent? Voici justement un représentant de la maison Crook qui leur propose de leur faire faire

1. DISTRIBUTION. — Chapuzard, M. *Gardel*. — Gustave, M. *Thery*. — Sabourdin, M. *Landrin*. — Grosbouleau, M. *Garon*. — Mouillebec, M. *Vavasseur*. — Le Gérant, M. *Burguet jeune*. — Potard-Larifla, M. *Roux*. — Victoire, Mlle *Jane Pierny*. — Mme Grosbouleau, Mlle *Virginie Rolland*. — Clara Sabourdin, Mlle *Mouline*. — Fraîchecaille, Mlle *Mette*. — Cécile, Mlle *Léo Demoulin*. — Fatma, Mlle *Ferny*.

baronne de la Boucanière débarquent le jour même à Compiègne, pour signer au contrat de mariage de leur fils et beau-fils. Comment, après s'être rencontrés, au premier acte, dans la maison de campagne de Bodin-Bridet, tous ces personnages se retrouvent, au second, dans un salon de l'hôtel du Lion d'or, où la nouvelle et naïve baronne de la Boucanière se laisse griser par certain prince de Chypre, qui la prend pour une « hétaïre » du nom de Coralie; comment la véritable Coralie, qui, avant de « marcher » avec le baron de la Boucanière, fut la servante de Bodin-Bridet, et aussi quelque peu sa maîtresse, relance ce dernier jusqu'au milieu de ses chères études; comment le jeune Aristide, pataugeant en ce quiproquo, croit l'honneur de sa belle maman compromis, et cherche, sans le trouver, son séducteur imaginaire; comment, par suite d'une erreur de papiers de famille, ou de la distraction d'un employé de mairie, c'est le fils, au lieu du père, qui se trouve porté sur l'acte de mariage de la candide Anna: c'est ce que vous savez aussi bien que moi, car vous n'êtes pas sans avoir vu la la *Femme à Papa*, si longtemps jouée aux Variétés. Il y a trois ans, M. Fernand Samuel nous invitait à venir y applaudir une dernière fois cette *Femme à Papa*, avec laquelle Mme Judic terminait, entre Dupuis et Baron, ses représentations au boulevard Montmartre. José Dupuis, vous vous en souvenez, jouait à la fois les deux rôles de Florestan et d'Aristide de la Boucanière. La virtuosité avec laquelle il dépouillait le vieux beau pour se transformer, pour ainsi dire, sous les yeux du

bien en possession de tous ses moyens. Son succès personnel a été grand. Mais la pièce a vécu ce que vivent les roses : l'espace de quatre soirs... et, dès le 2 février, elle cédait la place à une reprise de *Mam'zelle Nitouche*, avec Baron, Jean Périer, Bartel et Mlle Jane Pierny.

16 FÉVRIER. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Femme à Papa*, opérette en trois actes, d'Alfred Hennequin et Albert Millaud, musique d'Hervé [1]. — La donnée de la pièce d'Alfred Hennequin et Albert Millaud — je crois bien que, seul survivant des trois, M. Ernest Blum, lui aussi, était dans l'affaire — la donnée, dis-je, de la *Femme à Papa* n'est autre que celle du *Père prodigue*, poussée au vaudeville le plus extravagant. Nous ne jurerions pas, par exemple, que nos auteurs aient songé à en tirer toutes les conséquences morales qu'Alexandre Dumas fils avait su trouver dans cet inépuisable sujet. Un jeune naturaliste, Aristide de la Boucanière, pour mettre un terme aux excentricités galantes de son père, enragé viveur, n'a rien trouvé de mieux que de le marier à une petite pensionnaire belge, Anna (de Poperingue), avant d'épouser lui-même l'une des trois filles du savant professeur Bodin-Bridet, son maître. Et c'est pourquoi M. le baron et Mme la

1. DISTRIBUTION. — Bodin-Bridet, M. *Baron*. — Florestan, Aristide, son fils, M. *Landrin*. — Le prince de Chypre, M. *Burguet jeune*. — Tob, M. *Coradin*. — Paccaud, M. *Sicois*. — Un sommelier, M. *Roux*. — Un homme de peine, M. *Camat*. — Garçon d'auberge, M. *Vidal*. — Anna, Mlle *Jane Pierny*. — Coralie, Mlle *Léa Demaulin*. — Lucienne, Mlle *Perny*. — Gabrielle, Mlle *De Beaumont*. — Cora, Mlle *Ysabel*. — Léona, Mlle *Lury*. — Jacqueline, Mlle *Blanche Nesly*.

Séraphin — ne le savez-vous pas? — est un concierge qui a inventé un truc fort ingénieux pour gagner, malhonnêtement, un grand nombre de petites sommes et pour en faire gagner à son ami et voisin Chamois, chapelier sur la rue. L'infâme portier adresse à un grand nombre de femmes mariées des lettres anonymes qui leur annoncent qu'elles sont trompées par leur mari dans l'immeuble confié à sa garde. Les femmes accourent, paient les renseignements au chapelier, ancien locataire de la maison, par de considérables achats de chapeaux, et Séraphin ajoute à ces petits profits partagés le loyer d'une garçonnière qu'il loue à tout venant. Et, naturellement, les lettres anonymes sèment le doute dans de nombreux ménages, et les font tous, maris, femmes, belles-mères, beaux-pères, se ruer, se rencontrer encore pour se faire de nouveau et se tordre enfin tous ensemble dans une épilepsie que l'on a pu appeler la danse de Saint-Guy de l'imbroglio. Avons-nous donc à vous raconter comment M. Leperchois qui, à Trouville, amant de la femme de l'illustre violoncelliste Piganiol, s'est fait passer pour Piganiol lui-même, donne rendez-vous dans la garçonnière de Piganiol, et comment Mme Leperchois, femme de Leperchois et belle-mère de Lacreusette, feignant d'être muette pour surveiller son gendre, surprend son propre mari dans la garçonnière de Piganiol?... Comment les quiproquos continuent, se mêlent, se croisent, se dénouent, se renouent, au point que Leperchois, qui passe toujours pour Piganiol, est obligé, n'ayant jamais joué du violoncelle, à feindre qu'il

en joue?... Tant qu'enfin les maris, ceux qui sont trompés et ceux qui ne le sont pas, se réconcilient avec leurs femmes, celles qui ne sont pas trompées et celles qui le sont... Allez-vous en : la farce est jouée ! Je ne dis pas que tout cela soit d'un art très élevé ; mais n'est-ce donc rien, je vous prie, que de faire rire les honnêtes gens? Or, les honnêtes gens s'esclaffèrent, aux Folies, comme ils s'étaient naguère esclaffés aux Variétés, où l'excellente bouffonnerie de MM. Maurice Desvallières et Antony Mars n'avait pas eu, ce nous semble, autant de représentations qu'elle en méritait... Mieux placée peut-être, au boulevard Saint-Martin qu'au boulevard Montmartre, elle y a produit tout son effet. N'est-elle pas toujours jouée à merveille par Baron, l'admirable Leperchois ; par Mathilde, si originale dans la belle-mère, muette par vocation ; par Mlle Angèle, l'appétissante Octavie de l'affaire : les trois créateurs de la pièce — excusez du peu ! — que la troupe des Folies-Dramatiques encadrait de son mieux.

15 AVRIL. — M. Léon Nunès, directeur du café-concert de la Cigale, devient, au nom d'une société d'actionnaires qu'il a constituée, directeur du théâtre des Folies-Dramatiques.

21 AVRIL. — La *Fauvette du Temple*, opéra-comique en trois actes, de MM. Paul Burani et Eugène Humbert, musique de M. André Messager [1]. — C'est par une reprise, en attendant

1. DISTRIBUTION. — Joseph Abrial, M. *Simon-Max*. — Saint-Agénor, M. *Bartel*. — Trécourt, M. *Landrin*. — Pierre Aubertin, M. *Bayard*. — Ben-Amed, M. *Boussagol*. — Cranzac, M. *Liesse*. — Bou-Malek,

mieux, que M. Léon Nunès inaugure son règne. Il aurait pu, du reste, choisir plus mal : la *Fauvette du Temple* fut un des grands succès de la maison. Ses librettistes avaient certainement lu une vieille pièce des frères Cogniard, intitulée la *Cocarde tricolore*, qui fit autrefois les beaux jours des anciennes Folies-Dramatiques. Lecture utile, d'ailleurs, puisqu'ainsi leur opéra-comique réunissait toutes les qualités pour plaire aux habitants du quartier où elle était représentée. Aux Bouffes, ou aux Nouveautés, la *Fauvette du Temple* eût peut-être jadis échoué : aux Folies-Dramatiques, elle était absolument dans son milieu. Sur le livret populaire et militaire de Burani et Humbert, M. André Messager écrivit, il y a treize ans, une musique savante et pimpante, bien sonnante et bien rythmée, dont l'orchestration dénotait un vrai musicien. Faut-il vous rappeler les meilleurs morceaux de l'aimable partition : la « Chanson du Parisien », le chœur des conscrits : « Allons au pas », et le délicieux quintette : « Le sort nous est contraire » ; puis les deux bijoux du second acte : le chœur des Arabes et la « Chanson des blés » ; enfin les couplets bouffes : « Je voulais sauver Pierre » ; le joli duo des chameliers, et la populaire chanson de la « Casquette au père Bugeaud », toujours applaudie, comme vous le pensez bien. M. Simon-Max, aujourd'hui devenu tête de troupe, a retrouvé,

---

M. *Camus*. — Sélim, M. *Vidal*. — Thérèse, Mlle *Odette Dulac*. — Zélie, Mlle *Léo Demoulin*. — Ali, Mlle *Blanche Nelsy*. — Tarata, Mlle *Verneuil*. — Rosette, Mlle *Gilbert*. — Polyte, Mlle *Favelli*. — Fatma, Mlle *Mercedès*.

en joue?... Tant qu'enfin les maris, ceux qui sont trompés et ceux qui ne le sont pas, se réconcilient avec leurs femmes, celles qui ne sont pas trompées et celles qui le sont... Allez-vous en : la farce est jouée! Je ne dis pas que tout cela soit d'un art très élevé ; mais n'est-ce donc rien, je vous prie, que de faire rire les honnêtes gens? Or, les honnêtes gens s'esclaffèrent, aux Folies, comme ils s'étaient naguère esclaffés aux Variétés, où l'excellente bouffonnerie de MM. Maurice Desvallières et Antony Mars n'avait pas eu, ce nous semble, autant de représentations qu'elle en méritait... Mieux placée peut-être, au boulevard Saint-Martin qu'au boulevard Montmartre, elle y a produit tout son effet. N'est-elle pas toujours jouée à merveille par Baron, l'admirable Leperchois ; par Mathilde, si originale dans la belle-mère, muette par vocation ; par Mlle Angèle, l'appétissante Octavie de l'affaire : les trois créateurs de la pièce — excusez du peu ! — que la troupe des Folies-Dramatiques encadrait de son mieux.

15 AVRIL. — M. Léon Nunès, directeur du café-concert de la Cigale, devient, au nom d'une société d'actionnaires qu'il a constituée, directeur du théâtre des Folies-Dramatiques.

21 AVRIL. — La *Fauvette du Temple*, opéra-comique en trois actes, de MM. Paul Burani et Eugène Humbert, musique de M. André Messager [1]. — C'est par une reprise, en attendant

1. DISTRIBUTION. — Joseph Abriol, M. *Simon-Max*. — Saint-Agénor, M. *Bartet*. — Trécourt, M. *Landrin*. — Pierre Aubertin, M. *Bayard*. — Ben-Aïsed, M. *Boussagol*. — Cransac, M. *Lieise*. — Bou-Malek.

ny, musique de M. Lacôme [1]. A Croissy-sur-Seine, à l'auberge des Quatre Fils Aymon, sont nées quatre jumelles, que, tout de suite, on a surnommées les Quatre Filles Aymon. Les voici en âge d'être mariées, et comme elles se sont juré de ne jamais rien faire l'une sans l'autre, le même jour se célébreront les quatre noces, à commencer par celle de Micheline, la plus délurée de la bande, épousant Pinsonnet, le beau charron de l'endroit. Mais Pinsonnet est un vaniteux qui en veut à toutes les femmes ; une jolie danseuse est apparue à Croissy : c'est Cyclamen, l'étoile des Folies-Modernes. Pinsonnet s'éprend subitement de l'actrice, qu'il croit déjà subjuguée par son physique. Prévenue par son oncle Chavassus, vieux cabotin devenu clerc de notaire, Cyclamen songe elle-même à se faire épouser par le charron qui, d'un parent décédé en Australie, doit hériter de la respectable somme de deux millions. Pinsonnet a donc brusquement lâché sa noce pour aller retrouver Cyclamen sur la scène de ses habituels succès. Mais vous pensez bien qu'il y sera vite relancé par Micheline, qui ne se tient pas le moins du monde pour battue et entraîne avec elle ses trois sœurs, encore revêtues de leurs robes blanches piquées de fleurs d'oranger. Le second acte, qui comporte deux

---

1. Distribution. — Chavassus, M. *Lassouche*. — Pinsonnet, M. *Sisson-Max*. — Porto-Rico, M. *Vavasseur*. — Mitoufflet, M. *Liesse*. — Pirouneau, M. *Sirois*. — Le brigadier, M. *Ch. Mey*. — Le prince Bouzy Mousseux, M. *Bourgeois*. — Briquemolle, M. *de Beer*. — Micheline, Mlle *M. Sully*. — Cyclamen, Mlle M. *Burty*. — Pomponnette, Mlle *Marie-Hett*. — Nini, Mlle *Debouatrie*. — Lisa, Mlle *Deroche*. — Phrase, Mlle *Dartenay*.

dans le clairon sauveur, son succès d'autrefois, et M. Bartel se montre fort comique sous les traits de Saint-Agénor, que créa Gobin. Faisons crédit à deux débutants : MM. Bayard et Boussagol, chargés des rôles de Pierre et de l'émir — pourquoi la nouvelle direction ne s'est-elle pas attaché M. Périer? — et adressons nos compliments à Mlle Léo Demoulin, qui joue avec entrain et bonne humeur le rôle de Zélie, la fiancée du clairon. C'est à dessein que nous avons réservé pour la fin de cette énumération Mlle Odette Dulac. Sans posséder, certes, la maëstria de la créatrice, Mme Simon-Girard, Mlle Dulac prête à la Fauvette sa voix claire et jolie, sinon très forte, et donne à tout ce qu'elle dit un rare cachet de finesse et de distinction.

3 JUIN. — M. Dumesnil avait pris possession du théâtre jusqu'au mois de septembre et ouvrait sa saison d'été avec le *Papa de Francine*, de MM. Paul Gavault, Victor de Cottens et Louis Varney, joué par MM. Pougaud, Vavasseur, Liesse, Poggi, Sirois, Ch. Mey, et Mmes Paulette Filliaux, Berthe Legrand, Thérèse Dorgeval, Virginie Rolland, Blanche Nelsy, et qui retrouvait sur cette nouvelle scène le grand succès précédemment obtenu à Cluny. La pantomime du tableau du Vésinet est restée le clou de la pièce : elle est enlevée avec un fol entrain par les Price. Le 28 août le *Papa de Francine* était joué pour la centième fois à ce théâtre.

20 SEPTEMBRE. — Première représentation des *Quatre filles Aymon*, opérette en trois actes et cinq tableaux, d'Armand Liorat et de M. Albert Fonte-

a permis à Mlle Burty de nous montrer, sous le maillot de l'étoile dansante des Folies-Modernes, une adresse qui n'exclut pas l'esprit. M. Simon-Max est un Pinsonnet plein de verve et d'entrain, sachant, de longue date, tout ce qu'il faut pour exciter les rires du « quartier ». M. Lassouche — notre vieux Lassouche des Variétés — a plaisamment dessiné la silhouette de l'oncle Chavassus, et M. Vavasseur a réédité, non sans succès, la charge du farouche Brésilien d'opérette. Montées avec goût, ces *Quatre filles Aymon*, constituent, pour le théâtre des Folies-Dramatiques, désormais aux mains de M. Léon Nunès, une excellente entrée de jeu [1] : la saison commence mieux que bien. Les *Quatre filles Aymon* seront jouées le 14 décembre pour la centième et dernière fois [1].

22 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Folies-Revue*, en trois actes et neuf tableaux, de MM. Blondeau, Monréal et Armand Numès [2]. —

---

1. Nous avions reçu, à ce propos, la gentille invitation que voici :

« Les *Quatre filles Aymon* vous prient de venir, en leur auberge, fêter, *sans cérémonie*, le centième anniversaire de leur mariage qui aura lieu le mercredi 14 décembre, à minuit, aux Folies-Dramatiques.

« On servira à boire et à manger. »

2. DISTRIBUTION. — Maître Politain, M. *Guyon fils*. — Le Président, Un Agent, Dufresne, M. *Vavasseur*. — Julot, Prosper, M. *Lieux*. — Poil-aux-Pattes, Papa la Vertu, M. *Bourgeotte*. — Un Lecteur, Un Poivrot, Médée, M. *Ch. Mey*. — Le Chasseur d'Afrique, Un Bohème, M. *Bourgeois*. — Le Vieux Savant, Saint-Germain, Le Capitaine des Pompiers, M. *De Beer*. — Gugusse, Le Champion américain, Ulysse, M. *Moizart*. — Un jeune Homme, L'Huissier, Struensée, M. *Lebreton*. — Un Cubain, M. *Linval*. — Un Assesseur, Chef Bigophoniste, Un Cuisinier, Le Régisseur, Un Critique, M. *Ducleve*. — Un Assesseur, Un Gardien, M. *Betrancourt*. — Un Gendarme, M. *Vidal*. — Un Greffier, Un vieux Monsieur, M. *Colleuille*. — L'Opinion publique, Mlle *Méaly*. — La Petite Dame, La Directrice, Sélika, Mlle *Augustine Leriche*. — Un

tableaux, nous introduit tout d'abord dans le foyer de la danse des Folies-Modernes, et nous montre ensuite la salle même du théâtre (ingénieux décor brossé par Ménessier), où, pour se rapprocher de Cyclamen et échapper à la gendarmerie, recherchant en sa personne un réserviste réfractaire, Pinsonnet s'est travesti en danseuse espagnole, remplaçant à l'improviste la belle Mercédès fâcheusement absente. Qu'adviendra-t-il de toutes ces folies? Pinsonnet n'aura pas la moindre peine à prouver au bon gendarme qu'il avait, pour cause de mariage, un sursis d'appel des plus valables, et la gentille Micheline se fera un vrai plaisir de démontrer au naïf charroi que l'habile danseuse ne l'épousait que pour son gros sac. Pinsonnet revient donc très sagement à sa première femme, et Cyclamen se consolera facilement au bras du richissime ambassadeur de l'Orénoque, jonglant avec les bank-notes de son gouvernement. Sur cet amusant — sinon très original — livret, le dernier venu de ce pauvre Armand Liorat, succombant à la peine au cours des répétitions, M. Lacôme a écrit une fort jolie musique qui forme, en vingt numéros, une partitionnette absolument charmante, et une des meilleures assurément, du bon compositeur de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*. Délicieusement interprétée, du reste, par Mlle Mariette Sully, à qui, jusqu'à trois fois, on a redemandé les pimpants couplets du dernier acte : *A la Caserne*. Si le rôle de Micheline est tenu en toute perfection par Mlle Mariette Sully, aussi aimable comédienne que chanteuse de bonne école, celui de Cyclamen

nes se livrent à d'étonnants sauts périlleux que, d'avance, elles ont eu soin de répéter sur leur sommier, et débitent de hardis boniments, dont le public, né malin, saisit toute la portée... Voilà maintenant la foire de Neuilly ou l'ère des cochons : ne faites pas *aux truies* ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; tout homme n'a-t-il pas en lui un cochon qui sommeille... C'est ensuite la prison modèle, où le compère de la revue hérite de la cellule moderne style, abandonnée bien malgré lui par le célèbre Poil-aux-Pattes. Mais, attention ! Voici l'une des meilleures scènes de la revue, une de celles qui, le plus franchement du monde, nous ont tous mis en joie. Il s'agit du bon poivrot — très drôlement personnifié par M. Mey — qui, en vertu d'un bienveillant arrêté de M. le Préfet de Police, a, paraît-il, le droit de se faire reconduire chez lui en voiture : c'est la *poivrière !* — « Tu prendras par les boulevards ! » recommande notre homme au brave agent chargé de le brouetter jusqu'au haut du derrière de la Butte-aux-Cailles... Et très gaiement, ma foi ! l'acte se termine au pied des remparts de Carcassonne, avec la ronde entraînante des Cadets de Gascogne, musique de Poujade, et sur un déploiement de costumes superbes, attestant, une fois de plus, le goût incomparable des Landolff. De fort bonnes choses encore aux Théâtres : les couplets de Perlinpinpin qu'enlève de très jolie voix Mlle Léo Demoulin ; cet enragé de Struensée, qui veut absolument mourir et auquel Sarcey vient donner traîtreusement le coup du lapin ; le capitaine des pompiers de Bouzy-le-Têtu,

Le public parisien adore les revues. Les Variétés n'en donnant pas en cette saison, M. Nunès a pensé que c'était le cas, ou jamais, de revenir à un genre autrefois fort prisé dans le quartier où il a élu domicile, et il a monté celle-ci de telle sorte qu'on puisse la venir voir de partout sans un instant regretter le dérangement. Neuf tableaux : MM. Blondeau, Monréal et Numès — trois habitués du succès — nous donnent, comme vous voyez, la bonne mesure. Le premier entame le procès de l'année qui va finir — « Fille 98, approchez ! » dit Vavasseur, et la voilà soumise au jugement de l'Opinion publique, et défendue, aussi spirituellement que possible, par Maître Politain, très ferré, comme on pense... Maître Politain, c'est l'excellent Guyon ; l'Opinion publique, c'est Mlle Méaly, la gaieté faite femme. Impossible de rencontrer de couple plus heureusement assorti, de trouver, sur la place de Paris, un compère de plus de verve et d'entrain, une commère plus avenante et plus délurée. Alors, voici les inventions nouvelles : le conclusionnaire automatique (à vous, maître Labori !) ; la télégraphie sans fils ; l'école des foraines, où, désireuses de se faire... remarquer par les amateurs, nos plus élégantes demi-mondai-

---

Bébé, Zaza, Mlle *Lanthenay*. — L'Année 1898, Une jolie Dame, Lucy, Mlle *Mary-Hett*. — La Bataille aux Cailles, Perlinpinpin, Mlle *Léa Demouzin*. — L'Araignée, La Voiturette, 4e Tireuse, Colinette, Mlle *Jane Darthenay*. — Le Mimosa, La roue de 100 mètres, Mlle *Juliette Preily*. — 3e Demi-Mondaine, La Locomotive électrique, Héraut Henri III, Suzannah, Mlle *Lily Douvrez*. — La Voiture aux Chèvres, 1re Demi-Mondaine, 6e Tireuse, Margaret, Mlle *M. Villars*. — La Torine, 1re Tireuse, Le Soleil de Minuit, Mlle *Liliane*. — 3e Orchidée, 2e Demi-Mondaine, Héraut Henri IV, Léonorah, Chinchinette, Mlle *Léa Dorville*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repréa. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
L'Auberge du Tohu-Bohu	»	»	28
Le Duel en chambre, vaudeville	1	»	48
**L'Agence Crook and Co*, vaudeville-opérette	4 a. 5 t.	28 janv.	6
Mam'zelle Nitouche, comédie-opérette	3 a. 4 t.	2 févr.	11
Horace et Liline, vaudeville	1	»	85
La Femme à papa, opérette	3	16 févr.	54
Le Truc de Séraphin, vaudeville	3	10 mars	8
Quel coquin d'amour, vaudeville-opérette	3	17 mars	11
La Fauvette du Temple, opéra-comique	3	21 avril	46
Brin d'amour, vaudeville	1	11 mai	24
Le Papa de Francine, opérette	4	3 juin	117
**Les Quatre filles Aymon*, opérette	3 a. 5 t.	20 sept.	100
L'Echelle de corde, vaudeville	1	4 octob.	89
**Folies-Revue*	3 a. 9 t.	22 déc.	11

se présentant à la Renaissance pour voir Sarah, et n'y trouvant que la Duse ou Novelli, la Guerrero ou... Relâche... Sarah Bernhardt est précisément en tournée à Bouzy-le-Têtu... Citons encore une plaisante parodie de *Zaza*, très adroitement exécutée par Mlle Lanthenay, un heureux rappel des *Petites Barnett* et une exubérante bouffonnerie sur *Papa la Vertu*. Nous avons noté au fur et à mesure que nous les rencontrions sur le chemin de nos souvenirs, les verveux protagonistes des *Folies-Revue*. Nous nous en voudrions d'oublier Mlle Augustine Leriche, d'une fantaisie toujours originale, soit qu'elle nous rende la Sélika de MM. Decourcelle et Maizeroy, soit qu'elle personnifie l'ardente petite dame qui se plaint de son vélocipédiste de mari, exclusivement occupé à battre tous les records : il court, dit-elle, et ne *marche* pas... Très gentille aussi, Mlle Darthenay qui naguère succédait à Mlle Mariette Sully dans les *Quatre Filles Aymon*, et tout à fait charmante, Mlle Juliette Prelly, qui, en dépit d'un trac bleu, nous a fait valoir en diseuse de la bonne école, les avantages de la Roue de cent mètres...

lire le testament d'un seigneur mort depuis longtemps. Deux de ses nièces hériteront, qu'on retrouvera, grâce à certaine médaille... Ces deux nièces, sont Marguerite et Antoinette. La première, a reçu la meilleure éducation ; la seconde, n'a jamais su refuser ses faveurs à un Saint-Cyrien. Peu importe, les deux cousines s'embrassent... fraternellement. Après mille aventures, tout le monde se trouve réuni au château pour la lecture du testament. Que dit-il, le papier du brave homme? Que l'héritage appartiendra à celle des deux nièces que trouvera « la plus jolie » la première personne entrant dans le château après l'ouverture du testament. Et, il ne s'agit pas seulement de la beauté du visage, mais de la beauté... sculpturale. Or, la première personne qui entre est le belge Berg-op-Zoom, un poète chaste. Antoinette se soumet sans peine — elle a l'habitude — Marguerite hésite ; elle finit pourtant par accepter cette clause bizarre, afin d'exciter la jalousie de son amoureux, Lucien, avec qui elle est en froid. Est-il utile d'ajouter que seule, Antoinette se déshabille et obtient le considérable héritage? Très gentiment, d'ailleurs, elle ordonne au notaire d'en faire deux parts, dont une pour sa cousine. Mais, à ce moment, patatras ! on découvre un codicille ! Le testateur ajoute finement : « Comme la pudeur est la première des vertus, mon héritière sera celle de mes nièces qui aura refusé de laisser voir ses charmes. » C'est donc Marguerite qui hérite ! Mais, à son tour, elle partage la fortune avec sa cousine : elle épousera son saint-cyrien ; Antoinette continuera à faire la

joie de nos futurs généraux. Une foule de gais incidents a, naturellement, échappé à notre rapide analyse. Si la pièce réussissait ce premier soir, la musique de M. Varney ne recevait pas un moins chaud accueil. Notons, entre autres morceaux, franchement applaudis, les couplets sur Ibsen, Strindberg et Mæterlinck — d'une cocasserie extraordinaire — et la chanson belge de la petite Mathilde. La pièce était jouée avec entrain par MM. Lureau, Dorgat, Muffat, Hamilton, Rouvière, Prévost; Mmes Dorville, Duberny, Cassothy, Lepers — la fille de l'excellent chanteur — débutant dans un petit rôle, etc. Accordons une spéciale mention à Mlle d'Orgeval, qui remportait un vif succès dans un rôle de jeune anglaise où elle nous rappelait Mlle Lavallière, la triomphatrice des Variétés. Le 1er mars aura lieu la cinquantième représentation des *Demoiselles des Saint-Cyriens*.

6 AVRIL. — Reprise de *Durand et Durand*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue, jouée par MM. Véret, Lureau, Muffat, Prévost, Gaillard, Rouvière; Mmes Cuinet, Descorval, Cardin, etc.

15 AVRIL. — Première représentation de *Magistrat (The Magistrate)*, comédie burlesque en trois actes et quatre tableaux, par M. Arthur Pinero, traduction de M. Pierre Berton[1]. — En dépit de

---

1. DISTRIBUTION. — Posket, M. *Muffat*. — Colonel Lukin, M. *Dorgat*. — Messiter, M. *Lureau*. — Ted Farringdon, M. *Hamilton*. — Capitaine Vale, M. *Rouviere*. — Bullamy, M. *Prévost*. — Normington, M. *Gaillard*. — Achille Blond, M. *Chevalier*. — Lug, M. *Lefevre*. — Isidore, M. *Lureau fils*. — Nyke, M. *R. Casa*. — Harris, M. *Houssaye*. — Agatha Posket, Mme *Descorval*. — Charlotte, Mlle *Dupeyron*. — Emma Popham, Mlle *L. Cardin*. — Béatie, Mlle *Grandjean*.

la terminaison italienne de son nom, M. Arthur Pinero est Anglais, l'un des auteurs dramatiques les plus féconds de l'ère actuelle. Il est à peine âgé de quarante ans, et voilà vingt ans qu'il travaille pour le théâtre. Ainsi, a-t-il déjà écrit trente-deux pièces, parmi lesquelles *La seconde Madame Tanqueray*, qui fait partie du répertoire de la Duse et fut jouée à Londres quatre cents fois. Le *Magistrat* y a obtenu sept cents représentations consécutives. C'est un joli chiffre, n'est-il pas vrai? et qui devait engager M. Léon Marx à renouveler une tentative qui lui avait déjà si bien réussi avec la *Marraine de Charley*, fort habilement adaptée par M. Maurice Ordonneau. Des « adaptations », M. Pinero n'en veut point, et se montre, paraît-il, absolument intraitable sur les traductions de ses pièces qu'il veut intégrales. Le *Magistrat* est le premier de ses ouvrages que l'on met en français ; honneur donc — quel qu'en doive être le résultat — à M. Pierre Berton, qui s'est acquitté de sa tâche en toute conscience. Voici, en quelques mots, le sujet très simple de ces quatre actes, empreints d'une jolie couleur locale, mais un peu bien doux, vraiment, pour le public de Cluny, habitué à de plus grosses charges. Le magistrat Posket a épousé une aimable veuve qui, pour se rajeunir — se donne trente ans, au lieu de trente-quatre — ôtant, sans plus de façon, ces quatre années à son fils Ted, qu'elle a eu d'un premier mariage. Aussi, jugez de son effarement à l'arrivée du colonel Lukin, qui fut justement, autrefois, le parrain de Ted. Le colonel est descendu à l'hôtel

joie de nos futurs généraux. Une foule de gais incidents a, naturellement, échappé à notre rapide analyse. Si la pièce réussissait ce premier soir, la musique de M. Varney ne recevait pas un moins chaud accueil. Notons, entre autres morceaux, franchement applaudis, les couplets sur Ibsen, Strindberg et Mæterlinck — d'une cocasserie extraordinaire — et la chanson belge de la petite Mathilde. La pièce était jouée avec entrain par MM. Lureau, Dorgat, Muffat, Hamilton, Rouvière, Prévost; Mmes Dorville, Duberny, Cassothy, Lepers — la fille de l'excellent chanteur — débutant dans un petit rôle, etc. Accordons une spéciale mention à Mlle d'Orgeval, qui remportait un vif succès dans un rôle de jeune anglaise où elle nous rappelait Mlle Lavallière, la triomphatrice des Variétés. Le 1er mars aura lieu la cinquantième représentation des *Demoiselles des Saint-Cyriens*.

6 AVRIL. — Reprise de *Durand et Durand*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue, jouée par MM. Véret, Lureau, Muffat, Prévost, Gaillard, Rouvière; Mmes Cuinet, Descorval, Cardin, etc.

15 AVRIL. — Première représentation de *Magistrat (The Magistrate)*, comédie burlesque en trois actes et quatre tableaux, par M. Arthur Pinero, traduction de M. Pierre Berton[1]. — En dépit de

1. Distribution. — Posket, M. *Muffat*. — Colonel Lukin, M. *Dorgat*. — Messiter, M. *Lureau*. — Ted Farringdon, M. *Hamilton*. — Capitaine Vale, M. *Rouvière*. — Bullamy, M. *Prévost*. — Normington, M. *Gaillard*. — Achille Blond, M. *Chevalier*. — Lug, M. *Lefecre*. — Isidore, M. *Lureau fils*. — Nyke, M. *R. Casa*. — Harris, M. *Houssaye*. — Agatha Posket, Mme *Descorval*. — Charlotte, Mlle *Dupuyron*. — Emma Popham, Mlle *L. Cardin*. — Béatie, Mlle *Grandjean*.

tille maîtresse de piano. Tel est le scénario de la burlesque comédie, dont les détails sont un peu menus, un peu fins peut-être, et un peu lents pour être compris du public français, allant droit au but, et dont l'appétit a l'habitude de mettre les bouchées doubles... Et puis, est-ce notre faute si nous ne nous amusons que médiocrement d'un brave homme — fût-il magistrat — qui porte un petit carré de taffetas d'Angleterre collé sur le nez? Mme Descorval est d'adresse rare et de verve, toute en dehors, sous les traits de Madame Agatha Posket. Mlle Dupeyron doit être louée pour sa bonne grâce dans le rôle de sœur Charlotte. M. Dargat a du naturel, et M. Hamilton de l'entrain — comme toujours. — M. Rouvière, enfin, joue plaisamment le personnage du capitaine « au cœur brisé » qui parle sans cesse de la niche qui l'attend en son caveau de famille. Mais, M. Muffat, excellent dans un épisode, nous a paru tout à fait insuffisant dans Posket « le rôle de la pièce », qui eût infiniment mieux convenu, ce nous semble, à M. Véret, l'actuel Geoffroy de la rive gauche.

5 MAI. — Première représentation de *Ma Belle-Mère*, vaudeville en cinq actes, de M. Paul Ferrier[1]. Au lendemain du jour où il nous faisait applaudir

---

1. DISTRIBUTION. — Sahib Pouthra, M. *Lureau*. — Vernaison, M. *Dargat*. — Pavillon, M. *Véret*. — Camaret, M. *Muffat*. — Théodule, M. *Hamilton*. — Poupardin, M. *Rouvière*. — Mmes Bois-Ramé, Mme *Cuinet*. — Georgette, Mlle *Dupeyron*. — Adèle, Mlle *Dyliane*. — Floreska, Mlle *L. Cardin*. — Yvonne, Mlle *Grandjean*.

A la fin du mois de mai, *Ma Belle-Mère* sera précédée de *Vive le Progrès!* tableau judiciaire en un acte, de M. B. Nervyl.

des Princes, et, pour obtenir de lui qu'il ne dise rien, elle se rend à l'hôtel, en compagnie de sa sœur Charlotte, naguère fiancée — le mariage vient de se casser pour je ne sais quel futile prétexte — avec le capitaine Vale. Deux femmes honnêtes courant ensemble un restaurant la nuit : quoi de plus naturel? Quoi de plus naturel encore, qu'à ce même hôtel des Princes, Agatha Posket et Charlotte se rencontrent — sous une table où elles se réfugièrent, dans l'obscurité, pour échapper à une descente de police — avec M. Posket lui-même et Ted, son beau-fils qui l'a amené là pour souper tout innocemment et payer ses dettes. La loi anglaise ferme les restaurants à minuit, et gare à ceux qui se laisseraient surprendre, passé l'heure, en contravention! Le policeman les fait tous coffrer, — tous, y compris le capitaine Vale, que son ami le colonel Lukin avait pourtant laissé se morfondre sur le balcon, où une terrible averse l'a trempé jusqu'aux os. — Le balcon s'effondre, et voilà nos gens par terre, les membres en capilotade et les habits en lambeaux! C'est en ce pitoyable état que nous retrouvons l'infortuné magistrat, subissant, affolé, les cruels reproches du colonel, amené par un policeman, et condamnant, sans le savoir, sa propre femme, à sept jours de prison... Il est bien évident, n'est-ce pas, que Madame Posket ne subira point sa peine, et que, grâce à son aveu — un peu tardif, — les choses s'arrangeront pour le mieux. La toile baisse sur le mariage raccommodé du capitaine et de Charlotte, et aussi sur celui de Ted, qui épouse Béatrice, sa gen-

en campagne....Le voici à la Préfecture de police, où il ne réussit, tout d'abord, qu'à se faire arrêter et mensurer comme un simple prévenu — tant il paraît invraisemblable et « louche » qu'un gendre vienne réclamer sa belle-mère ! Le voilà ensuite à la fête de Villeneuve-Saint-Georges où, aidé par un agent de la Sûreté, le nommé Poupardin, résolu à « se camoufler » dans le but de retrouver « son Adèle », qui l'a lâché pour faire la noce, il se mêle adroitement au monde des forains et achète la roulotte de Ki-Kou-Bo, l'homme sauvage. Or, ledit homme sauvage n'est autre que Poupardin, apercevant, « dans le public », Adèle, devenue la maîtresse de Flavicourt, le plus sérieux concurrent politique de Montmirail, et lui échappant au moment où il jetait à ses pieds le masque noir de Ki-Kou-Bo. De la fête de Villeneuve-Saint-Georges, où vaines, hélas ! sont demeurées toutes ses recherches, Montmirail, Georgette et Poupardin, plus drôlement déguisés que jamais, s'en vont au Bal des Vaches — connaissez-vous ce pittoresque établissement du boulevard Bourdon qui, paraît-il, n'avait aucunement usurpé son joli nom ? — et là se paient (en avant, les chansons !) force saladiers de vin chaud et se dansent force quadrilles réalistes. Du reste, pas ombre de Mme Bois-Ramé ! Montmirail n'a qu'à retourner promptement à la villa de Brunoy qu'il sait — il a toujours appris quelque chose en ces excentriques parages — devoir être promptement cambriolée. Il s'y retrouve juste à point pour arrêter dans leur chaleureux élan les honnêtes filous qui l'avaient ingénument pris pour

à la Bodinière — fort bien interprétée, du reste, par Mmes Mily Meyer et Théry — une aimable fantaisie, la *Revanche de Galathée*, M. Paul Ferrier s'offrait la coquetterie d'une première au Théâtre-Cluny. *Ma Belle-Mère* est un vaudeville selon la formule — la bonne formule, paraît-il, si j'en juge par les rires qui ont accueilli, boulevard Saint-Germain, l'épique et « classique » poursuite de Montmirail à la recherche de sa belle-mère, censément volée par des forains sans vergogne. En sa villa de Brunoy où, en attendant mieux, il brigue les fonctions de conseiller municipal, Montmirail, hanté de hautes ambitions politiques, ne cesse de se quereller — ainsi qu'il est d'usage — avec sa belle-mère, Mme Bois-Ramé, qui refuse d'acheter, à Châteauroux, certaine propriété qui le mettrait à même de se porter candidat aux prochaines élections législatives. Et, comme il a commis la grave imprudence de dire tout haut — admettez, je vous prie, le *postulat* — qu'il donnerait bien les vingt mille francs qu'il a là tout prêts, sur son bureau, pour être à jamais débarrassé de son insupportable et irréductible belle-mère, il n'hésite pas à accuser deux visiteurs importuns, Indiens des Batignolles, venus pour chercher une place sur le champ de foire de la localité, de lui avoir soustrait les vingt mille balles en lui enlevant sa belle-mère, subitement absente de la villa. Et alors Georgette, sa jeune femme, lui signifie nettement qu'elle ne sera « sa femme » — vous me comprenez bien, n'est-ce pas? — que lorsqu'on aura retrouvé sa pauvre mère... Maintenant, il n'a donc qu'à se mettre vite

en campagne.... Le voici à la Préfecture où il ne réussit, tout d'abord, qu'à se fa et mensurer comme un simple prévenu parait invraisemblable et « louche » qu'a vienne réclamer sa belle-mère ! Le voilà la fête de Villeneuve-Saint-Georges où, aid agent de la Sûreté, le nommé Poupardin, « se camoufler » dans le but de retrouver Adèle », qui l'a lâché pour faire la noce, mêle adroitement au monde des forains et a la roulotte de Ki-Kou-Bo, l'homme sauvage ledit homme sauvage n'est autre que Poupar apervevant, « dans le public », Adèle, devenu maîtresse de Flavicourt, le plus sérieux concurr politique de Montmirail, et lui échappant au m ment où il jetait à ses pieds le masque noir Ki-Kou-Bo. De la fête de Villeneuve-Saint-Georges où vaines, hélas ! sont demeurées toutes ses re cherches, Montmirail, Georgette et Poupardin, plus drôlement déguisés que jamais, s'en vont au Bal des Vaches — connaissez-vous ce pittoresque eta blissement du boulevard Bourdon qui, paraît-il, n'avait aucunement usurpé son joli nom ? — et là se paient (en avant, les chansons !) force saladiers de vin chaud et se dansent force quadrilles réalistes. Du reste, pas ombre de Mme Bois-Ramé ! Montmirail n'a qu'à retourner promptement à la villa de Brunoy qu'il sait — il a toujours appris quelque chose en ces excentriques parages — devoir être promptement cambriolée. Il s'y retrouve juste à point pour arrêter dans leur chaleureux élan les honnêtes filous qui l'avaient ingénument pris pour

omplice. Poupardin y reconquiert Adèle, qui consent — la belle âme! — à manger avec son mari es économies réalisées dans le fructueux métier de a galanterie. Puis, Mme Bois-Ramé se retrouve d'elle-même : aucun Indien n'avait songé à l'enlever ; elle arrive directement de Châteauroux, où elle était allée négocier la vente dont son gendre avait follement envie. Et, puisque Flavicourt, se décidant à lâcher Adèle, demande à Montmirail la main de sa belle-mère, tout est pour le mieux dans le ménage de notre futur député. Cela est gai et bon enfant, légèrement et prestement conduit par un auteur adroit et spirituel, sachant sur le bout du doigt son métier de vaudevilliste. Que MM. les Anglais restent donc chez eux : point n'est besoin de les aller chercher pour trouver la pièce qu'il faut. MM. Hamilton et Rouvière (Montmirail et Poupardin) mènent fort joyeusement la ronde ; MM. Lureau, Véret et Prévost ont dessiné de bonnes silhouettes d'Indien des Batignolles, d'Hercule forain et de cambrioleur — les cambrioleurs sont toujours en vogue au Théâtre-Cluny — MM. Dorgat, Gaillard et Muffat (heureusement remis en sa place d'épisodique figure) sont amusants ; Mlle Dupeyron a de la grâce, et Mlle Dyliane a du montant. C'est dire que la farce est bien jouée ; elle méritait de réussir et a réussi. Le 9 juin, se donnera la cinquantième représentation...

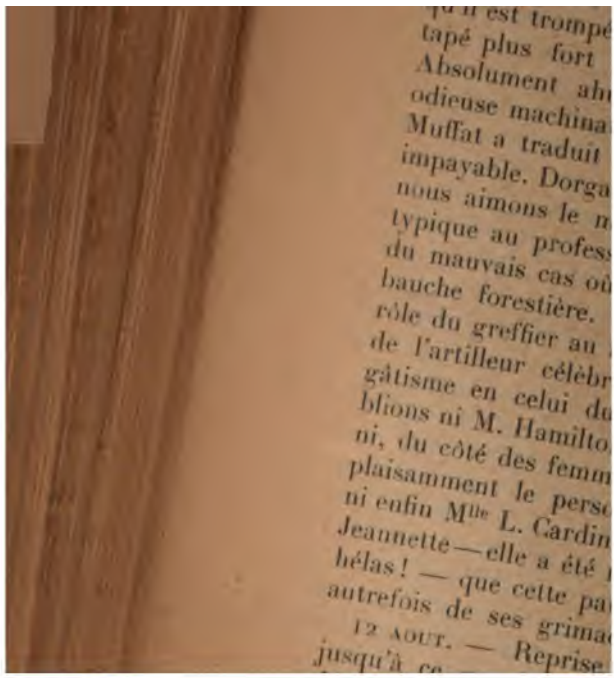
16 JUIN. — Première représentation, à ce théâtre, des *Trente millions de Gladiator*, comédie-vaudeville en quatre actes, d'Eugène Labiche et

28 JUILLET. — Première représentation, à ce théâtre, du *Prix Montyon*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin [1]. — Ce « prix Montyon », Ponthichot l'a obtenu par erreur, à la suite d'un éloquent rapport qu'il avait rédigé en faveur du domestique qui le servait depuis vingt-cinq ans, non seulement sans réclamer de gages, mais en l'entretenant au moyen de ses économies. Son nom a été confondu avec celui de son fidèle Kaleb, et c'est à lui-même qu'a été décerné le prix de vertu! Le grand honneur accordé à son maître a causé une telle joie à ce brave serviteur que Ponthichot n'a pas eu le courage de le détromper... Mais, sentant bien qu'il fallait faire quelque chose pour se rendre digne d'une telle récompense si peu méritée, notre lauréat de l'Académie française est devenu professeur de morale pour dames, et les leçons pleuvent chez lui à dix francs le cachet. Quand sa cliente est par trop émoustillante, Ponthichot tire de leur étui une superbe paire de lunettes vertes, et les applique sur son nez : alors, ce n'est plus une femme qu'il a devant lui, c'est une absinthe! Le procédé lui a toujours réussi : à l'égard de la baronne Des Grattières, venant lui

1. DISTRIBUTION. — Ponthichot, M. *Dorgat*. — Balandard, M. *Lureau*. — Veauvardin, M. *Muffat*. — Carpiquet, M. *Hamilton*. — Des Grattières, M. *Gaillard*. — Rasquinois, M. *Casa*. — Camusot, M. *Chevalier*. — Mme Veauvardin, Mme *A. Cuinet*. — La baronne, Mlle *Dyliane*. — Jeannette, Mlle *L. Cardin*. — Francesca, Mlle *Dupeyron*. — Zoé, Mlle *Divonne*. — La marquise, Mlle *Régine*.

Précédé de *la Partie d'Echecs*, comédie-vaudeville en un acte, de M. Paul Ferrier, jouée par MM. *Chevalier*, *Lefèvre*, *Lureau fils*, *R. Casa* ; Mlles *Parmentier*, *Grandjean*.

demander le moyen de décourager un jeune avocat qui lui fait, depuis plusieurs semaines, une cour assidue, comme à l'égard de Francesca, la maîtresse du baron, qui, sur ses conseils, a déjà quitté l'employé des postes et le contrôleur des théâtres subventionnés, avec lesquels elle attelait à trois. Le malheur est qu'ayant, un jour, rencontré la troublante Francesca dans les bois de Clamart, il n'avait pas ses lunettes vertes, que la jolie fille étant des plus appétissantes, l'occasion, l'herbe tendre, et quelque diable aussi le poussant, il s'est laissé aller à... Vous prévoyez la suite... Un garde champêtre est survenu, écartant les branches qui servaient d'alcôve à nos deux amoureux trop pressés, et a dressé procès-verbal. La belle a pu s'enfuir, mais notre Pontbichot est resté aux mains du représentant de la République dans les bois de Clamart, et sommé de déclarer son nom, il a donné celui de son innocent propriétaire, Veauvardin. Et voilà cet excellent Veauvardin prévenu d'outrage à la morale publique ! C'est ce quiproquo qui fait le fond du joyeux vaudeville de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin, primitivement représenté au théâtre du Palais-Royal. A Cluny, le second acte a de nouveau, et malgré la chaleur ambiante, provoqué des rires extravagants. Il se passe chez le juge d'instruction, où le greffier Balandard, plein d'admiration pour Pontbichot, le lauréat du prix Montyon, prend si plaisamment Veauvardin pour l'homme des bois de Clamart, et la baronne Des Grattières, pour sa complice... Le greffier est, à lui seul, une


qu'il est trompé
tapé plus fort
Absolument ah
odieuse machina
Muffat a traduit
impayable. Dorga
nous aimons le m
typique au profess
du mauvais cas où
bauche forestière.
rôle du greffier au
de l'artilleur célèbr
gâtisme en celui du
blions ni M. Hamilto
ni, du côté des femm
plaisamment le perso
ni enfin Mlle L. Cardin
Jeannette — elle a été
hélas ! — que cette pa
autrefois de ses grima
12 AOUT. — Reprise
jusqu'à ce

2 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Sacré Théodore !* vaudeville en trois actes de M. Albert Barré [1]. — Ce théâtre, qui, d'ordinaire, défiait l'été, a fait, cette année, exception à la règle habituelle ; devant les terribles chaleurs du mois d'août, il avait dû, faute de public payant — et même non payant ! — fermer ses portes. Il les rouvre avec une bonne et grosse folie, de M. Albert Barré : *Sacré Théodore !* Les folies ne se racontent pas : tenter de narrer celle-ci me semblerait une tâche particulièrement difficile. Aussi, ne m'y risquerai-je point, et me bornerai-je à vous donner le thème, vous laissant le soin d'y ajouter les variations. Donc, Champoudreux, cultivateur à Beauvoisy, maria sa fille à Alfred Pitois, possesseur d'un bon fonds d'articles de voyage. Mais Angèle n'a pas pour son futur un penchant bien fort : elle en tient plutôt pour un jeune zingueur. — Hein ! ces zingueurs ! — qu'elle trouve éminemment gracieux : c'est Théodore, qui, lui, n'a pas de fond de commerce et ne possède rien : ce qui ne l'empêche pas, le jour même de la noce d'Alfred, de demander à Champoudreux, la main d'Angèle. Sacré Théodore, il en a de bonnes ! D'excellentes, en effet : le voilà-t-il pas, échangeant sa cotte de zingueur pour l'habit brodé d'un sous-préfet (qui en est à sa soixante-douzième sous-

1. DISTRIBUTION. — Théodore, M. *Hamilton*. — Bazarel, M. *Dorgat*. — Bardulec, M. *Lureau*. — Champoudreux, M. *Muffat*. — Alfred Pitois, M. *Rouvière*. — Chapitel, M. *Prévost*. — Guillaumet, M. *Gaillard*. — Le brigadier, M. *Chevalier*. — Girandol, M. *Lureau fils*. — Mme de Pontournan, Mme *Cuinet*. — Hortense, Mlle *L. Cardin*. — Juliette, Mlle *Dyliane*. — Germaine, Mlle *Dupeyron*. — Angèle, Mlle *Berney*. — Justine, Mlle *Lepers*. — Blanche, Mlle *Diconne*. — Suzanne, Mlle *Dornat*.

préfecture), pendant qu'il met à la pompe, arrangée par ses soins, le premier fonctionnaire de l'arrondissement. Et ne le retrouvons-nous pas, finalement, flirtant avec la douce Angèle dans une malle — oui, dans une malle ! — précédemment habitée par un joueur de flûte, fort peu intimidé par son incarcération. Devant le scandale, Champoudreux n'a qu'un parti à prendre: retirer à Alfred Pitois la main de sa fille pour la donner à ce sacré Théodore ! Je ne vous ai rien dit de Buzarel, recherchant, pour se venger d'eux, en leur rendant la monnaie de leur pièce, les amants de son ex-femme Hortense, dite Manille. Et je ne vous dirai pas davantage comment Hortense, ou Manille, deviendrait, après avoir épousé Bardulec, la future tante d'Alfred Pitois; comment Bardulec est enfermé dans la cave et comment on fait croire à Champoudreux — qui croit célibataire l'oncle de son futur gendre — que Mme Bardulec est, bel et bien, Mme Buzarel: ne sont-ils pas mari et femme, puisqu'ils se disputent tout le temps ! Tout cela est fou, je vous le répète, mais la parade est drôle, et nous prîmes plaisir à retrouver, plus vaillante que jamais, l'excellente troupe de Cluny. Hamilton joue avec son habituelle fantaisie le rôle de ce « sacré Théodore » danseur et boxeur émérite, élève du prince de Galles, s'il vous plaît !... Puis c'est Rouvière, c'est Muffat, ce sont Dorgat, Lureau, Gaillard, etc., dont vous connaissez l'entrain de bon aloi, partagé par Mmes Cuinet, Cardin, Dyliane et cette charmante petite mariée qui s'appelle Marguerite Berney.

6 OCTOBRE. — Première représentation de *La Coqueluche*, comédie-vaudeville en trois actes, de M. Antony Mars[1]. — Pour enterrer sa vie de garçon, Maurice convie une dernière fois, en sa maison de campagne, aux environs de Rouen, sa maîtresse Irma, avec laquelle il va rompre, son ami Bigarel, noceur endurci, et son jeune cousin Anatole Truchon, un très sage étudiant, bûchant sérieusement son doctorat, sans s'abandonner un instant aux folles passions de la jeunesse. Mais voilà qu'arrivent, à l'improviste, la jeune fiancée accompagnée de ses parents, M. et Mme Berlandot, auxquels on essaiera, tout d'abord, de cacher en quelle joyeuse compagnie se divertit le futur marié. Peine inutile, car tout se découvre, et la scène se termine en un brouhaha insensé, où domine le « Tout est rompu, mon gendre », de l'irascible belle-mère. Au second acte, les situations sont totalement changées : nous trouvons notre ami Anatole, maintenant docteur, marié à l'ancienne fiancée de Maurice qui épousa, lui, une charmante petite voisine de son ancien pavillon. Mais, hélas ! Anatole n'est plus le vertueux étudiant que nous connaissions, la coqueluche l'a pincé, et il nous arrive, exténué, d'une nuit de débauche où il a, tour à tour, trompé

1. DISTRIBUTION. — Anatole Truchon, M. *Hamilton*. — Berlandot, M. *Dorgat*. — Ravignan, M. *Muffat*. — Maurice, M. *Rouvière*. — Roméo, M. *Prévost*. — Courtois, M. *Gaillard*. — Bigarel, M. *Arnould*. — Me Pingouin, M. *Blondel*. — Irma Toupin, Mlle *Emma Bonnet*. — Mme Berlandot, Mlle *Gilles Raimbault*. — Irène, Mlle *L. Cardin*. — Marcelle, Mlle *Ferville*. — Lucienne, Mlle *Dupeyron*. — Félicie, Mlle *Divonne*.

La *Coqueluche* était bientôt précédée d'une aimable comédie en un acte, de M. Auguste Germain, *Amirale*.

Ravignan, séduit Irma, devenue la maîtresse de Bigarel, et pris au baccarat une forte culotte. Naturellement, retour de sa femme et des beaux-parents, stupéfaits de trouver dans son lit, en place d'Anatole, un superbe mannequin posé là par précaution, et arrivée successive de la femme mariée, du mari trompé qui, grâce à un portefeuille égaré, apprend le nom de son rival; de Maurice et de sa chère moitié, et enfin d'Irma Toupin, venant tranquillement s'inviter à déjeuner. Et tout cela forme un énorme quiproquo, avec cachettes, fuites et poursuites, où Bigarel, la tête bandée, malade, au chevet duquel Anatole a soi-disant passé la nuit, est remplacé par Roméo, le domestique, d'abord, et par Irma, ensuite. Mais tout se découvre encore et la toile se baisse, comme au premier acte, sur la rupture de la belle-mère. Nous voici, à présent, au vestiaire du palais de justice, où se réuniront bientôt tous les personnages de la pièce, Mme Berlandot ayant introduit, pour sa fille, une demande de divorce en règle. Vous raconterai-je ce dernier acte? — Non! Réjouissez-vous seulement à la pensée que tout s'arrange à merveille, et qu'Anatole, guéri de la coqueluche, recouvre sa petite femme plus amoureuse que jamais. Sachez aussi qu'il le mérite amplement, car, après s'être livré à force mauvais traitements sur la personne de sa belle-mère, il eut à répondre avec talent à la plaidoirie de celle-ci, bientôt convaincue de sa parfaite innocence. Et voilà, manquant vraiment un peu de fantaisie, la farce de M. Antony Mars. On a ri quand même,

ir partout et toujours, il se trouvera des gens qui ront, et le public de ce théâtre s'accommodera ı mois durant de ces folies. Citons, en tête des terprètes, Mlle Emma Bonnet, une fort jolie et éduisante Irma, et Hamilton, un Anatole très ai et très verveux. Puis MM. Dorgat, le beau-ère, Muffat, le mari trompé, et MM. Rouvière, révost et Arnould; Mmes Gilles Raimbault, la elle-mère, Cardin et Dupeyron, qui rivalisaient le gaieté.

15 NOVEMBRE. — Première représentation de *Charmant séjour,* vaudeville en trois actes, de M. P.-L. Flers[1]. — « *Charmant séjour*, à deux heures de Paris, ligne de Soissons, à deux kilomètres du célèbre point de vue des Nénuphars. S'adresser, pour les conditions, à M. Pomardon, au Val-en-Goujard (Seine-et-Oise). » Tel est le titre, un peu bien long, textuellement imprimé sur l'affiche et sur le billet qui nous conviait à la bouffonnerie de M. P.-L. Flers. Las de faire la noce, et dans le noble but de se reposer un peu de la vie de bâton de chaise qu'il menait à Paris, Lamouret, alléché par une annonce de journal (voir plus haut), se rend au Val-en-Goujard, où, pense-t-il, du moins, il goûtera du grand air si salutaire aux poumons, et jouira d'un calme hygié-

---

1. DISTRIBUTION. — Pomardon, M. *Dorgat*. — Vaublantier, M. *Muffat*. Achille, M. *Hamilton*. — Lamouret, M. *Rouvière*. — Rossignolet, M. *Prévost*. — Bistrouillard, M. *Gaillard*. — Chapuzot, M. *Belval*. — Bolamy, M. *Blondet*. — Pulchérie, Mme *A. Cuinet*. — Lili Pitchpin, Mlle *Emma Bonnet*. — Hélène, Mlle *Paulette Maulon*. — Cécile, Mlle *Dupeyron*. — Titine, Mlle *L. Cardin*. — Mme Pomardon, Mlle *Cassolby*. — Véronique, Mlle *Dornat*.

mariage de Cécile avec Lamouret, sur lequel se termine cet heureux vaudeville. Remarquez, je vous prie, que j'ai dit « heureux » : heureux, parce qu'il comptera au nombre des succès de Cluny, en l'an de grâce 1898. M. P.-L. Flers — c'est la première fois, ce nous semble, que l'aimable revuiste quitte le café-concert ou le salon pour aborder, sur un vrai théâtre, le genre vaudeville — M. P.-L. Flers, dis-je, a su donner à ses trois tableaux — sans fond, ni lien, je le reconnais — une gaieté communicative, piquée de mots drôles et coulée dans un dialogue éminemment « parisien ». Je citerai, notamment, l'amusante scène où Lili Pitchpin se querelle avec son amant. Le rôle est, d'ailleurs, tenu avec une verve de bon aloi et une conviction des plus louables par Mlle Emma Bonnet. Vous connaissez le proverbial entrain des acteurs de Cluny, et il nous suffira de nommer MM. Muffat, Rouvière, Dorgat, Hamilton, qui, tous, ont vaillamment contribué au succès. Puis, après la grande troupe, vient une petite, composée d'une douzaine d'enfants, plus mignons les uns que les autres, condamnés — les pauvres mioches — à chanter, tous les soirs, une cantate (sur l'air de la *Marche lorraine*) qui nous fait rire aux larmes... Le nouveau vaudeville se précédait d'un élégant et piquant petit acte de MM. Aderer et Ephraïm, *l'Agneau sans tache*[1], emprunté à l'Odéon, et où se révélait, il y a quelques années, la main de

1. Distribution. — Le Marquis, M. *Prévost*. — L'Abbé, M. *Belval*. — Gaston, Mlle *Ferville*. — La Marquise, Mlle *Dupeyron*. — Lisette, Mlle *Lepers*.

deux écrivains nés pour le théâtre et capables, assurément, d'œuvres plus considérables.

Charmant séjour était joué, le 21 décembre, pour la cinquantième fois, et l'*Agneau sans tache* parvenait, le 31 décembre, y compris les soirées de l'Odéon, à sa centième représentation.

	GENRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de représet. pendant l'année
La Marraine de Charley, comédie-burlesque	3	»	32
Au coin du feu, comédie	1	»	40
**Les Demoiselles des Saint-Cyriens*, opérette	3 a. 5 t.	22 janv.	80
Mimose, comédie	1	»	1
Durand et Durand, comédie vaudeville	3	6 avril	11
**Magistrat*, comédie burlesque	3 a. 4 t.	15 avril	10
**Ma Belle-Mère*, vaudeville	5	5 mai	49
Vive le Progrès ! vaudeville	1	21 mai	31
Les Trente millions de Gladiator, comédie-vaudeville	4	16 juin	45
L'Hercule Farnèse, vaudeville	1	»	26
Le Prix Montyon, comédie-vaudeville	3	28 juillet	15
La Partie d'échecs, comédie	1	28 juillet	12
**Sacré Théodore !* vaudeville	3	1er sept.	45
**La Coqueluche*, comédie-vaudeville	3	11 octob.	40
Amiral, vaudeville	1	11 octob.	10
**Charmant séjour*, vaudeville	3	15 nov.	51
L'Agneau sans tache, comédie	1	15 nov.	51

THÉATRE DÉJAZET

L'année s'était ouverte par l'heureuse reprise, à la date du 24 janvier, d'un amusant vaudeville, les *Noces de mademoiselle Loriquet* [1], la première grande pièce — il y a quinze ou seize ans — de M. Grenet-Dancourt, qui n'était alors que l'auteur de *Rival pour rire* et de quelques jolis monologues écrits pour les Coquelin, aîné et cadet. Ces *Noces de Mademoiselle Loriquet* s'étirent, le 9 février, célébrées pour la trois centième fois...

18 FÉVRIER. — Première représentation de *Rivarès et Loupy*, vaudeville en trois actes, de M. Fontanes [2]. — M. Fontanes, qui fut, naguère, le très honnête pensionnaire de la Porte-Saint-

1. DISTRIBUTION. — Arthur Jolibois, M. *Fontanes*. — Joseph Lepicq, M. *Paul-Jorge*. — Georges de Kergoet, M. *Poggi*. — Bertrand de Kergoët, M. *Legrenay*. — Montaudon, M. *Chalandé*. — Justin, M. *Lebreton*. — Le coiffeur, M. *Chevalier*. — Adèle Loriquet, Mlle [illegible]. — Mme de Kergoet, Mlle *Fanny Génat*. — Valentine, Mlle [illegible]. — Marie Loriquet, Mlle *Salvadora*. — Marthe Moran, Mlle [illegible]. — Yvonne, Mlle *Gabrielle Torin*. — Jeannette, *la petite Chevalier*.

2. DISTRIBUTION. — De Rivares, Loupy, M. [illegible]. — Barbentane, M. *Paul-Jorge*. — D'Altières, M. *Legrenay*. — Maître Bouratte, M. *Wagmann*. — Célestin, M. *Leriche*. — Jean, M. *Dechambre*. — Un brigadier, M. *Chalandé*. — Un sergent de ville, M. *Lebreton fils*. — Mmes Barbentane, Mme *Tassilly*. — Mmes Dupont, Mlle *Blanche Querette*.

Martin et de l'Ambigu, est véhémentement hanté, paraît-il, par le démon du théâtre : diable de démon, démon du diable, comme dit l'autre... Non content d'interpréter du mieux qu'il pouvait les rôles d'importance plus ou moins grande que voulaient bien lui confier les auteurs des drames représentés sur ces deux scènes, alors rivales, M. Fontanes a eu la noble ambition de devenir auteur à son tour. N'avons-nous déjà pas vu de lui, au Théâtre de la République, une *Nina la Blonde*, qui fut chaleureusement applaudie par les habitués de l'endroit ? Aujourd'hui, c'est une autre affaire : voici qu'il se présente comme vaudevilliste. Toute la lyre alors ! Pourquoi pas ? Quant à la jolie légende que racontaient les courriéristes — bons courriéristes — sur la façon dont M. Fontanes a coutume de faire parvenir ses pièces au public, vous me permettrez de n'en pas croire un traître mot. Les directeurs lisent bien rarement — autant dire jamais ! — les manuscrits déposés chez leurs concierges. Et M. Fontanes, qui est « du bâtiment », n'avait nul besoin de se servir de l'intermédiaire d'un complaisant ami pour faire recevoir une de ses œuvres par l'un des deux directeurs asso-

---

— Irma, Mlle *Jane Heller*. — Louise, Mlle *Paulette Mouton*. — Mara, Mlle *Gillette Dorlys*. — Adèle, Mlle *Gabrielle Torin*.

On commençait par *Une Femme à l'écarté*, vaudeville en un acte, de MM. H. Gréhon et J. Castil.

Le 24 mars, à l'occasion de la cinquantième représentation de *Ricquet et Loupy*, Célestin, l'amusant petit bossu de la pièce, invitait ses compères en gibbosité. Cent fauteuils étaient gracieusement offerts à ces messieurs qui justifiaient au contrôle de ce que Célestin appelait « un pain de munition ».

iés de Déjazet. D'avance, MM. Rolle et Lemonnier lui ouvraient leurs quatre bras. L'essentiel était de savoir si le vaudeville qu'il apportait au boulevard du Temple était de nature à plaire aux honorables habitants du quartier. Or, *Rivarès et Loupy* avait justement tout ce qu'il fallait pour leur plaire. C'était là une aimable pièce conçue dans la joie, tranchant même avec quelque avantage sur l'habituelle charge en honneur à ce théâtre, une sorte de *Courrier de Lyon* tourné au comique, ou de *Champignol malgré lui* transporté dans la vie civile. Qu'elle ait seulement le quart de succès du *Courrier de Lyon*, ou la moitié de celui de *Champignol*, et je suis sûr qu'auteur et directeurs auront lieu de se déclarer satisfaits du résultat. Voici, du reste, la donnée qui est des moins compliquées. Mlle Irma Flavigny est la fille — oh ! que jolie ! — de Mme Dupont, ancienne cocotte très roublarde qui ne rêve que le bonheur de sa chère enfant, surveille ses intérêts comme peut le faire la plus habile entremetteuse, et sait lui conseiller — son ancien flair, sans doute ! — les amants « galettards ». Cependant nous la trouvons actuellement en dispute avec Irma pour une certaine somme de vingt-cinq mille francs qu'elle n'a pas eu l'adresse d'obtenir de l'un de ses adorateurs, le comte de Rivarès, en passe de la lâcher pour se marier en redorant son blason. Vous concevez d'autant mieux la fureur de Mme Dupont que, comptant sur la forte somme, elle n'a payé aucun fournisseur : aussi l'huissier doit-il venir saisir les meubles le matin même... Mais un comte,

même de Rivarès, n'a qu'une parole : il promet d'aller chez le notaire et de rapporter l'argent. La parole est donnée, c'est l'argent qui ne l'est pas.... Rivarès revient sans les vingt-cinq mille francs. Aussi Mmes Dupont, mère et fille, jurent-elles de se venger. Et, pour commencer, elles enferment le malheureux comte dans un cabinet à douches, sur lequel un huissier complètement sourd, opère la saisie. Il est là depuis une heure quand, étonné de ne pas revoir son neveu, le marquis d'Altières s'amène chez Mme Dupont, découvre Rivarès et le délivre en brisant les scellés. La femme de chambre court chercher les agents : marquis, comte et huissier sont tous trois fourrés au poste. Voilà pour le commencement, et telle est la fin du premier acte, d'un comique réel, encore qu'un peu gros ; elle vous donne l'avant-goût des scènes de folie qui doivent se succéder à l'acte suivant. Il importe de vous dire que, quelques jours auparavant, Mme Dupont et sa fille ont eu la visite d'un ancien ami, Loupy, leur revenant après quelques années de service aux colonies. Toutes deux furent frappées de la ressemblance vraiment incroyable de ce jeune homme avec Rivarès : c'est là un rare sosie dont il serait utile de profiter pour parfaire leur vengeance inassouvie. Et, dès lors, vous voyez se dérouler toute la pièce : un simple, mais un amusant quiproquo. Sachant le comte et sa femme (car il est marié), en voyage de noces, Mme Dupont et Irma télégraphient aux domestiques pour les prévenir de leur arrivée et se font passer pour la belle-mère et la femme de Rivarès

– représenté par Loupy. Bien qu'un peu gauche, celui-ci est pris pour le comte, même par son oncle, le marquis d'Altières... Et tous s'installent, heureux de se trouver en famille. Mais, pendant qu'ils visitent leurs appartements, Rivarès, le vrai, revient de voyage avec sa femme, sa belle-mère et son beau-père. Très étonné, tout d'abord, d'apprendre que ses malles, laissées, il y a dix minutes, à la gare, sont, depuis une heure, dans sa chambre, il présente sa nouvelle famille à son oncle. D'Altières le croit fou, et se demande quels peuvent bien être ces gens qu'il n'a jamais vus. Rivarès sortant un instant, Loupy arrive, et n'étant pas d'accord avec sa femme, il la gifle : la comtesse s'évanouit et réclame le divorce. Inutile d'insister, n'est-ce pas ? sur les conséquences et sur les détails de l'imbroglio... Sachez seulement que la désopilante farce est gaiement enlevée par M. Vallières, qui rend avec beaucoup d'adresse comique le double rôle de Rivarès et de Loupy, par Mmes Blanche Quérette et Jane Heller, pleines d'entrain dans la mère et la fille Dupont. M. Paul-Jorge a de la rondeur sous les traits du beau-père méridional, et Mlle Tassilly joint beaucoup de bonne humeur à son accent marseillais. Tous et toutes contribuaient pour leur bonne part au succès de la soirée.

25 AVRIL. — Reprise de *Bébé*, comédie-bouffe en trois actes, d'Emile de Najac et Alfred Hennequin [1]. — Primitivement représenté au Gymnase

1. DISTRIBUTION. — Pétillon, M. *Paul-Jorge*. — De Kermangues, M. *Legrenay*. — Le baron d'Aigreville, M. *Wagmann*. — Gaston, M.

il y a une vingtaine d'années, *Bébé* fut revu, depuis lors, au Vaudeville, avec le regretté Jolly, et même au théâtre Cluny, avec l'honnête Lureau. Sous des allures fantaisistes, la pièce de Najac et Hennequin ne laisse pas d'être une véritable comédie, en ce qu'elle touche certains points des mœurs actuelles, certains côtés de l'éducation des jeunes gens d'aujourd'hui. Elle met parfaitement en lumière la niaise tendresse de ces mères bourgeoises qui élèvent leur fils dans du coton, les considèrent indéfiniment comme des « bébés », et, dans un désir imbécile d'éviter l'inévitable, espèrent les amener au mariage... cocquebins. Il y avait là un vrai sujet de pièce, offrant ceci de particulier qu'il pouvait se traiter de façons très diverses. On eût pu le pousser au sombre et à l'amer. Les auteurs le tournèrent, au contraire, du côté comique ; on sait combien éclatante fut leur réussite. Saint-Germain, en répétiteur de droit, était admirable : il avait fait du rôle de Pétillon une composition hors ligne, un type incomparable et qui valait, à lui tout seul, un long poëme... Il fallait le voir, étriqué dans sa redingote limée au collet et râpée aux coudes, avec son chapeau de forme hétéroclite et de teinte neutre, sa perruque posée en bonnet de police sur les cheveux gris sale, le maigre collier de barbe encs-

---

Fernal. — Arthur de Beauvert, M. *Lebreton.* — Un coiffeur, M. *Leriche.* — Un domestique, M. *Chalande.* — La baronne d'Aigreville, Mlle *Tassilly.* — Toinette, Mlle *Laurence Musset.* — Diane de Kernasgoss, Mlle *Gillette Dorlys.* — Aurélie de Villecoutense, Mlle *Moréac.* — Rosine, Mlle *Février.*

M. Alphonse Lemonnier qui, outre la direction du théâtre de la République, était co-directeur du théâtre Déjazet avec M. Georges Rolle, lui cède sa part. M. Georges Rolle reste donc seul directeur de Déjazet.

nt son visage flasque et spongieux, les lunettes travers, derrière lesquelles il embusquait un re-l oblique, ses pantalons noirs qui flageolaient ses souliers à dormir debout. Le type, extrait s pavés du vieux quartier latin, fut transporté r les planches intact et complet, pas un détail manquait. C'était la caricature la plus drôle outée dans l'observation la plus minutieuse et la us exacte. Sans permettre un instant d'oublier créateur, M. Paul-Jorge fait de son mieux, et ce ieux n'est pas toujours l'ennemi du bien. Quant la pièce, elle n'a guère vieilli; elle est restée ussi gaie, aussi alerte qu'en 1877; la scène de la çon de droit, l'histoire du Code mis en musique, 'est-elle pas une des inventions les plus désopi-antes qui se puissent voir. Donc, on s'est encore ne fois fort diverti...

31 MAI. — Première représentation des *Girouettes*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Jules Lecocq et Georges Mathieu [1]. — Autrefois, quand le divorce n'existait pas, on se querellait, on se raccommodait, et tout était dit. Aujourd'hui, dès qu'on ne s'accorde plus absolument, on parle de divorcer, on divorce et... on le regrette parfois. C'est ce qui arrive aux deux ménages que nous représentent MM. Lecocq et Mathieu. Auguste Duponchel possède, en la blonde Estelle, une femme

1. DISTRIBUTION. — Arcadius Pitaud, *Paul Jorge*. — Le docteur Bernard, M. *Wagmann*. — Auguste Duponchel, M. *Fernal*. — Hercule Pourdinois, M. *Lericho*. — Elodie, Mlle *Bl. Quérette*. — Estelle, Mlle *Delagny*. — Juana, Mlle *Luce Tremière*. — Rose, Mlle *D'Arcourt*.

On commençait par le *Tatoué*, comédie-bouffe en un acte, de MM. Pol Valence et Jean Gascogne.

charmante, mais trop douce, sans doute, et le voilà s'enflammant pour Mme Fourdinois, une brune piquante, cette Juana, remplie d'entrain et de montant ! Hercule Fourdinois, de son côté, en tient pour Estelle, dont la nature calme sympathise avec la sienne. Dès lors, rien de plus simple; nos deux ménages s'installent à l'hôtel du *Cadran-Jaune*, qui a la spécialité des bons flagrants délits. La patronne de l'établissement fait même d'une pierre deux coups, s'arrangeant pour que son propre mari se fasse pincer avec Mme Fourdinois, tandis que Duponchel se laissera surprendre avec Rose, la gentille femme de chambre. Deux commissaires de police opèrent simultatément, et rien n'empêchera plus nos ménages de s'assortir à leur convenance. Le divorce est prononcé, les bans sont publiés, les nouveaux époux n'ont plus qu'à passer devant M. le Maire, quand, au dernier moment, Auguste découvre qu'il aime toujours Estelle, et Juana qu'elle méconnaissait Hercule... N'est-ce que cela ! Ils n'ont plus qu'à se remarier ensemble : la loi le permet... pour une fois. Une fois seulement. Il y a une idée dans ces *Girouettes*, voire même une idée morale ; il y a aussi de la gaieté, du mouvement, quelques mots un peu gros, tout ce qu'il faut pour plaire au public de l'endroit. Ajoutons que la pièce est jouée par une bonne troupe d'ensemble, où les femmes — *rara aves* — sont charmantes. Mme Blanche Quérette, notamment; remplit avec beaucoup de naturel et de franchise le rôle de la patronne du « Cadran-Jaune ». Et nous remarquions le jolie minois de Mlle Rose,

d'Arcourt est son nom de théâtre — une femme chambre bien au-dessus de son modeste emi... — Les *Girouettes* sont jouées jusqu'à la ture annuelle du théâtre, fixée au 15 juin.

27 SEPTEMBRE. — Réouverture avec *Rigobert*, udeville en trois actes, de MM. Burani et Grenet-ancourt [1]. — N'est-ce pas le propre de ces bouf-neries d'être innénarrables et même incompré-ensibles? Moins on comprend *Rigobert*, et plus, araît-il, on s'y divertit. On s'est encore énormé-nent diverti à Déjazet, car les auteurs, s'inspirant les mille et une pièces taillées précédemment sur le *Chapeau de paille d'Italie*, avaient mis, vraiment, beaucoup de gaieté, de verve et de pétulance dans leurs trois actes, relativement courts. C'est à Cluny, où on le représenta tout près de cent fois, que parut, pour la première fois ce *Rigobert*. Et je vous donne ce détail historique qu'au cours des représenta-tions de la pièce de MM. Burani et Grenet-Dan-court, Mme Aciana, indisposée, fut doublée par... Yvette Guilbert, alors engagée par M. Léon Marx aux formidables appointements de soixante francs par mois. Yvette a, depuis lors, abandonné le théâtre pour le café-concert où elle va gagner mille francs par soirée. M'est avis qu'elle a bien fait...

19 OCTOBRE. — Première représentation de

---

1. DISTRIBUTION. — Cabriolini, M. *Paul-Jorge*.— Bombonnet, M. *Mau-rel*. — Guillardin, M. *Fernal*. — Achille Duvallon, M. *Lecœur*. — *Fré-déric*, M. *Leriche*. — Arthur Lacoquillère, M. *Chalandé*.— Guillochard, M. *Duchambre*.— Euphrasie Bombonnet, Mme *Victorin*. — Pascaline de Beauval, Mlle *Murger*. — Cécile Guillochard, Mlle *Paulette Moutton*.— Héloïse Lacoquillère, Mlle *Souza*. — Françoise, Mlle *Couturier*. — Mary Duvallon, Mme *Février*.

A qui l'enfant? pièce en trois actes, de MM. Léon Miral et Louis Nicarl [1]. — C'est un vaudeville un peu trop... ou plutôt un vaudeville pas assez... Enfin, disons que c'est un joyeux vaudeville capable de plaire au public... du quartier. Mais à quoi bon vous en détailler les qualités ou les défauts? Constatons qu'on y rit... de temps en temps : c'est le principal. Les auteurs, MM. Léon Miral et Nicarl, ont parsemé ces trois actes de mots quelquefois drôles, et voici le sujet dans toute sa simplicité : l'agence Tolbiac, agence extra-louche, se tient à la disposition de sa nombreuse clientèle (à venir) pour retrouver le ou les enfants naturels de toute personne qui, prise de remords, voudrait se mettre en règle avec sa conscience et reconnaître son enfant. Or, d'un côté, M. Bernard-Durand, sachant qu'il a eu un fils au temps de sa jeunesse, s'adresse à l'agence Tolbiac, et d'un autre côté, Mme Bernard-Durand, sa légitime épouse, a recours à ce même moyen pour retrouver l'enfant qu'elle eut jadis, avant son mariage, avec un officier de dragons de passage. Ce qui corse l'affaire, c'est qu'en se rendant à cette agence, Mme Bernard-Durand y rencontre sa fille Emma, laissée depuis douze ans dans un lycée de province, et que cette jeune fille s'est éprise, sous un tunnel obscur,

1. Distribution. — Salomon, M. *Paul-Jorge*. — Mélilot, M. *Legrenay*. — Placide, M. *Fernal*. — Bernard-Durand, M. *Monval*. — Tolbiac, M. *Victor-Henry*. — Pivert, M. *Leriche*. — Adolphe, M. *Térof*. — Constance, Mme *Victorin*. — Elise, Mlle *Marger*. — Emma, Mlle *Marie Faurens*. — Juliette, Mlle *Paulette Moulton*. — Marguerite, Mlle *Lizzy*. — Stella, Mlle *Février*. — Mme Thomas, Mlle *Clairval*.

On commençait par *Mam'zelle Pâris*, vaudeville en un acte, de M. Léon Miral.

l'un nommé Placide, Placide tout court, puisque bâtard. Vous voyez d'ici le rôle que va jouer ce Placide... Le directeur de l'agence s'en servira, et le fera passer pour le fils de M. Bernard-Durand, ou bien pour celui de M. Mélilot, qui, lui aussi, cherche un enfant, afin d'avoir un peu plus de chance au baccarat : je ne vois pas très bien le rapport, mais passons... Croyant voir en Placide le fruit de sa faute personnelle, M. Bernard-Durand n'osera lui donner la main de sa fille, de peur de lui faire épouser sa sœur... Et les choses ne s'arrangeront que devant le juge de paix... Mais, non, ni par le juge de paix, ni par les avocats, ni discussions, ni plaidoiries, rien, vous dis-je, n'aurait fait découvrir la réelle parternité, si un télégramme, tout à fait imprévu, ne nous apprenait, au dernier moment, que le père de ce Placide si disputé n'était autre que le directeur de l'agence lui-même ! Interprétation... convenable, sur laquelle ressort M. Paul-Jorge, un amusant juge de paix du nom de Salomon.

30 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Turlutaine de Marjolin*, vaudeville en trois actes, de MM. Maurice Soulié et Charles Darantière [1]. —

---

1. DISTRIBUTION. — Marjolin, M. *Paul-Jorge*. — John Barker, M. *Legrenay*. — Chamouroux, M. *Monval*. — Léon Chardin, M. *Fernal*. — Saint-André-des-Arts, M. *Victor-Henry*. — Le Barman, M. *Leriche*. — Pinchard, M. *Terof*. — Hector de Préauclair, M. *Harment*. — Baron Duvissoir, M. *Sterny*. — Varineau, M. *Georges Flandre*. — Le Chef, M. *Comin*. — Lucy Barker, Mlle *Berthe Richard*. — Victoire, Mlle *Margyer*. — Mme Marjolin, Mme *Victorin*. — Henriette, Mlle *Marcelle d'Arcolet*. — Duroseau, Mlle *Féerier*. — Mme de Saint-Tropez, Mlle *Clairval*. — Fusain, Mlle *Alice Florent*.

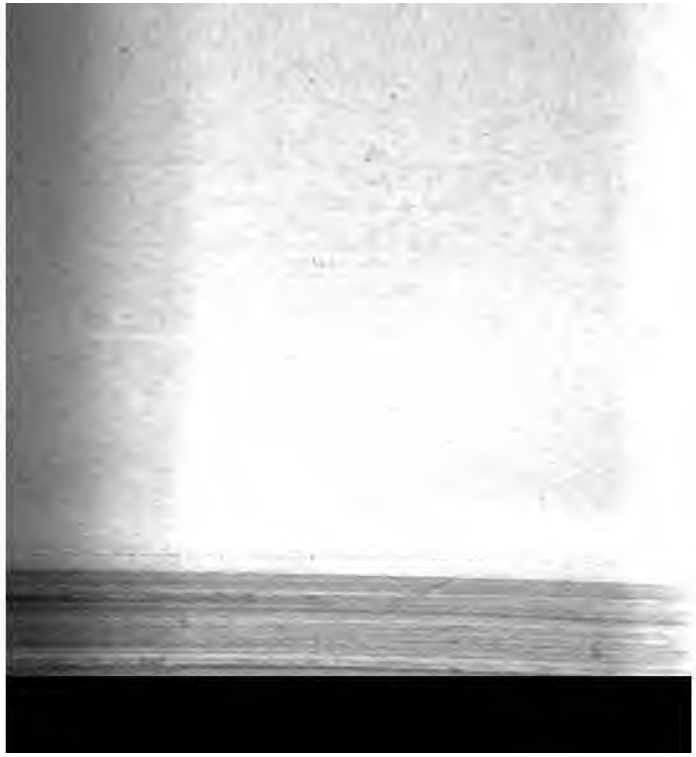
Le 15 décembre, les auteurs de la *Turlutaine de* la *Marjolin* étaient informés par le président de la Société des auteurs dramatiques, qu'une

La « turlutaine » est, paraît-il, pour les hommes mûrs, ce qu'est, pour les jeunes gens, la « coqueluche ». Or, Marjolin a toujours été mûr ; ne vous étonnez donc pas qu'à cinquante-deux ans il soit pris d'un vert regain de jeunesse qu'on appelle parfois « l'été de la Saint-Martin ». De Pont-l'Evêque, où Chamouroux vient de lui céder l'institution qui porte son nom, il est allé, un beau jour, se promener à Trouville, et là, sur les planches, il a été séduit par les admirables formes d'une blonde baigneuse qui lui est apparue — telle Vénus Amphitrite — en un galant costume de bain, merveilleusement apte à les faire valoir. Et depuis ce temps, la gymnastique elle-même n'est qu'un faible dérivatif à son irrésistible besoin d'aimer... Aussi vous figurez-vous la joie de notre marchand de soupe, quand, justement, il reçoit la visite de la blonde baigneuse de Trouville : Mme Lucy Barker. Actuellement séparée de son mari pour cause d'incompatibilité d'humeur, elle a jugé convenable de prendre un amant, Hector de Préauclair, et c'est pour empêcher Hector d'épouser Mlle Henriette Marjolin que la sémillante Américaine s'est présentée à l'institution Chamouroux. La jeune Henriette n'a, d'ailleurs, aucune espèce d'inclination pour le bel Hector, en dépit de son titre de pharmacien de deuxième classe et de sa

---

dame Marjolin, veuve d'un chirurgien célèbre, vers 1850 ou 1860, revint de formuler une réclamation au sujet de ce nom et demandait à la Société de bien vouloir faire respecter le nom de son défunt mari. Mme Marjolin se contentait d'une simple modification d'orthographe. Les auteurs s'inclinaient et décidaient de changer sur l'affiche la *Turlutaine de Marjolin* en *la Turlutaine de Marjolain*.

fructueuse invention des pilules aphrodisiaco-séminiennes : elle en tient pour Léon Chardin, humble maître répétiteur à l'institution de son papa, — sans le sou, hélas !... à moins qu'une combinaison, d'abord essayée sur des haricots, ne lui fasse gagner au jeu la forme somme... Cette forte somme, il ira la chercher à Trouville, où se rencontreront, comme par hasard, les divers personnages de l'imbroglio. C'est, d'abord, Mme Lucy Barker, qui, aux Roches... Blanches, a donné rendez-vous à Hector, et que suivra dare-dare Marjolin, soi-disant appelé à Caen pour un congrès d'enseignement. C'est Victoire, la cuisinière de la maison — une brune superbe — qui, se croyant « distinguée » par Marjolin, se laisse accompagner par Chamouroux, tellement épris de ses charmes qu'il commence par la faire habiller à la dernière mode — peignoir orange compris — sous le nom de l'élégante comtesse du Raincy. C'est, enfin, Barker, venu tout exprès d'Amérique pour occire l'amant de sa femme entre deux paquebots. La prime de mille francs, gracieusement offerte par le farouche yankee à celui qui lui fera découvrir l'homme qui l'a trompé, et la poursuite du duel à l'américaine, sur la plage même de Trouville, servent de thème à une foule de joyeux incidents, suffisant à remplir abondamment le second acte et à désopiler amplement la rate de ses auditeurs. Moins gai, à notre avis, est le troisième sur lequel comptait, nous dit-on, d'une façon toute particulière M. Georges Rolle, le sympathique directeur. Le théâtre n'est-il pas d'ail-



THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE [1]

26 JANVIER. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Bouquetière des Innocents*, drame en cinq actes et onze tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué [2]. — Ce drame raconte à sa manière, toute fictive et toute fantastique, la grandeur et la décadence du fameux maréchal d'Ancre. Son Henri IV est un peu mélancolique pour un diable à quatre : son petit Louis XIII est plus héroïque et magnanime que nature ; son Concini, compère et compagnon de Ravaillac, nous représente le « traître » ordinaire des mélodrames, affublé du masque historique. Ce n'est plus par Luynes qu'il est renversé, mais par la bouquetière Margot et le peintre Henriot, lesquels

1. Directeur : M. Alphonse Lemonnier. — Secrétaire général : M. Amédée de Jallais.

2. DISTRIBUTION. — Henri IV, M. *Régnier*. — Jacques Bonhomme M. *Léon Noël*. — Vitry, M. *Bouyer*. — Henriot, M. *Normand*. — Concini, M. *Chartier*. — Margot, Maréchale d'Ancre, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Marie de Médicis, Mme *Lévi-Leclerc*. — Louis XIII, Mlle *Dulac*. — Gloriette, Mlle *Emma Villars*. — Maria de Concini, Mlle *Gabrielle Reyne*. — Le Petit Dauphin, *la petite Charlotte*.

démontrent à Louis XIII, après bien des péripéties et bien des traverses, que le roi Henri a été méchamment mis à mort par Concini. Cette histoire, machinée et enluminée, fait, en somme, un drame intéressant, bien conduit et fortement charpenté, plein de mouvement et de situations. L'attention ne languit pas, les tableaux se succèdent sans se ressembler. Une mise en scène pathétique est celle de l'assassinat du maréchal, transporté sur l'escalier du Louvre. Une autre scène à grand effet est le combat nocturne du cimetière des Innocents, où les sbires de Concini ferraillent avec les bourgeois de la Ligue : « On s'est fort assommé » dirait don César de Bazan. Mme Riquet-Lemonnier joue le double rôle — très lourd, du reste — de Margot et de Galigaï, créé par Mme Marie Laurent, repris naguère, au Châtelet, par Mlle Aimée Tessandier. Elle en rend avec talent la jovialité populaire — et même l'énergie sinistre. Mais il va sans dire que le public du Théâtre de la République a fait plus de succès à Margot qu'à la maréchale d'Ancre. M. Léon Noël est parfait — plus que parfait, dirons-nous — dans le personnage du cordonnier Jacques Bonhomme, où il sait tirer les larmes de tous. Citons M. Bouyer, un Vitry de fort belle tournure ; M. Normand, un aimable Henriot ; M. Charlier, un farouche Concini ; puis Mmes Lévi-Leclerc, Dulac et Emma Villars, dans Marie de Médicis, le jeune Louis XIII et Gloriette. Interprétation excellente en tout point.

8 MARS. — Première représentation à ce théâtre, de la *Voleuse d'enfants*, drame en cinq actes et huit

tableaux, d'Eugène Grangé et Lambert Thiboust[1]. — Cette *Voleuse d'enfants* n'avait été à son origine que le prétexte, pour Mme Marie Laurent, d'un de ces rôles de mère farouche où toujours elle excella. La pièce, avec l'éminente artiste, avait jadis obtenu à l'Ambigu une vogue populaire d'assez longue durée. M. Lemonnier a donc fourni à Mme Marie Laurent l'occasion de retrouver dans ce drame, qu'elle remplit de toute son âme et de toute son énergie, le même succès qui l'accueillit autrefois. La pièce est émouvante, malgré le peu d'intérêt que présente l'abominable héroïne, et très convenablement montée, au théâtre de la République; elle y fournira encore une honorable carrière.

31 MARS. — Première représentation à ce théâtre, de la *Grâce de Dieu*, drame en cinq actes mêlé de chant, de MM. A. d'Ennery et G. Lemoine[2]. — On ne fait plus de drame comme la *Grâce de Dieu*, et c'est dommage : j'aimais mieux l'ancienne manière que la nouvelle, quoique celle-ci ait plus de prétention. Ce père éploré, ce Loustalot qui

---

1. DISTRIBUTION. — Lord Trevellian, M. *Regnier*. — Atkins, M. *Normand*. — Pibrock, M. *H. Legrand*. — Jacobson, M. *Wagmann*. — Olivier Sidney, M. *Grangier*. — Daniel Wickfield, M. *Vidal*. — Adams, M. *Germain*. — Arthur, M. *Lepère*. — Georges, M. *Primard*. — Jonathan, M. *Malet*. — James, M. *Nangis*. — Bob, M. *Térof*. — Sarah Waters, Mme *Marie Laurent* — Sarah, lady Hélène Trevellian, Mlle *Dulac*. — Miss Fany, Mlle *Germain*. — Mistress Maggy, Mlle *Sorel*.

2. DISTRIBUTION. — Loustalot, M. *Régnier*. — Le Commandeur, M. *Scipion*. — Arthur de Sivry, M. *Grangier*. — Pierrot, M. *H. Legrand*. — Le curé, M. *Rosambeau*. — Laroque, M. *Perrat*. — Jacquot, M. *Large*. Marie, Mlle *Renée Cogé*. — Chouchou, Mlle *J. Saignard*. — La marquise de Sivry, Mme *Lévi-Leclerc*. — Madeleine, Mlle *Irma Lefrançais*. — Mlle Delbès, Mlle *Isaac*.

maudit sa fille, me rappelle les tableaux de Greuze, où l'on voit de nobles vieillards, les mains étendues vers un personnage qui s'enfuit sans oser se retourner. Dans les mœurs actuelles, un père qui a à se plaindre de son fils contente de lui couper les vivres ; mais, il y a seulement une cinquantaine d'années, les choses de la tragédie influaient davantage sur les usages reçus, et si M. d'Ennery n'avait pas fait un Loustalot « maudisseur », il n'aurait été compris de personne. A-t-on ri sur les Savoyards de la vallée de Chamonix ! A-t-on assez ri des naïvetés gourmandes de Chonchon !... Allons, allons, le mélodrame n'est pas si démodé qu'il en a l'air ; on y pleure, on y rit encore : nous l'avons bien vu au Théâtre de la République. La *Grâce de Dieu* a la simplicité d'une idylle, écrite en mauvais français ; elle touche, elle émeut par certains côtés naïfs et humains : elle a mis de malice, ni dans ses phrases, à la Bouilly, ni dans ses mélodies enfantines (car on chante beaucoup là-dedans). Si l'action serrée de près ne soutient pas l'examen, en revanche les détails plaisent quelquefois par leur sincérité d'expression. Ainsi, l'on ne peut entendre sans une sympathie réelle cette vieille mère qui bénit de ses mains tremblantes le départ de sa fille et qui murmure d'une voix cassée, entrecoupée par les soupirs :

Va, mon enfant, adieu ;
A la grâââce de Dieu !

L'effet est irrésistible... Je ne sais si Mlle Renée Cogé, dans le rôle de Marie, est destinée à faire

oublier aux anciens (y en a-t-il encore?) la jeune Clarisse, Clarisse Miroy, qui créa le rôle en 1841, ou la petite Victoria (Mme Victoria Lafontaine) qui le reprit en 1857. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Mlle Cogé est infiniment adroite, qu'elle chante suffisamment et qu'elle joue remarquablement la comédie. Que voulez-vous de plus? Mlle Saignard est une amusante Chonchon, et M. Legrand un gentil Pierrot. Bonne reprise pour le quartier.

23 AVRIL.— Première représentation, à ce théâtre, de *Kean* ou *Désordre et Génie*, comédie en cinq actes et six tableaux, d'Alexandre Dumas [1]. — Il n'est pas de rôle plus « avantageux », plus attirant pour un acteur que ce role de Kean, imaginé jadis par Dumas père en l'honneur de Frédérick Lemaître. Rêvez, je vous prie, quelque chose de plus complet : c'est l'apothéose du comédien, non seulement l'apothéose de son talent, mais celle de ses vices, s'il lui plaît d'en avoir... *Désordre et Génie*, dit le sous-titre de la pièce : quelle consolation pour les pauvres diables mal dans leurs affaires, et tourmentés par un budget en déficit, que de penser que c'est peut-être là le commencement du génie! Les mésaventures et les vices des hommes célèbres sont une continuelle excuse qui colore et atténue les fautes des petits. Plus d'un mari maltraité par le mariage en a pris son parti

---

1. DISTRIBUTION. — Kean, M. *Henry Krauss*. — Le prince de Galles, M. *Normand*. — Le comte de Kœfeld, M. *Régnier*. — Salomon, M. *Scipion*. — Le constable, M. *H. Legrand*. — Pistol, M. *Scipion fils*. — Lord Mesville, M. *Rosambeau*. — Anna Damay, Mlle *Marthe Mayanz*. La comtesse de Kœfeld, Mme *Lévi-Leclerc*. — La comtesse de Gosseville, Mlle *Dauthy*. — Juliette, Mlle *G. Reyne*.

en songeant aux infortunes conjugales de Molière. Le cœur humain a des souterrains comblés d'amour-propre dont un moraliste n'oserait se vanter d'avoir pénétré la profondeur. Ajoutez que ce rôle de Kean idéalise toutes les faces de la vie du comédien, et que Dumas réalisa en un seul type toutes les rêveries que les gens de théâtre aiment à nourrir sur le compte de leur profession. Kean a du génie sans compter le désordre ; il est beau comme Antinoüs et fort comme Hercule, il a une comtesse pour maîtresse et une jeune fille innocente et pure qui l'adore au nom de Shakespeare. Enfin, il insulte le prince de Galles qui vient le voir avec son grand cordon et lui fait de riches cadeaux. Saltimbanque et héros, ami des matelots sur le port, et tutoyant les fils de roi : quel rêve ! C'est l'idéal d'Antony cabotin. Après avoir acquis dans la pantomime une légitime réputation — rappelez-vous les créations de l'*Hôte* et de *Scaramouche* — — M. Henry Krauss s'était tout à coup révélé, à Bruxelles, comme grand premier rôle de drame. La rue Montagne-aux-herbes-potagères en fut toute révolutionnée, et les portraits du jeune artiste inondaient les galeries Saint-Hubert. Alors il vint à la Porte Saint-Martin, et y reprit, sans grand succès, le rôle de César de Bazan qu'avait joué Coquelin. Les bravos et les rappels que lui ont prodigués les spectateurs du Théâtre de la République lui ont, sans doute, fait croire qu'il avait, cette fois, mieux réussi. Physiquement, et en dépit d'une tête de femme qui ne me plaît qu'à moitié, le comédien a de l'allure, mais, si le geste est beau,

la voix est restée blanche, l'accent est commun — oh ! qu'il est donc commun ! — et, ce qui est grave, l'articulation n'est pas encore très nette. C'est dire qu'à notre avis les défauts l'emportent toujours sur les qualités. Le public du Château-d'Eau n'a voulu voir que ces dernières, et l'a furieusement applaudi. Libre à M. Krauss de se regarder dès lors comme un grand artiste... Edmond Kean était plus qu'honnêtement entouré par MM. Régnier, Normand, Scipion et par Mmes Lévi-Leclerc et Marthe Marsans. Remarqué, au premier acte, dans le rôle d'une « bonne petite amie » de la comtesse de Kœfeld, le très gentil début d'une toute jeune fille, Mlle Dauthy, qui jouait, quelques jours auparavant, avec beaucoup d'adresse, la reine de *Ruy Blas*, lors d'une intéressante audition d'élèves de Mme Victor Roger donnée à l'hôtel Continental. La soirée avait commencé par une aimable causerie, où, avec son esprit habituel et sa charmante bonhomie, M. Francisque Sarcey nous parla du panache — du fameux panache — et du genre de beauté nécessaire aux acteurs qui veulent plaire aux femmes.

28 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, du *Roi de Rome*, comédie en cinq actes et huit tableaux, précédée de *Napoléon*, prologue en deux parties, de Ch. Desnoyers et Léon Beauvallet [1]. —

---

1. DISTRIBUTION. — Michel Lambert, M. *Vauthier*. — L'archiduc Charles, M. *Régnier*. — Napoléon, M. *Chartier*. — Le baron de Rheinfeld, M. *Scipion*. — Le comte Ferranti, M. *Rosambeau*. — Le maréchal Berthier, M. *Matet*. — Le duc de Reichstadt, Mlle *Renée Coyé*. — Jeanne Muller, Mlle *G. Reyne*. — Madame Robert, Mme *Vauthier*. — Une dame d'honneur, Mlle *Renée Doux*. — Le petit roi de Rome, *la petite L. Doux*.

Sans vouloir dire pour cela que les idées bonapartistes ont fait du chemin, il est certain que Napoléon est à la mode, aussi bien que le style empire. Qui eût jamais pensé, il y a vingt ans, que le théâtre de la République — le contraste est au moins piquant et l'aventure eût pu sembler singulièrement téméraire — jouerait un jour le *Roi de Rome !* Mais on se souvient du long succès de *Madame Sans-Gêne*, au Vaudeville, on n'a point oublié le *Napoléon* de Laya, à la Porte-Saint-Martin, et l'*Empereur*, de Grandmougin, qui s'est promené sur diverses scènes parisiennes et provinciales. Le Châtelet ne nous promet-il pas une grande pièce bonapartiste de MM. Decourcelle et Maizeroy; M. Rostand ne prépare-t-il pas l'*Aiglon*, pour la Renaissance, et le Théâtre-Antoine ne va-t-il pas nous convier bientôt à une représentation d'une pièce de M. Georges Labruyère ayant trait à la même époque et au même sujet ? M. Lemonnier a donc pu croire le moment heureusement choisi pour reprendre, au Château-d'Eau, le vieux drame de Desnoyers et Beauvallet, avec la secrète pensée de le transporter à l'Alhambra de Bruxelles — où Napoléon est adoré — dès que, rue de Malte, il aura cessé de plaire à son habituel public. La pièce qu'il ressuscite nous reporte au printemps de 1811. Pendant qu'en Espagne nos affaires étaient peu brillantes, Paris était en fête. Un fils venait de naître à Napoléon. L'empereur donna à cet enfant au berceau le titre pompeux de « roi de Rome ». C'était une imitation de l'Empire allemand du moyen âge, qui se qualifiait de

« Saint Empire Romain », et qui attribuait à l'empereur élu, avant qu'il fût couronné, le titre de roi des Romains... On sait comment le fils de Napoléon et de Marie-Louise vint à Vienne avec sa mère, en 1814, y reçut le nom de duc de Reichstadt, et mourut de phtisie à Schœnbrun, âgé de vingt ans, après avoir été fait par son aïeul, l'empereur François II, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie hongrois Giulay. Il faut lire, dans les *Mémoires du maréchal Marmont*, exilé à Vienne, l'attachant épisode de ses entrevues avec le duc de Reichstadt. Le jeune Napoléon avait exprimé le désir d'entendre de la bouche du maréchal le récit détaillé et méthodique des campagnes d'Italie, d'Egypte et de toutes celles de l'Empire, en un mot, « d'apprendre sous lui l'art de la guerre ». Et, pendant trois mois environ, Marmont, deux ou trois fois par semaine, avait des conférences régulières avec le jeune prince. Il commençait par les débuts de son père, qu'il avait connu depuis le temps de l'Ecole militaire et depuis Toulon. Il lui racontait dans les moindres circonstances ces aventures premières, ces premiers jeux et triomphes de l'habileté et de la fortune ; il menait cet ordre de récits, sans discontinuer, jusqu'à la fin de la première campagne d'Italie. Le jeune homme écoutait avec anxiété, avec ferveur. Il avait le culte de son père, un culte qui n'était pas seulement la tendresse d'une race civilisée, mais qui tenait de l'ardeur des peuples sauvages ; il avait du Corse en cela. Beau, d'ailleurs, remarquable de physionomie, de coup d'œil, de pâleur,

de timbre et d'accent, et accusant visiblement aux yeux de tous le sang dont il était sorti. Il avait cinq pouces de taille de plus que Napoléon; son front était le front paternel; son œil, plus enfoncé dans l'orbite, laissait voir quelquefois un regard perçant et dur, qui rappelait celui de son père irrité; l'ensemble de sa figure, pourtant, avait quelque chose de doux, de sérieux et de mélancolique. Par le bas du visage, il tenait plutôt de sa mère et de sa famille allemande. Mais son teint était particulier et rappelait sensiblement le ton pâle du teint de Napoléon dans sa jeunesse. Le prologue de la naïve comédie nous dépeint l'anxiété de Napoléon, au moment où Marie-Louise est en proie aux dernières douleurs. Le canon des Invalides doit annoncer aux Parisiens l'heureuse délivrance de l'Impératrice : vingt et un coups de canon, si c'est une fille; cent, si c'est un fils; le fils est né : le souverain est au comble de ses vœux! Nous le retrouvons ensuite au moment de la campagne de France, embrassant pour la dernière fois son jeune héritier, et attribuant une pension de quatre cents livres à la petite fille d'un de ses braves qu'adopte le bon lieutenant Michel Lambert — le type des grognards de l'Empire. Les auteurs nous mènent ensuite à Schœnbrun, où, sous un déguisement autrichien, Michel Lambert médite un coup de main pour enlever le fils de son empereur, sans se douter que le jeune étudiant Frantz, amoureux de Jeanne, sa fille adoptive, est justement le duc de Reischtadt, à qui, soigneusement, l'on cache sa naissance. Comment le jeune

homme apprend-il, dans un livre que lui passe le bon Michel, les hauts faits de son illustre père, et comment découvre-t-il, en se battant en duel avec le père adoptif de sa bien-aimée, qu'il est l'héritier du grand Napoléon : c'est ce que nous content fort ingénument les auteurs du drame; la mort du malheureux phtisique est le dernier acte de cette courte et triste épopée. C'est une jeune actrice de vrai talent, Mlle Renée Cogé, portant adroitement et joliment le travesti, qui, sous les traits de l'infortuné duc de Reichstadt, se charge de faire pleurer la salle : elle n'a, certes, point manqué à sa tâche, fort bien secondée, du reste, par M. Vauthier, assez bon comédien pour délaisser l'opérette et obtenir, dans son rôle de vieux grenadier fidèle, un succès du meilleur aloi. A M. Charlier est échue la mission de personnifier l'empereur, dont il rend mieux les accès de colère que la nature physique, plutôt replète. Et puis, nous le revoyons dans le tableau de Sainte-Hélène, flanquant à la porte, pour mourir tranquille, son odieux gardien Hudson Lowe. Les sympathies du public — ai-je besoin de le dire — sont allées, toutes, à Napoléon.

17 JUIN. — Reprise des *Orphelins du Pont Notre-Dame*, drame en cinq actes et huit tableaux, d'Anicet Bourgeois et Michel Masson[1]. — Ce mélodrame date de 1849 et obtint autrefois un très

1. DISTRIBUTION. — Vincent de Paul, M. *Bouyer*. — Le marquis de Varennes, M. *Charlier*. — Le chevalier de Courcelles, M. *Monrose*. — Gautier, M. *Rosambeau*. — Jacques, M. *Scipion*. — Le docteur Bertaud, M. *Wagmann*. — La Gourdaine, M. *Lomond*. — Jérôme, M. *Ferrat*. — Un officier d'archers, M. *Primard*. — La comtesse de Saint-Géran, Mme *Jane Méa*. — Catherine, Mlle *Renée Cogé*. — Gabriel, enfant

vif succès au théâtre de la Gaîté. La pièce est intéressante et faite de main d'ouvrier : c'étaient, je vous en réponds, de rudes charpentiers que Michel Masson et Anicet Bourgeois. Les *Orphelins du Pont Notre-Dame* ont donc encore produit leur effet. Le public, ami des pleurs, a toujours été fort ému par les aventures des deux enfants, jetés comme au hasard sur le pavé d'une ville et en butte aux entreprises criminelles de quelque coquin qui a intérêt à les faire disparaître. C'est l'histoire des *Enfants d'Edouard*. MM. Ad. Dennery et Cormon, en composant les *Deux Orphelines*, n'ont fait que suivre la vieille et toujours excellente poétique du genre, d'où les auteurs des *Deux Gosses* ont tiré la fructueuse mouture que vous savez. Ces deux orphelins du pont Notre-Dame sont : l'un, l'enfant d'une grande dame qu'un cousin scélérat veut supprimer pour empocher tout un héritage ; l'autre, le fils d'une pauvre femme qui, jadis, a exposé sur le pont Notre-Dame le pauvre petit être qu'elle ne pouvait plus nourrir. Comme il peut y avoir un doute quelconque dans l'esprit de M. de Varannes (c'est le nom du cousin scélérat), il trouve plus simple de se défaire des deux orphelins que d'un seul, et la scène où les enfants entendent venir leurs assassins et se jettent à l'eau pour leur échapper est vraiment émouvante. Mais l'originalité des *Orphelins du Pont Notre-Dame* n'est pas là. Ce drame est surtout curieux en ce

---

trouvé, Mlle *M. Marsans*. — Valentin, enfant trouvé, Mlle *Mormon*. — La duchesse de Montbazon, Mlle *L. Deiporte*. — La sœur Agnès, Mlle *J. Lefrançais*.

qu'il met en scène un saint : j'entends un saint qui figure légalement et officiellement au calendrier. Ce bienheureux, c'est l'abbé Vincent de Paul — saint Vincent de Paul, tout simplement. On le voit recueillir les enfants abandonnés, confesser les assassins, dire la messe et punir les coupables. Le saint homme remplit, dans le drame de Michel Masson et Anicet Bourgeois, le rôle de la Providence, de la « divine Providence ». C'était Deshayes qui jouait, en 1849, le rôle de Vincent de Paul, Deshayes, comédien à la fois très dramatique et très attendrissant, qui parut dans le *Champi* de George Sand, et fut fort remarquable dans un drame rustique intitulé la *Bête du bon Dieu*. Au théâtre de la République, M. Bouyer représente le saint avec toute l'onction que ce rôle comporte. Une Tessandier de l'avenir, Mlle Renée Cogé — le très sympathique duc de Reichstadt de la veille — se charge de tirer les larmes des spectateurs sous les traits de l'infortunée Catherine, la femme du peuple à la recherche de son enfant : Marie-Jeanne du temps de Louis XIII ; Mme Méa personnifie convenablement la comtesse de Saint-Géran ; Mmes Marsans et Morman sont deux gentils orphelins. M. Charlier a la férocité qui convient à ce chenapan de marquis de Varannes, et M. Monca montre quelque verve dans un rôle d'honnête mousquetaire, le chevalier de Courcelles. C'est vous dire que le drame d'antan n'est ni mal joué, ni mal monté.

8 JUILLET. — Première représentation des *Volontaires de la Loire*, drame en cinq actes et six

tableaux, de M. Fernand Meynet [1]. — M. Fernand Meynet est un des habituels fournisseurs du Théâtre de la République. Ne nous a-t-il pas déjà donné sur cette même scène, et avec la fidèle collaboration de Mme Marie Geffroy, certaine *Maman Gâteau* et certain *Petit Gars*, qui, bravement, abattirent leur mois de représentations : c'est la bonne mesure en ces excentriques parages, où la clientèle ne saurait se renouveler avec la même facilité qu'au boulevard. Aujourd'hui, il signe seul — et c'est assez — les *Volontaires de la Loire*, que nous avons maintes fois vu jouer sous d'autres appellations. *Les Blancs et les Bleus*, d'Alexandre Dumas, les *Chouans*, de Balzac, vous en disent le sujet bien connu, et toujours nouveau, paraît-il. La pièce est en six tableaux, ornés, sur l'affiche, de doubles titres qui l'expliquent toute, et l'action se passe, pour les deux premiers, en 1789 ; pour les quatre derniers, en 1794, pendant le siège de Lyon. Le comte de Saint-Priest a formé le projet de marier son fils Raoul à sa cousine Yvonne qui, sous le rapport pécuniaire, est un excellent parti. Mais la noble demoiselle n'aime pas du tout Raoul et en tient pour Robert, son ami d'enfance. Quel est ce Robert ? — Un enfant du peuple, l'adoré

1. Distribution. — Robert, M. *Normand*. — Mathieu, dit le Marsouin, M. *Francisque*. — Le comte de Saint-Priest, M. *Chartier*. — Le Chevalier de la Mare, M. *Garat Dercal*. — Raoul de Saint-Priest, M. *Monce*. — Hyénard, M. *Scipion*. — Le Baron de la Coudrette, M. *Wagmann*. — Jean-Pierre, M. *Villa*. — Jean-Marie, M. *Scipion fils*. — Guillaume, M. *Blanchard*. — Grison, M. *Lomon*. — Marie-Anne, Mlle *Jeanne Dion*. — Yvonne, Mlle *Yvonne Gentès*. — Françoise Grison, Mlle *J. Le Français*. — La Douairière, Mme *Moreau-Sainti*. — Rosine, Mlle *Grandjean*. — Josèle, Mlle *Torin*. — Joannès, *le petit Marc-Henri*.

fils de Marie-Anne, autrefois séduite — la fille de l'armurier de la rue Saint-Jacques — par le comte de Saint-Priest. Et voilà rivaux d'amour, comme ennemis de caste, les deux frères, le légitime et le bâtard, qui ne se connaissent pas... L'un portera la cocarde et l'écharpe blanches ; l'autre s'enrôlera sous le drapeau de la République. Et depuis le jour — les nuages s'amoncellent, dit le programme — où Robert s'étant fait vainement le porte-parole des paysans opprimés par leur seigneur, ceux-ci se révoltent — le nuage éclate ! — contre le châtelain, la Révolution fait du chemin : quel chemin, mes amis ! Voilà donc, mise en scène une fois de plus, la guerre, l'horrible guerre civile, agrémentée, pour la circonstance, par les traditionnels loustics du mélodrame populaire. Nombreuses péripéties pathétiques et même comiques... Très émouvant, vraiment, le dernier tableau, où, vaincu, le comte de Saint-Priest marche bravement à la mort, non sans avoir embrassé son fils, le capitaine Robert, qui lui fait présenter les armes par ses soldats républicains. Dramatiquement interprétée par MM. Normand et Charlier, la scène ne manque pas de grandeur ; elle a produit une impression profonde. Nous n'avions également que des éloges à adresser à Mmes Jeanne Dian et Yvonne Gentès, deux nouvelles pensionnaires de M. Lemonnier ; à MM. Francisque et Scipion, qui s'acquittent avec infiniment de zèle : l'un du rôle sympathique de Mathieu, dit le Marsouin ; l'autre de l'abject personnage de l'espion Hyénard.

30 JUILLET. — Reprise de *Jacques l'Honneur*,

drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Léon Sazie et G. Grison[1]. — Un riche banquier, M. Bertin, a élevé et protégé, dès l'enfance, le jeune Jacques Varlay, qui a si bien profité de ses leçons qu'il est devenu le principal caissier de sa maison, et qu'il a été surnommé Jacques l'Honneur. Celui-ci est tellement reconnaissant à son patron de ce qu'il a fait pour lui, qu'une somme de huit cent mille francs ayant été soustraite à sa caisse pendant la soirée de contrat de Mlle Bertin, il se laisse accuser de vol et d'assassinat. Pourquoi Jacques assume-t-il un tel crime ? Parce qu'il le croit commis par le fils Bertin, joueur enragé, à qui il a refusé de prêter trente mille francs. Or, le prétendu de Mlle Bertin, Montjerbois, marquis de rencontre et escamoteur de profession, a entendu la demande du jeune homme, et avec une extraordinaire dextérité de mains, il a subtilisé, dans la poche même de Jacques, la clef de la caisse qu'il a ainsi déchargée de huit cent mille francs. Puis, surpris par son futur beau-père, qui faisait en ce moment une tournée dans ses bureaux, il l'a tout simplement étranglé. Cette clef, trouvée au bas du coffre-fort, sera la principale cause de la condamnation de Jacques, le juge

---

1. Distribution. — Jacques Varlay, M. *Normand*. — Le commandant Castillac, M. *Scipion*. — Le docteur Malouguet, M. *Régnier*. — Gaston de Montjerbois, M. *Varney*. — Claude Bertin, M. *Blanchard*. — Bourbouis, M. *H. Legrand*. — Maurice Bertin, M. *Bosquié*. — André Nangy, M. *Guiraud*. — De Champeablon, M. *Scipion fils*. — Baptistin, M. *Rosambeau*. — Zézette Varlay, Mlle *Gosselin*. — Miss Ketty, Mme *Lévi-Leclerc*. — Jeanne Bertin, Mlle *Meynier*. — Mme Varlay, Mlle *Rion*. — Mme Bertin, Mlle *Barnal*. — Mme Rilet, Mlle *Irma Le Français*. — Julie, Mlle *Torin*.

d'instruction n'ayant pas tenté le moindre effort pour découvrir d'autres preuves: Jacques, dont le passé est irréprochable, a été puni de vingt ans de travaux forcés ; sa mère aveugle est morte de douleur. Et la richissime maison des Bertin, désormais aux mains du futur gendre et du fils, qui joue de plus belle, est sur le point de sombrer. Aussi le marquis a-t-il hâte de toucher les trois millions de la dot, mise en lieu sûr, qui lui reviendront le jour de son mariage. Mais Jeanne Bertin adore Jacques, elle est persuadée que son innocence éclatera tôt ou tard, et dans cette attente, elle a simulé la folie pour ne pas épouser l'odieux personnage dont est toujours entichée, dans ses instincts de parvenue, madame sa mère... Le moment nous semble venu de faire entrer en scène le commandant Castillac. Ce Marseillais exubérant débrouillera tous les fils de l'intrigue. C'est en déposant, au retour d'Amérique, huit cent mille francs dans la caisse de son vieil ami Bertin qu'il a excité la convoitise de Montjerbois : il prouvera que Montjerbois n'est qu'un prestidigitateur, connu sous le nom de Bosco, et délivrant une certaine Ketty, jusque là hypnotisée par le scélérat, il la mettra à même de tout dire. Bosco n'était marquis que parce qu'il avait tué le vrai Montjerbois pour prendre son nom : il est convaincu du vol et de l'assassinat de Bertin, et surpris juste au moment où cherchant à empoisonner Ketty, il allait commettre un nouveau crime. Jacques est toujours digne de s'appeler Jacques l'Honneur ; il épousera Mlle Bertin et mariera sa sœur à un jeune avocat

qui s'était, inutilement du reste, dévoué à sa cause. Ce Castillac est étonnant, comme vous voyez.... Aussi a-t-il été, en la personne de l'excellent Scipion, la joie d'une soirée souvent mouillée de larmes. Ce Castillac fera plus encore ; il est capable de soutenir de sa verve et de sa bonne humeur un drame bourré d'invraisemblances et de naïvetés, qui, sans lui, peut-être, ne tiendrait pas debout. Mais, pour être coulé dans le moule connu, et pour contenir, suivant la poétique habituelle, les bonnes erreurs judiciaires, à la *Roger la Honte*, les évanouissements, les vols, les assassinats, les tentatives d'empoisonnement, les morts subites, les cas de folie et d'hypnotisme que vous avez maintes fois applaudis, il n'est pas ennuyeux un seul instant, et l'on y trouve même plus d'une scène bien faite qu'auraient pu signer les maîtres du genre. M. Alphonse Lemonnier a donné à *Jacques l'Honneur* les meilleurs interprètes qu'il pouvait : MM. Normand, dans le sympathique et malheureux caissier, Scipion, dans le commandant Castillac, Régnier, dans certain docteur dont nous n'avons point parlé, H. Legrand, un amusant Bamboula, Mme Lévi-Leclerc, dans miss Ketty, etc. Tout cela est mieux que convenable.

20 AOUT. — Première représentation de la *Fille aux écus*, pièce en cinq actes, de M. L. Péricaud [1]. — L'action se passe de nos jours, en Normandie. Pour complaire à leur adorée fille, hantée du désir

1. DISTRIBUTION. — Frantz de Montferrier, M. *Garot-Derval*. — François Bénard, M. *Francisque*. — Jean Humelin, M. *Guiraud*. — Humelin père, M. *Scipion*. — Docteur Morelli, M. *Bacquié*. — Xavier de Saint

d'être comtesse, les Bénard ont repris leur parole — puisqu'on ne s'était même pas topé dans la main! — à Jean Humelin, et donné leur chère « fillotte » au beau Frantz de Montferrier, pressé de payer ses dettes avec les huit cent mille francs de la dot. Jean se console en se faisant soldat, et nous le voyons, sept ans après, revenir au pays avec le grade de lieutenant d'infanterie de marine, obtenu au Soudan, et la croix de la Légion d'honneur conquise à Madagascar. Le comte de Montferrier est, au contraire, un pur chenapan, dont le rêve est de faire sa maîtresse de l'institutrice de ses enfants, sa cousine Diane d'Arlers. Et la pire chose arriverait en effet si Diane n'était pas une très honnête fille, heureuse de prouver son innocence en acceptant de devenir la femme d'un épisodique docteur, justement épris de ses yeux bleus. Mais la mère Bénard, n'ayant plus aucun doute sur les mauvaises intentions de son noble gendre, voudrait reprendre sa fille : celle-ci refuse de la suivre, elle se doit à ses enfants. C'est là un sentiment qui nous semble assez naturel, et nous ne comprenons guère la grande colère de cette mégère, apaisée seulement le jour où elle apprendra qu'en réponse aux demandes de ses créanciers, de plus en plus exigeants, le Monferrier, joueur effréné, a eu fort à propos l'idée de se brûler la cervelle : juste fin du vibrion. Alors, la maman

---

Ferréol, M. *H. Legrand.* — Un domestique, M. *Duluard.* — Un garçon d'hôtel, M. *Primard.* — Madeleine Bénard Mme *Riquet-Lemonnier.* — Marie Bénard, Mlle *Villars.* — Diane d'Arlers, Mme *Lévi-Leclerc.* — Comtesse de Montferrier, Mlle *Riom.* — Jacques, *la Petite Lictot.* — Jeanne, *la Petite Charlotte.*

ches de son frère, qui nous semble assez exactement remplir le rôle d'Asthon de *Lucie*. Lovelace se bat avec ce frère, le laisse baigner dans son sang, et enlève Clarisse. A l'acte suivant, c'est une auberge. Signalons une marche fort bien faite, sorte de pas redoublé, sur lequel défilent, en présence de Clarisse, les régiments anglais, revenant des Indes. Notons aussi un souvenir très précis du chœur des enfants au premier acte de *Carmen* : la Garde montante que vous connaissez bien. Nous assistons ensuite à la tentative de viol de Lovelace sur Clarisse, tentative avortée puisque Clarisse boit, sans s'endormir, le narcotique qu'on a glissé dans sa boisson. Puis, vient le grand duo d'amour, où nous entendons chanter à notre oreille le « C'est le Dieu de la jeunesse » de *Lakmé*. Clarisse s'enfuit ; Lovelace ordonne à Patrick et à Bouton-de-Rose de l'emmener chez lui ; mais il ne se doute pas que, soudain, les deux associés ont tourné à la vertu et se feront désormais les protecteurs de celle qu'ils étaient chargés de livrer au séducteur. Le dernier acte, celui de l'orgie chez Levelace, n'est qu'une suite de duels : duel de Patrick et de Lovelace, duel du colonel et de Lovelace. Notre héros succombe ; c'est sur ses lèvres glacées qu'il reçoit le baiser et l'aveu suprême de Clarisse : « Je t'aime ! ». Vous savez le cas que fait de son poème M. Jules Barbier... Ajouterai-je que, sans rien innover (oh ! non !) la musique était, après tout, fort capable d'obtenir, au Théâtre de la République et sur toutes les scènes de province où la portera le riche répertoire de l'im-

que, pas plus dans le texte, à perte de vue, de Richardson, que dans l'abrégé, déjà long, que jadis nous en donna Jules Janin, vous n'avez jamais lu ce fameux roman de *Clarisse Harlowe*, dont le héros, Lovelace, personnage tout imaginaire, est devenu le type du séducteur aux belles manières. Cela, d'ailleurs, ne nous empêchait pas de comprendre le livret que M. Jules Barbier regarde comme ce qu'il a fait de mieux après *Faust*, et qu'a signé conjointement avec lui M. Paul de Choudens, le sympathique éditeur. La scène se passe en Angleterre, au dix-huitième siècle, et le premier acte nous introduit dans une louche taverne, où, très amoureux de Clarisse Harlowe, Lovelace annonce qu'il aura besoin des services de l'ingénieux Patrick et de Bouton-de-Rose, sa digne partenaire. En dépit de ses dimensions, l'acte est plutôt vide, et nous présente assez mal les principaux personnages de la pièce. Mais, avec ses chœurs de matitornes et de voleurs, la musique en est pittoresque, rythmique et d'un joli mouvement scénique : elle *court* et ne laisse pas à l'auditeur un seul moment pour s'ennuyer. Le second acte, dont le prélude nous rappelle le sommeil de Juliette, représente un jardin au clair de lune. Clarisse Harlowe y rêve de Lovelace et chante : « Chaste et pure nuit ». Puis, elle subit les repro-

---

nat, M. *Sassart*. — Mauwbray, M. *Stéphan*. — Smith, M. *Félix Berré*. — Jackson, M. *Rocheville*. — William, M. *Lambert*. — Un valet de Lovelace, M. *Yolin*. — Clarisse Harlowe, sœur de James, Mlle *Mary Garnier*. — Bouton de rose, fille de taverne, Mme *Noelly-Milliaud*. — Miss Betsy, Mlle *Brélia*. — Jenny, femme de William, Mlle *Delalande*. — Bob, son fils, garçon de sept à huit ans, *le petit Anjot*.

et la *Martyre*, de M. Samara (avec MM. Henriot et Martapoura, Mmes Dhasty et Noelly-Milliaud), et les *Mousquetaires de la Reine*, faisaient les frais des représentations de cette saison d'Opéra popupulaire qui se prolongeaient jusqu'au 23 octobre[1].

La troupe de l'Opéra-Comique avait donné, le 30 novembre, sa dernière représentation. M. Alphonse Lemonnier reprenait immédiatement possession de son théâtre, et nous conviait, le 3 décembre, à la première représentation de *Kosaks!* pièce en cinq actes, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand[2]. — Fortement dépaysés, depuis un mois, par le brillant passage de l'Opéra-Comique national, les habitués du Théâtre de la République, n'ont pas dû se retrouver encore tout à fait chez eux ce soir, où M. Lemonnier leur offrait, avec une belle mise en scène et dans des décors bien brossés par des maîtres, une œuvre inédite des auteurs d'*Yzeïl* et de *Griselidis* : Excusez du peu! On ne se refuse plus rien, rue de Malte! *Kosaks!*... Pourquoi *Kosaks?* Le vrai titre de l'émouvant drame devrait être *Rousslane*. Car, au milieu des cris de guerre, de vengeance, d'amour, de haine et de victoire, le divin poète, Rousslane, revient, à chaque instant, nous bercer de ses rimes

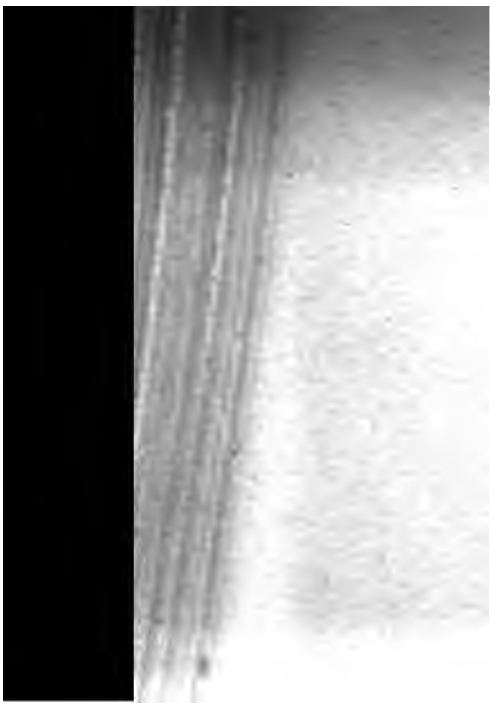
1. On a vu, au chapitre de l'Opéra-Comique, le détail des représentations qui eurent lieu provisoirement au Théâtre de la République, en attendant l'ouverture de la nouvelle salle.

2. Distribution. — Tarass Boulba, M. *Krauss*. — Rousslane, M. *Emile Raymond*. — Féophane, M. *Régnier*. — Andry, M. *Guiraud*. — Yégor, M. *Bacquié*. — Yankel, M. *H. Legrand*. — Rosen, M. *Varnay*. — Kovkoubenko, M. *Saint-Charles*. — L'envoyé de Transylvanie, M. *Garet-Derval*. — Mosy, M. *Fernand*. — Myriane, Mlle *Emma Villars*. — Oria, Mme *Lévi-Leclerc*. — Maroussia, Mlle *Gabrielle Reyne*. — Une femme kosake, Mlle *Jentès*. — Une femme polonaise, Mlle *Grandjean*.

enivrantes. Tarass Boulba, grand chef de l'Ukraine, ne désespère pas, en dépit de son âge, d'envahir et d'écraser un jour l'ennemi héréditaire, la Pologne. Et, s'il ne peut réaliser lui-même le rêve de toute sa vie, il lui reste, pour exécuter ses desseins, Andry et Yegor, tous deux jeunes, hardis, de race pure, ayant du vrai kosak le courage et la foi. Hélas ! Pourquoi, ô Myriane, venez-vous, par votre éblouissante beauté, terrasser cette force, annihiler cette ambition, éteindre cette haine?... Pourquoi Andry a-t-il eu le malheur de vous connaître à Kief? Pourquoi, ô Myriane, vous êtes-vous emparée de son cœur?... La victoire était assurée. Varsovie, devenue la proie des flammes, l'entrée triomphale dans la ville prise devait avoir lieu le lendemain même, et Andry, fidèle à son poste, gardait le camp des troupes endormies. Alerte ! Qui va là ! La voix d'une prisonnière lui murmure tout bas le doux nom de Myriane. Envoyée par sa belle maîtresse, elle lui dépeint la misère des assiégés, la douleur de Myriane, dont le seul désir serait de le revoir une fois encore avant de mourir. Alors, entre le devoir qui lui commande de veiller sur ses compagnons d'armes et l'amour qui l'attend dans le camp ennemi, l'hésitation ne sera pas longue, l'amour, plus fort que tout, primera le devoir. N'écoutant que son cœur, il se retrouvera bientôt dans les bras de l'aimée. Mais, le camp n'est plus gardé, les Polonais profitent de cet abandon pour mettre en pleine déroute les vaillants guerriers de Tarass Boulba. Parmi ces derniers, plusieurs sont faits prisonniers, entre

autres, le poète Rousslane, qui, seul, a vu Andry. Après trois ans de captivité, Rousslane, aveugle, reviendra au pays natal et retrouvera son chef qui, par ruse (la scène est tout à fait originale), obtiendra de lui le nom du traître. Le Brandebourg et la Transylvanie proposent à Tarass Boulba de s'unir à lui pour combattre à nouveau la Pologne. Alors, le chef, voulant retrouver le fils indigne qu'il sait réfugié à Wilna, reprend les armes et se dirige vers cette ville, afin de châtier le coupable. Et, tenant le serment qu'il fit devant la Vierge, malgré les supplications de Rousslane et de son peuple qui implore le pardon d'Andry, le père tue son fils de sa propre main, après l'avoir forcé à assister à l'horrible supplice de Myriane... Ah! qu'il est donc poignant, ce dernier acte! Et comme les auteurs ont bien su prendre leur public qui, déjà justement angoissé par les scènes précédentes, n'a pu refouler devant tant de cruauté, un naturel sentiment de terreur. Un noble drame, aussi bien « écrit » qu'il pourrait l'être pour « une scène d'ordre », monté à grands frais — vingt-cinq mille francs, nous dit-on — par le très actif directeur du Théâtre de la République, et supérieurement joué par M. Krauss, excellent, cette fois, dans le rôle du vieux Tarass Boulba, placé dans une gamme uniformément hurlante, par M. Emile Raymond, un très remarquable Rousslane, et par Mlle Emma Villars, une touchante Myriane. — Bonne soirée, à tous les points de vue — une des meilleures, certainement, que nous ait jamais offertes M. Lemonnier.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Closerie des Genêts, drame	5 a. 7 t.	»	26
La Bouquetière des Innocents, drame	5 a. 11 t.	26 janv.	46
La Voleuse d'enfants, drame	5 a. 8 t.	8 mars	25
La Grâce de Dieu, drame mêlé de chant.	5	31 mars	27
Kean ou *Désordre et génie*, comédie	5 a. 6 t.	23 avril	35
Le Roi de Rome, comédie	5 a. 8 t.	28 mai	20
Les Orphelins du Pont Notre-Dame, drame	5 a. 8 t.	17 juin	21
**Les Volontaires de la Loire*, drame	5 a. 6 t.	8 juillet	22
Jacques l'Honneur, drame	5 a. 9 t.	30 juillet	17
**La Fille aux écus*, pièce	5	20 août	41
Kosaks, pièce	5	3 déc.	29
La Porteuse de pain, drame	5 a. 9 t.	30 déc.	2
Le Trouvère, opéra	5	16 sept.	13
Le Voyage en Chine, opéra-comique	3	17 sept.	4
**Lovelace*, drame lyrique	4	19 sept.	4
Les Mousquetaires de la Reine, opéra-comique	3	20 sept.	4
Lucie de Lammermoor, opéra	5	24 sept.	
L'Amour blanc, opéra-comique	1	30 sept.	4
Le Barbier de Séville, opéra bouffe	4	3 octob.	10
La Martyre, drame lyrique	3	7 octob.	3



COMÉDIE-PARISIENNE

(ATHÉNÉE-COMIQUE)

Avant de redevenir la Comédie-Parisienne, le théâtre de l'Athénée-Comique, encore sous la direction de M. Maurice Charlot, avait fêté, le 27 janvier, la cinquantième représentation de l'amusante revue de MM. Gavault et de Cottens, *Cocher, rue Boudreau !* et donné, le 8 mars, la première représentation de *La Geisha*, fantaisie japonaise en trois actes, adaptée de l'anglais, par MM. Charles Clairville et Jacques Lemaire, musique de M. Sydney Jones, par arrangement spécial avec M. Georges Edwards[1]. — Ce n'est évidemment pas un succès littéraire qu'avaient rêvé les sympathiques adaptateurs de la fantaisie japonaise (oh ! si peu !) qui, depuis plus d'une année, se jouait, chaque

1. DISTRIBUTION. — Mak-Chou-Li, M. *Guyon fils*. — Reginald, M. *Perrin*. — Le marquis Imari, M. *Jannin*. — Katana, M. *Baron fils*. — Dick, M. *La Renaudie*. — Arthur, M. *Duvelleroy*. — Georges, M. *Froment*. — Takémini, M. *Diémat*. — Zoé Panach, Mlle *Aug. Leriche*. — Mimosa, Mlle *Jeanne Petit*. — Nelly Siamori, Mlle *Miriam Manuel*. — Tommy, Mlle *De Montbryon*. — Lady Constana, Mlle *Calvé*. — Miss Mabel, Mlle *Liliane*. — Miss Mary, Mlle *Verdant*. — Miss Ethel, Mlle *de Luzille*.

soir, devant une salle comble, au Daily Théâtre de Londres.

Prenez donc, s'il vous plaît,
Notre pièce pour ce qu'elle est :
Petites scènes de poupées,
En des paravents découpées,
Chacune emportant son tableau
Ou gracieux ou rigolo;
Moins riche de philosophie
Que de cinématographie.
Telle une boîte de joujoux
Que l'on ouvrirait devant vous.

Ainsi le public était-il adroitement prévenu, dans un avis fort bien dit (oh ! qu'il a donc été bien dit !) par Mlle Augustine Leriche qui, avec M. Guyon fils, fut la joie d'une soirée où l'on put applaudir la jolie voix de Mlle Jane Petit, suffisamment maniérée pour faire une idéale petite mousmé ; la grâce de Mlle Miriam Manuel, et celle des gentilles geishas, ses aimables compagnes à la maison de thé du Bon Chinois Mak-Chou-Li ; les « Jambes-en-l'Air » des danseuses de l'Empire Palace, émules des sœurs Barrisson, et la musique de « tout le monde », importée par un compositeur anglais qui, certes, ne manquait pas d'aplomb... Et, pendant que ses gigues exotiques nous transportaient en ce Japon d'Outre-Manche, nous nous rappelions l'adorable *Madame Chrysanthème*, d'André Messager qui ouvrit, à la Renaissance, il y a quelques années, une courte saison lyrique.

La *Geisha* était, quelques jours après, accom-

pagnée, sur l'affiche de l'Athénée-Comique, d'une intéressante comédie en un acte, de M. Stanislas Rszewuski, *La Doctrine du Mari*, jouée par MM. Moriès et Duvelleroy, Mmes Sorano et Elise Veillat.

22 AVRIL. — Première représentation, à ce théâtre, de *L'Amour mouillé*, opérette en trois actes, de Jules Prével et Armand Liorat, musique de M. Louis Varney[1]. — Le clou de la pièce, c'est la valse chantée par le prince et par Laurette, avec refrain repris en chœur par les nonnettes, le « Piou, piou pi ouit » du prétendu colibri enfermé dans une cage, se mêlant exquisement à la phrase des femmes : « P'tit fi, p'tit mignon ». Ce morceau eût suffi, à lui tout seul, au succès de l'ouvrage ; c'est, comme on dit, un « bon numéro » : demandez plutôt à l'éditeur Choudens qui a dû en débiter quelques exemplaires — ainsi qu'autrefois celui du *Jour et la Nuit* répandit, dans tout Paris, le fameux « Ri pi pi pi pi ». Je ne jurerais même pas que, cette fois, Varney n'ait « tombé » Lecocq. — Parfait, me direz-vous, nous voyons le clou ; mais, d'où ce titre anacréontique de l'*Amour mouillé?* — De rien, de ce que vous voudrez : de ce que le prince de Syracuse, jeté dans Tarente par une très rude tempête, est apparu à Laurette, près du socle d'où l'on venait de précipiter dans la mer la statue du petit dieu malin. Ce n'est pas

1. DISTRIBUTION. — Cascarino, M. *Guyon fils*. — Pampinelli, M. *Kerny*. — Ascanio, M. *Baron fils*. — Carlo, Mme *J. Pernyn*. — Catarina, Mlle *A. Leriche*. — Laurette, Mlle *J. Petit*. — Fritella, Mlle *Rachel Launay*. — La prieure, Mlle *Anna Stella*. — Sœur Francesca, Mlle *Liliane*.

plus « malin
teurs d'il y a
fils, Guy, Nix
de dignes suc
fils, Mme Peru
le mieux au g
Cette reprise de
cygne de la dire

18 JUILLET. —
norable, comédi
Fournier et Souli
deux actes, de M.
une année sans ét
sans directeur d'é
théâtres sont ferm
pour les rouvrir in
dant la chaude sais
— gageons qu'il y t
est M. Monza, que
sivement, dans ces
et l'Ambigu, les Folie
Avec M. Monza, pl
ainsi qu'il venait de l
faire représenter, rue
trois actes de MM. Pa

1. DISTRIBUTION. — Brévannes,
— Leclerc, M. *Roblet*. — Fernan
— François, M. *R. Charly's*. —
M. *Dieudé*. — Mme Brévannes, M
Georgette Moreau. — Mme Gérard,

2. DISTRIBUTION. — Collardeau, M
— Canasson, M. *Valliéres*. — Du
Mlle *Georgette Moreau*. — Mme Pi
Mlle *Berthias*. — Françoise, Mlle *De*

norable. J'avoue n'être pas très documenté sur M. Soulié, que je n'ai fait qu'apercevoir au fond d'une baignoire, où il me fut vivement présenté, sans que je prisse le temps de demander à l'aimable débutant s'il descendait du grand Frédéric, l'auteur des *Mémoires du Diable* et de la *Closerie des Genêts*. Mais je connais depuis de longues années Paul Fournier, l'un des boute-en-train des Parisiens de Paris. Paul Fournier n'est pas seulement un statuaire de talent : voyez, à Longjumeau, le joli monument qu'il élevait naguère à Adolphe Adam ; Paul Fournier ne se contente pas de faire de nos grands comédiens, morts ou vivants, de merveilleuses imitations qui sont de véritables chefs-d'œuvre d'exactitude et d'esprit ; Paul Fournier, fortement hanté du démon théâtral, écrit des pièces et encore des pièces : ses tiroirs en sont bourrés, et je n'ai nullement été étonné de voir surgir sur l'affiche de l'Athénée-Comique *deux* œuvres signées de lui : il en a bien d'autres ! L'*Honorable* est une comédie de mœurs qui a mérité d'être applaudie sur la scène où les invités des Escholiers réservaient, il y a quelques années, le plus chaleureux accueil à l'*Engrenage*, de M. Brieux. Brévannes est un député faiseur de belles phrases — il y en a, paraît-il, quelques-uns de cet acabit — et dont tout le talent d'orateur consiste à répéter, à la tribune, les discours que lui confectionne sa femme — une maîtresse femme. Il lui doit tout, mais il ne s'en montre pas plus reconnaissant pour cela, ne manquant point une occasion de la tromper. Ainsi promit-il de « pous-

ser » la fille d'un de ses électeurs les plus influents, Marie-Louise Gérard, qui a rêvé de devenir actrice. Il la présentera au directeur du Conservatoire, son ami, mais il se l'adjugera tout d'abord comme maîtresse. Abandonnée par son séducteur, à qui, sans doute, elle a déjà cessé de plaire, Marie-Louise dit tout à ses parents. Gérard, furieux, est capable de faire rater l'élection de celui qui a déshonoré sa fille; mais il est un Dieu pour les malhonnêtes gens et encore une fois — la dernière peut-être — passera Brévannes, profitant heureusement de la retraite de son concurrent, Bouchardin, justement dégoûté de la lutte électorale. Ah! c'est un triste sire que le triomphant député de Clagny, si sévèrement portraicturé par MM. Paul Fournier et Soulié, et dire qu'en Bourgogne ou ailleurs — pas de personnalités, n'est-ce pas? — il n'est peut-être pas seul de son espèce!... Toute pleine de traits justes, qui ont admirablement porté, l'alerte comédie a été fort bien jouée par M. Hirsch — le Cyrano de Marseille — qui a mis dans le personnage du politicien blagueur, le redondant panache, l'étonnant cynisme et la fausse sincérité que réclame le rôle. Mlle Rose Syma donne une belle allure, aristocratique et dédaigneuse, à Mme Brévannes, pitoyable à l'homme qui n'existe que par elle. Très bien esquissée par M. Pons-Arlès, la silhouette du paysan Gérard — à qui l'on a dérobé l'honneur. J'ai dit qu'on avait fait à l'*Honorable* un mérité succès. Puis, la soirée s'est joyeusement terminée par un vaudeville de M. Paul Fournier, tout seul, qui, après une petite

promenade hivernale chez les directeurs du Palais-Royal et des Nouveautés, des Variétés et de Déjazet, suivie d'un essai loyal au Cercle Volney, a retrouvé, à l'Athénée-Comique, l'heureuse hospitalité que, l'auteur et moi, nous avions primitivement rêvée pour lui. Pimentel et Collardeau, deux collègues et amis, briguent tous deux, dans je ne sais quel ministère, la place de chef de division, quand une lettre de rendez-vous, adressée sur papier administratif à Mme Collardeau par Canasson, fait croire à Pimentel que Canasson est l'amant de sa femme. Et comme le lieu du rendez-vous choisi est justement l'appartement d'Olga — une petite actrice de ses amies, que Canasson croyait partie en tournée — vous devinez le comique méli-mélo, les inénarrables quiproquos résultant de l'arrivée simultanée, 75, rue Nollet, dudit Canasson et de Mme Collardeau, de Pimentel, le « monsieur » d'Olga, de la jalouse Mme Pimentel, et enfin de la petite Olga qui, par deux fois, a manqué son train... Et si tous ces gens-là ne manquaient pas leur but : celui de nous faire rire, M. Paul Fournier n'avait pas perdu son temps en écrivant ce joyeux vaudeville...

Dès le mois d'octobre, M. Henri Burguet — un excellent acteur remarqué sur plusieurs scènes du boulevard, et actuellement encore applaudi, chaque soir, à l'Odéon, dans le colonel de Rouvray de *Colinette* — devenait, aux lieu et place de M. Maurice Charlot, directeur de l'Athénée-Comique, dont il changeait le titre et le genre en l'appelant de son ancien nom : Comédie-Parisienne, et qu'il ne

rouvrait qu'à la fin de décembre, après un long délai de trois mois.

23 DÉCEMBRE. — Premières représentations de l'*Ecole des Amants*, comédie en trois actes, de MM. Claude Roland et Pierre Morgand [1], et de *Loreau est acquitté !* comédie en un acte, de MM. A. de Lorde et Eugène Morel [2]. — Surtout, ô jeunes filles à marier, ne vous avisez pas de prendre comme exemple — autant pour la moralité de notre immorale société que pour le bonheur de votre petit ménage — l'exemple, si funeste, de Mlle Raymonde, qui, courtisée en même temps par Victor Rivet, d'un âge mûr, et Paul Ancelin, jeune et joli garçon, épouse le premier, plus riche et plus décoratif, en se réservant de prendre le second pour amant et en le priant même de loner d'avance un joli rez-de-chaussée, gentiment aménagé pour les circonstances à venir. Mais, comme à tout prix, il faudra sauver les apparences et conserver la confiance du mari jaloux, l'idée naît, en son cerveau compliqué et perverti, de marier Paul — on se défie moins d'un homme marié — à une de ses bonnes petites amies, Alice, dont le carac-

1. DISTRIBUTION. — Paul Ancelin, M. *Pierre Achard*. — Victor Rivet, M. *Bultier*. — Raymonde, Mme *Gabrielle Berny*. — Alice, Mlle *Blanche Toutain*. — Mme Aubert, Mlle *Blanche Méry*. — Julie, Mlle *Suzanne Rozier*. — Louise, Mlle *Barcéy*. — Une femme de chambre, Mlle *Degonne*.

2. DISTRIBUTION. — Florin, M. *Albert Mayer*. — Loreau, M. *Modot*. — Victor, M. *Lefort*. — Mme Florin, Mlle *Louise Bignon*.

Il y a beaucoup de Loreau qui sont de très honnêtes gens. Le Loreau de MM. de Lorde et Eugène Morel, malgré son acquittement, était au contraire un gredin de la pire espèce. Ses homonymes réclamèrent. On fit droit à leurs réclamations, et la Comédie-Parisienne, au titre de son amusante comédie, *Loreau est acquitté*, substitua celui de *Lorel est acquitté*, destiné à tenir l'affiche avec l'*Ecole des amants*.

tère, quelque peu romanesque, facilitera les choses. Or, voilà les deux mariages célébrés depuis trois mois déjà, sans que Paul ait obtenu de Raymonde les compensations qu'il en attendait ; il est si difficile d'être libre quelques heures ! dit-elle. C'est, cependant, à notre avis, un simple détail peu fait pour embarrasser Raymonde, telle que nous la connaissons, mais l'aventure doit, paraît-il, se corser : là est la pièce. Raymonde imagine donc de jeter dans les bras de son mari Alice, triste et délaissée, dont il fera sa maîtresse ; ils pourront ainsi, par cet honnête calcul, mutuellement profiter des absences des deux époux gênants pour s'ébattre, joyeux et tranquilles, en leur gentil rez-de-chaussée. Tout marche à souhait jusqu'au moment où Paul, après n'avoir plus rien à désirer de Raymonde, assiste à la toilette de sa femme qui, tout tranquillement, va le tromper.... Cela lui semble, après tout, un peu bien raide, et s'apercevant enfin qu'Alice est délicieuse, il tombe à ses pieds, la rappelle et la retient pour toujours. Telle est la pièce signée de deux débutants, MM. Claude Roland et Pierre Morgand, par laquelle M. Burguet, le très sympathique comédien que nous savons, inaugurait sa direction. En un dialogue, que nous eussions désiré plus substantiel, au milieu de personnages sceptiques et inconscients, l'action s'y déroulait simplement et suffisamment invraisemblable. La paradoxale comédie visait-elle donc à l'étude de mœurs ? Hum ! Voilà qui eût été singulièrement grave.... N'insistons pas... Très bonne interprétation. M. Pierre Achard, était un

Paul Ancelin très vrai et très distingué; Mlle Blanche Toutain, une mignonne et délicate poupée, tenait avec beaucoup d'intelligence et de sentiment le rôle d'Alice, et nous avons avec plaisir retrouvé dans Mlle Berny, qui jouait celui de Raymonde, une fine comédienne qui, depuis quelques années, avait disparu de l'horizon parisien. L'*Ecole des Amants* était précédée d'un acte amusant, *Loreau est acquitté*, et l'orchestre de M. Paul Cressonnois se chargeait de distraire le public pendant les entr'actes, un peu bien longs...

	NOMBRE d'actes	DATE de la première ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Cocher, rue Boudreau ! revue	3 a. 8 t.	»	62
Le Budget, pièce	1	»	62
**La Geisha*, opérette	3	8 mars	50
La Doctrine du mari, comédie	1	17 mars	81
L'Amour mouillé, opérette	3	22 avril	42
**L'Honorable*, comédie	3	18 juillet	25
**Collègues*, vaudeville	2	18 juillet	25
**Le Droguiste*, vaudeville	1	18 juillet	25
**L'Ecole des amants*, comédie	3	23 déc.	9
**Loreau est acquitté*, comédie	1	23 déc.	9

SPECTACLES DIVERS

Le Théâtre des Nations n'a eu qu'une existence de quatre mois. C'est au commencement de septembre que M. Monza s'installait dans la salle laissée vacante par l'Opéra-Comique, et dès la fin de la présente année, cédait la place à Mme Sarah Bernhardt, émigrant de la Renaissance au théâtre de la place du Châtelet.

3 septembre. — Reprise des *Gardes forestiers*, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas [1]. — Ces *Gardes forestiers* furent joués d'origine à Marseille, il y a quarante ans, et nous arrivaient le fusil sur l'épaule, avec leurs grandes guêtres de cuir et leurs chiens sur leurs talons, après s'être arrêtés, quelques années après, à deux pas du chemin de fer de Lyon, au Grand-Théâtre Parisien, une espèce de *hall* immense, en forme de parallélogramme, dénué de loges et de balcons, mais pouvant contenir un nombre considérable de spectateurs dans un parterre à plan incliné. Ne cherchez pas le Grand-Théâtre-Parisien : il y a bel âge qu'il est démoli. La troupe recrutée de ci de là faisait vaillamment son de-

1. Distribution. — Vatrin, M. *Londrin*. — Bernard, son fils, M. *Normand*. — Raisin, M. A. *Munié*. — Mathieu Goguelu, M. *Bour*. — François, M. *Vallières*. — Louis Chollet, M. *Durlès*. — L'abbé Grégoire, M. *Adam*. — Mollicart, M. *Perrenot*. — Lajeunesse, M. *Brizard*. — Bobinet, *R. Charly's*. — Un gendarme, M. *Désiré*. — Catherine Blum, Mlle *M. Marsuns*. — Mlle Raisin, Mlle *G. Moreau*. — Mme Varin, Mlle *Albanie*. La mère Tellier, Mlle *Noris*. — Babet, Mlle *Depré*.

voir, et nous n'avions, en somme, que des éloges à adresser à MM. Normand, Vallières, Bour et Landrin, à Mmes Marsans et Noris. Etait-ce la faute de ces très consciencieux artistes si, en dépit du nom célèbre dont elle était signée, la pièce paraissait longue — oh ! que longue à se mettre en train ! — et fâcheusement banale, au moment où, tardivement, commençait l'intérêt ?...

Le 17 septembre, Dumas cédait l'affiche à Dumas lui-même, et les *Gardes forestiers* étaient remplacés par *Kean* [1]. Le grand drame romantique du maître avait été repris, le précédent mois d'avril, au Théâtre de la République, pour les représentations de M. Henry Krauss. M. Monza a pensé avec raison que, si l'œuvre et son interprète avait obtenu un vif succès dans les parages du Château-d'Eau, ce succès ne devait pas être moindre à la place du Châtelet. Voici donc les portraits monumentaux de M. Krauss s'étalant désormais aux portes de feu l'Opéra-Comique. Voici le jeune artiste de belle prestance et de gestes magnifiques — quel dommage que la voix soit toujours un peu blanche ! — s'emparant audacieusement de ce rôle à panache et le conduisant, non sans élégance et sans adresse, jusqu'à ce quatrième acte — l'acte dans la salle — dont l'effet sur le public est toujours énorme. M. Krauss n'est, d'ailleurs, pas mal entouré et, si M. Normand n'a, sous les traits du prince de Galles, qu'une distinction relative, il faut louer le zèle de M. Régnier, mari plus trompé que jamais ; les beaux yeux de Mme Lévi-Leclerc, qui fait la comtesse de Kœfeld, et la grâce de Mlle Marthe Marsans en ce rôle d'Anna Damby, où dé-

---

1. Distribution. — Kean, M. *Henry Krauss*. — Comte de Kœfeld, M. *Régnier*. — Salomon, M. *Landrin*. — Prince de Galles, M. *Normand*. — Lord Mewil, M. *Desmaret*. — Pistolé, M. *Scipion fils*. — Anna, Mlle *M. Marsans*. — Comtesse de Kœfeld, Mme *Lévi-Leclerc*. — Gosvill, Mlle *Clem*.

tantait jadis à l'Odéon, une toute jeune fille, Mlle Sarah Bernhardt, acclamée par la salle entière...

13 OCTOBRE. — Première représentation de *Championnet*, drame à grand spectacle, en cinq actes et sept tableaux, de M. Théodore Henry, musique de M. Th. Thony [1]. — Un long drame militaire à grand spectacle, tel que nous en voyons depuis des années, mais intéressant, quand même, et fort bien charpenté. Et puis, en faut-il beaucoup plus pour passionner le public? Ne lui suffit-il pas de voir défiler sur la scène au bruit du canon et au son des clairons nos soldats victorieux, noirs de poudre et couverts de poussière? Et ces longues tirades patriotiques et chauvines ne font-elles donc plus battre notre vieux cœur de Français? Si vraiment, et c'est pourquoi *Championnet* était fort applaudi ce soir et le sera plus encore aux suivantes représentations. Mais brûlons les étapes de cette glorieuse figure militaire, et rejoignons le jeune colonel à Valence, où il est sur le point d'épouser Mlle de Chabeuil, la fille d'un marquis aux idées larges et républicaines... Pas assez, cependant, pour la donner à un Championnet bâtard, au dire d'un rival, M. de Maysoncelle, qui dénonce cette naissance naturelle. Le mariage est donc rompu, au grand chagrin des deux jeunes gens. Championnet s'en va arracher la Champagne aux mains des Prussiens, et Mlle de Chabeuil épouse, malgré elle et au moyen d'un piége infâme, M. de Maysoncelle qui s'emploiera désormais à assouvir sa haine contre notre héros. Le colonel est devenu géné-

---

1. DISTRIBUTION. — Championnet, M. *Ph. Garnier*. — Cyrille, M. *Landrin*. — Le marquis de Chabeuil, M. *Montigny*. — Maysoncelle, M. *Normand*. — Coquillon, M. *Vallières*. — Lord Heathfield, M. *Gaspari*. — Mack de Lichterick, M. *Talrich*. — Romieux, M. *Desmarets*. — Le gouverneur de Turin, M. *Dubois*. — Pauline, Mme *Paule Marsa*. — Marguerite, Mlle *Marthe Marsans*. — Mistress Coffin, Mlle *Irma Perrot*. — Madeleine, Mlle *Albanie*. — Rosa, Mlle *Berthias*. — Lucie Rosbach, Mlle *Jane Mars*.

ral, et nous assistons à ses successives victoires, d'abord à Ostende, puis à Rome, et enfin à Naples, où il entre triomphant, parmi les chants et les danses. La Nation est ingrate, et sur de fausses accusations de Maysoncelle — traître à la patrie que Championnet a eu la générosité de ne pas faire fusiller — le Directoire enferme le jeune général en la citadelle de Turin, et le relâche trop tard, après la complète défaite de son armée. Championnet s'est alors retiré à Antibes, où il va mourir entouré de ses amis, l'abbé Cyrille et Pauline de Chabeuil, qui le soigne avec amour... Quand Maysoncelle vient réclamer sa femme, le prêtre, saisissant un revolver, le tue comme un chien, et donne Pauline au pauvre Championnet mourant. M. Philippe Garnier, qui fut un fort beau Bonaparte, est un mâle Championnet, de grande allure et de voix superbe; M. Normand, un traître aussi peu sympathique que le veut son rôle, et M. Landrin un bon abbé Cyrille, brave homme et bon soldat. MM. Vallières, Montigny, Talrick tiennent convenablement des rôles de moindre importance; Mlle Paule Marsa nous a paru une Pauline un peu froide; Mmes Marthe Marsans, Perrot et Berthias — accorte et gaie cantinière — ont droit à des éloges.

14 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Devoir*, drame en trois actes, de M. Guérin-Catelain [1], et première représentation, à ce théâtre, du *Gamin de Paris*, comédie-vaudeville en deux actes, de Bayard et Vanderbuch [2]. — Fils de restaurateur, et restaurateur lui-même,

---

1. DISTRIBUTION. — Le colonel Garin, M. *Ph. Garnier*. — Jean, M. *Vallières*. — Chabanis, M. *Wagmann*. — Le capitaine Arnaud, M. *Desmarets*. — Duflot, M. *Brizard*. — Dussart, M. *Chevalier*. — Philibert, M. *Charly's*. — Comte de Kotzeben, M. *Woll*. — Un lieutenant, M. *Breteau*. — Un sergent, M. *Bouvet*. — Mme Garin, Mlle *Guerlet*. — Charlotte, Mlle *G. Moreau*.

2. DISTRIBUTION. — Joseph, Mlle *Marguerite Ugalde*. — Amédée,

yant un pied place de la Bourse, dans l'importante maison Champeaux, et l'autre en Seine-et-Oise, au célèbre pavillon Henri IV, M. Guérin-Catelain « nourrit » aussi des ambitions littéraires. Fortement hanté par le démon du théâtre — un démon qui, lorsqu'il vous tient, ne vous lâche pas facilement — il emploie ses loisirs à faire des pièces — et encore des pièces... C'est, il y a deux ans, je crois, qu'il nous convoquait à Saint-Germain pour nous faire entendre, montée par M. Melchissédech, une comédie de sa façon, où, très sincèrement, nous trouvâmes de réelles qualités. Encouragé par ce dernier succès, il s'est arrangé cette fois avec M. Monza — on s'arrange toujours avec M. Monza — pour donner sur la scène des Nations, avant que Mme Sarah Bernhardt en ait pris possession[1], un drame en trois actes, le *Devoir*, d'autant plus facilement monté aux Nations que l'action se passe à une époque voisine de celle de *Chambionnet :* on n'a même pas eu besoin d'aller chercher les uniformes au magasin. La Révolution a éclaté et la royauté vient d'être abolie. Les troupes de la République combattent celles des alliés. Montmédy est bloqué par les Autrichiens. Depuis cinq semaines, la place tient bon,

---

M. *Vallières*. — Le général Morin, M. *Wagmann*. — Bizot, M. *Chevalier*. — Hilaire, M. *Charly's*. — Elisa, Mlle *G. Moreau*. — Mme Morin, Mlle *Irma Perrot*. — Mme Meunier, Mlle *Noris*

1. Le préfet de la Seine avait été autorisé à traiter avec Mme Sarah Bernhardt pour la location du théâtre des Nations, à raison de 100,000 francs de loyer annuel, à partir du 1er janvier 1899.

« Voilà cinq ans que je suis directrice de la Renaissance — avait écrit l'éminente artiste à M. Navarre, président du conseil municipal de Paris. — J'y ai fait toujours des choses d'art, mais j'ai l'éternel chagrin de ne pouvoir les présenter au grand public; mon théâtre est trop petit et les places un peu chères, à cause de la petitesse même de la salle. Il me semble que si j'avais le théâtre des Nations, tous ceux qui désirent voir les belles choses que je présente au public — c'est-à-dire la classe moyenne — pourraient venir, et je propagerais ainsi l'art noble, réparateur et instructif. »

vaillamment défendue par un brave entre les braves, le colonel Garin. Mais il est à bout de ressources, et si Dumouriez ne vient pas à son secours, c'en est fait de l'héroïque petite ville et de sa courageuse armée. Il s'agit donc de prévenir Dumouriez : Jean Garin, le propre fils du colonel, s'offre à remplir le périlleux emploi de messager. Il essaiera de traverser les lignes ennemies, et rejoindra l'armée française. Un feu allumé sur la montagne voisine annoncera qu'il a passé... On attend en vain le signal... C'est un parlementaire qui s'amène, dictant les conditions du général autrichien : un homme — c'est Jean — a été arrêté comme espion, traduit devant le conseil de guerre et condamné à mort. Il sera fusillé le lendemain matin, si le colonel ne rend pas la ville — dont il vient de refuser un million... Vous voyez la situation du malheureux père, trop bon patriote pour hésiter une minute à sacrifier son fils à son devoir. En vain, sa femme le supplie ; en vain, de complicité avec le père de la fiancée de Jean, soudoie-t-elle ses soldats pour les déterminer à se révolter contre leur chef et à passer outre. Garin triomphe de la révolte, relève le courage de tous, et obtient d'eux la promesse qu'ils résisteront jusqu'à la dernière extrémité, pendant qu'il se brûlera la cervelle et apitoiera peut-être ainsi, sur le sort de son fils, le général ennemi. C'est tout ce qu'il a trouvé pour sortir de l'inextricable impasse. L'auteur n'a pas voulu prolonger notre angoisse : il a permis que Jean s'échappât des mains des Autrichiens et vînt nous rassurer tous. Il rentre blessé, il est vrai, par une balle ennemie ; mais il guérira, et épousera la noble fiancée qui n'a pas cessé d'avoir foi en son courage. Tel est, *grosso modo*, le drame de M. Guérin-Catelain, dont le défaut principal est de piétiner sur place pendant un acte et demi, avant d'arriver à l'empoignante situation pour laquelle il a été écrit — très convenablement, du reste. M. Philippe Gar-

nier personnifie, avec la véhémence qu'on lui connaît, l'énergique colonel, dont la devise est « Fais ce que dois ». M. Vallières mérite d'autant mieux d'être loué que le rôle de Jean nous semble sortir de son habituel emploi. Nous nous souvenons de l'effet que produisit le *Gamin de Paris*, il y a quelques années, aux Bouffes-du-Nord, où l'avait repris, et fort bien monté, ma foi ! Abel Ballet. C'étaient, à tout coup, des tempêtes de rire qui secouaient la salle du haut en bas : le triomphe de la pièce bien faite, une idée juste, un sentiment généreux et vrai, ingénieusement aménagé à travers une action intéressante menant à un dénouement prévu. Chaque mot, chaque jeu de scène portait sur les spectateurs, riant aux éclats ou pleurant doucement aux passages de « sensibilité ». Le *Gamin de Paris* date de 1836 ; c'est dire qu'il a soixante-deux ans d'âge, et, depuis qu'il fut créé par Bouffé, il a été joué partout, l'an dernier, par exemple, à la Bodinière, avec Mlle Jane Marsan ; il a été refait plus de vingt fois ; il trouve moyen de tenir encore aujourd'hui toute une salle en joie. Non contente de l'énorme succès qu'elle obtient actuellement aux Mathurins, où elle dit avec tant de verve et de finesse les très grivoises chansons que spirituellement commente Maurice Lefèvre, Mlle Marguerite Ugalde s'est montrée à nous dans le rôle de « Joseph », où elle s'était heureusement essayée en de nombreuses tournées. Leste et gaie, intelligente et adroite sous le travesti, elle s'est fait très vivement et très justement applaudir. — Paix à son entourage !

NOUVEAU-THÉATRE

MM. Paul Franck et Gustave Labruyère avaient pris, en 1898, la direction du Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, et commencé le 2 octobre avec *Rembrandt*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Virgile Josz et Louis Dumas. Ce n'était là qu'une longue biographie en huit tableaux, nous rappelant les faits saillants de la vie du grand peintre et ses principales toiles. Huit tableaux, c'est déjà très gentil, n'est-ce pas ? Mais ce n'est rien lorsqu'on songe que, si le temps l'eût permis, nous eussions pu en avaler le double, le triple même ! Dame, c'est fort simple, et la recette en est facile : prenez une anecdote, au hasard, dans la vie du grand peintre, mettez-la à la scène et voilà un tableau ! Malheureusement, et bien que l'écriture en soit très soignée, ça n'est pas, ça n'a jamais été du théâtre. Rendons, du moins, aux auteurs cette justice qu'ils nous ont tracé un Rembrandt assez consciencieux et assez sincère, bien qu'il nous paraisse, aux premières années de son succès, par trop « dix-neuvième siècle », beau parleur plein d'emphase, très sûr et très fier de lui. Mais, au surplus, voici la vie de cet immortel. Rembrandt, fils de meunier, chez son père, au moulin de la petite ville de Leyde, se décide à partir pour Amsterdam, la grande capitale où l'attend la gloire et d'où rayonnera son génie. Nous le trouvons, en effet, en son atelier, au milieu de bruyants rapins, travaillant énergiquement, composant avec enthousiasme la toile célèbre de la *Leçon d'anatomie*, où les docteurs, groupés autour d'un cadavre, étudient le corps humain. Puis, le voici pris d'un violent amour pour Saskia, qu'il dispute à son rival Albertus Van Loo, et dont il obtient

la main en la demeure de son tuteur. Au tableau suivant, du peuple, des cris, des chants, c'est la folle kermesse, terminée par les déclamations de Rembrandt et par des acclamations au maître, alors à l'apogée de sa gloire. Hélas! voici le commencement de la dégringolade, la misère et les malheurs vont fondre sur lui : en son magnifique hôtel de la rue aux Juifs, entouré de ses meilleures toiles, il perd sa femme, sa Saskia qu'il adore, et dont toujours il s'inspire, aimant inconsciemment Hendrickje, sa servante, que jamais il n'épousera. Perdu de dettes, il se voit vendu, en pleine rue, aux enchères; ses chefs-d'œuvre ne valent même plus un florin, et après une tirade désespérée sur l'art, le génie et la sottise des hommes, il est insulté et frappé. Mais attention! voici la meilleure scène, le succès de la pièce... En une campagne de neige, aux environs de Leyde, par une froide journée, Rembrandt, seul et errant autour de sa ville natale, rencontre sur la route un misérable comme lui, tremblant et glacé, mais grand admirateur, quand même, de la nature et du paysage, du ciel gris et de la neige blafarde. — « Vous êtes peintre sans doute : qui donc êtes-vous? » — « Je suis Ruysdaël! » — « Et moi, Rembrandt! » Et ces deux hommes de génie, aussi incompris, aussi infortunés, tombent dans les bras l'un de l'autre, en un mouvement vraiment douloureux et touchant. Ici, on a beaucoup et sincèrement applaudi. Mais une scène, parmi huit tableaux!... Au dernier, Rembrandt meurt seul, impuissant et aveugle, en un misérable taudis, abandonné, quelques instants auparavant, par son grand ami Stopperge, l'éternel bourreur de pipes, qui l'a quitté pour le final plongeon. — « Encore un enterrement aux frais de la ville! » se disent les hommes du bureau. Quinze florins pour ce Rembrandt Van Ryn, dont ils prononcent le nom pour la première fois! A M. Abel Deval, qui, à la Renaissance, aux côtés

de Sarah Bernhardt, obtint de si vifs succès, était échu le rôle de Rembrandt : disons qu'il le jouait, du commencement à la fin, et le « déblayait » avec un vrai talent. Fort bien secondé, d'ailleurs, par Mmes Marcelle Valley, la Rosine d'Alfred Capus, du Gymnase, qui personnifiait Saskia, par Mlle Remis Bernier, sous les traits de la fidèle Hendrickje, et par MM. Shutz, Bour et Germain, sous ceux de Stopperge, d'Egma et de Ruysdaël.

Aux Courses, pièce en cinq actes, de M. Emile Veyrin (4 novembre), voulait être un drame social, et n'était, en réalité, qu'un fait-divers dramatisé, le traditionnel « mélo ». Où se nichent les idées nouvelles? Quels remèdes l'auteur apporte-t-il aux pauvres misèreux? Quelles réponses adresse-t-il aux quelques phrases véhémentes semées çà et là contre le sale gouvernement, l'injuste police et la République à la mensongère devise de : Liberté, Egalité, Fraternité? Il ne nous apprend rien, il ne guérit rien et nous montre simplement où peut en arriver un joueur, passionné des courses, et à quelles épouvantables extrémités il réduit fatalement sa famille. Antoine Gautier, plombier, père de quatre enfants, malade depuis quelques mois, va enfin, grâce à la santé revenue, reprendre son travail et faire renaître un peu de bien-être dans la petite maisonnée. La femme, une travailleuse, a économisé sou à sou les cent francs du terme, et les voilà désormais sauvés du malheur. Mais arrive Victor, un des amis d'Antoine, bookmaker, porteur, dit-il, d'un épatant tuyau — si tentant qu'Antoine, repris en un instant par son ancienne folie des courses, se laisse emballer et lui confie, en l'absence de sa femme, le si précieux argent du terme. Naturellement, le tuyau crève et les voilà perdus; mais, joueur effréné, il se rattrapera : vendant ses meubles et risquant le tout pour le tout, il parvient à se refaire et à gagner, en quelques jours, une somme importante, qu'il reperd d'ailleurs

aussi rapidement. Et cela ne sert qu'à les enfoncer tous plus profondément encore dans la misère noire. Le père boit pour oublier, les enfants réclament du pain, la mère veut travailler ; et s'établissant marchande des quatre saisons, non en règle avec l'intraitable police, elle réussit tout juste à se faire saisir les quelques légumes achetés à grande peine. Que faire ? Mendier ! Hélas, les cœurs sont peu généreux, les bourses restent fermées et les enfants, toujours, réclament du pain, si tendrement, si douloureusement, que l'aînée, Louise, âgée de quinze ans, sollicitée par une horrible entremetteuse, navrée de voir ce petit monde qui souffre, se sacrifie et se laisse emmener, violer et voler, car elle ne reçoit même pas un sou en échange de ce sublime dévouement. Le père boit toujours, et à moitié ivre chez l'Araignée, une maison de mauvaises mœurs, — celle-là même où sa fille fut prise, — il joue du couteau sur son ancien ami Victor, qui a, paraît-il, son compte. Complètement ivre, il rentre enfin chez lui, à temps pour découvrir les cadavres de sa femme et de ses quatre enfants, suicidés. Il y a là, parbleu, des scènes intéressantes et pathétiques, effrayantes et lugubres, comme la dernière, où nous assistons à la mort de ces cinq malheureux êtres ; mais le manque d'action, dans les premiers actes, nous fait paraître le drame interminable. Quelques bonnes coupures étaient nécessaires en ces sept tableaux : le troisième, entre autres, nous semblait entièrement inutile. Pourquoi Gautier regague-t-il tout d'abord ? Pourquoi ne pas le plonger immédiatement et définitivement dans la misère qui l'attend ? Mais, encore un coup, il y a de fort bonne choses dans l'œuvre de M. Veyrin qui, plus que beaucoup d'autres, méritait assurément les honneurs de la rampe et devait certainement plaire aux amateurs de mélodrame : il n'en manque pas... L'interprétation était excellente. Mme Tessandier était tour à tour tendre

et passionnée, douce et furieuse, émouvante et touchante toujours. M. Bour, absolument parfait dans ce rôle de Gautier, qu'il avait composé avec une intense vérité, recueillait une large part d'applaudissements bien mérités, partagés encore avec Mlle Maud Amy, d'une jeune et sincère vérité dans la petite Louise. Nommons encore M. Salhincour, un vrai type de bookmaker à larges rouflaquettes ; Mmes Barbieri et Jane Dys (Mme Renaud et l'Araignée) ; M. Paul Franck, d'une intéressante mimique dans le personnage muet, mais toujours en scène, de Criquet.

12 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Briguedondaine*, comédie en quatre actes, de M. Henri Pagat. — C'est une comédie semi-politique, où l'auteur s'attaque aux ridicules de la candidature législative. Il en a dessiné quelques vignettes de caricature plaisante. Ça n'est pas compliqué comme aventure, mais il y a de l'observation facile, de l'esprit d'à-propos, de la bouffonnerie dramatique, cela vaut autant, mieux peut-être, que bien d'autres essais qui réussirent. M. de Sombacour brigue les suffrages des électeurs de Santenay, et nous assistons aux misères et aux humiliations du candidat devenu le serviteur très humble de la tourbe électorale. — C'est effroyable de vérité. — Or, le gros électeur de l'endroit, c'est le galochier Merlin, lequel est aux mains de sa sœur, une ancienne cascadeuse immonde qui fait la pluie et le beau temps dans l'arrondissement. La Merlin, qui a ses caprices, s'allume d'une belle fantaisie pour le candidat, et c'est à prendre ou à laisser, l'élection est à ce prix, et l'élégant Sombacour boit la coupe jusqu'à la lie. Dame ! quand on veut être élu. Il l'est, en effet, et que voilà bien un homme préparé à la fabrication des lois et à la confection du budget ! C'est en gros, en très gros, le mouvement du *Candidat*, de Flaubert ; cela s'écoute sans ennui, et ce n'est pas sans

comique. La pièce est assez bien jouée par Bour, comédien adroit, consciencieux, d'un vrai mérite, qui n'a pas toutes les qualités physiques nécessaires pour faire un homme du monde ; par Angély, un paysan au naturel, et Mlle Basset, de l'Odéon, une commère qui se rallume comme braise mal éteinte.

THÉATRE DE L'ŒUVRE

8 JANVIER. — Première représentation du *Revisor*, pièce en cinq actes, de Gogol, traduction de Prosper Mérimée [1]. — Dans une ville de Russie, on a annoncé au gouverneur l'arrivée d'un inspecteur général qui viendrait, de la part de l'empereur, mettre un terme aux abus et aux pilleries dont souffre et se plaint la province. Un jeune fils de famille s'est échoué à un hôtel où il n'a pas de quoi payer sa note. On le prend pour le *revisor*. Il accepte le quiproquo. Le gouverneur le choie et lui bourre les poches ; chacun vient lui présenter ses doléances, et il leur emprunte à tous de l'argent. Il fait la cour à la femme et à la fille du gouverneur, et ces dames le trouvent charmant. Toutes ces scènes sont joli-

1. DISTRIBUTION. — Anton Antonowich Scvosznick Dmoukhanowski, gouverneur, M. *Vayre*. — Anna Andreivna, Mlle *Irma Perrot*. — Maria Antonovna, Mlle *Hedwige More*. — Louka Loukitch Khlopof, recteur, M. *Dary*. — Sa femme, Mlle *de Wills*. — Ammos Feaderovitch Tiapkine, M. *Valin*. — Artemii Philippovitch Zembinika, M. *Damiens*. — Ivan Koupnieth Chepekine, M. *Buisson*. — Petr. Ivanovitch Bobtchinsky, M. *Daillars*. — Petr. Ivanovitch Dobtchinsky, M. *Betille*. — Ivan Alexandrovitch Klestakoff, M. *Philipon*. — Osip, M. *Grange*. — Christian Ivanovitch Huebner, M. *P. Seruzier*. — Svistonnof, M. *Pierho*. — Pougovitsyne, M. *Franve*. — — Abdouine, M. *Luxeuil*.

ment enlevées et plaisantes. Le dernier acte surtout est d'un comique extraordinaire. « Ce *Revisor* n'est qu'un vaudeville à la Scribe — écrivait Francisque Sarcey — mais je ne crois pas que jamais Scribe ait inventé de situation plus drôle que la lecture de la lettre qui passe de main en main et où chacun trouve son paquet. Peut-être les acteurs de Lugné-Poe ont-ils joué trop en charge cette aimable et spirituelle comédie. Vavre, qui fait le gouverneur, nous a rappelé à tous Ubu roi; le personnage n'est pas dans Gogol une simple caricature. Mlle Irma Perrot fait trop de gestes, et Mlle Helwige More saute comme un cabri. M. Lugné-Poe, dans le rôle du vieux revisor, est le seul qui se soit gardé de la fantaisie outrée; il est assez plaisant. Ce qui m'amuse le plus dans tout cela, c'est de voir l'Œuvre revenir au vaudeville, et qui pis est, au vaudeville exotique. Les ibséniens en prendront le deuil... »

22 JANVIER. — *Rosmersholm*, pièce en quatre actes, d'Henrick Ibsen, traduction de M. le comte Prozor[1], et *le Gage*, pièce en un acte, de M. Frantz Jourdain[2]. — *Rosmersholm* est une reprise. *Le Gage*, très bien joué par MM. Mayer et Janvier, est de donnée originale. C'est l'histoire d'un homme politique qui, rencontrant un drôle qui veut le faire chanter, le prend pour secrétaire, estimant que c'est un « homme fort » et mûr pour la politique. A cette donnée fantaisiste, on aurait voulu un tour de main plus léger, peut-être. Egayons la « rosserie » !

23 FÉVRIER. — Première repésentation de l'*Echelle*,

---

1. DISTRIBUTION. — Ulric Brendel, M. *Luzeuil*. — Le recteur Kroll, M. *Arcynès*. — Mortensgaard, M. *Valin*. — Rosmer, M. *Philipon*. — Rebecca West, Mlle *Lucienne Dorzy*. — Mme Helseth, Mlle *de Wain*.

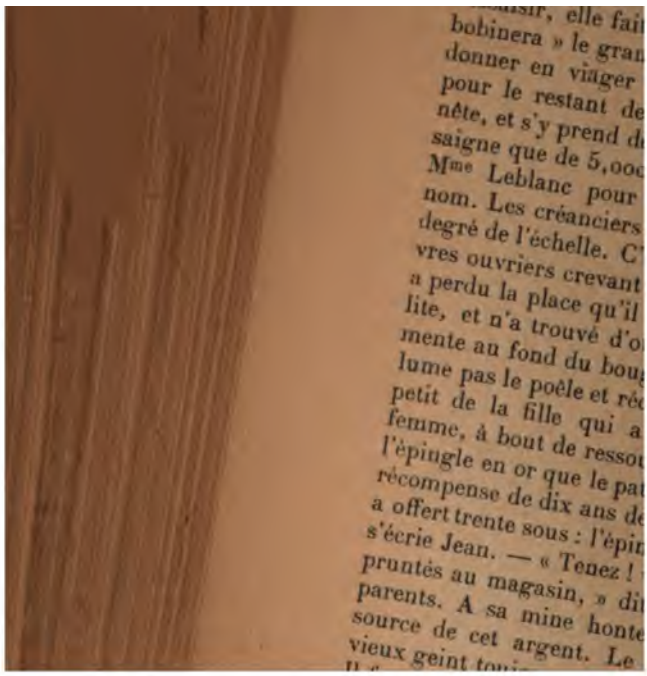
2. Jouée par MM. *Albert Mayer*, *Janvier*, *Fremaux*, *Valin*, et Mlle *Dartès*.

en trois actes de M. Van Zype [1], et du *Balcon*, en trois actes, de M. Gunnar Heiberg, traduc- e M. le comte de Prozor [2]. — L'*Echelle* est une sociale en trois tableaux, nous pourrions dire : en étages, puisque, apparemment, c'est dans la même on que l'auteur a placé les divers épisodes dont le noral est de nous montrer le mal que fait l'argent, à es nécessités malhonnêtes et sales il peut réduire des qui, sans lui, seraient sans doute restés probes et es. Premier étage. — Le banquier Sarmol est com- nent ruiné, oh ! mais là, complétement. Il ne lui qu'un moyen de se tirer d'affaire : son ami Dulac indique, sa maîtresse — une fille pratique, celle-là ! lui conseille, et son beau-père y insiste : il n'a qu'à ndre sa femme, dont il vit séparé depuis qu'il l'a ise en flagrant délit d'adultère. Henriette est riche demi-million ; il en profitera pour se remettre à Le beau-père l'a amenée dans ce noble but d'une ciliation conjugale, et la pousse lui-même dans les de son mari ; « Embrassez-vous donc, sapristi ! » s'embrassent... Tableau ! Montons un étage, et pé- ns cette fois dans un ménage de petits commerçants s, eux aussi, par la déconfiture de Sarmol. Avec naladresse que le mari et la femme se reprochent roquement, les Leblanc ont placé tous leurs fonds le « Comptoir national », et les voilà sur le point poser leur bilan. Mme Leblanc a 7,000 francs d'éco-

---

STRIBUTION. — M. Sarmol, Jean. M. *Hardy*. — Brycis, M. *Aver-* Dulac, M. Leblanc, M. *Buisson*. — Edmond Leblanc, M. *Daf-* Dumont, M. *Philipon*. — Un commis, M. *Valin*. — Reminne, *xenil*. — Adeline, Mlle *Léo Renn*. — Henriette, Mlle *Hedwige* — Mme Leblanc, Marie, Mlle *Teste*. — Jeanne Mlle *Clary*. — Trino, *rbidet*.

STRIBUTION. — Abel, M. *Charles Lenormant*. — Antonio, M. *Sé- Mars*. — Rossmann, M. *Philipon*. — Le docteur, M. *Averlès*. — Mlle *Paule Marsa*.



femme du pauvre ouvrier. — Mais que dire du *Balcon*, de M. Gunnar Heiberg, tant vanté dans les petits papiers qu'on distribue aux spectateurs naïfs ! M'est avis que cette production norvégienne eût pu, sans le moindre inconvénient, être laissée à ses admirateurs de là-bas. Ici on a souri poliment, très poliment, sans doute, mais, enfin, on a souri. Et je n'oserais dire qu'on eut tort. Jugez-en vous-même par le simple récit que voici. Julie vient de profiter de l'absence de son mari pour passer une nuit délicieuse avec Abel, son amant. Rentre le mari, un peu étonné de trouver chez lui un si matinal visiteur. « C'est, dit Julie, un jeune homme qui vient voir la maison dont il désire se rendre acquéreur. » Le mari ne semble pas « couper » outre mesure dans le prétendu acquéreur, mais il montre quand même la maison, ne craignant pas de se hasarder sur le balcon qu'il sait terriblement lézardé. Le balcon cède, il tombe avec lui et se fracasse la tête... « Merci ! mon Dieu ! » dit la femme, en se mettant à genoux. On n'est pas plus aimable, n'est-ce pas ? Quand le rideau se relève sur le second acte, Julie est mariée à Abel ; mais on la voit toute prête à se donner — elle lui offre ses lèvres, pour commencer — au bel Antonio, qui déclare ne pouvoir se passer d'elle. Et de deux ! Abel simule une absence, — vieux moyen de comédie, — et rentre à temps pour voir le bel Antonio sortir de la chambre de sa femme, juste retour des choses d'ici-bas ! Il arme un grand pistolet, qu'il renferme ensuite dans sa boîte ; puis, il passe sur le balcon réparé, mais d'où, peut-être, il va se précipiter, à l'instar de son prédécesseur. Réflexion faite, il se retire avec dignité... Et nous nous rappelons le prospectus expliquant prétentieusement que l'auteur norvégien a voulu symboliser — je veux bien — le triomphe de l'homme d'action sur l'idéologue. L'idéologue était spirituellement personnifié par M. Philipon (lisez : Lugné-

Poe); M. Charles Lenormant jouait avec conviction le rôle, un peu ridicule, d'Abel, et Mlle Paule Marsa représentait, non sans grâce, l'hystérique Julie. — Mais où sont les grandes soirées de l'Œuvre ?...

3 MAI. — Première représentation d'*Aërt*, pièce en trois actes, de M. Romain Roland [1]. — Est-ce la pénurie des belles œuvres, ou la faute de M. Lugné-Poe qui, en dehors du répertoire d'Ibsen, n'a point toujours su découvrir les pièces qu'il fallait mettre en lumière et n'a guère manqué l'occasion de décourager ses meilleurs amis! Est-ce la faute du public, versatile autant que moutonnier, qui, peu à peu se désintéresse des choses qu'il semblait le plus aimer ? Toujours est-il que « ça se décolle » au théâtre de l'Œuvre, et que, les fidèles se faisant de plus en plus rares, on en est réduit à convoquer la presse en masse compacte le soir de la répétition générale, afin de mieux remplir la salle, le jour de la première, avec l'unique fournée d'abonnés. C'est avec ceux-ci que j'ai eu l'honneur d'assister à la représentation d'*Aërt*, de M. Romain Roland. Qui ça ? M. Romain Roland ? Encore un universitaire — ils y passeront tous ! — différant de M. Coolus (autre Romain), en ce qu'au lieu de la philosophie, il professe l'histoire, et, qu'en tant que dramaturge, il ne travaille pas, comme l'auteur de *Lysiane*, dans le mélodrame contemporain, mais bien dans la pièce à costumes — costumes d'une époque imaginaire de l'histoire de Hollande. Aërt, qui fait à la fois songer au petit Louis XVII, prisonnier au Temple, au jeune duc de Reischstadt — et même à Hamlet — vit enfermé dans le palais du stathouder, assassin de son père et

---

1. DISTRIBUTION. — Dirck, M. *Répert*. — Le Sthathouder, M. *Hardy*. — Claes, M. *Buisson*. — Maître Trojane, M. *Damery*. — Le médecin, M. *d'Avançon*. — Govert, M. *Hérouin*. — Aërt, Mlle *Laparcerie*. — Lia, Mlle *Mitzi Dalti*..

usurpateur du pouvoir. En apparence, le stathouder le traite affectueusement. La vérité est que tous ses efforts ne tendent qu'à détruire, chez le jeune prince, toute énergie, toute foi, toute ardeur morale qui serait dangereuse pour son pouvoir. Il y a, autour du petit « otage », un précepteur, voire un médecin, que je ne crains pas de vous donner pour les pires ennemis de l'adolescent qu'ils sont chargés d'éduquer et de soigner. Aërt tient bon, pourtant, et, fidèle à sa mission, il jure de délivrer sa patrie. Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il ait l'idée funeste de confier ses beaux projets à la fille du stathouder Lia, récemment revenue des Flandres, où on l'a mariée à un Espagnol vainqueur — à Lia, qui s'intéresse amoureusement et quasi maternellement aux malheurs de son ancien petit camarade? Pourquoi — quand on veut être grand, il faut rester seul, a dit... Ibsen — pourquoi le petit bavard prend-il encore un autre confident en la personne de son ami Dirck? Dans le noble but de sauver les jours de l'enfant malade. Dirck et Lia dénoncent le complot, et voilà nos conspirateurs pris au piège et en passe d'être massacrés. Alors, tandis qu'on égorge ses frères et que, vraiment trop peu charitable envers un ennemi vaincu, le stathouder vient le railler cruellement dans la chambre close où on l'a soigneusement maintenu, le pauvre petit Aërt se punit lui-même de sa fatale maladresse et se venge de sa triste impuissance en se précipitant par la fenêtre. Telle est la fin de la naïve historiette, dont je ne vous garantis certes point l'absolue nouveauté, mais qui, à défaut d'originalité, ne manque point de charme en son ingénuité, simulée peut-être..., car je ne m'étonnerais pas que l'auteur ait mis là-dedans beaucoup plus de symbole et d'allégorie que n'en a voulu voir le commun des spectateurs. Très correctement écrite, la pièce de M. Romain Roland est correctement jouée par Mlle Mitzi Dalti, MM. Ripert et d'Avançon, dans les rô-

les de Lia, de l'ami Dirck et du médecin canaille. Puis, la mode étant aux Hamlet représentés par des femmes, Mlle Laparcerie, pleine d'ardeur et de bon vouloir, s'était un instant échappée de l'Odéon pour venir au Nouveau-Théâtre et s'offrir, elle aussi, son petit Hamlet. Elle rendait avec beaucoup d'intelligence — et avec un peu de monotonie dans la diction — le personnage d'Aërt, dont elle portait gaillardement le travesti.

18 MAI. — Première représentation de *Morituri*, pièce en trois actes, de M. Saint-Just[1]. — Enfin — signe des temps! — nous avons donc entendu crier : « A bas la patrie! »... Cela se passait dans la salle du Nouveau-Théâtre, où prenant prétexte d'une représentation de l'Œuvre, dont les allusions à la cruelle affaire qui nous divise n'étaient, hélas! que trop transparentes, d'enragés spectateurs ont occupé la plus grande partie de la soirée à bruyamment acclamer Zola et à, non moins bruyamment, conspuer l'armée. Etait-ce donc là le but rêvé par l'auteur des *Loups* — devenus *Morituri* — qu'on nous dit être le même que celui de la précédente pièce, *Aërt*, issue à la fois d'Ibsen et de Musset, et — c'est le secret de Polichinelle — s'appeler de son vrai nom : Romain Roland? Cela dûment constaté, ne nous arrêtons point aux navrantes manifestations de cette scandaleuse et tumultueuse soirée, renfermons-nous modestement dans notre rôle de critique dramatique et contons en quelques mots l'affabulation de la pièce à laquelle nous conviait, ce soir-là, le théâtre de l'Œuvre. C'est en 1793, pendant le siège de Mayence : le commandant d'Oyron, un ci-devant, est accusé d'intelligences avec l'en-

---

1. DISTRIBUTION. — Verrat, M. *Damoye*. — J.-B. Quesnel, M. *Bourrion*. Teulier, M. *Lafargue*. — D'Oyron, M. *Luxeuil*. — Chapelas, M. *Hérouin*. — Buquet, M. *D'Avançon*. — Vidalot, M. *Baudult*. — Jean Amable, M. *Daillard*. — L'aubergiste, M. *Buisson*.

nemi, et, pour ce, déféré au conseil de guerre que préside Quesnel, commissaire de la Convention. Le conseil le condamne à mort. Mais voici qu'en interrogeant l'espion, sur qui on a trouvé la lettre délatrice, le commandant Teulier, membre de l'Académie des sciences, acquiert la preuve que le coupable est innocent : la pièce qu'il est accusé d'avoir livrée n'est pas de lui, et si l'espion a chargé d'Oyron, c'est qu'il avait reçu des ordres du commandant Verrat. Quel est ce Verrat? Un bon sans-culotte, charcutier de son métier, un brave entre les braves, et c'est au moment où il vient de gagner une bataille et rentre en ville, le visage noir de poudre et couvert de sang, porté en triomphe par le peuple, sur l'air de la *Carmagnole,* que Teulier ose l'accuser et demander la révision — vous la voyez bien, la fatale allusion! — la révision du procès d'Oyron. Quesnel l'accorde, non sans peine ; mais, quand il s'agit de démontrer que Verrat a fait disparaître les pièces qui établissaient l'innocence du prétendu traître, il n'y a plus personne : l'homme chez qui Verrat aurait perquisitionné a disparu, et l'espion lui-même a été trouvé étranglé dans sa prison. Verrat n'a eu qu'à invoquer ses devoirs de soldat — « A bas Pellieux! », lui a-t-on crié derrière moi — pour réduire à néant les dires de Teulier, le faire lui-même décréter d'accusation et obtenir que la sentence ait son cours : d'Oyron est guillotiné comme traître à la patrie. Il est bien difficile de juger, au point de vue littéraire, un drame qui fourmille d'allusions et semble n'avoir été écrit que pour elles. Sachons du moins rendre justice aux acteurs : à Damoye, qui a pittoresquement personnifié le personnage de Verrat et « hurlé » avec une conviction digne d'un meilleur sort son rôle de patriote à tous crins ; à Mévisto, qui, de Quesnel — le Rewbel de l'histoire — a su faire une figure assez curieuse ; enfin, au jeune acteur qui a rendu de façon sai-

sissante, le rôle de l'espion allemand. — Pas une femme dans la pièce : la soirée eût été plutôt austère, si les incidents que nous avons dits ne l'avaient tristement animée.

21 JUIN. — *La Victoire*, tragédie en cinq actes, de M. Saint-Georges de Bouhélier [1]. — Connaissez-vous les « naturistes » ?... M. Saint-Georges de Bouhélier — peu importe la longueur du pseudonyme, si le geste est beau ! — est le chef de cette jeune école, et voici comment nous le présente l'un de ses meilleurs disciples, M. Maurice Le Blond. « La conception que M. Saint-Georges de Bouhélier possède du théâtre — dit-il — n'est pas différente de celle des tragiques grecs. Il souhaiterait que la scène dramatique devînt un local plus pompeux qu'il ne l'est aujourd'hui. Il voudrait que les acteurs ne craignissent pas de chausser le cothurne et que le ton du dialogue prît plus de splendeur et plus d'éclat. Il aimerait que l'on conviât le peuple à des représentations grandioses qui fussent solennelles et joyeuses comme des festins de beauté. Tous les actes de la cité, tous les hauts faits de la nation, toutes les conquêtes intellectuelles, toutes les aspirations obsures de l'instinct populaire y seraient célébrées dans des décors d'apothéose. On y exalterait, enfin, la vertu des races, le labeur des artisans, la fertilité de la terre, la joie de vivre et la joie d'aimer... » Telles sont les visées du poète, assurément très hautes ; mais il y a loin, malheureusement, de son noble idéal à la représentation, très peu grandiose, que nous offrait M. Lugné-Poe sur la modeste scène des Bouffes-Parisiens, et pas plus que les in-

---

1. DISTRIBUTION. — Eunice, Mlle *Jane Rabuteau*. — Le duc David, M. *Etiévant*. — Le veilleur, M. *Hardy-Vay*. — Clélie, Mlle *Jane Faustin*. — Léonore, Mlle *Mariane Douthy*. — Palmyre, Mlle *E. Cléry*. — Cornélius, M. *Léon Polet*. — Diomède, M. *Mauveu*.

terprètes de M. Georges Lepelletier ne chaussèrent le cothurne, on ne nous donna, il faut bien l'avouer, ni décors d'apothéose, ni festins de beauté... « Dans la *Victoire* — c'est toujours M. Maurice Le Blond qui parle — M. Saint-Georges de Bouhélier glorifie le sacrifice de l'amour à la vertu civique. Eunice, la principale héroïne, préfère périr elle-même que de voir son amant renoncer à son destin. Le sujet est simple, harmonieux, d'une grâce pathétique et tendre. Des chœurs alternés de jeunes hommes et de jeunes filles circulent dans l'action et s'y mêlent, exaltant la vertu, la bravoure, le courage, célébrant les divins héros qui sont morts ou vécurent dans la gloire. Ajoutons que cette tragédie a été conçue et écrite, sauf la prosodie, de ci de là irrégulière, selon les règles les plus strictes de la dramaturgie classique. Les formes antiques y ont été respectées, mais rajeunies par tout un flot de sang vivant. C'est l'antique tragédie, mais moins cérémonieuse et plus lyrique, ayant abandonné la sécheresse aristocratique pour devenir populaire, vibrante et enflammée... » L'action est des plus simples. Eunice attend impatiemment son roi, son astre, le duc David, son fiancé, beau comme le jour ; mais, à peine tient-elle l'aimé dans ses bras, que le voici rappelé — avant la noce, hélas ! — pour aller combattre « la cohue africaine ». David n'est pas content et ne se gêne pas pour le dire ; mais le devoir l'emporte sur le plaisir, et il part... Alors, — comme Liba de la *Cloche du Rhin*, comme dans la *Fille de Roland*, et aussi, comme autrefois, dans le légendaire *Tremblement de terre de Mendoce*, de l'Ambigu, où, pour cause d'économie du directeur Billion, tout se passait à la canonade, — du haut du rempart d'où il voit tout, d'où il entend tout, le Veilleur de nuit décrit, une à une, les phases du gigantesque combat où, revêtus de peaux de zèbres, les soldats de David taillent en pièces « des mil-

lions » de Tyriens... — Terre et Ciel ! Quand donc aura-t-il tout vu ? se demande avec quelque inquiétude le public de l'Œuvre, qui ne laisse pas de trouver un peu bien long — il dure un acte entier ! — le récit du respectable Veilleur. Enfin, David, ayant battu l'ennemi comme un fer, réussit à s'échapper un instant pour venir baiser les lèvres de son adorée. Instant fatal ! Il risque la défaite et retourne au camp, abandonnant pour la troisième fois la douce Eunice. Et quand, finalement, il revient vainqueur, après avoir réduit des villes en poudre et conquis des palais avec des éléphants, il apprend que la malheureuse a perdu patience et s'est tuée de désespoir... Tout cela, en vérité, est singulièrement naïf, et nous ne pouvons raisonnablement louer le gentil auteur que pour ses intentions. Or, au théâtre, les intentions ne suffisent pas... Et puis, que notre jeune poète a donc un pauvre petit vocabulaire, allant du vallon vert au joli muguet ! Mlle Jane Rabuteau (de l'Odéon) a du moins chanté sa plainte amoureuse avec infiniment d'intelligence et de goût. M. Etiévant a vaillamment combattu pour la sainte cause. Quant à vous dire si l'école naturiste est proche du triomphe... *Est-ce qu'on sait ?* répondrons-nous avec le poète de la *Victoire*.

25 JUIN. — Reprise de *Solness le constructeur*, drame en trois actes, d'Henrick Ibsen[1]. — Hilde a trouvé en Mlle Suzanne Després, prêtée par M. Porel, une charmante interprète, et M. Lugné-Poe a repris, aux Bouffes-Parisiens, le rôle de Solness qu'il avait créé, avec succès, lors de la première représentation de la pièce, il y a quatre ans, sur la scène des Bouffes-du-Nord.

---

1. DISTRIBUTION. — Hilde, Mlle *Suzanne Després*. — Madame Solness, Mlle *De Wilda*. — Kaia, Mlle *Hedwige More*. — Solness, M. *Lugné-Poe*. — Ragnar, M. *Léon Pollet*. — Docteur Herdal, M. *Avernès*. — Knut Brovik, M. *Hardy-Vayre*.

10 DÉCEMBRE. — *Mesure pour Mesure*, de W. Shakespeare[1]. — Le bruit avait couru, dans le Landerneau dramatique, écrivait M. Henri Fouquier, que « l'Œuvre » allait nous donner une pièce de Shakespeare avec la mise en scène telle qu'elle existait au temps du poète. Une note du programme, à la fois, a confirmé et démenti cette rumeur, qui avait mis en mouvement les amateurs sincères et les snobs. Dans quelle proportion, les uns ou les autres ? N'essayons pas de le savoir. Voici la note. « L' « Œuvre » a souhaité attirer l'attention des amateurs et des artistes sur la possibilité de « représentations-spectacles ». La mise en scène élisabéthaine y conduisait les recherches de l' « Œuvre ». Cependant, dans une salle comme le Cirque d'été, on a été forcé de tenir compte des difficultés pratiques du local et des règlements de police sur le décor. Un hall où le public eût été assis des trois côtés aurait permis plus d'authenticité encore. Toutefois, le champ est ouvert aux idées qu'une semblable mise en scène peut suggérer : la partie comique devrait permettre, très clownesquement réglée, des évolutions de chiens, chevaux, etc. Le drame n'y peut rien perdre ; quant aux indications de lieu, il est acquis maintenant que le texte suffisait à l'indiquer. » Telle est la préface, un peu dépourvue de simplicité, qu'on nous avait distribuée. En réalité, la mise en scène « élisabéthaine » consistait en ceci : Au-dessus de la porte du cirque qui donne accès à la piste, on a dressé, surélevés de quelques marches, un décor et un *proscenium*. Le décor représente une maison avec un balcon, fermée par

1. DISTRIBUTION. — Le duc, M. *Jean Sarter*. — Angelo, M. *Midrecey*. — Claudio, M. *Henry Monteux*. — Lucio, M. *Henry Stern*. — Escalus, M. *Damery*. — Pompée, M. *Philipon*. — Maître Coude, M. *Buisson*. — Le Prévôt, M. *Gaston Deschamps*. — Ecume, M. *Luccuil*. — Isabelle, Mme *Jane Faustin*. — Dame surmenée, Mlle *Lola Noyr*. — Marianne, Mlle *Cléry*.

des rideaux. Le *proscenium*, très vaste, entre, pour ainsi dire, dans la salle, sans rampe, sans séparation, ce qui est très nuisible à l'illusion. Les acteurs entrent et sortent tantôt par le fond, tantôt par le devant, traversant les rangs du public. On ne sait d'où ils viennent ; on ne sait, quand ils jouent, où ils sont. Car, il est inexact de dire que le texte nous l'apprend. Nous l'apprît-il, ça reviendrait au même, car, dans ce cirque glacé, à l'acoustique déplorable, on n'entendait rien. Aussi, la seule idée que cette représentation m'ait suggérée, comme dit la note, c'est qu'il n'y a pas lieu de recommencer la tentative de mise en scène « élisabéthaine », qui a échoué — à moins que l' « Œuvre » n'ait inventé, tablant sur le snobisme shakespearien, ce moyen de jouer sans décors et à peu de frais ; auquel cas, encore qu'en ayant été la victime, je trouverais la fumisterie délicieusement spirituelle. Quant à l'œuvre choisie, et qui a été jouée pauvrement, elle est dans les moindres de Shakespeare. Çà et là, une belle pensée ou un morceau de bravoure — comme la tirade sur les bienfaits de la mort — révèlent le poète. Mais la fable est d'une complication qui se fait inextricable vers le milieu du drame, et, la partie soi-disant comique, qui se passe entre un souteneur, une proxénète, un bourreau jovial, qui fait des calembours affreux, et un condamné à mort ivrogne, est déplorable. Que je sois tenu pour un blasphémateur, point ne m'en chaut. Mais, je crois que c'est mal admirer Shakespeare que de faire semblant de se pâmer à ses scories et de l'admirer « comme une bête » — bien que le mot soit de Victor Hugo !

CERCLE DES ESCHOLIERS

16 MARS. — *Cercle vicieux*, pièce en trois actes, de M. Jules Chancel[1], et *Pygmalion et Daphné*, pièce en un acte, en vers libres, de M. Gabriel Trarieux[2]. — *Cercle vicieux*, est une comédie de mœurs — de mauvaises mœurs — où se développe une situation singulière, celle d'un gendre gueux qui devient l'amant de cœur — le « gigolo » dit l'auteur, employant un délicieux néologisme — de la maîtresse de son chenapan de beau-père, acceptant les bienfaits métalliques de celle-ci, avec l'excuse que, par ce moyen, il restitue au « tambour — comme dit le proverbe — ce qui est venu de la « flûte ». Ce personnage, d'une honnêteté spéciale, reprend le chemin de la vertu — où il fera certainement bonne figure et où son absence devait être remarquée — lorsque la dame — Alice Sobel est son nom — ayant congédié le beau-père et l'ayant remplacé par le « riche banquier » que vous savez, veut continuer ses libéralités au gendre. Mais, celui-ci, noblement, repousse ces présents qu'il ne sait plus venir d'Artaxerxès. Il y a quelques perles dans ce fumier d'Ennius, c'est-à-dire trois ou quatre scènes bien faites, et, de temps en temps, de l'esprit. Mais, on y rencontre aussi des mots malheureux,

---

1. DISTRIBUTION. — Davesti, M. *Max Barbier*. — Robert de Houzon, M. *Jourdo*. — De Coulaure, M. *Leubas*. — Ravenelle, M. *Rablet*. — Baron Dürmer, M. *Axel*. — Alice Sobel, Mlle *Renée Parny*. — Madame de Coulaure, Mlle *Angèle Renard*. — Germaine, Mlle *Marie Patry*. — Madame Durbec, Mlle *Milda*. — Une femme de chambre, Mlle *G. Deverne*. Laure, Mlle *G. Deverne*.

2. DISTRIBUTION. — Pygmalion, M. *Max Barbier*. — Thalès, M. *Axel*. — Daphné, Mlle *Valentine Page*.

qui ont mis les rieurs du côté de l'auteur... alors qu'il y songeait le moins ! Remarqué, dans l'interprétation plutôt médiocre, M. Barbier, déjà nommé, et Mlle Renée Parny, une jeune et aimable comédienne, qui a fait preuve de qualités charmantes, des graines pour l'avenir, mais des graines qui ont déjà levé, et semblent devoir donner des fleurs. *Cercle vicieux* était précédé d'un acte : *Pygmalion et Daphné*, écrit en « vers blancs », ce qui veut dire en prose prétentieuse, un de ces « levers de rideau » comme en consomme le Minotaure odéonesque, de ceux qui forment les basses, aux glapissements des ouvreuses, exécutant la symphonie des petits bancs, tandis que les acteurs, indifférents « causent » leurs rôles, et que le public s'oriente dans le fauteuil où il va passer la soirée. Cet acte, c'est, ou à peu de chose près, l'aventure du sculpteur Pygmalion, un symboliste de l'antiquité, et de sa statue Galathée, avec cette nouveauté que la susdite Galathée s'appelle Daphné, ce qui est la plus grande originalité de l'œuvre ; il en est une autre, rare, dans ces théâtres de rencontre ; l'acte est bien joué par un presque inconnu, du nom de Barbier, qui semble y connaître quelque chose, et par Mlle Page, de l'Odéon, belle et plastique, avec les qualités d'une professionnelle.

26 MAI. — *La Confidente*, comédie en trois actes de André Picard [1] — Mme Marthe Auxelles est la meilleure et la plus admirable femme qui soit sur la terre. Jeune et jolie, elle a, depuis dix ans, voué sa vie au bonheur de l'humanité. Partout, autour d'elle, elle ne fait que du

1. DISTRIBUTION. — Pierre Guisarde, M. *Henri Burguet*. — Querleux, M. *Marsay*. — Henri Cursol, M. *Troly-Tréville*. — Nadaille, M. *Levieuville*. — Jeantier, M. *Leubas*. — Collenay, M. *Burguet* jeune. — Orchève, M. *Moreaux*. — Cheneau, M. *Flandre*. — Marthe Auxelles, Mme *Archainbaud*. — Jeanne Forest, Mlle *Jane Rabuteau*. — Cécile Jurande, Mlle *Tergueil*. — Henriette, Mlle *Clément*.

bien, secourant les pauvres et consolant les affligés. Elle est la boîte aux confidences, quelles qu'elles soient, la « poubelle » d'un monde qui n'est pas toujours propre, et la sauveuse de tous : un saint Vincent de Paul en jupon. Ainsi emploie-t-elle son temps à remettre avec sa femme ce mari débauché, à arracher cette jeune fille aux bras d'un odieux séducteur, à obtenir pour cet autre toutes les places qu'il sollicite, à fonder un orphelinat dont on pose justement la première pierre. C'est « la journée de Mme Auxelles » et comme son apothéose. Ses victoires n'ont qu'un contradicteur, remplissant le rôle de l'esclave placé dans le char du triomphateur romain. C'est un jeune homme triste — oh ! combien ! — répondant au nom de Pierre Guisarde, indignement jaloux de celle dont on exalte la sublimité. — « Je rêvais l'archange, lui dit-il, et j'ai trouvé la fonctionnaire». Ce raté de la tête et du cœur, ainsi qu'il se l'avoue à lui-même, déclare ne point trouver de mérite à celle qui, si naturellement, exerce sa bienfaisante fonction, à celle qui n'a pas eu de peine pour être bonne, puisqu'elle ne s'est point colletée avec elle-même pour le devenir... Injuste et mauvais, parce qu'il souffre, ce malade touche le cœur de Marthe, prête à lui donner « jusqu'à sa chair ». Elle le guérira, puisqu'elle l'aime. Quand nous revoyons nos deux amants, ils ont passé un doux mois en Italie, au bord du lac de Côme ; mais le jeune homme triste est toujours triste, il se plaint de traîner au pied le boulet de la pitié et veut être seul dans la vie de Marthe, dont la vie a été, jusqu'ici, celle des autres : il la quitterait plutôt que de supporter un partage qu'il déteste. Marthe ne l'entend pas ainsi ; elle l'a, elle le garde, et renverra, pour lui plaire, sa clientèle, que dis-je, sa « clique » d'obligés. C'est en vain que le chef de la bande — une vraie fripouille du nom de Querleux — s'est vantée d'avoir le moyen de reconquérir celle dont ils ont tous besoin :

l'ignoble personnage venant trouver Pierre et lui démontrer *in anima vili* — c'est le cas de le dire — qu'il n'est en somme, que ce qu'il a été lui-même : l'objet de la pitié de Mme Auxelles. Scène curieuse, sans doute, et pour ainsi dire fantastique, mais dont l'auteur n'a, d'ailleurs, tiré aucune suite, aucune conséquence. Nous eussions pu croire, en effet, Pierre Guisarde justement effrayé par les sinistres prédictions de cette canaille de Querleux. Il n'en est rien. Dans un mois il épousera Marthe, qui s'est ressaisie et donnée toute à celui qu'elle a sauvé... Il l'épouserait « par reconnaissance », et malgré une différence d'âge de cinq ans, si la petite cousine Jeanne ne venait se jeter à la traverse de la noce, et revendiquer pour elle le malade imaginaire qui fut le fiancé de sa jeunesse. Marthe est la bonté même, vous le savez, elle s'efface, en dépit qu'elle en ait, devant nos amoureux. Elle n'a, dit-elle, pas la force de renoncer à son passé, et restera l'éternelle confidente d'autrefois. Très compliquée — si compliquée même qu'à plusieurs des spectateurs elle paraissait peu compréhensible — était la pièce de M. André Picard, joliment écrite, et jouée à la perfection par Mme Archainbaud. Le rôle de Pierre, le jeune homme malade, était échu à M. Burguet, qui se tirait à à son avantage d'une tâche fort malaisée, et celui de Jeanne, d'une rosserie ingénue, permettait à Mlle Rabuteau de montrer quelques-unes de ses qualités de comédienne, appréciées déjà à l'Odéon.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Le dernier concert du Conservatoire donné à l'Opéra avait eu lieu le 24 avril, où, en dépit du ciel pur et de l'attirant soleil du dehors, il avait fait salle comble. Le programme s'ouvrait par la symphonie en *ré* de Schumann qui, très bien jouée pourtant par l'orchestre, ne produisait pas tout l'effet que méritait d'obtenir cette fine composition du maître de Zwickau. Je ne crois pas me tromper en mettant ce quasi-insuccès sur le compte du cadre, infiniment trop vaste. Ah ! qui nous rendra (encore un peu de patience !) l'adorable petite salle de la rue Bergère ! La Société avait fait, pour la circonstance, un très heureux emprunt à cette « musique russe », à laquelle notre confrère Albert Soubies consacrait, tout dernièrement, dans la Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, un livre si nouveau et si puissamment documenté. « Les airs de ballet du *Prince Igor* comptent, dit-il, parmi les pages les plus saillantes de la partition de Borodine. Les chœurs s'y ajoutent à l'orchestre, traité avec une recherche aussi habile que curieuse. Malgré le grand rôle attribué aux instruments à percussion, caractéristiques de l'Orient en musique, c'est éclatant, sans être bruyant, et la sonorité très pleine, très intense, est toujours ingénieusement nuancée ». Le soliste du jour était l'illustre violoniste allemand, M. Hugo Hermann, se faisant entendre d'abord dans une suite de Raff, qui est, disons-le, une composition extrêmement

médiocre, puis dans un divin *adagio*, de Mozart. Et très chaudement accueilli, les deux fois, a été l'habile virtuose, déjà applaudi au concert Lamoureux. Le programme se complétait avec le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns, délicieusement enlevé par la célèbre phalange que dirige M. Taffanel, avec un admirable *Gloria Patri*, de Palestrina, double chœur sans accompagnement, et avec la superbe ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz. Et c'en était fait des Concerts du Conservatoire donnés à l'Opéra!

Le 27 novembre, ils reprenaient possession de la petite salle de la rue Bergère, qui les a vus naître et où ils sont bien chez eux...

CONCERTS COLONNE

Le 16 janvier, superbe séance : entre la Symphonie avec chœurs, de Beethoven, la célèbre « neuvième », admirablement rendue par l'orchestre, surtout par l'orchestre, et le merveilleux *Rheingold*, de Wagner, pour lequel M. Colonne méritait de chaleureuses ovations, on nous donnait la primeur d'un nouvel ouvrage de M. Vincent d'Indy, *Istar*, dont le sujet est emprunté au sixième chant d'*Izdubar*, l'un des plus beaux monuments de la littérature assyrienne. Istar, fille de Sin, a dirigé ses pas vers le pays « immuable » d'où l'on ne revient jamais, vers la demeure des morts. Le palais ténébreux a *sept* portes, et au seuil de chacune d'elles, un gardien la dépouille ; tour à tour on lui enlève ainsi la haute tiare qui retient ses cheveux ; ses pendants d'oreilles ; les pierres précieuses qui ornent son cou ; les joyaux qui parent son sein ; la ceinture qui entoure sa taille ; les anneaux de ses pieds et de ses mains ; enfin, le dernier voile qui couvre son corps. Istar alors, dit la légende, a pris et reçu les *Eaux de la Vie*. Elle a présenté les Eaux sublimes, et ainsi, devant tous, elle a délivré le *Fils de la Vie*, son jeune amant. Tel est le poème symphonique de M. d'Indy, ingénieusement conçu en forme de variations, originales et curieuses. Très troublé à cette première audition, le public ne demandait qu'à être charmé la fois suivante...

Le 6 février, M. Colonne nous donnait la primeur d'une symphonie roumaine, ou, pour être plus exacte, d'un poème symphonique en deux parties, d'un très jeune compositeur, M. Georges Enesco. Je suppose que toute la colonie roumaine avait été mobilisée à cette occasion, car les applaudissements furent chauds et violents, Messeigneurs ! à telles enseignes que l'auteur dut venir saluer ses compatriotes en délire... Il ne manquait d'être roumain pour apprécier aussi généreusement une œuvre honorable, appartenant au genre descriptif à un point qu'on ne saurait dire. C'est, en un mot, un programme illustré : Chants de bergers, chants patriotiques, chants populaires, sans oublier l'orage classique et solennel avec tous les effets connus des flûtes, des contrebasses et de la grosse caisse, flanquée de ses fidèles cymbales. Allons, le début est satisfaisant, en somme, et ce jeune homme fera mieux — si ses concitoyens ne le gâtent pas trop. Bonne exécution du beau concerto pour violoncelle, de M. Saint-Saëns. Quel dommage que d'assez nombreux italianismes se soient glissés dans le finale ! Mais le reste est charmant, et M. Marix Lœwenshon l'a mis en valeur avec un joli son et un doigté remarquable. Le troisième acte de *Siegfried*, déjà entendu le dimanche précédent, marchait fort bien, sauf une interruption intempestive due à une odeur de fumée qui avait jeté parmi l'assistance une certaine émotion. Déjà les galeries se vidaient, non sans bousculades, lorsque M. Colonne vint rassurer les auditeurs. L'exhalaison en question ne provenait pas, comme on l'aurait pu croire, des flammes au milieu desquelles dormait Brunehilde, mais simplement d'une mauvaise petite cheminée, placée dans la coulisse. L'émoi calmé, Siegfried put continuer à déclarer sa flamme (sans fumée, cette fois) à Mlle Wotan, et d'unanimes applaudissements saluèrent les vaillants chanteurs et l'habile chef d'orchestre.

Le 27 février, première audition d'une œuvre importante de M. Gabriel Pierné, *l'An Mil*, poème symphonique avec chœurs, en trois parties. Les terreurs inspirées par les prédictions apocalyptiques relatives à l'An Mil et résumées dans l'imploration du Psalmiste : *Miserere mei ;* une fête grotesque *la Fête de l'Ane et des Fous*, sorte de parodie des saints mystères, par laquelle les esprits forts réagissent contre les gémissements de la majorité ; enfin le soulagement, bien naturel, qu'éprouvent les fidèles en se réveillant comme d'habitude, le lendemain du jour redouté : tels sont les trois thèmes dont s'est servi M. Pierné. Habile symphoniste, il a su en tirer bon parti, et composer, dans le style descriptif, une œuvre qui vaut surtout par le pittoresque des détails et l'intérêt ininterrompu d'une orchestration colorée. D'aucuns, sans doute, protesteront contre le naturalisme accentué de la *Fête des Fous*, et trouveront que les cuivres, même pourvus de sourdines, rappellent un peu trop les pistons du Moulin de la Galette, chers à M. Charpentier ; mais on ne saurait, le genre une fois admis, refuser à M. Pierné le don de manier avec une étonnante dextérité les timbres et les voix. Le mélange des chants liturgiques aux développements symphoniques a toujours beaucoup d'action sur le public. M. Pierné, à l'exemple de Berlioz et de M. Saint-Saëns — on pourrait plus mal choisir ses modèles — a introduit discrètement le *Dies iræ* dans son poème orchestral. Il a écrit, dans le *finale*, un *Te Deum* fort bien disposé pour les voix et qui forme une imposante conclusion. En somme, l'œuvre est de tendances élevées, et le succès a été plus qu'honorable. A cette même séance, le concerto en *sol* mineur de M. Saint-Saëns a été délicieusement exécuté par M. de Greef. Jamais pianiste ne l'a joué avec plus de finesse dans le mécanisme, ni plus d'esprit dans la virtuosité. La symphonie inachevée de Schubert et l'ouver-

ture d'*Obéron* — toutes deux trop rarement entendues — ont été rendues au Châtelet avec tout l'ensemble désirable. Quand M. Colonne nous fera-t-il applaudir une autre symphonie, ou tout au moins une ouverture de Schubert?

Le 7 mars, M. Colonne redonnait le très vivant *An Mil*, de M. Gabriel Pierné, et dans le concerto de Grieg, M. Arthur de Greef, s'affirmait une fois de plus, comme un pianiste de style large et pur, ayant, au besoin, de l'esprit jusqu'au bout des doigts... Citons encore, à cette même séance, la première audition d'une Fantaisie pour orchestre, signée de M. Guy Ropartz, le très actif directeur du Conservatoire de Nancy. La pièce, d'une orchestration simple, mais intéressante, contenait, entre autres thèmes, un motif à contre-temps d'une vive originalité, et le public en goûtait comme il le fallait les délicieuses sonorités.

Le 13 mars, en dépit d'un radieux soleil de printemps, c'est devant une fort belle salle que M. Colonne reprenait le *Déluge*, de M. Saint-Saëns. Le *Déluge* date du 5 mars 1876 et M. Charles Malherbe nous rappelait que ses premiers interprètes furent MM. Furst et Bouhy pour les parties de ténor et de baryton, Mme Nivet-Grenier, pour celle de contralto. La partie de soprano devait être confiée à Mlle Soubre, dont le nom parut même imprimé sur les affiches et les programmes. Malade, elle dut être remplacée au dernier moment, et ce fut Mlle Vergin, depuis Mme Edouard Colonne, qui accepta l'honneur et le péril de cette création improvisée. Cantatrice des plus distinguées et musicienne hors ligne, Mlle Vergin y fit vivement apprécier le charme de sa voix et la sûreté de son interprétation. Notre ami Malherbe n'a pas tout dit. Il nous souvient qu'à cette première création du *Déluge* il se fit beaucoup de bruit dans la salle du Châtelet. Pour répondre à une protestation isolée et formulée d'une

façon quelque peu inconvenante — disons tout nettement que c'était un coup de sifflet — la grande majorité du public se mit à applaudir avec une vigueur nouvelle, on demanda *bis* et il fallut recommencer. C'était, après la seconde partie, celle qui représente, musicalement, le tableau du déluge. Là, l'auteur s'est donné les coudées franches pour faire de la musique imitative pittoresque, descriptive ; là, particulièrement, il voulut être peintre, peintre coloriste, sans cesser toutefois d'être musicien. Le spectateur qui sifflait n'aimait peut-être pas la peinture. Ce tableau du déluge est assurément une ravissante page de musique instrumentale, même en dehors du mérite qu'elle peut avoir au double point de vue de l'imitation et de la valeur. Les timbres y sont combinés avec une science peu ordinaire, la progression y est habilement ménagée, et au milieu de toutes les fulgurantes sonorités que le compositeur y a déchaînées, il ne perd pas de vue son sujet. Pendant que l'ouragan souffle en tierces chromatiques et en successions de septièmes, les sax-tubas de l'orchestre font entendre la malédiction de Dieu :

J'exterminerai cette race,
Car ces hommes que je maudis
Se sont détournés de ma face
Et m'outragent de leur défis.

Puis le soleil se voile sous les gammes sombres et rapides des instruments à cordes ; les flots montent lentement et chronomatiquement ; les aigles glapissent un peu comme les grands oiseaux de nuit dans la course à l'abîme de la *Damnation de Faust ;* les monstres furieux rugissent avec les trémolos du quatuor, et tout étant anéanti dans la nature, l'arche flotte en des accords détachés dont le rhythme va en s'affaiblissant, dont les notes s'éteignent sur le pianissimo de l'accord final. Il

serait peut-être exagéré de dire que le *Déluge* est fait d'un bout à l'autre avec trois motifs principaux : le solo de violon du prélude, la phrase du contralto : « C'était un homme juste », et le thème de la malédiction ; mais ces motifs présentés sur des aspects différents, reparaissent assez fréquemment dans le cours de l'ouvrage pour qu'on puisse au moins les considérer comme les pierres d'achoppement de l'œuvre tout entière. Est-il besoin d'ajouter qu'ils sont merveilleusement tournés et développés de la façon la plus habile du monde. M. Jacque Thibaud, chargé du fameux solo de violon du prélude, et Mme Jeanne Raunay, à qui était confiée la gracieuse mélodie de « la Colombe », ont remarquablement interprété l'œuvre de M. Saint-Saëns ; l'orchestre et les chœurs l'ont exécutée avec une perfection digne des plus sérieux éloges ; M. Colonne le dirigeait avec infiniment d'habileté, d'intelligence et de soin. Saint-Saëns faisait en partie les frais du programme. Son cinquième concerto pour piano prendra place parmi les meilleurs ouvrages du grand symphoniste. Jamais le maître n'a rien produit de plus ravissant que l'*andante*, morceau d'une vaporeuse poésie touchée de la grâce du mystère, avec un côté de rêverie orientale, écho délicieux d'impressions exquises. M. Diemer exécutait impeccablement ce beau concerto. Que dire du *Soir de fête*, de M. Ernest Chausson, l'un des piliers de la Société nationale de musique, sinon que ce très habile morceau d'orchestre nous paraissait — à une première audition du moins — manquer de clarté, et aussi d'inspiration ?

Le 20 mars, superbe concert composé de « numéros » de premier ordre : la *Symphonie fantastique*, de Berlioz, chère aux habitués de M. Colonne ; des fragments des *Erinnyes*, de Massenet, et le *Déluge*, déjà applaudi huit jours auparavant. Cette partition pourrait bien être un des chefs-d'œuvre de M. Saint-Saëns, soit qu'on la

façon quelque peu inconvenante — disons tout nettement que c'était un coup de sifflet — la grande majorité du public se mit à applaudir avec une vigueur nouvelle, on demanda *bis* et il fallut recommencer. C'était, après la seconde partie, celle qui représente, musicalement, le tableau du déluge. Là, l'auteur s'est donné les coudées franches pour faire de la musique imitative pittoresque, descriptive ; là, particulièrement, il voulut être peintre, peintre coloriste, sans cesser toutefois d'être musicien. Le spectateur qui sifflait n'aimait peut-être pas la peinture. Ce tableau du déluge est assurément une ravissante page de musique instrumentale, même en dehors du mérite qu'elle peut avoir au double point de vue de l'imitation et de la valeur. Les timbres y sont combinés avec une science peu ordinaire, la progression y est habilement ménagée, et au milieu de toutes les fulgurantes sonorités que le compositeur y a déchaînées, il ne perd pas de vue son sujet. Pendant que l'ouragan souffle en tierces chromatiques et en successions de septièmes, les sax-tubas de l'orchestre font entendre la malédiction de Dieu :

J'exterminerai cette race,
Car ces hommes que je maudis
Se sont détournés de ma face
Et m'outragent de leur défis.

Puis le soleil se voile sous les gammes sombres et rapides des instruments à cordes ; les flots montent lentement et chronomatiquement ; les aigles glapissent un peu comme les grands oiseaux de nuit dans la course à l'abîme de la *Damnation de Faust ;* les monstres furieux rugissent avec les trémolos du quatuor, et tout étant anéanti dans la nature, l'arche flotte en des accords détachés dont le rhythme va en s'affaiblissant, dont les notes s'éteignent sur le pianissimo de l'accord final. Il

déesse se réveille ; elle accourt. Sa douleur s'exhale en plaintes et en imprécations... Cependant le corps d'Adonis se dissout et, du sang qu'il a versé, naissent des roses, dont se pare Vénus pour perpétuer le souvenir de celui qu'elle a perdu. La vivante et prenante partition de M. Leroux est construite sur quatre thèmes principaux, qui se transforment, se juxtaposent et se développent tantôt aux voix, tantôt à l'orchestre. C'est le thème pittoresque, évoquant à la fois l'idée de la Forêt et celle de la Chasse, c'est le thème de Vénus enveloppant et expressif, se mêlant très curieusement à celui d'Adonis, et devenant le thème d'amour d'où dérive le quatrième motif caractéristique : celui des Fleurs... Et la scène s'achève en une sorte d'hymne triomphal en l'honneur de la blonde déesse. Si M. Louis de Gramont est un vrai poète, le compositeur de *Vénus et Adonis* doit être tenu pour un artiste véritable. Je n'en veux pour preuve que la délicate façon dont il a rendu le lent flot de caresses dans lesquelles la déesse inapaisée roule amoureusement le jeune mortel élu : c'est le prélude de cette œuvre d'enivrante volupté. La brillante symphonie de la Chasse — « Attention, messieurs les cors ! » — est, ensuite, d'un mouvement remarquable. Puis, M. Leroux a traduit avec une réelle émotion la douleur de l'amante : tout le monologue de Vénus a un accent de poignant désespoir, exprimé par le jeune musicien avec une intensité pénétrante. Très belle en son blanc peplum recouvert de brillants, et les cheveux piqués de roses rouges, — des roses avant la lettre, — Mme Héglon a « vécu » l'ardent poème de MM. de Gramont et Leroux, et l'a chanté de sa chaude voix de contralto avec une telle autorité que le public, enthousiasmé, l'a longuement acclamée et rappelée trois fois sur l'estrade, donnant la main à M. Colonne.

En cédant généreusement le bâton à M. Hans Richter,

considère au point de vue de la musique descriptive, — dans cet ordre d'idées, Berlioz lui-même n'a pas surpassé son disciple, — soit qu'on la juge au point de vue de la déclamation dramatique. Et c'est merveille de voir comme toutes les sévères traditions de l'oratorio classique s'y trouvent jointes à toutes les hardiesses de la symphonie moderne. Le succès fut très vif. M. Colonne devait être chaudement félicité pour l'exécution qu'il avait si magistralement dirigée. L'ouverture de *Patrie*, magnifiquement jouée, avait clos dignement ce beau festival de musique française. Nous ne devons pas oublier M. Baretti, à qui on redemandait le solo de violoncelle des *Erinnyes*.

Le 27 mars, M. Colonne nous faisait entendre la voluptueuse scène lyrique de M. Xavier Leroux, *Vénus et Adonis*, applaudie déjà l'année précédente à l'Opéra. M. Louis de Gramont s'est heureusement inspiré des poèmes de Shakespeare et de La Fontaine qui, comme on sait, sont issus des *Métamorphoses* d'Ovide. Son œuvre, d'un ardent lyrisme, comprend trois parties. La première nous montre Adonis, sortant des bras de Vénus, dont les exigences commencent à le lasser. Le pauvre jeune homme voudrait bien se reposer un peu ; Vénus y consent à regret dans les vers passionnés que lui fait dire M. de Gramont :

Tu le veux ? Il suffit. Ma tendresse alarmée
T'accorde en soupirant la trêve réclamée...
Ton baiser, par l'attente reconquis,
Ensuite calmera la fièvre où je languis...

Ayant obtenu le court répit qu'il sollicite, Adonis s'en va chasser le sanglier. Mais il est frappé à mort par la bête qu'il poursuivait : il tombe, baigné dans son sang. Aux cris poussés par les compagnons du chasseur, la

certes, décontenancés, ne savaient ce que signifiait cet abandon ; c'était, de la part du *cappelmeister* étranger, une façon délicate de reconnaître la valeur d'un orchestre qui jouait « tout seul ». Hans Richter se souviendra certainement de l'accueil extraordinairement flatteur qu'il reçut à ce premier contact avec le public parisien. Nous lui avons seulement entendu reprocher la composition d'un programme varié d'intention, et où pourtant trois morceaux presque successifs avaient un caractère identique. Il a, sans doute, voulu prouver qu'il savait conduire d'autre musique que celle de Wagner. Les admirateurs du maître de Bayreuth se rattrapaient le vendredi suivant, où le concert se composait exclusivement de ses œuvres, jointes à la *Symphonie* avec chœurs, de Beethoven, qui passait pour le triomphe de Hans Richter.

Le 21 avril, au Nouveau-Théâtre, dont les concerts du jeudi obtiennent toujours un vif succès, M. Colonne nous donnait l'occasion d'applaudir une expressive et colorée mélodie de M. Xavier Leroux, le *Nil*, qu'interprétait très chaleureusement la belle Mme Héglon, et qu'accompagnait, en même temps que l'auteur qui tenait le piano, le jeune violoniste Jacques Thibaud, au jeu si élégant. Après une triomphale tournée de cinq mois en Amérique (cinquante-six fois il a joué devant des salles enthousiastes), M. Raoul Pugno nous est revenu toujours plein de santé et de talent. Ah ! le vigoureux et merveilleux artiste ! Comme il a rendu, avec le concours de M. Lucien Wurmser — un virtuose de réel mérite, lui aussi — le beau concerto de Jean-Sébastien Bach pour deux pianos (le double Pleyel ingénieusement inventé par M. Gustave Lyon), et les admirables variations de Saint-Saëns sur un thème de Beethoven ! Quel esprit, quelle grâce, quelle délicatesse dans la pièce de Scarlatti, qui lui valut un tel succès qu'il dut venir se remettre au piano, où il joua alors, avec la puissance d'un Rubins-

tein, la onzième rapsodie de Liszt ! Quelles inoubliables ovations ! Je renonce à les décrire...

Le jeudi suivant, M. Colonne clôturait ses intéressantes séances de la rue Blanche en nous faisant entendre — je crois bien que ni vous ni moi ne l'avions vu ni entendu — le concerto de Bach pour *quatre* pianos. Et quels étaient les pianistes ? Raoul Pugno, Edouard Risler, Lucien Wurmser et Alfred Cortot ; excusez du peu !

C'était fête, le 23 octobre, au Châtelet. Une salle toute neuve et toute pimpante, et qui, une fois terminée — croyez-en Rochard, le plus sympathique et le plus actif des directeurs — sera l'une des premières de Paris ; sur la scène, un joli décor, brossé tout exprès par Chaperon, et une estrade ingénieuse où, très heureusement, la sonorité des cuivres se trouve désormais atténuée au profit des cordes : tel était le digne cadre de la solennité. L'Association artistique inaugurait son jubilé. Voilà vingt-cinq ans, en effet, que se sont réunis des musiciens, plus riches alors d'espoir que d'argent, mais jeunes, ardents, enthousiastes, ayant foi dans leur art et confiance dans l'intelligence et l'activité de leur chef. Pendant ces vingt-cinq ans on est resté sur la brèche, et l'on a combattu le bon combat ; on a progressé peu à peu, et l'on a conquis, avec le succès, une part de renommée. Ceux-là peuvent en ressentir quelque orgueil, qui ont été les artisans de la première heure, et qui, demeurés à leur pupitre, servent encore de guides et de modèles à leurs jeunes camarades entrés depuis dans l'orchestre. Deux lignes résument cette campagne d'un quart de siècle et constituent un bilan d'une rare éloquence : *Six cent quatre* concerts, avec *douze cent quatre* œuvres de *cent quatre-vingt-dix-huit* compositeurs français et étrangers. *Six* compositeurs seulement ont eu le privilège de compter plus de *cent* auditions. Deux se trouvent encore dans la force de l'âge et la maturité du talent : Saint-Saëns et

Massenet. Les quatre autres, morts depuis longtemps, sont des maîtres, de génie divers, mais de gloires égales : Beethoven, avec ses immortelles symphonies ; Mendelssohn, avec ses œuvres d'élégance académique et de science accomplie ; Wagner, le Titan de l'art dramatique au XIXe siècle ; Berlioz, le musicien romantique par excellence, dont la *Damnation de Faust* atteindra sa centième le 11 décembre prochain, jour anniversaire de l'auteur. A ceux-là, qui ont été comme les piliers de la maison, M. Colonne réserve une séance complète, sorte de festival *in memoriam*. Quant à ceux qui, sans obtenir le chiffre fatidique, ont cependant marqué leur passage par de notables succès, M. Colonne a groupé les principaux dans ses deux premières séances, en les représentant par une de leurs œuvres les plus caractéristiques. Tels étaient, ce jour-là, Georges Bizet et cette ouverture de *Patrie*, qui avait fait acclamer, au lendemain de la guerre de 1870, le futur auteur de *Carmen ;* Benjamin Godard et quelques extraits du *Tasse*, cette partition qui fit connaître au grand public le nom du jeune artiste ; Lalo et sa *Symphonie espagnole*, que l'archet de Sarasate a popularisée dans les deux mondes ; César Franck et ses *Variations symphoniques*, César Franck, à qui M. Colonne avait, pour ainsi dire, ouvert la carrière en dirigeant, dès 1873, son premier grand ouvrage, *Rédemption*, et à qui, d'ailleurs, il est resté fidèle jusqu'à la dernière heure, alors que tant d'autres se contentaient de le découvrir après sa mort. C'est en leur honneur que des virtuoses de premier rang ont bien voulu apporter à l'Association artistique leur gracieux concours. M. Raoul Pugno a donc interprété, avec toute son âme et son impeccable talent de pianiste, les admirables *Variations symphoniques* de César Franck ; M. Sarasate, toujours adoré du public, a dû ajouter à la *Symphonie espagnole* de Lalo, les *Airs hongrois* de sa composition, qu'il en-

tein, la onzième rapsodie de Liszt ! Quelles inoubliables ovations ! Je renonce à les décrire...

Le jeudi suivant, M. Colonne clôturait ses intéressantes séances de la rue Blanche en nous faisant entendre — je crois bien que ni vous ni moi ne l'avions vu ni entendu — le concerto de Bach pour *quatre* pianos. Et quels étaient les pianistes ? Raoul Pugno, Edouard Risler, Lucien Wurmser et Alfred Cortot ; excusez du peu !

C'était fête, le 23 octobre, au Châtelet. Une salle toute neuve et toute pimpante, et qui, une fois terminée — croyez-en Rochard, le plus sympathique et le plus actif des directeurs — sera l'une des premières de Paris ; sur la scène, un joli décor, brossé tout exprès par Chaperon, et une estrade ingénieuse où, très heureusement, la sonorité des cuivres se trouve désormais atténuée au profit des cordes : tel était le digne cadre de la solennité. L'Association artistique inaugurait son jubilé. Voilà vingt-cinq ans, en effet, que se sont réunis des musiciens, plus riches alors d'espoir que d'argent, mais jeunes, ardents, enthousiastes, ayant foi dans leur art et confiance dans l'intelligence et l'activité de leur chef. Pendant ces vingt-cinq ans on est resté sur la brèche, et l'on a combattu le bon combat ; on a progressé peu à peu, et l'on a conquis, avec le succès, une part de renommée. Ceux-là peuvent en ressentir quelque orgueil, qui ont été les artisans de la première heure, et qui, demeurés à leur pupitre, servent encore de guides et de modèles à leurs jeunes camarades entrés depuis dans l'orchestre. Deux lignes résument cette campagne d'un quart de siècle et constituent un bilan d'une rare éloquence : *Six cent quatre* concerts, avec *douze cent quatre* œuvres de *cent quatre-vingt-dix-huit* compositeurs français et étrangers. *Six* compositeurs seulement ont eu le privilège de compter plus de *cent* auditions. Deux se trouvent encore dans la force de l'âge et la maturité du talent : Saint-Saëns et

ajouté, car il répond à la pensée artistique d'une génération nouvelle, et résume une école dont ce jeune compositeur semble le représentant le plus autorisé. Ainsi s'expliquait une réunion d'artistes, dont les tendances sont diverses, mais dont les mérites sont unanimement reconnus; l'Association prouvait, par là même, son éclectisme, ayant toujours mis son orgueil à varier ses programmes et à se défendre de tout parti-pris. Pourvu que les auteurs montrent du talent, elle s'applique à satisfaire les goûts du public qui, en somme, admet tous les genres, hors le genre ennuyeux... La « classique » ouverture de *Phèdre*, de Massenet, la chevaleresque ouverture de *Sigurd*, de Reyer, le délicieux prélude du *Fervaal* de M. Vincent d'Indy, et le si expressif *Chasseur maudit*, de César Franck, ont été rendus par l'orchestre de M. Colonne en toute perfection. Comme la fois précédente, MM. Sarasate et Raoul Pugno ont été les héros de la séance : le premier interprétant, avec sa maëstria habituelle et son charme pénétrant, le concerto en *si* mineur que lui a dédié Saint-Saëns ; le second, fort heureusement élu par M. Théodore Dubois pour faire valoir l'élégance et la légèreté d'un de ses plus récents ouvrages. Puis, non content de ce premier succès, M. Raoul Pugno a de nouveau triomphé en exécutant sur le piano double, si ingénieusement inventé par M. Gustave Lyon, les pittoresques *Valses* de Chabrier et le curieux *Scherzo* de Saint-Saëns.

Les « fêtes du jubilé » de l'Association artistique se continuaient, le 6 novembre, par un concert entièrement composé d'œuvres de M. Massenet, et que dirigeait le maître lui-même avec autant de dignité que de réelle autorité. S'il est — nous disait très éloquemment M. Charles Malherbe — un compositeur dont la jeune et toujours grandissante renommée ait franchi les frontières du pays natal, un auteur dont les œuvres aient

conquis à l'étranger, aussi bien que dans sa patrie, la faveur de la foule et l'estime des délicats, c'est celui du maître en l'honneur duquel était organisé le festival en question. Massenet : nom glorieux pour l'école française, nom cher à l'Association artistique, sur les programmes de laquelle il a paru plus de cent fois, avec un total de *vingt-cinq* ouvrages. Tout semble avoir été dit, et tout peut-être reste encore à dire, sur ce génie complexe, d'essence subtile et rare, dont on a trop souvent jugé les œuvres par leur dehors séduisant, sans observer ce qu'au fond elles renferment de science et de conscience... On devine — ajoutait M. Malherbe — que, sur le chemin du triomphateur, les envieux n'ont pas manqué ; on a parlé de sa chance, oubliant que, si l'artiste reçut de la nature les dons les plus rares, il les a cultivés par un labeur incessant. Il se dépense sans compter, et ne se donne pas à demi. De là, ce rayon de flamme qui anime et vivifie tout ce qu'il touche. De là, cette force, même sur le terrain glissant et incertain de la scène, où il compte presque autant de victoires que de batailles. En effet, seul entre tous les compositeurs dramatiques de ce temps, il peut se flatter de ne connaître, pour aucun de ses opéras, le dédain et l'oubli ; seul, il peut voir, ici ou là, dans une ville grande ou petite, en Europe ou en Amérique, représenter, pendant tout le cours d'une année, *tous* ses ouvrages, depuis *Don César de Bazan*, sa première pièce en trois actes, jusqu'à *Sapho*, sa dernière œuvre. Partout on l'acclame. Il donne *Hérodiade* à la Belgique, *Werther* et le *Carillon* à l'Autriche, la *Navarraise* à l'Angleterre. Et de ce rayonnement au dehors, une part de gloire rejaillit sur la France ; servir ainsi la cause de l'art, c'est servir aussi celle de la patrie... Admirablement composé, le programme de ce festival comprenait une très adroite sélection des ouvrages du maître, depuis la prometteuse Suite d'or-

chestre, qui fut, il y a une trentaine d'années, son premier envoi de Rome, jusqu'à l'expressive Méditation de *Thaïs*, adorablement interprétée par le violon du jeune Thibaud, et la belle scène du *Mage*, qu'a dite M. Vergnet, de sa voix aussi fraîche qu'au premier jour, avec une simplicité et une pureté de style qui touchent à la grandeur. Nous avions encore les pittoresques fragments de la divine *Esclarmonde*, l'Extase de la Vierge, curieusement personnifiée par la plantureuse Mlle Pacary, et l'amoureuse rêverie de *Sous les Tilleuls*, où délicieusement dialoguaient le violoncelle de M. Barretti et la clarinette de M. Terrier. Et dans tout ce que nous faisait entendre l'acclamé compositeur, il y avait la phrase typique, la trouvaille d'inspiration qui vous prend, vous pénètre et vous laisse sous le charme irrésistible...

Au Nouveau-Théâtre, M. Colonne a repris les concerts du jeudi, qui, l'an dernier, avaient si bien réussi. La première de ces séances était, pour ainsi dire, donnée par Mme Marx-Goldschmidt et M. Sarasate, à qui appartenait presque entièrement le programme. Dans la première partie, consacrée à la musique ancienne, signalons le rondeau brillant en *si* mineur, de Schubert, pour piano et violon, plus applaudi pour sa bonne exécution que pour l'œuvre elle-même, assez monotone. Puis, M. Sarasate s'est surpassé lui-même dans la *Fée d'amour* de Raff, dont le solo final lui a valu de frénétiques applaudissements se traduisant par cinq rappels. Même succès pour ses *Chants tziganes*, qu'on lui redemandait, et qu'il remplaçait en jouant une danse ancienne. Mme Marx-Goldschmidt possède sans conteste un véritable talent ; son mécanisme est si parfait que, sous ses doigts, les plus ardues difficultés semblent faciles, la netteté est impeccable et charmant le velouté. Pourquoi, cependant, le jeu de cette artiste ne vous

produit-il pas cette émotion qui vous saisit en écoutant son partenaire ? Aussi avons-nous éprouvé beaucoup plus de plaisir à entendre l'étude très brillante et très originale de Rubinstein que la fantaisie de Chopin, moins bien faite, à ce qu'il nous semble, pour son talent. Félicitons M. Colonne et son orchestre de la merveilleuse exécution du *Concerto* de Hændel, qui ouvrait la séance, et des *Danses*, dans le style ancien, de Léo Delibes, qui la terminait. Les concerts du Nouveau-Théâtre devaient alterner, cette saison, avec les matinées de l'Odéon. C'est ainsi que l'*Arlésienne*, avec Mme Tessandier, était affichée pour le jeudi suivant.

Le 4 décembre, une brillante séance, entièrement consacrée à Wagner, continuait les Fêtes du Jubilé. Mme Rose Caron et M. Vergnet apportaient leur précieux concours à ce concert, et leurs noms, rapprochés de celui de M. Edouard Colonne, évoquent un souvenir intéressant, et que M. Charles Malherbe a eu raison de rappeler. Lorsque M. Colonne fut nommé chef d'orchestre à l'Opéra, il monta, pour la première fois au pupitre le 22 janvier 1892, et ce fut pour diriger *Lohengrin* ; Mme Caron et M. Vergnet tenaient les deux principaux rôles, et le fameux duo fut chanté alors comme il ne l'a jamais été depuis. Lorsque M. Colonne quitta « volontairement » l'Opéra, il conduisit l'orchestre, pour la dernière fois, le 30 juin 1893, dans une représentation de la *Walkyrie*, et Mme Caron chantait la partie de Sieglinde dans cet ouvrage dont il avait préparé les études et fait applaudir l'exécution sur notre première scène lyrique. *Lohengrin* et la *Walkyrie* avaient, cette fois, changé de théâtre, et, coïncidence curieuse, quelques-uns des mêmes noms se retrouvaient réunis sur l'affiche, comme ils l'étaient ailleurs, il y a plus de cinq ans ! Dans Sieglinde, qu'elle chantait avec le même ténor, M. Cazeneuve, comme dans Elsa, Mme Rose Caron a retrouvé son succès

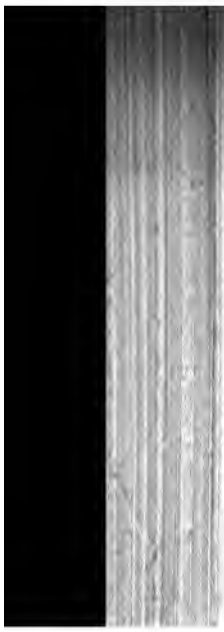
des premiers jours, et c'est avec une poésie intense et un art infini qu'elle a rendu la mélodie des *Rêves*, que lui redemandaient justement ses admirateurs. La pittoresque ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, le prélude du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs* — qu'on a fait bisser d'acclamation — le prélude du troisième acte de *Tristan*, où fit merveille le solo de cor anglais de M. Bleuzet, le prélude de *Parsifal*, l'adorable *Siegfried-Idyll* et l'admirable marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* (autrefois outrageusement sifflée chez Pasdeloup : que les temps sont changés !) ont fait acclamer le vaillant orchestre des Concerts du Châtelet et son éminent chef.

Le dimanche suivant, 11 décembre, avait lieu le centième de la *Damnation de Faust*. « M. Colonne, écrivait au *Figaro* M. Alfred Bruneau, a grandement raison de s'enorgueillir des cent auditions glorieuses et triomphales qu'il a données de la *Damnation de Faust*, et je l'approuve fort d'avoir, par la grâce éloquente de Mlle Renée du Minil, solennisé la cérémonie, où le maître et son digne interprète eurent chacun sa part de fleurs et de palmes. Le chef-d'œuvre, admirable et miraculeux, humain et divin, qui joué à l'Opéra-Comique, devant les banquettes, en une triste matinée de 1846, ruina son auteur, et l'eût tué, sans le bel élan charitable et tendre de ses amis, fut, — plus tard, exécuté au théâtre du Châtelet, devant des salles combles, — le coup de fortune qui assura l'existence de l'Association artistique dont on fête le jubilé avec une si vive et si juste joie. Et la muse de M. Jean Rameau tutoie celle d'Hector Berlioz... Il n'y a rien à dire à cela. Tant que le monde sera monde, nous assisterons à de pareils spectacles, et l'on doit s'estimer heureux quand le revirement du destin profite aux bons ouvriers des nobles tâches, comme c'est le cas à cette heure. On a salué de fréquentes et magnifiques ovations

M. Colonne, vaillant artisan de la victoire du maître français, initiateur audacieux, vulgarisateur entêté, et applaudi chaleureusement Mlle Pregi, une Marguerite de voix pure, expressive; MM. Cazeneuve, Auguez et Challet »[1].

---

1. Le soir, ajoutait l'Ouvreuse de l'*Echo de Paris*, en l'honneur de M. Colonne et de Berlioz, une centaine de mélomanes au moins banquetèrent, parmi lesquels j'ai remarqué les compositeurs Bourgault-Ducoudray, Bruneau, Cahen, Carraud, Chaumet, Chausson, Diémer, Doret, Dubois, Enesco, Gedalge, Guilmant, Hahn, Holmes, Hüe, Le Borne, Lefebvre, Marie Perilhou, Pfeiffer, Pierné, Thomé et Tiersot... Je dois en oublier! Aimables paroles de M. Théodore Dubois, toast très applaudi d'un abonné du Châtelet, et, pour finir, remerciement exquis de finesse et de tact modulé par le héros de la fête; avec quelle ingénieuse modestie il a su, refusant la totalité des lauriers, en détacher quelques branches pour ses concurrents, non, ses collègues...! J'aurais voulu que M. Chevillard fût là pour l'entendre, mais M. Chevillard n'était pas là... »



Tristan, où fit merveille le s
M. Bleuzet, le prélude de *Pars*
fried-Idyll et l'admirable marche
des Dieux (autrefois outrageuse
loup : que les temps sont changé
vaillant orchestre des Concerts d
nent chef.

Le dimanche suivant, 11 décer
tième de la *Damnation de Faust*
au *Figaro* M. Alfred Bruneau, a
s'enorgueillir des cent auditions
phales qu'il a données de la *Dam*
l'approuve fort d'avoir, par la
Mlle Renée du Minil, solennisé la
et son digne interprète eurent cha
de palmes. Le chef-d'œuvre, adr
humain et divin, qui joué à l'Opér
banquettes, en une triste matiné
auteur, et l'eût tué, sans le bel élan
ses amis, fut, — plus tard, exécuté
devant des salles combles, — le cou

Colonne, vaillant artisan de la victoire du maître
çais, initiateur audacieux, vulgarisateur entêté, et
laudi chaleureusement Mlle Pregi, une Marguerite
voix pure, expressive; MM. Cazeneuve, Auguez et
llet »[1].

Le soir, ajoutait l'Ouvreuse de l'*Echo de Paris*, en l'honneur de
olonne et de Berlioz, une centaine de mélomanes au moins banque-
t, parmi lesquels j'ai remarqué les compositeurs Bourgault-Ducou-
Bruneau, Cahen, Carraud, Chaumet, Chausson, Diémer, Doret, Du-
Enesco, Gedalge, Guilmant, Hahn, Holmès, Hûe, Le Borne, Lefeb-
Marie Perilhou, Pfeiffer, Pierné, Thomé et Tiersot... Je dois en
er! Aimables paroles de M. Théodore Dubois, toast très applaudi
abonné du Châtelet, et, pour finir, remerciement exquis de finesse
tact modulé par le héros de la fête; avec quelle ingénieuse mo
e il a su, refusant la totalité des lauriers, en détacher quelques
ches pour ses concurrents, non, ses collègues..! J'aurais voulu
M. Chevillard fût là pour l'entendre, mais M. Chevillard n'était pas
»

haute valeur. Toujours élevée et souvent puissante était cette belle pièce, commentant, en des thèmes ingénieusement variés et dramatiquement expressifs, la fameuse tragédie de Shakespeare. L'œuvre était bruyamment applaudie et méritait de l'être.

La personnalité n'est pas absolument exigible d'un aussi jeune musicien que M. Crocé-Spinelli, deuxième grand prix de Rome en 1897. C'était néanmoins une chose tout à fait charmante que le premier des *Trois poèmes chantés* : « Ecoutez la flûte et le violon » que nous faisait entendre, le 13 mars, M. Chevillard, et qu'interprétait fort bien M. Bartet, de l'Opéra. Oserons-nous maintenant avouer que le violoniste Hugo Herrmann, qui rendait avec une admirable pureté de style l'*andante* du concerto de Max Bruch, ne nous semblait pas posséder toute la puissance de son qu'on peut demander à un virtuose aussi renommé?...

Nous tenions jusqu'ici M. Julien Tiersot pour un de nos plus érudits musicographes, et nous avions eu l'occasion d'applaudir au Cercle Saint-Simon, de délicieuses chansons de terroir, qu'il avait soigneusement recueillies à travers la France et très justement harmonisées. Mais de là à écrire une pièce symphonique de la valeur de celle que nous faisait connaître, le 20 mars, M. Camille Chevillard, il y avait loin, — très loin — et sans vouloir crier à la révélation, nous nous en voudrions de ne pas complimenter l'auteur de *Sir Halewyn* (peu importe le texte de la légende) de sa brillante composition orchestrale, remarquable de clarté et de netteté, et que facilement, — est-ce un éloge, cela ? — on eût pu croire signée Edouard Lalo. Cette première audition n'était pas le seul attrait de cette séance, puisque nous avons pu entendre Mme de Gorlenko-Dolina — la grande cantatrice bien connue de tous ceux qui assistèrent aux fêtes données à Saint-Pétersbourg en l'honneur du Président de la Répu-

salué M. Lamoureux lui ont prouvé que son fidèle public, en ce Paris volage, ne l'avait pas oublié.

Le concert du 6 février marquait le succès de Mlle Jane Marcy, interprétant, avec beaucoup de goût, un air de *Proserpine*, de Paesiello, et l'air d'*Obéron*, de Weber. Dans le concerto de Saint-Saëns, le pianiste Lhévinne s'est révélé remarquable virtuose, et la symphonie en *ut* mineur, de Beethoven, a été rendue, sous la direction de M. Camille Chevillard, aussi artistiquement qu'il convient.

Le 27 du même mois, M. Camille Chevillard avait galamment cédé le bâton à M. Félix Weingartner. Autrichien de naissance, M. Weingartner était, naguère, premier chef d'orchestre à l'Opéra de Berlin, où il monta bien des œuvres françaises, entre autres les *Troyens*, de Berlioz, et *Carmen*, de Bizet, qu'il affectionne tout particulièrement. Grand, mince, imberbe, ce jeune et nerveux kappelmeister de trente-cinq ans dirige sa phalange d'instrumentistes avec une sûreté de bras et une précision de mouvements, qui, jointes à une rare souplesse et à une indéniable délicatesse, lui donnent sur ses musiciens une incontestable autorité. Aussi, quelles parfaites et quelles vivantes exécutions de l'ouverture de *Léonore*, de Beethoven, des dernières parties de la *Symphonie fantastique*, de Berlioz, dont la Marche au supplice a été redemandée d'enthousiasme ; de l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, de Wagner, et des fragments de *Tristan et Iseult*, après lesquels il a fort justement associé à son succès les excellents artistes qui composent l'orchestre Lamoureux. Comme chef d'orchestre, M. Weingartner avait donc brillamment réussi et littéralement conquis son public qui, prochainement, devait être appelé à le juger comme compositeur : son poème du *Roi Lear*, qui faisait les frais du programme du 6 mars, nous prouvait que nous avions affaire à un musicien de

un effroyable morceau de sa façon d'après un thème de Haendel, où il a prouvé qu'il était un exécutant prodigieux, mais un compositeur nul — ou même pis.... Néanmoins, plusieurs tonnerres d'applaudissements. Grand bien vous fasse, messeigneurs ! Entre temps, la spirituelle *Bourrée fantastique* d'Emmanuel Chabrier, déjà entendue le dimanche précédent, bien orchestrée par Félix Mottl et parfaitement rendue ; c'est une des meilleures parodies que nous connaissions des poèmes symphoniques de Saint-Saëns. Que d'esprit chez ce Chabrier ! Et comme sa mort fut une vraie perte pour l'art — surtout pour l'art comique !

M. Van Dyck, n'ayant rien à refuser à M. Lamoureux qui, le premier, le révéla jadis aux Parisiens, on nous donnait, le 10 avril — le dimanche de Pâques ! — un concert extraordinaire qui, grâce à une si importante vedette, réalisait une très honorable recette. Jamais, du reste, Van Dyck ne fut mieux en voix et ne chanta avec plus de franchise et de chaleur... Et, fort justement enthousiasmé, le public l'acclama dans le bel air de *Joseph*, de Méhul ; dans le chant de la Forge, de *Siegfried*, et dans le lied du Printemps, de la *Walkyrie*, dans *Ne gronde pas* et dans les *Deux Grenadiers*, de Schumann, habilement accompagnés au piano par M. Chevillard, et qu'on voulut entendre deux fois...

M. Camille Chevillard a décidément fait d'heureux débuts. Fort encouragé par le public et par la presse, il a rempli, à la satisfaction de tous, pendant toute la précédente saison, l'intérim de son beau-père, M. Lamoureux. C'est encore lui qui conduisait l'orchestre le 23 octobre, au début de la saison suivante. Bonne exécution de la Symphonie en *ut* mineur ; excellente interprétation, par Mlle Lina Pacary, de la *Penthésilée*, de MM. Catulle Mendès et Alfred Bruneau que ne désavouerait point aujourd'hui l'auteur de *Messidor*. Quel grandiose et char-

blique. Mme de Gorlenko-Dolina est douée d'une magnifique voix de contralto, étendue et souple, gracieuse et puissante, que nous comparerions volontiers à celle de Mlle Delna. Elle a dit, avec un grand art, une jolie *Chanson de Berger*, de Rimsky-Korsakow, après laquelle on l'a rappelée et « fleurie » comme elle le méritait. Mais quelle pitoyable musique que celle de ces trois autres romances — russes si vous voulez — mais très inférieures à de la mauvaise musique italienne !

Avec la symphonie en *ut* de Schumann, rendue en toute perfection, et avec les belles pages orchestrales du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs* se complétait à souhait la séance de M. Chevillard qui, le dimanche suivant, céda le bâton à M. Félix Mottl, le célèbre *cappelmeister* du théâtre de Carlsruhe, trois fois déjà appelé à Paris par M. Colonne.

Le 3 avril, au Concert Lamoureux, toujours dirigé par M. Camille Chevillard, on commençait par l'ouverture d'*Euryanthe*. Puis, venait l'exécution, pénible au début, meilleure au troisième morceau, de la Symphonie pour orchestre et piano, sur un chant montagnard français, de M. Vincent d'Indy. Excellent comme d'habitude s'y montra Risler, que nous avions eu la bonne fortune d'applaudir la veille à l'*Heure de musique* que lui consacrait Mme Edouard Lyon, où il émerveillait l'assistance en faisant valoir la pureté de son style dans le Weber et le Mozart, l'élégance et le brio de sa fantaisie dans le Liszt et le Chopin. Plus modeste était sa tâche et plus ingrat son rôle en la Symphonie de d'Indy, où la partie de piano est presque tout le temps écrasée par l'orchestre. Que dire du terrible violoniste César Thomson, un artiste « à mille pattes », suivant une vieille expression de Gounod, un virtuose incomparable, qui non content de nous servir un concerto de Goldmark, aussi faible d'inspiration que de style, a jugé à propos de nous offrir

un effroyable morceau de sa façon d'après un thème de Haendel, où il a prouvé qu'il était un exécutant prodigieux, mais un compositeur nul — ou même pis... Néanmoins, plusieurs tonnerres d'applaudissements. Grand bien vous fasse, messeigneurs ! Entre temps, la spirituelle *Bourrée fantastique* d'Emmanuel Chabrier, déjà entendue le dimanche précédent, bien orchestrée par Félix Mottl et parfaitement rendue ; c'est une des meilleures parodies que nous connaissions des poèmes symphoniques de Saint-Saëns. Que d'esprit chez ce Chabrier ! Et comme sa mort fut une vraie perte pour l'art — surtout pour l'art comique !

M. Van Dyck, n'ayant rien à refuser à M. Lamoureux qui, le premier, le révéla jadis aux Parisiens, on nous donnait, le 10 avril — le dimanche de Pâques ! — un concert extraordinaire qui, grâce à une si importante rédette, réalisait une très honorable recette. Jamais, du reste, Van Dyck ne fut mieux en voix et ne chanta avec plus de franchise et de chaleur... Et, fort justement enthousiasmé, le public l'acclama dans le bel air de *Joseph*, de Méhul ; dans le chant de la Forge, de *Siegfried*, et dans le lied du Printemps, de la *Walkyrie*, dans *N'gronde pas* et dans les *Deux Grenadiers*, de Schumann, habilement accompagnés au piano par M. Chevillard, et qu'on voulut entendre deux fois...

M. Camille Chevillard a décidément fait d'heureux débuts. Fort encouragé par le public et par la presse, il a rempli, à la satisfaction de tous, pendant toute la précédente saison, l'intérim de son beau-père, M. Lamoureux. C'est encore lui qui conduisait l'orchestre le 23 octobre, au début de la saison suivante. Bonne exécution de la Symphonie en *ut* mineur ; excellente interprétation, par Mlle Lina Pacary, de la *Penthésilée*, de MM. Catulle Mendès et Alfred Bruneau que ne désavouerait point aujourd'hui l'auteur de *Messidor*. Quel grandiose et clair-

cauchemar de la *Marche au supplice;* il a été, réellement, la brillante palette chargée des étincelantes couleurs de ces remarquables tableaux qui s'appellent la *Fête chez Capulet*, la *Chasse et l'Orage*, des *Troyens*, et la *Marche hongroise* qui donne, par l'énergie de son coloris, l'impression d'une troupe qui s'avance dans ses cliquetis d'armes alternant avec le pas rythmé des soldats. Les solistes ont été très applaudis. Il convient de citer en premier lieu Mme Jeanne Raunay, qui a redit avec la même émotion puissante la plainte de Cassandre et la détresse de la Reine de Carthage ; puis M. Engel, dont le style parfait a rendu ces deux pages bien différentes, l'*Invocation à la Nature* et le *Repos de la Sainte Famille;* enfin, MM. Bertram, Deschamps et Lundin, dont les flûtes et la harpe ont exprimé les poétiques sentiments des jeunes Ismaëlites. Pour résumer ici l'impression laissée par ce beau concert, il serait peut-être curieux de rappeler le jugement que R. Wagner portait sur Berlioz, dans la *Gazette musicale*, en 1841 : « L'auteur de la *Symphonie fantastique* est un homme de génie, écrit-il en son article sur le *Freyschutz*. Personne plus que moi ne reconnaît l'énergie irrésistible de sa verve poétique. Il y a chez lui une conviction consciencieuse qui fait qu'il n'obéit jamais qu'à l'inspiration impérieuse de son talent. Dans toutes ses symphonies se révèle une nécessité intérieure à laquelle l'auteur ne pouvait se soustraire. » Berlioz jugé par Wagner : c'est bien le bilan de cette journée artistique.

M. Camille Chevillard nous redonnait le 25 décembre, en dépit de la solennité de Noël, le second acte de *Tristan et Yseult*, dont l'exécution, plus fondue encore que huit jours auparavant, valait à l'excellent chef et à son vaillant orchestre, une série de chaleureuses ovations. M. Cossira a retrouvé, dans Tristan, le succès qu'il avait obtenu déjà sur les scènes de Monte-Carlo et de la

Monnaie (de Bruxelles) et, dans Yseult, Mme Chrétien-Vaguet a fait preuve d'une rare intelligence. Tous deux ont rendu à souhait ce duo d'une impression ineffaçable, qui résume en quelque sorte la partition tout entière. Avant *Tristan*, M. Chevillard avait consenti à nous offrir, — le fait est à noter, — une œuvre nouvelle : la *Naissance de Vénus*, poème symphonique de M. Alexandre Georges, dont voici la légende, toute païenne en un jour de fête chrétienne : Avant l'apparition de Vénus, le monde était plongé dans une grande tristesse ; les êtres se lamentaient et aspiraient à un but meilleur. La nature entière unissait sa voix puissante à celle des malheureux qui, bestialement, croupissaient dans l'ignorance de la beauté qui fit naître l'Amour. Vénus apparaît : les lamentations se transforment en désirs d'amour. Puis, enfin, dans la joie de vivre... Ombre, lumière et joie : telle est donc la synthèse du morceau d'orchestre soigneusement écrit, dans les jolies graduations de couleurs indiquées par le sujet, mais sans assez de personnalité, par l'auteur applaudi des *Chansons de Miarka*, que disait si bien Mme Yveling Ram Baud.

cauchemar de la *Marche au supplice :* il a été, réellement, la brillante palette chargée des étincelantes couleurs de ces remarquables tableaux qui s'appellent la *Fête chez Capulet*, la *Chasse et l'Orage*, des *Troyens*, et la *Marche hongroise* qui donne, par l'énergie de son coloris, l'impression d'une troupe qui s'avance dans ses cliquetis d'armes alternant avec le pas rythmé des soldats. Les solistes ont été très applaudis. Il convient de citer en premier lieu Mme Jeanne Raunay, qui a redit avec la même émotion puissante la plainte de Cassandre et la détresse de la Reine de Carthage ; puis M. Engel, dont le style parfait a rendu ces deux pages bien différentes, *l'Invocation à la Nature* et le *Repos de la Sainte Famille ;* enfin, MM. Bertram, Deschamps et Lundin, dont les flûtes et la harpe ont exprimé les poétiques sentiments des jeunes Ismaélites. Pour résumer ici l'impression laissée par ce beau concert, il serait peut-être curieux de rappeler le jugement que R. Wagner portait sur Berlioz, dans la *Gazette musicale*, en 1841 : « L'auteur de la *Symphonie fantastique* est un homme de génie, écrit-il en son article sur le *Freyschutz*. Personne plus que moi ne reconnaît l'énergie irrésistible de sa verve poétique. Il y a chez lui une conviction consciencieuse qui fait qu'il n'obéit jamais qu'à l'inspiration impérieuse de son talent. Dans toutes ses symphonies se révèle une nécessité intérieure à laquelle l'auteur ne pouvait se soustraire. » Berlioz jugé par Wagner : c'est bien le bilan de cette journée artistique.

M. Camille Chevillard nous redonnait le 25 décembre, en dépit de la solennité de Noël, le second acte de *Tristan et Yseult*, dont l'exécution, plus fondue encore que huit jours auparavant, valait à l'excellent chef et à son vaillant orchestre, une série de chaleureuses ovations. M. Cossira a retrouvé, dans Tristan, le succès qu'il avait obtenu déjà sur les scènes de Monte-Carlo et de la

deau, élève de M. Bussine; Dubois, élève de M. Duvernoy.

Concours des élèves femmes. — Premier prix: Mlle Crépin, élève de M. Bussine; Menjaud, élève de M. Warot; Truck, élève de M. Masson. Second prix: Mlles Rioton, élève de M. Duvernoy; Hatto, élève de M. Warot. Premier accessit: Mlles Gottrand, élève de M. Bussine; Torrès, élève de M. Vergnet. Second accessit: Mlles Minssart, élève de M. Crosti; Soyer, élève de M. Duprez; Telmat, élève de M. Vergnet.

Opéra. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix: MM. Rigaux et Laffitte, élèves de M. Melchissédec. Premier accessit; M. Béchard, élève de M. Giraudet. Second accessit; MM. Demauroy et Huberdeau, élèves de M. Giraudet.

Femmes. — Premier prix: Mlle Truck, élève de M. Melchissédec. Second prix: Mlles Gottrand, élève de M. Melchissédec; Menjaud, élève de M. Giraudet. Premier accessit: Mlles Torrès, élève de M. Melchissédec; Soyer, élève de M. Giraudet. Deuxième accessit: Mlle Caux, élève de M. Melchissédec.

Opéra-Comique. — *Elèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix: M. Béchard, élève de M. Achard. Premier accessit: MM. Laffitte et Wilson, élèves de M. Lhérie. Second accessit: MM. Andrieu, élève de M. Achard; Rothier, élève de M. Lhérie.

Elèves femmes. — Premier prix: Mlle Torrès, élève de M. Achard. Second prix: Mlles Telmat, élève de M. Achard; Truck, élève de M. Lhérie. Premier accessit: Mlle Rioton, élève de M. Lhérie. Second accessit: Mlle Cahen, élève de M. Achard.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix: M. Talrick, élève de M. Le Bargy. Premier accessit: M. Vargas, élève de M. Le Bargy.

Femmes. — Pas de premier ni de second prix. Pre-

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Composition musicale. — Premier second grand prix : M. Malherbe, élève de MM. Massenet et Fauré.

Contrepoint et Fugue. — Pas de premier prix. Second prix : M. Pech, élève de M. Lenepveu. Premier accessit : M. Brisset, élève de M. Lenepveu. Deuxième accessit : MM. Dupont et Maquaire, élèves de M. Widor.

Harmonie. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Domerg, élève de M. Taudou ; Caplet, élève de M. Xavier Leroux ; Morpain, élève de M. Lavignac. Second prix : M. Gallois, élève de Xavier Leroux. Premier accessit : M. Ladmirault, élève de M. Taudou. Second accessit : MM. Wagner et Garban, élèves de M. Xavier Leroux ; Motte-Lacroix, élève de M. Taudou.

Femmes. — Premier prix : Mlle Lhote, élève de M. Chapuis. Second prix : Mlle Debrie, élève de M. Chapuis. Premier accessit : Mlle Lhote (Victorine-Blanche), élève de M. Barthe. Second accessit : Mlles Journal, élève de M. Barthe ; Chéné, élève de M. Chapuis.

Chant. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Béchard, élève de M. Vergnet. Second prix : M. Laffitte, élève de M. Crosti. Premier accessit : M. Rigaux, élève de M. Warot. Second accessit : MM. Huber-

M. Schneider et Mlle Cossarini, élèves de M. Berthelier. Premier accessit : M. Dufresne et Mlle Forte, élèves de M. Lefort ; M. Luquin et Mlle Sieveking, élèves de M. Rémy ; M. Heck, élève de M. Berthelier. Deuxième accessit : MM. Féline, élève de M. Marsick ; Quesnot, élève de M. Lefort ; Debruille, élève de M. Rémy.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premier prix : MM. Migard, Brun (Henri) et Brun (Pierre). Second prix : M. Casadesus. Premier accessit : M. Chazeau.

Violoncelle. — Premier prix : M. Malkine, élève de M. Rabaud. Second prix : MM. Hekking, Richet et Fournier, élèves de M. Delsart. Premier accessit : MM. Jullien, Bloch et Lafarge, élèves de M. Rabaud. Deuxième accessit : MM. Thibaud et Kefer, élèves de M. Delsart ; Stenger, élève de M. Rabaud.

Contrebasse. — Professeur : M. Viseur. Pas de premier prix. Second prix : M. Chagny. Premier accessit : M. Brin.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix : M. Blanquart. Second prix : M. Bladet. Premier accessit, MM. Krauss et Jurisch. Deuxième accessit : M. Sorel.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Gillet. Second prix : M. Hue. Premier accessit : M. Clerc. Second accessit : MM. Bouillon, Bourbon et Cottin.

Clarinette. — Professeur : M. Rose. Premier prix : MM. Verney et Greiner. Second prix : M. Cahuzac. Premier accessit : M. Grassé.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : MM. Flament et Brin. Second prix : M. Jurisch (Marcel). Premier accessit : M. Joly. Second accessit : M. Hermans.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : MM. Volaire et Gérin. Second prix : M. Capdevielle. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Brémond.

Cornet a Pistons. — Professeur : M. Mellet. Premier

mier accessit : Mlles Parny, élève de M. Worms ; Henriot, élève de M. Le Bargy.

Comédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : MM. Dessonnes, élève de M. Worms ; Fèvre-Croué, élève de M. Leloir ; Berthier, élève de M. de Féraudy. Premier accessit : MM. Signoret, élève de M. de Féraudy ; Severin, élève de M. Paul Mounet. Second accessit : MM. Frère, élève de M. de Féraudy ; Gournac, élève de M. Leloir.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlles Parny, élève de M. Worms ; Géniat, élève de M. Leloir. Premier accessit : Mlles Regnier, élève de M. Silvain ; Aubry, élève de M. Le Bargy.

Piano. — *Hommes.* — Premier prix : MM. Lévy et Ferté, élèves de M. Diémer. Second prix : M. Casella, élève de M. Diémer. Premier accessit : MM. Pintel, élève de M. de Bériot ; Roussel et de Lausnay, élève de M. Diémer. Second accessit : MM. Garès et Edger, élèves de M. Diémer.

Femmes. — Premier prix : Mlles Rennesson et Richez, élèves de M. Pugno ; Epstein, élève de M. Delaborde ; Cahun, élève de de M. A. Duvernoy. Second prix : Mlles Léon et Demarne, élèves de M. A. Duvernoy ; Blancard, élève de M. Pugno ; Vergonnet, élève de M. Delaborde. Premier accessit : Mlles Forest, Debrie et Boucherit, élèves de M. Pugno ; Herth, élève de M. Delaborde. Second accessit : Mlles Loeb et Novello, élèves de M. Delaborde ; Lopez Ontiveros, Jacquet et Caron, élèves de M. A. Duvernoy.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Pas de premier prix. Second prix : Mlle Ellie. Premier accessit : M. Tournier. Second accessit : M. Cœur.

Violon. — Premier prix : M. Phal, élève de M. Berthelier ; Mlle Dellerba, élève de M. Rémy. Second prix : M. Enescou et Mlle Laval, élèves de M. Marsick ;

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques

Edouard Cadol, Oscar Commettant, A. Delavigne, Léonce Détroyat, Alfred Ernst, Louis Gallet, Gourdon de Genouilhac, Armand Liorat, Edouard Mangeot, Emile de Molènes, Pacini, Georges Rodenbach, Armand Rosenthal (Jacques Sincère), Richebourg.

Compositeurs et artistes musiciens

Adrien Barthe, Degeorge, Raoul Delaspre, Louis Desormes, Gangloff, Gouvy, Emile Hartmann, Aristide Hignard, Jules Lefort, Joseph Luigini, Le Tourneur, Marmontel, Eugène Münch, Paulus (ancien chef de musique de la Garde républicaine), Lucien Petitpa, Edouard Remenyi, Adolphe Samuel, de Villebichot.

Artistes dramatiques et lyriques

Mme Emilie Ambre, Arsandaux, Alessandro Bettiguy, Francisque Daleu, Fanny Davenport, Julia Depoix, Clémence Darville, Mme Marguerite Deschamps, Elise Duguéret, Donval, Henri Fabrègues, Fromant, Mme Lacombe-Duprez, Lafontaine, Paul Legrand, Jeanne Ludwig, Mme Macé-Montrouge, Mathias, Paulin Ménier,

r : M. Duriez. Second prix : MM. Cavaillès, Briol et ubert. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : Mélice.

TROMPETTE. — Professeur : M. Franquin. Premier r : MM. Maquet, et Degageux. Pas de second prix. mier accessit : M. Jeanjean.

TROMBONE. — Professeur : M. Louis Allard. Premier r : M. Mercier. Second prix : M. Delorme. Premier essit : M. Troupel.

LA PRESSE THÉATRALE EN 1898 [1]

Agence Havas. — M. Georges Visinet.

L'Aurore. — M. Charles Demestre (Charles Martel), critique dramatique ; M. Marcel, critique musical ; M. Kuntz, Courrier des théâtres.

Les Annales politiques et littéraires. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Ely-Edmond Grumard, critique musical.

L'Armée territoriale. — M. Henri Saffroy.

L'Art et la Mode. — M. Edmond Stoullig.

Autorité. — Henri Presseq (Valère) ; M. Gugenheim, Courrier des théâtres.

Avenir militaire. — M. H. Trouville.

Charivari. — M. Henri Second.

Courrier du Soir. — M. Maurice Trémeau (René Prelm), critique dramatique ; M. Henri Boyer, critique musical.

Daily Telegraph. — M. Campbell Clarke.

Dix-neuvième siècle. — M. Eugène Lintilhac, criti-

1. Les critiques dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

A la date du 31 décembre 1898, le bureau du Cercle de la Critique dramatique et musicale était composé de : M. Camille Le Senne, président ; MM. A. Biguet, et de Curzon, vice-présidents ; MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig, archivistes ; M. Maxime Auguste-Vitu, secrétaire.

Milher, Montaubry, Montbars, Nicolini, Peschard, Reigers, Ernest Renault, Rey, César Rossi, Mme Eléna Sanz, Eugénie Sauvage, Sapin, Armandine Savary, Berthe Savary, Taillade, Mme Tassilly, Mme Vaucorbeil (née Sternberg), Paul Veyret.

Divers

Mme Allemand (ancienne directrice de l'Eldorado, de la Scala et des Folies-Bergère), Balbiani (maître de ballet), Blandin (ancien directeur des Folies-Dramatiques), Bouvret (ancien directeur du théâtre de la galerie Vivienne), Charles Garnier (architecte de l'Opéra), Houck dit Saint-Omer (ancien directeur de tournées), Paul Renard (ancien directeur de l'Eldorado).

sienne; M. Couturat (Colin-Maillard), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Lostalot, critique dramatique; M. Georges Hartmann, critique musical.

Indépendance belge. — M. Gustave Simon, critique dramatique; M. Gabriel Lefeuve, critique musical.

Intransigeant. — M. Foureau, (Don Blasius); M. Ichac, Courrier des théâtres.

Journal. — M. Catulle Mendès; M. André Gresse, Critique des concerts; M. Mobisson, Courrier de théâtres.

Journal des Débats. — MM. Ernest Reyer et Adolphe Jullien, critiques musicaux; M. Fiérens-Gevaert, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal du Peuple. — M. Darthèze.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Jules Lefort (Robert Charvay).

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical.

Liberté. — M. Francis Chevassu, critique dramatique; M. Gaston Carraud, critique musical.

Libre Parole. — MM. Emile de Saint-Auban (O'Divy) et E. Ratoin, (Jean Gascogne); M. Duranthon, Courrier des théâtres.

Magasin pittoresque. — M. Ch. Formentin.

Matin. — M. Robert Gangnat; M. Gabel, Courrier des théâtres.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel, et Arthur Pougin, critiques musicaux; M. Paul-Emile Chevalier, critique dramatique.

Mercure de France. — M. Ferdinand Hérold, critique dramatique; M. P. de Bréville, critique musical.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

que dramatique ; M. Albert Montel, critique musical ; M. Grenet-Dancourt, Soirée parisienne ; M. Fernand Lefèvre, Courrier des théâtres.

Echo de Paris. — M. Lucien Muhlfeld, critique dramatique ; M. Henri Gauthier-Villars (L'Ouvreuse du Cirque d'été), critique musical et Lettre de l'Ouvreuse ; M. Auguste Germain, Soirée théâtrale ; M. Charles Arar, Courrier des Théâtres.

Eclair. — M. Henri Turot, critique dramatique ; M. Samuel Rousseau, critique musical ; M. Pierre Wolff, Soirée théâtrale ; M. Henri Pellier, Courrier des théâtres.

Epoque. — M. Maxime Auguste-Vitu.

Ermitage. — M. J. des Gachons.

Événement. — M. Henri Second, critique dramatique ; M. Arthur Pougin, critique musical ; M. Th. Avonde (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Jules Huret, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

Finance pour rire. — M. Edmond Benjamin.

France. — M. Monti.

Fronde. — Mlle Judith Cladel, critique dramatique ; Mme Ferrari, critique musicale ; Mme P. Berton, Courrier des théâtres.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyser.

Gazette de France. — M. R. de Fréchencourt, critique dramatique ; M. H. de Curzon, critique musical.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Édouard Noel et Lionel Meyer, Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. de Saint-Géniès (Richard O' Monroy), Soirée pari-

Radical. — M. Alexandre Bisuet ; M. Léon Xanrof Soirée parisienne.

Rappel. — M. Eugène Lintilhac, critique dramatique ; M. Albert Montel, critique musical ; M. Grenet-Dancourt, Soirée parisienne ; M. Fernand Lefèvre, Courrier des théâtres.

Revue de la France moderne. — M. Quentin-Bauchart.

Revue des Deux Mondes. — M. Jules Lemaitre, critique dramatique; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue bleue. — M. Jacques du Tillet.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. Ferry, critique dramatique ; M. Paul Dukas, critique musical.

Revue illustrée. — M. Louis Schneider.

Revue de Paris. — M. Louis Ganderax.

République française. — M. Robert Vallier, critique dramatique ; M. Maurice Pottecher, critique musical ; M. Th. Avonde (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue Blanche. — M. André Corneau, critique musical.

Revue britannique. — M. Fernand Beissier.

Revue d'art dramatique. — M. Robert de Flers, critique dramatique ; MM. Robert Brussel et Albert Soubies, critiques musicaux.

Siècle. — M. Camille Le Senne.

Soir. — M. Paul Gavault, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. Anatole Claveau, critique dramatique ; M. Goullet, critique musical.

Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dramatique ; M. Pierre Lalo, critique musical ; M. Adolphe Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Monde. — M. Welschinger.

Monde artiste. — MM. Paul Milliet, critique musical ; M. Edmond Stoullig, critique dramatique.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique ; M. Auguste Boisard, critique musical.

Monde moderne. — M. Maurice Lefèvre, critique dramatique ; M. Danvers, critique musical.

Moniteur universel. — M. René Benoist (Des Tournelles), critique dramatique et Soirée parisienne ; M. Adolphe Jullien, critique musical.

National. — M. Edmond Stoullig ; M. Louis Ballard, Soirée théâtrale et Courrier des spectacles.

Nouvelle Revue. — M. Marcel Fouquier, critique dramatique ; M. P.-B. Gheusi, critique musical.

Paix. — M. George Vanor, critique dramatique ; M. Louis Schneider, (le Pompier de service), critique musical et Soirée parisienne.

Paris. — M. Edmond Diet, critique musical.

Patrie. — M. de Gorsse, critique dramatique ; M. Albert Renaud, critique musical ; M. Lecocq, Avant-premières.

Pays. — M. de Gourcuff.

Petit Bleu. — M. Gustave Simon, critique dramatique ; M. Henri Maréchal, critique musical ; M. Georges Beavet, Courrier des théâtres.

Petit Caporal. — Mme de Backer (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. Léon Kerst ; M. Victor Roger, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. Chassaigne de Néronde.

Petit National. — M. Georges Daudet, critique dramatique ; M. Gaston Lemaire, critique musical.

Petit Parisien. — M. Adolphe Aderer ; M. Clément Bannel, Courrier des théâtres.

Petite République. — M. Henry Bauer ; M. Arnault, Courrier des théâtres.

Radical. — M. Alexandre Biguet ; M. Léon Xa
Soirée parisienne.

Rappel. — M. Eugène Lintilhac, critique dra
que ; M. Albert Montel, critique musical ; M. Gr
Dancourt, Soirée parisienne ; M. Fernand Le
Courrier des théâtres.

Revue de la France moderne. — M. Quentin
chart.

Revue des Deux Mondes. — M. Jules Lemaitre
tique dramatique; M. Camille Bellaigue, critique mu

Revue bleue. — M. Jacques du Tillet.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. Ferry, cri
dramatique ; M. Paul Dukas, critique musical.

Revue illustrée. — M. Louis Schneider.

Revue de Paris. — M. Louis Ganderax.

République française. — M. Robert Vall
critique dramatique ; M. Maurice Pottecher, cri
musical ; M. Th. Avonde (Jean Bauvey), Courrier
théâtres.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue Blanche. — M. André Corneau, critique m
sical.

Revue britannique. — M. Fernand Beissier.

Revue d'art dramatique. — M. Robert de Fl
critique dramatique ; MM. Robert Brussel et Al
Soubies, critiques musicaux.

Siècle. — M. Camille Le Senne.

Soir. — M. Paul Gavault, critique dramatiq
M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique mus

Soleil. — M. Anatole Claveau, critique dramatiq
M. Goullet, critique musical.

Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dram
que ; M. Pierre Lalo, critique musical ; M. Adol
Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier
théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ, correspondant théâtral de Paris.

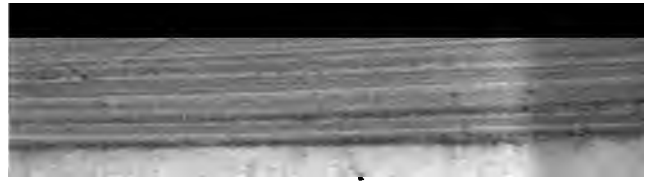
Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

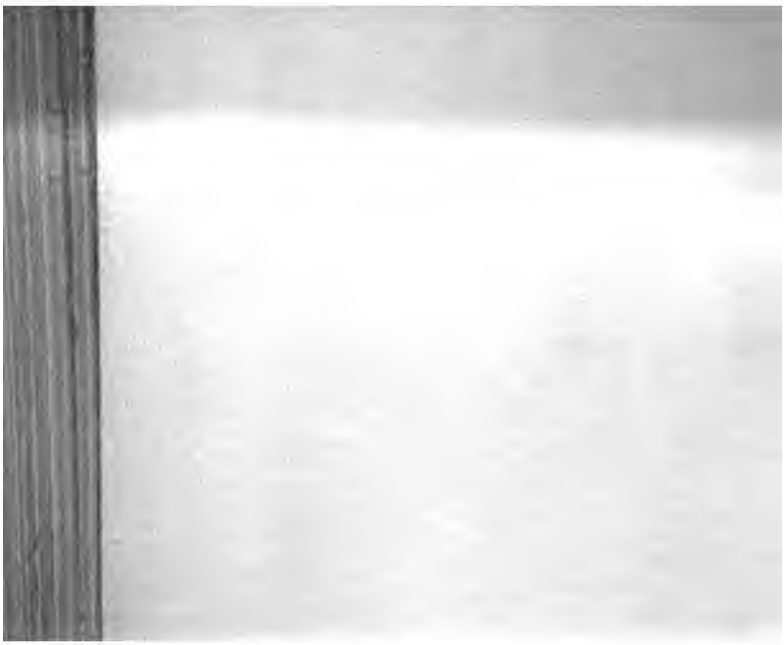
Vie contemporaine. — M. BRIEUX.

Vie théâtrale. — M. EMILE MAS

Voltaire. — M. V. DE COTTENS, critique dramatique ; M. GEORGES PFEIFFER, critique musical ; M. ALFRED DELILIA, Soirée théâtrale.

Vie Parisienne. — M. PIERRE WEBER.





STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

6 AUG 30 52

842.05 Les Annales du théâtre et de la musique.
A613 302155 1898

NON-CIRCULATING

NAME DATE NAME DATE

302155